
colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

FONDS MICHELET
1 A

Cours de Philosop hie. Ecole Nbrmale, I827-I828.

9 cahiers

MICHELET.. Cours de Philosophie. Ecole Normale, I827-I828.

9 cahiers

(Minute du cours et cop ie faite sous la dir. de G. Monod).

1-10 1) Analyse du cours par G.. Monod..

2) Introduction : Unité de la philosop hie et de
11-74 l'histoire. Qu'est-ce que la philosophie primi-
tive.

75-80 3) Difference des sciences physiques et des sciences
1- 40 philosophiques..
1- 4
a.b 81-94 4) lére leçon :: Légitimité de la psychologie

A.D 95-108 5) 2eleçon :: De la méthode en psychologie..

A-E 117-137 6) 3e leçon : De la marche à suivre en psychologie

138-158 7) 4e leçon :: Des facultés de l'âme

A-E 159-186 8) 5e leçon : La conscience p sychologique

A-F 187-229 9) 6e leçon :: Abstraction et généralisation..

1)

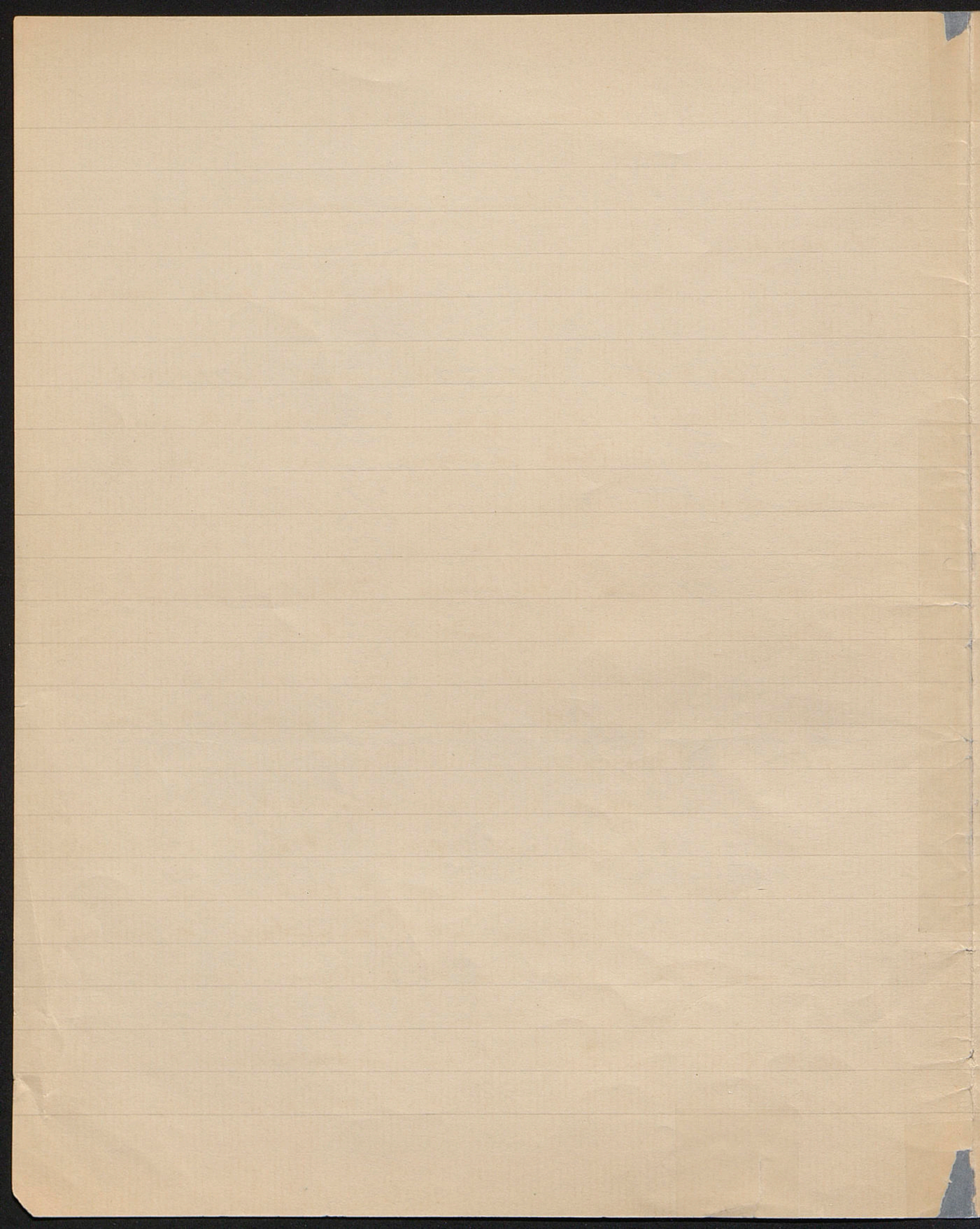
Analyse du Cours
de Philosophie

—

1827–1828



9



Introduction _ 1re Leçon. Unité de la ψie et de l'histoire.

—

Nous allons éclairer l'un par l'autre la ψie et l'histoire. — Moi et Non moi — Si nous observons leurs phénomènes nous distinguons des faits et des causes ou lois.

Chez les Grecs toute étude des faits est histoire — toute étude des lois ψie — Conservons cette classification abandonnée. "Toute la science se trouvait dans la tête des anciens."

Marche de la science : d'abord la science, unité confuse ; puis les sciences distinctes, puis de nouveau la science unité d'ordre et de clarté.

De même qu'il y a hist. et ψie pour le monde extérieur, de même pour le moi, histoire et ψie de l'homme.

2 rapports : homme individuel et homme social — l'h. i. c'est ψie, l'h. s. c'est histoire. Comparerons faits sociaux et faits ψiques.

Les faits ψiques ont l'avantage de pouvoir être constatés par tous et à chaque moment mais ils sont incertains : chacun les voit à sa façon. Les faits hist. ont besoin d'un intermédiaire l'historien — mais tout le monde est d'accord sur eux. "[illegible]

A r

est sujet à l'erreur; il est rare que l'espèce y tombe."

Mais nous ne pouvons nous assurer de la vérité des traditions historiques qu'en les comparant avec ce qui se passe dans l'individu. "La science la plus complète serait celle qui résulterait de la comparaison de l'individu et de l'espèce, de la psi et de l'H."

Comparaison du langage de l'enfant et du langage savant de la simplicité à la complexité. – de l'instinct à la réflexion – D'abord poésie, puis prose – "les poètes ont été les sens, les prosateurs la réflexion du genre humain" (Vico)

Instinct Traditions. Orient et Occident – Tout le mouvement de l'histoire se produit d'Orient en Occ. Orient inspirateur, Occident critique. – Grèce intermédiaire. Mouvements du N. au S. Tartares – du S. au N. Arabes sans importance – puis réaction de l'Occident sur l'Orient. Déjà avec Alexandre.

(Etudier l'Orient pour faire comprendre la Grèce – 3 esp. Anciens. – Babylone, Ninive – Perse – Egypte Phéniciens et Juifs.) Programme de son cours d'histoire. L'histoire est arrivée par lui à l'étude des passages de la poésie à la réflexion, du développement de la société réfléchie du monde de la spontanéité et de l'action)

―

B r

Maintenant il faut dégager des premières notions des hommes sauvages le germe des vérités qui sont à la base de tous nos systèmes.

<u>Définition</u> : La phie, c'est la science des systèmes [métaph.] des êtres ; c'est la science de la nature [psych.] de l'homme ; c'est enfin l'art d'améliorer [moral] et de diriger l'homme individu et l'espèce.

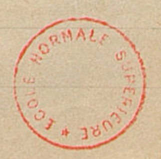
= Etudier le développement de la phie dans l'humanité

Développement très brillant sur la manière dont les sauvages arrivent à l'idée du <u>polythéisme</u> par la distinction du moi et des forces naturelles, à celle de l'<u>immortalité</u> par l'affirmation du moi ; à celle du <u>culte</u> par la distinction des forces bonnes et mauvaises – Reste à avoir l'idée de l'ordre et du Dieu unique. – <u>Voilà la théodicée</u>.

<u>Psychologie</u>. Au lieu de faire cette psych. Michelet expose uniquement l'universalité de la croyance en l'immortalité et les formes bizarres des idées des sauvages sur l'âme.

<u>Morale</u>. Pour le sauvage la seule vertu c'est le cou-

<u>Logique</u> – tout antécédent est une cause.



BN

(Additions à la ~~1ère leçon~~) l'Introduction.

1. ~~Comtat~~ Reconnaît que l'observation psychologique demande une force d'attention exceptionnelle parce que l'âme est à la fois sujet et objet.

2. Le physiologiste prétend que les faits physiques sont plus susceptibles de démonstration — Mais il a besoin de 1000 expérimentations pour prouver un fait, le psychologue peut en appeler à l'identité de la nature humaine dont la réponse est un écho immédiat.

" Puisque la nature humaine est identique, on n'aura pas toujours besoin de se renfermer dans soi-même pour faire de la psy. Le bruit des affaires de la place publique, les grands mouvements populaires ....
En fin la psy. n'est-elle pas née sur la place publique ? N'est-elle pas fille de la politique ? " —

3. Locke a tort de commencer par l'origine des idées. Il impose alors aux idées actuelles le cadre étroit de sa conception de la sensation. Il ne faut pas faire le cadre avant le tableau. Donc il faut commencer par l'état actuel des idées et remonter au primitif.

—

Philosophie — Michelet

2e Leçon — ~~Supplément et Introd.~~

1. Supplément. Observation, expérimentation et hypothèse.

Dans la psychologie "il faut regarder dans ce qui regarde" (Michelet ne se doutait pas encore de l'expérimentation psycho-physiologique. — On ne sait trop ce qu'il entend par expérimentation).

— Comparer la méthode de D. S. avec celle d'un célèbre prof. de Strasbourg (?) qui construisait toute la philo sur des axiomes dont il déduit les conséquences. Méthode imposante, mais mauvaise en philo. — D. S. a raison d'y voir avant tout une libre recherche — les principes en sont le couronnement non le point de départ. Chacun doit se faire sa philo par la raison et l'expérience. L'autre marche n'est bonne que si l'on enseignait une philo d'autorité, au nom de la religion.

2. Histoire réfléchit les idées. L'humanité commence par la poésie et la religion : idée de Dieu — puis on met les idées dans le monde des réalités. — Enfin Reid vient et dit : ce ne sont pas des êtres : Dieu, monde, homme.

Philosophie coïncide avec politique — avec art. Parallélisme de la Révolution française et de la philo allemande = révolution ici dans le monde de l'action, là dans celui de la pensée. Tout est conduit par la philo.

Cn

C'est le noyau du cristal — 1re forme l'art; 2e forme droit, 3e f. religion, au centre la gén. — l'art comprend langues, littérature, manif. ext. de la pensée.

—

Passage du monde intérieur au monde extérieur — Pour Platon, Aristote, Descartes — le monde est comme peut son image; idées viennent du dehors au dedans. — Mais tout tableau est-il un portrait? — Reid dit : on est obligé de croire à la réalité du témoignage des sens : le sens commun l'exige.

Kant admet que la foi seule permet de passer du moi au non moi — le monde et Dieu ne sont que probables.

Fichte considère le monde extérieur comme une création du moi. Tout n'est qu'idéalisme et humanité.

Schelling n'admet pas que l'univers soit une création du fini. Nous sommes une partie du tout — il n'y a pas deux mondes extérieur et intérieur, mais un être qui a conscience de soi. Conscience dormante dans la matière, rêve de l'animal, éveillée dans l'homme. —

Les Écossais et Kant sont seuls dans le vrai — il faut savoir ignorer. —

L'idée est un acte, l'esprit est une force spirituelle.

L'esprit est une conscience. —

—

(Ceci est plus complet dans la 1e leçon sur l'hist. des Idées) a exposé et a parlé —

Michelet pour 2 h ½ a des vues sur la littérature et l'art. —

Il y a 3 choses : l'état brut, le dégagement de l'idée, la beauté pure. — Le besoin de variété ramène au laid parce qu'on fait entrer des éléments nouveaux dans le domaine de l'art, éléments pris de la nature.

Michelet tire des exemples du mouvement romantique.

Y a-t-il progrès dans l'art ? Il n'y a progrès que dans ce sens qu'on trouve toujours de nouveaux objets à imiter.

La sculpture est plus figée que les autres arts, parce qu'elle ne représente que la forme humaine ; mais le christianisme a fait entrer dans l'art un élément nouveau considérable, qui est l'expression.

L'architecture a encore plus l'expression que la peinture. C'est l'expression la plus fidèle du génie d'un peuple.

Victor combat l'abus du gothique, approuve l'éclectisme.

1) Pour Schelling l'art est la réalisation d'idées éternelles de raisonnement. L'art est en partie divin et révélé — par le génie. Il est réalisé par la liberté humaine ou le talent, l'industrie de l'artiste. —

Dans tout ouvrage fini, il y a une idée infinie. Apollon du Belvédère. Laocoon Transfiguration de Raphaël.

2) L'art d'après Schelling doit réunir le plus grand calme avec le plus haut degré de mouvement. Simplicité dans la multiplicité.

3) L'art doit satisfaire non la curiosité comme la mode, mais la raison.

2ème Leçon. Légitimité de la Psychologie.

Le plus grand intérêt pour l'homme, c'est de connaître sa destinée. mais pour cela il faut analyser l'âme. connaître ses facultés, "parce qu'on ne connaît la destinée d'un être que par sa nature." – Nous laisserons de côté l'histoire pour ne nous occuper que de la logique et de la psychologie.

= Très joli passage sur Descartes. Il part du point de vue individuel – c'est de l'isolement et du sentiment de la curiosité individuelle que Descartes est parti. Il se proposait à lui seul les problèmes de notre destinée.

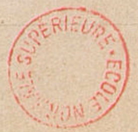
Platon au contraire dans le 1er Alcibiade, écrivant comme il invite Alcibiade à connaître l'homme pour pouvoir s'occuper du gouvernement. "La politique suppose la morale qui est elle-même appuyée sur la psychologie." . . .

"Ainsi la psy ancienne est née sur la place publique, la psy moderne est sortie de la méditation individuelle et solitaire. Pascal le plus ~~sublime~~ admirable commentateur de Descartes, exprime avec une tristesse sublime et indument de l'homme considéré sous un point de vue exclusivement psychologique. . . . . . (T. A.)

Michelet veut qu'on unisse le point de vue de Platon à celui de Descartes.

Suivre dans préface de Jouffroy aux Esquisses.

Dugald Stewart.



2v

Y a-t-il une science des choses de l'âme ?

Expliquer pourquoi à l'heure actuelle les sciences naturelles si avancées, trouvent plus de faveur que la psy. dont les progrès ont été si lents et si incertains (point de vue intéressant et juste. A cette époque 1827 on est obligé de défendre les droits de l'observation psych. – Plus tard Cousin a pu croire que la psy. a vraiment beaucoup fait. En 1827 on avait petite besogne avancée)

Exposer combien il est en apparence plus facile d'étudier les choses extérieures que les choses intérieures. – Mais les faits psych. sont aussi certains que les faits phys. – La conscience ou sens intime parle un langage aussi clair que l'observation sensible. Chacune a sa sphère distincte dont elle ne peut sortir. L'obs. sensible ne révèle pas plus la psych. que la conscience l'anatomie. L'obs. interne a un avantage. Elle existe par elle-même – tandis que l'obs. externe n'est que l'obs. interne appliquée aux phén. extérieurs. La psy. peut se passer du monde, la physiol. ne peut se passer de l'âme.

2me Leçon (suite)

Michelet expose que la psychologie comme les sciences naturelles procède par l'observation, la répétition des observations, l'expérimentation et l'hypothèse. Très bonne analyse de ces méthodes et justification du rôle de l'hypothèse.

Observation interne: sensibilité intelligence, volonté et mémoire. Montre comment on y arrive par hypothèses vérifiées. — Supériorité de certitude de ces faits sur les faits sensibles.

Exemple de la lumière qu'une seule observation bien faite peut jeter dans toutes les autres sciences. — Observe que la volonté n'agit qu'en vertu d'une idée. Plus on a d'idées plus la volonté est libre, donc plus les hommes sont éclairés plus ils sont moraux.

Beau passage à citer en entier

3me Leçon.

Examine quelle marche on doit suivre dans l'étude de la psych. Faut-il comme Locke s'occuper d'abord de l'origine des idées ou comme Condillac des facultés.

1° Combien il est plus facile de faire connaître par les autres les faits psych. que les faits phys.

3 r°

Tableau brillant des difficultés des études anat. physiologiques, botaniques. Les observations psyc. demandent souvent une attention plus tenace et soutenue que les faits phys. Enfin il n'est pas vrai que la solitude soit toujours nécessaire pour les psych. Il en est beaucoup qui ne se font bien au contraire que sur une multitude d'hommes assemblés. Très joli passage.

Les sciences naturelles et psych. sont très au dessus comme certitude de celles qui portent sur le témoignage des hommes comme les sciences historiques où la vérification n'est pas possible. "On pourrait classer les sciences d'après leur degré de certitude : d'abord les sciences purement hypothétiques, telles que les mathématiques, ensuite les sciences de faits, savoir les sciences physiques et psych., enfin les sciences historiques.

Pourquoi donc la psych a-t-elle fait si peu de progrès ? Très bon passage. Précipitation – Tout le monde a voulu juger, sans étudier

Par où commencer l'étude ! Commencement est une idée. Donc d'abord étude des idées. Qu'est ce qu'une idée ? Est-ce une image. Idée conception de l'esprit, Résultat de la puissance de l'esprit – Acte Qu'est ce qui donne naissance à l'idée ? Faculté ou Facultés ? – Locke et Condillac. Condillac a raison. Généalogie des idées. Est il utile d'étudier les facultés : Oui. Ensemble réel de l'association des idées et de la mode. Très [illegible]



6e Leçon.

—

Des Facultés de l'Âme.

—

Analyse du système de Condillac : sensation, attention désir.

Syst. de Laromiguière : Attention, comparaison double attention, raisonnement double comparaison. —

Attention devient désir. Préférence double désir. Choix : volonté.

Obj. — 1/ Attention est une faculté de la volonté. Donc volonté est à la base de tout. Michelet dit que pourtant s'il faut vouloir pour être attentif, l'attention est un acte intellectuel différent de la volonté.

2/ Attention n'est pas identique au désir. Attention suppose une activité de la volonté que le désir ne suppose pas.

Michelet met en opposition à ces systèmes et à celui qui réduit tout à 3 facultés : sensibilité, intellig. volonté le système des Écossais et celui de Kant. Les Écossais qui divisent à l'infini les facultés en cherchant les liaisons, mais sans les considérer comme

des choses réellement distinctes – mais comme des activités diverses de l'âme – Kant qui rattache la psych. à la science en ramenant les facultés à une unité.

Les Écossais étudiant l'influence des facultés sur les arts, les lettres – les lois de l'imagination

Les arts, la sculpture. L'imitation

5e Leçon

–

Plan et méthode. Conscience.

–

Négation de la psy. de Condillac.

Classification des facultés.

Pas donner trop d'importance à ces facultés. Les Écossais facilitent les applications pratiques en multipliant les facultés. Les Allemands en les réduisant marchent dans une voie plus scientifique.

{ Exposer la méthode. Commencer par les Écossais pour arriver à Kant. Exposer la D. S. Reid. – Royer Collard.

Caractères g. des Écossais.

–

La Conscience. Son autorité. Elle seule nous garantit notre identité personnelle. Sans conscience nulle moralité

Le goût la conscience est pour l'homme intérieur, la perception liée par le monde extérieur. Distinction de la perception et de la sensation. Celle-ci passive, la perception active. —

Distinction entre les sens qui révèlent des réalités extérieures : tact et goût ; et ceux qui ne nous font connaître que les modifications secondes des corps : vue, ouïe. —

Malebranche combat à tort Descartes qui déclare que ces qualités secondes sont en nous et non dans les corps.

Passage intéressant et personnel sur l'harmonie préétablie entre notre ~~âme~~ et le monde.

Quelles sont les idées qui ne viennent pas des sens : Causes p. ex. — Marche de la question. Idées en Dieu, idées dans les choses. — Solution de Reid : les Idées sont des Actes du moi s'appliquant au monde extérieur.

Passage sur Royer Collard et ses rapports avec la politique.

5r

6e Leçon.

Abstraction et généralisation.

D. S. a eu le tort de ne pas séparer la généralisation de l'abstraction. La généralisation est le résultat d'une série d'abstractions. / Michelet aurait pourtant bien remarqué que jamais l'abstraction est contemporaine de la généralisation et la suppose. /. L'abstraction est produite tantôt par le raisonnement, tantôt par l'imagination. –
| cf. Passage sur le génie des poètes

De l'Origine des idées générales. – L'Antiquité les met en Dieu, les Stoïciens et les Romains y voient des actes – Reid répond : ce sont des actes de l'esprit.
Voilà le progrès de la science. (Répétition avec leçon 5)
Qu'est ce qui est antérieur idée générale ou idée particulière. Platon dit Idée générale – Aristote idée particulière.
Michelet répond : Chronologiquement idée particulière – logiquement : idée générale.

Mais toute généralisation suppose-t-elle une série d'abstractions, d'expériences. – Non. Idée du Devoir. peut naître à propos d'un seul acte.

Bon résumé et rapport entre le développement de la pensée et celui de l'histoire.

6e Leçon (suite).

—

Revient aux idées nécessaires et abstraites à qui l'expérience ne saurait faire reconnaître ce caractère = idée de Devoir, idée de cause.

Très bonne analyse de l'idée de cause. Toutes les définitions de la cause sont anti-philosophiques.

Donc deux sortes d'abstraction : l'abstraction collective ou empirique ; l'abstraction immédiate qui ne se tire pas d'un cas, mais nous donne à l'occasion de ce cas unique une idée abstraite et nécessaire. L'expérience est nécessaire, pour qu'il y ait l'idée de cause, mais si cette idée venait de l'expérience elle serait marquée d'un caractère contingent

Résumé. (6.3)

Idée du Devoir.

Analyse des idées nécessaires : mathématiques — moi — vrai beau et bien. —

Bien développement qui ressemble à du Cousin

6v

7e Leçon.
De la Mémoire.

—

Voilà. Commence par analyser le passage d'une idée à travers toutes les Facultés. Ex. idée de la couleur verte. Ainsi au raisonnement

Association des idées faculté capricieuse.

Conscience - mémoire inutile (?) Abstraction immédiate

Critique Dugald S. d'avoir placé l'association des idées avant la mémoire alors qu'elle la suppose.

3 qualités : facilité, ténacité, promptitude au rappel.

Elle diffère et de l'attention et de l'association.

Elle s'affaiblit par l'aff. de l'attention et par le dérangement de l'association

.. On conserve sa mémoire par l'activité de l'esprit. "Sur 10 000 retenus vous aurez peine à trouver un grand poète."

La différence des mémoires vient de la différence de l'activité d'esprit et de la volonté.

2 espèces de mémoire : celle des hommes d'esprit et des érudits où domine (à rappeler [illegible] et dites) la promptitude au rappel; celle des penseurs où dominent les rapports de prémisses et de conséquences.

Influence des signes sur la mémoire.

On perfectionne la mémoire en perfectionnant les sciences.

Mémoire topique des anciens.

Influence des classifications sur la Mémoire. Ex-tirés de la botanique et de la minéralogie.

Deux sciences s'occupent des causes : physique et histoire. Ex. tirés de son propre cours.

Pour aider la mémoire il faut arriver préparé aux choses qu'on veut savoir. Expériences, observations.

Examiner les principes d'après lesquels les faits sont liés dans une science.

Influence des sciences les unes sur les autres — Plus on saisit de rapports plus on a une chance de se souvenir. La masse des rapports facilite la mémoire.

Obs. générales.

Rôle de l'écriture.

Objection tirée de l'influence fâcheuse exercée sur la ~~Mémoire~~ sur l'intelligence — Méthode de l'acceptation.

—

7 v°

8e Leçon.

De l'Association des Idées.

—

C'est un des chapitres que Michelet a le plus développé parce qu'il touchait aux questions d'art.

Il comprend sous ce nom que la tendance des idées à s'appeler mutuellement, non pas toujours par des rapports logiques, mais par de simples rapports d'analogie, de diff. etc.

Assoc. d'idées de choses matérielles
— spirituelles
— spirituelles et matérielles mélangées.

<u>Harmonie de la nature et de l'homme</u>. — <u>Beau paysage</u>.

Différence de l'Association des Idées et de l'imagination

Différence des artistes et des poëtes. —

On renouvelle les associations par la volonté.

Etudier les rapports de l'association des idées avec la Rime, l'allitération, l'esprit de société, l'invention volontaire ou non, sur le goût de l'art..

Danger des associations superficielles. Abus de l'association. Utilité comme hypothèse. L'association précipitée.

Utilité de l'Association dans l'éducation.

<u>Idées sur l'art. on sur le goût d'art on ne peut donner qu'une théorie négative</u>. A citer ;

9e Leçon.
De l'Imagination.

Faculté complexe. — Définition imparfaite.

Le degré d'imag. dépend en grande partie de l'habitude et des circonstances.

Attention. Abstraction. généralisation. Le goût tient à l'abstraction.

Variété de l'imagination en Italie et en Flandre. Tient moins à la différence des races qu'à celle des circonstances. Cousin — cf. Taine,

Exception chez les Suisses.

3 classes d'art : 1) imagination pure : poésie musique.
— 2) arts inspirés par l'Im. mais qui ne s'adressent pas à elle. art d'imitation.

D. J.

3) arts qui s'adressent à la perception pour arriver à l'imagination — peinture.

Réaction de l'imagination du public sur l'artiste.

Supériorité de la poésie improvisée sur la poésie écrite préférée Shakespeare aux Italiens.

Mais une civilisation trop sociale devient facilement routinière. Le Français peu poète, peu musicien.

4 Utilité de l'imagination dans la conduite de la vie.

Son influence sur la sensibilité.

La valeur morale des hommes varie avec leur imagination et leur sensibilité.

à citer { Immutabilité de la morale théorie de la. Lanoue curieux. Abus de l'imagination et de la sensibilité au XVIe siècle.

10e Leçon.

Le Syllogisme.

La logique d'Aristote reconnue étudiée en province, abandonnée à Paris.

Michelet fait remarquer que toute la psychologie contient de la logique — mais que à la fin du XVIIIe s. on a borné la logique aux règles du raisonnement

Contre Condillac et D. S. Michelet soutient que la logique d'Aristote conserve toute sa valeur. que le syllogisme peut être fécond, car la conséquence n'est pas toujours immédiatement ..

L'identité de la nature des choses ne suppose pas toujours l'identité dans l'esprit Kant l'a prouvé

Le syllogisme comme l'induction proprement dite peut faire découvrir de nouveaux aspects

Toutefois les règles d'Aristote ont été faites trop compliquées et incomplètes. Il a de plus méconnu la valeur de l'induction.

L'inutilité de l'Action d'Aristote à prouver rien contre elle. La plus belle science est la plus désintéressée. C'est pas un art.

Mais si comme théorie d'un art la logique d'Aristote est inutile, comme exposé d'une science elle est admirable.

Beaux passages sur les scolastiques.

11e Leçon
L'Induction.

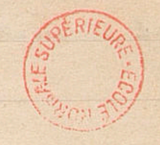
Défendre ici encore Aristote contre D. S. de Card.

Sans doute l'induction n'est utile que si elle est incertaine. Mais Aristote devant donner un exemple parfait d'induction était obligé de prendre une induction certaine comme modèle.

Kant a distingué avec raison les jugements identiques et les jugements augmentatifs.

L'induction baconienne n'est pas du tout la meilleure méthode dans les recherches philosophiques. Inutile dans les pures classifications, elle peut être dangereuse ailleurs quand on n'a pas une base assez large d'expérimentation et d'observation.

9v



12e Leçon [illegible]

La Méthode.

Très jolie analyse des deux méthodes analytique et synthétique, en suivant et en complétant Degérando. Condillac confond l'analyse avec les observations préparatoires.

Démonstration de l'immortalité – Exposition.

Observe avec raison que la conception de Condillac qui voit la ~~solution~~ conciliation de la synthèse et de l'analyse dans le haut et le bas est fausse. La solution est toujours dans l'entre-deux. Très joli.

3 cas dans la recherche d'une idée complexe : 1° on cherche un rapport d'idées connues ; 2° on cherche ce qu'est une idée d'après ses rapports à une autre idée ; 3° on cherche la nature d'une idée et ses rapports d'après une vague conception. Ici la synthèse seule possible. Dans les deux premiers cas, analyse ou synthèse. Dans l'antiquité on n'a pu se servir que de la synthèse. Elle a été surtout [illegible] mathématiciens.

Dangers de la synthèse : la généralité. Crescenti [illegible] N. A. vient de la synthèse. L'analyse rend indulgent.

Utilité de la méthode synthétique faussement employée. Astrologie.

Il faut mêler les deux méthodes.

Caractère moral de la synthèse (très curieux)

4

Digression sur les causes d'erreur entre par le langage dans les sciences mixtes comme la politique.

Retard causé dans la psychologie par la confusion de l'idée et de l'image.

Autres ex. des erreurs amenées dans les sc. abstraites soit par le langage soit par d'autres causes.

La réforme du langage est impossible et funeste. Orthographe (Cousin)

Réforme des idées — Définitions justes.

Critique du Contrat social de Rousseau à citer.

Expose magnifiquement les avantages d'une langue philosophique universelle et montre très spirituellement qu'elle est impossible. d'après Gérando.

Une langue universelle parlée est impossible. Ajouter aux raisons données par Degérando les avantages de la diversité des langues. —

—

La métaphysique "qui trouble l'esprit tout en le charmant."

10v

15 à la 19e leçon.

—

Les signes.

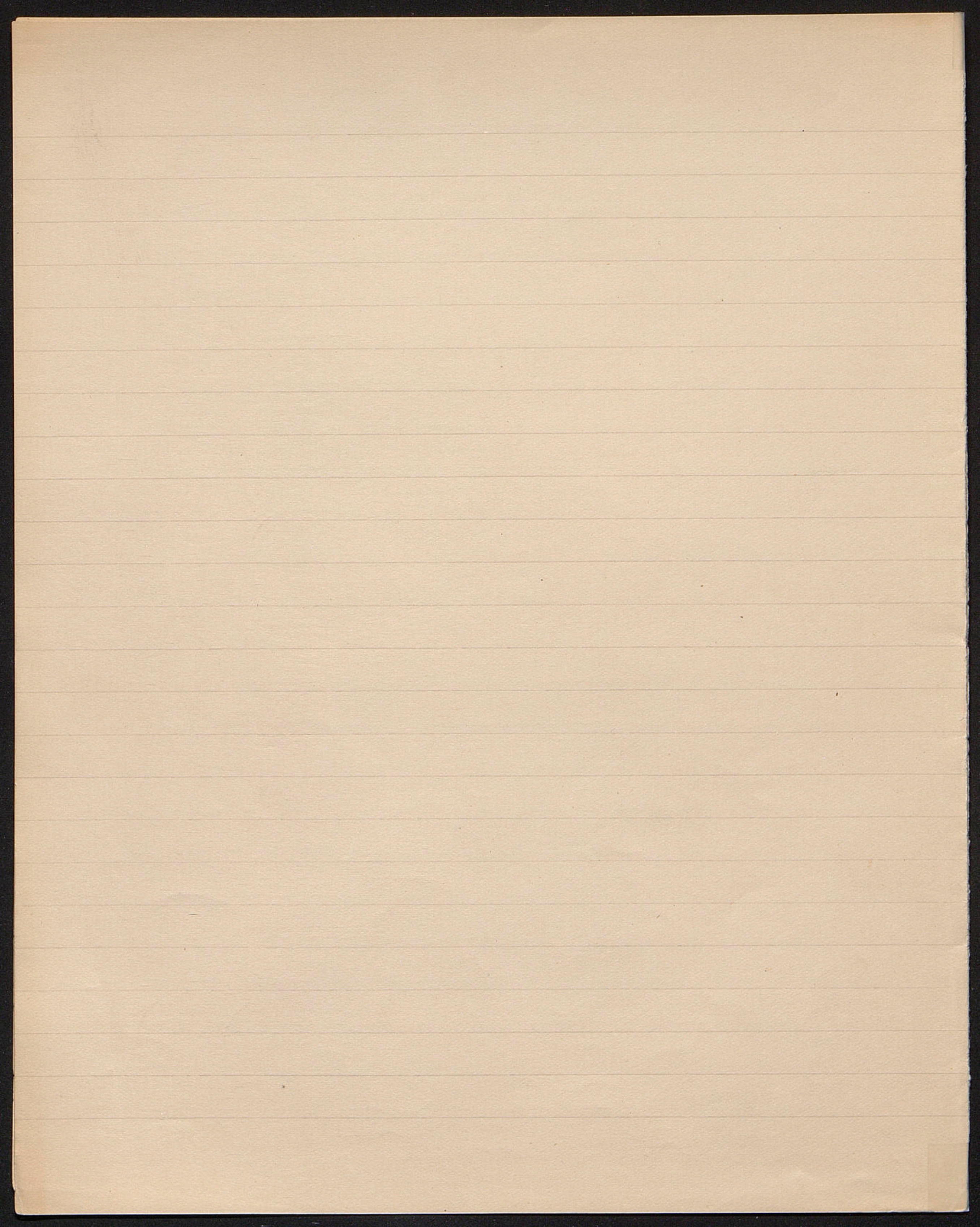
Michelet comptait après avoir étudié les signes étudier l'évidence intuition, les lois générales de organisme qui dominent l'homme et finir par l'analyse de la doctrine de Kant. Mais dans les notes que j'ai trouvées arrêtées à la 19e leçon qui traite encore des signes.

Tout ce que Michelet dit des signes est pris sur la XIe section des Esquisses de D. S. sur le 2d livre des Leçons de phi. de La Romiguière et sur les 3 derniers vol. du grand ouvrage de Degérando sur les signes.

Combat très énergiquement l'opinion de Condillac qui prétend que toutes nos erreurs viennent de l'imperfection de nos signes et que avec une langue bien faite, l'intelligence serait parfaite — Michelet maintient que antérieurement au langage il y a dans l'homme une puissance créatrice du langage. Aspect aussi Bonald. Idée sur la [illegible] — Ce n'est pas en perfectionnant la langue qu'on perfectionne la science, c'est en perfectionnant la science qu'on perfectionne la langue.

Rôle des classifications artificielles et naturelles.

Beauté de la tentative de Lavoisier pour créer une langue chimique. citer



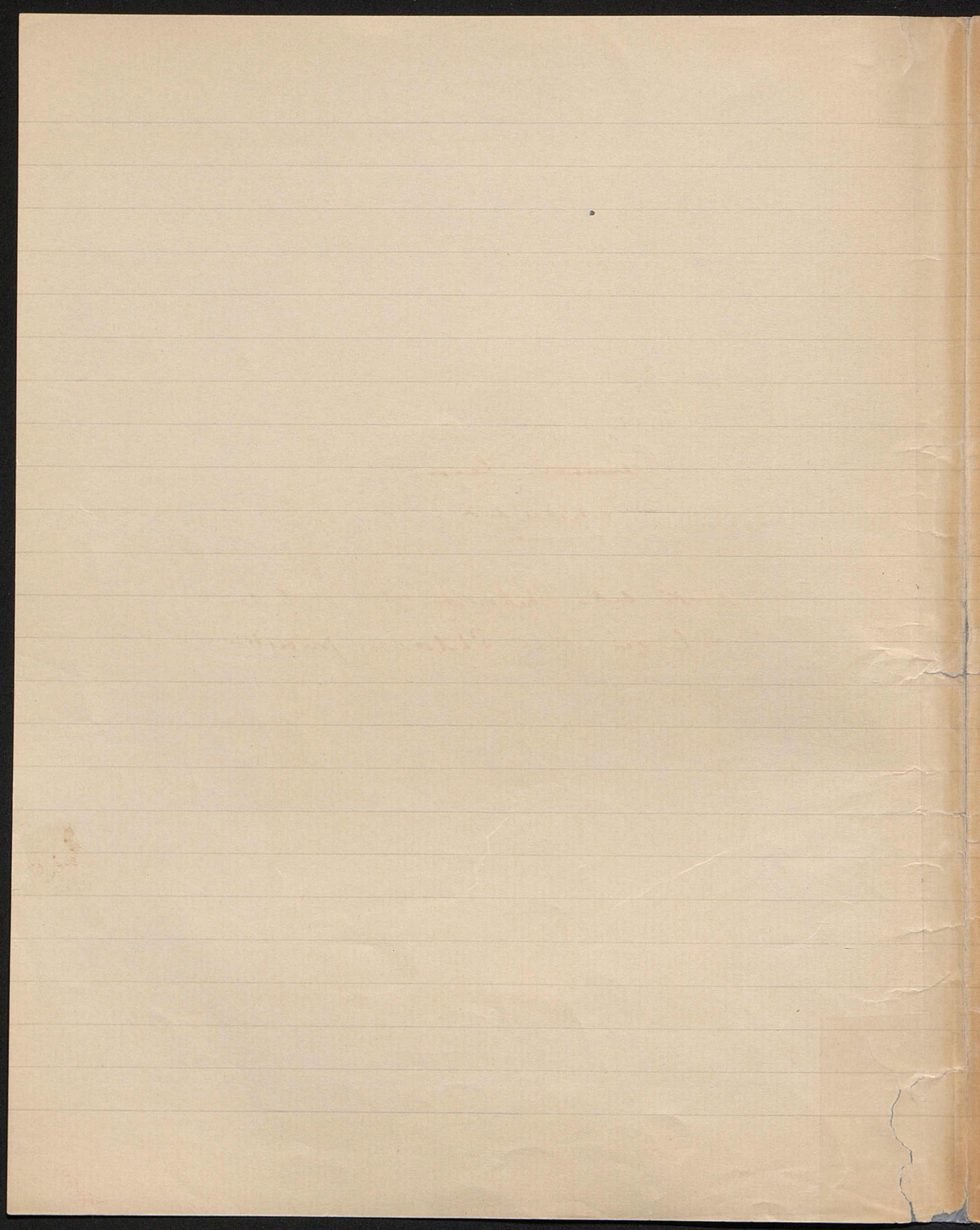
~~Première leçon~~

Introduction.

Unité de la Philosophie et de l'Histoire.

Ce qu'est la Philosophie primitive.





1.

11 m

1º Jusqu'ici la philosophie et l'histoire ont été l'objet de deux études entièrement distinctes. Cependant elles sont la preuve l'une de l'autre. elles ne peuvent ni l'une ni l'autre prétendre à un haut degré de certitude, si on ne les compare. La philosophie se bornait à des phénomènes bien fugitifs de la pensée individuelle. Si elle s'était assise sur la base plus large de l'espèce et de l'individu, elle aurait fait plus de progrès, et la plupart des faux systèmes n'auraient pu réussir.

Nous allons embrasser dans une seule étude l'histoire de la philosophie. Ainsi unies par une heureuse alliance, elles se prêteront un mutuel secours.

Je m'isole, et dans cet état je ne puis m'empêcher de reconnaître deux sortes de phénomènes. je sens en moi une force active et libre; autour de moi des choses qui contrarient l'usage de cette liberté. Je sens d'un côté ce qui est moi, de l'autre ce qui n'est pas moi, ce qui s'oppose à moi, ce qui est l'ennemi du moi. voilà donc deux classes de phénomènes le moi et le non moi.

J'observe les phénomènes du moi et du non moi, et cette observation me fait découvrir deux sortes de connaissances très distinctes. Je pense: voilà un fait intellectuel. un rayon de lumière frappe mes yeux, voilà un fait matériel. Mais toute la science se bornera-t-elle là? non; au dessus de ces individualités je trouve encore qq. chose, la vue d'un poêle d'un fourneau, m'élèvera à l'idée de calorique si je m'approche trop près de ce fourneau, si je me mets en contact avec lui si par suite de ce contact avec lui, j'éprouve qq. douleur je m'élèverai à l'idée de brulure. Si ensuite je recherche en vertu de quoi le voisinage de qq. charbons ardens m'a affecté douloureusement, j'aurai fait deux choses très distinctes. j'aurai acquis une connaissance de fait en me brûlant, & j'aurai étudié les lois du phénomène, en cherchant pr. quoi je me suis brulé. Il y a donc deux classes d'étude, étude de faits, étude de lois.

Chez les Grecs, toute connaissance de faits s'appelait histoire, toute connaissance de loi philosophie.

Nous ferons de même. dans l'histoire, nous étudierons les faits, nous étudierons les lois dans la philosophie.

Cette classification est très ancienne. Les modernes l'ont abandonnée. Nous l'adoptons, pas seulement parce qu'elle est ancienne, mais aussi p. cela. En effet les modernes

11

ont cru avoir tout fait, tout inventé, et toute leur science se trouvait dans la tête des anciens.

En effet examinons un peu la marche naturelle des sciences. Nous voyons d'abord qq. chose de très composé. Nous sentons notre ignorance & l'idée opposée à cette ignorance, nous l'appelons la science. Nous cherchons cette science et en apercevant des différences dans les objets sur lesquels nous portons notre attention, nous sommes conduits par une succession de subdivisions à distinguer la science ~~par~~ en une infinité de sciences; mais à mesure que nous avançons dans l'étude de ces sciences, nous remarquons que la plupart des différences sont plus apparentes que réelles. Par ex. l'étude du corps de l'homme & l'étude du corps de l'animal av. été pr nous l'objet de deux études distinctes, nous remarquons qu'il existe entre ces deux études une véritable identité, & au lieu de les nommer comme nous l'avons fait, l'une anatomie l'autre zoologie nous les confondons, nous les réunissons en une seule à laquelle nous donnons le nom d'anatomie comparée. Telle est la marche de l'esprit humain. Il voit d'abord la science, puis les sciences, puis encore la science. Il est parti de l'unité mais d'une unité de confusion & de désordre, il revient à l'unité, mais à l'unité d'ordre & de clarté.

Nous avons vu qu'il y a hors moi, ds. les objets extérieurs, 2 plans d'étude histoire & philosophie, l'une qui s'occupe des faits, l'autre des lois. Il y a aussi hist. & philos. du moi. & cette étude est l'objet que nous nous proposons, elle est même la plus importante. Car le monde extér. vient se réfléchir dans le cœur de l'homme. On a dit avec raison que l'hom. est un petit monde.

Histoire de l'hom., philosophie de l'homme, voilà donc le double but proposé à nos recherches.

L'homme se présente à nous sous deux rapports l'homme individuel, l'homme social. Individu et l'espèce. Jusqu'ici ces deux choses ont été considérées à part. nous nous occuperons à la fois de l'étude de l'homme individuel & ce sera la philosophie, & de l'étude de l'homme social, & ce sera l'hist.

Nous nous occuperons donc de comparer la nature des faits sociaux ou historiques, à la nature des faits intellectuels & moraux ou ~~hist~~ philosophiques. —

2° Suite des rapports de la philosophie et de l'histoire.

Nous allons ajouter qq. observations à ce que nous avons déjà dit sur les rapports de la philosophie et de l'histoire.

Il existe cette différence entre les faits philosophiques et historiques que les premiers peuvent être perçus immédiatement, au lieu que les 2ds ne peuvent l'être que médiatement. Par ex. deux hommes m'adressent la parole, l'un me dit que la comparaison n'est qu'une double attention, l'autre que César a vaincu Pompée à Pharsale. Comment m'assurerai-je de la vérité de ce qu'ils avancent? Pour le 1er, la chose sera facile, je descendrai en moi-même, je ferai une expérience, je comparerai deux objets, je verrai que p. les comparer je porte mon attention tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre; alors je conclurai que la comparaison est une double attention, et p. arriver à cette conclusion, il m'aura suffi de m'observer moi-même. Mais j'aurai beau m'interroger, jamais le sentiment, jamais la conscience ne me dira qui fut vainqueur à Pharsale. Pour le savoir je devrai recourir à l'histoire. dans le 1er cas, je vérifierai l'assertion par moi-même; dans le 2d il faut un milieu, ce milieu est l'historien.

Cette nécessité de recourir à un intermédiaire a conduit plusieurs esprits à dire que la philosophie est infiniment préférable à l'histoire. on sait que le 1er philosophe moderne, Descartes, la traitait avec dédain.

Ne nous laissons pas séduire par une injuste préférence, et que l'autorité d'un grand nombre ne nous impose pas. Les autorités ne sont rien en philosophie.

Oui, les faits philosophiques ont sur les faits historiques l'avantage d'une perception immédiate; mais cet avantage est balancé.

Demandez à deux hommes d'où leur sont venues les idées qu'ils possèdent. La réponse à cette question n'exige bien certainement qu'une simple observation de soi-même, et bien vous aurez deux réponses différentes, de même opposées, parce que chacun d'eux se sera observé différemment. Faites la même question à un plus grand nombre, vous aurez autant de systèmes qu'il y a d'hommes.

Mais si vous demandez à deux ou trois hommes ou à un nombre quelconque si Rome a détruit Carthage tous vous répondront que oui. Si vous leur demandez quel fut le vainqueur de Zama, tous ensemble vous répondront Scipion.

D'où vient cette différence? D'où vient d'un côté tant de systèmes opposés, et de l'autre une opinion si unanime?

C'est que d'un côté chacun s'est concentré en lui-même, s'est observé et n'a observé que lui seul, tandis que de l'autre un même fait a frappé à la fois les yeux de plusieurs milliers d'hommes. L'individu est sujet à l'erreur, il est rare que l'espèce y tombe.

Les traditions historiques sont donc la voix du genre humain ; mais souvent elle est fausse, et il est nécessaire d'en étudier la langue informe. Il ne suffit pas de converser avec les Assyriens, les Romains, les Grecs. Il faut encore nous assurer de la vérité de ce qu'ils nous disent, & comment y parvenir, si non en interrogeant notre raison, notre expérience. Les faits historiques ne peuvent donc parvenir à un haut degré de certitude que par la confrontation de ce qui se passe dans l'individu. La science la plus complète serait donc celle qui résulterait de la comparaison de l'individu & de l'espèce, de la philosophie & de l'histoire.

Pénétrons plus avant dans leurs rapports, tâchons, s'il se peut, de retrouver l'un dans l'autre. Prenons pour y arriver dans les choses les plus ordinaires de la vie. Observons le langage de l'enfant. Il ne conjugue pas, il met tous les verbes à l'infinitif. Il ne dit pas : je vais à la porte, mais : aller à la porte. Il en est de même des peuples civilisés, les formes de leurs langues sont toutes régulières ; ils se laissent en tout guider par l'analogie ; ce n'est que peu à peu et par un perfectionnement de civilisation que les irrégularités s'introduisent dans leur langue. Ce que nous avions remarqué dans l'enfant, nous l'observons dans un peuple. Nous avons retrouvé l'individu dans l'espèce.

Essayons de généraliser. Disons que l'individu et l'espèce passent d'un langage plus simple et plus régulier à un langage plus irrégulier & plus composé, à mesure qu'ils s'écartent plus de l'instinct & de l'analogie, c'est-à-dire qu'ils passent de la spontanéité à la réflexion.

Mais cette spontanéité par quoi s'est-elle produite ? Examinons les anciens ~~monuments~~. Ce sont des chants, des poésies. Peu à peu les abstractions s'introduisent dans la langue, & deviennent plus fréquentes. La poésie devient philosophie. La philosophie, dit Montaigne, n'est qu'une poésie sophistiquée. Cette pensée est vraie ; celle de Bacon ne l'est pas moins, et en même temps elle est plus heureusement exprimée : ce que les philosophes penseront, les poètes l'ont senti. Les poètes ont été le sens, les philosophes la réflexion du genre humain.

Résumons : instinct & raison ; spontanéité & réflexion ; poésie & philosophie ; Orient & Occident ; voilà les grandes divisions philosophiques & historiques.

L'orient est donc la partie poétique & inspiratrice du genre humain ; l'occident la partie philosophique & critique. De là se déduit une vérité historique exprimée par ce vers : Tradidit Aegypto Babylon, Aegyptus [illegible]. — Et remarquons que ce développement des lumières coïncide avec les migrations des peuples. Il y a donc deux classes de faits à observer dans l'histoire ; mouvement & marche du genre humain, mouvement & progrès des lumières. Le mouvement s'est fait d'abord d'orient en Occident. La Germanie & la Gaule étaient encore barbares, quand déjà la Grèce était civilisée. Il y a eu aussi un mouvement du Nord au midi, la descente des Tartares. Enfin il y en a eu un du midi au Nord. Les Arabes s'avancèrent d'un côté jusqu'au P. Euxin, de l'autre jusqu'à Tours. Mais ces deux derniers mouvements n'ont pas augmenté la masse des lumières, seulement ils les ont disséminées. Les hommes ont [illegible]

2

vrai on n'a pas su davantage! C'est donc dans la marche d'Orient en Occident que les lumières se sont accrues dans cette partie. Aujourd'hui la réaction a lieu; la civilisation marche d'Occident en Orient. Nous rendons à l'Asie ce que nous en avons reçu.

Sur les confins de l'Asie et de l'Europe nous trouvons un pays qui a interprété l'Orient à l'Occident & qui interprète aujourd'hui l'Occident à l'Orient; la Grèce a compris les symboles Orientaux parcequ'elle ét. poétique; elle les a interprétés parcequ'elle ét. philosophique.

La Grèce a souvent reporté les lumières d'Occident en Orient. Alexandre pénétra jusqu'à l'Indus. La langue grecque s'introduisit dans la haute Asie; on parlait grec à la cour du roi des Parthes, & lorsqu'on apporta la tête sanglante de Crassus les convives du roi prononcèrent deux vers de Sophocle en poussant des cris d'allégresse.

Nous ne nous occuperons de l'histoire d'Orient qu'autant qu'elle sera nécessaire p. jetter du jour sur celle de la Grèce. On distingue dans cette histoire 3 époques. La 1ère celle dans laquelle les Assyriens, peuple originaire des bords de la mer Caspienne, soumirent à leur loi ou plutôt rendirent tributaires toutes les nations asiatiques, depuis l'Indus jusqu'à l'Hellespont; la 2me celle où fleurirent séparément les royaumes de Babylone, de Médie, de Lydie; enfin la 3me celle où les Perses, tribu venue du Nord, étendirent leur domination sur toute l'Asie Orientale.

Mais leur puissance pesait aussi sur l'Occident. L'Egypte que nous plaçons en Afrique, mais que les anciens enclavaient dans l'Asie, fut soumise à leurs lois. Pendant que tout changeait autour d'elle, cette contrée, malgré les invasions & les révolutions successives, conserva toujours sa langue et la forme de son gouvernement.

Dans le voisinage de l'Egypte ét. les Phéniciens, peuple hardi & remuant. Plusieurs fois ils inquiétèrent & attaquèrent l'Egypte & l'invasion des Pasteurs ne fut autre chose que l'invasion des Phéniciens.

Les Phéniciens, le plus communicatif de tous les peuples, & qui a couvert de ses colonies toutes les côtes de la Méditerranée, avait derrière eux la nation la plus exclusive. Cette nation ét. les Juifs.

C'est de ce dr. peuple que nous allons nous occuper. Son histoire nous offre le plus grand intérêt, soit parcequ'en dépit de toutes les révolutions, ce peuple a conservé constamment son caractère national, soit parceque notre religion se lie à la sienne. =

3° Nous avons établi les rapports de la philosophie & de l'histoire. Nous avons dit que l'une ét. la preuve de l'autre. Après les avoir envisagées dans

hommes &

leur alliance, il nous reste à les considérer séparément. Cette distinction nous avons commencé à la faire en définissant l'histoire la connaissance des faits & de l'espèce humaine, la philosophie la connaissance des lois & de l'individu.

Aujourd'hui nous allons établir d'une manière plus complète l'origine historique de la philosophie ; nous allons dans les notions bien imparfaites que les premiers hommes ont conçues de la philosophie chercher & trouver le germe des vérités qui sont aujourd'hui la base de tous nos systèmes.

Et d'abord essayons de donner une définition moins vague, plus caractéristique de la philosophie. La philosophie, selon nous, c'est la science du système des êtres. C'est la science de la nature de l'homme, c'est enfin l'art d'améliorer & de diriger l'homme individu & l'espèce humaine.

Comment l'homme dans l'état de nature a-t-il pu acquérir les germes de cette science universelle ? Comment l'espèce humaine dans un état où il lui restait bien peu de temps p. philosopher a-t-elle pu se faire des idées de cette philosophie ? Comment ces germes se sont-ils ensuite développés, & produit tous les fruits que nous voyons aujourd'hui ? C'est une vaste question ; elle peut donner lieu à bien des systèmes & souvent système est synonyme d'erreur. Nous allons tâcher de la résoudre, non pas en nous égarant dans les vagues hypothèses d'une imagination créatrice, mais en observant. En philosophie, l'observation seule peut nous conduire à la vérité.

Nous prenons l'homme dans l'état de nature (sauvage) ; semblable aux autres animaux, il erre dans les bois. Il n'a d'autre toit que le ciel, d'autre lit que la mousse & le gazon. Comme ses besoins, ses désirs sont très bornés. La nature a mis sous sa main tout ce qui est nécessaire à sa conservation. Le gland du chêne apaise sa faim, le courant d'eau qui tombe de la colline le désaltère.

Dans cet état, l'homme ne songeant qu'à satisfaire ses besoins physiques doit avoir des idées très bornées. Il a le sentiment de son existence, la conscience de sa pensée, de sa volonté, mais il se distingue à peine de tout ce qui l'entoure. L'air qui caresse son corps, il le confond avec sa propre existence. Le fruit qui le rassasie, la lumière qui l'éclaire, toute la nature, c'est lui. Il n'a pas fait encore la distinction du moi & du non moi !

Restera-t-il dans son ignorance ? Continuera-t-il à identifier avec lui tout ce qui l'entoure ? Non. La foudre gronde, il s'étonne, il craint : l'étonnement, la crainte, font place à la curiosité, il commence à voir qu'il n'est pas le seul être dans l'univers, il s'aperçoit enfin que la nature n'est pas lui, mais sa personnalité s'étend encore sur toute la nature. Il se sent penser & vouloir, il prête la pensée & la volonté à tout ce qui l'entoure. Autrefois il subissait sans en rechercher la cause, l'action de tous les êtres, maintenant tout est changé. Il voit dans toute la nature puissance ~~&~~ domination ; chez lui, faiblesse, assujettissement ; non seulement il reconnaît l'action des êtres étrangers sur lui, mais il attribue cette action à une

intention, d'une volonté, d'une puissance ; le vent qui l'agite, le feu qui le brûle sont des êtres ennemis, l'air qui le rafraîchit, la fontaine qui le désaltère sont des êtres amis & bienfaisants. Ces êtres qui exercent sur lui une puissance irrésistible sont des Dieux, & voilà la nature peuplée d'autant de Dieux qu'il y a de phénomènes physiques.

Ainsi commence le polythéisme. Parmi les êtres dont l'homme est environné, les uns l'affectant agréablement, d'autres d'une manière douloureuse, il aime les uns, il hait les autres ; le plaisir & la douleur physiques, voilà le fondement de toute religion, de toute philosophie. Suivons les progrès de l'homme. Observons le passage de l'étonnement à la crainte, de la crainte à la reflexion. Il a l'idée ou plutôt le sentiment d'une infinité de Dieux, mais ce sentiment est encore bien confus ; loin de dominer chez lui, il l'affecte à peine, toutes ses pensées, toutes ses reflexions, viennent se rattacher en lui au sentiment énergique de l'existence. L'homme est encore tout physique mais cette conscience de l'existence va faire ~~naître~~ dans l'homme une nouvelle idée. Ce sentiment si énergique du moi doit lui faire souhaiter que ce moi ~~[illegible]~~ ne finisse pas avec la vie. Dès lors du sein étroit de l'égoïsme on voit jaillir l'immortalité de l'âme. Cette exubérance du moi reflue au delà de l'immortalité, comme en refluant au delà du lieu, elle avait fait naître l'idée de puissances physiques.

Mais toutes ces idées, nous l'avons déjà dit, sont bien vagues, bien imparfaites, bien confuses. Il manque au sauvage, la plus belle de toutes, la plus digne de l'homme, celle qui doit le conduire à la connaissance d'un seul Dieu, l'idée de l'ordre.

L'ordre c'est cette liaison qui existe entre tous les phénomènes de la nature, c'est cet enchaînement qui les fait dépendre les uns des autres, & tous d'un seul, l'ordre enfin c'est l'unité dans la variété. Or, l'homme sauvage qui a assez de curiosité p. considérer tel phénomène puis tel autre ensuite un 3me, n'a pas fait de la reflexion un usage assez p. saisir les rapports qui unissent les divers phénomènes, il voit la variété, il ne peut arriver à l'unité. Ce n'est pas ~~tout~~. les êtres qui l'environnent produisent en lui des sensations de douleur ou de plaisir ; une branche d'arbre le blesse par sa chute ; souvent il est obligé de disputer sa proie aux bêtes féroces ou de se défendre contre elles. D'autres fois la maladie fait languir son corps, épuise ses forces & l'expose seul, sans abri, aux intempéries de l'air & aux attaques des animaux carnivores. Il voit le mal sur la terre, et comme il ne voit qu'un absolu en ~~toutes~~ choses, il ne peut envisager ce mal comme la cause d'un grand bien, il ne raisonne pas assez p. voir que ce qui est mal ~~par rapport à lui~~ peut être un bien dans le système de l'univers. Il crée le Dieu du mal & le

14v

et voici le polythéisme adopté par l'homme sauvage. Mais il possède une idée qui tôt ou tard doit le conduire à l'adoration d'un seul être. Dans son système des Dieux, il se les est figurés s'occupant sans cesse de l'homme. Il s'est fait le centre auquel viennent aboutir tous les actes de leur puissance. Il cherche donc les moyens de réagir à son tour sur cette puissance & de se la rendre favorable. Les allocutions, les prières, les offrandes surtout lui paraissent le moyen le plus sûr d'attirer les bienfaits de ses Dieux bons, & de détourner la colère de ses Dieux méchans. De là vint le culte & les sacrifices. Donne-moi ceci, je te donnerai cela, dit le nègre à son fétiche. Son culte n'est d'abord qu'une transaction commerciale, mais insensiblement il s'ennoblit, il s'épure & devient désintéressé. Parvenu à ce point, le sauvage est arrivé au plus haut degré de sa marche physique. Des idées supérieures seraient p. lui un commencement de civilisation.

Nous avons examiné la théodicée des sauvages ; passons à leur psychologie.

Si l'on en croit les récits des voyageurs, il n'existe aucune peuplade de sauvages, chez qui n'existe l'opinion de l'immortalité de l'âme ; mais les idées accessoires qui se rattachent à l'idée principale de cette autre vie, sont toutes plus ridicules les unes que les autres.

D'abord ils ne font pas de l'âme un être spirituel, mais matériel comme le corps, seulement ils supposent que cette matière est plus fine, plus déliée, plus subtile ; chez qq. uns c'est une espèce de fumée ou d'air ou de feu, chez d'autres c'est une ombre.

La plupart croient qu'ils trouveront dans l'autre vie toutes les jouissances matérielles qu'ils n'ont pu se procurer dans celle ci. Les nègres esclaves des Européens espèrent qu'après leur mort, leur servitude cessera ou qu'au moins ils ne seront plus asservis aux blancs. Dans l'île de Bornéo les habitans croient que tous ceux qu'ils tuent deviennent leurs esclaves dans l'autre vie, & cette opinion barbare multiplie les assassinats.

D'autres enfin s'imaginent que les animaux domestiques qui les ont servis dans cette vie, leur serviront encore dans l'autre monde et leur donnent une part dans l'immortalité.

Ce n'est ici qu'un tableau bien incomplet des divers systèmes des sauvages sur l'immortalité ; il serait trop long de les citer tous.

Ainsi toutes les nations même les plus sauvages, attendent une autre vie après celle ci. Et si l'on applique ici cet axiome que l'uniforme est la preuve de la vérité, le consentement unanime de tous

3.

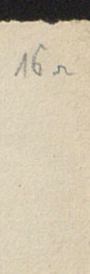
peuples sera le plus fort argument en faveur de l'immortalité de l'âme. Il y a plus l'absurdité des pratiques est une preuve de la vérité de cette chose. En effet chez le sauvage comme chez les peuples civilisés, il se trouve des hommes qui doués d'une raison supérieure à celle du vulgaire. Or la bizarrerie de toutes ces pratiques a dû choquer singulièrement leur bon sens. Comment donc se fait-il que l'opinion de l'immortalité soit de même invincible si non parce qu'elle est l'ouvrage de la nature? J'aimerais mieux dit Bacon, croire à toutes les absurdités que renoncer aux vérités fondamentales qui sont attachées aux ces formes, car il faut que ces vérités soient bien fortes pour résister à toutes les absurdités.

Mais si les sauvages croient un Dieu, & une vie à venir, cette croyance n'est nullement réglée sur la morale. Si nous cherchons la cause de cette anomalie, nous la trouverons dans le sentiment énergique de l'existence qui domine dans l'âme du sauvage; pour lui, la seule vertu, c'est la force, il n'en connait point d'autre. Une morale qui ferait du plus fort le plus vertueux serait [illegible] révoltante. Mais cette morale qui serait affreuse chez nous est nécessaire chez le sauvage. La force seule pouvait les défendre contre les bêtes ~~sauvages~~ féroces & leur faire supporter l'intempérie des saisons. Sans elle l'espèce humaine aurait péri, mais l'homme sauvage n'est pas destitué de toute vertu; il est hospitalier, & les relations d'hospitalité furent les 1ers liens d'hospitalité.

(page 73: ligne 2)

Passons à la logique du sauvage. Elle est rigoureuse; il ne va pas comme nous se torturer l'esprit pour chercher bien haut les causes des phénomènes les plus simples; une chose est toujours l'effet d'une autre qui l'a immédiatement précédée. S'il voit s'élever dans les airs un phénomène qu'il n'a pas encore vu, & que le lendemain il

15v


16r

I

17r

1°. Jusqu'ici la philosophie et l'histoire avaient été l'objet de deux études entièrement distinctes. Cependant elles font la preuve l'une de l'autre; elles ne peuvent ni l'une ni l'autre prétendre à un haut degré de certitude, si on ne les compare. La philosophie se bornait à des phénomènes bien fugitifs de la pensée individuelle, si elle s'était assise sur la base plus large de l'espèce et de l'individu, elle aurait fait plus de progrès, et la plupart des faux systèmes n'auraient pu réussir.

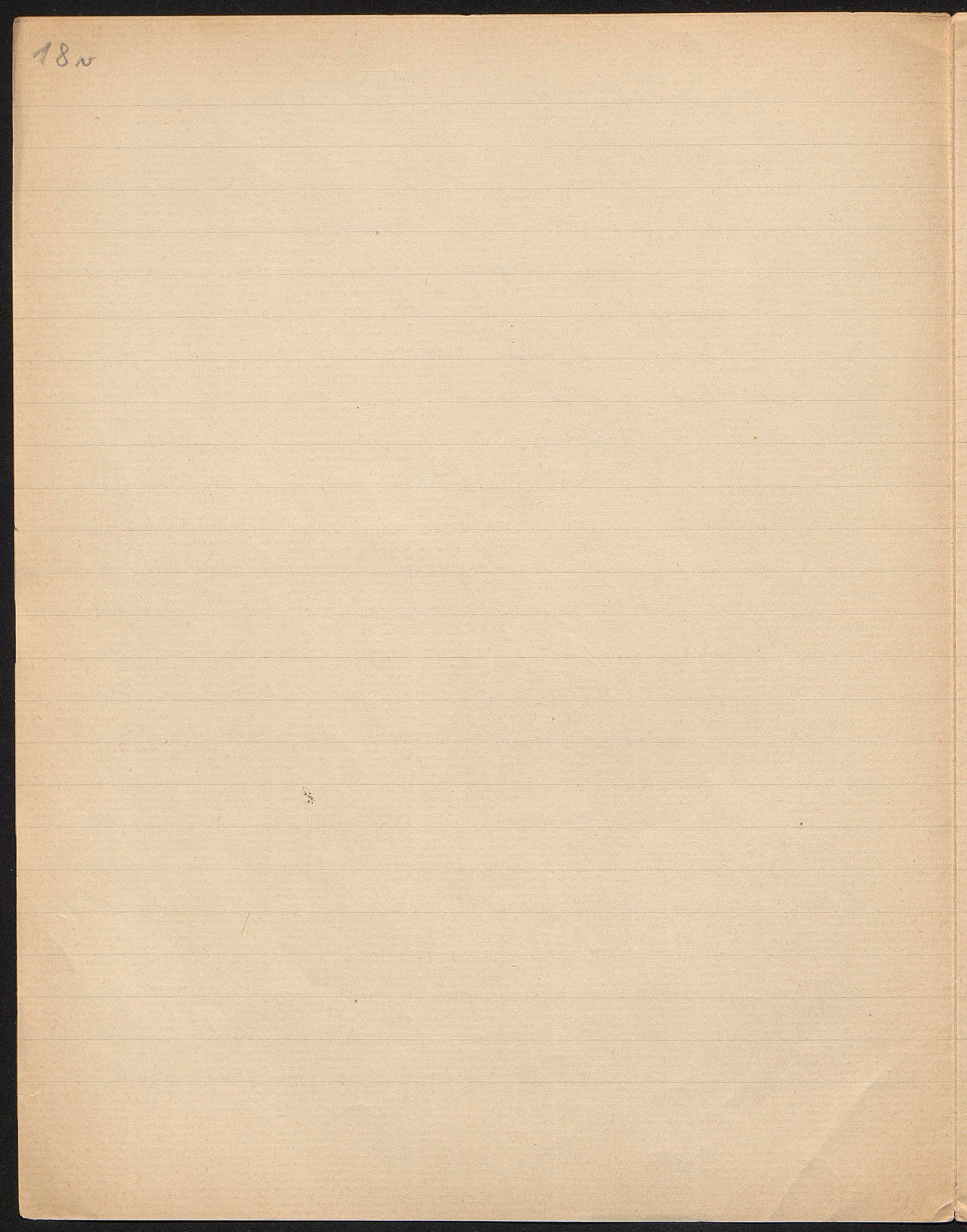
Nous allons embrasser dans une seule étude l'histoire ~~et~~ la philosophie. Ainsi unies par une heureuse alliance, elles se prêteront un mutuel secours.—

Je m'isole, et dans cet ~~état~~ état je ne puis m'empêcher de reconnaître deux sortes de phénomènes. Je sens en moi une force active et libre, autour de moi des choses qui contrarient l'usage de cette liberté. Je sens d'un côté ce qui est moi, de l'autre ce qui n'est pas moi, ce qui s'oppose au moi, ce qui est



l'ennemi du moi. Voilà donc deux classes de phénomènes le *moi* et le *non moi*.

J'observe les phénomènes du moi et du non moi, et cette observation me fait découvrir deux ~~tr~~ sortes de connaissances très distinctes. — J pense, voilà un fait intellectuel. Un rayon de lumière frappe mes yeux, voilà un fait matériel. Mais toute la science se bornera-t-elle là? — Non; au-dessus de ces individualités je trouve encore quelque chose; la vue d'un poêle, d'un fourneau, m'élèvera à l'idée de calorique; si je m'approche trop près de ce fourneau, si je me mets en contact avec lui, si par suite de ce contact avec lui j'éprouve quelques douleurs je m'élèverai à l'idée de brûlure. Si par suite je recherche en vertu de quoi le voisinage de quelques charbons ardents m'a affecté douloureusement, j'aurai fait deux choses très distinctes, j'aurai acquis une connaissance de fait en me brûlant, et j'aurai étudié la loi du phénomène en cherchant pourquoi je me suis brûlé.


18v

Il y a donc deux classes d'études, études de faits, études de lois.

Chez les Grecs, toute connaissance de faits s'appelait histoire ; toute connaissance de lois, philosophie.

Nous ferons de même ; dans l'histoire nous étudierons les faits ; nous étudierons les lois dans la philosophie.

Cette classification est très ancienne. Les modernes l'ont abandonnée. Nous l'adoptons, pas seulement parce qu'elle est ancienne, mais aussi pour cela. En effet les modernes ont cru avoir tout fait, tout inventé, et toute leur science se trouvait dans la tête des anciens.

En effet ~~étudions~~ examinons un peu la marche naturelle des sciences. Nous voyons d'abord quelque chose de très composé. Nous sentons notre ignorance, ~~et~~ l'état opposé à cette ignorance, nous l'appelons la science. Nous cherchons cette science et en apercevant des différences dans les objets sur lesquels nous portons notre attention, nous sommes conduits par une succession de

subdivisions à distinguer la science en une infinité de sciences, mais à mesure que nous avançons dans l'étude de ces sciences nous remarquons que la plupart de ces différences sont plus apparentes que réelles. Par ex. l'étude du corps de l'homme et l'étude du corps ~~humain~~ de l'animal avaient été pour nous l'objet de deux études distinctes, nous remarquons qu'il existe entre ces deux ~~corps~~ études une véritable identité, et au lieu de les nommer, comme nous l'avons fait, l'une anatomie, l'autre zoologie, nous les confondrions, nous les réunissons en une seule à laquelle nous donnons le nom d'anatomie comparée. Telle est la marche de l'esprit humain. Il voit d'abord la science, puis les sciences, puis encore la science. Il est parti de l'unité, mais d'une unité de confusion et de désordre; il revient à l'unité, mais à l'unité d'ordre et de clarté —.

Nous avons vu qu'il y a pour le non moi, pour les objets extérieurs, pour

20v

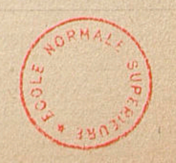
5/

la nature histoire et philosophie, l'une qui s'occupe des faits, l'autre des lois. Il y a aussi histoire et philosophie du moi; et cette étude est l'objet que nous nous proposons; elle est même la plus importante; car le monde entier vient se refléter dans le coeur de l'homme. On a dit avec raison que l'homme est un petit monde.—

Histoire de l'homme, philosophie de l'homme, voilà donc le double but proposé à nos recherches.—

L'homme se présente à nous sous deux rapports: l'homme individuel, l'homme social; l'individu et l'espèce. Jusqu'ici les deux choses ont été considérées à part; nous nous occuperons à la fois de l'étude de l'homme individuel, et ce sera la philosophie, et de l'étude de l'homme social, et ce sera l'histoire.

Nous nous occuperons donc de comparer la nature des faits sociaux ou historiques, à la nature des faits intellectuels et moraux ou philosophiques.—



2°. Suite des rapports de la philosophie et de l'histoire.

Nous allons ajouter quelques observations à ce que nous avons déjà dit sur les rapports de la philosophie et de l'histoire.

Il existe cette différence entre les faits philosophiques et historiques, que les premiers peuvent être perçus immédiatement, au lieu que les deuxièmes ne peuvent l'être que médiatement. Par ex. deux hommes m'adressent la parole, l'un me dit que la comparaison n'est qu'une double attention, l'autre que César a vaincu Pompée à Pharsale. Comment m'assurerai-je de la vérité de ce qu'ils m'avancent? Pour le premier la chose me sera facile, je descendrai en moi-même, je ferai une expérience; je comparerai deux objets; je verrai que pour les comparer je porte mon attention tantôt sur l'un tantôt sur l'autre; alors je conclurai que la comparaison est une double attention, et pour arriver à cette conclusion

22v

il m'aurait suffi de m'observer moi-même. Mais j'aurais beau m'interroger, jamais le sentiment, jamais la conscience ne me dira qui fut vainqueur à Pharsale. Pour le savoir je devrais recourir à l'histoire; dans le 1er cas, je vérifierai l'assertion sur moi-même; dans le 2e il faut un milieu, ce milieu est l'historien.

Cette nécessité de recourir à un intermédiaire a conduit plusieurs esprits à dire que la ~~plupart~~ philosophie est infiniment supérieure à l'histoire. On sait que le premier philosophe moderne Descartes la traitait avec dédain.

Ne nous laissons pas séduire par une injuste préférence, et que l'autorité d'un grand nombre ne nous inspire pas. Les autorités ne sont à rien en philosophie.

Oui, les faits philosophiques ont sur les faits historiques l'avantage d'une perception immédiate. Mais cet avantage est balancé.

Demandez à deux hommes d'où leur sont venues les idées qu'ils possèdent

1/ 24 r

— La réponse à cette question n'exige bien certainement qu'une simple observation de soi-même ; et bien vous aurez deux réponses différentes et même opposées, parce que chacun d'eux se sera observé différemment. Faites la même question à un plus grand nombre, vous aurez autant de systèmes qu'il y a d'hommes.

Mais si vous demandez à deux ou trois hommes ou à un nombre quelconque si Rome a détruit Carthage, tous vous répondront que oui — . Si vous leur demandez quel ~~fut~~ fut le vainqueur de Zama, tous ensemble vous répondront Scipion.

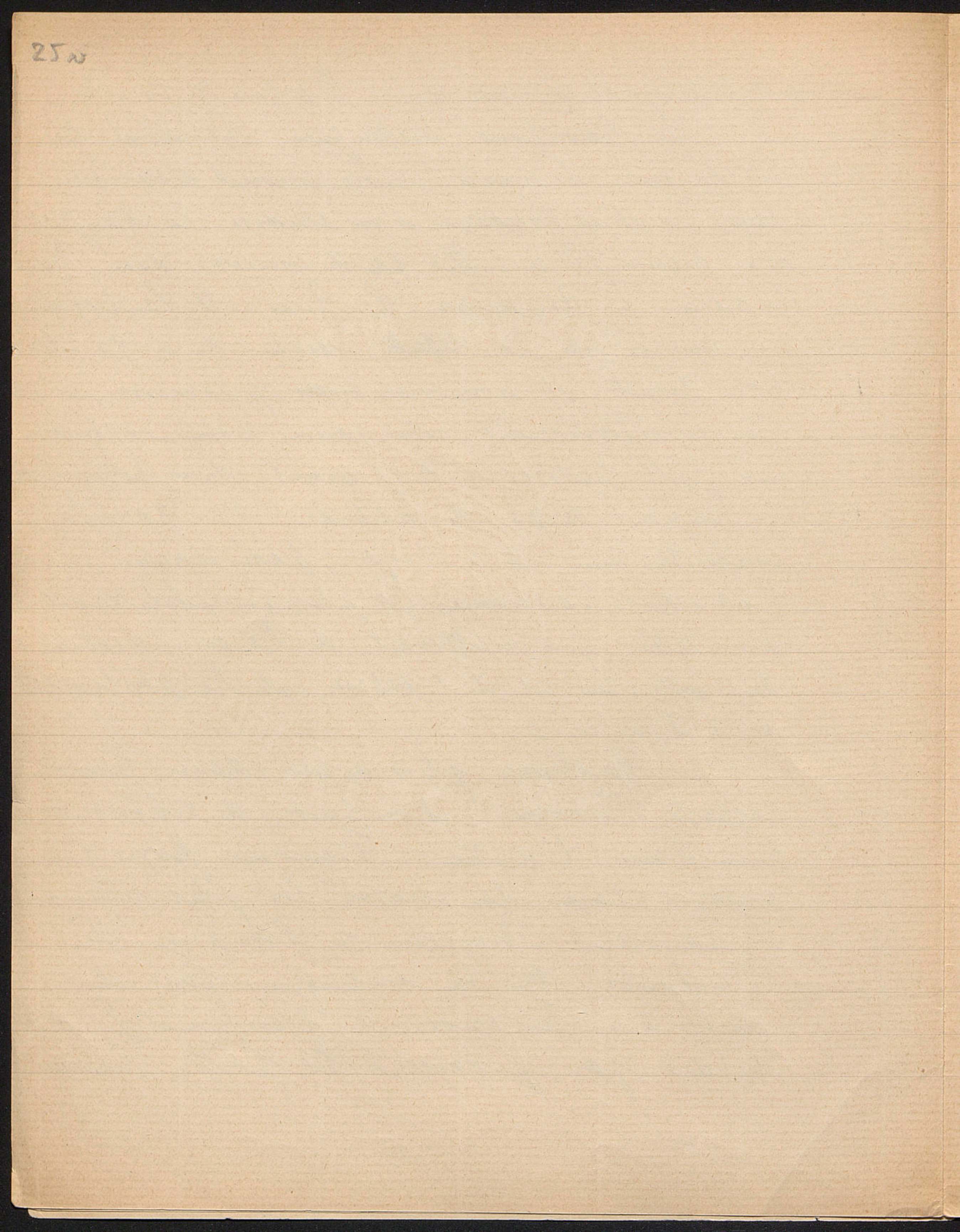
D'où vient cette différence ? Pourquoi d'un côté tant de systèmes opposés, et de l'autre une opinion si unanime ? — C'est que d'un côté chacun s'est concentré en lui-même, s'est observé et n'a observé que lui seul, tandisque de l'autre un même fait a frappé à la fois les yeux de plusieurs milliers d'hommes. L'individu est sujet

à l'erreur, il est rare que l'espèce y tombe.

Les traditions historiques sont donc la voix du genre humain; mais souvent elles est fausse, et il est nécessaire d'en étudier la cause en soi même. Il ne suffit pas de converser avec les Assyriens les Romains les Grecs. Il faut encore nous assurer de la ~~[illegible]~~ vérité de ce qu'ils nous disent, et comment ~~[illegible]~~ y parvenir, si non en interrogeant notre raison, notre expérience. Les faits historiques ne peuvent donc parvenir à un haut degré de certitude que par la confrontation de ce qui se passe dans l'individu. La science la plus complète serait donc celle qui résulterait de la comparaison de l'individu et de l'espèce, de la philosophie et de l'histoire –.

Pénétrons plus avant dans leurs rapports, tâchons s'il se peut, de retrouver l'un dans l'autre. Prenons pour y arriver dans les choses les plus ordinaires de la vie. Observons le langage de l'enfant. Il ne conjugue pas, il met tous les verbes à l'infinitif. il ne dit pas: je vais à la porte, mais




25 v°

aller à la porte. Il en est de même des peuples civilisés; les formes de leurs langues sont toutes régulières; ils se laissent en tout guider par l'analogie. ce n'est que peu à peu et par un perfectionnement de civilisation que les irrégularités s'introduisent dans leur langue. Ce que nous avons remarqué dans l'enfant, nous l'observons dans un peuple. Nous avons retrouvé l'individu dans l'espèce. —

Essayons de généraliser. Dire qu'en ~~langage~~ l'individu et l'espèce passent d'un langage plus simple et plus régulier à un langage plus irrégulier et plus composé à mesure qu'ils s'écartent plus de l'instinct et de l'analogie, c'est dire qu'ils passent de la spontanéité à la réflexion. —

Mais cette spontanéité pourquoi s'est elle produite? — Examinons les anciens monuments. Ce sont des chants, des poésies. Peu à peu les abstractions s'introduisent dans la langue et deviennent plus fréquentes.

La poesie devient philosophie. La philos-
:ophie dit Montaigne, n'est que poésie
sophistique. Cette pensée est vraie; celle
de Vico ne l'est pas moins, et en même
temps elle est plus heureusement exprimée.
"Ce que les philosophes pensèrent les poètes
l'avaient senti. Les poètes avaient été
les sens. les philosophes la reflexion du
genre humain. "

Resumons:" Instinct et raison.
spontanéité et reflexion; poésie et
philosophie; Orient et Occident; voilà
les grandes divisions philosophiques et
historiques.

L'orient est donc la partie
poétique et l'inspiratrice du genre
humain; l'occident la partie philosoph-
:ique et critique; Delà se deduit une
verité historique exprimée par ce vers:
: Tradidit Aegypto Babylon. Aegyptus
Achivis.

Nous remarquerons que ce développement
de lumière coïncide avec la migration
des peuples.

Il y a donc deux classes de faits à observer dans l'histoire ; ~~mouvement~~ mouvement et marche du genre humain, mouvement et progrès des lumières. — Le mouvement est fait d'abord d'orient en occident. La Germanie et la Gaule sont encore barbares, quand déjà la Grèce est civilisée. Il y a eu aussi un mouvement du nord au midi, la descente des Tartares. — Enfin il y en a eu un du midi au nord, les Arabes s'avancèrent d'un côté jusqu'au P. Euxin, de l'autre jusqu'à Tours. Mais ces deux mouvements n'ont pas augmenté la masse des lumières, seulement elles se sont disséminées. — Plus d'hommes ont su, mais on a pas su davantage. Ce n'est donc que dans la marche d'Orient en Occident que les lumières se sont accrues dans cette partie. Aujourd'hui la réaction a eu lieu la civilisation marche d'occident en orient. Nous rendons à l'Asie ce que nous avons reçu. —

28v

Sur les confins de l'Asie et de l'Europe nous trouvons un pays qui a interprété l'Orient à l'Occident et qui interprète aujourd'hui l'Occident à l'Orient. La Grèce a compris les symboles orientaux, parce qu'elle est poétique, elle les a interprétés parce qu'elle est philosophique.

La Grèce a souvent reporté les lumières d'Occident en Orient. Alexandre pénétra jusqu'à l'Indus. – La langue grecque s'introduisit dans la haute Asie. On parlait grec à la cour du roi des Parthes; et lorsqu'on apporta la tête sanglante de Crassus les convives du roi prononcèrent deux vers de Sophocle en poussant des cris d'allégresse. –

Nous ne nous occuperons de l'histoire d'Orient qu'autant qu'elle sera nécessaire pour jeter du jour sur celle de la Grèce. – On distingue dans cette histoire, 3 époques – La 1re celle dans laquelle les Assyriens, peuples originaires des bords de la mer Caspienne soumirent à leurs lois ou plutôt rendirent tributaires toutes les nations asiatiques, depuis l'Indus jusqu'à l'Hellespont; la 2e celle où fleurirent séparément les royaumes de Babylone, de Médie, de Lydie; enfin la 3e celle où les Perses tribu venue du Nord, étendirent leur domination sur toute l'Asie ~~orientale~~ orientale. –

29 v°

30 r

Mais leur puissance pesait aussi sur l'Occident. L'Egypte que nous plaçons en Afrique, mais que les Anciens enclavaient dans l'Asie, fut soumise à leurs lois. Pendant que tout changeait autour d'elle, cette contrée malgré les invasions et les révolutions successives conserva toujours sa langue et la forme de son gouvernement.

Dans le voisinage de l'Egypte étaient les Phéniciens peuple hardi et remuant. Plusieurs fois ils inquiétèrent et attaquèrent l'Egypte, et l'Invasion des Pasteurs ne fut autre chose que l'Invasion des Phéniciens.

Les Phéniciens, le plus communicatif de tous les peuples et qui a couvert de ses colonies toutes les côtes de la Méditerranée, avaient derrière eux la nation la plus exclusive. Cette nation étaient les Juifs.

C'est de ce dernier peuple que nous allons nous occuper; son histoire nous offre le plus grand intérêt, soit parce qu'en dépit de toutes les révolutions, ce peuple a conservé constamment son caractère national, soit parce que notre religion se lie à la sienne.

30v

3°

Nous avons établi les rapports de la philosophie et de l'histoire. Nous avons dit que l'une était la preuve de l'autre. Après les avoir envisagées dans leur alliance, il nous reste à les considérer séparément. Cette distinction nous avons commencé à la faire en définissant l'histoire la connaissance des faits, et de l'espèce humaine, la philosophie la connaissance des lois et de l'individu.

Aujourd'hui nous allons établir d'une manière plus complète l'origine historique de la philosophie. Nous allons dans les notions bien imparfaites que les premiers hommes ont conçues de la philosophie chercher à trouver le germe de vérité qui fait aujourd'hui la base de tous nos systèmes.

Tout d'abord essayons de donner une définition moins vague, plus caractéristique de la philosophie. La philosophie selon nous, c'est la science du système des êtres. C'est la science de la nature de l'homme, c'est enfin l'art d'améliorer et de diriger l'homme individu et l'espèce humaine.

Comment l'homme dans l'état de nature a-t-il pu acquérir les germes de cette science universelle ? — Comment l'espèce humaine dans un état où il lui restait bien peu de temps pour philosopher a-t-elle pu se faire d[illegible] de cette philosophie ? Comment ces germes se sont-ils ensuite développés, pour produire tous leurs fruits que nous voyons aujourd'hui ? C'est une vaste question. Elle peut donner lieu à bien des systèmes, et souvent système est synonyme d'erreur. Nous allons tâcher de la résoudre, non pas en nous égarant dans les vagues hypothèses d'une imagination créatrice mais en observant. — En philosophie l'observation seule peut nous conduire à la vérité —

Nous prenons l'homme à l'état de nature (sauvage) ; semblable aux autres animaux, il erre dans les bois. Il n'a d'autre toit que le ciel, d'autre lit que la mousse et le gazon. Comme ses besoins, ses désirs sont très bornés. La nature a mis sous sa main tout ce qui est nécessaire à sa conservation. Le gland du chêne apaise sa faim. Le courant d'eau qui tombe de la colline le désaltère —

Dans cet état l'homme ne songeant

32v

qui a satisfaire ses besoins physiques doit avoir des idées très bornées. Il a le sentiment de son existence, la conscience de sa pensée, de sa volonté, mais il se distingue à peine de tout ce qui l'entoure. L'air qui caresse son corps, il le confond avec sa propre existence. Le fruit qui le rassasie, la lumière qui l'éclaire toute la nature c'est lui. Il n'a pas fait encore la distinction du moi et du non moi.

Restera-t-il dans son ignorance? Continuera-t-il à identifier avec lui tout ce qui l'entoure? Non, la foudre gronde, il s'étonne ~~à mais quand il est place le seul être~~ il craint, l'étonnement, la crainte font place à la curiosité, il commence à voir qu'il n'est pas le seul être dans l'univers, il s'aperçoit enfin que la nature n'est pas lui, mais sa personne s'étend encore sur toute la nature. Il se sent penser et vouloir, il prête la pensée à la volonté à tout ce qui l'entoure. Autrefois il subissait sans en chercher la cause, l'action de tous les êtres, maintenant tout est changé. Il voit dans toute la nature puissance

33v

et domination; chez lui faiblesse et assujetissem=ent; non seulement il reconnait l'action des êtres étrangers sur lui, mais il attribue cette action à une intention, à une volonté, à une puissance. Le vent qui l'agite, le feu qui le brûle, sont des êtres ennemis; l'air qui le rafraîchit, la fontaine qui le désaltère sont des êtres amis et bienfaisants. Les êtres qui exercent sur lui une puissance irrésistible sont des Dieux, et voilà la nature peuplée d'autant de Dieux que de phénomènes physiques.

Ainsi commence le polythéisme. Parmi les êtres dont l'homme est environné, les uns l'affectant agréablement d'autres, d'autres d'une manière douloureuse, il aime les-uns, il hait les autres; le plaisir et la douleur voilà le fondement de toute religion, de toute philosophie. Suivons le progrès de l'homme. Observons le passage de l'étonnement à la crainte, de la crainte à la reflexion. Il a l'idée, ou plutôt le sentiment d'une infinité de Dieux, mais ce sentiment est encore bien confus; loin de dominer chez lui il l'affecte à peine, toutes ses pensées toutes ses réflexions viennent se rattacher en lui au sentiment inexpliqué de l'existence.

34v

l'homme est encore tout physique, mais cette conscience de l'existence va faire naître dans l'homme une nouvelle idée. Le sentiment si énergique du moi doit lui faire souhaiter que ce moi ne finisse pas avec la vie. Dès lors du sein étroit de l'égoïsme on voit jaillir l'immortalité de l'âme. Cette exubérance du moi reflue au delà de l'immortalité, comme en refluant au delà du lieu, elle avait fait naître l'idée des puissances physiques.

Mais toutes ces idées, nous l'avons déjà dit, sont bien vagues, bien imparfaites, bien confuses. Il manque au sauvage la plus belle de toutes, la plus digne de l'homme, celle qui doit le conduire à la connaissance d'un seul Dieu, l'idée de l'ordre.

L'ordre c'est cette liaison qui existe entre tous les phénomènes de la nature, c'est cet enchaînement qui les fait dépendre les uns des autres et tous d'un seul, l'ordre enfin c'est l'unité dans la variété. Or l'homme sauvage qui a assez de curiosité pour considérer tel phénomène, puis tel autre, ensuite un troisième.

n'a pas fait de la réflexion un usage assez pour saisir les rapports qui unissent les divers phénomènes; il voit la variété, il ne peut arriver à l'unité. Ce n'est pas tout; les êtres qui l'environnent produisent en lui des sensations de douleur ou de plaisir. — une branche d'arbre le blesse par sa chute; souvent il est obligé de disputer sa proie aux bêtes féroces, ou de se défendre contre elles. D'autres fois la maladie fait languir son corps, épuise ses forces, et l'expose seul sans abri aux intempéries de l'air, et aux attaques des animaux carnivores. Il voit le mal sur la terre, et comme il ne voit que l'absolu en toutes choses, il ne peut envisager ce mal comme la cause d'un grand bien; il ne raisonne pas assez pour voir que ce qui est mal par rapport à lui peut être un bien dans le système de l'univers. Il crée le Dieu du mal, et voici le polythéisme adopté par l'homme sauvage. Mais il possède une idée qui tôt ou tard doit le conduire à l'adoration d'un seul être, Dans ses

son système des Dieux, il s'est figuré s'occupant sans cesse de l'homme. Il s'est fait le centre auquel viennent aboutir, tous les actes de leur puissance. Il cherche donc les moyens de réagir à son tour sur cette puissance et de se la rendre favorable. Les allocutions, les prières, les offrandes surtout lui paraissent le moyen le plus sûr d'attirer les bienfaits de ses Dieux bons, et de détourner la colère de ses Dieux méchants. De là naît le culte et les sacrifices. Donne moi ceci je te donnerai cela, dit le nègre à son fétiche. Son culte n'est d'abord qu'une transaction commerciale, mais insensiblement il s'ennoblit, il s'épure et devient désintéressé. Parvenu à ce point le sauvage est arrivé au plus haut degré de sa métaphysique. Des idées supérieures seraient pour lui un commencement de civilisation.

Nous avons examiné la théodicée des sauvages; passons à leur psychologie.

Si l'on en croit les récits des voyageurs, il n'existe aucune peuplade sauvage chez qui n'existe l'opinion de l'immortalité de l'âme; mais les idées accessoires qui se rattachent à l'idée principale de cette autre vie sont toutes plus ridicules les unes que les autres.



D'abord ils ne font pas de l'âme un être spirituel, mais matériel comme le corps, seulement ils supposent que ~~c~~ cette matière est plus fine, plus délicate, plus déliée plus subtile; chez quelques-uns c'est une espèce de fumée ou d'air ou de feu, chez d'autres ~~et~~ c'est une ombre.

La plupart croient qu'ils trouveront dans l'autre vie toute la jouissance matérielle qu'ils n'ont pu se procurer dans celle-ci. Les nègres esclaves des Européens espèrent qu'après leur mort, leur servitude cessera ou ~~quand~~ qu'au moins ils ne seront plus asservis aux blancs. Dans l'île de Bornéo, les habitants croient que tous ceux qu'ils tuent deviennent leurs esclaves dans l'autre ~~l~~ vie, et cette opinion barbare multiplie les assassinats. —

D'autres enfin s'imaginent que les animaux domestiques qui les ont servis dans cette vie, leur serviront encore dans l'autre monde et leur donnent une part dans l'immortalité

Ce n'est ici qu'un tableau bien incomplet des divers systèmes des sauvages sur l'immortalité. Il serait trop long de les citer tous. —

23/ 39r

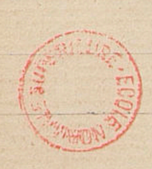
Ainsi toutes les nations même les plus sauvages, attendent une autre vie après celle-ci. Et si l'on applique ici cet axiome que l'uniformité est la preuve de la vérité, le consentement unanime de tous les peuples sera le plus fort argument en faveur de l'immortalité de l'âme. Il y a plus, l'absurdité des pratiques est une preuve de la vérité des choses. En effet chez le sauvage comme chez les peuples civilisés, il se trouve des hommes qui doués d'une raison supérieure à celle du vulgaire. Or la bizarrerie de toutes ces pratiques a dû choquer singulièrement leur bon sens. Comment donc se fait il que l'opinion de l'Immortalité soit de même invincible, sinon parce qu'elle est l'ouvrage de la nature ? — J'aimerais mieux dit Bacon, croire à toutes les absurdités que renoncer aux vérités fondamentales qui sont attachées sous ces formes, car il faut que ces vérités soient bien fortes, pour résister à toutes les absurdités —.

Mais si les sauvages croient en Dieu et une vie à venir, cette croyance n'est nullement réglée sur la morale. Si nous cherchons la cause

de cette anomalie, nous le trouverons dans le sentiment énergique de l'existence qui domine dans l'âme du sauvage. pour lui la seule vertu c'est la force, il n'en connait point d'autre. Une morale qui ferait du plus fort le plus serait sans doute révoltante. Mais cette morale qui serait affreuse chez nous étaits nécessaire chez les sauvages. La force seule pouvait les défendre contre les bêtes féroces et leur faire supporter les intempéries des saisons.

Sans elle l'espèce humaine aurait péri, mais l'homme sauvage n'était pas destitué de toute vertu, il était hospitalier et les relations d'hospitalité furent le premier lien d'hospitalité.

Passons à la logique du sauvage. Elle est curieuse; il ne va pas comme nous se torturer l'esprit pour chercher bien haut la cause des phénomènes les plus simples, une chose est toujours pour lui l'effet d'une autre qui l'a immédiatement précédée. S'il voit briller dans l'air un phénomène qu'il n'a pas encore vu, et que le lendemain il



40v

Jusqu'ici la philosophie et l'histoire avaient été l'objet de deux études entièrement distinctes. Cependant elles sont la preuve l'une de l'autre, elles ne peuvent ni l'une ni l'autre prétendre à un haut degré de certitude si on ne les compare. La philosophie se bornait à des phénomènes bien fugitifs de la pensée individuelle. Si elle n'était assise sur la base plus large de l'espèce et de l'individu elle aurait fait plus de progrès et la plupart des faux systèmes n'auraient pu réussir.
Nous allons embrasser dans une seule étude l'histoire et la philosophie. Ainsi unies par une heureuse alliance elles se prêteront un nouveau secours. Je m'isole et dans cet état je ne puis m'empêcher de reconnaître

deux sortes de phénomènes. Je sens en moi une force active et libre, autour de moi des choses qui contrarient l'usage de cette ~~volonté~~ liberté. Je sens d'un côté ce qui est moi, de l'autre ce qui n'est pas moi, ce qui s'oppose au moi, ce qui est l'ennemi du moi. Voilà donc deux classes de phénomènes le moi et le non moi.

— J'observe les phénomènes du moi et du non moi, et cette observation me fait découvrir deux sortes de connaissances très distinctes. Je pense. Voilà un fait intellectuel. Un rayon de lumière frappe mes yeux. Voilà un fait matériel. Mais toute la science se borne-t-elle là? Non. Au dessus de ces individualités se trouve encore quelque chose; la vue d'un poêle, d'un fourneau, m'élèvera à l'idée

du calorique si je m'approche trop près de ce fourneau si je me mets en contact avec lui; si par suite de ce contact avec lui, j'éprouve quelque douleur, je m'élèverai à l'idée de brûlure. Si ensuite je recherche en vertu de quoi le voisinage de quelques charbons ardents m'a affecté douloureusement j'aurai fait deux choses très distinctes, j'aurai étudié les lois du phénomène en cherchant pourquoi je me suis brûlé et j'aurai acquis une connaissance de fait en me brûlant. Il y a donc deux classes d'études: études de faits, études de lois.

Chez les Grecs toute connaissance de fait s'appelait histoire: toute connaissance de loi philosophie. Nous ferons de même. Dans l'histoire nous étudierons les faits, nous étudierons les lois

dans la philosophie

Cette classification est très ancienne. Les modernes l'ont abandonnée. Nous l'adoptons pas ~~parfaitement~~ seulement parce qu'elle est ancienne, mais aussi pour cela. En effet les modernes ont cru avoir tout fait, tout inventé, et toute leur science se trouvait dans la tête des anciens.

En effet examinons un peu la marche naturelle des sciences nous voyons d'abord quelque chose de très composé. Nous sentons notre ignorance et l'état opposé à cette ignorance, nous l'appelons la science. Nous cherchons cette science et en apercevant des différences dans les objets sur lesquels nous portons notre attention, nous sommes conduits par une succession de subdivisions à distinguer la science en une infinité de sciences. mais à mesure que nous avançons dans l'étude de ces

44v

sciences, nous remarquons que la plupart de ces différences sont plus apparentes que réelles. Par exemple l'étude du corps de l'homme et l'étude du corps de l'animal avaient été pour nous l'objet de deux études distinctes nous remarquons qu'il existe entre ces deux études une véritable identité, et au lieu de la nommer comme nous l'avons fait l'une anatomie, l'autre zoologie, nous les confondons nous les réunissons en une seule à laquelle nous donnons le nom d'anatomie comparée.

Telle est la marche de l'esprit humain. Il voit d'abord la science, puis les sciences puis encore la science. Il était parti de l'unité, mais d'une unité de confusion et de désordre, il revient à l'unité mais à l'unité d'ordre et de clarté.

45w

Nous avons vu qu'il y a pour le non moi, pour les objets extérieurs, pour la nature histoire et philosophie, l'une qui s'occupe des faits, l'autre des lois. Il y a aussi histoire et philosophie du moi, et cette ~~histoire~~ étude est l'objet que nous nous proposons, elle est même la plus importante, car le monde entier vient se réfléchir dans le cœur de l'homme. On a dit avec raison que l'homme était un petit monde. Histoire de l'homme, philosophie de l'homme voilà donc le double but proposé à nos recherches. L'homme se présente à nous sous deux rapports, l'homme individuel, l'homme social, l'individu et l'espèce. Jusqu'ici ces deux choses ont été considérées à part. Nous nous occupons à la fois de l'étude de

l'homme individuel et ce sera la philosophie, et de l'étude de l'homme social et ce sera l'histoire.
Nous nous occuperons donc de comparer la nature des faits sociaux ou historiques et la nature des faits intellectuels et moraux ou philosophiques.

47v

Suite des rapports de la philosophie et de l'histoire

Nous allons ajouter quelques observations à ce que nous avons déjà dit sur les rapports de la philosophie et de l'histoire.

Il existe cette différence entre les faits philosophiques et historiques que les premiers peuvent être perçus immédiatement, au lieu que les seconds ne peuvent l'être que médiatement. Par exemple : deux hommes m'adressent la parole, l'un me dit que la comparaison n'est qu'une double attention, l'autre que César a vaincu Pompée à Pharsale. Comment m'assurerai-je de la vérité de ce qu'ils avancent ? Pour le premier la chose sera facile, je descendrai en moi-même, je ferai une expérience

48v

je comparerai deux objets, je verrai que pour les comparer je porte mon attention tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, alors je conclurai que la comparaison est une double attention, et pour arriver à cette conclusion il m'aura ~~fallu~~ suffi de m'observer moi même. Mais j'aurai beau m'interroger jamais le sentiment, jamais la conscience ne me dira qui fut vainqueur à Pharsale. Pour le savoir je devrai recourir à l'histoire. Dans le premier cas je vérifierai l'assertion sur moi même, dans le second il faut un milieu ce milieu est l'historien

Cette nécessité de recourir à un intermédiaire a conduit plusieurs esprits à dire que la philosophie était infiniment préférable à l'histoire. On sait que le premier philosophe moderne

49v

Descartes, la traitait avec dédain.

Ne nous laissons pas séduire par une injuste préférence, et que l'autorité d'un grand nombre ne nous impose pas. Les autorités ne sont rien en philosophie.

Oui, les faits philosophiques ont sur les faits historiques l'avantage d'une perception immédiate, mais cet avantage est balancé.

Demandez à deux hommes d'où leur sont venues les idées qu'ils possèdent. La réponse à cette question n'exige bien certainement qu'une simple observation de soi-même, et bien vous aurez deux réponses différentes et même opposées, parce que chacun d'eux se sera observé différemment. Faites la même question à un plus grand nombre, vous aurez autant de systèmes qu'il y a d'hommes.

Mais si vous demandez à deux

50v

ou trois hommes ou à un nombre quelconque si Rome a détruit Carthage tous vous répondront que oui. Si vous leur demandez quel fut le vainqueur de Zama tous ensemble vous répondront: Scipion.

D'où vient cette différence? Pourquoi d'un côté tant de systèmes opposés, et de l'autre une opinion si unanime?

C'est que d'un côté chacun s'est concerté en lui-même, s'est observé et n'a observé que lui seul, tandis que de l'autre un même fait a frappé à la fois les yeux de plusieurs milliers d'hommes. L'individu est sujet à l'erreur il est rare que l'espèce y ~~tombe~~ tombe.

Les traditions historiques sont donc la voix du genre humain mais souvent elle est fausse et il est nécessaire d'en étudier

la langue en soi-même. Il ne suffit pas de converser avec les Assyriens, les Romains, les Grecs, il faut encore nous assurer de la vérité de ce qu'ils nous disent, et comment y parvenir si nous en interrogeant notre raison, notre expérience. Les faits historiques ne peuvent donc parvenir à un haut degré de certitude que par la confrontation de ce qui se passe dans l'individu. La science la plus complète serait donc celle qui résulterait de la comparaison de l'individu et de l'espèce, de la philosophie et de l'histoire.

Pénétrons plus avant dans leurs rapports, tâchons s'il se peut de retrouver l'une dans l'autre. Prenons pour y arriver dans les choses les plus ordinaires de la vie. Observons le langage de l'enfant. Il ne

52v

conjugue pas il met tous les verbes à l'infinitif; il ne dit pas: je vais à la porte mais: aller à la porte. Il en est de même des peuples civilisés, les formes de leurs langues sont toutes régulières; ils se laissent en tout guider par l'analogie ce n'est que peu à peu et par un perfectionnement de civilisation que les irrégularités s'introduisent dans leur langue. Ce que nous avons remarqué dans l'enfant, nous l'observons dans un peuple. Nous avons retrouvé l'individu dans l'espèce.

Essayons de généraliser. Dire que l'individu et l'espèce passent d'un langage plus simple et plus régulier à un langage plus irrégulier et plus composé à mesure qu'ils s'écartent plus de l'instinct et de l'analogie c'est dire qu'ils passent de la

53v

spontanéité à la réflexion.
Mais cette spontanéité pourquoi s'est-elle produite? Examinons les anciens monuments. Ce sont des chants, des poésies. Peu à peu les abstractions s'introduisent dans la langue et deviennent plus fréquentes. La poésie devient philosophie. La philosophie dit Montaigne n'est qu'une poésie sophistiquée. Cette pensée est vraie. Celle de Vico ne l'est pas moins et en même temps elle est plus heureusement exprimée: Ce que les philosophes pensèrent les poètes l'avaient senti. Les poètes avaient été les sens, les philosophes la réflexion du genre humain."
Résumons: Instinct et raison, spontanéité et réflexion, poésie et philosophie, Orient et Occident, voilà les grandes lignes philosophiques et historiques.

54v

L'orient est donc la partie poétique et inspiratrice du genre humain, l'occident la partie philosophique et critique. De là se déduit une vérité historique exprimée par ce vers.

Tradidit Aegypto Babylon, Aegyptus Achivis.

Et remarquons que ce développement des lumières, coïncide avec les migrations des peuples. Il y a donc deux classes de faits à observer dans l'histoire ; mouvement et marche du genre humain, mouvement et progrès des lumières. Le mouvement s'est fait d'abord d'Orient en Occident. La Germanie et la Gaule étaient encore barbares, quand déjà la Grèce était civilisée. Il y a eu aussi un mouvement du Nord au midi. la descente des Tartares. Enfin il y en a eu

un du midi au nord. les Arabes s'avancèrent d'un côté jusqu'au Pont Euxin, de l'autre jusqu'à Tours. Mais ces deux derniers mouvements n'ont pas augmenté la masse des lumières, seulement ils les ont disséminées. Plus d'hommes ont su, mais on n'a pas su davantage. Ce n'est donc que dans la marche d'Orient en Occident que les lumières se sont accrues dans cette partie. Aujourd'hui la réaction a lieu. la civilisation marche d'Occident en Orient. Nous rendons à l'Asie ce que nous en avons reçu.

Sur les confins de l'Asie et de l'Europe nous trouvons un pays qui a interprété l'Orient à l'Occident et qui interprète aujourd'hui l'Occident à l'Orient. la Grèce a compris les symboles orientaux parce qu'elle était

poétique, elle les a interprétés parce qu'elle était philosophique. La Grèce a souvent reporté la lumière d'Occident en Orient. Alexandre pénétra jusqu'à l'Indus. La langue grecque s'introduisit dans la haute Asie. On parlait grec à la cour du roi des Parthes et lorsqu'on apporta la tête sanglante de Crassus les convives du roi prononcèrent deux vers de Sophocle en poussant des cris d'allégresse.

Nous ne nous occuperons de l'histoire d'orient qu'autant qu'elle sera nécessaire pour jeter du jour sur celle de la Grèce. On distingue dans cette histoire trois époques. La première celle dans laquelle les assyriens peuples originaires des bords de la mer Caspienne soumirent à leurs lois ou plutôt rendirent tributaires toutes les nations asiatiques, depuis

57v

l'Indus jusqu'à l'Hellespont. La deuxième, celle où fleurirent séparément les royaumes de Babylone, de Médie, de Lydie, enfin la troisième, celle où les Perses, tribu venue du Nord, étendirent leur domination sur toute l'Asie orientale.

Mais leur puissance pesait aussi sur l'occident. L'Egypte que nous plaçons en Afrique, mais que les anciens enclavaient dans l'Asie, fut soumise à leurs lois.

Pendant que tout changeait autour d'elle, cette contrée malgré les invasions et les révolutions successives, conserva toujours sa langue et la forme de son gouvernement.

Dans le voisinage de l'Egypte étaient les Phéniciens, peuple hardi et remuant. Plusieurs fois ils inquiétèrent et attaquèrent l'Egypte, et l'invasion des

58v

Pasteurs ne fut autre chose que l'Invasion des Phéniciens.
Les Phéniciens, le plus communicatif de tous les peuples, et qui a couvert de ses colonies toutes les côtes de la Méditerannée avaient derrière eux la nation la plus exclusive. Cette nation était les Juifs.
C'est de ce dernier peuple que nous allons nous occuper son histoire nous offre le plus grand intérêt, soit parce qu'en dépit de toutes les révolutions ce peuple a conservé constamment son caractère national soit parce que notre religion se lie à la science.

—

3e Nous avons établi les rapports de la philosophie et de l'histoire Nous avons dit que l'une était la preuve de l'autre. Après les avoir envisagées dans

59v

leur alliance, il nous reste à les considérer séparément. Cette distinction nous avons commencé à la faire en définissant l'histoire la connaissance des faits et de l'espèce humaine, la philosophie la connaissance des lois et de l'individu.

Aujourd'hui nous allons établir d'une manière plus complète l'origine historique de la philosophie nous allons dans les notions bien imparfaites que les premiers hommes ont conçues de la philosophie chercher et trouver le germe des vérités qui sont aujourd'hui la base de tous nos systèmes.

Et d'abord essayons de donner une définition moins vague, plus caractéristique de la philosophie. La philosophie selon nous c'est la science du système des êtres c'est la science de la nature de

l'homme c'est enfin l'art d'améliorer et de diriger l'homme individu et l'espèce humaine.

Comment l'homme dans l'état de ~~la~~ nature a-t-il pu acquérir les germes de cette science universelle. Comment l'espèce humaine dans un état où il lui restait bien peu de temps pour philosopher a-t-elle pu se faire des idées de cette philosophie ? Comment ces germes se sont-ils ensuite développés pour tous les fruits que nous voyons aujourd'hui ? C'est une vaste question, elle peut donner lieu à bien des systèmes, et souvent système est synonyme d'erreur. Nous allons tâcher de la résoudre non pas en nous égarant dans les vagues hypothèses d'une imagination créatrice mais en observant. En philosophie l'observation seule peut nous conduire à la vérité

61v

Nous prenons l'homme dans l'état de nature (faux) semblable aux autres animaux, il erre dans les bois. Il n'a d'autre toit que le ciel, d'autre lit que la mousse et le gazon. Comme ses besoins ses désirs sont très bornés. La nature a mis sous sa main tout ce qui est nécessaire à sa conservation. le gland du chêne apaise la faim, le courant d'eau qui tombe de la colline le désaltère.

Dans cet état, l'homme ne songeant qu'à satisfaire ses besoins physiques doit avoir des idées très bornées. Il a le sentiment de son existence, la conscience de sa pensée, de sa volonté mais il se distingue à peine de tout ce qui l'entoure. L'air qui caresse son corps, il le confond avec sa propre existence. Le fruit qui le rassasie, la lumière qui l'éclaire

62v

toute la nature, c'est lui. Il n'a pas fait encore la distinction du moi et du non moi.
Restera-t-il dans son ignorance? Continuera-t-il à identifier avec lui tout ce qui l'entoure? Non. La foudre gronde, il s'étonne, il craint: l'étonnement, la crainte font place à la curiosité, il commence à voir qu'il n'est pas le seul être dans l'univers il s'aperçoit enfin que la nature n'est pas lui, mais sa personnalité s'étend encore sur toute la nature. Il se sent penser et vouloir, il prête la pensée et la volonté à tout ce qui l'entoure. Autrefois il subissait sans en rechercher la cause l'action de tous les êtres, maintenant tout est changé.
Il voit dans toute la nature puissance domination, chez lui faiblesse, assujetissement, non seulement il reconnait l'action

63v

des êtres étrangers sur lui, mais il attribue cette action à une intention, à une volonté à une puissance. Le vent qui l'agite, le feu qui le brûle, sont des êtres ennemis, l'air qui le rafraîchit, la fontaine qui le désaltère sont des êtres amis et bienfaisants. Ces êtres qui exercent sur lui une puissance irrésistible sont des dieux et voilà la nature peuplée d'autant de Dieux qu'il y a de phénomènes physiques.

Ainsi commence le polythéisme. Parmi les êtres dont l'homme est environné les uns l'affectent agréablement, d'autres d'une manière douloureuse il aime les uns, il hait les autres. le plaisir et la douleur physiques voilà le fondement de toute religion, de toute philosophie. Suivons les progrès de l'homme

64 v

Observons le passage de l'étonnement à la crainte, de la crainte à la réflexion. Il a l'idée ou plutôt le sentiment d'une infinité de dieux, mais ce sentiment est encore bien confus, loin de dominer chez lui il l'affecte à peine, toutes ses pensées, toutes ses réflexions viennent se rattacher en lui au sentiment énergique de l'existence. L'homme est encore tout physique, mais cette conscience de l'existence va faire naître dans l'homme une nouvelle idée. Ce sentiment si énergique du moi doit lui faire souhaiter que ce moi ne finisse pas avec la vie. Dès lors du sein étroit de l'égoïsme on voit jaillir l'immortalité de l'âme. Cette exubérance du moi reflue au delà de l'immortalité comme en refluant au delà du lieu elle avait fait naître l'idée

des puissances physiques.
Mais toutes ces idées, nous l'avons déjà dit sont bien vagues, bien imparfaites, bien confuses. Il manque au sauvage, la plus belle de toutes la plus digne de l'homme celle qui doit le conduire à la connaissance d'un seul Dieu l'idée de l'ordre.

L'ordre c'est cette liaison qui existe entre tous les phénomènes de la nature, c'est cet enchaînement qui les fait dépendre les uns des autres et tous d'un seul. L'ordre enfin c'est l'unité dans la variété. Or l'homme sauvage qui a assez de curiosité pour considérer tel phénomène puis tel autre, ensuite un troisième n'a pas fait de la réflexion un usage assez continu pour saisir les rapports qui unissent les divers phénomènes. Il voit la

66 v

variété, il ne peut arriver à l'unité. Ce n'est pas tout. Les êtres qui l'environnent produisent en lui des sensations de douleur ou de plaisir; une branche d'arbre le blessé par sa chute souvent il est obligé de disputer sa proie aux bêtes féroces ou de se défendre contre elles. D'autres fois la maladie fait languir son corps épuise ses forces et l'expose seul sans abri aux intempéries de l'air et aux attaques des animaux carnivores. Il voit le mal sur la terre et comme il ne voit que l'absolu en toutes choses, il ne peut envisager ce mal comme la cause d'un grand bien; il ne raisonne pas assez pour voir que ce qui est mal par rapport à lui peut être un bien dans le système de l'univers.

67v

Il crée le Dieu du mal et voici le polythéisme adopté par l'homme sauvage. Mais il possède une idée qui tôt ou tard doit le conduire à l'adoration d'un seul être. Dans son système des Dieux, il se l'est figuré s'occupant sans cesse de l'homme. Il s'est fait le centre auquel viennent aboutir tous les actes de leur puissance. Il cherche donc les moyens de réagir à son tour sur cette puissance et de se la rendre favorable. Les allocutions, les prières, les offrandes surtout lui paraissent le moyen le plus sûr d'attirer les bienfaits de ses Dieux bons, et de détourner la colère de ses Dieux méchants. De là naît le culte et les sacrifices. Donne-moi ceci, je te donnerai cela, dit le nègre à son fétiche. Son culte n'est

68v

d'abord qu'une transaction commerciale mais insensiblement il s'ennoblit, il s'épure et devient désintéressé. Parvenu à ce point le sauvage est ~~devenu~~ arrivé au plus haut degré de la métaphysique. Des idées supérieures seraient pour lui un commencement de civilisation.

Nous avons examiné la théodicée des sauvages, passons à leur psychologie.

Si l'on en croit les récits des voyageurs, il n'existe aucune peuplade sauvage, chez qui n'existe l'opinion de l'immortalité de l'âme, mais les idées accessoires qui se rattachent à l'idée principale de cette autre vie sont toutes plus ridicules les unes que les autres.

D'abord il ne font pas de l'âme, un être ~~spirituel~~, mais matériel comme le corps,

69v

seulement ils supposent que cette matière est plus fine, plus déliée, plus subtile; chez quelques uns c'est une espèce de fumée ou d'air ou de feu, chez d'autres c'est une ombre.

La plupart croient qu'ils trouveront dans l'autre vie, toutes les jouissances matérielles qu'ils n'ont pu se procurer dans celle-ci. Les nègres esclaves des Européens espèrent qu'après leur mort, leur servitude cessera ou que du moins ils ne seront plus asservis aux blancs. Dans l'île de Bornéo, les habitants croient que tous ceux qu'ils tuent deviennent leurs esclaves dans l'autre vie, et cette opinion barbare multiplie les assassinats.

D'autres enfin s'imaginent que les animaux domestiques

70v

qui les ont servis dans cette vie, leur serviront encore dans l'autre monde et leur donnent une part dans l'immortalité.
Ce n'est ici qu'un tableau bien incomplet des divers systèmes des sauvages sur l'immortalité. Il serait trop long de les citer tous.
Ainsi toutes les nations, même les plus sauvages attendent une autre vie après celle-ci. Et si l'on applique ici cet axiome que l'uniforme est la preuve de la vérité, le consentement unanime de tous les peuples sera le plus fort argument en faveur de l'immortalité de l'âme. Il y a plus, l'absurdité des pratiques est une preuve de la vérité de la chose. En effet chez les sauvages comme

71v

chez les peuples civilisés il se trouve des hommes qui sont doués d'une raison supérieure à celle du vulgaire. Or la bizarrerie de toutes ces pratiques a dû choquer singulièrement leur bon sens. Comment donc se fait-il que l'opinion de l'Immortalité soit de même invincible union parce qu'elle est l'ouvrage de la nature ? J'aimerais mieux dit Bacon croire à toutes les absurdités que renoncer aux vérités fondamentales qui sont attachées sous ces formes, car il faut que ces vérités soient bien faites, pour résister à toutes les absurdités.

Mais si les sauvages croient un Dieu et une vie à venir cette croyance n'est nullement réglée sur la morale. Si nous cherchons la cause de

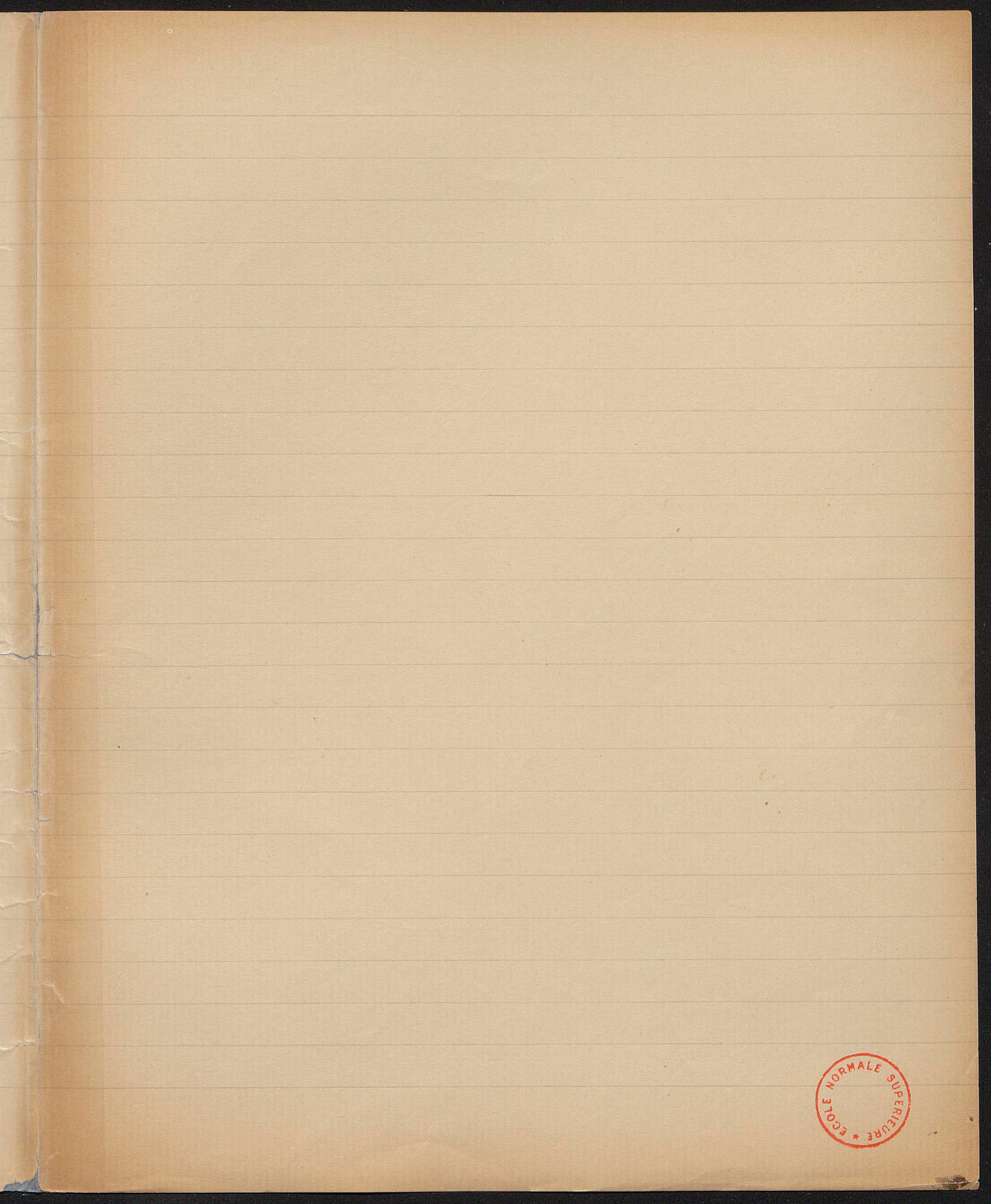
72v

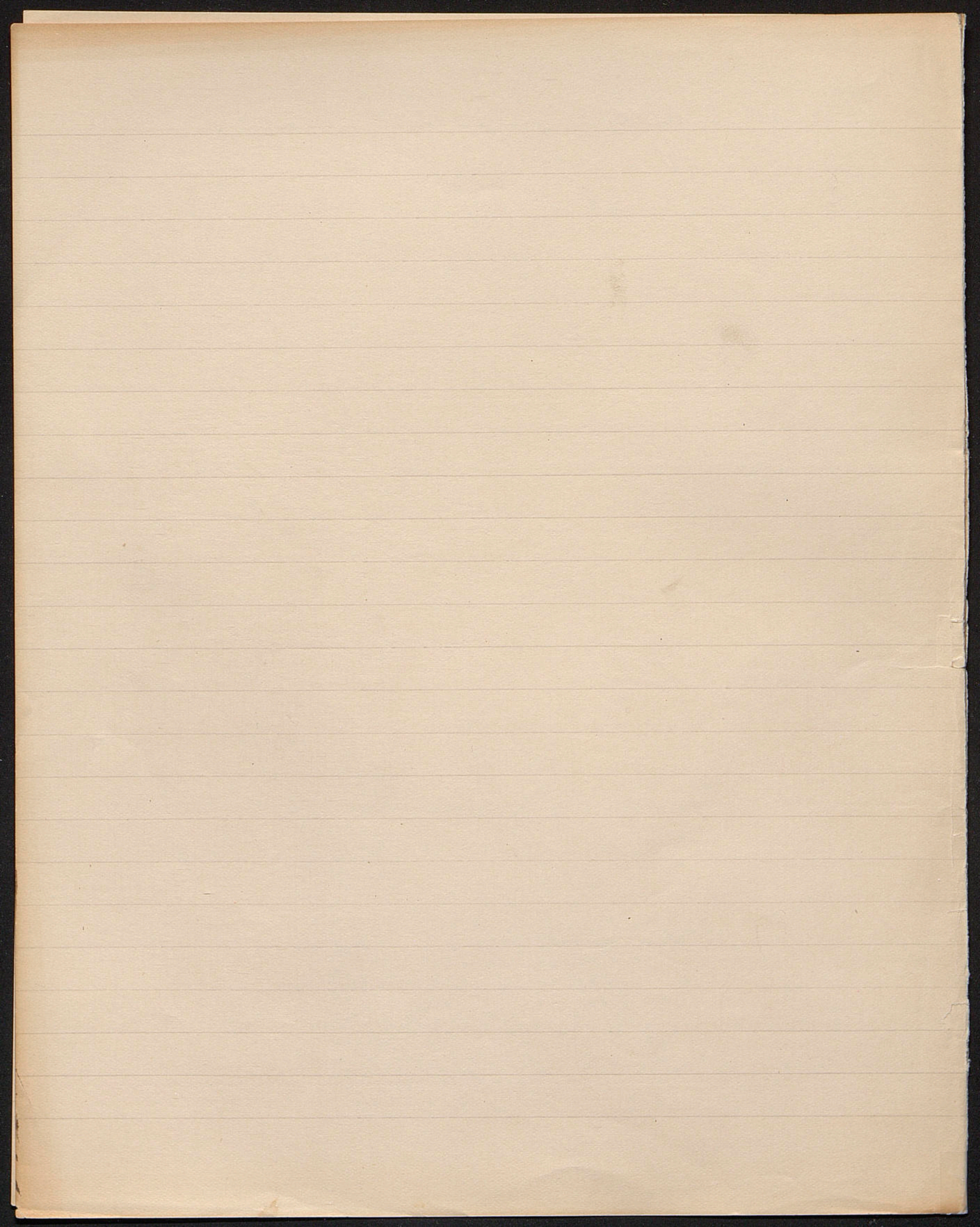
cette anomalie, nous la trouverons dans le sentiment énergique de l'existence qui domine dans l'âme du sauvage. pour lui la seule vertu, c'est la force il n'en connait point d'autre. Une morale ~~[illegible]~~ qui ferait du plus fort le plus vertueux serait sans doute révoltante. mais cette morale qui serait affreuse chez nous était nécessaire chez les sauvages. La force seule pouvait les défendre contre les bêtes féroces et leur faire supporter l'intempérie des saisons. Sans elle, l'espèce humaine aurait péri mais l'homme sauvage n'était pas destitué de toute vertu. il était hospitalier et les relations d'hospitalité furent ~~les~~ le premier lien. l'hospitalité

73v

Passons à la logique du sauvage. Elle est
il ne va pas comme nous se torturer l'esprit pour chercher bien haut les causes des phénomènes les plus simples une chose est toujours pour lui l'effet d'une autre qui l'a immédiatement précédée. S'il voit briller dans l'air un phénomène qu'il n'a pas encore vu et que le lendemain il

74v


ECOLE NORMALE SUPERIEURE



Première Leçon

—

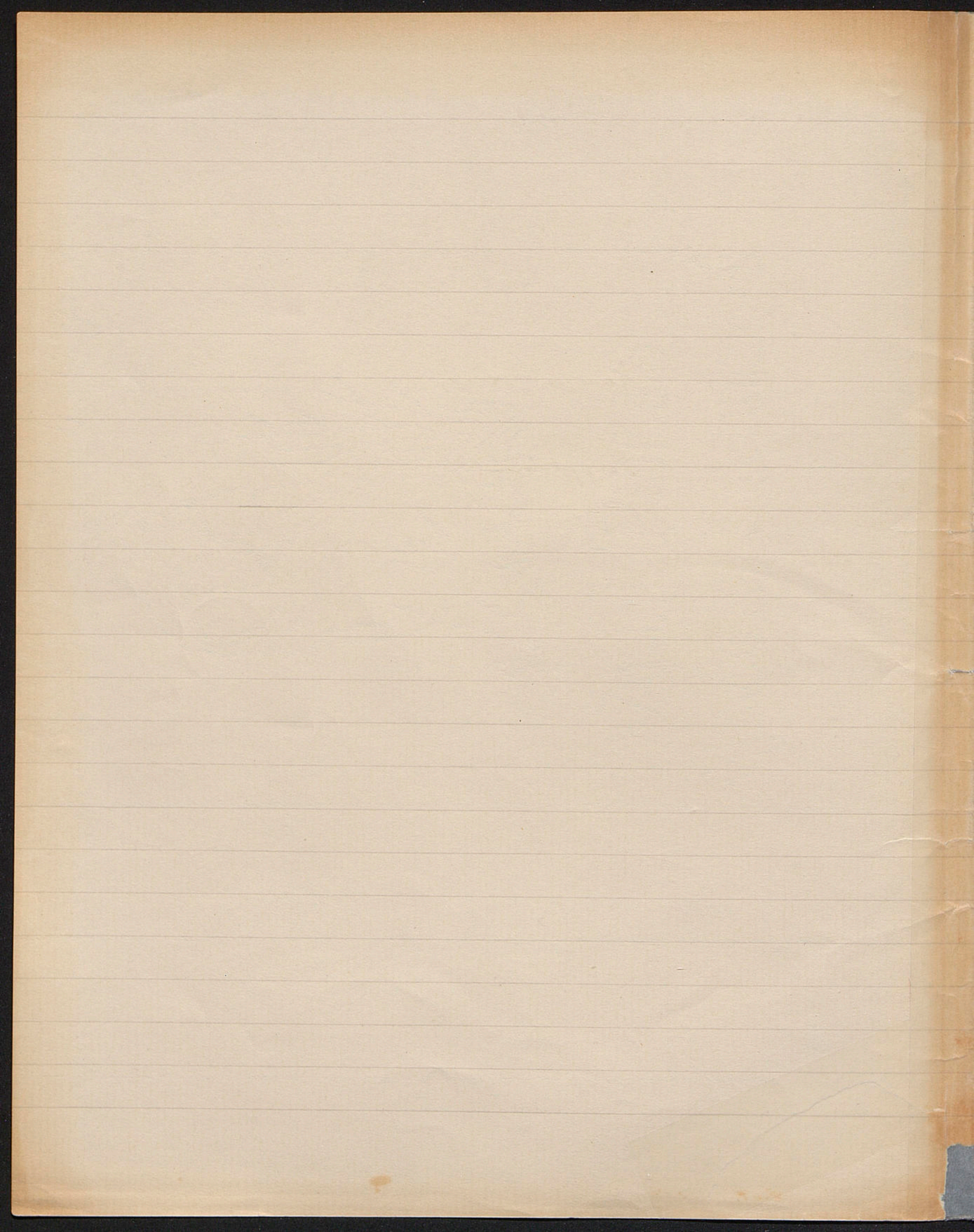
Supplément

—

Différence des sciences physiques et des sciences métaphysiques

—





1.2. — Questions qui se rattachent à cette 1ère leçon.

1° Quelle est la différence essentielle, la difficulté ~~entre l'étude~~ ~~des~~ dans les sciences physiques & celle des sciences philosophiques ?

Dans l'étude de la nature nous avons des faits extérieurs, étrangers à notre âme, & sur lesquels notre âme peut travailler à loisir. Q.q. soient nos distractions, le fait ne part pas de notre présence et là p. tenir notre attention en haleine & sans un effort d'attention nous voyons l'observation grandir devant nous & marquer nos progrès. En psychologie il faut que l'âme soit à la fois le sujet & l'objet, l'âme a à elle seule 2 rôles à remplir. Pour avancer dans cette science il faut nécessairement que l'âme, comme sujet, soit immobile, c. à. d. qu'elle ait une attention tenace, qu'e l'âme, comme objet, veuille bien se laisser regarder. Enfin voilà une difficulté immense & particulière à la philosophie. —

2° Quels sont les rapports, quelles sont les différences entre les méthodes de démonstration des deux espèces de sciences ?

Les physiologistes croient prouver la supériorité des sciences physiques sur la psychologie, en disant qu'ils renvoient à des faits la preuve de leurs démonstrations. Mais le philosophe ne procède-t-il pas par la même méthode, ne renvoie-t-il pas ses disciples, pour confirmer ses paroles à l'examen des faits intérieurs, des faits qui se passent sur le théâtre de la conscience. L'un a besoin d'expérimenter mille fois pour que le résultat passe p. un axiome ; l'autre n'a qu'à en appeler à l'identité de la nature humaine dont la réponse est un arrêt irrévocable. Car, après tout, le fait qu'a découvert le philosophe, n'a pas été inventé. il existait chez tous les hommes. Seulement chez le philosophe il était à l'état d'idée distincte ; il se trouvait dans la foule à l'état d'idée confuse. Un seul mot frappant toutes les consciences, l'a fait briller dans ~~tout~~ son jour. —

L'identité de la nature humaine va nous conduire par le raisonnement à un fait qui paraîtra étrange & qui cependant est fondé sur la vérité absolue. Puisque la nature humaine est identique, on n'aura pas toujours besoin de se renfermer dans soi-même p. faire de la philosophie. Le bruit des affaires de la place publique, les grands mouvements populaires fournissent en effet des démonstrations qu'il serait difficile de trouver dans la solitude. En Grèce la philosophie n'est-elle pas née sur la place publique ? N'est-elle pas fille de la politique ? Les 1ères généralisations sont dues aux masses réunies au peuple grec, par ex., dont les tribus différentes ayant des intérêts différents à soutenir, se réunissent d'un commun accord, p. accepter la partie d'une loi relative à l'intérêt général. Ce sont ceux qui attestant

au spectacle de ces généralisations, sans y être introduits, les ont analysées, converties en méthodes. Ce sont ces hommes observateurs, qui ont reçu le nom de philosophes.

3° Faut-il commencer par l'actuel ou par le primitif?

Locke avant d'expliquer ce que c'est que l'idée commence par l'origine des idées. Une telle marche n'est-elle pas ridicule? Comment parvenir ainsi dans la science à des résultats scientifiques? C'est ce manque d'observation qui fait tomber Locke dans de graves erreurs. Entrant dans l'énumération des idées humaines, il en trouve qq. unes qu'il lui est impossible de tirer de la sensation & de la reflexion par ex., celle de nécessité. Il impose alors bon gré, mal gré le cadre étroit qu'il a tracé d'avance aux idées qu'il aurait dû commencer par observer, à ces idées qui si elles eussent été étudiées primitivement, l'auraient forcé de chercher une autre origine aux idées que la source unique de la reflexion & de la sensation. En d'autres termes, on ne fait pas faire le cadre avant le tableau, quand le tableau est fait, on assortit à sa grandeur celle du cadre où on veut le renfermer. Il faut donc chercher d'abord ce qui est dans l'esprit, ~~de~~ l'actuel, puis en fait d'idée par ex., chercher une classification dans l'origine des idées, c.à.d. remonter au primitif.

Il est donc nécessaire d'étudier l'actuel avant le primitif. —

Philosophie – Supplément.

1° Analogie & diversité des méthodes employées dans les sciences naturelles & des méthodes psychologiques. = Lorsque le physicien veut étudier un fait matériel, la première chose qu'il ait à faire, c'est d'observer pour constater l'existence de ce fait. Mais il ne suffit pas toujours d'une simple observation ; il faut la répéter : et comme les circonstances dans lesquelles ce fait s'est présenté à nos regards ne se reproduisent pas toujours lorsque nous en aurions besoin, il faut les créer soi-même ; pour étudier le phénomène de l'eau à l'état de congélation pendant l'été, il faut la porter sous la terre dans des glacières ; c'est ce qu'on appelle expérimenter. Mais ce n'est pas assez : la science resterait stationnaire, si on se contentait d'étudier ainsi les faits ; il faut tirer des inductions de ceux qu'on a déjà connus ; il faut faire des hypothèses plus ou moins hardies, plus ou moins fausses, mais qu'on rectifie ensuite. Ces hypothèses sont nécessaires au progrès de la science. Il faut donc dans cette étude 1° observer 2° répéter l'observation, 3° expérimenter, 4° faire des hypothèses. En psychologie ce sont aussi des faits qu'il faut étudier. Pour les connaître il faut d'abord les observer, répéter l'observation p. confirmer la 1ère, expérimenter si elles ne se présentent pas naturellement, et enfin faire des hypothèses, soit p. induire de nouveaux faits de ceux qu'on a déjà observés, soit p. lier entre eux ceux qui sont déjà connus. Dans l'une comme dans l'autre méthode, c'est à une expérience qu'il faut recourir d'abord, mais de quelle nature est cette expérience ? Pour le physicien elle est toute concentrée sur la matière ; c'est l'effet résultant du mélange de tel ou tel corps qu'il faut observer même au péril de sa vie ; c'est tel minéral, telle plante qu'il faut aller reconnaître dans une autre partie du monde, tel terrain qu'il faut aller étudier au fond d'un précipice. Au contraire la méthode du philosophe ne s'applique qu'à des faits psychologiques, & dont l'étude n'exige pas même qu'il sorte de son cabinet.

2° Différence essentielle des difficultés entre l'étude de la philosophie et celle des faits naturels. = Si d'un côté le philosophe trouve un grand avantage dans l'étude des faits psychologiques, puisqu'il peut prendre sans sortir de lui-même ce qui doit faire l'objet de ses observations, il n'en est pas moins vrai que la nature même de cette observation la rend très difficile. Lorsque le physicien a trouvé le minéral qu'il veut étudier, il ne s'agit plus que d'observer avec les sens mais le philosophe n'a pas une tâche aussi aisée ; dans son étude l'esprit et l'objet sont la même chose ; il faut regarder dans ce qui regarde, il faut appliquer la pensée au sujet qui pense. On sent combien le caractère des faits qu'on observe est fugitif, & quel degré d'attention il exige de la part de l'observateur. Cependant le physicien est souvent obligé d'apporter lui-même autant d'attention dans l'étude des faits matériels, lorsqu'il opère sur des matières extrêmement ténues, comme par ex. sur les gaz.

3° = Montrer que ce n'est pas toujours dans la solitude ou le dialogue que se font les démonstrations philosophiques ; la philosophie est née en grèce sur la place publique. = Malgré ce que nous avons dit, il ne faut pas croire qu'en philosophie il faille toujours se renfermer dans le moi psychologique ~~La philosophie est née en grèce~~ ou accoutumer la vérité aux autres dans le dialogue. Le philosophe observe partout. Dans les grandes assemblées, comme dans la solitude, il peut vérifier les faits qu'il a observés. Au théâtre à la représentation de Boraces, l'enthousiasme que manifeste l'auditoire au fameux qu'il mourût lui révèle l'identité des âmes humaines. On peut philosopher sur la place publique comme dans son cabinet, & c'est même sur la place publique qu'est née la philosophie en grèce. C'est là que se sont faites les 1ères généralisations. On sait que le peuple faisait les lois sur la place publique : or pour les faire bonnes il fallait nécessairement qu'elles fussent conformes aux intérêts du plus grand nombre ; il a donc fallu choisir ce qu'il y av. de général dans ces intérêts & exclure ce qui n'ét. qu'individuel. Car les lois ne sont à proprement parler que des généralisations.

4° Faut-il partir de l'actuel p. remonter au primitif ? = Pour reconnaître l'état qui a précédé celui où nous nous trouvons actuellement, il faut nécessairement étudier d'abord celui-ci : il faut

bis

en connaître la nature, p. aller delà par des déductions régulières à celui qui a précédé. Si au contraire on veut étudier le primitif avant l'actuel, on court risque de chercher ce qui n'existe réellement pas. En outre il peut très bien se faire qu'on veuille renfermer dans un cadre trop étroit ce qu'on a observé. C'est ainsi que Locke ayant voulu étudier l'origine des idées avant de s'occuper de l'état présent de l'âme, de ses facultés, veut tout faire dériver de la sensation & de la réflexion, sans avoir cherché s'il n'y avait pas d'autre principe d'idées. Aussi est-il obligé de faire entrer dans cette classification étroite des idées qui ont une autre origine. —

Il y a une grande différence entre le système ou plutôt entre la méthode philosophique de D. Stewart et celle du célèbre professeur de Strasbourg. Ce Dr débute par des axiômes dont il déduit ensuite des conséquences. Cette marche est belle & imposante. C'est celle de Newton, celle de Montesquieu qui avant de parler des différentes lois commence par définir la loi elle même. C'est encore la marche de Vico dans la 2de édition de la science nouvelle. Cette marche semble propre p. exposer une science dont on a déjà les parties différentes bien connues. Ainsi Montesquieu après Aristote & Grotius forma un corps de toute la doctrine de la législation et réunit en faisceaux des idées déjà connues. Cette méthode est convenable dans un pareil sujet. Elle est indispensable lorsque l'on expose une science très vaste dans un court espace de temps. Ainsi en physique on se contente souvent de poser les lois sans faire toutes les expériences qu'il faut p. les constater. Il est alors bon de suivre la méthode synthétique. Mais en est-il de même p. la philosophie? Je ne le pense pas. La philosophie n'est pas une science; elle est si l'on veut, la science des sciences; mais il y a très peu de temps qu'elle suit une marche réglée. Jusqu'ici elle n'est qu'un esprit, qu'une méthode. La base de l'enseignement philosophique n'est pas de résumer, mais d'apprendre à commencer à philosopher. C'est une singulière présomption que d'employer dans la philosophie la méthode synthétique qui, comme nous l'avons vu, ne s'emploie que p. les sciences dont les parties sont déjà connues à l'avance.

Cette marche est peut-être bonne quand la philosophie est assujétie à certains principes tirés de l'autorité, & qu'elle tournait dans le cercle où l'avait enfermée la religion. On pouvait alors partir d'un texte, les preuves, le raisonnement, les expériences venaient ~~ensuite~~ après comme elles pouvaient.

D'après les idées de D. Stew. la philosophie est une libre recherche, & de là on ne peut commencer par des principes qui sont le couronnement de la philosophie. Quand on parle au nom de la raison, il faut présenter à ceux qui étudient une règle rationnelle, & ne pas ~~[illegible]~~ étonner par des assertions si générales qu'il faudrait une vie p. les vérifier.

Cette méthode est celle des Écossais. Dans les élémens de philosophie D. Stew. réfute successivement les philosophes de l'École Écossaise attachée à Locke, de Berkeley. Cette lecture est fatigante, on sent que c'est un vieillard. Il nous laisse cependant la liberté de juger sur tous les points.

Cette méthode est la division à l'infini; l'unité absolue ne laisse aucune liberté à l'esprit. Le but de l'enseignement philosophique est moins de donner une science toute faite que d'engager à étudier & à expérimenter soi-même. Comme le sujet est en nous, tous peuvent se faire leur philosophie. À moins de suivre cette marche, on promet une philosophie et l'on donne un dogme, une religion philosophique. Les esprits ne parviennent guère à le comprendre. Ils se contentent de le croire, & de là un mysticisme dangereux parce que l'on ne connaît que des formules. Un enseignement plus faible & plus libre doit porter de meilleurs fruits. Il faut donc étudier longtemps les Écossais; nous n'avons plus besoin de poésie comme nos prédécesseurs. Il faut de la raison & de l'expérience.

Rien n'est plus riche en application historique
que cette question : L'histoire reflèchit les idées. Voyez comme le
genre humain a procédé. Il commence par la poésie & la religion. Il place
les idées générales en Dieu. Il les personnifie et en fait de petits individus aux-
-quels on donne des habitations. C'est la réponse de l'ignorance sur tout
phénomène. Elle répond : C'est en Dieu. Ensuite on va plus loin, et l'on dit :
où sont les idées ? Les réalistes les personnifient toujours & l'on veut leur
trouver un gîte, mais l'on ne répond plus qu'elles sont en Dieu ; on se
rapproche de l'expérience on les place dans le monde des réalités. Enfin
Reid vient et dit : les idées ne sont nulle part ; ce ne sont pas des êtres.
Voilà les 3 solutions : Dieu, le monde, & l'homme. Admirez le progrès.

La philosophie coïncide avec la politique. Plus on se rapproche des
gouvernements théocratiques, plus l'explication des phénomènes est mystique
& religieuse. Plus tard l'homme se met en rapport avec le monde par
l'expérience et l'observation. Les idées générales sont des objets, et par
là même il est plus facile de les observer. Enfin à l'époque de la pleine
liberté humaine, à l'époque moderne, on ne les place plus en Dieu, on ne
les regarde plus comme existant d'une manière fatale dans les objets
extérieurs ; mais on les regarde comme des actes libres de l'intelligence
humaine. Voilà comme la philosophie a suivi les progrès de l'observation
de la société & de la politique. On pourrait remarquer la même chose dans
l'h.re. Le monde extérieur reflèchit le monde philosophique. Toutes les
agitations de la révolution française sont reproduites dans la philosophie
Allemande, sans que les Allemands y comprennent rien, il est vrai,
pas plus que les fr. ne comprennent la philosophie Allemande. Pendant
qu'av. lieu la plus vaste révolution dans le monde de l'action, dans le
monde de la réforme & de la pensée se passait une révolution tout
aussi vaste, tout aussi variée, tout aussi pleine d'événements. Seulement
il se passait dans les livres. C'est une chose étonnante que
de voir le monde & la philosophie se reflechir l'un l'autre & le faire
avec une symétrie & une régularité extraordinaire. On a fait les
harmonies de la nature, on pourrait aussi composer les harmonies
de la pensée & de la nature humaine. La philosophie est un drame
qui ne se joue pas dans les nuages, mais sur la terre. On ne peut
~~p~~ se séparer d'elle. Ceux qui la nient sont conduits par elle.
En effet, ils obéissent à une législation à une religion qui contient
une philosophie dans sa partie la plus intime ; ils jouissent des arts,
mais l'art lui-même est une philosophie.

On connaît les principes de la cristallographie. Dans
chaque cristal se trouve un noyau qui est recouvert & que
l'on ne trouve qu'après avoir à plusieurs reprises brisé l'enveloppe.
Les âges de l'humanité nous représentent les enveloppes d'un noyau
du cristal. La 1re forme c'est l'art ; je brise encore & à la 2e
forme je trouve le droit. Dans l'art on comprend les langues
la littérature, & toute manifestation extérieure de la pensée sans
avoir un but immédiat d'action. Sous le droit est la religion ;
sous la religion est le noyau du cristal, la philosophie. Il faut
remarquer que toutes ces formes sont unies entre elles par
des veines très fortes, & qu'il faut de terribles coups de
marteau p. les détacher. ——

C N

Comment justifions nous le passage du monde extérieur au monde intérieur? Comment notre âme connait-elle les objets extérieurs? — La réponse de Platon, d'Aristote & de Descartes, c'est que le monde ne nous est connu que par son image; les idées nous viennent du dehors en dedans. Les espèces arrivent & disparaissent. Nous connaissons l'image du monde, nous ne le percevons pas immédiatement; mais une image suppose-t-elle toujours un original? Un tableau n'est pas toujours un portrait. Il y a des oeuvres de fantaisie. Le monde extérieur pourrait donc bien n'exister que dans votre esprit. Qui me dit que ce n'est point une oeuvre de fantaisie? Comment me prouverez vous qu'il est, qu'il existe réellement? Prouvez moi, si vous pouvez, que vous avez un corps: moi je dis que le monde est un tableau & non un portrait. Reid arrive & dit: Ce que vous voyez dans le lointain, vous croyez que c'est un tableau; moi, je pense que c'est une réalité. Burgeois faire un diorama d'un véritable paysage. Voilà la réponse de Reid. Maintenant les autres insistent & disent: Vous affirmez sans prouver; prouvez nous ce que vous avancez. — Mais comment voulez vous que je vous prouve une chose qui ne peut pas l'être; j'en appelle à vos sens: tâtez votre corps; tâtez les objets qui vous environnent. Les autres répondent: Quand nous tâterons, si nous ne convenons pas de la chose, que direz vous? Comment nous prouverez vous que nous sommes dans l'erreur. Ici la preuve logique, le raisonnement ne peuvent être employés, et Reid en appelle à une croyance invincible. Or toute croyance invincible est au dessus de la logique; c'est de la foi. C'est le sens commun des Ecossais.

Kant arrive et établit ou plutôt convient avec Hume & les sceptiques, qu'on ne peut passer légitimement du moi au non moi, & tire cette conclusion que l'existence du monde extérieur est de Dieu, que c'est une vérité de foi. Cette parole dans la bouche de Kant n'est pas favorable à la certitude d'un monde extérieur. Il ne la donne pas comme une conviction, mais comme une probabilité très forte.

Maintenant arrivent des gens plus rigoureux et trop sévères qui révoquent tout en doute. Le 1er dit à Kant: vous n'avez pas bien expliqué votre pensée. Voici ce que vous avez voulu dire: Il n'y a de certain que le moi, tout ce qui est au delà n'est que probable; le monde extérieur lui-même est effectivement dans la pensée; ce qui est dans ma pensée, est à moi; c'est ma création. Le moi crée le non moi. L'existence de Dieu est probable; cette existence, cette création est une idée; le monde est une idée. Moi-même en me créant cette idée, je me crée le monde extérieur. Ce système est le sublime de l'idéalisme. Il y a un être moral dans l'univers, c'est moi. Ce système combine l'idéalisme & le stoïcisme dans les formes les plus grandioses & les plus sublimes. C'est l'apothéose de l'humanité.

Arrive ensuite un esprit qui est choqué de cette fiction bizarre par laquelle on prétend que l'univers est une création du fini. Il est plus logique selon lui, de penser que nous sommes une partie du tout & que ce tout est un; qu'il n'y a ni un monde intérieur, ni un monde extérieur, mais un être qui a la connaissance de soi; c'est le genre humain. Cette conscience dort dans la matière, veille dans l'animal, est éveillée dans l'homme; ici nous retombons dans le système de Schelling.

Au milieu de ces créations aussi ingénieuses & en même temps si choquantes nous sommes ramenés aux Ecossais & à Kant, parce que les uns se sont résignés à ignorer ce qui est au delà de la science & que les autres reviennent au même point après de longs détours & de grands efforts.

= L'idée est un acte. L'esprit de l'homme n'est pas matériel, c'est une force spirituelle; mais une force ne peut se produire que par des actes; les idées sont des actes de l'esprit auxquels il est plus ou moins habitué. Voilà la doctrine de Reid. Par un autre chemin Kant arrive au même but. L'existence d'un monde extérieur ne peut être prononcée par le raisonnement mais elle est admise par la foi. Fichte a conclu que le monde extérieur n'est qu'une production de l'esprit humain. Schelling établit une forme de la divinité identifiée avec nous.

La philosophie en est au point où elle s'est trouvée en sortant des mains de Kant. Il ne faut pas croire que ces tentatives systématiques de Schelling aient été infécondes. Ces philosophes et se disciples ont trouvé sur la route un nombre infini de vérités de détail. Ils nous ont mis à même d'étudier sous de vastes proportions des frontières de la philosophie à peine distinguées avant eux. Fichte concentre

1.2

Philosophie – Supplément.

l'homme sur lui-même. Ainsi que les anatomistes jaimeraient mieux observer telle
ou telle partie animale dans un sujet gigantesque, de même on comprend mieux
l'homme et ses attributs, lorsqu'on le voit peint à si grands traits dans
le système colossal de Fichte. En outre il fait connaître les anciens. On ne
connait bien le stoïcisme que si l'on a lu Fichte qui le rend conséquent.
Pour comprendre le grand système de l'identification absolue de l'école
d'Élée & les métaphysiciens du 16me siècle, il faut lire Schelling qui en
présente la forme la plus vaste, la plus arrêtée. Pour étudier la
philosophie ancienne on peut commencer par étudier celle des philosophes
allemands. Autant que possible, il faut joindre l'étude de l'antiquité à celle
des temps modernes; mais à la rigueur on peut se contenter des doctrines
modernes qui sont plus complètes & plus logiques.

L'esprit c'est une conscience. Tout ce qui ne se présente pas
actuellement dans l'esprit, n'y est pas. Les idées ne s'emmagasinent pas.
On ne peut se représenter une connaissance dormante. Ce qui dort
c'est ce dont on ~~n'a~~ pas conscience. La supériorité vient de
l'habitude ~~de juger~~ d'agir sur un objet. La mémoire consiste à
reproduire un acte qu'on a déjà produit & qu'on produit plus
facilement. –

Essayons de faire ce que M. Hen. n'a pas fait. Indiquons le
progrès du goût, le mouvement de l'art, et tâchons de résoudre
quelques unes des grandes questions littéraires de l'époque.

Le ravage de la vieille langue & de la littérature française ancienne à l'éclat &
à la beauté un peu sèche et un peu timide du siècle de Louis 14, s'est d'abord effectué.
On a peu à peu séparé l'indifférent & le laid du beau. Voilà ce que nous voyons d'abord.
On voit paraître des esprits secs & négatifs, Malherbe, Boileau qui séparent avec
une ardeur extraordinaire le beau du laid. Il y avait le laid dans le moyen âge. Il
comprenait les deux principes de la nature humaine, le sublime & le grotesque
à leur degré le plus fort. Ainsi au siècle de Louis 14, on avait commencé
à élaguer le laid, et l'on a obtenu une littérature régulière, mais
généralement froide. On a élagué aussi l'indifférent. On a appris à ne plus écrire
avec cette bonhomie de Froissard qui avec une liberté enfantine mettait tout ce qui
lui venait à l'esprit & n'en av. que plus de grâce. On rejeta le laid & l'indifférent
& tout ce qui n'allait pas droit à un but. Tous les ouvrages ét. comme des traités
de géométrie, on partait d'un point p. aller à un autre point sans arrêter.
Cela a eu lieu surtout en France.

Au bout de qq. temps on s'est lassé de cette uniformité froide, de
cette dignité un peu fâche, un peu empesée. C'est une chose qui n'a pas
besoin d'être prouvée. Vers la fin du siècle de Louis 14 lorsque Fénelon,
Bossuet, Massillon d'un côté, Corneille, Racine de l'autre, av. fait
la langue av. reçu ce haut degré de pureté qui la distingue. On sentit le
besoin d'innover; mais on ne pouvait refaire Racine. Qu'arriva-t-il?
On vit une réaction bizarre & un retour au laid. J. B. Rousseau imagina
que sans avoir le moins du monde la naïveté des siècles antérieurs il
suffirait de reproduire les formes extérieures de la langue. On sentait le
besoin de la variété; mais où allait-on la chercher? Dans le laid, dans
l'absurde. Ce n'ét. pas là une révolution nouvelle, c'ét. une réaction gauche.

Pendant que cette réaction se faisait, de nouvelles idées se répandaient
dans le monde, & les idées tendaient à se reproduire sous des formes nouvelles.
On introduisait dans l'art de nouveaux éléments. Ainsi Bernardin
de St. Pierre va chercher de la poésie dans l'Île de France & dans la
Finlande; Chateaubriand à Jérusalem & en Amérique. De
nouveaux éléments entrent dans la poésie. Mais d'abord comme ces
éléments nouveaux paraissaient étranges, on proclama que c'ét. une
nouvelle apparition du laid. Mais peu à peu on s'aperçut que
ces nouveaux matériaux introduits dans le domaine de l'art
ét. susceptibles d'une purification analogue à celle des précédents.

d. 55

que de l'état brut, ils pouvaient passer à un état plus poli. Si l'on voulait réduire en formule toutes ces variations, on remarquerait successivement dans la littérature 1°. L'état brut, 2°. le dégagement du laid, 3°. La beauté dans sa forme pure. Ensuite le besoin de variété ramène au laid, et le même cercle d'opérations est retracé.

La révolution réelle, c'est l'introduction dans le domaine de l'art, d'idées nouvelles, d'inspirations puisées dans la nature. Alors on voit un nouveau travail de purification comme dans les temps antérieurs. Ainsi l'art c'est l'introduction continuelle d'élémens tirés de la nature tout bruts & mis sur le chantier où ils doivent être taillés. Quand ce travail est fait, il faut de nouveaux élémens.

On a dit qu'il n'y avait point de progrès dans l'art, il faut s'entendre. Il y a progrès en ce sens qu'il faut y a toujours de nouveaux objets à épurer. Ainsi on ne passera pas la beauté des statues grecques, on ne passera point Athalie ; mais peu à peu entreront dans l'art des élémens bien plus variés & bien plus riches que ceux qui ont donné lieu à la composition de l'Apollon du Belvédère & d'Athalie. Aussi la sculpture a été fixée dans l'antiquité ; la raison en est simple ; la sculpture c'est l'image de la forme : Or la forme ne change point : les hommes ont les mêmes corps dans tous les temps.

La sculpture est donc fixe ; mais à la faveur du christianisme entrèrent dans l'art des élémens nouveaux, qui font aussi [illegible] que la forme humaine l'est peu, tous se réduisant à l'expression. L'expression une fois introduite dans l'art, constitue son progrès. L'art est ainsi associé par le christianisme au mouvement général de l'humanité. À mesure qu'une idée nouvelle paraît, l'expression prend aussi des combinaisons nouvelles. Les arts qui tiennent à l'expression sont bien plus la peinture que la sculpture qui nous offre toujours les objets dans un état de repos. Au contraire il n'est point défendu à la peinture de représenter le mouvement. La sculpture qui affecterait le mouvement nous choquerait cruellement. Nous éprouverions la même sensation qu'à la vue de ces malheureux retrouvés dans les ruines d'Herculanum, & qui conservaient encore les mêmes positions qu'ils av., quand la mort les surprit. Au contraire la peinture ne choque pas quand elle représente le mouvement, d'abord parce que toujours la figure peinte est censée à une certaine distance, & les objets à une certaine distance nous paraissent plus ou moins immobiles.

L'architecture a encore l'expression bien plus que la peinture. C'est l'expression la plus abstraite du génie d'un peuple ; c'est aussi la plus fidèle.

Il est certaines productions contemporaines dans lesquelles il faut distinguer deux choses. L'une que nous n'approuvons pas est un retour au laid. On a vu les figures gothiques & laides du moyen âge. L'autre est l'introduction d'élémens nouveaux dans l'art. Ainsi on y trouve une description des mœurs & des usages de l'Orient.

Ce même retour au laid s'est aussi effectué dans la peinture. On s'est plu à représenter les plus hideuses & les plus grotesques figures du moyen âge. Il faut dire cependant que ce défaut s'est fait beaucoup moins sentir dans l'école fr. que dans l'école allemande.

La définition de Schelling est ingénieuse. Selon lui toute création libre & réfléchie de l'esprit humain, lorsqu'il réalise & représente une idée de raison originelle & éternelle, s'appelle art. L'art est donc la réalisation d'idées éternelles de raisonnement ; ainsi l'art comprend une idée éternelle & comme l'idée éternelle est une partie de Dieu, il s'en suit que l'art nous a été révélé.

Chaque produit de l'art réunit un double caractère, comme dérivé à la fois de l'inspiration divine qui n'a pas la conscience d'elle même & que l'on appelle génie, et de l'activité qu'un artiste a en lui & qu'il connaît l'industrie. Dans la composition d'un grand tableau, il y a deux choses : l'idée 1ère & le talent qui fait réaliser cette idée. L'art est à la fois le produit de Dieu & de la liberté humaine.

Dans tout œuvre fini il faut une idée infinie. Par ex. L'Apollon du Belvédère vient de percer le serpent Python, l'image de la parole

matérielle & méprisable du monde. L'émotion de sa victoire ne se fait nulle part sentir, si ce n'est dans un léger mouvement des narines. L'idée c'est la victoire de l'esprit, qui est la divinité du monde sur la partie matérielle. Voilà l'idée infinie exprimée dans une image finie, symbolique & parfaite, c. à. d. parfaite comme symbole de cette idée, la supériorité de l'esprit divin sur la partie matérielle du monde. Voilà cette réalisation dans l'art antique. Le Laocoon est la même chose mais prise d'en bas. Là c'est l'humanité, la douleur et la noblesse du courage humain. Cette pensée est toute humaine & pourtant rien ne manque au symbole; il y a la multitude. C'est l'art pris par en bas.

Un exemple pris dans l'art moderne c'est la transfiguration de Raphael. Sur une montagne s'opère le mystère. Les disciples ne peuvent soutenir l'éclat qui brille sur le visage de leur maître. Ils se cachent les yeux de leur main. À côté de J. C. sont deux prophètes qui peuvent à peine l'envisager, & qui représentent l'humanité pure. La face de Christ est d'un blanc étincelant; car il a bien fallu de la couleur pour la représenter. Comme si Raphaël eut craint que l'idée éternelle ne fut pas été sentie, il a mis en regard l'image de ce monde, qui se trouve au pied du tableau.

Il y a une différence entre l'art antique et l'art moderne, le statuaire a représenté Apollon vainqueur; mais il n'a pas osé montrer le monstre croyant avec raison que l'effet en serait grotesque. Son idée n'est pas claire et distincte. Ce n'est p. a. d. quel est fruit d'une distinct. Raphael a mis deux plans.

La 2de qualité que demande Schelling c'est que le produit de l'art réunisse un grand calme avec le plus haut degré de mouvement et le grand le sublime sort de là. Le génie est immobile. l'expression est le mouvement. Le génie c'est la forme; l'expression c'est les modifications.

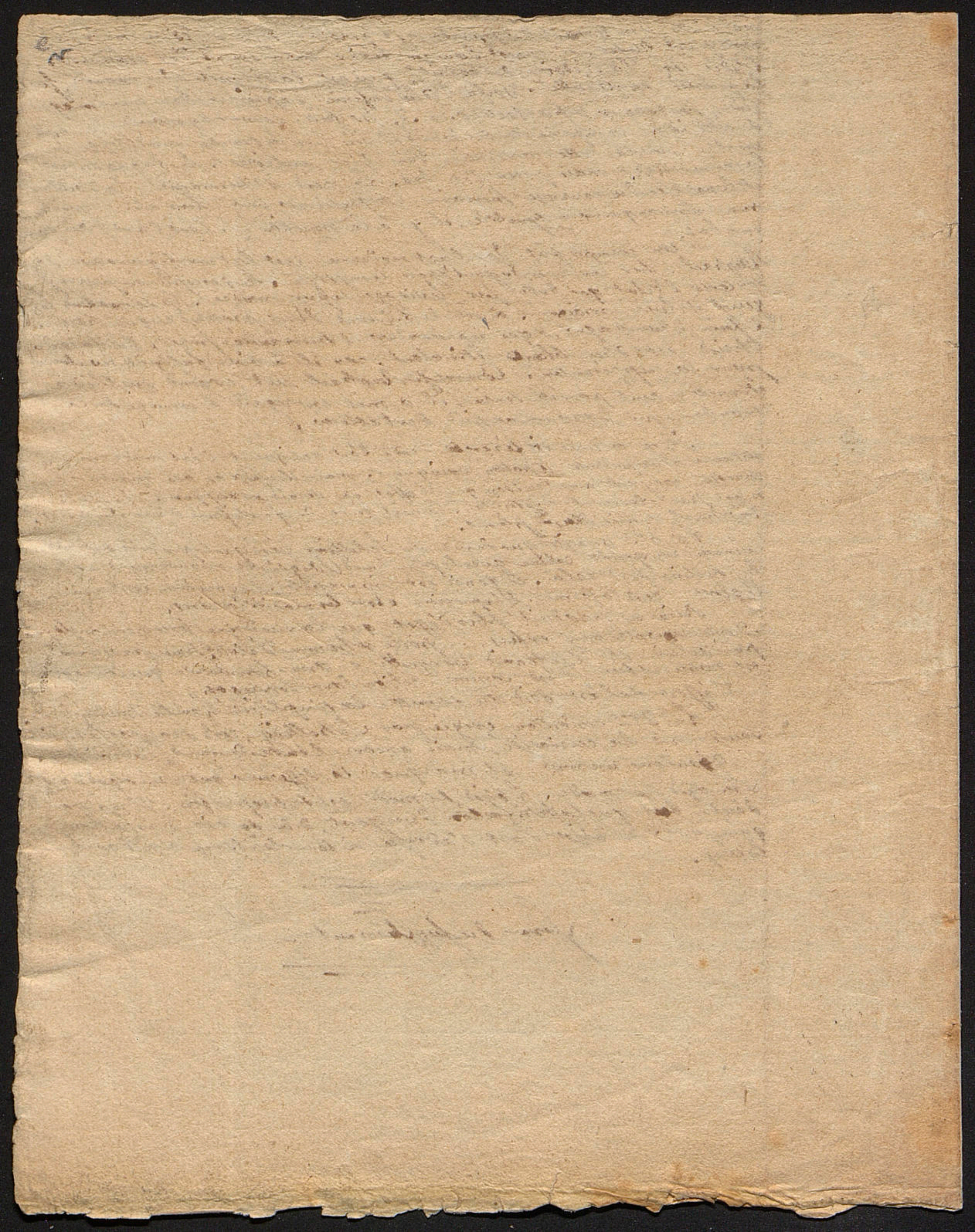
Rien ne produit plus d'effet que la vue d'une force non employée. Dante remonte aux enfers ... poète & homme d'état. Marco passa auprès de lui, et il se tenait tranquille. ô âme lombarde que ton regard est noble et fier; c'est comme le lion dans son repos.

L'effort de l'art doit être de mettre la simplicité dans la multiplicité.

La 3me condition exigée par Schelling, c'est de ne pas satisfaire seulement la curiosité, mais encore l'entendement, la raison.

Ajoutons un mot et marquons la différence entre un objet d'art & un objet de mode. L'objet de mode est sa propre fin. Il n'a pas d'autre but que la satisfaction d'un goût, d'un besoin, il n'a à vivre qu'un jour. L'objet d'art s'adresse à tous les temps & à tous les lieux.

Fin du supplément



Questions se rattachant à cette 1re leçon.

1re Quelle est la différence essentielle entre l'étude des sciences physiques et celle des sciences philosophiques

Dans l'étude de la nature nous avons des faits extérieurs étrangers à notre âme, et par lesquels notre âme peut travailler à loisir quelles que soient nos distractions, le fait ne partant pas de notre présence est là pour tenir notre attention en haleine et sans un effort d'attention nous voyons l'observation grandir devant nous et marquer nos progrès. En psychologie il faut que l'âme soit à la fois le sujet et l'objet : l'âme a à elle seule deux rôles à remplir. Pour

75

avancer dans cette science
il faut nécessairement que
l'âme comme sujet soit
immobile, c'est à dire qu'elle
ait une attention tenace, ensuite
que l'âme comme objet veuille
bien se laisser regarder. Voilà
une difficulté immense et
particulière à la philosophie.

2° quels sont les rapports quelles
sont les différences entre les
méthodes de démonstration des
deux espèces de sciences ?

Les physiologistes croient
prouver la supériorité des
sciences physiques sur la
psychologie en disant qu'elles
renvoient à des faits la
preuve de leurs démonstrations
Mais le philosophe ne procède
t-il pas par la même méthode ?
Ne renvoie-t-il pas ses disciples
pour confirmer ses paroles à
l'examen des faits intérieurs, des

faits qui se passent sur le théâtre de la conscience, l'un a besoin d'expérimenter mille fois pour que le résultat passe pour un axiome, l'autre n'a qu'à en appeler à l'identité de la nature humaine dont la réponse est un arrêt irrévocable. Car, après tout, le fait qu'a découvert le philosophe n'a pas été inventé, il existait chez tous les hommes. Seulement chez le philosophe il était à l'état d'idée distincte, il se trouvait dans la foule à l'état d'idée confuse. Un seul mot frappant toutes les consciences l'a fait briller dans tout son jour.

L'identité de la nature humaine va nous conduire par le raisonnement à un fait qui paraîtra étrange et qui cependant est fondé sur

~~77~~v

18r

la vérité absolue. Puisque la nature humaine est identique on n'aura pas toujours besoin de se renfermer dans soi-même pour faire de la philosophie. Le bruit des affaires de la place publique, les grands mouvements populaires fournissent en effet des démonstrations qu'il serait difficile de trouver dans la solitude. En Grèce la philosophie n'est-elle pas née sur la place publique? N'est-elle pas fille de la politique? Les premières généralisations sont dues aux masses réunies, au peuple Grec par exemple, dont les tribus différentes ayant des intérêts différents à soutenir se réunissent d'un commun accord pour accepter la partie d'une loi relative à l'intérêt général. Ce sont ceux qui assistant au

spectacle de ces généralisations ~~sans~~ sans y être intéressés les ont analysées converties en méthodes. ce sont ces hommes observateurs qui ont le nom de philosophes.

3° Faut-il commencer par l'actuel ou par le primitif?

Locke avant d'expliquer ce que c'est que l'idée commence par l'origine des idées. Une telle marche n'est-elle pas ridicule? Comment parvenir ainsi sans la science à des résultats scientifiques? C'est ce manque d'observation qui fait tomber Locke dans de graves erreurs. Entrant dans l'énumération des idées humaines il en trouve quelques unes qu'il lui est impossible de tirer de la sensation et

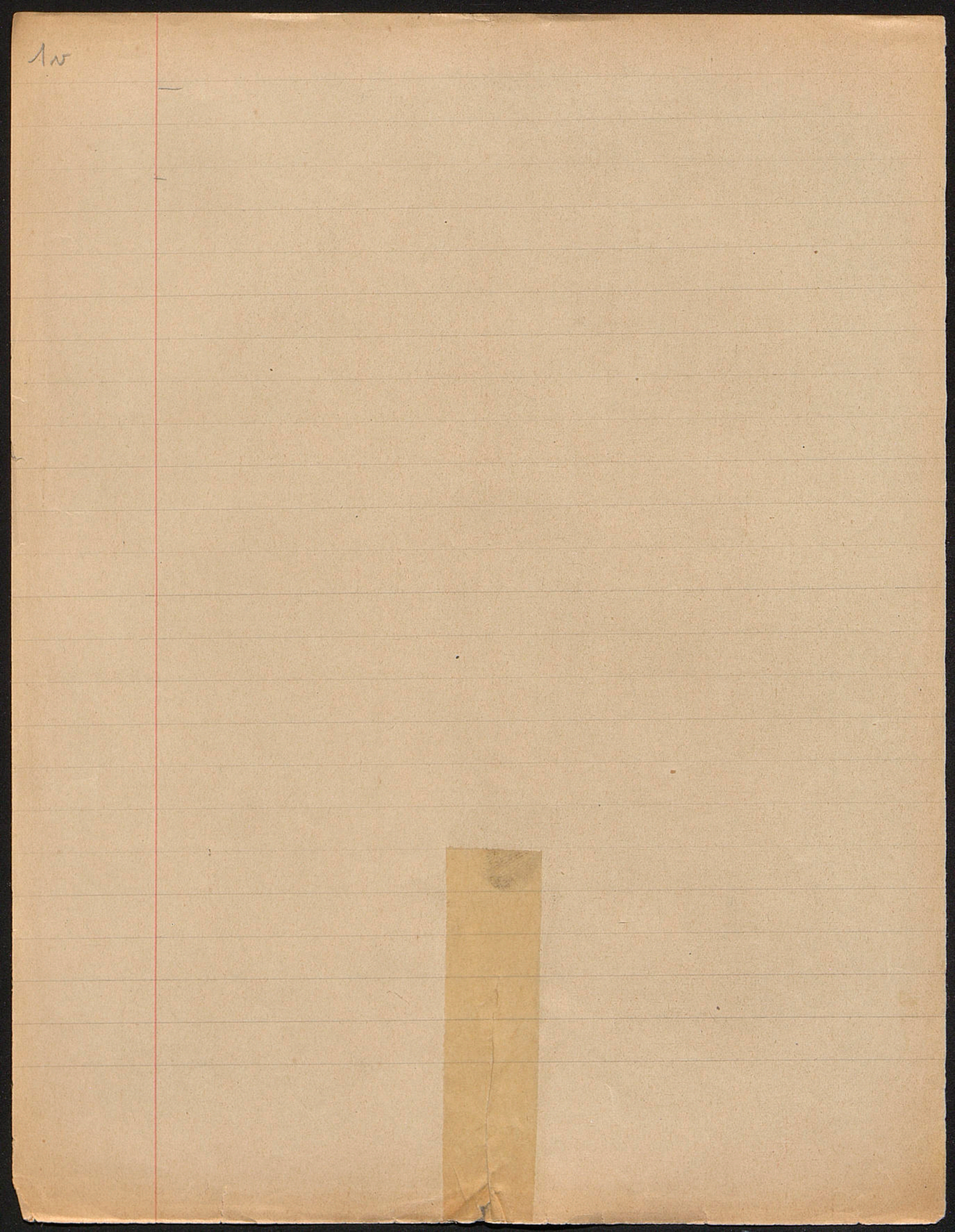
79v

de la réflexion, par exemple celle de nécessité. Il impose alors bon gré, mal gré le cadre étroit qu'il a tracé d'avance aux idées qu'il aurait dû commencer par observer ; à ces idées qui si elles eussent été étudiées primitivement l'auraient forcé de chercher une autre origine aux idées que la source unique de la réflexion et de la sensation. En d'autres termes il ne faut pas faire le cadre avant le tableau ; quand le tableau est fait on assortit à sa grandeur celle du cadre où on veut le renfermer. il faut donc chercher d'abord ce qui est dans l'esprit l'actuel, puis en fait d'idées par exemple chercher une classification dans l'origine des idées c'est à dire remonter au primitif. Il est donc nécessaire d'étudier l'état actuel avant le primitif.

1° analogie et diversité des méthodes employées dans les sciences naturelles et des méthodes psychologiques.

Lorsque le physicien veut étudier un fait matériel la première chose qu'il ait à faire c'est d'observer pour constater l'existence de ce fait. Mais il ne suffit pas toujours d'une simple observation il faut la répéter et connaître les circonstances dans lesquelles ce fait s'est présenté à nos regards ne se produisent pas toujours lorsque nous en avions besoin, il faut les créer soi même. Pour étudier le phénomène de l'eau à l'état de congélation pendant l'été, il faut la porter sous la terre dans des glacières. c'est ce qu'on appelle expérimenter

Mais ce n'est pas assez la science resterait stationnaire


1v

si l'on se contentait d'étudier ainsi les faits. il faut tirer des inductions de ceux qu'on a déjà connus il faut faire des hypothèses plus ou moins hardies, plus ou moins fausses mais qu'on rectifie ensuite. Les hypothèses sont nécessaires au progrès de la science. Il faut donc dans cette étude : 1° observer, 2°. répéter l'observation 3° expérimenter, 4° faire des hypothèses. En psychologie ce sont aussi des faits qu'il faut étudier. Pour les connaître il faut d'abord les observer, répéter l'observation pour confirmer la 1re, expérimenter si elle ne se présente pas naturellement et enfin faire des hypothèses, soit pour induire de nouveaux faits de ceux

2v

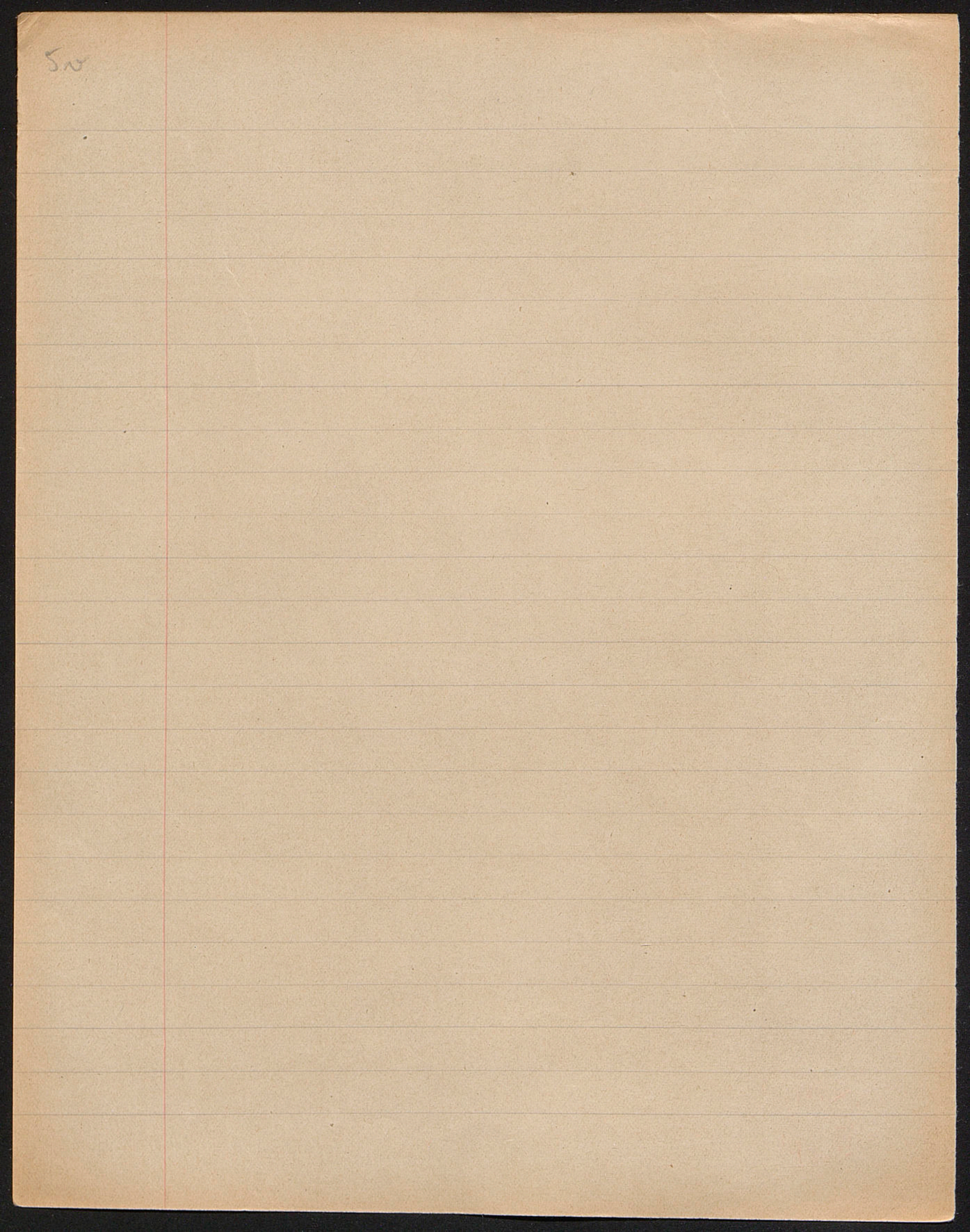
qu'on a déjà observés, soit pour lier entre eux ceux qui sont déjà connus. Dans l'une comme dans l'autre méthode, c'est à une expérience qu'il faut recourir d'abord. mais de quelle nature est cette expérience? Pour le physicien elle est toute concentrée sur la matière; c'est l'effet résultant du mélange de tel ou tel corps qu'il faut observer, même au péril de sa vie; c'est tel minéral telle plante qu'il faut aller reconnaître dans une autre partie du monde, tel terrain qu'il faut aller étudier au fond d'un précipice Au contraire la méthode du philosophe ne s'applique qu'à des faits psychologiques et dont l'étude n'exige pas même qu'il sorte de son cabinet

2° Différence essentielle de difficultés entre l'étude de la philosophie et celle des faits naturels. Si d'un côté le philosophe trouve un grand avantage dans l'étude des faits psychologiques puisqu'il peut prendre sans sortir de lui même ce qui doit faire l'objet de ses observations, il n'en est pas moins vrai que la nature même de cette observation la rend très difficile. Lorsque le physicien a trouvé le minéral qu'il veut étudier, il ne s'agit plus que d'observer avec les sens mais le philosophe n'a pas une tâche aussi aisée. dans son étude le sujet et l'objet sont la même chose, il faut regarder dans ce qui regarde, il faut appliquer la pensée au sujet qui pense. On sent combien le caractère des faits

4v

qu'on observe est fugitif, et quel degré d'attention il exige de la part de l'observateur. Cependant le physicien est souvent obligé d'apporter lui même autant d'attention dans l'étude des faits matériels, lorsqu'il opère sur des matières extrêmement ténues comme par exemple sur les gaz.

3° Montrer que ce n'est pas toujours dans la solitude ou le dialogue que se font les démonstrations philosophiques, la philosophie est née en Grèce sur la place publique — Malgré ce que nous avons dit, il ne faut pas croire qu'en philosophie il faille toujours se renfermer dans le moi psychologique ou arracher la vérité aux autres dans le dialogue. Le philosophe observe partout. Dans les grandes


5v

assemblées comme dans la solitude, il peut respirer les faits qu'il a observés. Au théâtre à la representation des Horace l'enthousiasme que manifeste l'auditoire au fameux "qu'il mourût" lui révèle l'identité des âmes humaines. On peut philosopher sur la place publique comme dans son cabinet et c'est même sur la place publique qu'est née la philosophie en Grèce. C'est là que se sont faites les 1ères generalisations. On sait que le peuple faisait les lois sur la place publique or pour les faire bonnes il fallait necessairement qu'elles fussent conformes aux intérêts du plus grand nombre, il a donc fallu choisir ce qu'il y avait de général dans ces intérêts

recherché de ce qui n'était qu'individuel, car les lois ne sont à proprement parler que des généralisations.

4° Faut-il partir de l'actuel pour remonter au primitif? Pour reconnaître l'état qui a précédé celui où nous nous trouvons actuellement, il faut nécessairement étudier d'abord celui-ci; il faut en connaître la nature pour aller de là par des déductions régulières à celui qui a précédé. Si au contraire on veut étudier le primitif avant l'actuel, on court risque de chercher ce qui n'existe réellement pas. En outre, il peut très bien se faire qu'on veuille renfermer dans un cadre trop étroit ce qu'on a observé. C'est ainsi que Locke ayant voulu étudier

7v

l'origine des idées avant de s'occuper de l'état présent de l'âme, de ses facultés, veut tout faire dériver de la sensation et de la réflexion sans avoir cherché s'il n'y avait pas d'autres principes d'idées. Aussi est-il obligé de faire entrer dans cette classification étroite des idées qui ont une autre origine.

Il y a une grande différence entre la méthode philosophique de D. Stewart et celle d'un célèbre professeur de Strasbourg. Ce dernier débute par des axiomes dont il déduit ensuite des conséquences. Cette marche est belle et imposante. C'est celle de Newton celle de Montesquieu qui avant de parler des différentes lois commence par définir la loi, elle même.

c'est encore la marche de Vico dans la 2e édition de la science nouvelle. Cette marche semble propre pour exposer une science dont Aristote ou Gratius forma un corps de toute la doctrine de la législation, et réunit en faisceaux des idées déjà connues. Cette méthode était convenable dans un pareil sujet. Elle est indispensable lorsque l'on expose une science très vaste dans un court espace de temps. ainsi en physique on se contente souvent de poser les lois pour faire toutes les expériences qu'il faut pour les constater. Il est alors bon de suivre la méthode synthétique mais en est-il de même pour la philosophie? Je ne le pense pas. La philosophie n'est pas une science, elle est si l'on

9v

c'est la science des sciences mais il y a très peu de temps qu'elle suit une marche reglée. Jusqu'ici elle n'est qu'un esprit, une méthode; la base de l'enseignement philosophique n'est pas de resumer mais d'apprendre à commencer à philosopher. C'est une singulière presomption que d'employer dans la philosophie la méthode synthétique qui, comme nous l'avons vu, ne s'emploie que pour les sciences dont les parties sont déjà connues à l'avance.

Cette marche ~~était~~ peut être bonne quand la philosophie était assujetie à certains principes fixés de l'autorité et qu'elle tournait dans le cercle où l'avait enfermée la religion. On pourrait alors

rait la science des sciences mais il y a très peu de temps qu'elle suit une marche réglée. Jusqu'ici elle n'est qu'un esprit, une méthode la base de l'enseignement philosophique n'est pas de résumer, mais d'apprendre à commencer à philosopher.
C'est une singulière présomption que d'employer dans la philosophie la méthode synthétique qui comme nous l'avons vu ne s'emploie que pour les sciences dont les parties sont déjà connues à l'avance.
Cette marche était peut-être bonne quand la philosophie était assujettie à certains principes tirés de l'autorité et qu'elle tournait dans le cercle où l'avait enfermée la religion. On pouvait alors partir

10 v

d'un texte, les preuves, le raisonnement, les expériences resteraient après comme elles pourraient.

D'après les idées de D. Stewart la philosophie est une libre recherche et dès lors on ne peut commencer par des principes qui sont le couronnement de la philosophie quand on parle au nom de la raison, il faut présenter à ceux qui étudient une règle rationnelle, et ne pas étonner par des assertions si générales qu'il faudrait une vie pour les vérifier.

Cette méthode est celle des Ecossais. Dans les éléments de philosophie D. Stewart réfute successivement la philosophie de l'école Ecossaise attachée à Locke de Berkeley. Cette lecture est fatigante, on sent

11v

que c'est un vieillard, il nous laisse cependant la liberté de juger sur tous les points. Cette méthode est la division à l'infini, l'unité absolue ne laisse aucune liberté à l'esprit. Le but de l'enseignement philosophique est moins de donner une science toute faite que d'engager à étudier et à expérimenter soi-même. Comme le sujet est en nous, tous peuvent se faire leur philosophie. À moins de suivre cette marche on promet une philosophie et l'on donne un dogme, une religion philosophique. Les esprits ne parviennent guère à la comprendre, ils se contentent de la croire et de là un mysticisme dangereux parce que l'on ne connaît que des formules. Un enseignement plus faible et plus libre doit

12 v

porter de meilleurs fruits. Il faut donc étudier longtemps les Écossais; nous n'avons plus besoin de poésie comme nos prédécesseurs. il faut de la raison et de l'expérience.

Rien n'est plus riche en applications historiques que cette question : L'Histoire reflète les idées. Voyez comme le genre humain a procédé. Il commence par la poésie et la religion. Il place les idées générales en Dieu. Il les personnifie et en fait de petits individus auxquels on donne des habitations. C'est la réponse de l'ignorance sur tout phénomène. Elle répond : c'est un Dieu. Ensuite on va plus loin et l'on dit : où sont les idées? Les réalistes les personnifient toujours et l'on

13v

veut leur trouver un gîte,
mais l'on ne répond plus qu'elles
sont en Dieu, on se rapproche
de l'expérience on les place
dans le monde des réalités.
Enfin Reid vient et dit : les
idées ne sont nulle part ce
ne sont pas des êtres. Voilà
les 3 solutions : Dieu - le monde
et l'Homme. admirez le progrès.
La philosophie coïncide
avec la politique, plus on
se rapproche des gouvernements
théocratiques, plus l'explication
des phénomènes est mystique
et religieuse. Plus tard l'homme
se met en rapport avec le
monde par l'expérience et
l'observation. Les idées générales
sont des objets et par la
même il est plus facile de
les observer. Enfin à l'époque
de la pleine liberté humaine
à l'époque moderne, on ne les

14v

place plus en Dieu, on ne les regarde plus comme existant d'une manière fatale dans les objets extérieurs, mais on les regarde comme des actes libres de l'intelligence humaine. Voilà comme la philosophie a suivi les progrès de l'observation, de la société, de la politique. On pourrait remarquer la même chose dans l'art. Le monde extérieur réfléchit le monde philosophique toutes les agitations de la révolution française sont reproduites dans la philosophie allemande, sans que les allemands y comprennent rien, il est vrai, pas plus que les français ne comprennent la philosophie allemande. Pendant qu'avait lieu la plus vaste révolution dans le monde de l'action, dans le monde de la

15v

réforme et de la pensée se passait une révolution tout aussi vaste, tout aussi rancée tout aussi pleine d'événements. Seulement ils se passaient dans les livres. C'est une chose étonnante de voir le monde et la philosophie se réfléchir l'un l'autre et le faire avec une symétrie et une régularité extraordinaires. On a fait les Harmonies de la nature on pourrait aussi composer les Harmonies de la pensée et de la nature humaine. La philosophie est un drame qui ne se joue pas dans les nuages mais sur la terre. On ne peut se séparer d'elle. Ceux qui la nient sont conduits par elle. En effet ils obéissent à une législation à une religion qui contient une

16v

philosophie dans sa partie la plus intime, ils puisent des arts, mais l'art lui-même est une philosophie.

On connaît les principes de la cristallographie. Dans chaque cristal je trouve un noyau qui est recouvert et que l'on ne trouve qu'après avoir à plusieurs reprises brisé l'enveloppe. Les âges de l'humanité nous représentent les enveloppes d'un noyau du cristal. La 1ère forme c'est l'art; je brise encore et à la 2me forme je trouve le droit. Dans l'art on comprend les langues, la littérature et toute manifestation extérieure de la pensée pour avoir un but immédiat d'action. Sous le droit est la religion. Sous la religion est le noyau du cristal, la philosophie. Le

17v

faut remarquer que toutes ces formes sont unies entre elles par des veines très fortes et qu'il faut de terribles coups de marteau pour les détacher

Comment justifierons nous le passage du monde extérieur au monde intérieur? Comment notre âme connaît-elle les objets extérieurs? La réponse de Platon, d'Aristote et de Descartes, c'est que ce monde ne nous est connu que par son image. Les idées nous viennent du dehors en dedans. Les espèces arrivent et disparaissent. Nous connaissons l'image du monde nous ne le percevons pas immédiatement. mais une image suppose-t-elle toujours un original? Un tableau n'est pas toujours un portrait. Il y a des œuvres de fantaisie. Le monde

18v

extérieur pourrait donc bien n'exister que dans notre esprit. Qui me dit que ce n'est point une œuvre de fantaisie? Comment me prouverez-vous qu'il est qu'il existe réellement. Prouvez-moi, si vous pouvez que vous avez un corps. moi je dis que le monde est un tableau et non un portrait. Reid arrive et dit: Ce que vous voyez dans le lointain vous croyez que c'est un tableau. moi je pense que c'est une réalité. Daguerre faire un diorama d'un véritable paysage. Voilà la réponse de Reid. Maintenant les autres insistent et disent: Vous affirmez sans prouver, prouvez-nous ce que vous avancez. Mais comment voulez-vous que je vous prouve une chose qui ne peut pas l'être, j'en appelle à vos sens. tâtez votre corps, tâtez les objets

qui nous environnent. Les autres répondent : quand nous tâterons si nous ne connaissons pas de la chose que dirai-vous ? Comment nous prouverez-vous que nous sommes dans l'erreur. Ici la preuve logique, le raisonnement ne peuvent être employés, et Reid en appelle à une croyance invincible. Or toute croyance invincible est au dessous de la logique, c'est de la foi, c'est le sens commun des Ecossais. Kant arrive et établit ou plutôt convient avec Hume et les sceptiques qu'on ne peut passer légitimement du moi au non moi, et tire cette conclusion que l'existence du monde extérieur est de foi ; que c'est une vérité de foi. Cette parole dans la bouche de Kant n'est pas favorable à la certitude d'un monde extérieur

20v

il ne la donne pas comme une bonne raison mais comme une probabilité très forte. Maintenant arrivent des groupes plus rigoureux et trop sérieux pour révoquer tout en doute. Le 1er dit à Kant : vous n'avez pas bien expliqué votre pensée. Voici ce que vous avez voulu dire : Il n'y a de certain que le moi. Tout ce qui est au delà n'est que probable, le monde extérieur lui même est effectivement dans la pensée, ce qui est dans ma pensée est à moi, c'est ma création : le moi crée le non moi. L'existence de Dieu est probable ; cette existence cette création est une idée. Ce monde est une idée ; je me crée le monde extérieur. Ce système est le sublime de l'idéalisme. Il y a un être

21v

moral dans l'univers, c'est moi.
Ce système combine l'idéalisme
et le stoïcisme dans les formes
les plus grandioses et les plus
sublimes. C'est l'apothéose de
l'humanité. (Fichte)

Arrive ensuite un esprit qui
est choqué de cette fiction
bizarre par laquelle on prétend
que l'univers est une création
du fini. Il est plus logique
selon lui de penser que nous
sommes une partie du tout et
que ce tout est un, qu'il n'y
a ni un monde intérieur ni
un monde extérieur mais un
être qui a la connaissance de
soi, c'est le genre humain.
Cette conscience dort dans la
matière, veille dans l'animal
est éveillée dans l'homme. ici
nous retombons dans le système
de Schelling.

Au milieu de ces créations

si ingénieuses et en même temps si choquantes nous sommes ramenés aux Écossais et à Kant, parce que ceux-là se sont résignés à ignorer ce qui est au dessus de la science et que les autres reviennent au même point après de longs détours et de grands efforts.

L'idée est un acte. L'esprit de l'homme n'est pas matériel c'est une force spirituelle mais une force ne peut se produire que par des actes; les idées sont des actes de l'esprit auxquels il est plus ou moins habitué. Voilà la doctrine de Reid. Par un autre chemin Kant arrive au même but. L'existence d'un monde extérieur ne peut être prononcée par le raisonnement, mais elle est admise par la foi. Fichte a conclu

23vo

que le monde extérieur n'est qu'une production de l'esprit humain. Schelling établit une forme de la divinité identifiée avec nous.

La philosophie en est au point où elle s'est trouvée en sortant des mains de Kant. Il ne faut pas croire que ces tentatives systématiques de Schelling aient été infécondes. Ce philosophe et ses disciples ont trouvé sur la route un nombre infini de vérités de détail. Ils nous ont mis à même d'étudier sous de vastes proportions des parties de la philosophie à peine distinguées avant eux. Fichte concentre l'homme sur lui-même. Ainsi que les anatomistes aiment mieux observer telle ou telle partie animale dans un sujet gigantesque, de même

24v

on comprend mieux l'homme et ses attributs lorsqu'on le voit peint à si grands traits dans le système colossal de Fichte. En outre il fait connaître les anciens. On ne connaît pas le stoïcisme si l'on n'a lu Fichte qui le rend conséquent. Pour comprendre le grand système de l'identification absolue de l'école d'Elée et les métaphysiciens du 16me siècle il faut lire Schelling qui en présente la forme la plus vaste et la plus arrêtée. Pour étudier la philosophie ancienne on peut commencer par étudier celle des derniers philosophes allemands. Autant que possible il faut joindre l'étude de l'antiquité à celle des temps modernes mais à la rigueur on peut se contenter des doctrines modernes qui sont plus

25v

complètes et plus logiques.

L'esprit c'est une conscience. Tout ce qui ne se présente pas actuellement dans l'esprit n'y est pas. Les idées ne s'emmagasinent pas, on ne peut se représenter une connaissance dormante. Ce qui doit c'est ce dont on n'a pas conscience. La supériorité vient de l'habitude d'agir sur un objet. La mémoire consiste à reproduire un acte qu'on a déjà produit et qu'on produit plus facilement.

Essayons de faire ce que D. Stewart n'a pas fait. Indiquons le progrès du goût le mouvement de l'art et tâchons de résoudre quelques unes des grandes questions littéraires de l'époque. Le passage de la vieille langue de la littérature française

26v

ancienne à l'éclat et à la beauté un peu sèche et un peu timide du siècle de Louis XIV s'est d'abord effectué on a peu à peu séparé l'indifférent et le laid du beau. Voilà ce que nous voyons d'abord. On voit paraître des esprits secs et négatifs, Malherbe, Boileau qui séparent avec une ardeur extraordinaire le beau du laid. Il y avait du laid dans le moyen-âge. Il comprenait les deux principes de la nature humaine, le sublime et le grotesque à leurs degrés les plus forts. Ainsi au siècle de Louis XIV on avait commencé à élaguer le laid et l'on a obtenu une littérature régulière mais généralement froide on a élagué aussi l'indifférent on a appris à ne plus écrire avec cette bonhomie de Froissart qui avec une liberté enfantine

27v

mettait tout ce qui lui venait à l'esprit et n'en avait que plus de grâce. On rejeta le laid et l'indifférent et tout ce qui n'allait pas droit à un but. Tous les ouvrages étaient comme des traités de géométrie en partant d'un point pour aller à un autre point sans s'arrêter. Cela avait lieu partout en France.
Au bout de quelque temps on s'est lassé de cette uniformité froide, de cette dignité un peu sèche, un peu composée. C'est une chose qui n'a pas besoin d'être prouvée. Vers la fin du siècle de Louis XIV lorsque Fénélon, Bossuet, Massillon d'un côté, Corneille, Racine de l'autre avaient passé, la langue avait reçu ce haut degré de pureté qui la distingue. On sentit le besoin d'innover.

28v

mais on ne pourrait refaire Racine. Qu'arriva-t-il ? On vit une réaction bizarre et un retour au laid. J. B. Rousseau imagina que sans avoir le moins du monde la naïveté des siècles antérieurs il suffirait de reproduire les formes antérieures de la langue. On sentait le besoin de la variété mais où allait-on la chercher ? Dans le laid dans l'absurde. Ce n'est pas là une révolution nouvelle, c'est une réaction gauche.

Pendant que cette réaction se faisait de nouvelles idées se répandaient dans le monde et ces idées tendaient à se reproduire sous des formes nouvelles. On introduisait dans l'art de nouveaux éléments. Ainsi Bernardin de St Pierre va chercher de la poésie dans l'île de France et dans la Finlande

29v

Chateaubriand à Jérusalem et en Amérique. De nouveaux éléments entrent dans la poésie mais d'abord comme ces éléments nouveaux paraissaient étranges on proclame que c'était une nouvelle apparition du laid. Mais peu à peu on s'aperçoit que ces nouveaux matériaux introduits dans le domaine de l'art étaient susceptibles d'une purification analogue à celle des précédents, que de l'état brut ils pourraient passer à un état plus poli. Si l'on voulait réduire en formule toutes ces variations on remarquerait successivement dans la littérature 1° L'état brut. 2° le dégagement du laid. 3° la beauté dans sa forme pure. Ensuite le besoin de variété ramène au laid et le même cercle d'opérations est retracé

30v

La révolution réelle c'est l'introduction dans le domaine de l'art, d'idées nouvelles, d'aspirations puisées dans la nature, alors on aurait un nouveau travail de purification comme dans les temps antérieurs. Ainsi l'art c'est l'introduction continuelle d'éléments tirés de la nature tout bruts et mis sur le chantier où ils doivent être taillés. Quand ce travail est fait il faut de nouveaux éléments

On a dit qu'il n'y avait pas de progrès dans l'art, il faut s'entendre. Il y a progrès en ce sens qu'il y a toujours de nouveaux objets à exprimer. Ainsi on ne passera pas la beauté des statues grecques on ne passera point athalie mais peu à peu entreront

31v

dans l'art des éléments bien plus variés et bien plus riches que ceux qui ont donné lieu à la composition de l'Apollon du Belvédère et d'Athalie. Ainsi la sculpture c'est l'image de la forme. Or la forme ne change point. Les hommes ont les mêmes corps dans tous les temps.

La sculpture est donc fixe mais à la faveur du christianisme entrèrent dans l'art des éléments nouveaux qui sont aussi variés que la forme humaine. C'est peu, tous se réduisant à l'expression. L'expression une fois introduite dans l'art constitue son progrès. L'art est ainsi associé par le christianisme au mouvement général de l'humanité. Ce même génie idée nouvelle

32v

paraît, l'expression prend aussi des combinaisons nouvelles. Les arts qui tiennent à l'expression sont bien plus la peinture que la sculpture qui nous offre toujours les objets dans un état de repos. Au contraire il n'est point défendu à la peinture de représenter le mouvement. La sculpture qui affecterait le mouvement nous choquerait cruellement, Nous éprouverions nous éprouverions la même sensation qu'à la vue des cornua lheureux retrouvé dans les ruines d'Herculanum et qui conservaient encore les mêmes positions qu'ils avaient quand la mort les surprit au contraire la peinture ne choque pas quand elle représente le mouvement, d'abord parce que toujours la figure peinte est

causée à une certaine distance et les objets à une certaine distance nous paraissent plus ou moins immobiles.

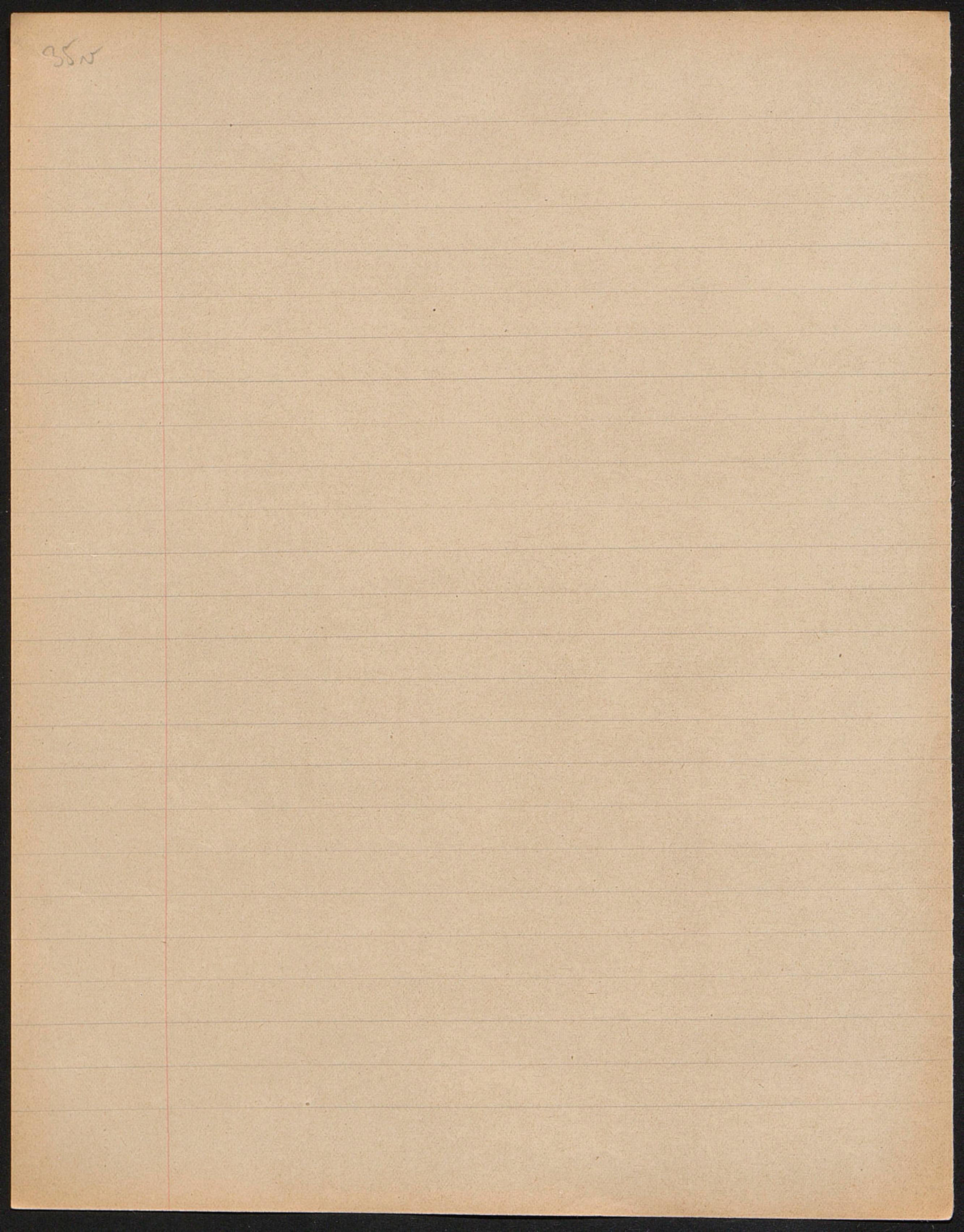
L'architecture a encore l'expression bien plus que la peinture. C'est l'expression la plus abstraite du génie d'un peuple. c'est aussi la plus fidèle. Il est certaines productions contemporaines dans lesquelles il faut distinguer deux choses. l'une que nous n'approuvons pas est un retour au laid. On a raidi les figures gothiques et laides du moyen âge. L'autre est l'introduction d'éléments nouveaux dans l'art. Ainsi on y trouve une description des mœurs et des usages de l'Orient.

Ce même retour au laid s'est

34v

3

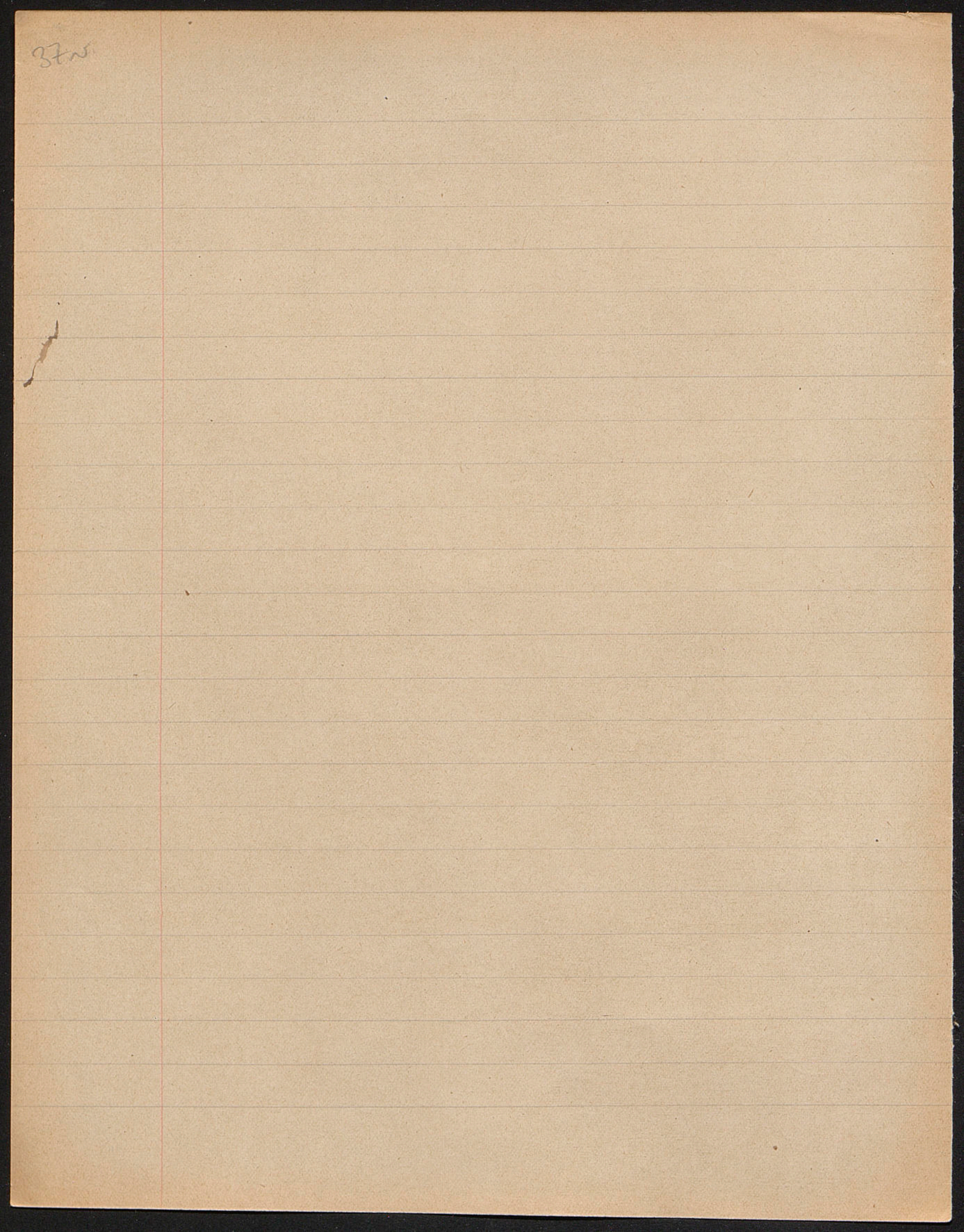
aussi effectué dans la peinture
On n'est plu à représenter
les plus hideuses et les plus
grotesques figures du moyen
âge. Il faut dire cependant
que ce défaut s'est fait
beaucoup moins sentir dans
l'école française que dans
l'école allemande.
La définition de Shelling
est ingénieuse. Selon lui
toute création libre et réfléchie
de l'esprit humain lorsqu'il
réalise et représente une idée
de raisonnement originelle et
éternelle s'appelle art. L'art est
donc la réalisation d'idées
éternelles de raisonnement; ainsi
l'art comprend une idée éternelle
et comme l'idée éternelle est
une partie de Dieu il s'ensuit
que l'art nous a été révélé.
Chaque partie de l'art réunit
un double caractère désiré


35v

à la fois de l'inspiration divine qui n'a pas conscience d'elle même et que l'on appelle génie et de l'activité que l'artiste a en lui et qu'il connaît, l'industrie. Dans la composition d'un grand tableau il y a deux choses : l'idée première et le talent qui fait réaliser cette idée. L'art est à la fois le produit de Dieu et de la liberté humaine. Dans tout ouvrage fini il faut une idée infinie. Par exemple, l'Apollon du Belvédère vient de percer le serpent Python l'image de la partie matérielle et méprisable du monde. L'émotion de sa victoire ne se fait nulle part sentir, si ce n'est dans un léger mouvement des narines. L'idée c'est la victoire de

36v

l'esprit qui est la divinité
du monde sur la partie
matérielle. Voilà l'idée infinie
exprimée dans une image
finie symbolique et parfaite
c'est à dire parfaite comme
symbole, symbole de cette idée
la supériorité de l'esprit divin
sur la partie matérielle, du
monde. Voilà cette réalisation
dans l'art antique. Le Laocoon
est la même chose mais
prise d'en bas. Là c'est
l'humanité la douleur et la
noblesse du courage humain.
Cette pensée est toute humaine
et pourtant rien ne manque
au symbole. il y a la multitude
C'est l'art pris par en bas.
Un exemple pris dans l'art
moderne c'est la transfiguration
de Raphaël. Sur une montagne
s'opère le mystère. Les disciples
ne peuvent soutenir l'éclat qui


37v.

brille sur le visage de leur maître. Ils se cachent les yeux de leurs mains. A côté de Jésus-Christ sont deux prophètes qui peuvent à peine l'envisager et qui représentent l'humanité pure. La face du Christ est d'un blanc étincelant, car il a bien fallu des couleurs pour la représenter. Comme si Raphaël eût craint que l'idée éternelle n'eût pas été sentie il a mis en regard l'image de ce monde qui se trouve au pied du tableau.

Il y a une différence entre l'art antique et l'art moderne le statuaire a représenté Apollon vainqueur mais il n'a pas osé montrer le monstre croyant avec raison que l'effet en serait grotesque. Son idée n'est pas claire et distincte. Ce

38v

n'est pour ainsi dire que le point d'un instant. Raphaël a mis deux plans.
La seconde qualité que demande Schelling c'est que le produit de l'art réunisse un grand calme avec le plus haut degré de mouvement et le grand, le sublime sort de là.
Le génie est immobile, l'expression est le mouvement. le génie c'est la forme. l'expression c'est les modifications
Rien ne produit plus d'effet que la vue d'une force non employée. Dante rencontre aux enfers   poète et homme d'état : "Nous passâmes près de lui, et il se tenait tranquille : ô âme Lombarde que ton regard est noble et fier. c'est comme le lion dans son repos."
L'effort de l'art doit être de

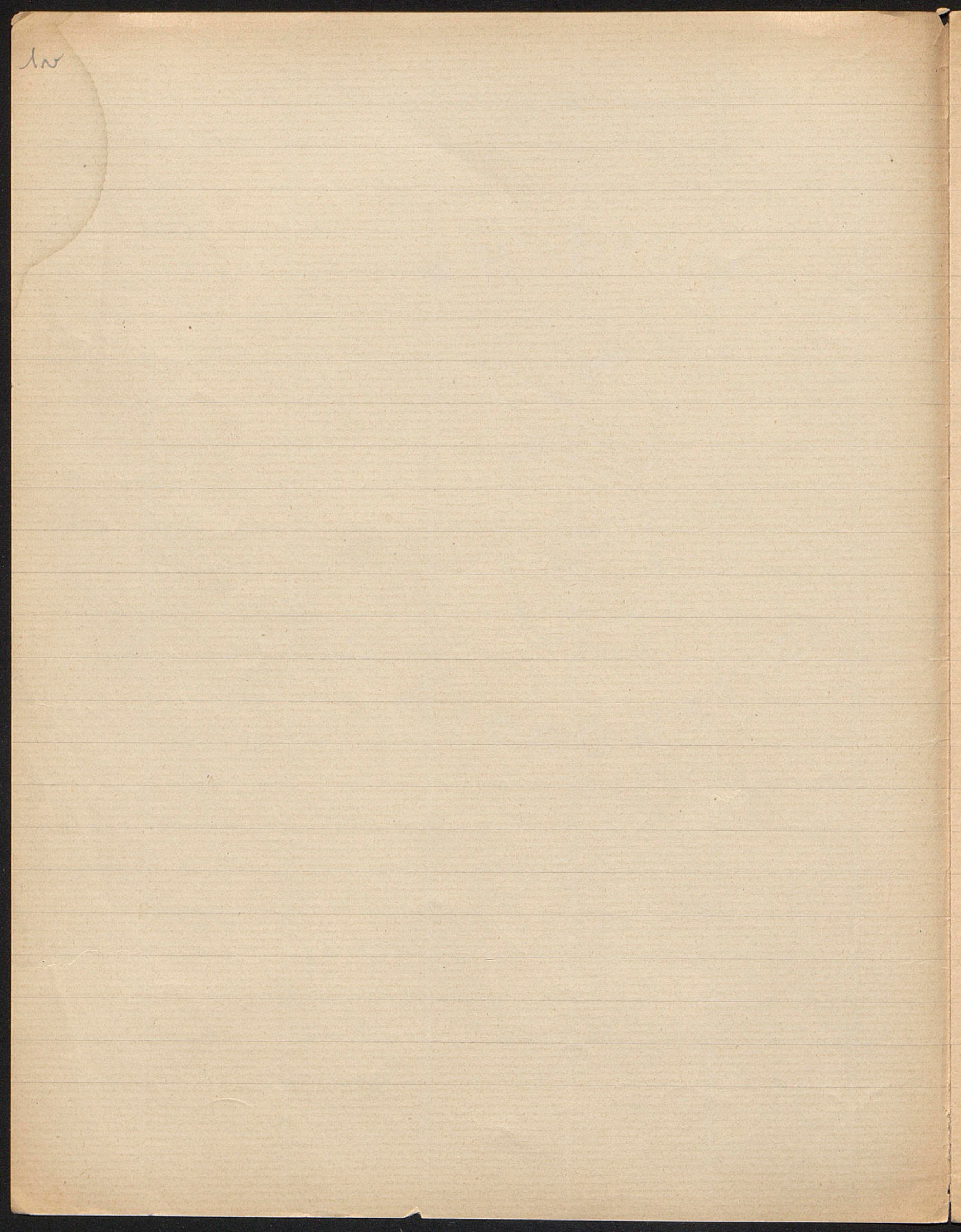
~~a~~ mettre la simplicité dans
la multiplicité. La 3me
condition exigée par Schelling
c'est de ne pas satisfaire
seulement la curiosité mais
encore l'entendement la raison.
Ajoutons un mot et marquons
la différence entre un objet
d'art et un objet de mode.
L'objet de mode est sa propre
fin. Il n'a pas d'autre but
que la satisfaction d'un
goût, d'un besoin on n'a
voulu qu'en jouir. L'objet
d'art s'adresse à tous les
temps et à tous les lieux

40v

52

Philosophie — Supplément. —

1°. Analogie et diversité des méthodes employées dans les sciences naturelles et des méthodes psychologiques. = Lorsque le physicien veut étudier un fait matériel, la première chose qu'il doit à faire, c'est d'observer pour constater l'existence de ce fait. Mais il ne suffit pas toujours d'une simple observation; il faut la répéter. — Et comme les circonstances dans lequel ce fait s'est présenté à nos regards ne se reproduisent pas toujours lorsque nous en avons besoin, il faut la créer soi même. — Pour étudier les phénomènes de l'eau, à l'état de congélation pendant l'été, il faut la porter sous la terre, dans des glacières; c'est ce qu'on appelle expérimenter. Mais ce n'est pas assez; la science resterait stationnaire, si on se contentait d'étudier ainsi les faits, il faut tirer des inductions de ceux qu'on a déjà connus; il faut faire des hypothèses plus ou moins hardies, plus ou moins fausses mais qu'on rectifie ensuite. — Les hypothèses sont nécessaires au progrès de la science. Il faut donc dans cette étude: 1° observer, 2° répéter l'observation; 3° expérimenter 4° faire des hypothèses. — .



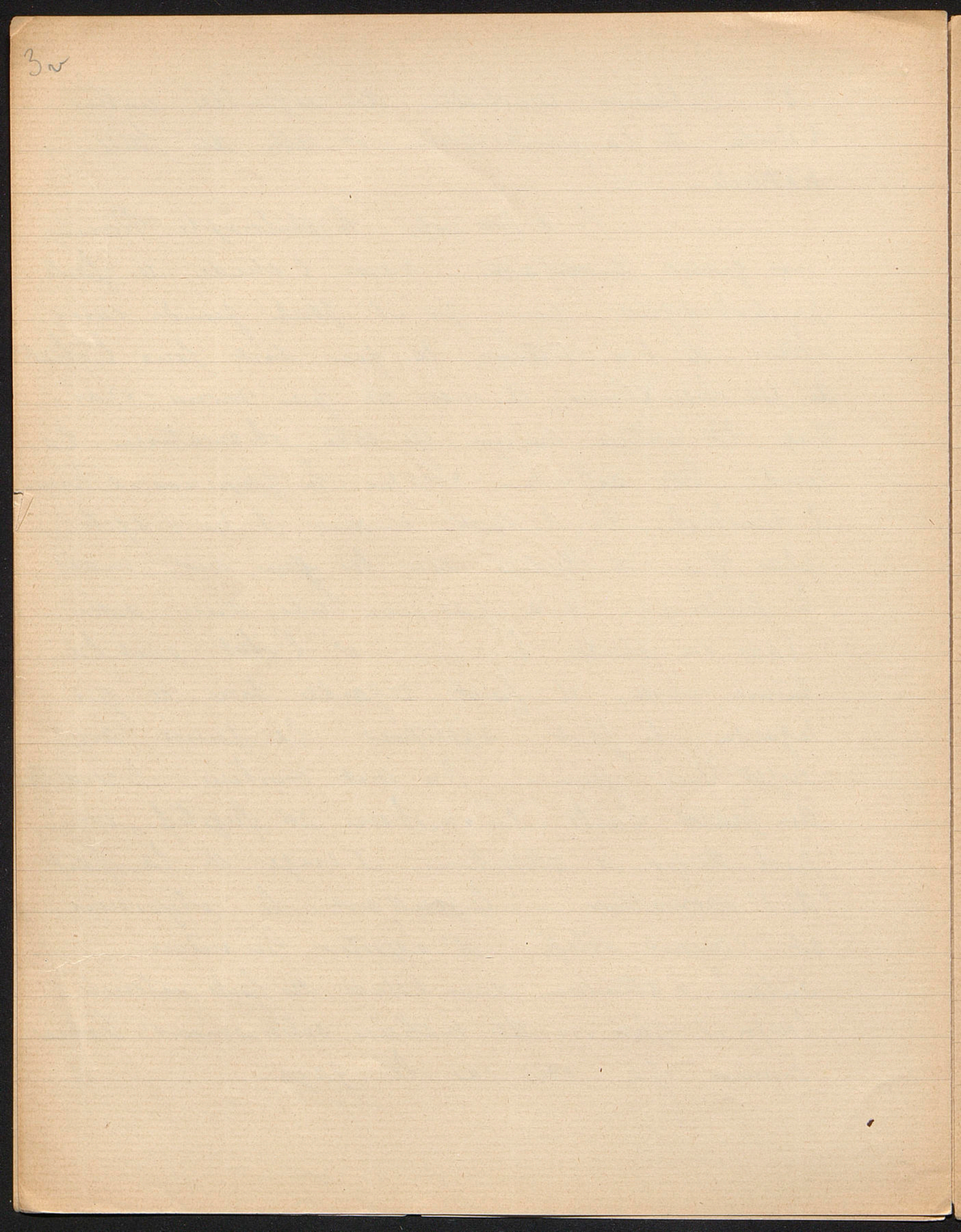
7/2

En psychologie ce sont aussi des faits qu'il faut étudier. Pour les connaître il faut d'abord les observer, répéter l'observation pour confirmer la première, expérimenter si elle ne se présente pas naturellement, et enfin faire des hypothèses, soit pour induire de nouveaux faits, ~~soit pour~~ de ceux qu'on a déjà observés, soit pour lier entre eux ceux qui sont déjà connus. Dans l'une comme dans l'autre méthode, c'est à une expérience qu'il faut recourir d'abord; mais de quelle nature est cette expérience? Pour le physicien elle est toute concentrée sur la nature, c'est l'effet résultant d'un mélange de tel ou tel corps qu'il faut observer même au péril de sa vie, c'est tel minéral tel plante, qu'il faut aller reconnaître dans une autre partie du monde, tel terrain qu'il faut aller étudier, au fond d'un précipice. Au contraire la méthode du philosophe ne s'applique qu'à des faits physiologiques et dont l'étude n'exige pas même qu'il sorte de son cabinet. –

3/x

2°. Différence essentielle des difficultés entre l'étude de la philosophie et celle des faits naturels.–.

Si d'un côté le philosophe trouve un grand avantage dans l'étude des faits psychologiques, puisqu'il peut prendre sans sortir de lui-même ce qui doit faire l'objet de ses observations, il n'en est pas moins vrai que la nature même de cette observation la rend très difficile – Lorsque le physicien a trouvé le minéral qu'il veut étudier, il ne s'agit plus que d'étudier avec les ~~yeux~~ sens; mais le philosophe n'a pas une tâche aussi aisée – dans son étude le   et l'objet sont la même chose; il faut regarder donc ce qui regarde, il faut appliquer la pensée au sujet qui pense –. On sent combien le caractère des ~~faits~~ faits qu'on observe est fugitif, et quel degré d'attention il exige de la part de l'observateur. – Cependant le physicien est souvent obligé d'apporter lui-même autant d'attention dans l'étude des faits matériels lorsqu'il opère sur des matières extrêmement ténues comme par ex. sur les gaz –.


3v

4/
/52

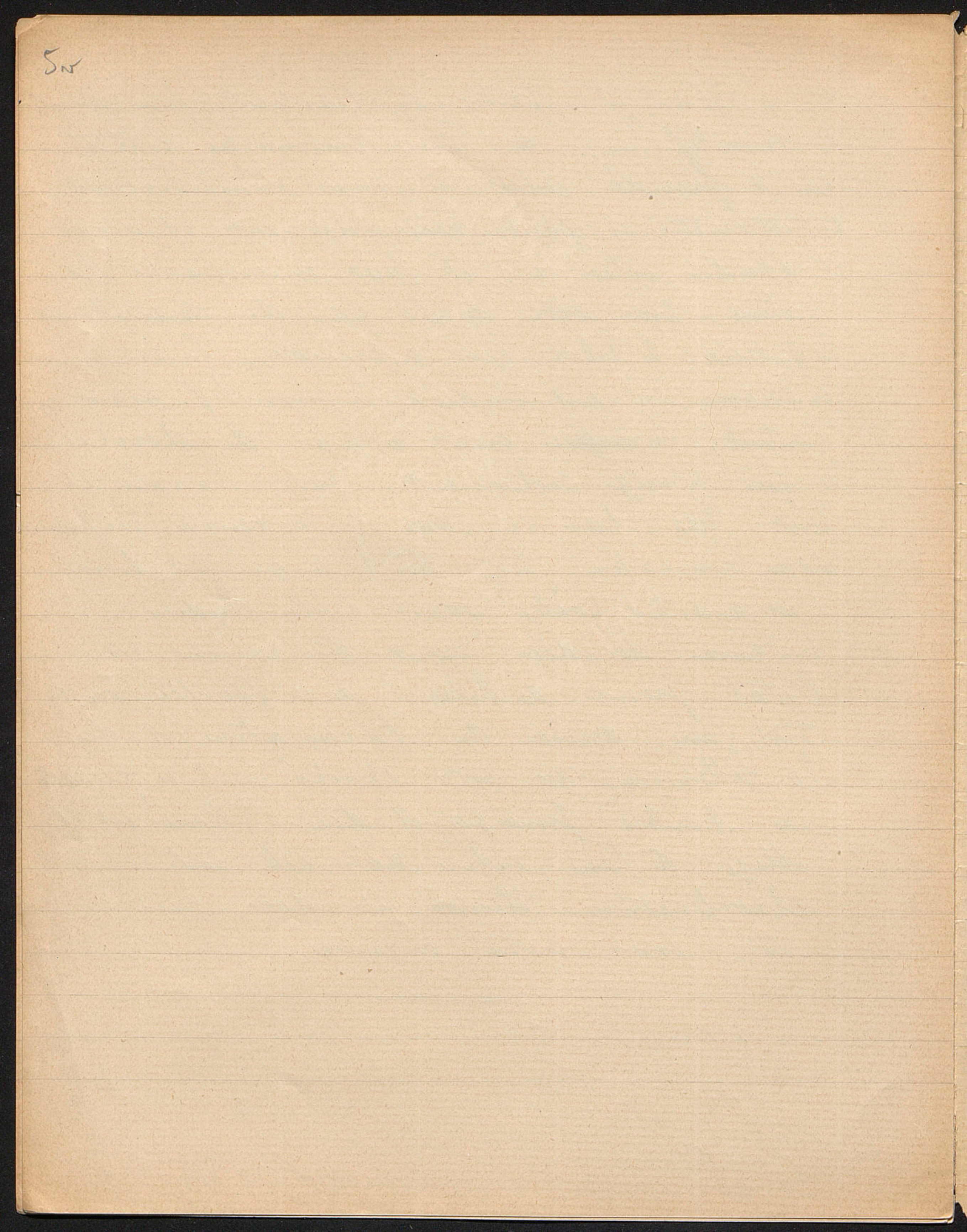
3° Montrer que ce n'est pas toujours dans la solitude ou le dialogue que se font les démonstrations philosophiques; la philosophie est née en Grèce sur la place publique : = Malgré ce que nous avons dit il ne faut pas croire qu'en philosophie il faille toujours se renfermer dans le moi psychologique ou annoncer la vérité aux autres dans le dialogue. Le philosophe observe partout. — Dans les grandes assemblées comme dans la solitude il peut vérifier les faits qu'il a observé. Au Théâtre à la représentation des Horace l'enthousiasme que manifeste l'auditoire au fameux qu'il mourût lui révèle l'identité des âmes humaines —. On peut philosopher sur la place publique — comme dans son cabinet, et c'est même sur la place publique qu'est née la philosophie en Grèce — C'est là que se sont fait les premières généralisations. On sait que le peuple faisait la loi sur la place publique : Or pour les faire bonnes il fallait nécessairement qu'elles fussent conformes aux intérêts du plus grand nombre, il a fallu donc choisir ce qu'il y avait de général dans ses intérêts, et exclure ce qui n'était qu'individuel. Car les lois ne sont à proprement parler que des généralisations —.

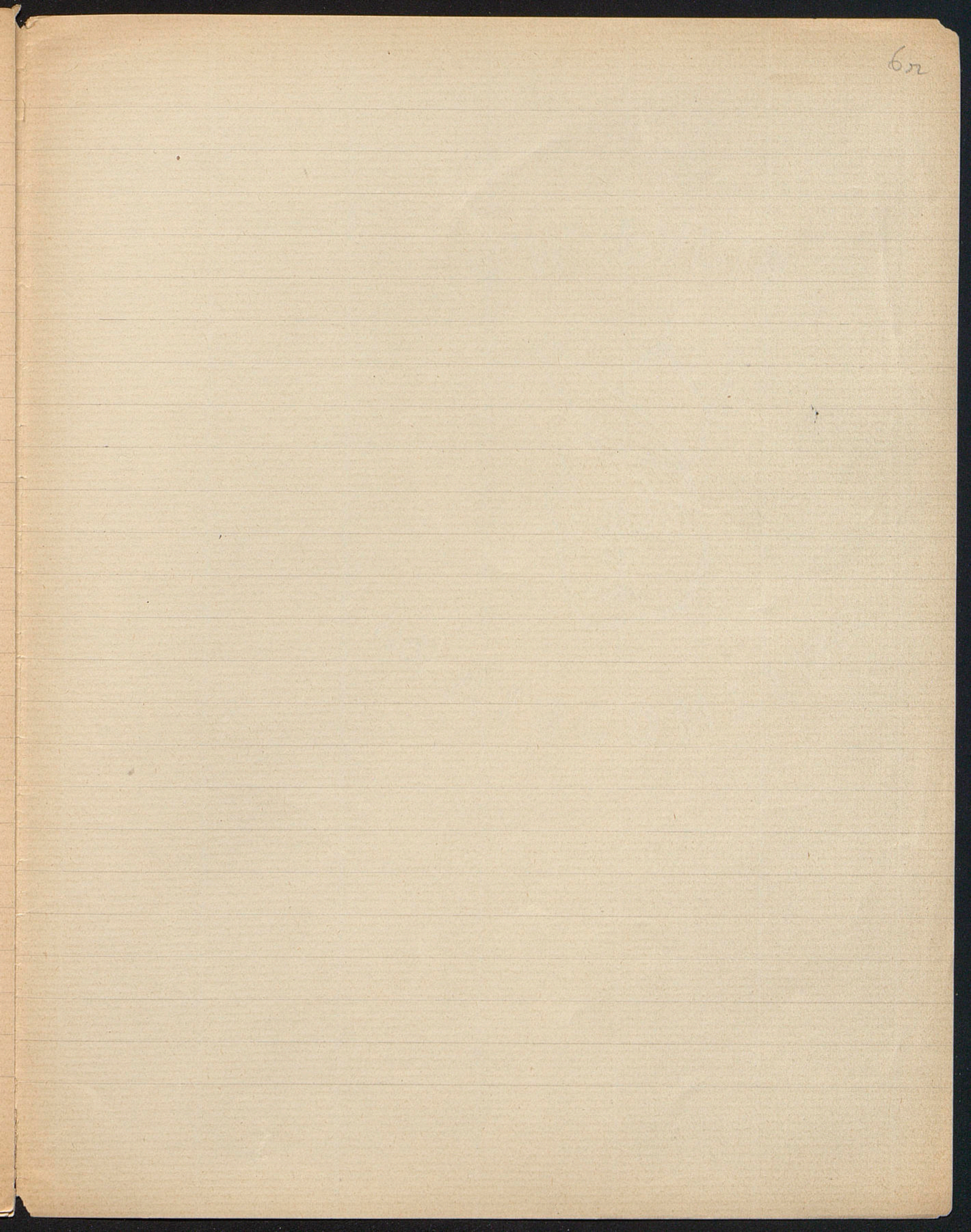
4v

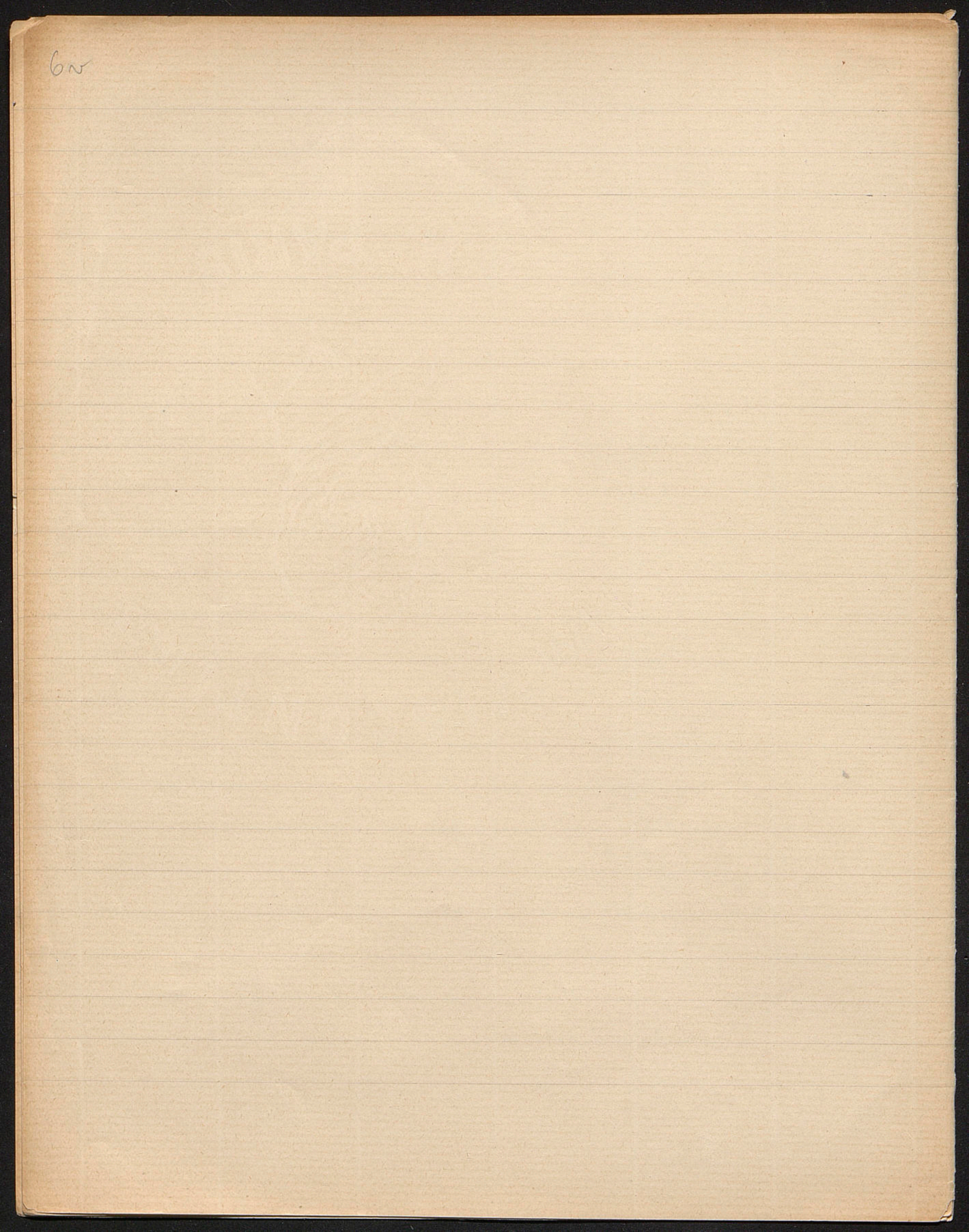
5/

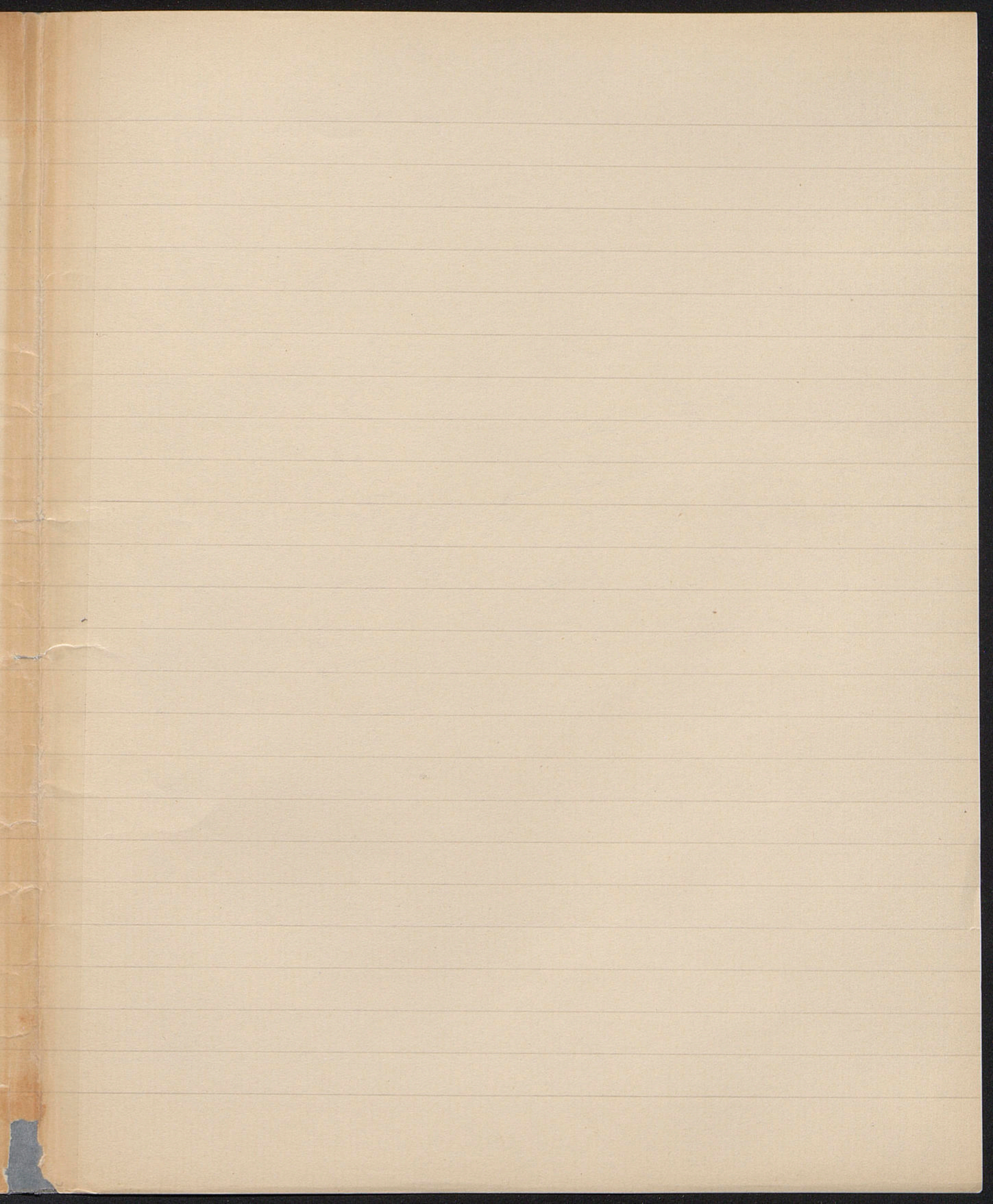
4°. Faut-il partir de l'actuel pour remonter au primitif? — = Pour connaître l'état qui a précédé celui où nous nous trouvons actuellement, il faut nécessairement étudier d'abord celui-ci; il faut en connaître la nature pour aller de là par des déductions régulières à celui qui a précédé. Si au contraire on veut étudier le primitif avant l'actuel, on court risque de chercher ce qui n'exige réellement pas: En outre il peut très bien se faire qu'on veuille renfermer dans un cadre trop étroit ce qu'on a observé. C'est ainsi que Locke ayant voulu étudier l'origine des idées avant de s'occuper de l'état présent de l'âme de ses facultés, veut tout faire dériver de la sensation et de la réflexion, sans avoir cherché s'il n'y avait pas d'autres principes d'idées. Aussi est-il obligé de faire entrer dans cette classification étroite des idées qui ont une autre origine

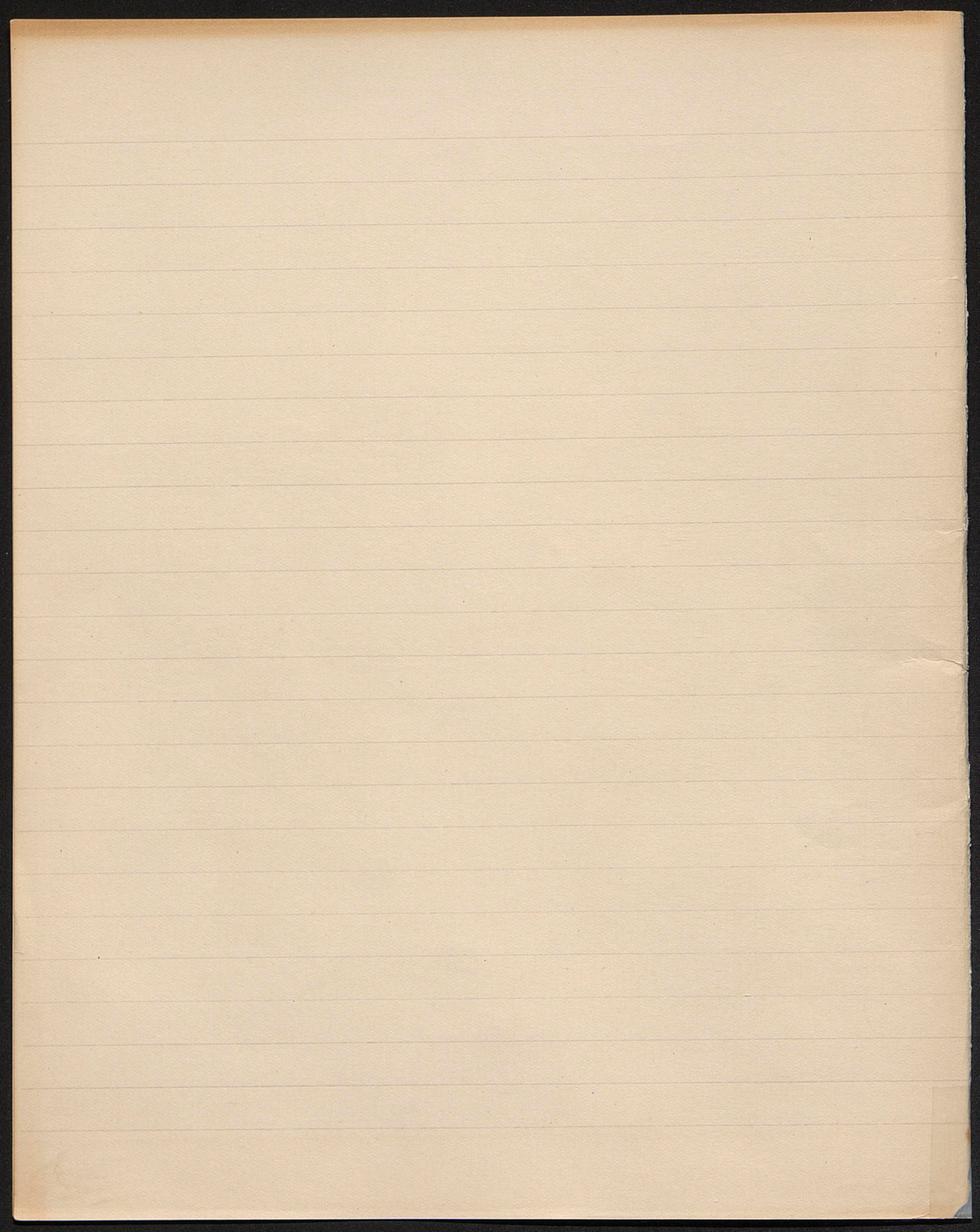
---


5v




6v





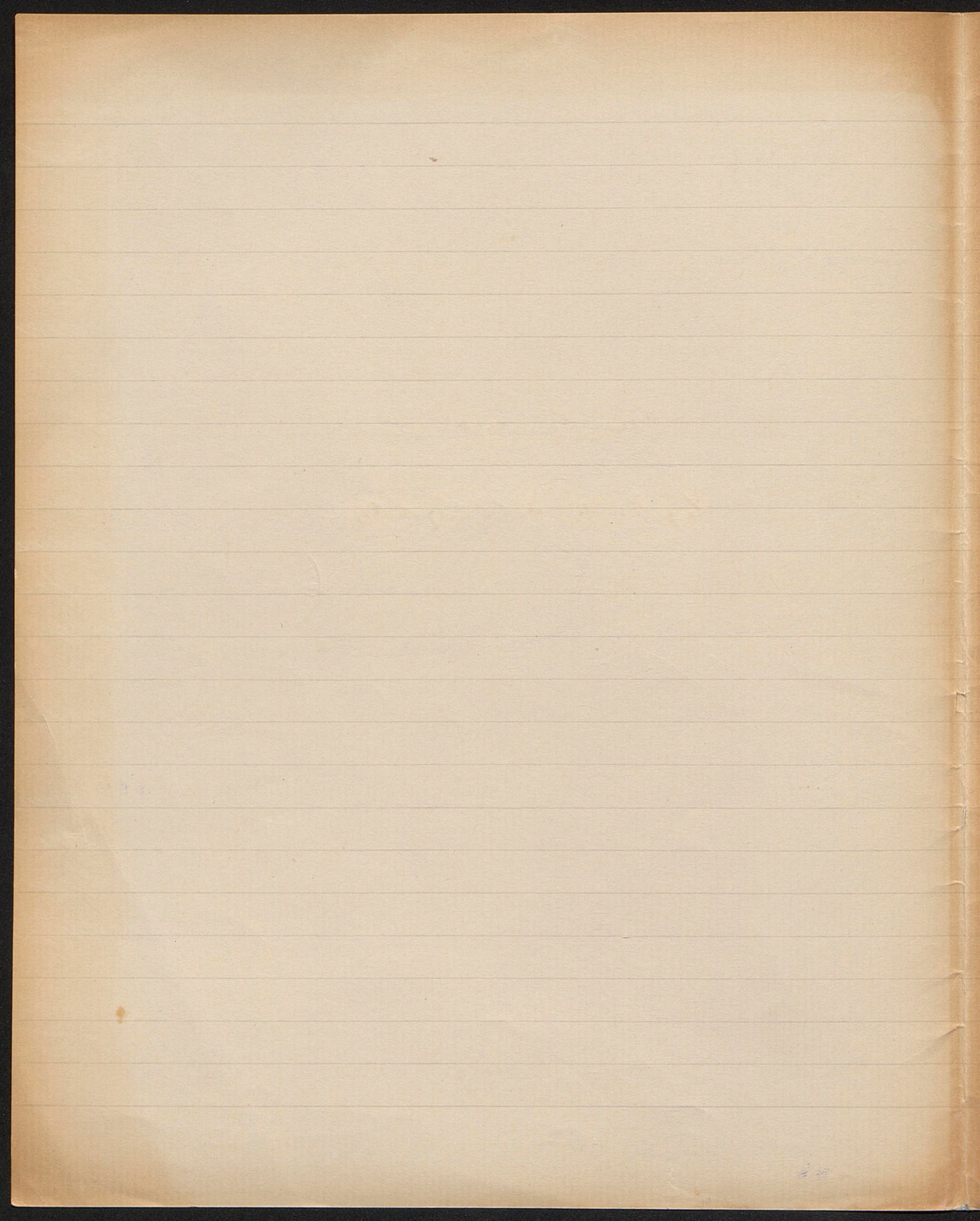
14

Première leçon

–

Légitimité de la Psychologie





1. 1. mais il est plus grand de savoir si la fin de l'homme est le bonheur [illegible] qu'il y ait eu des Babyloniens & des Perses, voilà des vérités intéressantes, quoique la philosophie comprenne [illegible] développement de l'individu & le développement de l'espèce, nous laisserons de côté les considérations historiques & nous parlerons de la philosophie psychologique. Nous nous enfermerons dans le seul point de vue psychologique, malgré le penchant qui nous porte tous & surtout dans notre jeunesse vers la nature extérieure.

Deux mouvements dans l'homme. —

La philosophie d'Alexandrie, qui renferme tant de bonnes choses, a dit qu'il y avait dans l'âme humaine deux mouvements ; le mouvement vers les choses extérieures, προόδος, & le mouvement vers les choses intérieures ἀνάβοδος. L'homme doit avant tout, s'il veut conserver sa frêle existence, s'occuper du monde extérieur, de ce qui n'est pas lui : dans l'enfance c'est par là qu'il commence. Mais quand il a une fois atteint l'âge de la réflexion, arrivé à sa 20me année, à quoi rêve-t-il, lorsque les choses extérieures ne le préoccupent pas ? Si dans ce moment il n'a aucune passion qui agite trop vivement son âme, il rentre en lui-même, il pense à l'ensemble de la vie ; il se dit : j'ai fait jusqu'ici telle ou telle action ; je ferai encore telle ou telle autre, puis j'aurai 60 ans, limite [illegible] de [illegible], puis ma carrière sera terminée. C'est ainsi qu'il se trouve conduit à réfléchir sur sa destinée future, sur ce que doit devenir son âme. Mais qu'est ce que l'âme ? C'est ce je ne sais quoi qui pense. Comme on ne peut connaître la destinée d'un être que par sa nature, il faut donc analyser l'âme pour découvrir ce qu'elle est sinon dans son essence, du moins dans ses actes, dans ses facultés.

Descartes. Point de vue psychologique.

Voilà le point de vue psychologique. [illegible] Le père de la philosophie moderne + celui qui représente l'esprit mod. au plus haut degré +, Descartes, jusqu'à 22 ans avait mené une vie assez dissipée ; ayant une santé peu robuste, il n'avait pas beaucoup travaillé jusqu'à cet âge. Il passait des journées entières au lit. Puis il devint grand mathématicien + il trouvait dans les mathématiques le caractère de certitude dont il voulait faire l'objet de ses recherches +. Il voulut aussi connaître le monde. C'était l'époque de la guerre de 30 ans. # quitta la France, prend une épée & servit l'empire. Il servit, assista à quelques batailles, puis revint en Hollande. Là commença sa grande réputation. Un jour il donna par simple curiosité sur le champ la solution d'un problème affiché sur une place publique ; ce qui donna des savants mathématiciens la plus haute opinion de son génie. Ces affiches contenaient des problèmes que les mathémat. s'envoyaient mutuellement, comme des défis, & qu'on proposait à résoudre à tout venant ; Descartes qui n'entendait pas la langue du pays demanda à quelqu'un de traduire ce que on annonçait sur ces écrits. Il n'en resta pas moins bien des années éloigné du monde sans se produire au grand jour. Enfin ayant abandonné l'état militaire, il se trouvait un jour en Allemagne, grave, occupé de cette lecture, renfermé seul dans sa chambre, auprès du feu. T. S. V. P.

Le personnage lui répondit que de pareilles matières ne regardaient point les officiers. Cependant Descartes se fit expliquer le problème, et en donna sur le champ la solution. —

+++ C'est donc de l'isolement et du sentiment de la personnalité individuelle que Descartes est parti. Il se proposait à lui seul le problème de notre destinée. —

Platon,

Point de vue politique.

+++ qui est, comme le Protagoras, une des meilleures comédies qu'on aient écrites. Socrate voit arriver son jeune ami Alcibiade non pas avec sa pétulance ordinaire, mais avec un air sérieux & réfléchi. Alcibiade sur la demande de Socrate, avoue qu'il va s'occuper des affaires publiques. —

pendant une de ces soirées tristes & monotones de l'hyver, lorsqu'il se mit à réfléchir sur ses idées & sur la manière dont il les avait acquises, sur sa propre nature, sur sa destinée. ++ Ainsi dans l'étude de la philosophie, il partit du moi humain au point de vue individuel pour se faire à lui seul, abstraction faite de tous les autres hommes, toutes les questions philosophiques.

Voyons maintenant comment l'antiquité envisageait le même sujet. Prenons le 1.er Alcibiade. +++ Socrate après avoir prouvé + par une longue suite de questions + à son jeune disciple que la politique qu'il doit connaître comme devant s'occuper du gouvernement est réellement une science que pour la savoir, il faut l'avoir apprise lui démontre + par une déduction non moins subtile + quelle est la science du juste ; = Mais qu'est-ce que le juste ? = c'est sans doute ce qui est juste pour l'homme ! Maintenant qu'est-ce que l'homme ? C'est ainsi que la politique suppose la morale qui est elle même appuyée sur la psychologie. Platon prouve donc la nécessité d'étudier l'homme par sa position sociale, relative à tous les hommes = et si l'homme s'étudie lui même, c'est qu'il est citoyen =; Descartes au contraire, errant de ville en ville soldat, aventurier n'appartenant à aucun pays ne sachant par conséquent ce qu'il est quelle est sa vraie patrie, se renferme en lui-même & s'étudie exclusivement sans s'occuper de ce qui l'entoure. Ainsi la philosophie ancienne est née sur la place publique ; la philosophie moderne est sortie de la méditation individuelle & solitaire. Pascal ~~et admirable~~ le commentateur de Descartes n'était-il pas le plus admirable des commentateurs ; exprime avec une tristesse sublime cet isolement de l'homme considéré sous un point de vue exclusivement psychologique. Il cherche ~~en vain~~ à découvrir la vérité en se renfermant en son moi individuel, et il ne peut parvenir à la trouver. C'est qu'il ne voit pas que l'homme n'est pas un tout isolé, mais seulement une partie d'un grand tout, & qu'on ne peut expliquer l'homme que par

6r

l'humanité tout entière. Il faut donc au point de vue de Descartes associer celui de Platon & chercher cette solution & dans l'individu seul & dans les rapports des individus entr'eux. Outre la cité dans laquelle Platon considère l'homme, il en existe encore une autre, c'est la cité invisible; Mais comme il faut connaitre la nature d'un être avant de chercher quelle est sa destinée, nous commencerons par analyser l'âme, nous partons du point de vue psychologique. &

& dans le développement que nous allons donner nous suivrons pas à pas la préface donnée par Mr. Jouffroi, en tête des esquisses de Dugald-Stewart. –

Y a-t-il une science des faits intérieurs. =

La 1ère question qui se présente ici, c'est: y a-t-il une science des choses de l'âme?

L'étude de la philosophie a fait très peu de progrès en comparaison des sciences naturelles: ~~de là~~ La philosophie n'est que d'hier; de là vient cette prédilection marquée pour des sciences qui sont si avancées; & une défiance bien naturelle pour un genre d'études dont les progrès ont été jusqu'ici si lents & si incertains. Cependant ne faisons pas trop précipitamment des concessions à nos adversaires; est-il bien vrai que la philosophie ait si peu avancé? La seule ~~question~~ réponse à cette question serait un cours complet d'histoire + de la philosophie. – Mais supposons que cette assertion soit vraie, la supériorité que les sciences naturelles ont eu dans leurs développements sur la science philosophique peut s'expliquer fort aisément; Dans l'individu le mouvement vers le monde extérieur se manifeste avant le mouvement vers l'intérieur. Il en a été de même de l'humanité; + Pour méditer, la 1ère condition est de mener une vie commode; + les hommes se sont livrés avec plus ou moins d'opiniâtreté & de persévérance à l'étude des faits extérieurs parceque les besoins physiques s'y font sentir les 1ers, & avec plus de force que les autres. Ensuite la plupart des hommes éprouvent moins de difficultés dans les études qui portent sur les objets matériels que dans les études abstraites. Enfin pendant nos 1ères années + nous prenons des habitudes singulièrement matérielles. + Toute culture par une autre esprit. Les langues sont toutes figurées, toutes concrètes.

avec de pareilles dispositions, il n'est pas étonnant,
que les faits extérieurs aient été étudiés les 1ers
& avec plus d'ardeur ~~&~~ de soin & de succès que les faits intérieurs,
& cependant la vue de cette supériorité actuelle a suffi pour
déterminer les uns à nier que la philosophie fût une
science, & les autres à la confondre avec les sciences
physiques, & à la faire rentrer dans la physiologie
ou étude des fonctions organiques de l'homme ~~ou de l'animal~~ ?
Voyons maintenant s'il faut admettre ces deux opinions.

Il y a d'autres réalités que les réalités physiques. —

Nous demandons d'abord si toute réalité est une réalité
~~physique~~ sensible, s'il existe autre chose que ce qui frappe nos sens.
Nous sommes sûrs de la réalité du chaud, du froid, le sommes-
-nous moins de la réalité du fait de l'attention, de la réflexion ?
Il semble que ces deux genres de faits sont pour nous
également certains ✝ ~~non seulement nous sentons, mais nous savons que nous pensons~~ Or les 1ers nous sont attestés par les
sens, les autres sont purement psychologiques. De là

Deux sortes d'observ. tout à fait distinctes. —

2 sortes d'observations : l'observation sensible, c.à.d.
l'observation des faits qui frappent les sens, &
l'observation interne appelée aussi conscience &
sens intime. Ces deux observations ont chacune
leur sphère distincte ~~dont elles ne peuvent jamais~~ qu'elles ne franchissent pas
sortir. Ainsi l'observation sensible, armée du
scalpel & du microscope, ouvre un cerveau, le
fouille, & ne trouve rien dans l'intérieur qui puisse lui faire
connaître la nature de la pensée. D'un autre côté l'observation
interne la plus forte & la plus pénétrante, ne révèle
point à qui n'a pas étudié l'anatomie, quels sont
les muscles que ma volonté met en mouvement, lorsque
je remue le bras. Platon ayant toute sa subtilité ne pourrait le deviner ✝ ✝ L'observation sensible ne révèle pas
plus la psychologie que la conscience ne révèle l'anatomie,
ou toute autre branche des sciences ~~physiol~~ physiques. Toutefois l'observation

Avantage de l'observat. interne. —

interne a ~~[illegible]~~ sur l'autre un avantage, c'est qu'elle
pourrait se passer du monde extérieur, tandis que
l'observation externe n'est que l'application de
l'observation interne aux objets extérieurs. La
philosophie peut très bien se passer de ce monde ;
mais la physiologie ne peut pas se passer de l'âme. —

Première leçon

~~remonter au primitif. Il est donc nécessaire d'étudier l'actuel avant le primitif.~~

Légitimité de la Psychologie

Leç 1

Qu'il y ait eu des Babyloniens et des Persans, voilà des vérités intéressantes, mais il est plus grand de savoir si la fin de l'homme est le bonheur. Ainsi quoique la philosophie comprenne les développements de l'individu et les développements de l'espèce, nous laisserons de côté les considérations historiques et nous parlerons de logique et de psychologie. Nous nous enfermerons dans le moi psychologique malgré le penchant qui nous porte tous et surtout dans notre jeunesse vers la nature extérieure.

81v

Deux mouvements dans l'homme.

La philosophie d'Alexandrie, qui renferme tant de bonnes choses, a dit qu'il y avait dans l'âme humaine deux mouvements ; le mouvement vers les choses extérieures προσόδη et le mouvement vers les choses intérieures. ἀναβόδη L'homme doit avant tout s'il veut conserver sa frêle existence s'occuper du monde extérieur, de ce qui n'est pas lui. Dans l'enfance c'est par là qu'il commence. mais quand il a une fois atteint l'âge de la réflexion, arrivé à sa vingtième année, à quoi rêve-t-il, lorsque les choses extérieures ne le préoccupent pas ? Si dans ce moment il n'a aucune passion qui agite trop vivement son âme, il rentre en lui-même il pense à l'ensemble de la vie.

82v

il se dit : "j'ai fait jusqu'ici telle ou telle action, je ferai encore telle ou telle autre, puis j'aurai soixante ans, limite qu'on ne dépasse guère, puis ma carrière sera terminée."
C'est ainsi qu'il se trouve conduit à réfléchir sur sa destinée future, sur ce que doit devenir son âme. Mais qu'est ce que l'âme ? C'est ce je ne sais quoi qui pense.
Comme on ne peut connaître la destinée d'un être que par sa nature, il faut donc analyser l'âme pour découvrir ce qu'elle est sinon dans son essence du moins dans ses actes, dans ses facultés. Voilà le point de vue psychologique

Descartes

Point de vue psychologique

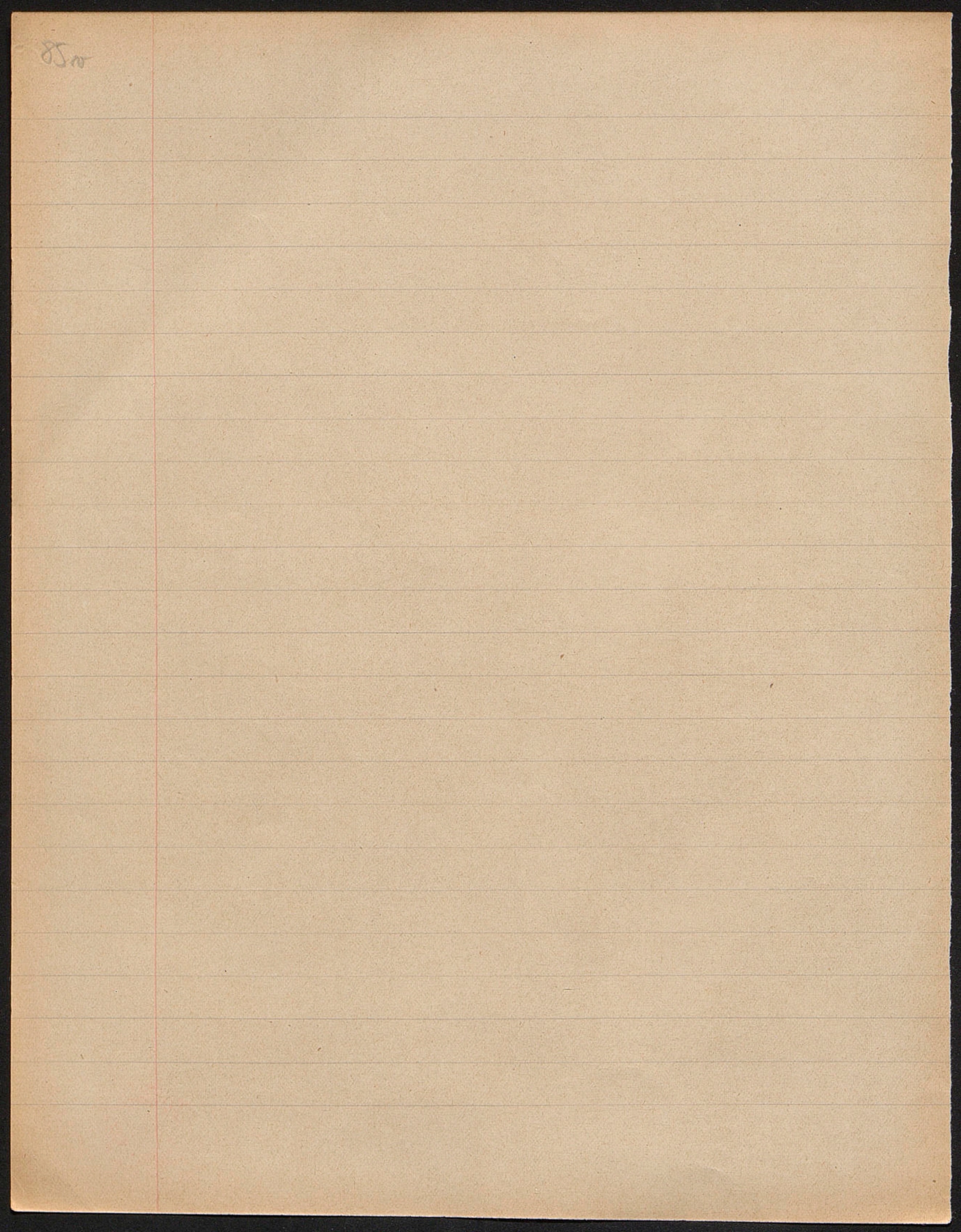
Le père de la philosophie moderne celui qui représente l'esprit moderne au plus haut degré, Descartes, jusqu'à vingt deux ans avait

83N

mené une vie assez dissipée. ayant une santé peu robuste il n'avait pas beaucoup travaillé jusqu'à cet âge; il passait des journées entières au lit. puis il devint grand mathématicien. il trouvait dans les mathématiques ce caractère de certitude dont il voulait faire l'objet de ses recherches. il voulut aussi connaître le monde. C'était l'époque de la guerre de trente ans. il quitte la France, prit une épée et servit l'empire. Il servit assista à quelques batailles puis revint en Hollande par simple curiosité Là commença sa grande réputation Un jour il donna sur le champ la solution d'un problème affiché sur la place publique, ce qui donna dès lors aux mathématiciens la plus haute opinion de son génie. Il n'en resta pas moins bien des années éloigné du monde

sans se produire au grand jour. Enfin ayant abandonné l'état militaire il se trouvait un jour en Allemagne enfermé seul dans sa chambre, auprès du feu pendant une de ces soirées tristes et monotones de l'hiver lorsqu'il se mit à réfléchir sur ses premières idées et sur la manière dont il les avait acquises, sur sa propre nature sur sa destinée. C'est donc de l'isolement et du sentiment de la curiosité individuelle que Descartes est parti. Il se proposait à lui seul le problème de notre destinée. Ainsi dans l'étude de la philosophie, il partit du moi humain, du point de vue individuel pour se faire à lui seul, abstraction faite de tous les autres hommes, toutes les questions philosophiques

Voyons maintenant comment


85

l'antiquité envisageait le même sujet. Prenons le premier Alcibiade, qui est comme le Protagoras, une des meilleures comédies qu'on ait écrites. Socrate voit arriver son jeune ami, Alcibiade non pas avec sa pétulance ordinaire mais avec un air sérieux et réfléchi. Alcibiade sur la demande de Socrate, avoue qu'il va s'occuper des affaires publiques. Socrate après avoir prouvé par une longue suite de question à son jeune disciple que la politique qu'il doit connaître comme devant s'occuper du gouvernement est réellement une science que pour la savoir il faut l'avoir apprise, lui démontre par une déduction un peu subtile qu'elle est la science du juste. Mais qu'est-ce que le juste?.. C'est sans doute ce qui est juste pour l'homme? Maintenant

86v

qu'est-ce que l'homme ? C'est ainsi que la politique suppose la morale qui est elle-même appuyée sur la psychologie. Platon prouve donc la nécessité d'étudier l'homme par sa position sociale, relative à tous les hommes et si l'homme étudie lui-même, c'est qu'il est citoyen. Descartes au contraire errant de ville en ville, soldat, aventurier, n'appartenant à aucun pays ne sachant par conséquent ce que c'est que le patriotisme se renferme en lui-même et s'étudie exclusivement sans s'occuper de ce qui l'entoure. Ainsi la philosophie ancienne est née sur la place publique, la philosophie moderne est ~~[illegible]~~ sortie de la méditation individuelle et solitaire. Pascal le commentateur de Descartes mais le plus admirable des commentateurs

exprime avec une tristesse sublime cet isolement de l'homme considéré sous un point de vue exclusivement psychologique. Il cherche ensuite à découvrir la vérité en se renfermant en son moi individuel, et il ne peut pas la trouver. C'est qu'il ne voit pas que l'homme n'est pas un tout isolé mais seulement une partie du grand tout. et qu'on ne peut expliquer l'homme que par l'humanité tout entière. Il faut donc au point de vue de Descartes associer celui de Platon et chercher chercher cette solution et dans l'individu seul et dans les rapports des individus entre eux.

Outre la cité dans laquelle Platon considère l'homme il en existe encore une autre, c'est la cité invisible, mais comme il faut connaître la

88v

nature d'un être avant de chercher quelle est sa destinée nous commencerons par analyser l'âme, nous partons du point de vue psychologique. Dans les développements que nous allons donner nous suivrons pas à pas la préface donnée par Mr Jouffroi en tête des esquisses de Dugald Stewart.

La première question qui se présente ici c'est: y a-t il une science des choses de l'âme?

L'étude de la philosophie a fait très peu de progrès en comparaison des sciences naturelles, la philosophie n'est que théorie. de là vient cette prédilection marquée pour des sciences qui sont si ~~peu~~ avancées et une défiance bien naturelle pour un genre d'études dont les progrès ont été jusqu'ici si lents et si incertains. Cependant ne

89v

90

faisons pas trop précipitamment des concessions à nos adversaires. est-il bien vrai que la philosophie ait si peu avancé ? La seule réponse à cette question serait un cours complet d'histoire de la philosophie. Mais supposons que cette assertion soit vraie. la supériorité que les sciences naturelles ont eu dans leur leurs développements sur la science philosophique, peut s'expliquer fort aisément. Dans l'individu le mouvement vers le monde extérieur se manifeste avant le mouvement vers l'intérieur. Il en a été de même de l'humanité. ~~Pour~~ Pour méditer la première condition est de même pour mener une vie commode. Les hommes se sont livrés avec plus ou moins d'opiniâtreté et de persévérance à l'étude

des faits extérieurs parce que les besoins physiques s'étaient fait sentir les premiers et avec plus de force que les autres. Ensuite la plupart des hommes éprouvent moins de difficultés dans les études qui portent sur les objets matériels que dans les études abstraites. Enfin pendant nos premières années on ne cultive pas notre esprit nous prenons des habitudes singulièrement matérielles; les langues sont toutes figurées, toutes concrètes. avec de pareilles dispositions, il n'est pas étonnant que les faits extérieurs aient été étudiés les premiers et avec plus d'ardeur de soin et de succès que les faits intérieurs. et cependant la vue de cette supériorité actuelle a suffi pour déterminer les uns à

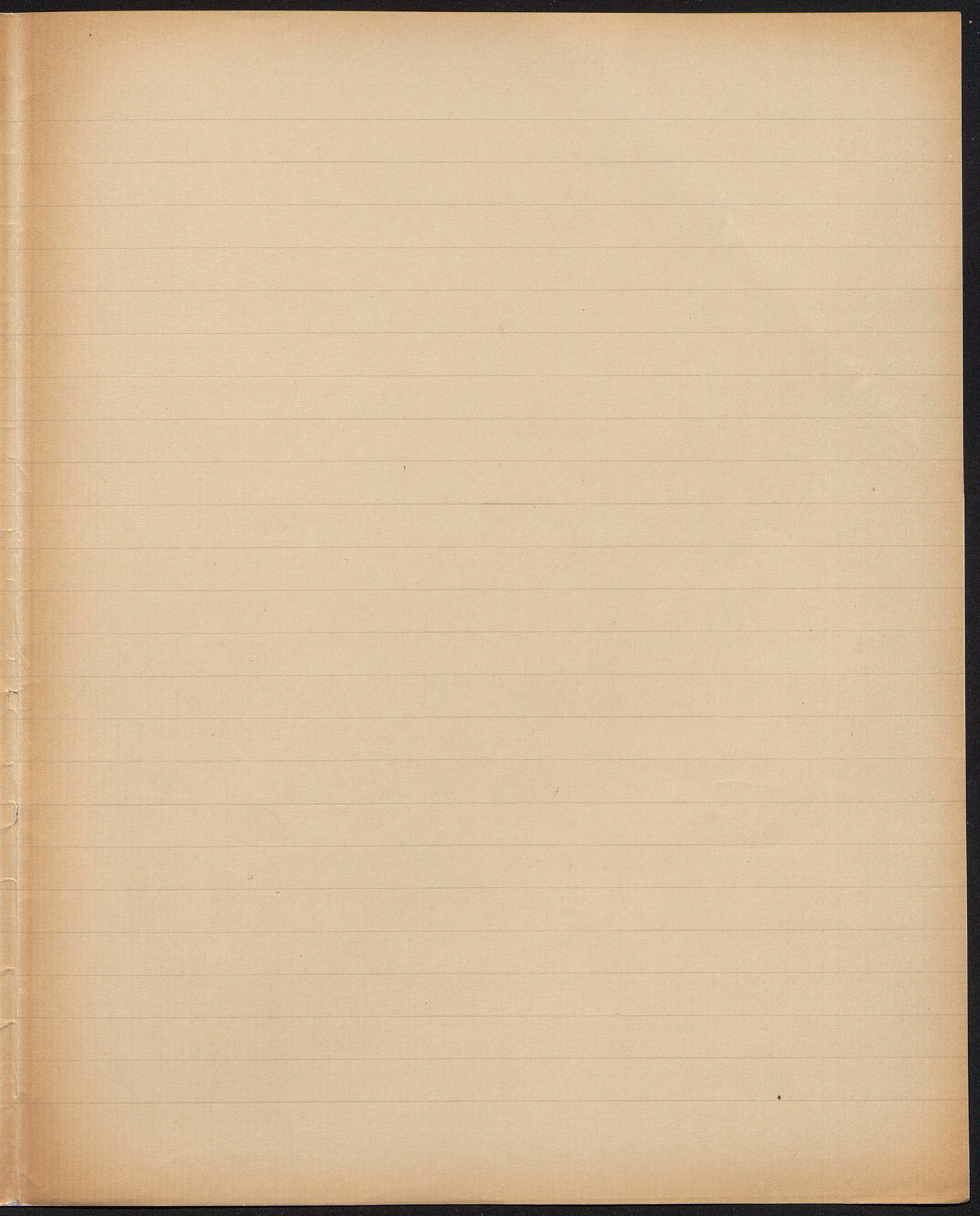
mer que la philosophie fût une science et les autres à la confondre avec les sciences physiques et à la faire rentrer dans la physiologie ou étude des fonctions organiques de l'homme matériel.
Voyons maintenant s'il faut admettre ces deux opinions

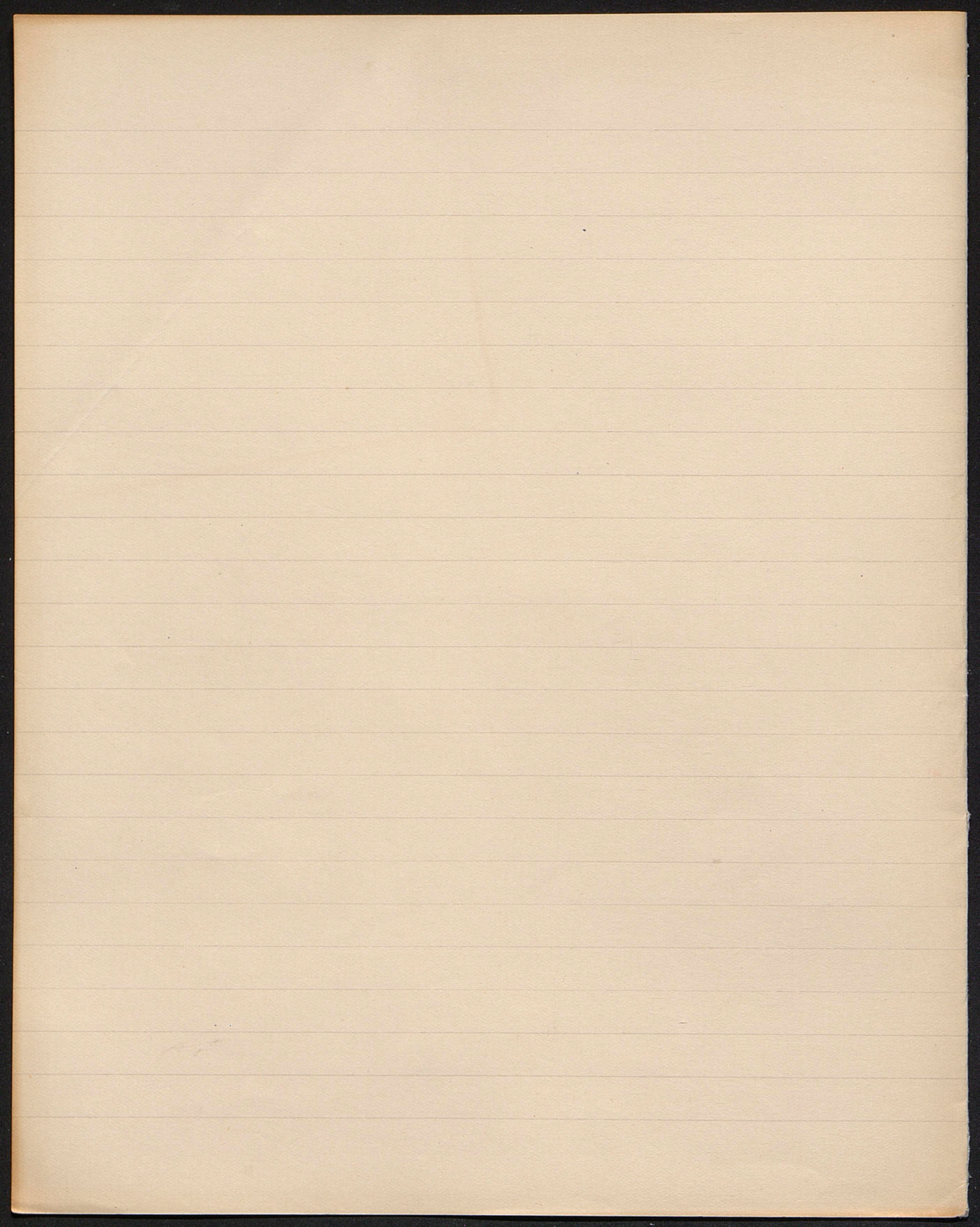
Il y a d'autres réalités que les réalités physiques

Nous demandons d'abord si toute réalité est une réalité physique, sensible, s'il existe autre chose que ce qui frappe nos sens. Nous sommes sûrs de la réalité du chaud, du froid, le sommes-nous moins de la réalité du fait de l'attention de la réflexion ? Il semble que ces deux genres de faits soient pour nous également

certains, non seulement nous pensons, mais nous savons que nous pensons. Or les premiers nous sont attestés par les sens, les autres sont purement psychologiques. De là deux sortes d'observations: l'observation sensible c'est à dire l'observation des faits qui frappent les sens, et l'observation interne appelée aussi conscience et sens intime. Ces deux observations ont chacune leur sphère différente qu'elles ne franchissent pas, dont elles ne peuvent jamais sortir. Ainsi l'observation sensible armée du scalpel et du microscope ouvre un cerveau, le fouille, et ne trouve rien dans l'intérieur qui puisse lui faire connaître la nature de la pensée. D'un autre côté l'observation interne la plus forte et la plus pénétrante, ne révèle point à

qui n'a pas étudié l'anatomie quels sont les muscles que ma volonté met en mouvement lorsque je remue le bras. Platon avec toute son habileté ne pourrait le deviner. L'observation sensible ne révèle pas plus la psychologie que la conscience ne révèle l'anatomie ou toute autre branche des sciences physiques. Toutefois l'observation interne a sur l'autre un avantage, c'est qu'elle pourrait se passer du monde extérieur tandis que l'observation externe n'est que l'application de l'observation interne aux objets extérieurs. La philosophie peut très bien se passer de ce monde. mais la physiologie ne peut pas se passer de l'âme





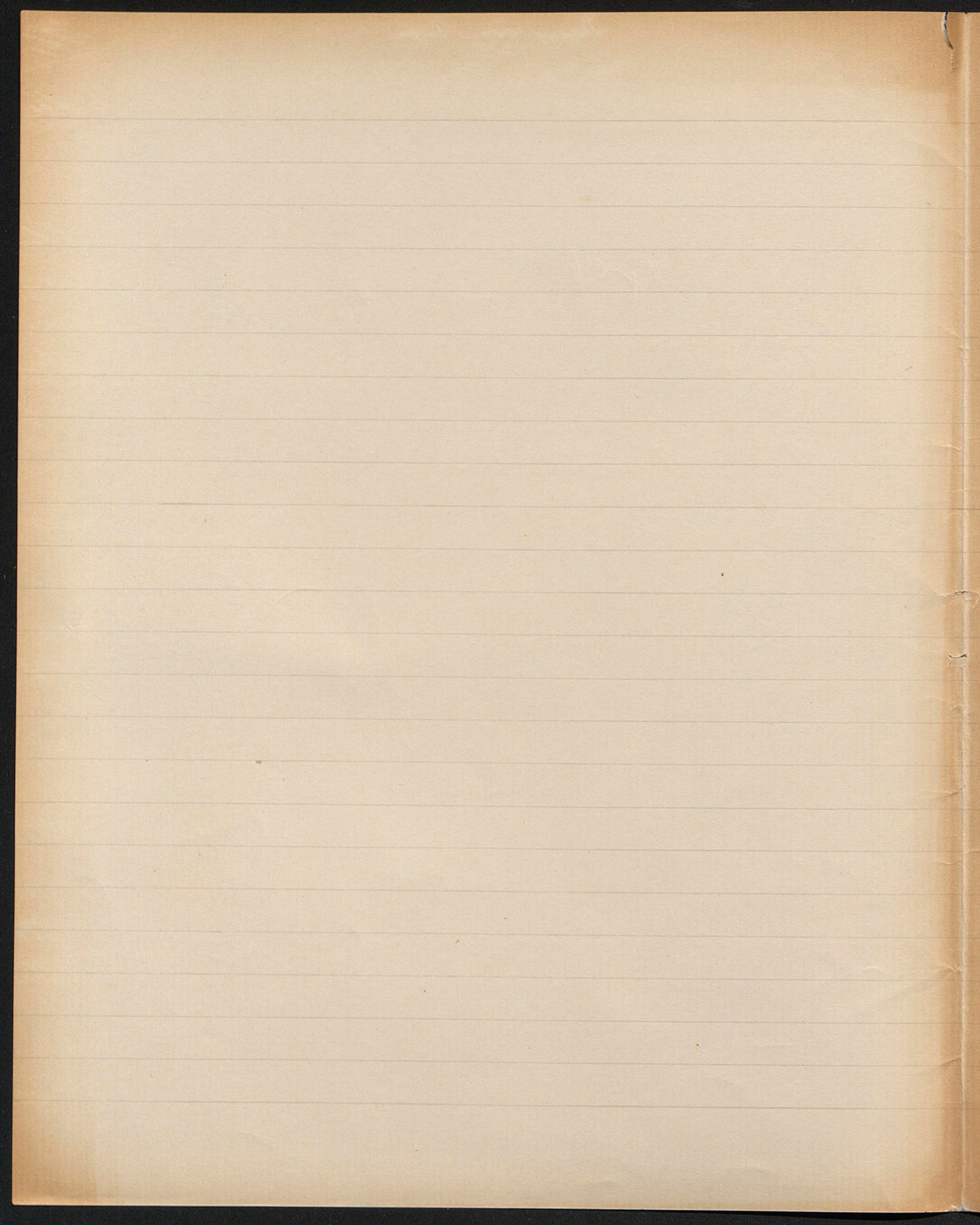
15

Deuxième leçon

—

De la méthode en psychologie

—



2.1 An

L'émulation qui s'est manifestée dans les derniers temps entre la philosophie & les sciences naturelles, doit être mise à profit; c'est-à-dire que la philosophie beaucoup moins avancée, parceque son objet est plus difficile + doit chercher à se rapprocher de la méthode des sciences naturelles, autant du moins que le permet la nature des faits dont elle s'occupe; car ces deux méthodes [+ bien qu'on ne doive pas toujours les appliquer d'une manière semblable ‡] sont identiques: ‡ elles ont des rapports généraux comme elles ont aussi des différences. Nous allons examiner quels sont ces rapports. Examinons d'abord comment procèdent les sciences naturelles; ensuite nous rechercherons jusqu'à quel point leur méthode est applicable aux sciences psychologiques.

[+ pour gagner la supériorité ou du moins l'égalité qu'elle mérite +]

Méthode des sciences naturelles. —

La première chose à faire pour savoir, c'est d'étudier l'objet qu'on veut connaître. or dans les sciences physiques cet objet n'est pas en nous, nous avons à étudier des faits extérieurs; il faut les observer, c'est-à-dire, les tenir devant soi. Je vois un phénomène, par exemple, l'eau qui se durcit. Je suppose que né dans le midi je sois témoin de ce fait pour la 1re fois [il le note, je l'observe. Voilà le 1er pas de la science. Observation des faits]; mais je puis accuser le témoignage de mes sens; je puis supposer que des circonstances tout à fait extraordinaires ont déterminé l'apparition de ce phénomène. Je puis encore chercher dans quelques raisons superstitieuses un moyen de le soustraire aux lois générales. Une première observation ne suffit donc pas: il faut la répéter. [+ Répétition de l'observation, 2e pas de la science.] Mais pour la répéter, je ne trouve pas toujours des circonstances favorables; il faut que je les crée moi-même & c'est là une des gloires de la science [+ de savoir répéter de même une observation +]. c'est ce qu'on appelle expérimenter. [+ l'hiver en été +] Je me souviens que l'eau a changé d'état au milieu d'un ~~hiver~~ grand froid. Conduit par le raisonnement, j'expose le liquide dans un lieu froid, [dans une glacière +] le fait se reproduit, nouvelle expérience, même résultat. ‡ J'ai donc obtenu une notion certaine sur le fait observé. Il faut donc 1° observer; 2° répéter l'observation, 3° expérimenter.

[‡ II, j'ai observé avec des moyens qui m'ét. propres, j'ai fait une expérience. Voilà le 3me pas de la science l'expérimentation. —]

Mais il ne faut pas s'en tenir là, j'ai observé, j'ai reconnu par l'expérimentation qu'un liquide se durcit [fait]

AN

au froid. La 1re idée qui se présente à mon esprit, c'est que d'autres liquides placés dans les mêmes circonstances peuvent subir la même métamorphose + je fais une hypothèse et j'essaierai, & lorsque j'aurai réitéré l'expérience sur d'autres liquides, je conclurai que tous les liquides placés dans une glacière, se congèleront. Cette conclusion est-elle légitime? Je ne tarde pas à m'apercevoir qu'elle ne l'est pas. Je réforme mon premier jugement, & j'apprends à ne voir dans les faits que ce qui s'y trouve, & rien de plus. J'ai expérimenté pour l'eau. Je n'ai de notions certaines que sur ce qui arrivera à l'eau dans ce cas. J'apprends ainsi à me défier des hypothèses. Quatrième pas de la science: ne voir dans les faits que ce qui s'y trouve. Je me défie des hypothèses. Mais ai-je raison? Si je me tiens rigoureusement attaché à ce principe, la science restera stationnaire; toute découverte deviendra impossible. Si je ne me permets aucune hypothèse, lorsque j'aurai appris par expérience qu'une certaine quantité d'eau se gèle à telle température, je ne croirai pas qu'une autre quantité du même liquide, soumise au même degré de froid, subira le même changement. C'est là une hypothèse; mais la légitimité de cette hypothèse est sanctionnée par une croyance naturelle de l'esprit humain; c'est qu'un objet semblable placé dans des circonstances semblables, & sous l'influence de la même cause, subira le même changement. Que faut-il donc faire? Il faut ne pas admettre l'hypothèse comme une vérité démontrée, mais seulement comme une donnée nouvelle, qui, au moyen de nouvelles expériences, nous conduira peut-être à la science. Tout en se défiant des hypothèses, il faut encore en faire; c'est par là que commence toute science. Ainsi l'esprit de vin placé dans une glacière n'a pas gelé comme l'eau, d'où j'infère que l'hypothèse par laquelle j'ai supposé que tous les liquides se congèlent à la même température, s'est trouvée fausse. Faut-il pour cela l'abandonner? Non sans doute; je vais faire l'expérience d'une autre façon. Je soumets l'esprit de vin à l'action d'un froid plus intense, le phénomène se manifeste de nouveau; & je reconnais que l'esprit de vin se gèle aussi, mais à un degré de froid supérieur.

Utilité des hypothèses.

Telle est la méthode des sciences naturelles 1° observer, 2° répéter l'observation, 3° expérimenter, 4° faire des hypothèses qui fécondent l'observation & l'expérience; se défier des hypothèses, mais en même temps les prendre pour point de départ vers de nouvelles recherches; il ne faudrait donc pas apporter dans l'étude des sciences naturelles une timidité excessive qui deviendrait plus nuisible qu'utile, ni s'interdire rigoureusement toutes les hypothèses, parceque plusieurs se seraient trouvées fausses. Le systême du monde n'était qu'une hypothèse dans l'esprit de Copernic, c'est une démonstration dans Newton. Il est donc très bon qu'il y ait de ces esprits hardis, rapides, qui par des rapprochements pleins d'audace lient ce qui n'est réellement pas lié, jettent des hypothèses par centaines; les mauvaises ne germent pas; les secondes, en tombant sur le terrein de la philosophie, s'y germent & y croissent. Il faut donc mettre fin à ces éternelles déclamations qu'on répète à satiété: les anciens n'ont fait que des hypothèses; mais pourquoi le genre humain n'a-t-il pas dès le commencement suivi la route qui était réellement bonne? Le genre humain a bien fait de commencer ainsi, il a prodigué les hypothèses et nous, nous les examinons nous recevons les bonnes, & nous rejetons les mauvaises. Elle est la marche de l'esprit humain, dans l'étude des sciences naturelles. Voyons maintenant quelle est celle qu'il suit dans l'étude des sciences psychologiques.

Méthode des sciences psychologiques. —

En effet me voilà immobile: je réfléchis: delà je sens le besoin d'aller en tel endroit: je me mets en mouvement. Mais pourquoi me suis-je mis en mouvement? J'examine le point de départ; c'est quelque chose qui a pensé en moi: j'ai voulu me mettre en mouvement. C'est un fait, un acte de ma volonté qui s'est manifesté à l'occasion d'une idée. Je note le fait de Volonté. Pourquoi ai-je voulu quitter la place que j'occupais pour aller ailleurs? Parceque la lumière ou toute autre objet extérieur blessait ma vue. Ce n'est pas là encore une idée. Il n'y a que sensation. Je note la Sensibilité, 1er fait. J'ai pensé que je ferais mieux de m'éloigner, je note l'intelligence, 2me fait. Enfin j'ai voulu m'éloigner, je note la volonté, 3me fait. Tous les faits intérieurs sont renfermés dans ceux-ci, la sensibilité, l'intelligence & la volonté, si vous y ajoutez la mémoire. —

Bn

et ici nous regardons comme synonymes les mots intelligence & raison, volonté et liberté. Les distinctions qu'on a voulu établir entre ces différentes dénominations sont plus subtiles que réelles. Voilà donc les faits intérieurs que j'ai observés, & dont la certitude n'est pas moindre que celle de l'eau durcie au froid, fait qui se passe hors de moi; j'étends le bras, je prends un livre; voilà l'observation répétée comme je l'ai répétée relativement à la formation de la glace lorsqu'après plusieurs observations, je me suis assuré du phénomène de l'eau changée en glace, je l'ai généralisé de cette manière: l'eau soumise à cette température se solidifiera. De même quand j'ai eu marché, remué le bras, pris un livre, j'ai généralisé le fait par cette formule: Il y a en moi quelque chose qui veut, il y a une volonté; voilà une idée générale. Mais cette idée générale s'appliquera-t-elle seulement aux trois ou quatre essais que j'ai faits de ma volonté? Je vais faire une hypothèse: je puis vouloir, par exemple, descendre l'escalier. Je me mets en mouvement, & je m'aperçois qu'effectivement je veux. Voilà mon hypothèse vérifiée. Je me confirme à moi-même la vérité de ce que j'avais supposé.[II] Jusqu'ici la méthode est la même pour les sciences naturelles & pour les sciences psychologiques. Il faut maintenant remarquer une chose, c'est que dans l'observation des faits intérieurs & dans les hypothèses qui en résultent, je suis encore plus sûr de la vérité que dans l'observation des faits extérieurs. Car si l'on me demande: telle quantité d'eau soumise à telle température, gèlera-t-elle? & votre volonté, mise dans telle position s'exercera-t-elle? s'il nous faut dire lequel de ces deux faits a le plus de certitude à nos yeux, nous prononcerons certainement en faveur de la volonté.

[II] J'en sais autant p. l'intelligence, autant p. la sensibilité, autant p. la mémoire.—

Avantage en faveur de la certitude des faits psychologiques.—

2.2. C5

Il nous semble que cette certitude intérieure soit au-dessus de celle qui nous vient du monde extérieur. Un grand nombre de philosophes ont douté de la réalité des faits extérieurs, & l'ont même contestée avec quelque avantage; mais quand ils ont voulu douter du moi humain, ils sont tombés dans des paralogismes inexplicables. Car lorsque nous doutons de la réalité du monde extérieur, nous doutons avec quelque chose; mais quand nous doutons du moi humain, avec quoi doutons-nous, si ce n'est avec le moi lui-même? D'ailleurs, comme c'est le même principe qui observe les faits intérieurs & les faits extérieurs, les 1ers immédiatement, les 2ds par l'intermédiaire des sens, du moment qu'il s'est assuré que les instruments qu'il emploie ne peuvent l'induire en erreur, il n'y a pas de raison pour qu'il accorde plus de confiance à l'observation externe qu'à la conscience. Ainsi identité dans les procédés, soit qu'il s'agisse des faits physiques, soit qu'il s'agisse des faits psychologiques, et certitude au moins égale pour ceux-ci, comme ~~pour~~ dans les autres. Voilà où nous sommes conduits par l'observation. Voyons maintenant comment une seule observation bien faite dans l'intérieur du moi humain, peut jeter de lumière dans toutes les autres sciences, jusque dans la sphère de la vie extérieure. Lorsque j'assistais tout-à-l'heure au mouvement de ma volonté pour me transporter d'un lieu dans un autre, j'ai observé que ce mouvement n'a eu lieu qu'en vertu d'une idée. J'ai eu l'idée que telle ou telle chose m'incommodait, une lumière par exemple; ma volonté s'est mise en mouvement pour l'éviter. Mais si j'ai voulu, c'est que j'avais le choix entre deux partis; j'avais deux idées, l'idée de rester, et

Cw

celle de changer de place; je pouvais préférer l'une à l'autre; j'ai préféré la 2de. Il y a là un fait de l'intelligence et un fait de la volonté. Si j'avais eu 3 idées au lieu de 2 j'aurais pu choisir entre 3 partis différents. Donc plus j'aurai d'idées, plus j'aurai de partis différents entre lesquels je pourrai choisir. Celui qui a 10 idées peut choisir entre dix partis. Celui qui a 20 idées, peut choisir entre 20 partis + Généralisons maintenant: Plus on a d'idées, plus on a de partis entre lesquels on peut choisir: Plus on a d'exercices variés de la volonté, plus on est libre. Mais plus on est libre plus on est susceptible de faire du bien & du mal. Or la moralité de l'homme consiste précisément dans le pouvoir de faire du bien & du mal; donc plus on a de liberté, plus on est moral. Mais la liberté dépend entièrement du nombre plus ou moins grand de nos idées. donc plus on a d'idées, plus on est moral. plus on est éclairé, plus on est moral. Donc les lumières & la moralité croissent en proportion. Donc il est absurde de dire que les siècles les plus éclairés sont les plus immoraux. (1)

+ qu'est-ce à dire, je fais tout de suite une des plus hautes applications de cette vérité. —

Plus on est éclairé, plus on est moral. —

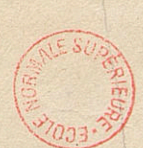
Ici se présente une objection: „Vous avez prouvé „dira-t-on, que plus on est éclairé plus on est moral „plus on peut faire de bien. mais ne peut-on pas aussi „dire: plus on peut faire de mal?" Sans doute: mais songeons que plus on est capable de faire du mal, plus la dignité du bien moral est rehaussée, et même il n'y a de bien moral que par le pouvoir qu'a l'homme de

(1) Un philosophe qui aura 30 idées sur les devoirs de l'homme envers Dieu envers lui-même ou envers ses semblables sera beaucoup plus libre & plus moral qu'un physicien qui aura 50 idées sur l'eau & sur le feu. La liberté & la moralité croissent en raison des lumières, mais il faut qu'on soit éclairé sur les mêmes choses. =

Dr

faire du mal, & par sa volonté de ne pas le faire. Ainsi Dieu n'est pas un être moral, un être vertueux, c'est un être saint ; ce qui est bien différent ; la sainteté exclue l'effort.

Vous voyez combien de l'observation la plus minutieuse, par une logique serrée peut découler une idée générale qui change la face du monde extérieur. S'agit-il de savoir s'il est bon que la majorité des hommes sachent lire ? Nous pouvons résoudre la question d'avance en la convertissant en celle-ci : est-il bon que tout le monde soit moral ? Ainsi lors même que l'expérience ne nous aurait pas enseigné les résultats qu'offre la propagation des lumières, nous n'hésiterions pas à conclure à priori qu'il faut instruire le peuple, élever des écoles. Passons maintenant d'une question d'administration à une question d'histoire. Les siècles de lumières ont-ils été des siècles de corruption ? Il y a deux manières de résoudre cette question ; la 1ère à posteriori serait de faire un cours complet d'histoire universelle, dont la politique serait la moindre partie, et où entreraient la religion, le droit, le commerce, la littérature. La 2de, à priori serait de répondre, sans savoir un mot d'histoire, cette vérité qui ressort de son enseignement : non, jamais les âges de lumière n'ont été des âges de corruption. Ne peut-on pas décider tout de suite entre la Rome de Tibère & la Rome des Scipions ? La Rome de Tibère valait bien mieux sous les rapports essentiels à l'humanité que la Rome des Scipions. Si jugeant d'après l'histoire vous la considériez dans un cadre étroit vous trouveriez une conclusion contraire. La Rome toute sanguinaire & barbare des 1ers siècles est inférieure à la Rome voluptueuse peut-être, mais humanisée des Césars. La loi civile qui régnait alors atteste le progrès de l'humanité. Que le nom d'un Néron & d'un Caracalla ne nous fassent pas illusion : Papinien est contemporain de Caracalla. Ulpien paraît sous Héliogabale. On coupait, il est vrai, quelques têtes dans l'intérieur du



Drr

(G. Guizot).

palais, mais qq. infamies qui s'y passaient, n'empêchaient pas le peuple d'être plus heureux que sous la république.
Le siècle de fer p. le genre humain c'est le 7e siècle de la république Rom., c'est le siècle de Verrès & non celui de Néron. — Partout dans l'histoire nous trouverons une application de la vérité que nous avons énoncée plus haut. On y rencontre des scandales qui semblent la mettre en contradiction mais c'est lorsqu'on ne considère l'histoire que sous sa surface extérieure. Si nous faisons abstraction de la loi civile ~~sous~~ au temps des empereurs nous protestons contre + ceux qui disent + le progrès du genre humain.
Combien le monde Rom. n'est-il pas supérieur au monde Grec ? Le monde Grec n'ét. pas si corrompu, mais il av. moins de mérite, puisqu'il av. moins d'idées, moins de rapports sociaux. Un Grec n'av. qu'une occasion de friponner, un Rom. dix. Un beaucoup plus mauvais en Grèce pouvait passer sa vie sans faire de mal. Plus les rapports sociaux se compliquent, plus il y a occasion de faire le mal. La dignité du bien moral est surtout dans la puissance de faire beaucoup de mal & dans la volonté de ne pas le faire.

Deuxième leçon

Méthode psychologique

L'émulation qui s'est manifestée dans les derniers temps entre la philosophie et les sciences naturelles, doit être mise à profit c'est à dire que la philosophie beaucoup moins avancée, parce que son objet est plus difficile pour regagner la supériorité ou du moins l'égalité qu'elle mérite doit chercher à se rapprocher de la méthode des sciences naturelles, autant du moins que le permet la nature des faits dont elle s'occupe. car ces deux méthodes sont identiques bien qu'on ne doive pas toujours les appliquer d'une manière semblable, elles ont des rapports généraux comme elles ont aussi des différences. Nous allons examiner quels sont ces rapports. Examinons d'abord comment procèdent les sciences naturelles, ensuite nous rechercherons jusqu'à quel point

95v

leur méthode est applicable aux sciences psychologiques.

Méthode des sciences naturelles.

—

La première chose à faire pour savoir c'est d'étudier l'objet qu'on veut connaître. Or dans les sciences physiques cet objet n'est pas en nous; nous avons à étudier des faits extérieurs; il faut les observer, c'est à dire les tenir devant soi. Je vois un phénomène, par exemple l'eau qui se durcit. Je suppose que né dans le midi je sois témoin de ce fait pour la première fois, je le note, je l'observe, voilà le premier pas de la science, l'observation des faits. Mais je puis accuser le témoignage de mes sens, je puis supposer que des circonstances tout à fait ordinaires ont

déterminé l'apparition de ce phénomène. Je puis encore chercher dans quelques raisons superstitieuses un moyen de le soustraire aux lois générales, une première observation ne suffit donc pas. Il faut la répéter. Répétition de l'observation deuxième pas de la science. Mais pour la réitérer je ne trouve pas toujours des circonstances favorables, il faut que je les crée moi-même et c'est là une des gloires de la science de savoir répéter des moyens d'observation, c'est ce qu'on appelle expérimenter. Je suis en été, je me souviens que l'eau a changé d'état au milieu d'un grand froid. Conduit par le raisonnement j'expose le liquide dans un lieu froid, dans une glacière le fait se reproduit, nouvelle

97v

expérience, même résultat. J'ai observé avec des moyens qui m'étaient propres, j'ai fait une expérience. Voilà le troisième pas de la science l'expérimentation. J'ai donc obtenu une notion certaine sur le fait observé. Il faut donc 1° Observer. 2° répéter l'observation, 3° expérimenter.

Mais il ne faut pas s'en tenir là; j'ai observé. J'ai reconnu par l'expérimentation qu'un liquide se durcissait au froid. La première idée qui se présente à mon esprit c'est que d'autres liquides placés dans les mêmes circonstances peuvent subir la même métamorphose, de faire une hypothèse, j'essaierai et lorsque j'aurai réitéré l'expérience sur d'autres liquides, je conclurai que tous les liquides placés

dans une glacière se congelaient. Cette conclusion est-elle légitime? Je ne tarde pas à m'apercevoir qu'elle ne l'est pas. Je reforme mon premier jugement, et j'apprends à ne voir dans les faits que ce qui s'y trouve et rien de plus. J'ai expérimenté pour l'eau. Je n'ai de notions certaines que sur ce qui arrive à l'eau dans ce cas. J'apprends ainsi à me méfier des hypothèses ~~Mais ai-je raison~~ + quatrième pas de la science: ne voir dans les faits que ce qui s'y trouve. Je me défie des hypothèses mais ai-je raison? Si je me tiens rigoureusement attaché à ce principe, la science restera stationnaire; toute découverte deviendra impossible. Si je ne me permets aucune hypothèse lorsque j'aurai appris par

99v

expérience qu'une certaine quantité d'eau se gèle à telle température, je ne croirai pas qu'une autre quantité du même liquide soumise au même degré de froid, subira le même changement. C'est là une hypothèse, mais la légitimité de cette hypothèse est sanctionnée par une croyance naturelle de l'esprit humain. C'est qu'un objet semblable placé dans des circonstances semblables et sous l'influence de la même cause subira le même changement. Que faut-il donc faire ? Il faut ne pas admettre l'hypothèse comme une vérité démontrée mais seulement comme une donnée nouvelle, qui au moyen de nouvelles expériences nous conduira peut-être à la science. Tout en se défiant des hypothèses, il faut encore

100v

en faire ; c'est par là que commence toute science. Ainsi l'esprit de vin placé dans une glacière n'a pas gelé comme l'eau, d'où j'infère que l'hypothèse par laquelle j'ai supposé que tous les liquides se congelaient à la même température s'est trouvée fausse. Faut-il pour cela l'abandonner? Non sans doute, je vais faire l'expérience d'une autre façon. Je soumets l'esprit de vin à l'action d'un froid plus intense, le phénomène se manifeste de nouveau, et je reconnais que l'esprit de vin se gèle aussi mais à un degré de froid supérieur. Telle est la méthode des sciences naturelles. 1° observer. 2° répéter l'observation 3° expérimenter, 4° faire des hypothèses qui fécondent l'observation et l'expérience ; le

défier des hypothèses, mais en même temps les prendre pour point de départ vers de nouvelles recherches. Il ne faudrait donc pas apporter dans l'étude des sciences naturelles une timidité excessive qui deviendrait plus nuisible qu'utile ni s'interdire rigoureusement toutes les hypothèses, parce que plusieurs se seraient trouvées fausses. Le système du monde n'était qu'une hypothèse dans l'esprit de Copernic, c'est une démonstration dans Newton. Il est donc très bon qu'il y ait de ces esprits hardis, rapides qui par des rapprochements pleins d'audace, lient ce qui n'est réellement pas lié, jettent des hypothèses par centaines; les mauvaises ne germent pas, les secondes en tombant sur le terrain de la philosophie, s'y sèment et

102 v

y croissent. Il faut donc mettre fin à ces éternelles déclamations qu'on répète à satiété: les anciens n'ont fait que des hypothèses. mais pourquoi le genre humain n'a-t-il pas dès le commencement suivi la route qui était réellement bonne? Le genre humain a bien fait de commencer ainsi, il a prodigué les hypothèses et nous nous les examinons, nous recevons les bonnes nous rejetons les mauvaises. Telle est la marche de l'esprit humain dans l'étude des sciences naturelles. Voyons maintenant quelle est celle qui suit dans l'étude des sciences psychologiques.

Methode des sciences psychologiques

En effet me voilà immobile Je réfléchis: De là je sens le

103 v

besoin d'aller en tel endroit. Je me mets en mouvement. Mais pourquoi me suis-je mis en mouvement ? J'examine le point de départ ; c'est quelque chose qui a pensé en moi : j'ai voulu me mettre en mouvement ; c'est un fait, un acte de ma volonté qui s'est manifesté à l'occasion d'une idée. Je note le fait de volonté. Pourquoi ai-je voulu quitter la place que j'occupais pour aller ailleurs ? Parce que la lumière ou tout autre objet extérieur blessait ma vue. Ce n'est pas là encore une idée, il n'y a que sensation. Je note la sensibilité, premier fait. J'ai pensé que je ferais mieux de m'éloigner je note l'intelligence deuxième fait. Enfin j'ai voulu m'éloigner ; je note la volonté troisième fait. Tous

104v

les faits intérieurs renfermés dans ceux-ci, la sensibilité, l'intelligence et la volonté et vous y ajoutez la mémoire et ici nous regardons comme synonymes les mots intelligence et raison volonté et liberté. Les ~~différences~~ distinctions qu'on a voulu établir entre ces différentes dénominations sont plus subtiles que réelles. Voilà donc les faits intérieurs que j'ai observés et dont la certitude n'est pas moindre que celle de l'eau de vie au froid, fait qui se passe hors de moi, j'étends les bras je prends un livre, voilà l'observation répétée comme je l'ai répétée relativement à la formation de la glace. Lorsqu'après plusieurs observations je me suis assuré du phénomène de l'eau changée en glace, je l'ai généralisé de cette manière

105v

l'eau soumise à cette température se solidifiera. De même quand j'ai eu marché, remué les bras pris un livre, j'ai généralisé le fait par cette formule: Il y a en moi quelque chose qui veut; il y a une volonté; voilà une idée générale. Mais cette idée générale s'appliquera-t-elle seulement aux trois ou quatre essais que j'ai faits de ma volonté? Je vais faire une hypothèse: je puis vouloir par exemple descendre l'escalier. Je me mets en mouvement, et je m'aperçois qu'effectivement je vais. Voilà mon hypothèse vérifiée. Je me confirme à moi-même la vérité de ce que j'avais supposé. J'en fais autant pour l'intelligence, autant pour la sensibilité, autant pour la mémoire. Jusqu'ici la méthode est la même pour les sciences

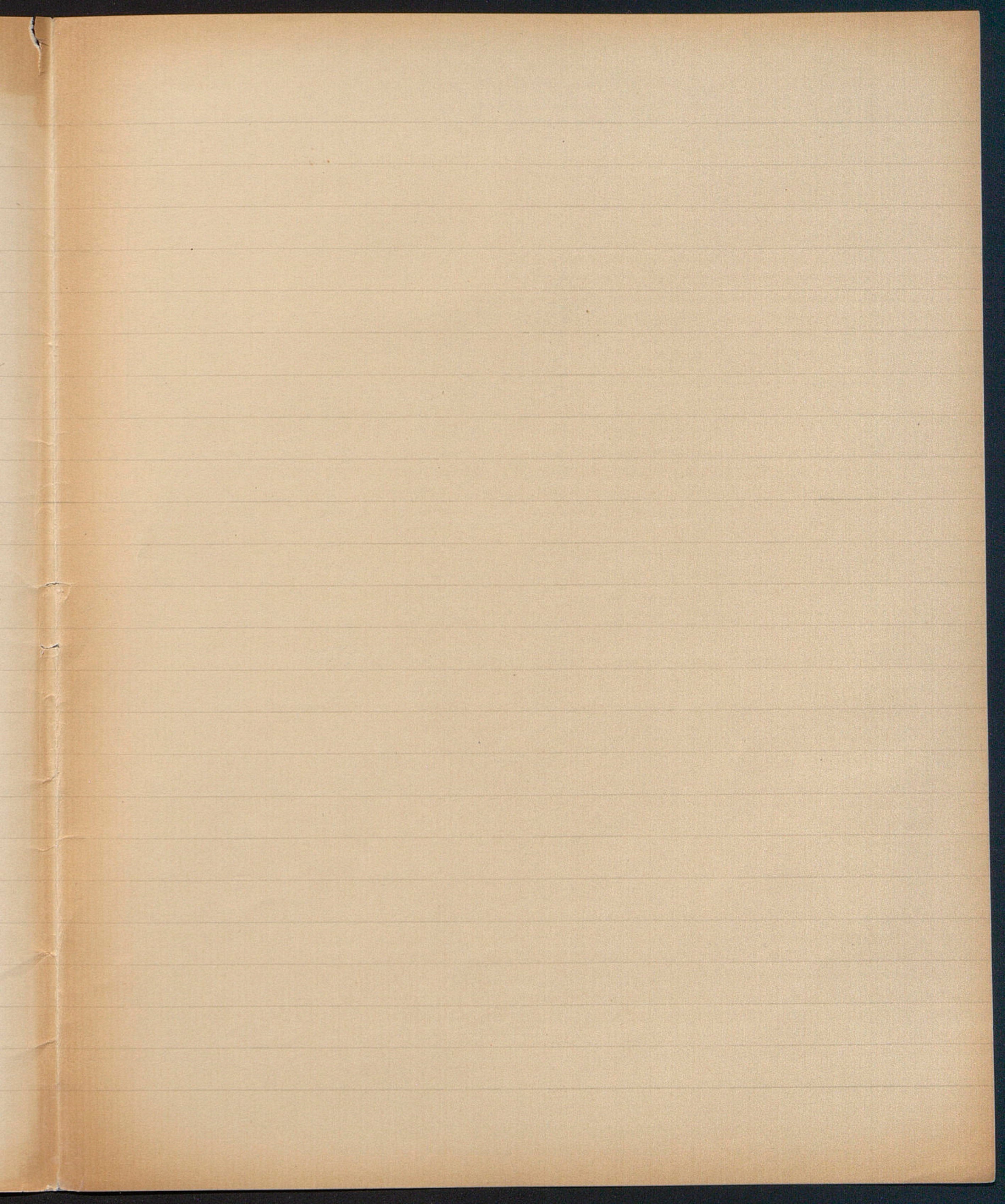
106v

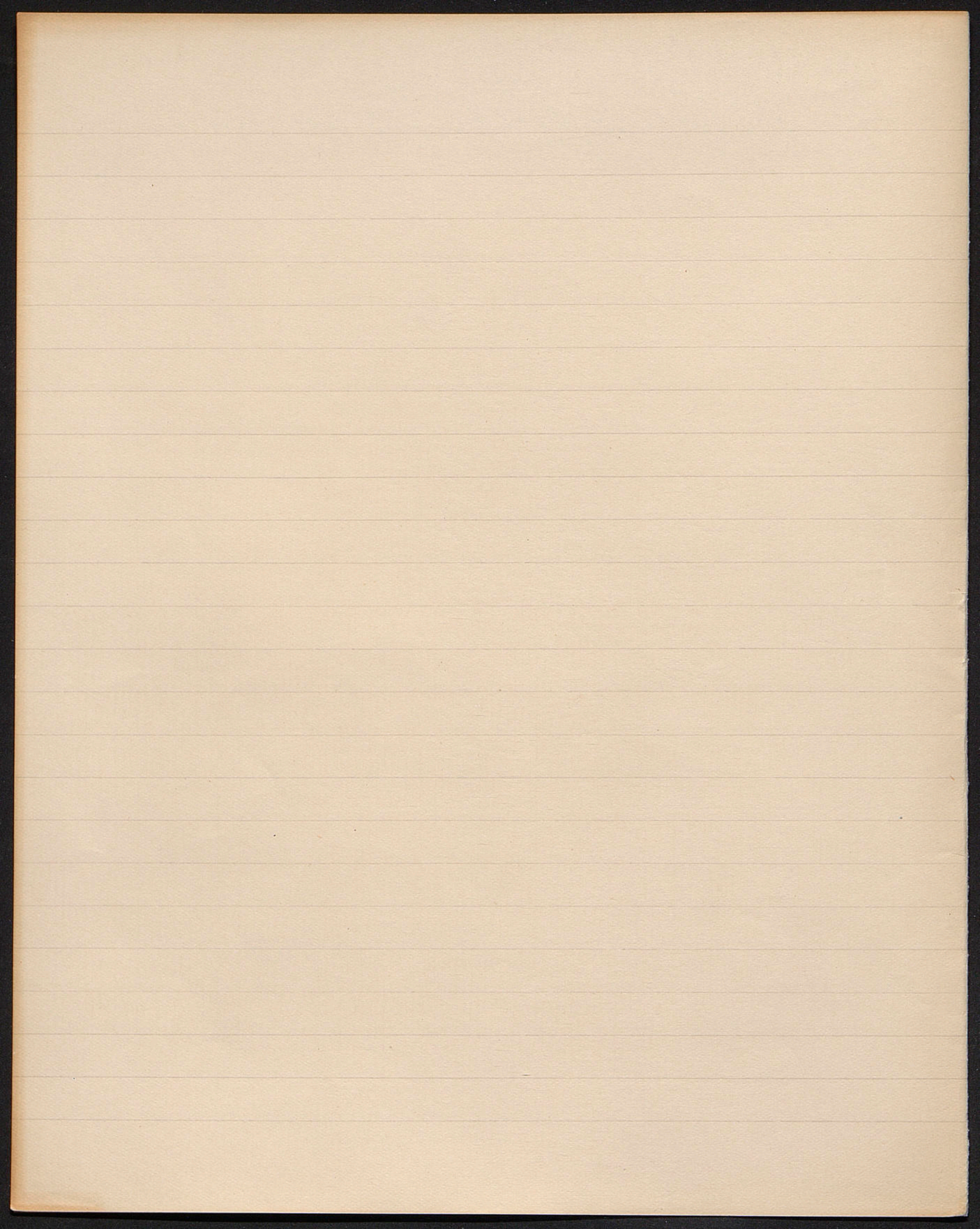
naturelles et pour les sciences psychologiques. Il faut maintenant remarquer une chose, c'est que dans l'observation des faits intérieurs et dans les hypothèses qui en résultent je suis encore plus sûr de la vérité que dans l'observation des faits extérieurs. Car si l'on me demande: telle quantité d'eau soumise à t-elle température gèlera-t-elle? Et votre volonté mise dans telle position s'exercera-t-elle? S'il nous faut dire lequel de ces deux faits a le plus de certitude à nos yeux nous prononcerons certainement en faveur de la volonté.
Il nous semble que cette certitude intérieure soit au dessus de celle qui nous vient du monde extérieur. Un grand nombre de philosophes ont douté de la réalité des faits extérieurs

107v

et l'ont même contestée avec quelque avantage. mais quand ils ont voulu douter du moi humain, ils sont tombés dans des paralogismes inexplicables. Car lorsque nous doutons de la réalité du monde extérieur, nous doutons avec quelque chose ; mais quand nous doutons du moi humain avec quoi doutons-nous si ce n'est avec le moi lui-même. D'ailleurs comme c'est le même principe qui observe les faits intérieurs et les faits extérieurs, les premiers immédiatement, les seconds par l'intermédiaire des sens du moment qu'il s'est assuré que les instruments qu'il emploie ne peuvent l'induire en erreur, il n'y a pas de raison pour qu'il accorde plus de confiance à l'observation externe qu'à la conscience. Ainsi identité dans les procédés, soit qu'il s'agisse

108v

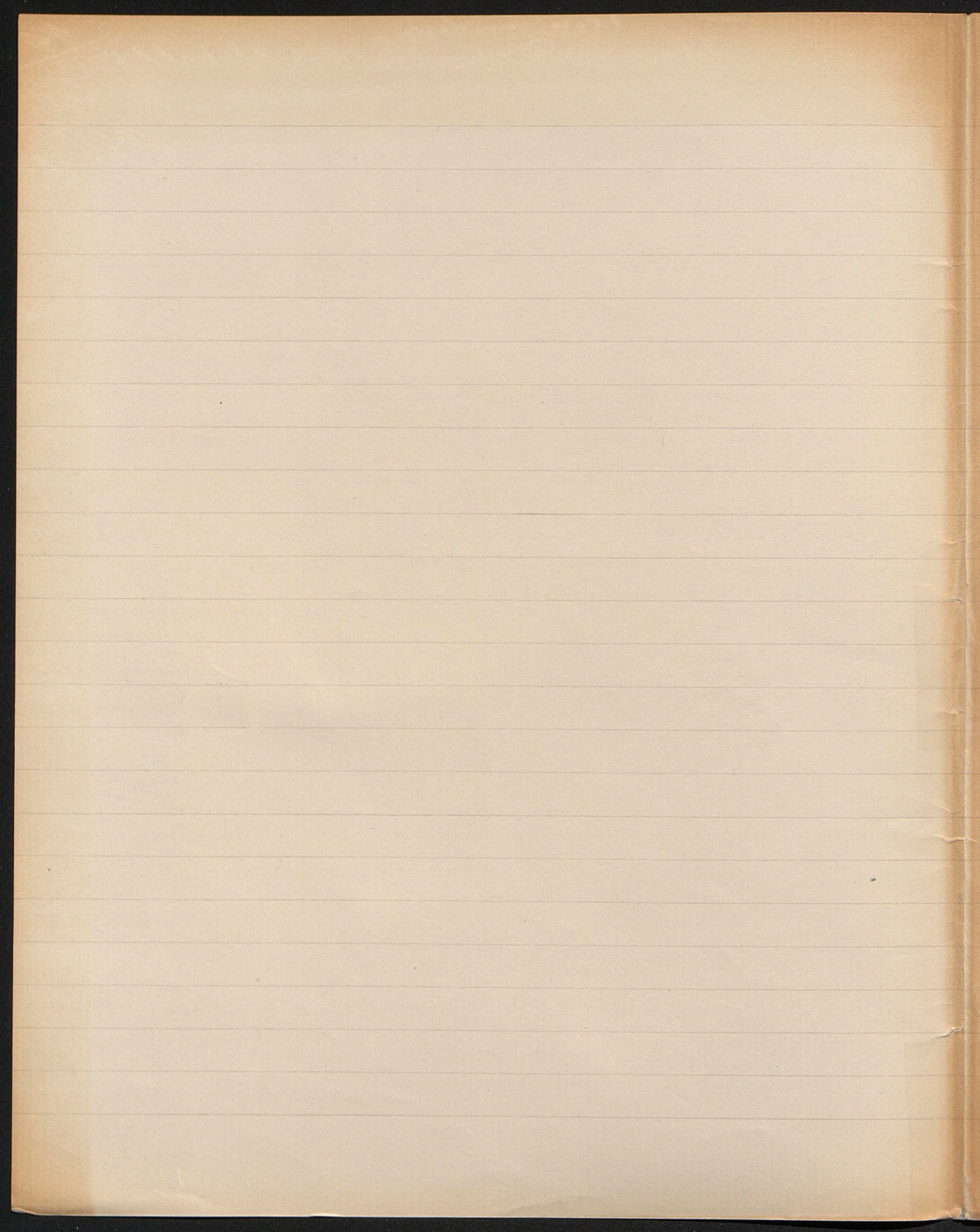




16

Troisième Leçon

De la marche à suivre en psychologie



3.1.

Après avoir reconnu qu'il existe une science des faits intérieurs, nous avons assimilé sous plusieurs rapports la méthode suivie dans l'étude de cette science, & celle qu'ont suivie les sciences naturelles. Nous allons achever cette comparaison, puis nous examinerons quelle marche nous devons suivre dans l'étude de la psychologie. Nous verrons si nous devons d'abord nous occuper des idées, comme l'a fait Lock, ou + des facultés, + de ce qui produit les idées, c.à.d. comme l'a fait Condillac. Nous indiquons d'avance

ordre que nous suivrons.

que nous nous occuperons d'abord des facultés, & nous considérerons de quelle utilité il peut être de les étudier. Nous parlerons ~~ensuite~~ d'abord des systèmes de des facultés de l'âme, nous examinerons les classifications adoptées par les Français et les Ecossais, & nous nous arrêterons à le porte de l'Allemagne, sans y pénétrer.

Nous avons montré que la méthode d'observation dans les sciences philosophiques était sous plusieurs rapports la même que celle des sciences naturelles + quant à l'étude personnelle que peut faire chacun de soi +. Mais ici se présente une objection : # On dira peut être qu'on ne peut démontrer aux autres ce qu'on a découvert au dedans de soi-même ; Dans les sciences naturelles lorsque le physicien nous parle d'une expérience qu'il a faite, & à laquelle il voudrait nous faire croire, il a des moyens de communication ordinairement assez faciles ; il me renvoie à un objet matériel & sensible ; cette vérification

quel rapport y a-t-il entre la méthode de démonstration de chacune de ces sciences. —

Objection sur la possibilité de démontrer aux autres ce qu'on a découvert en soi-même. =

AN

a donc un grand avantage, celui de tomber sur des faits matériels & sensibles. En est-il de même dans la philosophie? On peut encore dire que la méthode est la même. Le physicien ne peut que me renvoyer à une expérience; que fera le philosophe? Il me renverra de même à une expérience. Il ne me dira pas: Regardez dans tel lieu; examinez tel objet matériel. Il me dira: Regardez en vous même; étudiez tel fait intérieur. Il y a donc encore ici une grande analogie entre les deux méthodes. Il y

avantage dans la vérification des faits psychologiques.—

a même cet avantage dans la vérification des faits psychologiques, que nous sommes partout en état de la faire; le philosophe a toujours présent l'objet de ses études; il est si intimement uni à nous que nous ne saurions nous en séparer. Les sciences naturelles, qui reposent sur des objets sensibles, sont cependant souvent difficiles à étudier; prenons, par exemple, l'anatomie; il n'est sans doute pas difficile de se procurer des corps humains, mais il

Difficulté d'étudier l'anatomie.—

y a eu des époques où les opinions religieuses s'opposaient d'une manière positive à ce que les physiologistes disséquassent des cadavres d'hommes pour faire des expériences. Alors on opérait sur des animaux; on prenait ceux qui paraissaient offrir par leur conformation une plus grande ressemblance avec l'homme,

Et de telles observations on tirait une foule d'inductions fausses. Le géologue est encore obligé d'aller observer sur le terrain même les matières dont il se compose, et de traverser les mers, de gravir les montagnes, de descendre dans les abîmes pour y constater les principes posés d'avance. Il ne suffit pas à un géologue d'être un savant infatigable il faut encore qu'il soit agile & vigoureux. + Enfin la gloire de tel géologue viendra du courage qu'il aura eu d'escalader le Mont-blanc ou le Chimborazo +. de même dans la botanique, ne faut-il pas entreprendre à chaque instant de longs & périlleux voyages, pour aller découvrir de nouvelles plantes +; mais pour étudier la philosophie, nous n'avons pas besoin d'aller chercher si loin, et avec tant de danger l'objet de nos observations; nous le trouvons en nous, partout il est avec nous; il faut encore remarquer ici que si les expériences qui concernent les faits intérieurs sont souvent délicates & fugitives, il en est quelquefois de même des expériences de la physique; on opère quelquefois en physique sur des matières extrêmement ténues, sur des gaz, expériences qui demandent des précautions infinies, des observations plusieurs fois répétées; il ne faut donc pas croire que les sciences naturelles donnent toujours à l'attention une prise plus forte que les sciences psychologiques; ce serait encore

La géologie

+ Ces dern. qualités sont quand aux autres étrangères à la géologie, mais +

La Botanique

+ que de mers faut-il traverser p. enrichir la Flore de la nouvelle Hollande.

L'étude des sciences psychologiques ne demande pas toujours une attention plus forte que celle des sciences naturelles. -

Bw

tomber dans l'exagération de croire qu'il faut toujours fermer les yeux, & s'éloigner de toute action des sens pour étudier les faits intérieurs, pour vérifier des expériences psychologiques. Le plus souvent on les fait dans des assemblées nombreuses. Le philosophe fait connaître observe partout au théâtre, en public, sur la place publique, sur le champ de bataille; souvent la manière dont une multitude accueille un mot, est la vérification de beaucoup d'expériences psychologiques. # C'est là surtout lorsqu'on voit une même idée produire le même effet sur un grand nombre de spectateurs qu'on constate l'identité qui existe entre les âmes humaines, & principalement quand il s'agit de choses qui sont d'un intérêt commun, d'idées qui se produisent sous une forme qui s'adresse à tout le monde, c'est à dire de l'éloquence. aussi Une grande assemblée est-elle le spectacle le plus instructif pour l'homme habitué à réfléchir. © On peut donc vérifier ses observations sur soi-même, ou sur toute autre personne que par une suite d'interrogations habiles, on fait accoucher de la vérité, suivant l'expression de Socrate, & à laquelle on montre qu'elle sait ce qu'elle croyait d'abord ne pas savoir; 2° 3me cas. On peut aussi sans interrogations, mais en choisissant les circonstances favorables pour faire sur d'autres personnes les observations psychologiques, obtenir une vérification aussi sûre que celle des sciences physiques. Nous voyons donc

Nombreuses occasions d'observer.—

C'est dans les assemblées que le philosophe saisit sur le fait la nature qui s'y montre dans toute la spontanéité de son énergie. Car les hom. ne se livrent jamais plus entièrement soit à leurs bons, soit à leurs mauvais penchants que quand ils sont réunis en grande masse.—

© ainsi en philosophie p. moyen de démonstration on peut renvoyer son antagoniste non pas à la répétition de la même expérience sur un objet mais à faire l'essai en lui-même de ce qu'on a fait en soi-même. 2° on peut le conduire par des interrogations successives. on peut enfin & c'est le obtenir une vérification bien plus sûre que celle des observat. physiologiq. lorsqu'on s'adresse p. cela non à des individus isolés mais à une foule assemblée qui ne manquera jamais de répondre à notre appel d'une manière flagrante solennelle et indélébile. =

une possibilité égale de vérification dans les sciences naturelles & dans les sciences psychologiques; & en même temps pour reconnaître moins de difficultés à bien des égards pour l'observation des faits intérieurs; remarquons encore ici que les sciences naturelles & psychologiques supposant une grande facilité pour les observations sont fort au dessus des sciences qui portent sur le témoignage des hommes, comme l'histoire, par exemple. Si on me nie l'existence d'un fait physique, si on me conteste que l'eau condensée par le froid se change en glace je puis renvoyer ~~[illegible]~~ l'incrédule au fait lui-même. Si on me nie un fait psycholog. par exemple, la liberté morale, je pourrai renvoyer à la conscience, puisque la liberté est un fait dont nous avons le sentiment; mais si on me nie un fait historique, la vérification n'est pas immédiate; il me faut le secours de la critique. Je m'appuie sur des livres. De quelle époque sont ces livres? Par quels auteurs ont-ils été composés? Voilà des questions à se faire; et l'on sent que les sciences physiques et psychologiques ont un avantage incontestable sur les sciences historiques, puisque les 1res offrent une manière de vérifier le fait, bien plus certaine & bien plus facile que les autres.

Interrogez les ~~[illegible]~~ multitudes

Il semble d'après cet exposé qu'on pourrait classer les sciences de faits de la manière suivante, d'après leur degré de certitude. D'abord les sciences purement hypothétiques, telles que

Classification des sciences d'après leur degré de certitude.

L 15

les mathématiques, ensuite les sciences de faits, savoir les sciences physiques & psychologiques, et enfin les sciences historiques.+ En psychologie, il ne s'agit que de décrire à celui à qui l'on parle ce que l'on éprouve soi-même, de lui demander s'il éprouve de son côté, & s'il ne se représente pas le phénomène, de l'amener à se le représenter.

+ la science historiq. n'a pas comme la psychol. une certitude d'observat. immédiate.

Mais p.quoi cette science où les vérifications sont si faciles, est-elle encore si peu avancée? Pourquoi même lui a-t-on fait le reproche de manquer d'authenticité? Cela tient à l'abus qu'on a fait de la philosophie, c.à.d. à la précipitation avec laquelle on a mêlé les conjectures aux faits observés. Il ne pouvait pas en être autrement. On conjecture d'abord plus qu'on n'observe; on s'est laissé entraîner par cette impatience de connaître, par ce désir instinctif de poser des problèmes qui ne devaient pas être résolus par ceux qui les posaient. Une autre raison du peu de progrès de la philosophie, c'est que tout le monde se croit juge dans ces matières, tandis que dans les autres on consulte ceux qui sont devenus habiles. Il est vrai que tout le monde est juge en philosophie mais c'est à condition de s'être rendu capable de juger, c.à.d. de réfléchir.‡ Si la philosophie est une science et une science aussi certaine que les sciences naturelles il faut l'étudier. Mais par où commencer cette étude? Voilà la 1re question qu'on se voit forcé de faire. Mais si en faisant cette question, je regarde en moi-même, je vois que je n'occupe rien de l'idée (?) l'idée de commencer. Il est donc naturel de s'occuper d'abord des idées. Mais qu'est-ce que l'idée? Prenons la définition la plus vulgaire, celle qu'indique l'étymologie du mot, ειδος, image. Il est bien possible que dans le principe les hommes des âges poétiques comme les Grecs, n'aient vu que des images; Mais moi, quand j'avais l'idée de commencer je n'avais aucune image dans l'esprit. Donc toutes les idées ne sont pas des images. La définition ne vaut rien. Sans examiner actuellement toutes celles qui ont été données

Pourquoi la philosophie n'a pas fait plus de progrès.

On accepte soit bien aisément deux philosophes juges (?) comme on porte en soi-même l'objet avec lequel doit être lequel on expérimente, chacun se croit juge...

‡‡ de réfléchir sérieusement dans une affaire qui intéresse nos destinées futures, quelle attention ne demande pas une pareille observation! mais comme le sujet est en nous, on diffère toujours de s'en occuper en attendant on ne juge soi [illegible] ni on s'en rapporte aux jugements des autres. Retour à la 1re question +

Par où il faut commencer l'étude de la philosophie.

De l'Idée.

à [illegible] pourquoi l'imagination des peuples matériels tout

là dessus, nous nous en tiendrons à une sorte large D 2
qui comprend toutes les autres. L'idée est une conception
de l'esprit quelqu'elle soit. Cette définition plus étendue
comprendra même les idées que nous avons [redacted]
du monde matériel. L'idée ou la conception de
l'esprit suppose quelque chose de préexistant. C'est
l'esprit qui fait ses idées. L'idée sera donc le
résultat de la puissance de l'esprit, de la faculté
+ remarquez que c'est ce dont l'esprit est cause.
intellectuelle. Pour bien connaître l'idée & sa nature,
origine vient de naître;
il faut connaître ce qui donne naissance à l'idée;

Des facultés.

& puisque l'idée naît de la faculté intellectuelle, nous
nous occuperons d'abord de cette faculté. Nous nous
demanderons d'abord quelle est cette faculté? N'y a-t-il
en nous qu'une ~~cette~~ faculté, ou y en a-t-il plusieurs? —

Vers la fin du siècle de Louis 14, Locke posa

Locke

la question d'une manière différente. Il s'occupa seulement
des idées. Il ne s'était pas même demandé quelle
est la nature de l'idée. Il avait d'abord cherché son
origine. Cette marche n'est pas trop raisonnable.
Car est-il possible de chercher ce qui a été dans l'esprit
avant de savoir ce qui y est actuellement? p. chercher
l'origine de l'idée il faut d'abord connaître son
état actuel dans l'esprit. Il fallait donc chercher ce que
c'est que l'idée, & quelles sont celles qui sont présentement
dans notre esprit. Après ces pro notions, on en
aurait cherché l'origine. Condillac venu après Locke

Condillac a eu la gloire de prendre la vraie méthode. il

pensa qu'au lieu d'examiner toutes les idées & d'en
donner le catalogue, il serait beaucoup plus court
d'examiner quelles sont les facultés qui les produisent.
Cette marche est raisonnable. Car comme toutes
les idées peuvent se rapporter à telle ou telle faculté,
comme à leur origine, si nous avons une
bonne généalogie des idées, nous sommes
par là même sur la voie p. trouver d'une
manière satisfaisante la génération des idées.
Nous ne voulons pas examiner ici le système de

D..

Condillac : voyons seulement s'il est bien utile p. la pratique d'étudier les facultés de l'ame.
Comme nous sommes censés être encore ~~de~~ entièrement étrangers à la philosophie, prenons un exemple très populaire, l'association des idées.

de l'association des idées.—

Le mot indique qu'il faut entendre par là une faculté par laquelle une idée amène une autre idée, sans qu'il y ait entre les deux une ~~idée~~ liaison bien rigoureuse. Ainsi la neige me fait penser aux Alpes, les Alpes me conduisent en Italie. L'Italie a été le théâtre de la 2de guerre Punique. et ramène Les Carthaginois qui ont figuré dans cette guerre, et de race Sémitique, ~~[illegible]~~ etc.

ma pensée se réfléchit sur les Juifs & sur Kabyles etc.

Voilà la marche de l'association des idées; l'une attire l'autre, sans qu'elles s'enchaînent entre elles d'une manière nécessaire. C'est encore ainsi par une suite d'opérations semblables qu'un homme fut conduit dans une conversation lorsqu'on parlait de la mort de Charles 1er roi d'Angleterre à demander la valeur du denier Romain. L'association des idées est infatigable. Elle est extrêmement légère dans son allure. il lui suffit de ressemblances très éloignées p. passer d'une idée à une autre; elle est le fondement de cette faculté brillante & légère mais non pas frivole qu'on appelle esprit dans le Monde &c. Sur l'association des idées reposent encore différents rapports, comme celui de la rime le plaisir des consonances et de l'allitération. L'allitération consiste à ~~employer~~ commencer un certain nombre de mots par la même lettre. On en voit un exemple dans ce vers : Et sola sicca secum spatiatur arena. — Incipe Maenalios mecum mea tibia versus. —

on sait que la poésie Islandaise est fondée en grande partie sur le principe. Il faut remarquer ici qu'un grand nombre de combinaisons de l'esprit en matière de morale + comme en mille autres manières + ont p. base l'association des idées. Voyons comme ce principe est susceptible de conséquences pratiques.

3.3.—

E₂

Conséquences pratiques.

La mode.

~~Voyons comme ce principe [illegible] de conséquences pratiques~~. Prenons par ex. la mode; La mode est un côté de l'art; c'est même le plus populaire. Quel est le mérite d'un habit? C'est de faire ressortir avantageusement la figure humaine; il faut qu'il soit en harmonie avec la forme de celui qui le porte avec elle. Ainsi cette mode qui prévalut dans le moyen âge, de porter des souliers dont les pointes recourbées se relevaient qq. f. jusqu'au genou, cette mode qui allongeait si prodigieusement le pied était préjudiciable. Elle rendait très large le point d'appui du corps, & diminuait beaucoup la grâce de la taille, & quoiqu'on ait vu [qu'un] pied trop mince et trop petit nous fatigue à voir, il faut cependant qu'on aperçoive le mérite de la difficulté vaincue. ~~un pied lourd & large comme celui d'~~ La largeur du pied de l'éléphant exclue toute idée d'équilibre, enlève toute la grâce d'une pose heureuse & ne nous montre que le repos de la masse. Cette chaussure était donc contraire aux principes éternels du beau. On sent aisément que dans la mode, comme dans tous les arts en général, il y a 2 principes: l'un qui tient à la nature éternelle du beau, et l'autre transitoire. Dans la mode, le principe éternel est que l'habit fasse ressortir la figure humaine. L'autre est celui qui introduit sans cesse les différences de richesses, d'esprit public. Ainsi pendant la révolution, il y eut un effort pour revenir à la simplicité grecque du costume grec. Au commencement de la restauration, il y eut une sorte de compromis entre la simplicité de la révolution, et les modes étoffées ~~les~~ voisines des Anglais. Dans le dr. temps il y a une velléité de retour vers la richesse bizarre de l'ancien régime. On a vu reparaître les grandes fleurs, les ramages; mais cette mode ne pouvait revenir réellement; car rien ne reparaît sur la scène du monde [illegible]. L'habit, avons nous dit, doit faire ressortir la figure humaine. Pour cela il doit dessiner ses formes d'une manière avantageuse. Ainsi les colliers & les bracelets sont une parure convenable p. une fe, tandis que les bagues sont une véritable irrégularité. Il est donc très utile d'étudier

ainsi p. quoi les souliers à la poulaine du moyen âge étaient si choquants,

mais non par richesse de [illegible]

Dans l'échafaudage des coiffures au moyen âge, il y av. une prétention contraire au sentiment réel du beau. Par ce moyen on [illegible] par la taille, T.S.V.P.

la faculté appelée association des idées. Car en matière de goût l'élément variable contient toujours les éléments historiques. Le costume le plus simple a été le costume grec; la vie la plus simple a été aussi celle des Grecs qui sacrifièrent tout au désir de conserver toujours l'unité politique. Si l'on avait sur la mode les mêmes renseignements que sur les autres parties de l'art, on en tirerait un grand livre de philosophie, la philosophie de la mode. Cet ex. que nous venons de citer nous montre donc qu'il est très utile, même pour la pratique, d'étudier les facultés dans leur nature. Ensuite nous étudierons les produits de ces facultés, les idées; voilà 2 grandes parties dans la science.

mais on élevait la hauteur. La proportion devenait bien difficile à garder, lorsqu'on ôte la figure au lieu de la hauteur. Il est donc très utile d'examiner la faculté qu'on appelle association des idées. Car en matière de goût nous avons deux éléments l'un fondé sur le sentiment du beau, l'autre sur l'association des idées qui introduit des éléments historiques. L'analyse exacte de l'association des idées nous donnera de grandes lumières dans l'hist. et dans la philos. Nous venons de le voir par un ex. qui est loin d'être frivole. Le costume, un des plus grands objets de l'art, est important dans l'humanité. Dans quel pays le costume a-t-il eu la plus stricte unité? C'est dans celui où a dominé la plus grande unité civile et sociale, c'est dans la Grèce. Quoi de plus simple en effet que le costume grec? C'est le sentiment d'unité extraordinaire qui faisait tout sacrifier à l'unité politique, à la cité. Si l'on avait... Le titre même de l'ouvrage contiendrait, il est vrai, une épigramme contre lui, la philosophie de ce qu'il y a de plus passager; mais la mode contient un élément immuable. —

Troisième Leçon

De la marche à suivre dans l'étude de la psychologie

Après avoir reconnu qu'il existe une science des faits intérieurs, nous avons assimilé sous plusieurs rapports la méthode suivie dans l'étude de cette science et celle qu'ont suivie les sciences naturelles. Nous allons achever cette comparaison, puis nous examinerons quelle marche nous devons suivre dans l'étude de la psychologie. Nous verrons si nous devons d'abord nous occuper des idées comme l'a fait Lock, ou de ce qui produit les idées, c'est à dire des facultés, comme l'a fait Condillac. Nous indiquerons d'avance que nous nous occuperons d'abord des facultés et nous considérerons de quelle utilité il peut être de les étudier. Nous parlerons plus tard des systèmes des facultés de l'âme ; nous

117v

examinerons les classifications adoptées par les Français et les Ecossais, et nous nous arrêterons à la porte de l'Allemagne sans y pénétrer. Nous avons montré que la méthode d'observation dans les sciences philosophiques était sous plusieurs rapports la même que celle des sciences naturelles quant à l'étude personnelle que peut faire chaque individu, mais ici se présente une objection: quel rapport y a-t-il entre la méthode de démonstration de chacune de ces sciences?

—

Objection sur la possibilité de démontrer aux autres ce qu'on a découvert soi-même.

—

On dira peut-être qu'on ne peut démontrer aux autres ce

118v

qu'on a découvert soi-même.
Dans les sciences naturelles,
lorsque le physicien nous
parle d'une expérience qu'il
a faite, et à laquelle il
voudrait nous faire croire
il y a des moyens de
communication ordinairement
assez faciles; il me renvoie
à un objet matériel et
sensible. cette vérification a
donc un grand avantage celui
de tomber sur des faits
matériels et sensibles. En
est-il de même dans la
philosophie? On peut encore
dire que la méthode est la
même. Le physicien n'a pu
que me renvoyer à une
expérience; que fera le
philosophe? Il me renverra
de même à une expérience.
Il ne me dira pas: Regardez
dans tel lieu, examinez tel

objet matériel. Il me dira: Regardez en vous-même, étudiez tel fait intérieur. Il y a donc encore ici une grande analogie entre les deux méthodes. Il y a même cet avantage dans la vérification des faits psychologiques que nous sommes partout en état de la faire; le philosophe a toujours présent l'objet de ses études, il est si intimement uni à nous que nous ne saurions nous en séparer. Les sciences naturelles quoique portant sur des objets sensibles sont cependant difficiles à étudier, prenons par exemple l'anatomie; il n'est sans doute pas difficile de se procurer des corps humains mais il y a eu des époques où les opinions religieuses s'opposaient d'une manière positive à ce que les physiologistes

120v

dissequassent des cadavres d'hommes pour faire des expériences. Alors on opérait sur des animaux on prenait ceux qui parais saient offrir par leur confor mation une plus grande ressemblance avec l'homme, Et de telles observations on tirait une foule d'inductions fausses. Le géologue est encore obligé d'aller observer sur le terrain même, les matières dont il se compose et de traverser les mers, de gravir les montagnes, de descendre dans les abîmes pour y constater les principes posés d'avance. Il ne suffit pas à un géologue d'être un savant infatigable il faut encore qu'il soit agile et vigoureux. Ces dernières qualités sont sans doute étrangères à la géologie, mais enfin le

gloire de tel géologie viendra du courage qu'il aura eu d'escalader le Mont blanc ou le Chimboraz de même dans la botanique, ne faut il pas entreprendre à chaque instant de longs et périlleux voyages pour aller découvrir de nouvelles plantes, que de mers faut il traverser pour enrichir la flore de la nouvelle Hollande! mais pour étudier la philosophie nous n'avons pas besoin d'aller chercher si loin, et avec tant de dangers l'objet de nos observations, nous le trouvons en nous partout il est avec nous, il faut encore remarquer ici que si les expériences qui concernent les faits intérieurs sont souvent délicates et fugitives, il en est quelquefois de même des expériences de la physique, on opère

122v

quelquefois en physique sur des matières extrêmement ténues sur des gaz, expériences qui demandent des précautions infinies des observations plusieurs fois répetées; il ne faut donc pas croire que les sciences naturelles donnent toujours à l'attention une prise plus forte que les sciences psychologiques, ce serait encore tomber dans l'exagération de croire qu'il faut toujours fermer les yeux et s'éloigner de toute action des sens pour étudier les faits intérieurs, pour vérifier des expériences psychologiques. Le plus souvent on les fait dans des assemblées nombreuses, le philosophe fait son métier observe partout; au théâtre, en public, sur la place publique sur le champ de bataille, souvent la manière

dont une multitude accueille un mot est la vérification de beaucoup d'observations psychologiques. C'est dans les assemblées que le philosophe saisit sur le fait la nature qui s'y montre dans toute la spontanéité de son énergie car les hommes ne se livrent jamais plus entièrement soit à leur bon soit à leur mauvais penchant que quand ils sont réunis en grande masse. ~~Aussi en philosophie pas moyen~~ C'est là surtout lorsqu'on voit une même idée produire le même effet sur un grand nombre de spectateurs qu'on constate l'identité qui existe entre les âmes humaines et principalement quand il s'agit de choses qui sont d'un intérêt commun. d'idées qui se produisent sous une

124v

forme qui s'adresse à tout le monde, c'est à dire de l'éloquence. aussi une grande assemblée est-elle le spectacle le plus instructif pour l'homme habitué à réfléchir. Aussi en philosophie par moyen de démonstration on peut renvoyer son antagoniste non pas à la répétition de la même expérience sur un objet mais à faire l'essai en lui-même de ce qu'on a fait en soi même. On peut le conduire par des interrogations successives... on peut enfin, et c'est là obtenir une vérification bien plus sûre que celle des observations physiologiques et on s'adresse pour cela non à des individus isolés, mais à une foule assemblée qui ne manque jamais de répondre à notre

125v

appel d'une manière frappante solennelle et intelligible. On peut donc vérifier ses observations sur soi-même ou sur toute autre personne que par une suite d'interrogations habiles on fait accoucher de la vérité suivant l'expression de Socrate et à laquelle on montre qu'elle sait ce qu'elle croyait d'abord ne pas savoir. On peut aussi sans interrogations mais en choisissant les circonstances favorables pour faire sur d'autres personnes les observations psychologiques obtenir une vérification aussi sûre que celle des sciences physiques. Nous voyons donc une possibilité égale de vérification dans les sciences naturelles et dans les sciences psychologiques, et en même temps nous connaissons moins de difficultés

126v

à bien des égards pour l'observation des faits intérieurs. Remarquons encore ici que les sciences naturelles et psychologiques supposant une grande facilité pour les observations sont fort au dessus des sciences qui portent sur le témoignage des hommes comme l'histoire par exemple. Si on me nie l'existence d'un fait physique si on me conteste que l'eau condensée par le froid se change en glace, je puis renvoyer l'incrédule au fait lui-même. Si on me nie un fait psychologique, par exemple la liberté morale je pourrai renvoyer à la conscience puisque la liberté est un fait dont nous avons le sentiment. Interrogez les multitudes... mais si on me nie un fait historique, le

127v

vérification n'est pas immédiate il me faut le secours de la critique : je m'appuie sur des livres. De quelle époque sont ces livres ? Par quels auteurs ont-ils été composés ? Voilà des questions à se faire et voilà tout que les sciences physiques et psychologiques ont un avantage incontestable sur les sciences historiques puisque les premières offrent une manière de vérifier le fait bien plus certaine et bien plus facile que les autres. Il semble d'après cet exposé qu'on pourrait classer les sciences de faits de la manière suivante d'après leur degré de certitude

D'abord les sciences purement hypothétiques, telles que les mathémathiques, ensuite les sciences de faits, savoir les sciences physiques et psychologiques

128v

et enfin les sciences historiques.
La science historique n'a pas comme la psychologie une attitude d'observation immédiate en psychologie il ne s'agit que de décrire à celui à qui l'on parle ce que l'on éprouve soi-même, de lui demander s'il éprouve de son coté, et s'il ne se représente pas le phénomène de l'amener à se le représenter.
Mais pourquoi cette science où les vérifications sont si faciles, est elle encore si peu avancée? Pourquoi même lui a-t-on fait le reproche de manquer d'authenticité? Cela tient à l'abus que l'on a fait de la philosophie c'est à dire à la précipitation avec laquelle on a mêlé les conjectures aux faits observés. Il ne pourrait pas en être

autrement. On conjecture d'abord plus qu'on n'observe : on s'est laissé entraîner par cette impatience de connaître, par ce désir instinctif de poser des problèmes qui ne devaient pas être résolus par ceux qui les posaient.

Pourquoi la philosophie n'a pas fait plus de progrès

Une autre raison du peu de progrès de la philosophie, c'est que tout le monde se croit juge dans ces matières, tandis que dans les autres on consulte ceux qui sont devenus habiles. Il est vrai que tout le monde est juge en philosophie, mais c'est à condition de s'être rendu capable de juger c'est à dire de réfléchir, de réfléchir sérieusement dans une affaire qui intéresse nos destinées futures quelle attention ne demande pas une pareille observation ! mais comme le sujet est en

130v

nous on diffère toujours de s'en occuper et en attendant ni on ne juge soi-même, ni on ne s'en rapporte au jugement des autres. On ajoute foi bien aisément aux philosophes, comme on porte en soi même l'objet avec lequel et sur lequel on expérimente, chacun se croit juge.

Par où il faut commencer l'étude de la philosophie

Si la philosophie est une science et une science aussi certaine que les sciences naturelles il faut l'étudier, mais par où commencer cette étude ? Voilà la première question qu'on se voit forcé de faire. Mais si en faisant cette question je regarde en moi-même, je vois que je m'occupe d'une idée l'idée de commencer. Il est donc naturel de s'occuper d'abord des idées. Mais qu'est-ce que l'idée ? Prenons la définition

la plus vulgaire celle qui indique l'etymologie du mot εἶδος, image. Il est bien possible que dans le principe les hommes des âges poetiques, comme les grecs, à une epoque où l'imagination des peuples materialisait tout, n'aient vu que des images. Mais moi quand j'avais l'idée de commencer je n'avais aucune image dans l'esprit. Donc toutes les idées ne sont pas des images. La definition ne vaut rien. Sans examiner actuellement toutes celles qui ont été données là dessus, nous nous en tiendrons à une fort large qui comprend toutes les autres. L'idée est une conception de l'esprit quelqu'elle soit. Cette definition plus étendue comprendra même les idées que nous avons du monde materiel. L'idée ou la conception de l'esprit suppose

quelque chose de préexistant. C'est l'esprit qui fait ses idées. L'idée est donc le résultat de la puissance de l'esprit, de la faculté intellectuelle. Mais qu'est-ce donc que l'esprit ? Car pour bien connaître l'idée et sa nature, (nature vient de nasci) il faut connaître ce qui donne naissance à l'idée et puisque l'idée naît de la faculté intellectuelle nous nous occuperons d'abord de cette faculté. Nous nous demanderons d'abord quelle est cette faculté ? N'y a-t-il en nous qu'une faculté ou y en a-t-il plusieurs ?

Vers la fin du siècle de Louis XIV Locke posa la question d'une manière différente. Il s'occupa seulement des idées. Il ne s'était pas même demandé quelle est la nature de l'idée : Il avait d'abord

133v

cherché son origine, cette marche n'est pas trop raisonnable. Car est-il possible de chercher ce qui a été dans l'esprit avant de savoir ce qui y est actuellement ? Pour chercher l'origine de l'idée il faut d'abord connaître son état actuel dans l'esprit. Il fallait donc chercher ce que c'est que l'idée et quelles sont celles qui sont présentement dans notre esprit après ces premières notions on en aurait cherché l'origine. Condillac venu après Locke a qui la gloire de prendre la vraie méthode, il pensa qu'au lieu d'examiner toutes les idées et d'en donner le catalogue, il serait beaucoup plus court d'examiner quelles sont les facultés qui les produisent. Cette marche est raisonnable. Car comme toutes les idées peuvent se rapporter à telle ou telle faculté comme

134v

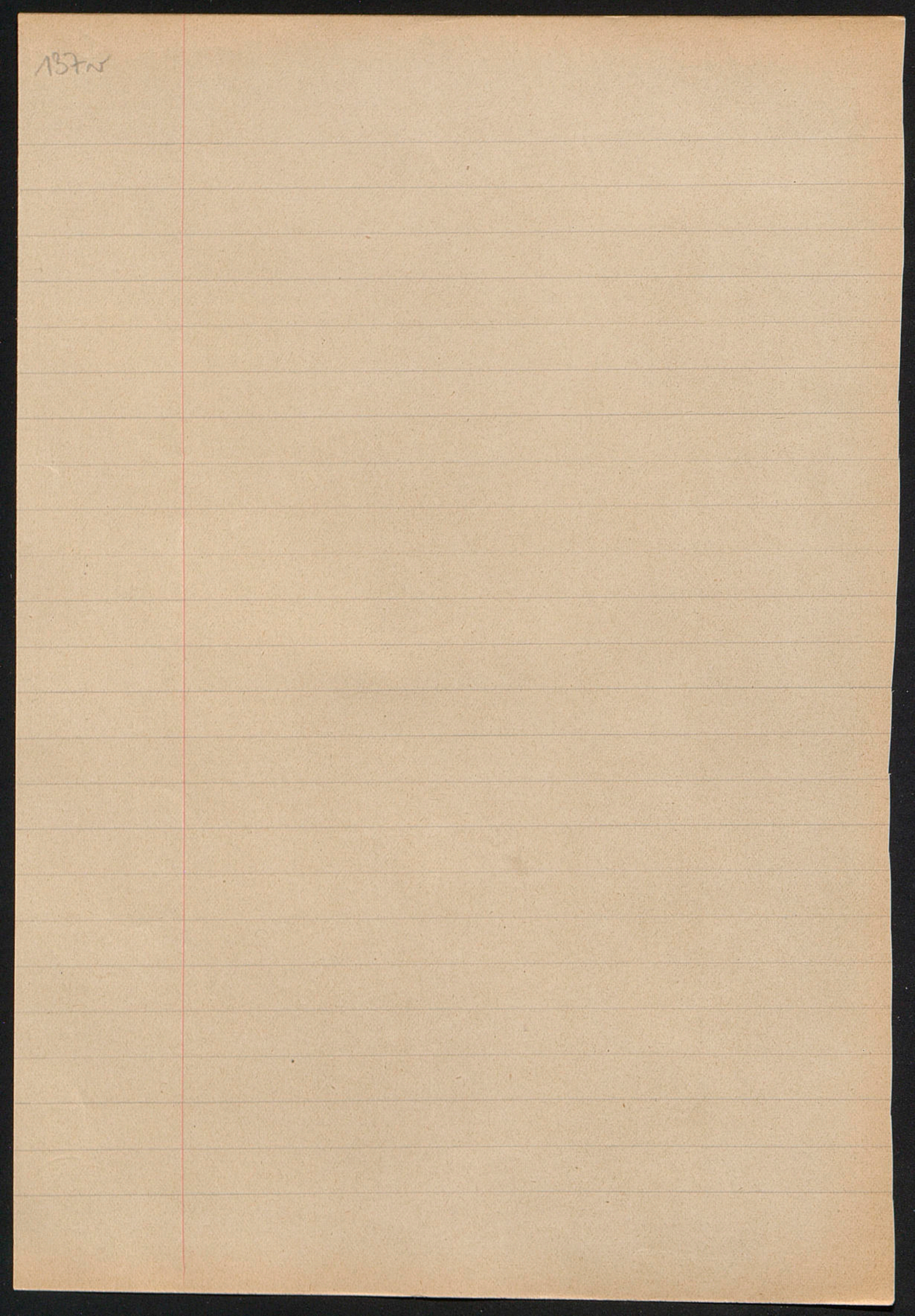
a leur origine, si nous avons une bonne généalogie des idées nous sommes par là même sur la voie pour trouver d'une manière satisfaisante la génération des idées. Nous ne voulons pas examiner ici le système de Condillac: voyons seulement s'il est bien utile pour la pratique d'étudier les facultés de l'âme. Comme nous sommes censés être encore entièrement étrangers à la philosophie, prenons un exemple très populaire, l'association des idées. Le mot indique qu'il faut entendre par là une faculté par laquelle une idée amène une autre idée sans qu'il y ait entre les deux une liaison bien rigoureuse. Ainsi la neige me fait penser aux alpes, les alpes me conduisent en Italie, l'Italie a été le

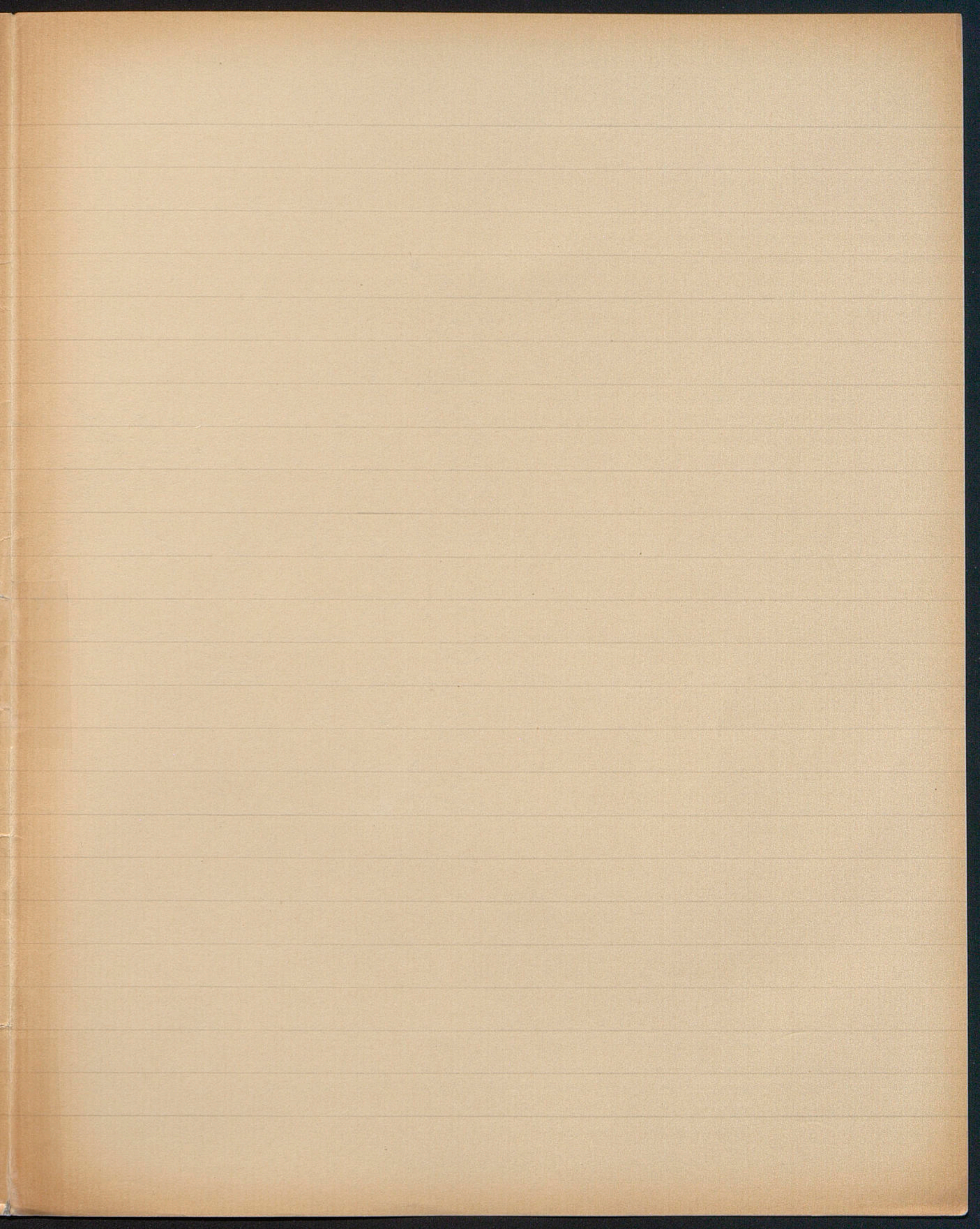
135v

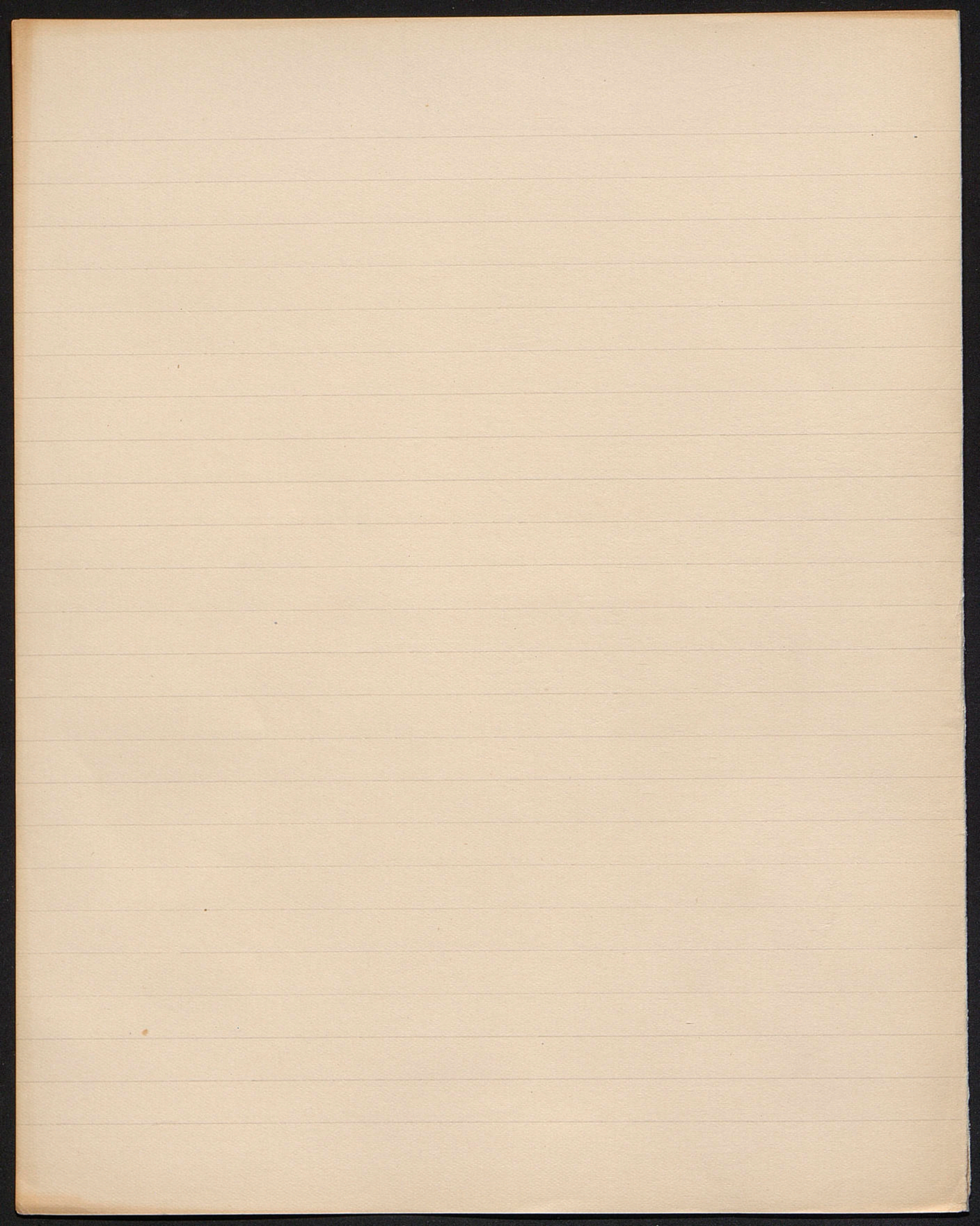
théâtre de la seconde guerre punique, et comme les Carthaginois qui ont figuré dans cette guerre étaient de race sémitique ma pensée se reflechit sur les Juifs sur la Bible, etc. Voilà la marche de l'association des idées. L'une attire l'autre sans qu'elles s'enchaînent entre elles d'une manière nécessaire. C'est encore ainsi par une suite d'opérations semblables qu'un homme fut conduit dans une conversation lorsqu'on parlait de la mort de Charles Ier, roi d'Angleterre, à demander la valeur du denier ~~Romain~~ roman. L'association des idées est infatigable. Elle est extrêmement légère dans son allure. il lui suffit de ressemblances très éloignées pour passer d'une idée à une autre, elle est le

136v

fondement de cette faculté brillante et légère mais non pas frivole qu'on appelle esprit dans le monde. Sur l'association des idées reposent encore différents rapports comme celui de la rime, le plaisir des consonnances et de ~~la~~ l'allitération. L'allitération consiste à commencer un certain nombre de mots par la même lettre. On en voit un exemple dans ce vers: Et sola sicca secum spatiatur arena. Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus. On sait que la poésie Islandaise est fondée en grande partie sur ce principe. Il faut remarquer ici qu'un grand nombre de combinaisons de l'esprit en matière de morale comme en mille autres matières ont pour base l'association


137v°





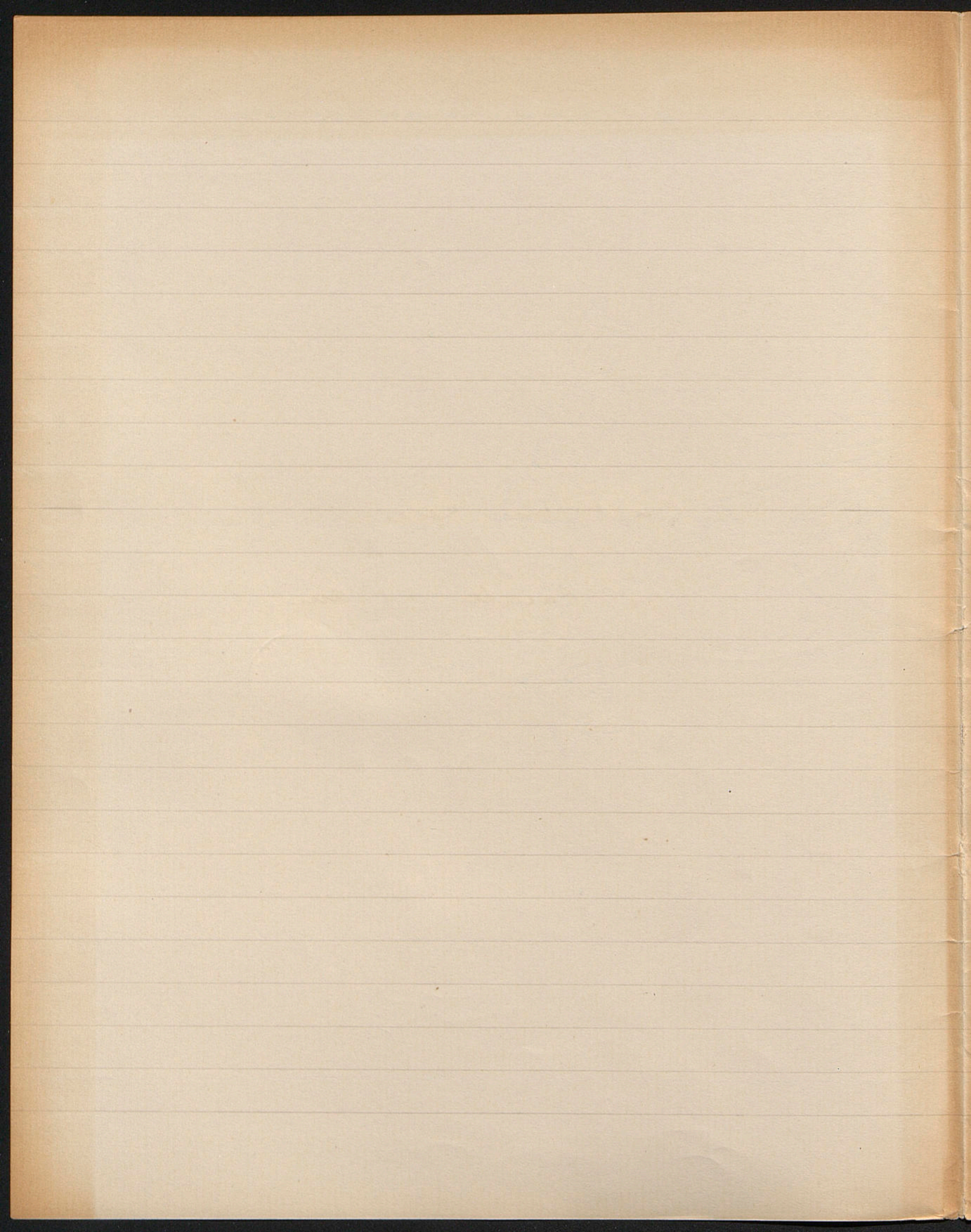
Quatrième Leçon.

—

Des Facultés de l'âme

—





Des facultés de l'âme.

Nous allons passer rapidement en revue les systêmes des

Systême de Condillac. facultés de l'âme, en commençant par celui de Condillac. A la vue d'un objet que je n'ai pas coutume de voir, j'éprouve une sensation ; elle s'accroît, et son intensité changeant sa

~~† qui vient la comparaison~~ ~~qui est une double attention~~ † nature, je l'appelle attention†; si cette attention se concentre sur un objet nécessaire à mes besoins, elle est accompagnée d'un malaise qui devenant plus fort se change en désir.

Résumon. ~~Excellente réfutation de ce systême donnée par Mr. de la Romig.~~ ~~Essayons de réfuter brièvement ce systême.~~ La

Réfutation. sensation est bien l'impression que ~~fait~~ fait sur l'âme un objet extérieur, par l'intermédiaire des sens. Mais au moment où ce phénomène a lieu, qu'est-ce qui agit ? J'ignore si c'est l'objet extérieur, mais assurément ce n'est pas moi. ma volonté n'y est pour rien ; qu'une lumière frappe mes yeux, et que cette impression soit communiquée à mon âme, suis-je pour quelque chose dans ce phénomène ? Non,

‡ Et je continue même mon raisonnement, sans avoir été détourné en rien dans mon attention. car il s'est produit sans moi, et peut-être malgré moi, alors même que je pensais à tout autre chose ‡. La sensation est donc chose tout-à-fait passive. L'attention peut bien se montrer à l'occasion de cette sensation, & en faire sortir une idée ; elle peut la transformer, mais elle n'en est pas une transformation ; elle est essentiellement active, & l'activité ne peut naître de la passivité. Puisque la sensation ne saurait devenir attention, le systême de Condillac manque par la base, & tout ce qu'il bâtira dessus s'écroulera.

Une fois qu'on eut renversé le systême de Condillac, on lui substitua,

Systême de Mr. la Romiguière. — un autre systême ~~est~~ élevé bien ingénieux remarquable par ~~la~~ la symétrie et ~~de~~ des parties ; tout commence avec l'attention, c'est-à-dire avec l'activité de l'âme ; la comparaison est une double attention ; le raisonnement une double comparaison. Ces facultés réunies sont les forces intellectuelles de l'âme & donnent naissance aux facultés de la volonté. L'attention concentrée sur un objet agréable, utile ou nécessaire, devient le désir. Or souvent on désire

(Si Mr. La Romiguière avait entendu par la liberté la faculté de choisir, il l'aurait mise avant la préférence puisqu'avant de préférer, il faut avoir la faculté de choisir; mais chez lui la liberté est plus restreinte, il ne la fait venir qu'après le repentir et l'expérience. Avant d'être éclairée, elle n'est jamais que la préférence.—)

plusieurs objets, et l'on se détermine pour l'un, après les avoir tout comparé. De là la préférence; mais pour faire ce choix, il a fallu avoir la faculté de choisir, la liberté. Voilà la volonté.—

Nous ne ferons pas un examen rigoureux de ce système. Nous présenterons seulement deux objections qu'on y a faites.

1ère Objection.

(Je ne comprends pas ce raisonnement. Je sais fort bien qu'on ne fait pas la vérité et qu'on la trouve mais je ne vois pas ce que cela prouve ici. Mr. La Romiguière n'a jamais dit que l'attention fût la faculté de produire la vérité, & de ce qu'elle est la faculté de trouver la vérité, il ne suit pas qu'elle soit une faculté de la volonté. Il est bien vrai qu'on ne peut être attentif sans le vouloir; mais peut-on conclure de là que l'attention est une faculté de la volonté? De ce que l'attention vient après la volonté, il ne suit pas qu'elle en soit une faculté. Mr. La Romiguière a classé les facultés d'après leur but. Il a appelé facultés de l'entendement celles qui nous ont été données pour acquérir des connaissances, et facultés de la volonté celles qui sont propres à nous faire atteindre le bonheur. Selon moi, l'objection ne prouve qu'une chose, c'est que Mr. La Romiguière aurait dû commencer son système par la volonté et en faire le fondement de toutes les autres facultés.—)

On a dit: 1°. L'attention est une faculté de la volonté plutot que de l'entendement, en effet les choses de l'intelligence peuvent bien être connues par suite d'une attention volontaire qu'on leur accorde. Mais dès que la volonté attentive a fait son devoir, la lumière apparaît invinciblement. Si j'ai un problème à résoudre, je dis avant tout: je veux résoudre ce problème, & alors je donne mon attention à ses conditions; lorsque l'attention m'a conduit jusqu'à un certain point, la solution éclate à mes yeux, que je le veuille ou non; la perception de la vérité est bien le résultat de mon attention volontaire; mais à la suite de cette attention vient la vérité, sans que la volonté y puisse rien. Si un individu, par suite d'une intelligence dépravée, nie cette vérité, elle n'en subsiste pas moins dans la conscience du genre humain; mais ce qui est commun à l'humanité, c'est ce qu'elle n'a pas fait, ~~ce qu~~ c'est ce qui lui est supérieur. L'humanité a voulu acquérir la vérité, et cette volonté une fois mise à exécution, c'est-à-dire l'attention, lui a fait trouver ce qu'elle cherchait. L'attention a été un acte de la volonté, & c'est toujours cette volonté qui est la première cause de la découverte de la vérité; l'attention n'a été que le moyen; l'attention est donc une faculté de la volonté.

2me Objection

2°. L'attention concentrée sur un objet désirable n'est pas le désir. L'attention c'est de la volonté, de l'activité; en est-il de même du désir? N'y a-t-il que de la volonté dans ce désir entraînant que nous alléguons aux tribunaux pour diminuer nos fautes,

et qu'ils prennent en considération, reconnaissant qu'il y a eu dans notre action une part de fatalité! Ce que nous appelons désir est l'entraînement du monde extérieur, c'est l'ennemi de l'homme. Le désir tient si peu à la volonté, que le plus noble acte de la volonté est de le combattre & de le vaincre.

Si le désir était de la volonté, plus on désirerait plus on userait de la volonté, de sorte que le principal usage de la volonté serait de beaucoup désirer, ce qui donnerait naissance à une ~~singulière~~ étrange morale.

Caractère de la philosophie des Écossais. — On voit maintenant la génération des trois systèmes. Le 1er est celui de Condillac; il part de la sensation; le second tire les facultés de l'attention; (il fait la gloire de M. de la Romiguière) et enfin le 3me, allemand d'origine, conteste ces résultats, & semble partir de la volonté. Plaçons à côté de ces systèmes, non plus un système, mais l'ingénieuse nomenclature des Écossais; ils ne systématisèrent point; mais en recherchant ce qu'il y a dans l'homme, ils rassemblent les éléments d'un système; ils ont vu une chose puis une autre, et ont tout noté; (c'est la manière de Reid & de Dugald-Stewart.) Ils reconnaissent bien l'attention parmi les facultés de l'intelligence, mais ils reconnaissent en même temps, qu'elle ne produit pas tous nos actes; ils avouent qu'il y a dans l'homme une partie étrangère à la volonté, l'instinct qui précède la raison & qui guide l'homme, alors que la réflexion ne peut encore le conduire. Le genre humain aurait péri mille fois, s'il eût débuté par l'exercice de la raison; qui dit instinctif, dit divin; car si ce n'est pas moi qui agis, ce ne peut être que Dieu. Ajoutons à cela qu'échappant aux inconvéniens d'une marche systématique les Écossais ont donné de chacune des facultés des analyses très fines, et très applicables aux réalités; en sorte que l'on peut dire d'eux, ce que l'on disait de Socrate, qu'ils ont fait descendre la philosophie du Ciel; leur philosophie n'est pas restée (comme celle de Locke) dans la sécheresse d'une métaphysique ennemie de l'application; elle a donné une théorie du droit, de

141

l'art, etc... et rattaché la philosophie au système général de la science.

Kant. — C'est à cette application que travaillait le génie fort & systématique en Allemagne; avec son vaste génie Kant a essayé de tirer ~~un extrait~~ de sa psychologie & de sa morale. Il a pensé à la philosophie de l'histoire, & a composé un livre intitulé, Essai sur l'histoire considérée d'après les vues d'un citoyen du monde. Cet ouvrage n'a pas fondé d'école. — Il embrassait aussi dans sa vaste érudition les sciences physiques; il a fait un traité de géographie physique plein de génie, il a trouvé des étoiles dont on a constaté l'existence & les lois, et quand sa philosophie aurait été anéantie, ce qui n'est pas, il n'en resterait pas moins un des plus savants hommes qui aient existé.

Kant ne serait pas un philosophe, s'il n'avait fait que donner un traité de psychologie. Il a essayé ‡

① Il n'est pas seulement spéculatif, il s'est fait un nom comme astronome.

Toutes ces classifications qui ont pour but les unes de lier & d'unir les facultés de l'âme, les autres d'observer & d'analyser nos facultés, ont de très grands avantages.

Utilité de ces systèmes & de ces nomenclatures. — D'abord en liant les facultés les unes aux autres, on a fait découvrir entre elles des rapports qui n'avaient pas encore été aperçus & l'on donne à la psychologie une forme scientifique qui est peut-être prématurée, mais qui après tout est le d[er] but et le couronnement de la science. Car une science n'est science qu'autant qu'elle a une forme.

Ceux qui ont multiplié le nombre des facultés, en négligeant de les enchaîner, et en cherchant leurs résultats, ont fait une entreprise d'une grande utilité pratique et peuvent être regardés comme les artistes de la philosophie. Il faut les lire tous, car on profite du faux comme du vrai. tous portent leur tribut à la science.

Il y a encore une classification très limitée qui ramène toutes les facultés à 2 ou 3. Au-dessous de l'homme est la sensibilité, qui l'entraîne, au-dessus est la raison, la participation commune aux idées de Dieu; au centre est la partie personnelle, la partie responsable, la partie dont les actes peuvent seuls nous être imputés, la volonté. En suivant cette classification, on arrive à des résultats pratiques, par de rigoureuses déductions, mais le chemin est bien plus long, bien moins accessible au vulgaire, que celui de ces bons Écossais, qui nous font des facultés distinctes de la raison, de l'imagination. Ils analysent surtout avec soin cette d[ernière] faculté, & en étudient tous les résultats, et toutes les applications. Sans systématiser les facultés, ils considèrent leurs produits dans les arts, dans la sculpture, la peinture & l'architecture de chaque époque.

Parmi les arts liés à l'imagination, il en est qui non seulement lui doivent leur origine mais dont les produits lui sont adressés. D'autres sont nés de l'imagination, mais produisent des objets soumis à nos sens, et s'adressent par conséquent à la faculté de percevoir. –

Dans les arts, l'imitation ne doit pas être trop frappante; ils ne doivent pas seulement s'adresser aux sens; il faut encore qu'ils frappent l'imagination. Pourquoi à la vue des ressemblances parfaites qu'offrent les figures de cire, un sentiment de malaise vient-il saisir l'âme? C'est que l'imitation trop exacte ne donne pas de place à l'imagination; nous pensions voir des réalités, et nous nous sommes assurés bientôt que ces formes manquaient du mouvement et de la vie; voilà pourquoi les statues coloriées du moyen âge excitent en nous une impression désagréable parce qu'en effet elles visent trop à l'imitation. Voilà pourquoi la sculpture du 18e siècle, en voulant animer des personnages est tombée dans un genre faux. Chez les anciens, le Laocoon fait de pénibles efforts, mais il a près de lui le serpent qui les comprime. Ainsi les anciens s'adressent plus aux sens qu'à l'imagination; les modernes s'adressent moins à la perception qu'à l'imagination. Il fallait alors de l'expression, et il faut avouer que cette expression est difficile avec l'immobilité. Cependant l'immobilité est le principe essentiel de la sculpture. Que faut-il en conclure? Nous dirons comme un célèbre historien de la philosophie, que la sculpture est exclusivement antique; qu'elle exprimait avant tout la représentation de la beauté de la forme, et le soin comme l'adoration de la beauté de la forme appartiennent au paganisme. Au contraire la peinture est toute entière dans l'expression, c. à d. dans la représentation, non de la forme extérieure, mais des sentiments et de l'âme, non de la beauté physique mais de la beauté morale. La peinture est donc éminemment moderne et chrétienne. Car, chez les modernes, la variété dans l'unité domine, à la place de l'unité grecque. –

Des facultés de l'âme.

—

Système de Condillac —

Nous allons passer rapidement en revue les systèmes des facultés de l'âme, en commençant par celui de Condillac. A la vue d'un objet que je n'ai pas coutume de voir, j'éprouve une sensation elle s'accroît et son intensité changeant sa nature, je l'appelle attention; si cette attention se concentre sur un objet nécessaire à nos besoins elle est accompagnée d'un malaise qui devenant plus fort se change en désir. Résumons l'excellente réfutation de ce système donnée par monsieur de la Romig

Réfutation

La sensation est bien l'impression que fait sur l'âme un objet extérieur, par l'intermédiaire des sens. mais au moment où ce phénomène a lieu, qu'est-ce qui agit ? J'ignore si c'est l'objet extérieur, mais assurément

144v

ce n'est pas moi, ma volonté n'y est pour rien, qu'une lumière frappe mes yeux et que cette impression soit communiquée à mon âme, suis-je pour quelque chose dans ce phénomène Non, car il s'est produit sans moi et peut-être malgré moi, alors même que je pensais à tout autre chose. Et je continue même mon raisonnement sans avoir été détourné en rien dans mon attention. La sensation est donc chose tout à fait passive. L'attention peut bien se montrer à l'occasion de cette sensation et en faire sortir une idée; elle peut la transformer, mais elle n'en est pas une transformation elle est essentiellement active, et l'activité ne peut naître de la passivité. Puisque la sensation ne saurait devenir attention, le

145v

système de Condillac manque par la base, et tout ce qu'il bâtira dessus s'écroulera.
Une fois qu'on eut renversé le système de Condillac on lui substitua un autre système bien ingénieux et bien remarquable par l'étroite symétrie des parties.

Système de Mr La Romiguière

tout commence avec l'attention c'est à dire avec l'activité de l'âme la comparaison est une double attention. le raisonnement une double comparaison. Ces facultés réunies sont les forces intellectuelles de l'âme et donnent naissance aux facultés de la volonté. L'attention, concentrée sur un objet agréable, utile ou nécessaire devient désir or souvent on désire plusieurs objets, et l'on se détermine pour l'un après les avoir tous comparés. De là la préférence. mais pour faire ce choix, il a fallu avoir

146v

la faculté de choisir, la liberté. Voilà la volonté. (¹)
Nous ne ferons pas un examen rigoureux de ce système, nous présenterons seulement deux objections qu'on y a faites.

1re objection — On a dit 1° L'attention est une faculté de la volonté plutôt que de l'entendement, en effet les choses de l'intelligence peuvent bien être connues par suite d'une attention volontaire qu'on leur accorde, mais dès que la volonté attentive a fait son devoir la lumière apparaît invinciblement. Si j'ai un problème à résoudre, je dis avant tout : je veux résoudre ce problème

---

(¹) Si M. de la Romiguière avait entendu par liberté la faculté de choisir, il l'aurait mise ~~…~~ avant la préférence puisqu'avant de préférer, il faut avoir la faculté de choisir. mais chez lui la liberté est plus restreinte, il ne la fait venir qu'après le repentir et la préférence avant d'être éclairée elle n'est jamais que préférence.

147v

et alors je donne mon attention à ses conditions. Lorsque l'attention m'a conduit jusqu'à un certain point, la solution éclate à mes yeux, que je le veuille ou non. La perception de la vérité est bien le résultat de mon attention volontaire. Mais à la suite de cette attention vient la vérité, sans que la volonté y puisse rien. Si un individu par suite d'une intelligence dépravée nie cette vérité elle n'en subsiste pas moins dans la conscience du genre humain. Mais ce qui est commun à l'humanité c'est ce qu'elle n'a pas fait, c'est ce qui lui est supérieur. L'humanité a voulu acquérir la vérité, et cette volonté une fois mise à exécution, c'est à dire l'attention, lui a fait trouver ce qu'elle cherchait. L'attention a été un acte de

148v

la volonté, et c'est toujours cette volonté qui est la première cause de la découverte de la vérité; l'attention n'a été que le moyen l'attention est donc une faculté de la volonté. (1)

2°. L'attention concentrée sur un objet désirable n'est pas le désir. L'attention c'est de la volonté, de l'activité en est-il de même du désir? n'y a-t-il que de la volonté dans ce

---

(1). Je ne comprends pas ce raisonnement. Je sais fort bien qu'on ne fait pas la vérité et qu'on la trouve. Mais je ne vois pas ce que cela prouve ici. Mr La Romiguière n'a jamais dit que l'attention fut la faculté de produire la vérité et de ce qu'elle est la faculté de trouver la vérité, il ne suit pas qu'elle soit une faculté de la volonté; il est bien vrai qu'on peut être attentif sans le vouloir, mais peut-on conclure de là que l'attention ~~soit~~ ~~est~~ est une faculté de la volonté? De ce que l'attention vient après la volonté, il ne suit pas qu'elle en soit une faculté. Mr de La Romiguière a classé les facultés d'après leur but. Il a appelé facultés de l'entendement celles qui nous ont été données pour acquérir des connaissances, et facultés de la volonté celles qui sont propres à nous faire atteindre le bonheur. Selon moi, l'objection ne prouve qu'une chose c'est que Mr de La Romiguière aurait dû commencer son système par la volonté et en faire le fondement de toutes les autres facultés.

149v

désir entraînant que nous alléguons aux tribunaux pour diminuer nos fautes, et qu'ils prennent en considération, reconnaissant qu'il y a eu dans notre action une part de fatalité ? Ce que nous appelons désir est l'entraînement du monde extérieur c'est l'ennemi de l'homme. Le désir tient si peu à la volonté, que le plus noble acte de la volonté est de le combattre et de le vaincre.

Si le désir était de la volonté plus on désirerait plus on userait de la volonté, de sorte que le principal usage de la volonté serait de beaucoup désirer ce qui donnerait naissance à une singulière et étrange morale.

On voit maintenant la génération des trois systèmes. le 1er est celui de Condillac il part de la sensation. le second tire les facultés de l'attention il fait la gloire de Mr de La Romiguière, et

150v

Caractère de la philosophie des Ecossais.

enfin le troisième allemand d'origine conteste ces résultats et semble partir de la volonté. Plaçons à côté de ces systèmes non plus un système, mais l'ingénieuse nomenclature des Ecossais, ils ne systématisent point, mais en recherchant ce qu'il y a dans l'homme, ils rassemblent les éléments d'un système, ils ont vu une chose, puis une autre et ont tout noté. C'est la manière de Reid et de Dugald-Stewart, ils reconnaissent bien l'attention parmi les facultés de l'intelligence mais ils reconnaissent en même temps qu'elle ne produit pas tous nos actes. ils avouent qu'il y a dans l'homme une partie étrangère à la volonté, l'instinct qui précède la raison et qui guide l'homme alors que la réflexion ne peut encore le conduire. Le genre humain aurait péri mille fois, s'il eût débuté par

151v

152

l'exercice de la raison, qui dit instinctif, dit divin, car si ce n'est pas moi qui agis, ce ne peut être que Dieu. Ajoutons à cela qu'échappant aux inconvénients d'une marche systématique, les Ecossais ont donné de chacune des facultés, des analyses très fines et très applicables aux réalités, en sorte que l'on peut dire d'eux ce que l'on disait de Socrate, qu'ils ont fait descendre la philosophie du Ciel, leur philosophie n'est pas restée comme celle de Locke dans la sécheresse d'une métaphysique ennemie de l'application elle a donné une théorie du Droit, de l'art, etc, et rattaché la philosophie au système général de la science.

Kant. C'est à cette application que travaillait le génie fort et systématique d'un allemand. Kant ne se serait pas cru

philosophe s'il n'avait fait que
donner un traité de psychologie
Il a essayé avec son vaste génie
de tirer de sa psychologie et de sa
morale un cours de droit ~~et de~~
Il a pensé à la philosophie de
l'histoire et composé un livre
intitulé : Essai sur l'histoire considérée
d'après les vues d'un citoyen du monde
Ce livre n'a pas plus de quinze
pages. Il embrassait aussi dans
sa vaste érudition les sciences
physiques, il a fait un traité
de géographie physique livre de
génie, il n'est pas seulement
spéculateur il s'est fait un
nom comme astronome. il a
trouvé des étoiles dont on a
constaté l'existence et les lois
et quand la philosophie aurait
été anéantie, ce qui n'est pas,
il n'en resterait pas moins un
des plus savants hommes qui
aient existé.

toutes ces classifications qui ont pour but les unes de restreindre de lier et d'unir les facultés de l'âme les autres d'observer et d'analyser nos facultés, ont de très grands avantages.

Utilité de ces systèmes et de ces nomenclatures

—

D'abord en liant les facultés les unes aux autres, on fait découvrir entr'elles des rapports qui n'avaient pas encore été aperçus et l'on donne à la psychologie une forme scientifique qui est peut-être prématurée mais qui après tout est le dernier but et le couronnement de la science, car la science n'est science qu'autant qu'elle a une forme.

Ceux qui ont multiplié le nombre des facultés en négligeant de les enchaîner et en cherchant leurs résultats, ont fait une entreprise d'une grande utilité pratique et peuvent être regardés

154v

comme les artistes de la philosophie. Il faut les lire tous, car on profite du faux comme du vrai, tous portent leur tribut à la science.
Il y a encore une classification très limitée qui ramène toutes les facultés à deux ou trois; au dessous de l'homme est la sensibilité qui l'entraîne au dessus est la raison, la participation commune aux idées c'est à dire Dieu. au centre est la partie personnelle, la partie responsable, la partie dont les actes peuvent seuls nous être interprétés, la volonté.
En suivant cette classification on arrive à des résultats pratiques pas de rigoureuse déduction mais le chemin est bien plus long bien moins accessible au vulgaire, que celui de ces bons Ecossais qui nous font des

155v

facultés distinctes de la raison de l'imagination. Ils analysent surtout avec soin cette dernière faculté et en étudient tous les résultats et toutes les applications. Sans systématiser les facultés ils considèrent leurs produits dans les arts, dans la sculpture la peinture et l'architecture de chaque époque. Parmi les arts liés à l'imagination, il en est qui non seulement lui doivent leur origine, mais dont les produits lui sont adressés. D'autres sont nés de l'imagination, mais produisent des objets soumis à nos sens et s'adressent par conséquent à la faculté de percevoir.

Dans les arts l'imitation ne doit pas être très frappante. ils ne doivent pas seulement s'adresser aux sens, il faut encore

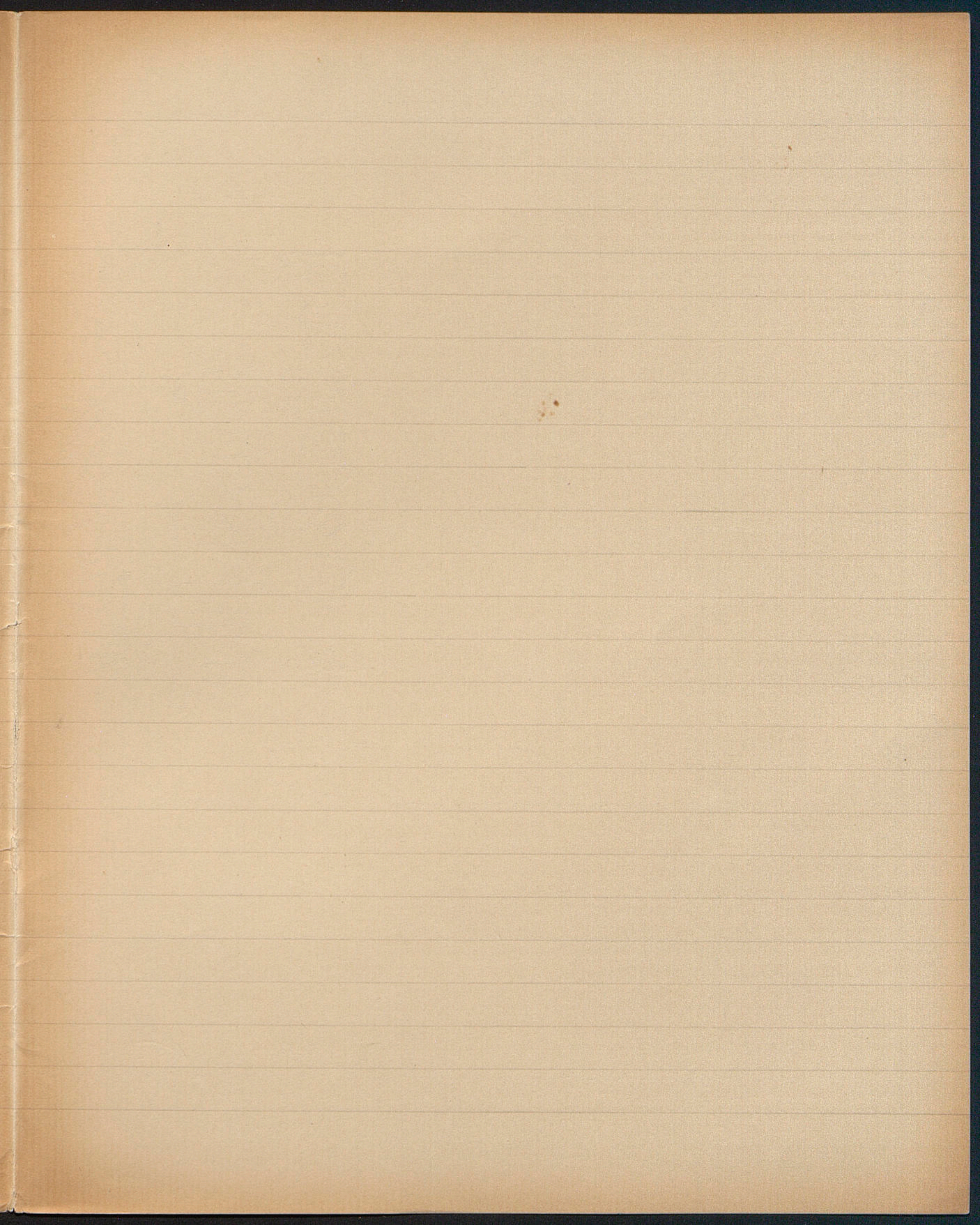
156v

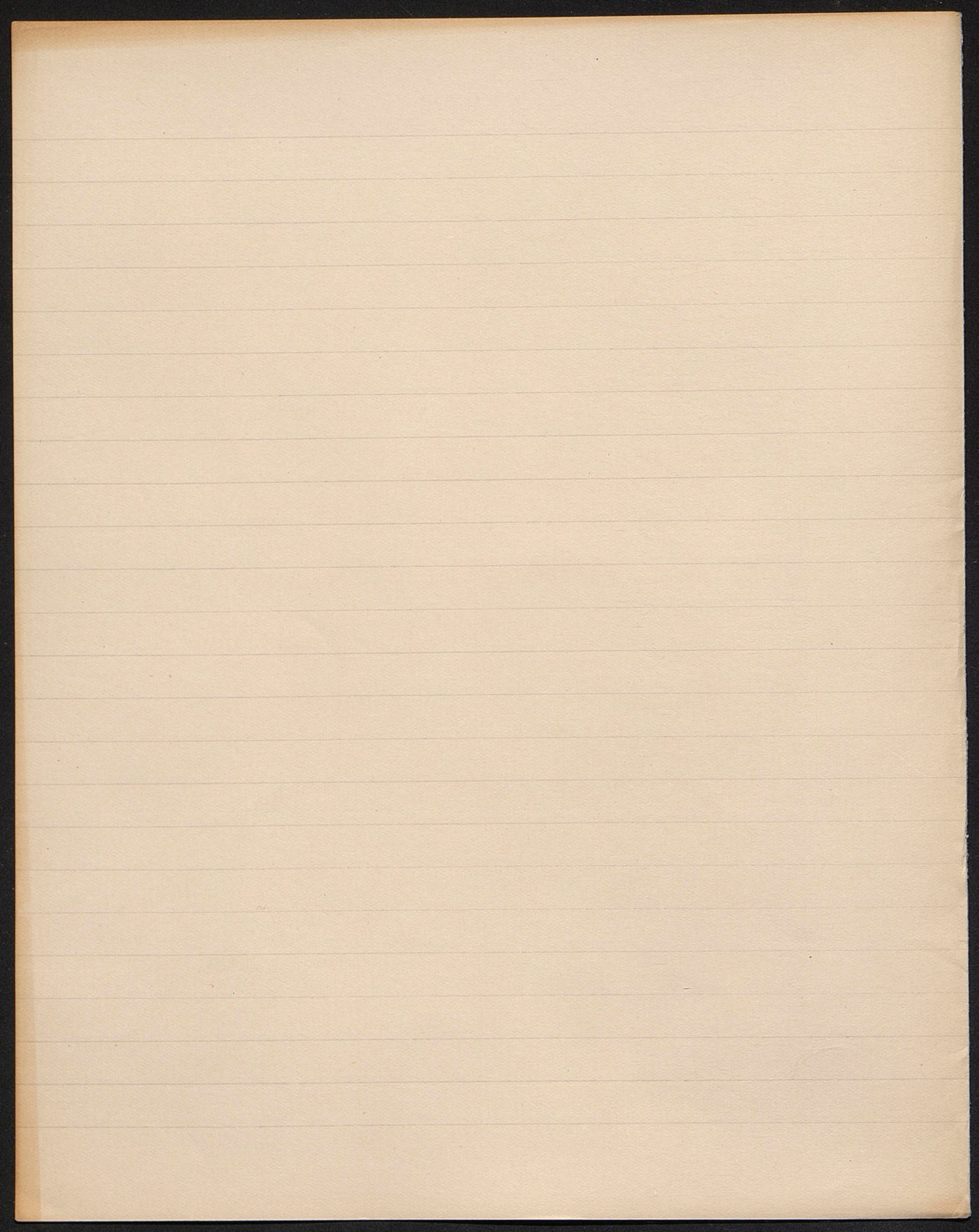
qu'ils frappent l'imagination. Pourquoi à la vue des ressemblances parfaites qu'offrent les figures de cire, un sentiment de malaise vient-il serrer l'âme ? C'est que l'imitation trop exacte ne donne pas de place à l'imagination nous pensions voir des réalités et nous nous sommes assurés bientôt que ces formes manquaient du mouvement et de la vie. Voilà pourquoi les statues coloriées du moyen-âge excitent en nous une impression désagréable, parce qu'en effet elles visent trop à l'imitation. Voilà pourquoi la sculpture du dernier siècle en voulant animer des personnages est tombée dans un genre faux. Chez les anciens le Laocoon fait de pénibles efforts mais il a près de lui le serpent qui les comprime. Ainsi les anciens s'adressent plus aux sens

157v

qu'à l'imagination; les modernes s'adressent moins à la perception qu'à l'imagination. Il fallait alors de l'expression, et il faut avouer que cette expression est difficile avec l'immobilité. Cependant l'immobilité est le principe essentiel de la sculpture: que faut-il en conclure? — Nous disons comme un célèbre historien de la philosophie, que la sculpture est exclusivement antique, qu'elle exprimait avant tout la représentation et la beauté de la forme et le soin comme l'adoration de la beauté de la forme appartiennent au paganisme. Au contraire la peinture est toute entière dans l'expression c'est à dire dans la représentation non de la forme extérieure, mais des sentiments et de l'âme, non de la beauté physique mais de la beauté morale. La peinture est devenue éminemment moderne et chrétienne, car chez les modernes la variété dans l'unité domine à la place de l'unité grecque.

158v





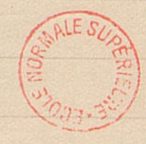
18

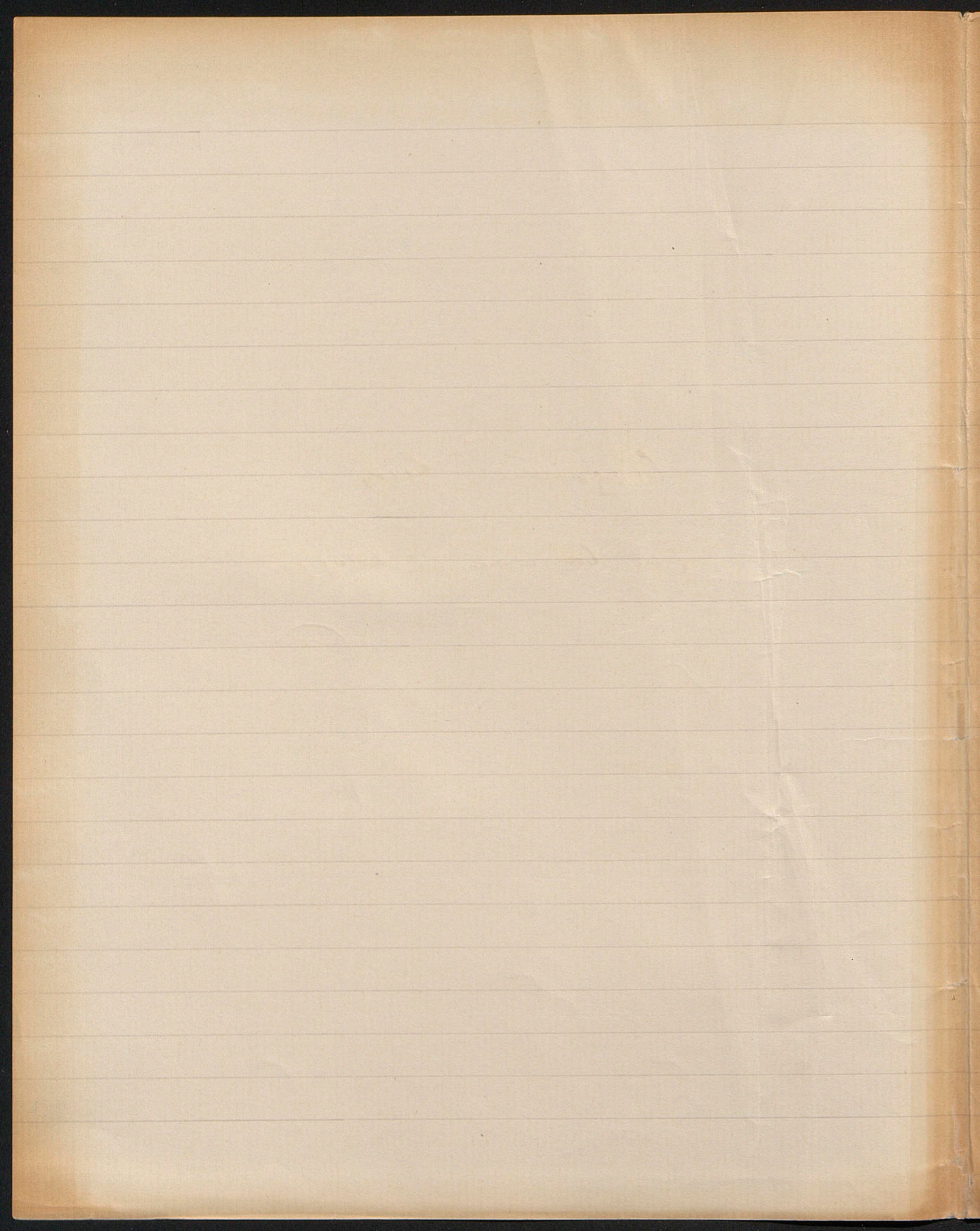
Cinquième Leçon

—

La Conscience psychologique

—





5.1. A2

Dans la 2e leçon, nous avons donné plusieurs classification des facultés de l'âme. Nous avons commencé par cette classification ou plutôt cette réduction absolue des facultés de l'âme à une seule, à la sensation, qui n'est pas une faculté. Car faculté vient de facere, et la sensation ne fait rien, elle est passive. Nous avons exposé les motifs p. lesquels tous les philosophes modernes ont rejeté ce système. Il n'y a pas maintenant en Europe un seul philosophe qui défende la doctrine de Condillac, sans aucune modification. Nous avons examiné les modifications qu'on y a faites, et nous avons à ce propos parlé d'un des systèmes les plus récents qui ramène tout à l'entendement et à la volonté. Nous lui avons opposé une classification plus exacte et peut être plus scientifique. toutefois on nous a entendu ajouter qu'il ne fallait pas attacher une importance exagérée aux classifications qu'elles ét plus ou moins complètes, plus ou moins avantageuses; les unes, comme les Ecossais, facilitent les applications pratiques par le nombre étendu des facultés; les autres, comme les Allemands, en réduisant les facultés, marchent dans une voie plus scientifique, et leur classification est bonne. Nous n'avons fait qu'indiquer la théorie des Ecossais; l'exposer avec rapidité, tel est l'objet de notre leçon. —

Cette théorie s'est placée très haut dans la philosophie européenne, moins p. la profondeur des vues et la rigueur des formes que p. la richesse des applications qu'on en a tirées. Historiquement elle mérite tous nos hommages p. avoir été le 1er retour du 18me siècle à des croyances nobles et élevées. La tentative de Kant bien supérieure en tout point aux doctrines des Ecossais, n'est venue qu'après eux, et en partie à cause d'eux. —

Voici la marche que nous suivrons. Nous parcourrons les idées des Ecossais sur les facultés de l'âme, et dans ce cadre qui semble resserré, nous pourrons y faire une partie considérable de la psychologie et de la métaphysique. Toutes les notions d'un ordre médiocrement élevé, toutes celles qui n'ont rien de technique, auxquelles on peut aller par le bon sens vulgaire, se placeront dans la théorie des Ecossais. —

Nous entamerons alors la philosophie de Kant seulement p. indiquer la route qu'il faut parcourir. Nous commencerons comme la philosophie spiritualiste des temps modernes a commencé, par la doctrine écoss. c.à.d. le bon sens. Nous finirons par la doctrine allemande c.à.d. la science. Le programme de nos leçons est tiré des 50 premières pages des esquisses de

A v°

philos. morale par D. Steward. Ces 5 ou 6 pages ne touchent pas la morale. Elles sont une espèce d'introduction fort succincte, mais fort substantielle sur la psychologie. D. Steward s'est moins piqué d'être clair que d'être complet, s'il n'y a guère d'idées dans la philos. écossaise, qui ne soit au moins indiquée dans ses esquisses. Quant aux développements nous les prendrons dans le maître de cette philosophie dans Reid. Les fragments de M. Royer Collard nous serviront non à éclaircir, mais à approfondir la [illegible] de Reid. Nous trouverons encore nos développements dans les élémens de la philosophie de Mess. Hum. traduits par MM. Prevost & Fary. Nous les chercherons rarement dans les autres philos. écossais. Les seuls qui fassent autorité sont Reid & Dugald Steward.

Pourquoi développer les 5 ou 6 pages de D. Steward? – C'est que leur développement est bien en partie dans la phil. écoss., mais qu'il y est selon la manière écoss. c. à. d. qu'il est compliqué & obscurci de chaque page par une réfutation des philosophes du temps. Les écossais [illegible] par le sentiment de l'utilité. C'est un grand travail que de démêler leur pensée au milieu des accessoires polémiques qui l'environnent de toutes parts. En général toutes les digressions que nous y rencontrons de toute part d'Hume par sont peu intéressantes p. la philosophie Européenne. Ce sont des guerres de ménage entre les philos. écoss. et les philos. écoss. Il est possible d'éclaircir toute l'obscurité de la philosophie théorie écoss. par des exemples que nous tirerons de dehors –

5. 2.

B

La conscience. — Reid ~~Dugald~~ l'a distinguée comme la plus importante mais il ne l'a pas mise en tête de son système.

En tête de la nomenclature des facultés de l'âme, Dugald Stewart a placé la conscience qui est aussi le point d'où Descartes est parti. La conscience est la connaissance immédiate que l'âme a de ses sensations & de ses pensées. C'est la vue des phénomènes qui se passent en elle. Encore ce mot vue est-il bien faible pour exprimer l'idée d'un être se regardant lui-même regardant dans ce qui regarde, voyant dans toute sa profondeur; idée bien au-dessus de celle qu'on a de la vue physique. En un mot, la conscience peut être définie: ce qui se connaît soi-même. Elle ne nous quitte jamais. Elle est une règle certaine de vérité, & dès le moment que nous n'avons pas conscience d'un fait de l'âme, c'est que ce n'en est réellement pas un, mais peut-être une impression qui nous vient des objets extérieurs.

Son autorité.

On a dit souvent que de toutes nos facultés la conscience est celle qui a le plus d'autorité. En effet on a douté de l'existence du monde extérieur, de l'existence de Dieu; mais comment douter de la pensée? Ce ne pourrait être qu'avec la pensée elle-même. ~~Mais~~ Cependant quoique la logique nous conduise à regarder la conscience comme ayant une autorité supérieure à celle des autres facultés, ~~cependant~~ il n'en est pas ainsi aux yeux du sens commun. Dans la pratique le genre humain croit aussi fermement à l'existence du monde extérieur qu'à celle des faits de conscience, et du reste sa croyance est légitime. Car si on regarde comme infaillible la pensée qui juge ses propres modifications, pourquoi lui refuser la même infaillibilité, lorsqu'elle porte des jugements sur les modifications de la matière, sur la nature extérieure, jugements qui présentent le même caractère d'universalité? La conscience n'a pas moins d'importance aux yeux de la morale qu'à ceux de la psychologie. [illegible]

C'est qu'il n'a des modifications de la matière qu'une connaissance médiate. Les instruments qui la lui transmettent, étant plus ou moins imparfaits, elle doit lui inspirer moins de confiance.

Je sens le Moi; je reconnais l'être qui a telle pensée, tel sentiment; j'ai alors la conscience de 2 choses; d'abord j'ai la conscience du moi qui a pensé la veille, & ensuite j'ai celle du moi qui pense aujourd'hui; & je sur conduis à prononcer ce jugement que le moi d'hier est le même que le moi d'aujourd'hui, ce qu'on

Elle nous donne avec la mémoire la certitude de notre identité personnelle.

B v°

peut exprimer de la manière suivante : La conscience aidée de la mémoire nous révèle notre identité personnelle. Otez la conscience & l'homme n'est plus rien ; plus de réflexion pour lui, il ne sait pas ce qui se passe en lui.

Il peut se passer sur l'âme, il y prend part.

~~tant d'états de l'âme différents sans plaisir, ni intérêt, mais l'âme n'y prend part par la conscience, elles sont comme si elles n'existaient~~

Otez la mémoire, sa pensée est resserrée dans le point imperceptible du moment présent+. Dès lors plus de moyen de discuter, de raisonner, ni même de juger.

+ quand je suis au 2d membre d'une période, le 2d a déjà fui de mon souvenir. —

Quelque vives que soient ~~les sensations~~ appartenantes, quelque distinctes que soient nos perceptions, ~~nous ne pouvons~~ nous ne pouvons lier nos pensées ~~par les perceptions~~ si la mémoire nous manque.

Cependant nous ne distinguons souvent une chose présente qu'à la faveur de

Ch. Serjastier

& quelle importante conséquence ne résulte-t-il pas de là en morale ! Un être qui n'a pas conscience de ses actes, ne saurait être coupable ; on ne peut ~~les~~ lui imputer ; un être qui ne se souvient pas, pourra toujours être coupable, mais il ne pourra être puni ; il pourra souffrir ; mais comme il ne saura pas qu'il souffre pour expier une faute, l'idée de peine ne sera réellement plus dans les souffrances qu'il endurera, ce ne sera pour lui qu'un accident physique.

De la perception.

Nous avons parlé de la faculté par laquelle l'homme se sent & connaît sa nature intérieure ; mais l'homme a aussi à faire du monde qui l'entoure ; il lui faut donc une faculté par laquelle il applique l'intérieur à l'extérieur, pour connaître ce qui est hors de lui. Les Écossais appellent cette faculté, perception. & ici il faut bien distinguer la perception de la sensation. Celle-ci est essentiellement passive ; c'est la modification produite dans l'âme par l'impression faite par un objet sur un de nos organes, modification dont nous concevons que l'âme ait conscience sans que pour cela elle connaisse rien hors d'elle. La perception est essentiellement active ; j'ai la sensation par le moyen des sens ; j'en aurai la perception si mon âme agit sur cette sensation. Quoique nous ne percevions pas par les sens, ils sont néanmoins les organes nécessaires de la sensation, sans laquelle il n'y aurait pas de perception ; et par là même ils ont une grande influence sur cette faculté. Il est nécessaire de faire entre eux quelques distinctions. — Deux seulement

La sensation vient me frapper, et faute de diriger mon attention je ne puis m'en rendre compte. Si j'y applique mon attention, alors vient ce genre de connaissance qu'on appelle perception. —

Remarques sur les sens. —

s'appliquent à un objet extérieur, le tact & le goût ; ~~impropre le goût est plutôt un office de tact~~ les autres ne s'y appliquent pas immédiatement mais par une matière. Le tact a été répandu sur tout le

C

corps de l'homme, parcequ'il est la condition nécessaire de la vie, tandis que les autres sens n'en sont que les instruments. Le tact nous fait connaître les qualités essentielles de la matière, savoir l'étendue et la figure. Les autres sens nous révèlent les qualités secondes, ainsi appelées parceque nous ne les connaissons pas en elles-mêmes, mais seulement dans leurs modifications. Telles sont la couleur & la chaleur.

Descartes a prétendu que ces qualités secondes n'étaient réellement pas dans les corps, mais dans notre âme. + Ce qui a pu le porter à élever ce paradoxe, c'est l'ambiguïté que présentent les mots qui expriment ces qualités. Par ex. le mot *chaleur* désigne à la fois la propriété qu'a un corps d'exciter en nous le sentiment de chaleur et cette chaleur elle-même; il signifie tantôt une sensation, tantôt une modification de l'objet qui produit cette sensation.

Ceci nous conduit naturellement à des considérations de la plus haute importance; mais avant de les faire occupons nous ici de quelques remarques qu'a négligées Dugald-Stewart. Et d'abord, en considérant nos organes, il est impossible de ne pas reconnaître qu'ils sont disposés de manière à correspondre précisément aux lois du monde physique & matériel, de sorte que l'homme & la nature semblent être 2 pièces faites l'une pour l'autre. comme dans l'architecture les angles saillants & les angles rentrants. Cette parfaite analogie de la nature & de l'homme est une source féconde de poésie à une époque primitive, et de philosophie dans les siècles postérieurs. Nous remarquerons par ex. ce rapport d'une manière toute particulière dans l'appropriation de notre stature aux divers objets qui nous environnent. Si l'homme avait quelques pieds de moins, il serait disproportionné avec les grands arbres & les grands quadrupèdes; si on lui donne quelques pieds de plus, il le sera avec les petits animaux; entre leur grandeur & leur petitesse demesurée. & les arbres ne pourront plus lui servir d'abri; la plupart des objets, saisissables à la main dans l'état actuel, cesseront de l'être. toute l'harmonie de la nature sera détruite. Il faut encore faire ici une autre remarque non moins importante; c'est que dans toute science, on attribue à des phénomènes,

---

Les autres sens semblent devoir seulement servir la vie de l'assurer de ce qui peut lui être utile. mais le tact répandu sur tout le corps entier est le second et ..., indispensable. Si une partie de mon corps est insensible, je pourrai être en partie détruit, en cendres avant de m'en être aperçu. F

Paradoxe de Descartes sur les qualités secondes.

+ un poète anglais a réfuté par le sens commun cette doctrine erronée; il représente un étudiant d'Oxford qui revient chez lui après avoir achevé ses études. son arrivée est une fête p. toute sa famille. sa bonne mère est ravie d'avoir un fils si sage; malheureusement au milieu de l'allégresse il vient à se brûler. son fils alors commence une dissertation en forme p. lui prouver que la chaleur n'est pas dans les objets, qu'elle est dans l'âme, qu'il n'y a rien de réel à l'extérieur. Cette scène assez comique dans l'original fait ressortir l'absurdité de l'hypothèse. Comment donc un grand esprit a-t-il pu soutenir une pareille opinion

L'homme & la nature sont deux pièces faites l'une pour l'autre. F

si l'homme av. 30 pieds, le bœuf serait p. lui un serviteur disproportionné avec les travaux qu'il aurait à exécuter. il n'y aurait plus que l'éléphant qui

il était comme un pourrait servir de bête de somme. mais l'éléphant ne vit pas dans tous les climats, & on sait que p. sa nourriture il consomme énormément. =

On doit distinguer l'ame de la matière.

différents en sujet différent. Si donc nous apercevons d'un côté l'attention, la comparaison, le raisonnement, etc; de l'autre l'étendue, la figure, la résistance, nous devons attribuer ces deux classes de phénomènes à des sujets essentiellement différents. La science pourra parvenir à des résultats plus rigoureux que la psychologie. Mais en attendant jusqu'à ce que les physiologistes aient prouvé que l'ame et la matière sont identiques, nous devons d'après le simple notion du sens commun reconnaître et distinguer la matière sur laquelle se produisent les phénomènes sensibles, et l'ame où se passent les faits intérieurs. —

◯ voyez la fin de la Rédaction —

Nous voyons dans l'esprit humain des idées que l'on ne peut facilement attribuer à l'expérience et dont il n'est pas aisé de trouver l'origine dans l'observation sensible. Ce sont les idées les plus générales, telles que celles de cause, etc. Comme la philosophie a suivi pas-à-pas la civilisation dans sa marche, on eut recours dans le principe pour expliquer ces idées à un sujet extérieur. La civilisation quand répond à toutes les questions: ce sont de Dieu. La philosophie devant les idées qu'elle ne pouvait expliquer, a répondu: „Ce sont des idées de Dieu„. Or ces idées dominent tellement toutes les autres, elles conditionnent tellement dans leur immensité toute la science humaine; ainsi l'idée de cause qui a des applications infinies, de sorte que si l'idée de cause est une idée divine, la science de l'homme est à peu près toute entière la science de Dieu.

Ainsi l'idée de cause est une grande partie de la science

Platon fait venir les idées de Dieu,

La science de l'homme est Dieu. L'idée sortant de Dieu et sont infuses dans les ames, disait Platon, à une époque où le génie de l'orient se faisait encore sentir, exerçait encore une puissance influence sur la Grèce; mais lorsque le génie des Grecs eut fait des progrès, ces explications toutes religieuses ne purent tenir et lorsqu'il fallut expliquer la formation des idées, Aristote répondit: „les idées sont les représentations des objets „extérieurs qui partent des objets et vont à l'ame. „Il y a deux choses dans les objets, la forme & la substance. „La forme seule se transporte, elle pénètre dans l'ame & „c'est là l'idée„. Jusqu'ici toutes nos connaissances viennent du dehors, soit de Dieu, soit du monde matériel.

Aristote, du monde extérieur.

~~5~~ 5.3.–

Dr

Descartes & Mallebranche. — Dans les temps modernes, Descartes & surtout Mallebranche ont adopté la solution platonicienne ~~donnée par Platon~~. Mais elle ne satisfait pas entièrement les esprits les plus rigoureux. Lorsque l'autorité des solutions religieuses diminua et que l'observation sensible vint les remplacer il arriva après Descartes ce qui était arrivé après Platon.

Locke et Condillac. Locke vint & présenta sous une autre forme la solution déjà donnée par Aristote. Il supposa que les idées générales nous venaient du monde extérieur, de la sensation, & de la réflexion appliquée à la sensation. Cette opinion fut d'abord reçue sans contradiction ou et y ~~parfaitement~~ paisible. Et Condillac ~~s'était érigé~~ devenu le législateur de cette philosophie, après l'avoir simplifiée, s'était établi sur ce terrain qui paraissait inébranlable sans que personne combattît ses principes, & la philosophie paraissant ne pouvoir aller plus loin semblait terminée. — Alors arrivent des esprits incrédules de leur raisonnement, et qui voulant tout expliquer disent à Locke : „ ~~Vos~~ Les connaissances que vous avez sont donc des ~~idées~~ sensations ! „ & à Descartes : „ Vos connaissances sont donc des idées ? „ Mais que sont en effet les sensations ? Ce sont des choses qui sont dans l'âme. Que sont les idées ? Ce sont, d'après l'étymologie même du mot, des représentations des choses, mais des représentations existant dans notre âme. ~~Si~~ Ainsi lorsque nous connaissons dans ces deux cas nous connaissons ce qui est dans l'âme. Mais que prouve pour le monde extérieur cette connaissance tout intérieure ? Des sensations et des idées qui sont dans l'âme, peut-on légitimement conclure qu'il existe quelque chose hors de nous ? Cette difficulté venait d'un mal entendu ; ✕ Par idée on voulait ~~toujours entendre~~ une image, une représentation des ~~choses~~. Reid et Kant ont dit que l'idée n'est pas une image, mais que c'était la perception du monde extérieur. Il ne y a pas un petit être nommé idée qui s'interpose entre nous & les objets extérieurs ; l'idée est un acte de l'âme vis-à-vis du monde extérieur — ; Pourquoi supposer un milieu entre le moi & le monde extérieur ? Pourquoi dire que l'âme connaît ses idées ? N'est-ce pas dire qu'elle connaît ses connaissances ? Elle connaît le monde extérieur, mais non ses idées. Ce n'est que depuis Reid a [illegible]

Difficulté sur l'existence du monde extérieur. =

✕ C'est le raisonnement de Berkeley qui dans un de ses dialogues prête la parole à un de ses personnages : vos connaissances sont dans l'enceinte de votre âme mais si vous ne connaissez que ce qui est dans cette enceinte, il est singulier que vous jugiez sur le monde extérieur. —

Il n'y a pas de doute alors que de cette image que l'on avait dans l'esprit, on ne pouvait rien conclure sur l'existence des objets représentés par ces images.

L'idée est un acte. —

Reid et Kant

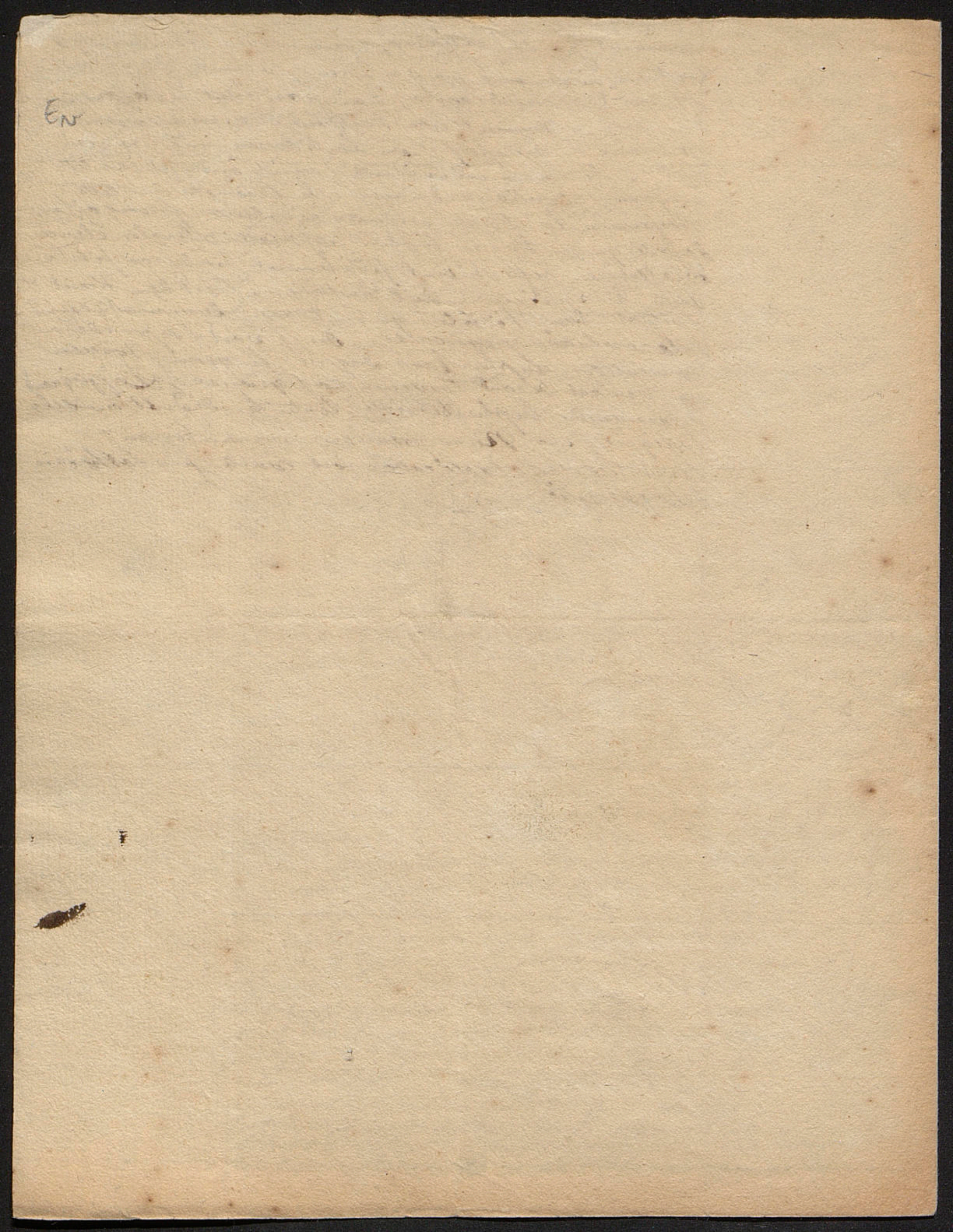
avant sa proposition. Le [illegible] par [illegible], c'est [illegible]

Toute cette théorie de la perception qui a subsisté sous différentes formes est détruite. —

Dès lors toute cette théorie des idées est renversée. Les idées ne sont plus envoyées de Dieu ; elles ne partent plus des objets extérieurs comme des représentations, des images qui viennent se placer dans l'âme. Ce sont des actes de l'âme qui s'appliquent au monde extérieur. C'est à ce point qu'en est restée la philosophie & Kant n'a fait que donner la dernière main à l'œuvre du philosophe écossais. ~~qui conforme la théorie donnée par Reid~~. Le mot image pris pour désigner les idées que nous avons d'un objet pouvait être intelligible tout au plus pour les idées que nous avons d'un objet vu qui vient se peindre sur la rétine. Si on l'applique à celles qui viennent par les autres sens, tout est confusion. Peut-on en effet concevoir l'image ~~[illegible]~~ d'une odeur ou d'une saveur ? Cette théorie de la perception ne pourrait se soutenir contre les difficultés qu'y trouverait le simple bon sens. & l'abstraction devient [illegible] plus [illegible] si nous [illegible] l'idée ~~de devoir~~ ; y a-t-il une image [illegible] mathématique [illegible] qui représente 2 & 2 font 4 ? Voilà ~~les~~ [illegible] de la philosophie sur la théorie de la perception.

Ⓔ — Nous allons entrer maintenant dans quelque détail historique sur la manière dont les philosophes ont exposé la perception. Cette question est si grande & si vaste que Mr Royer Collard lui a consacré 3 années de son enseignement, & Reid, on peut le dire, sa vie entière. Ici nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien les observations de Mr Royer Collard méritent un examen sérieux. Nous voyons les 1ers politiques de la France préluder aux combats de la tribune par des études philosophiques. Avec la philosophie qui est la plus fatigante de toutes les gymnastiques, on fortifie singulièrement son esprit. Quand on creuse à une certaine profondeur dans les questions philosophiques on y trouve les racines de toute la science. La politique n'est pas seulement un art ; elle s'appuie sur des théories elle est une science ; or toute science a ses racines dans la philosophie. Et pour citer des ex. qui nous touchent de plus près, dans la carrière de l'enseignement la grande question est la question des méthodes. Or c'est bien là une partie essentielle & intégrante de la philosophie, puisque dans les d[ern]iers temps on a tout réduit à la méthode. Dans quelque temps nous essaierons de montrer les rapports qui existent entre les doctrines si abstraites & le mouvement vivant de l'histoire ; nous montrerons par ex. comment la doctrine moderne qui prétend que nos connaissances ne

viennent par de l'extérieur, comme l'ont dit Aristote & Locke, ni viennent par Dieu, comme l'ont soutenu Platon & Mallebranche, mais partent de la conscience du moi; comment cette doctrine dev. nécessairement se présenter à une époque où les hommes ont cru au moi à la raison individuelle, où ils ont appliqué cette croyance, cette religion du moi. Le triomphe de cette croyance à la liberté est notre révolution française; de sorte que les théories les plus abstraites & les plus élevées de la science reflétissent fidèlement siècle par siècle toutes les variations de l'histoire. C'est dans Kant & surtout dans Fichte qu'on trouve le véritable esprit de la révolution française. On y voit l'esprit de la convention du plus haut degré (le génie stoïcien ne reculant devant aucune conséquence, & appliquant de la manière la plus terrible toutes les déductions de la logique). — Nous pouvons maintenant commencer une explication fort courte sur la théorie de la perception.


En

~~est donc éminemment moderne et chrétienne, car chez les modernes la variété dans l'unité domine à la place de l'unité grecque.~~

La Conscience psychologique

Dans la dernière leçon nous avons donné plusieurs classifications des facultés de l'âme. Nous avons commencé par cette classification ou plutôt cette réduction absolue des facultés de l'âme à une seule, à la sensation qui n'est pas une faculté car faculté vient de facere et la sensation ne fait rien, elle est passive. Nous avons exposé les motifs pour lesquels tous les philosophes modernes ont rejeté ce système. Il n'y a pas maintenant en Europe un seul philosophe qui défende la doctrine de Condillac sans aucune modification. Nous avons

159v

examiné les modifications qu'on y a faites et nous avons à ce propos parlé d'un des systèmes les plus récents qui ramène tout à l'entendement et à la volonté. Nous lui avons opposé une classification plus succinte et peut-être plus scientifique. Toutefois on nous a entendu ajouter qu'il ne fallait pas attacher une importance exagérée aux classifications, qu'elles étaient plus ou moins complètes, plus ou moins avantageuses. Les uns comme les Ecossais, facilitèrent les applications pratiques par le nombre étendu des facultés. Les autres comme les Allemands en réduisant les facultés, marchent dans une voie plus scientifique, si leur classification est bonne. Nous n'avons fait qu'indiquer la théorie des Ecossais, l'exposer avec rapidité, tel est l'objet de

160v

16b

notre leçon.
Cette théorie s'est placée très haut dans les philosophies européennes moins par la profondeur des vues et la rigueur des formes que pour la richesse des applications qu'on en a tirées. Historiquement elle mérite tous nos hommages pour avoir été le premier retour du XVIII siècle à des croyances nobles et élevées : La tentative de Kant bien supérieure en tout sens aux doctrines des Ecossais, n'est venue qu'après eux et en partie à cause d'eux.

Voici la marche que nous suivrons. Nous parcourrons les idées des Ecossais sur les facultés de l'âme, et dans ce cadre qui semble resserré nous pourrons placer une partie considérable de la psychologie et de la métaphysique. Toutes les notions d'un ordre médiocrement élevé, toutes celles qui n'ont

161v

nir de technique auxquelles ont peut aller par le bon sens vulgaire se placeront dans la théorie des Ecossais. Nous entamerons alors la philosophie de Kant, seulement pour indiquer la route qu'il faut parcourir nous commencerons comme la philosophie spiritualiste des temps modernes a commencé par la doctrine Ecossaise c'est à dire le bon sens. Nous finirons par la doctrine allemande c'est à dire la science. Le programme de nos leçons est tiré des cinquante premières pages des esquisses de philosophie morale par D. Stewart. Ces cinquante pages ne touchent pas la morale. Elles sont une espèce d'introduction fort succincte mais fort substantielle sur la psychologie. D. Stewart s'est moins piqué d'être clair que d'être complet et il n'y a guère d'idées dans la philosophie Ecossaise qui ne soit au moins indiquée dans ses esquisses. Quant aux développements

162 v

nous les prendrons dans le maître de cette philosophie, dans Reid. Les fragments de Mr Royer Collard nous serviront non à éclaircir mais à approfondir le texte de Reid. Nous choisirons encore nos développements dans les éléments de la philosophie de l'espèce humaine, traduite par M.M. Prévost et Farcy. Nous les chercherons rarement dans les autres philosophes écossais; les seuls qui fassent autorité sont Reid et Dugald-Stewart.

Pourquoi développer les cinquante premières pages de D. Stewart? C'est que leur développement est bien en partie dans la philosophie Ecossaise, mais qu'il est selon la manière Écossaise, c'est à dire qu'il est compliqué et obscurci à chaque page par une réfutation des philosophes du temps. Les Ecossais n'ont pas le sentiment de l'unité. C'est un grand travail que de démêler leur pensée au milieu

164

des accessoires polémiques qui l'environnent de toutes parts. En général toute les digressions que nous y rencontrons à chaque pas sont peu intéressantes pour la philosophie Européenne. Ce sont des guerres de ménage entre les philosophes Ecossais et les philosophes écossais. Il est possible d'éclaircir toute l'obscurité de la philosophie Ecossaise par des exemples que nous tirerons du dehors.

164v

168

La Conscience.

—

Reid la distingue comme la plus importante mais il ne l'a pas mise en tête de son système

—

En tête de la nomenclature des facultés de l'âme, Dugald-Stewart a placé la conscience qui est aussi le point d'où Descartes est parti. La conscience est la connaissance immédiate que l'âme a de ses sensations et de ses pensées. C'est la vue des phénomènes qui se passent en elle, encore ce mot vue est-il bien faible pour exprimer l'idée d'un être se regardant lui-même, regardant dans ce qui regarde, voyant dans toute sa profondeur, idée bien au dessus de celle qu'on a de la vue physique. En un mot la conscience peut être définie : ce qui se connaît soi-même. Elle ne nous quitte jamais, elle est une règle certaine de vérité, et dès le moment que nous n'avons pas conscience d'un fait de l'âme c'est que ce n'en est réellement pas un, mais peut-être

165v

une impression qui nous vient des objets extérieurs.
On a dit souvent que de toutes nos facultés la conscience est celle qui a le plus d'autorité. En effet on a douté de l'existence du monde extérieur, de l'existence de Dieu, mais comment douter de la pensée? Ce ne pourrait être qu'avec la pensée elle-même. Cependant, quoique la logique nous conduise à regarder la conscience comme ayant une autorité supérieure à celle des autres facultés, il n'en est pas ainsi aux yeux du sens commun. Dans la pratique le genre humain croit aussi fermement à l'existence du monde extérieur qu'à celle des faits de conscience, et du reste sa croyance est légitime (1). Car si on regarde comme infaillible la pensée

(1) C'est qu'il n'a des modifications de la matière qu'une connaissance médiate, les instruments qui la lui transmettent étant plus ou moins imparfaits elle doit lui inspirer moins de confiance.

166v

qui juge ses propres modifications, pourquoi lui refuser la même infaillibilité lorsqu'elle porte des jugements sur les modifications de la matière, sur la nature extérieure, jugements qui présentent le même caractère d'universalité ? La conscience n'a pas moins d'importance aux yeux de la morale qu'à ceux de la psychologie

Je sens le moi, je reconnais l'être qui a telle pensée, tel sentiment ; j'ai alors la conscience de deux choses, d'abord j'ai la conscience du moi qui a pensé la veille, et ensuite j'ai celle du moi qui pense aujourd'hui et je suis conduit à prononcer ce jugement que le moi d'hier est le même que le moi d'aujourd'hui

---

Elle nous donne avec la mémoire la certitude de notre identité personnelle.

167v

168

Ce qu'on peut exprimer de la manière suivante: La conscience aidée de la mémoire nous révèle notre identité personnelle. Otez la conscience et l'homme n'est plus rien, plus de science pour lui, il ne sait pas ce qui se passe en lui, il peut se passer sur le théâtre de l'âme différentes scènes pleines d'intérêt, mais si l'âme n'y prend pas part par la conscience, elles sont comme si elles n'existaient pas. Otez la mémoire, la pensée est resserrée dans le point imperceptible du moment présent. Quand je suis au second membre d'une période le premier a déjà fui de mon souvenir. Dès lors plus de moyens de discuter de raisonner, ni même de juger. Quelque vives que soient les apparitions des sensations, quelque distinctes que soient nos perceptions

168v

nous ne pourrons lier nos pensées, si la mémoire nous manque; et cependant nous ne distinguons souvent une chose présente que la faveur des choses passées; et quelles importantes conséquences ne résulte-t-il pas de là en morale? Un être qui n'a pas conscience de ses actes ne saurait être coupable; on ne peut rien lui imputer; un être qui ne se souvient pas pourra toujours être coupable mais il ne pourra être puni il pourra souffrir, mais comme il ne saura pas qu'il souffre pour expier une faute l'idée de peine ne sera réellement plus dans les souffrances qu'il endurera. ce ne sera pour lui qu'un accident physique.

Nous avons parlé de la faculté par laquelle l'homme se sent

et connaît sa nature intérieure
mais l'homme a aussi à faire
au monde qui l'entoure il
lui faut donc une faculté par
laquelle il applique l'intérieur
De la Perception — à l'extérieur pour connaître ce
qui est hors de lui. Les Ecossais
appellent cette faculté perception
et ici il faut bien distinguer
la perception de la sensation (1)
Celle-ci est essentiellement passive
c'est la modification produite
dans l'âme par l'impression faite
par un objet sur un de nos
organes, modification dont nous
concevons que l'âme ait
conscience sans que pour cela
elle connaisse rien hors d'elle.
La perception est essentielle
ment active, j'ai la sensation

(1) Les sensations viennent me frapper, et sans le secours de mon attention je ne puis m'en rendre compte, si j'y applique mon attention alors vient ce genre de connaissances qu'on appelle perception

170v

par le moyen des sens, j'en aurai la perception si mon âme agit sur cette sensation. Quoique nous ne percevions pas par les sens, ils sont néanmoins les organes nécessaires de la sensation sans laquelle il n'y aurait pas de perception, et par là même ils ont une grande influence sur cette faculté. Il est nécessaire de faire entre eux quelques distinctions. Deux

Remarques sur les sens.

seulement s'appliquent aux objets extérieurs : le tact et le goût, encore le goût est-il une espèce de tact. Les autres ne s'y appliquent pas immédiatement mais par un milieu. Le tact a été répandu sur tout le corps de l'homme parce qu'il est la condition nécessaire de la vie tandis que les autres sens n'en sont que les instruments.(1)

(1) Les autres sens semblent devoir seulement servir la vie l'assurer de ce qui peut être utile; mais le tact

Le tact nous fait connaître les qualités essentielles de la matière, savoir l'étendue et la figure. Les autres sens nous révèlent les qualités secondes ainsi appelées parce que nous ne les connaissons pas en elles-mêmes, mais seulement dans leurs modifications. Telles sont la couleur et la chaleur. Descartes a prétendu que ces qualités secondes n'étaient réellement pas dans les corps mais dans notre âme. Un poète anglais a réfuté par le sens commun cette doctrine erronée. il représente un étudiant d'Oxford qui revient chez lui après avoir achevé ses études; son arrivée

répandu dans tout l'organisme en est la condition indispensable. Si une partie de mon corps était insensible, je pourrais être en partie réduit en cendres avant de m'en être aperçu.

172v

est une fête pour toute la famille ; sa bonne mère est ravie d'avoir un fils si sage ; malheureusement au milieu de l'allégresse elle vient à se brûler. Son fils alors commence une dissertation en forme pour lui prouver que la chaleur n'est pas dans les objets, qu'elle est dans l'âme, qu'elle n'a rien de réel à l'extérieur. cette scène assez comique dans l'original fait ressortir l'absurdité de l'hypothèse. Comment donc un grand esprit a-t-il été conduit à soutenir une pareille opinion. Ce qui a pu le porter à élever ce paradoxe, c'est l'ambiguïté que présentent les mots qui expriment ces qualités. Par exemple le mot chaleur désigne à la fois la propriété qu'a un corps d'exciter en nous le sentiment de

173v

– Nous voyons dans l'esprit humain des idées que l'on peut facilement attribuer à l'expérience et dont il n'est pas aisé de trouver l'origine dans l'observation sensible. Ce sont les idées les plus générales, telles que celles de cause, etc. Comme la philosophie a suivi pas à pas la civilisation dans sa marche on eut recours dans le principe pour expliquer ces idées à un sujet extérieur la civilisation avait répondu à toutes les questions : ce sont des Dieux. La philosophie devant les idées qu'elle ne pouvait expliquer a répondu : "Ce sont des idées de Dieu." Or ces idées dominent tellement toutes les autres, les contiennent tellement dans leur immensité qu'elles renferment toute la science humaine. Ainsi l'idée de cause a des applications

180v

infinies, de sorte que si l'idée de cause qui est une grande partie de la science est une idée divine, la science de l'homme est à peu près tout entière la science de Dieu. La science de l'homme est Dieu.

Platon fait venir les idées de Dieu.

Les idées sortant de Dieu ~~et~~ sont infuses dans les âmes, disait Platon, à une époque où le souffle de l'Orient se faisait encore sentir et exerçait une puissante influence sur la Grèce. mais lorsque le génie des Grecs eût fait des progrès ces explications toutes religieuses ne purent tenir et lorsqu'il fallut expliquer la formation des idées Aristote répondit: "les idées sont les représentatives des objets extérieurs, qui partent des objets et vont à l'âme. Il y a deux choses dans les objets la forme et la substance, la

Aristote, du monde extérieur

181v

forme seule transportée, elle pénètre dans l'âme, et c'est là l'idée." – Puisqu'ici toutes nos connaissances viennent du dehors, soit de Dieu soit du monde matériel

Descartes et Mallebranche

Dans les temps modernes Descartes et surtout Mallebranche ont adopté la solution Platonicienne, mais elle ne satisfait pas entièrement les esprits les plus rigoureux. Lorsque l'autorité des solutions religieuses diminua, et que l'observation sensible vint les remplacer, il arriva après Descartes ce qui était arrivé après Platon. Locke vint et présenta sous une autre forme la solution déjà donnée par Aristote. Il supposa que les idées générales nous venaient du monde extérieur, de la sensation et de la réflexion appliquée à la sensation. Cette

Locke et Condillac

182v

opinion fut d'abord reçue sans contradiction, on était parfaitement paisible, et Condillac devenu le législateur de cette philosophie, après l'avoir simplifiée sans que personne combattît ses principes, s'était établi sur ce terrain qui paraissait inébranlable et la philosophie paraissant ne pouvoir aller plus loin était terminée. Alors arrivèrent des esprits incrédules, des logiciens intraitables qui voulant tout expliquer dirent à Locke : « Les connaissances que vous avez sont donc des sensations ? » Mais que sont en effet les sensations ? Ce sont des choses qui sont dans l'âme. Que sont les idées ? Ce sont d'après l'étymologie même du mot, des représentations des choses mais des représentations existant dans notre âme. Ainsi lorsque nous connaissons dans ces deux cas, nous connaissons ce

qui est dans l'âme. Mais que prouve pour le monde extérieur cette connaissance toute intérieure ? Des sensations et des idées qui sont dans l'âme peut-on légitimement conclure qu'il existe quelque chose hors de nous. Cette difficulté venait d'un malentendu. C'est le raisonnement de Berkeley qui dans un de ses dialogues prête ces paroles à un de ses personnages : vos connaissances sont dans l'enceinte de votre âme, mais si vous ne connaissez pas ce qui est dans cette enceinte il est singulier que vous jugiez par là le monde extérieur.

Par idée on voulait toujours entendre une image une représentation. Il n'y a pas de doute alors que des images qu'on avait dans l'esprit on ne pouvait rien conclure sur l'existence des objets représentés

184v

par ces images. Reid le premier dit que l'idée n'était pas une image mais que c'était la perception du monde extérieur. Il n'y a pas un petit être nommé idée qui s'interpose entre nous et les objets extérieurs. L'idée est un acte de l'âme appliqué au monde extérieur. Pourquoi supposer un milieu entre le moi et le monde extérieur ? Pourquoi dire que l'âme connaît ses idées ? n'est-ce pas dire qu'elle connaît ses connaissances ? Elle connaît le monde extérieur mais non ses idées, ce n'est que d'après le sens commun que Reid a avancé la proposition de laquelle je fais n'est pas un être, c'est un acte.

L'idée est un acte —

Dès lors toute cette théorie des idées est renversée. Les idées ne sont plus envoyées de Dieu elles ne partent plus des objets

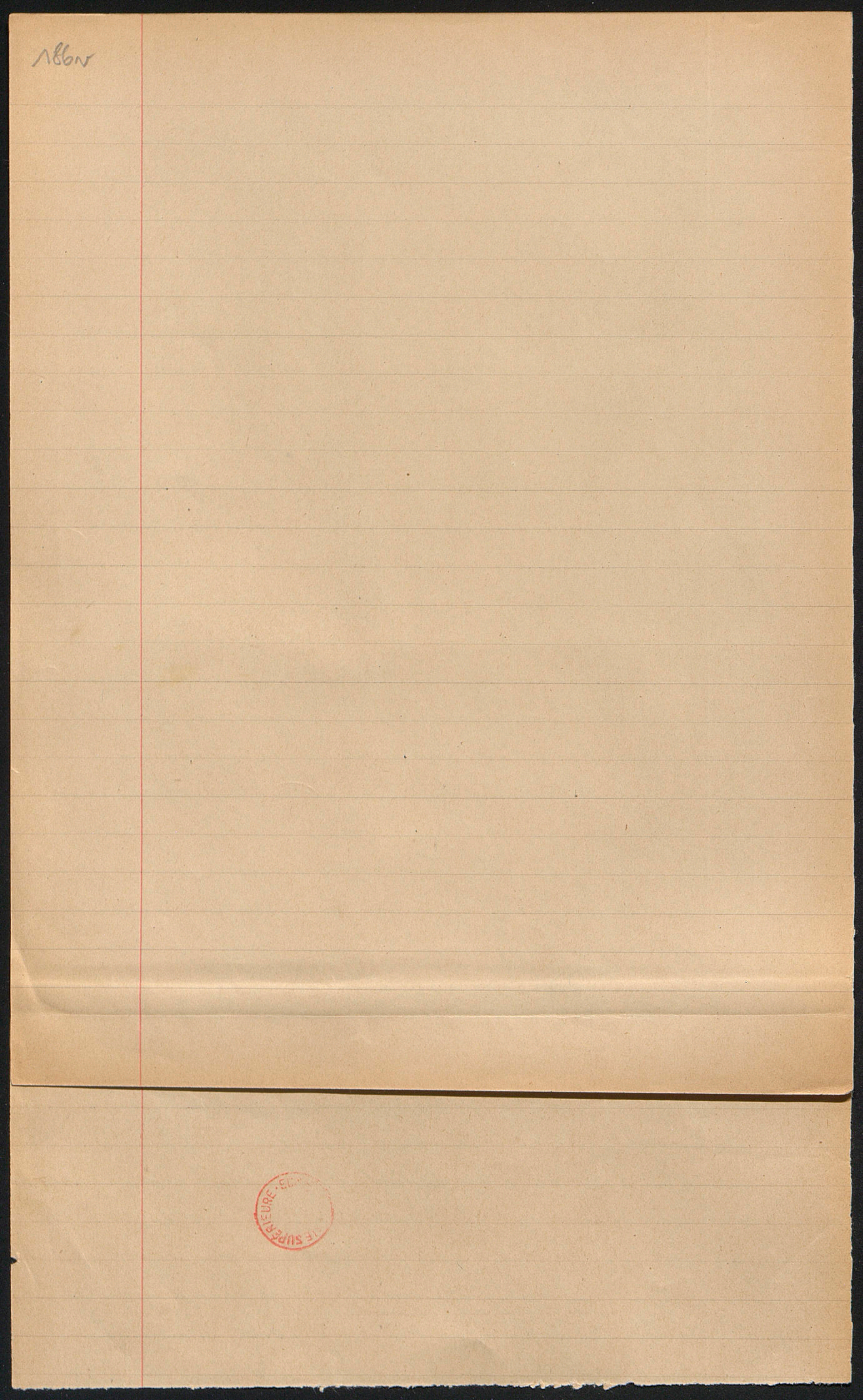
185v

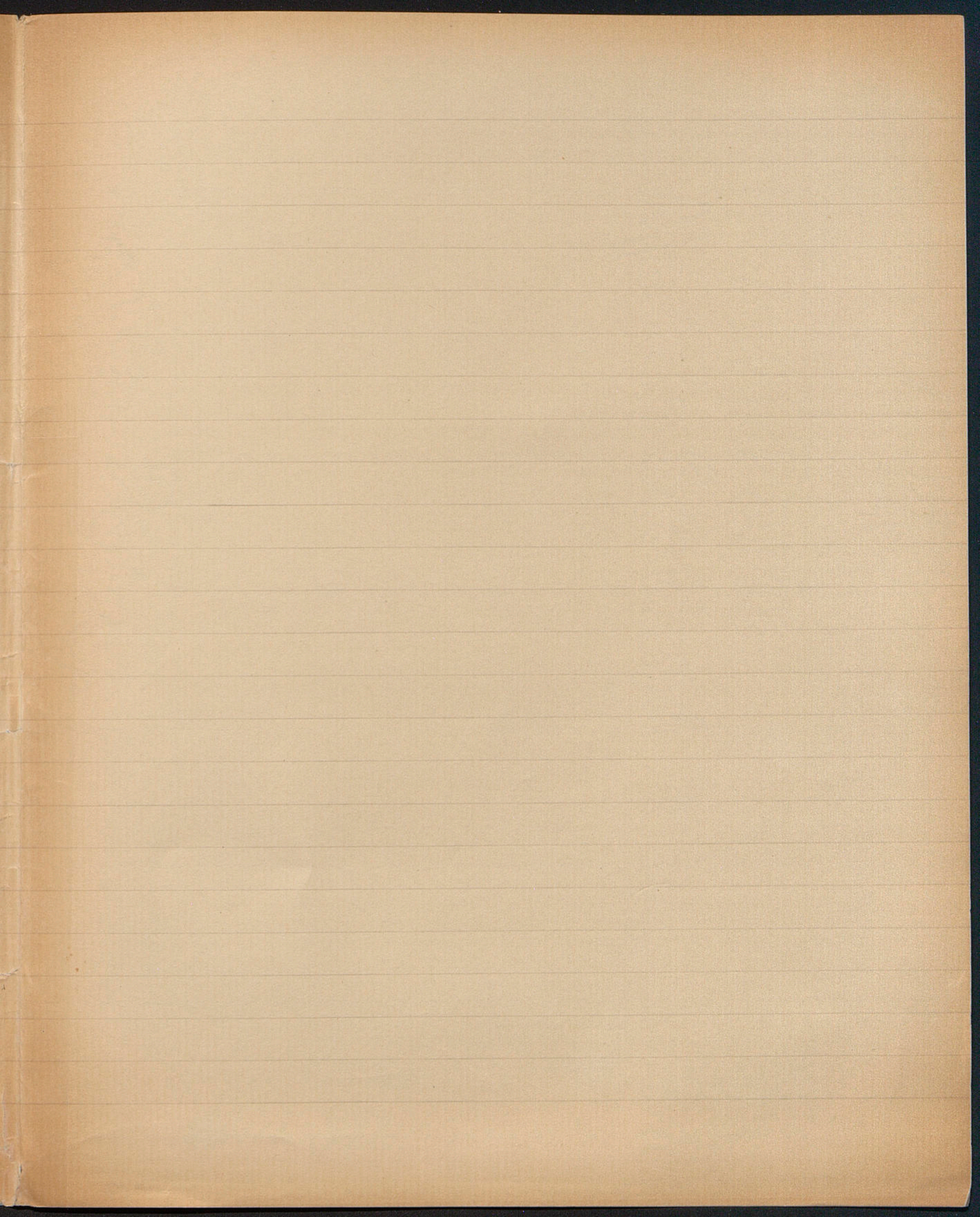
186

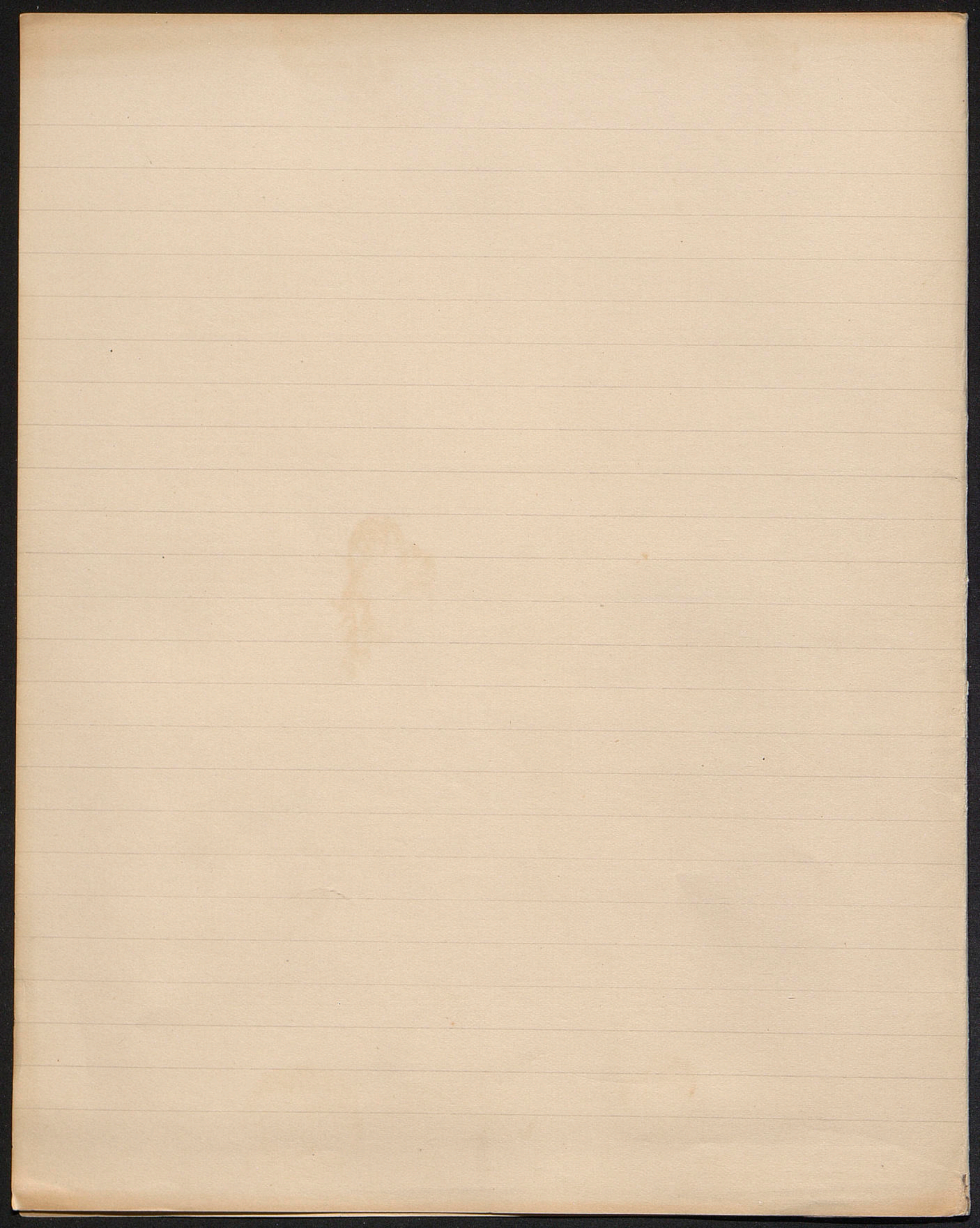
extérieurs comme des représentations, des images qui viennent se placer dans l'âme. Ce sont des actes de l'âme qui s'appliquent au monde extérieur. C'est à ce point qu'en est restée et Kant n'a fait que donner la dernière main à l'œuvre du philosophe Ecossais. Le mot image pris pour désigner les idées que nous avons d'un objet pourrait être intelligible tout au plus pour les idées que nous avons d'un objet vu qui vient se peindre sur la rétine. Si on l'applique à celles qui viennent par les autres sens, tout est confusion. Peut-on en effet concevoir l'image d'une odeur ou d'une saveur? Cette théorie de la perception ne pouvait se soutenir contre les difficultés qu'y trouverait le simple bon sens, et l'absurdité devient bien

187

plus manifeste si nous passons aux vérités mathématiques, à l'idée de devoir. Y a-t-il une image qui représente deux et deux font quatre? Voilà le mot de la philosophie sur la théorie de la perception.


186v



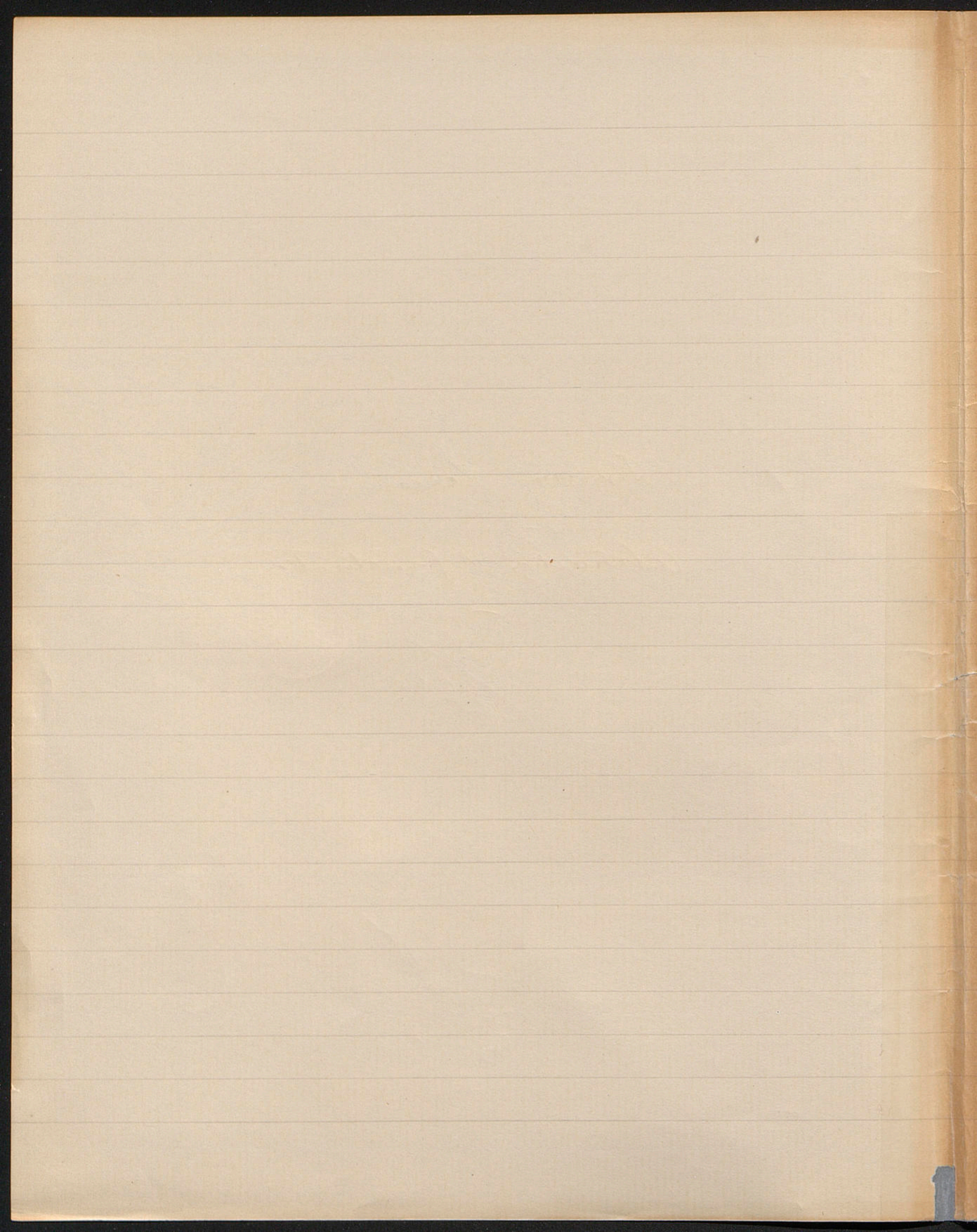


Sixième Leçon.

–

Abstraction et Généralisation

–



~~7~~ 6.1

A

Abstraction & Généralisation.

En suivant la classification de Dugald-Steward, nous arrivons à l'abstraction. Nous parlerons aussi de la généralisation qu'il a eu tort de ne pas distinguer de l'abstraction.

Abstraction. — Abstraire c'est décomposer, c'est tirer une chose simple d'une chose composée. L'enfant abstrait déjà sur les bras de sa nourrice. On lui présente une pomme. Au moyen de ses yeux il abstrait d'abord la couleur; puis il abstraira les qualités tactiles, puis le goût & l'odeur. Ses sens sont comme on l'a dit heureusement, des machines à abstraction, & l'esprit commence par abstraire les qualités sensibles. Quand l'enfant sortira du cercle étroit de ses connaissances, quand il aura vu beaucoup d'individualités sensibles, quand il aura vu un grand nombre de pommes de diverses espèces, il abstraira naturellement ce qui leur est commun, par ex. la forme ronde ... De là l'idée générale de pomme.

Généralisation. = C'est ainsi que d'une abstraction naît l'idée abstraite, & ensuite après beaucoup d'abstractions, une nouvelle faculté entrant en exercice, tirera de beaucoup d'idées particulières une idée générale. Mais ce n'est pas seulement des objets matériels que l'on pourra abstraire des idées & les généraliser, ce sera encore des objets intellectuels, lorsque l'esprit s'élevera à une ~~plus~~ sphère plus haute. Ainsi lorsqu'il aura trouvé une vérité mathématique, il conclura que cette vérité est applicable à tous les cas semblables. Voilà donc une idée abstraite non sensible généralisée. L'abstraction a donc servi à abstraire des idées sensibles & des idées intellectuelles, & a fait naître la généralisation, qui nous a donné de nouvelles idées abstraites, non plus des idées abstraites individuelles mais des idées générales abstraites.

Abstraction de l'imagination et abstraction du raisonnement. = Pour achever l'analyse de l'abstraction, il faut remarquer qu'elle est produite tantôt par le raisonnement, tantôt par l'imagination. Ainsi quand par l'abstraction & la généralisation on a jugé qu'une vérité mathématique s'appliquait à tous les cas semblables (+), c'est le raisonnement qui a conduit à ce résultat.

~~qui jamais se rencontre~~
+ que le résultat $3 + 3 = 6$ par ex. s'applique à tous les cas où 3 objets sont réunis avec 3 objets; +

AN

Mais lorsque, réunissant dans mon esprit toutes les images de pommes d'espèces diverses, je comprenais toutes ces espèces sous un seul nom générique, le mot pomme, cette généralisation avait été faite par l'imagination seule & non par le raisonnement. L'abstraction & la généralisation par le raisonnement appartiennent au philosophe, l'autre manière de généraliser & d'abstraire, appartient au poète. Ce sont deux applications différentes d'un même principe. La faculté d'abstraire se trouve à un très haut degré dans le poète & le philosophe, mais elle s'exerce sur des objets différents. On peut tirer de ces considérations d'importantes conséquences. Ces grands esprits qui ont été doués d'une puissante imagination, ont eu en même temps une singulière subtilité. Tel a été Dante le plus grand poète du moyen âge. Dans ses dialogues, Platon porte souvent l'analyse jusqu'à la subtilité. D'où vient qu'ils ont réuni des qualités si opposées? C'est que le poète comme le philosophe, doit être doué d'une grande puissance d'abstraction. # Que devons nous donc penser de ceux qui sous prétexte qu'ils ne sont pas maîtres de leur inspiration dédaignent l'analyse & partant la philosophie dont l'analyse est l'instrument? Ils ne savent pas que la poésie & la philosophie se tiennent par la main, qu'elles sont sœurs & non pas ennemies, et ils ignorent donc que le plus grand poète & le plus grand philosophe ont été doués également de cette double puissance d'abstraire par le raisonnement & l'imagination! Ajoutons une remarque historique. L'abstraction qui s'opère sur les images a dû dominer dans les âges anciens & l'autre dans les temps modernes. C'est ce qu'on a exprimé plus brièvement, en disant que les anciens ét. poètes & que les modernes sont philosophes, quoiqu'il y ait eu de grands philosophes dans l'antiquité, et de grands poètes dans les temps modernes.

application historique. —

seulement l'un abstrait des images l'autre des idées ou des symboles.

Maintenant entrons plus avant dans la question & cherchons d'abord quelle est l'origine des idées générales. Dans l'antiquité on s'est demandé d'où elles venaient, où elles existaient avant que l'homme en eut la perception, où elles étaient avant d'apparaître à notre esprit. Elles ne pouvaient être dans l'esprit de l'homme, puisqu'il n'en avait pas la perception. Platon dit : « Ces idées existant avant toute perception de l'homme elles existent en Dieu, et c'est de là qu'elles nous viennent ». Aristote

Opinions sur l'origine & la nature des idées générales. =

B 2

les Stoïciens dirent que ce n'étaient que de purs mots, de mots qui expriment & renferment tous les cas particuliers. Au moyen âge la question reparaît dans la fameuse querelle des réalistes et des nominaux. Les premiers prétendirent que les idées générales et plus que des mots, & qu'elles av. leur existence dans les réalités extérieures. L'idée du devoir, par ex. se trouve dans tous les cas particuliers du devoir. L'idée générale d'arbre se trouve divisée entre tous les individus auxquels cette dénomination est applicable. Les Nominaux au contraire, renouvelant la solution des Stoïciens soutinrent que les idées générales n'ét. que de purs mots. Enfin Reid arriva & dit : les idées ne sont pas des êtres, mais des actes de l'esprit. Une idée n'est pas plus un être que le pas d'un homme qui marche. Demander où sont les idées c'est demander où sont les pas que je fais en marchant, les mouvements de mon corps, lorsque je remue. Et remarquons dans la diversité de ces solutions suivies le progrès de la science. Platon place les idées en Dieu, solution peu philosophique. Les réalistes les ramènent sur la terre, mais ils les considèrent comme des substances ; Ils en font des êtres réels, indépendants de l'esprit qui les perçoit ; Enfin Reid prouve que les idées sont des actes de l'esprit, et c'est aujourd'hui le d. mot de la science.

Lequel est antérieur du général ou du particulier. —

Voyons maintenant laquelle, de l'idée générale ou de l'idée particulière, est antérieure à l'autre ; cette ~~solution~~ question n'est pas de simple curiosité. Selon la manière dont on la résoudra, la morale & le droit, l'art & la littérature, la philosophie toute entière, la science changeront de face. Platon a dit que l'idée générale précède l'idée particulière. Aristote au contraire soutint que l'idée particulière précède l'idée générale. Dans l'ordre chronologique il est clair que le particulier précède le général. Malgré les exemples journaliers qui attestent que tout corps abandonné à lui-même, tombe on a longtemps ignoré la loi de la pesanteur. Mais d'un autre côté ne dit on pas communément qu'un principe est antérieur à ses conséquences ? Or l'idée générale est un principe. Prenons un exemple d'idée générale et un d'idée particulière. Deux plus deux font 4. Deux hommes plus deux hommes font 4 hommes. C'est qu'après la lente observation de plusieurs cas particuliers c'est seulement après avoir vu que deux arbres plus deux arbres font 4 arbres, 2 maisons + 2 maisons font 4 maisons, que, faisant abstraction de l'élément variable contenu dans chacune de ces propositions c. à d. des idées d'hommes, d'arbres, de maisons, je suis arrivé à prononcer que 2+2=4. Ainsi il est clair que dans l'ordre

B v

d'apparition des idées, le particulier a précédé le général. Mais je demande maintenant, si cette proposition, deux arbres + 2 arbres font 4 arbres, ou telle autre proposition particulière, est sa raison à elle même. Si l'on veut se demander pourquoi 2 arbres + 2 arbres font 4 arbres, on ne peut pas dire que c'est parceque 2 maisons + 2 maisons font 4 maisons. Il faut remonter plus haut pour trouver le principe, et le principe c'est l'élément invariable contenu dans chacune de ces propositions; c'est l'idée générale $2+2=4$; il est donc évident que l'idée générale précède l'idée particulière comme principe, & que pour résoudre cette question il suffit de signaler les deux sens du mot antériorité qui peut être pris soit pour désigner l'ordre d'acquisition des idées, soit pour exprimer le rapport du principe à sa conséquence.

L'analogie de ces deux [illegible] facultés, abstraction & généralisation, semble donc épuisée ici. L'est-elle bien? Est-il vrai que toujours sans exception, nous procédions de la même manière? Avons nous toujours besoin de visiter beaucoup de cas particuliers, d'abstraire de ces cas particuliers ce qui leur est commun, ce qui se ressemble, puis de réunir ainsi tout ce que nous avons observé de commun pour nous élever à une idée générale? Est-ce ainsi que nous agissons toujours? N'y a-t-il pas des cas où ce lent procédé, ce procédé de déduction & d'expérience est abrégé d'une manière singulière? Je me dis: cette pierre tombe, cette autre tombe encore, &c. & delà je conclus que toutes les pierres tombent. L'expérience & l'observation ne vont pas vite, et moins elles vont vite & mieux elles vont. Mais il y a des vérités qui peuvent être observées par un procédé plus rapide. Nous croyons avec Reid & Kant que ce procédé-ci ne rend pas compte de tout.

Prenons un ex. Mes devoirs envers mon père sont obligatoires pour moi. Le devoir est obligatoire. Est-il nécessaire d'avoir reconnu un grand nombre d'ex. de devoirs pour s'élever à la conception pure et distincte du devoir? Faut-il avoir parcouru successivement les devoirs du citoyen, du père, du fils, de la créature par rapport au créateur pour avoir une idée nette du devoir? Si nous n'avons pas l'idée nette du devoir en général dès le 1er cas particulier du devoir, nous n'avons pas de raison légitime de remplir ce devoir, puisqu'il n'est pas considéré comme tel, et il ne peut être considéré comme tel, puisqu'on n'a pas l'idée de devoir, d'obligation. Si donc, dès le 1er cas de devoir qui se présente, mon devoir, par ex. envers ma mère, je n'ai pas tout d'un coup l'idée complète & absolue du devoir, je pourrai bien sans doute remplir mon devoir envers ma mère, mais je ne pourrai le considérer comme obligatoire. Placez un enfant dans une île déserte avec sa mère, le devoir ne lui apparaîtra que sous une forme, l'amitié filiale.

6.2.

Il sera obligé de tirer une idée générale d'un seul cas particulier, puisqu'il ne pourra examiner les devoirs du citoyen, etc. — Cependant l'idée général tirée d'un seul cas, ne sera-t-elle pas pour lui aussi saine & aussi absolue que si elle est appuyée sur mille cas particuliers ?

Il y a donc certaines idées générales que nous pouvons obtenir sans parcourir la lente & successive observation de différents cas particuliers.

Dans cette leçon nous avons signalé d'abord le procédé de l'abstraction, puis ce qu'on obtient au moyen de ce procédé, la généralisation. Nous avons remarqué qu'on pouvait généraliser les idées abstraites, tirer & déduire du milieu des idées particulières des idées générales. Nous avons exposé 4 doctrines sur les idées générales. 1° Platon les place avant l'exercice de la raison humaine il les place en Dieu. 2° Les réalistes ne les placent pas avant la formation de l'intelligence, ils les mettent dans les objets extérieurs. 3° les stoïciens, dont l'opinion au moyen âge fut représentée par les nominaux, prétendent qu'elles ne sont que des mots. 4° Enfin Reid le 1er déclare que non seulement les idées générales mais les idées particulières ne sont pas des êtres, qu'elles ne sont pas des intermédiaires entre l'homme & l'objet — Nous nous sommes enfin demandé ce qui était antérieur du général ou du particulier. Le particulier est antérieur dans l'ordre chronologique le général dans l'ordre logique. Enfin nous avons indiqué la question de savoir s'il n'y a pas certaines idées générales que nous pouvons obtenir sans l'expérience de plusieurs cas particuliers.

Nous aurions pu montrer combien notre question est riche en applications historiques. L'histoire reflète de cent manières les vérités philosophiques; L'histoire nous apprend que le genre humain a commencé par la religion. La philosophie commence sur la terre par placer les idées générales en Dieu. Interrogez les 1ers physiciens, les 1ers observateurs de la nature; demandez leur ce qu'est ce que le feu, l'eau. Ils répondront. Ce sont des Dieux. Que sont p. les philosophes les idées générales, si non de petits Dieux ?

Au 2e âge, il y a moins de mysticisme; on veut donner alors aux idées une habitation extérieure, on les place dans le monde

Reid arrive & déclare que les idées n'habitent nulle part, parce qu'elles ne sont pas des êtres. On cesse de les personnifier, on les considère comme des actes de l'homme.

Voilà donc les 3 solutions données par l'histoire & la philosophie: Dieu, le monde & l'homme.

On pourrait montrer combien la philosophie coïncide avec la politique. Plus on s'approche du berceau du monde, plus la politique

est enveloppé de mystère.

Puis l'humanité venant à faire un pas, les idées générales se placent hors de Dieu. A l'époque de la plénitude de la liberté on les établit dans l'être. Mais nous sommes ici au 3me âge; et on les regarde non comme au 2d. comme des essences, des espaces de la pensée divine. On ne les croit pas existant d'une manière fatale dans les objets extérieurs. On soutient alors qu'elles sont des actes en partie libres de l'intelligence humaine.

La philosophie et le monde se reflètent d'une manière bien fidèle. Et pour citer un ex. particulier, rappelons que toutes les phases de la révolution fr. se sont reproduites sous une forme théorique dans les livres de l'Allemagne. Ces bons Allemands ont bien loin cependant de comprendre la révolution fr. Pendant que la révolution la plus violente se passait dans le monde de l'action, la France dans le monde de la pensée s'opérait une révolution aussi hardie, avec ses luttes, ses progrès divers.—

On a admiré avec raison les harmonies de la nature; mais combien les harmonies de l'action et de la pensée humaine ne sont-elles pas plus attrayantes! Car la philosophie n'est pas une dame qui se joue dans les nuages; elle est mêlée à toute notre existence. Ceux qui la nient sont conduits par elle; ils obéissent à une législation, or une législation est une croyance philosophique. Ils obéissent à une religion, or dans sa partie la plus intime, une religion conduit à la philosophie. Ils jouissent des arts, mais l'art lui-même a une philosophie fort développée.

La philosophie est à la racine de toute science; une comparaison fera mieux sentir cette vérité. Quand on brise un cristal, on trouve à chaque fois qu'on le brise une figure régulière et mathématique, jusqu'à ce qu'on arrive à une dre forme qui une fois brisée ne présenterait plus de figure géométrique. Cette dre forme est le noyau. et c'est d'après l'ordre géométrique que présentent les noyaux qu'on classe les cristaux. Les âges de l'humanité sont représentés par ce cristal. La politique en sera l'enveloppe. La 1re forme sera l'art qui contient les littératures et toutes les manifestations extérieures de la pensée sans but immédiat. ~~Et~~ Je brise le cristal, la 2de forme sera le droit, puis viendra la religion; sous la religion est le noyau du cristal qui est la philosophie. Ainsi le noyau du monde est la philosophie. Selon que les enveloppes sont plus ou moins claires on remonte du noyau à la surface. Aussi il faut tâcher d'être universel au profit d'une spécialité particulière; le

D

(parties que nous n'aurons pas étudiées nous donneront des préjugés ; l'homme le plus ignorant est universel seulement, il posséde à la place de toutes les connaissances positives ou des préjugés ou des erreurs. =)

Nous croyons comme les Écossais et comme les Allemands, et c'est aujourd'hui une vérité axiomatique dans la philosophie Européenne qu'il y a certaines idées qu'on ne reconnaîtrait jamais comme nécessaires et absolues si on les déduisait seulement de l'expérience. Ces idées sont l'idée du beau moral ou du devoir ; l'idée de cause, etc...

Idée de cause. Prenons pour ex. l'idée de cause.

J'ai vu un fait succéder immédiatement à un autre fait. J'ai vu une bille pousser une bille ; ce sont deux mouvemens. L'un a précédé, l'autre a suivi ; les deux billes se sont touchées. Est-ce à dire que la 2.me bille se soit mise en mouvement parceque la 1.re l'a touchée ? Nous sommes tellement habitués à l'idée de cause, que nous ne manquons pas de penser que le mouvement de la 2.de bille est l'effet du mouvement de la 1.re. Mais qui est ce qui me donne une semblable opinion ! qui me dira qu'il n'y a pas dans la 2.de bille une force qui lui est propre, particulière, qui se trouve sans aucun rapport avec la force de la 1.re bille, force qui a fait qu'elle s'est mise en mouvement d'elle-même au moment même où elle a été touchée par la 1.re bille ? Logiquement on ne prouvera jamais que la 1.re bille ait mis en mouvement la 2.de ; on ne prouvera jamais qu'il y a dans le mouvement une cause réelle. Jamais nous ne verrons avec certitude une cause dans aucun cas particulier ; il est donc impossible que l'idée de cause nous soit fournie par l'expérience et l'observation successive des faits.

L'idée de cause est tellement simple qu'elle est indéfinissable et qu'on ne peut la ramener à une autre idée. C'est p. cela que toutes les définitions qu'on a données de la cause sont anti-philosophiques. On a dit que la cause est ce qui produit l'effet. Mais qu'est ce que l'effet ? C'est ce qui produit par la cause. Le définissant qui nous est donné est lui-même à définir. D'autres fois on s'est jeté dans l'obscurité ; on a dit que l'idée de cause est une force propre. Mais l'idée de force est plus obscure que l'idée de cause puisque la force en est une conséquence. Pour en revenir à l'origine de l'idée de cause, nous croyons qu'elle n'est pas le fruit de l'expérience ; qu'elle naît en nous invinciblement à l'occasion de l'expérience, qu'elle ne naît pas de l'expérience.

Supposons cependant que l'idée de cause nous ait été donnée par l'expérience. Cette bille a poussé cette autre bille. Voilà ce qui m'a été révélé par l'expérience. Que conclurai-je de ce cas particulier produit une fois, répété 2 fois, 100 fois, etc.

conclurai-je qu'une cause semblable dans des circonstances semblables doit produire des effets semblables ? Ce droit ne m'appartient pas. J'ai vu un nombre défini de cas particuliers je conclurai p. les cas particuliers que j'ai vu. Mais rien ne m'apprend d'avance p. l'avenir, de la vérité de mes conclusions. Ainsi donc en supposant que l'expérience nous donne l'idée de cause, elle ne la donnerait pas comme ~~absolue~~ nécessaire et absolue.

Je conclus donc et je dis : 1° l'expérience ne donne pas l'idée de cause. L'idée de cause naît non pas de l'expérience mais à l'occasion de l'expérience. 2° Si elle naissait de l'expérience, elle n'aurait pas ce caractère de nécessité absolue qu'elle nous présente.

L'idée de cause, selon nous ne s'est pas présentée en nous par le seul procédé de l'abstraction successive ; nous n'avons pas tiré la notion de cause d'une foule de cas particuliers. Dès le 1er cas, elle nous apparaît aussi complète que toutes les expériences futures pourront jamais la donner.

D'après cela nous pouvons distinguer deux sortes d'abstractions, l'abstraction collective ou empirique qui déduit d'un grand nombre de cas particuliers une vérité générale, et l'abstraction immédiate qui ne tire pas d'un cas, mais nous donne à l'occasion de ce cas unique, une idée absolue et nécessaire. Les idées absolues ne peuvent tenir à l'expérience ; les idées contingentes sont du ressort de l'expérience, parce qu'elles ont besoin p. se fonder de plus d'un cas particulier. (V. la préf. de Jouffroy, 3 vol. Élém. de l'esp. hum. par D. Steward). Voilà le principe qui a deux fois produit le plus riche mouvement philosophique qui ait paru sur la terre, la 1re fois dans la Grèce par Platon, la 2de fois dans l'Allemagne par Kant.

Jetons une nouvelle clarté sur cette matière par qq. développemens. L'expérience est nécessaire, pour qu'il y ait l'idée de cause ; mais si cette idée venait de l'expérience, elle serait marquée d'un caractère contingent. Il est vraisemblable d'après l'analogie que le soleil brillera demain, mais ce n'est pas là une nécessité absolue. Quand je dis : „Tout fait a une cause", j'affirme qq. chose d'invariable. L'idée de cause qui naît à l'occasion de l'expérience, qui naît de la force de notre esprit, est une loi de notre esprit, c'est une faculté qu'a notre esprit de concevoir cette idée, toutes les fois qu'il se présente dans l'expérience un cas particulier auquel cette croyance de cause puisse s'appliquer. S'il n'y avait pas de fait, nous n'aurions pas l'idée de cause ; mais nous n'en serions pas moins propres à croire à l'idée de cause.

Que de riches conséquences découlent de la grande distinction que nous avons établie ! Selon qu'on regarde le beau comme empirique, venant d'une forme particulière ou comme une loi éternelle de l'esprit humain, l'art s'élève de toute la hauteur dont les vérités absolues surpassent les vérités passagères et contingentes. Il n'y a de dignité que dans ce qui ne change pas, dans ce qui n'est pas éphémère. Réduit à un élément variable l'art perd une grande partie de sa grandeur.

En résumé, l'abstraction collective et empirique ne rend pas compte de toutes les vérités générales. Certaines idées générales, si on voulait les tirer de l'expérience ne pourraient pas être élevées à un caractère absolu. —

6.3.

Voici la marche que nous avons suivie jusqu'ici. Nous avons d'abord prouvé la nécessité d'une ~~fait~~ science des faits de conscience; puis indiquant la méthode qu'elle doit suivre nous avons montré qu'elle passe de l'actuel au primitif. Suivant cette classification nous avons déjà traité de la conscience, de la perception, de l'abstraction & dans l'analyse de cette 3e faculté, nous avons distingué deux genres d'abstraction fort différents par leur résultat: l'abstraction collective & l'abstraction immédiate. Pour prouver qu'il existe réellement une abstraction immédiate, nous avons cité un exemple bien important puisqu'il touche à la fois aux phénomènes des 2 mondes. Nous avons montré qu'à l'occasion d'un seul cas particulier nous aurions de la cause une idée aussi complète que si mille cas particuliers étaient venus se placer sous nos yeux. Mais l'idée de cause n'est pas la seule qui soit comprise dans la catégorie des idées nécessaires obtenues par l'abstraction immédiate; nous allons nous occuper aujourd'hui des autres idées qu'on obtient de la même manière, nous souvenant toujours que maintenant l'examen que nous allons faire, vient à l'occasion d'une classification, & qu'il recevra plus tard le développement qu'il mérite.

Classification des vérités absolues.

Ces vérités abstraites & nécessaires, ces croyances invincibles de l'esprit humain, ont reçu des classifications diverses. Nous arrêterons à celle-ci: 1° il existe la valeur absolue et invincible des axiomes mathématiques. 2° Il y a, comme les Ecossais l'ont fort bien établi, la croyance au moi et au monde extérieur. 3° Il y a & c'est ici qu'on rencontre le principal point de contact des théories de Platon, de Kant & des Ecossais, les idées du vrai, du bon & du beau. Je sais qu'à l'exemple d'un de nos contemporains on peut réduire à deux classes toutes les idées nécessaires, mais cette classification est au delà de notre enseignement actuel. Nous aurons dans la suite à nous occuper de la vérité des axiomes mathématiques & de la croyance au monde extérieur; mais aujourd'hui nous ne parlerons que de la 3me classe d'idées; nous prendrons p. ex. l'idée du beau moral ou du devoir.

Idée du devoir

Prenons des ex. de devoirs particuliers. Je dois obéir à mon père; je dois servir ma patrie; je dois rendre un dépôt qui m'a été confié; je dois reconnaître un bienfait. Dans tous ces cas qu'on pourrait bien multiplier, il y a deux choses: un élément particulier & un élément général. L'élément général est je dois, ou en d'autres termes, le devoir oblige: ce qui est identique, puisque cela signifie: l'obligation oblige. L'élément particulier est, père, patrie, dépôt, bienfait. on peut sans inconvénient désigner ces éléments par les noms de fond & de forme. Supposons qu'un seul ex. de devoir se soit présenté à nous; il contient à lui seul l'élément fondamental aussi bien que tous les autres réunis. Dans l'idée je dois servir ma patrie, j'ai l'idée de devoir aussi complète que si j'avais examiné tous les cas particuliers de devoir. Ce qui varie là dedans c'est la forme. Ainsi l'idée de devoir pouvant nous apparaître complète à l'occasion d'un seul ex. nous disons que cette idée peut être obtenue par le procédé de l'abstraction immédiate, sans recourir à l'abstraction collective qui demande un grand nombre de cas & d'exemples. D'après cela l'idée de devoir a donc qq. chose de supérieur

Ew

aux idées empiriques qui naissent du monde extérieur, & pour les quelles l'étude circonstanciée de ce monde est indispensable. Ce privilège qu'a l'idée de devoir de nous apparaître après un seul exemple nous semble mériter le nom de loi nécessaire de l'esprit humain. L'apparition de l'idée de devoir à l'occasion d'un seul ex. indique assez que notre esprit avait une faculté toute particulière & prête à se développer à l'occasion d'un seul exemple. Cette faculté particulière qui n'a pas besoin du lent procédé de l'expérience peut être appelée loi primitive.

Le devoir est donc une chose absolue, nécessaire, invariable. Car s'il ne nous présentait pas ces caractères comment les tirerions nous de l'expérience extérieure? Comment nous élever à l'idée de devoir? Dans les ex. que nous avons cités, qu'arriverait-il si l'on voulait tirer le devoir de la partie secondaire qui n'apparait qu'à l'occasion du monde extérieur, au lieu de la tirer de la partie fondamentale? Si dans cette proposition, je dois obéir à mon père, on voulait tirer l'idée de devoir de la parenté, de la filiation, il me serait impossible de l'étendre à aucun autre cas. Je ne puis tirer une règle invariable que d'un élément fondamental qui est: Je dois. L'idée mon père ne se représentera pas dans d'autres cas. C'est là l'élément emprunté au monde extérieur. La chose indérivée qui ne varie jamais, et qui nous apparait à l'occasion de qq. exemple que ce soit, est: je dois. L'idée fondamentale de la morale est l'idée absolue du devoir.

Elle est la base de la morale.

Si l'on voulait prendre une autre idée pr. le fondement de la morale si l'on n'admettait pas l'idée du devoir comme une idée très simple, & qu'on voulût la résoudre dans l'idée d'intérêt, qu'est ce qui arriverait? L'intérêt varie suivant les individus, il n'est pas une règle commune. Car nos goûts, nos penchans varient d'individu à individu: Le caractère d'une loi morale est d'être obligatoire; mais avec la variété de nos désirs qui décidera en morale qu'on doive suivre tel plaisir de préférence à tel autre? Si l'on dit qu'en général on doit suivre le plaisir, on oublie que le plaisir n'est qu'un mot; il n'y a pas de plaisir en général mais seulement des plaisirs particuliers qu'on réunit sous le seul mot de plaisir. Le plaisir n'est pas une idée simple et absolue comme le devoir; c'est une idée très multiple, & qui par cela même ne peut porter avec elle l'autorité d'une règle.

Si l'on disait que le fondement de la morale ne repose pas sur une idée simple, mais sur une réunion d'idées composées fournies par l'habitude & l'éducation, cela ne ferait qu'éluder la difficulté. Alors comme dans l'ex. précédent, on admettrait une grande multiplicité de règles. Cette éducation nous la devons à des maîtres: d'où les maîtres ont-ils tiré cette idée? qq. nombre de générations qu'on suppose, il faudra arriver au 1er homme. et cette idée d'où celui-là l'aurait-il tirée? C'est là que nous rentrons, malgré nous, dans l'idée simple.

Objection

Mais voici l'objection la plus grave. La morale pourrait être fondée sur l'idée composée d'obéir par obligation à la volonté de Dieu. — Sa seule énonciation la réfute.

l'obligation d'obéir à Dieu n'est pas une idée simple. Pourquoi dois-je obéir à Dieu? parceque c'est un devoir. L'idée de devoir est donc antérieure à l'obligation d'obéir à la volonté de Dieu, n'est donc pas le fondement de la morale. C'est là le sujet que Platon développe dans son Eutyphron.

Si l'on faisait reposer la morale sur l'idée de perfectionnement nous répondrions que ce n'est pas une idée simple. Pourquoi doit-on se perfectionner? Parceque c'est notre devoir. Se perfectionner c'est suivre de plus en plus le devoir. Ainsi nous arrivons toujours à l'idée simple de devoir qui est le fondement de tout dans la morale.

L'idée de devoir est donc une idée simple, nous ne la recueillons pas d'une foule de cas particuliers; un seul cas suffit p. nous la donner. Dès que c'est une idée simple, toute la variété des ~~[illegible]~~ cas particuliers ne nous en apprendra jamais plus qu'elle. Elle présente donc le caractère nécessaire à la morale qui doit reposer sur une idée simple, universelle, obligatoire p. tous. Cette idée ne vient pas de l'expérience et voici contre cette opinion un argument plus décisif, le plus fort qu'on ait jamais opposé à la morale empirique.

L'idée de devoir ne peut venir de l'expérience.

Supposons un instant que l'idée de devoir n'est pas indépendante de l'expérience dans notre esprit, & qu'une idée ne peut nous paraître obligatoire que lorsque nous avons vu les suites bonnes ou mauvaises qu'elle peut avoir. Qui nous guidera les premières fois que nous nous trouvons dans la nécessité d'agir? Si je me crois obligé d'avoir de la piété filiale, il faut que j'aie expérimenté en moi même & dans les autres quelles seront les suites de cette piété. Quel motif d'agir me poussera à la première occasion d'exercer ce devoir? Est-ce le résultat de l'expérience future que nous n'avons pas faite? Les termes eux-mêmes sont contradictoires. Dans ce système la morale attendrait les résultats de l'expérience. Nous avons besoin d'une règle à priori qui nous guide avec certitude dès le 1er cas où nous exerçons des actes volontaires. Autrement la règle de notre conduite viendrait en partant, peut être même quand il ne serait plus temps. Dans ces circonstances, où il faut prendre une détermination soudaine, on pourrait faire le mal sauf à examiner ensuite si l'on a agi suivant les règles du devoir. Ce mal lui-même ne pourrait être imputé à l'homme, puisqu'il n'aurait pas une règle primitive qu'il put suivre. Il faut donc, & nous revenons toujours là, il faut une règle qui précède l'expérience & qui accompagne la 1re occasion d'exercer l'expérience.

Les applications de nos principes sont riches & fécondes. Je n'en déduirai qu'un ex. Supposons que l'idée de devoir soit simple, qu'elle ne soit pas réductible en une idée ~~[illegible]~~ tirée de l'expérience, quelle simplicité d'action va se trouver dans la conduite de l'homme, & particulièrement dans cette science des problèmes politiques où il est si difficile de se conduire. Voilà un roi qui délibère: s'il suit l'intérêt,

f 2

comme principe dominant, que de divisions infinies ! L'intérêt de celui-ci contrarie l'intérêt de celui-là. L'intérêt de tous peut être contraire à celui d'un seul individu. Si la mort d'un seul est nécessaire au bien-être de tous, pour l'empire de la morale de l'intérêt, je ne voudrais pas être désigné comme devant par ma mort assurer le salut de tous ; on ne manquerait pas de me sacrifier. On s'explique par là la facilité que dans plusieurs siècles on avait à verser le sang humain. On donnait en paiement aux victimes ce malheureux principe : salus populi suprema lex esto. Sous l'empire du devoir la vie de chaque individu est aussi assurée que la conservation de la communauté tout entière. Quand l'intérêt de tous demanderait le sacrifice injuste d'un individu, le devoir qui est dans une sphère supérieure à l'intérêt de tous, ne souffrirait pas ce sacrifice. Il vaudrait mieux que des millions d'hommes souffrissent que de commettre une mauvaise action. Quand la mort injuste d'un homme devrait sauver tout le globe, il faudrait plutôt que tout le globe périsse.

Si nous entrions dans la supposition qu'on peut sacrifier un à tous, on nous prouverait bientôt qu'on peut en sacrifier 2, 3, X... Peu à peu nous trouverions des raisons pour sacrifier tous au bonheur de tous, et nous croirions encore faire un bon marché. A de grandes époques historiques, on est tombé dans ces égarements ; on a voulu assurer le salut public par l'extinction des particuliers.

La morale fondée sur le devoir est celle de Platon, mais il y a mêlé un élément de bonheur. Cet élément y entre, il est vrai, mais d'une manière bien secondaire. Les Stoïciens ont repoussé l'élément du bonheur, et ont fondé la morale sur l'idée unique du devoir. C'est aussi la morale de Kant. Pour lui, et aux yeux de la logique, le seul élément de la morale est le devoir. La volonté de Dieu est obligatoire, mais à cause du devoir. L'espérance d'une vie à venir est un principe moral, à condition qu'on la déduira de l'obligation du devoir. Car sans cela on retomberait dans la morale de l'intérêt.

abstraction ~~et~~ généralisation

En suivant la classification de Dugald Stewart nous arrivons à l'abstraction. Nous parlerons encore de la généralisation qu'il
Abstraction a eu tort de ne pas distinguer de l'abstraction.
Abstraire c'est décomposer, c'est tirer une chose simple d'une chose composée. L'enfant abstrait déjà sur les bras de sa nourrice. On lui présente une pomme. au moyen de ses yeux il abstrait d'abord la couleur; puis il abstraira

187v

les qualités tactiles, puis le goût et l'odeur. Les sens sont comme on l'a dit heureusement, des machines à abstraction, et l'esprit commence par abstraire les qualités sensibles. Quand l'enfant sortira du cercle étroit de ses connaissances, quand il aura vu beaucoup d'individualités sensibles, quand il aura vu un grand nombre de pommes de diverses espèces, il abstraira naturellement ce qui leur est commun, par exemple la forme ronde ... de là l'idée générale de pomme. C'est ainsi que d'une abstraction naît l'idée abstraite, et ensuite après beaucoup d'abstractions, une nouvelle faculté entrant en exercice tirera de beaucoup d'idées particulières une idée générale. Mais ce n'est pas seulement des objets matériels que l'on pourra abstraire des idées et les généraliser, ce sera encore

des objets intellectuels, lorsque l'esprit s'élèvera à une sphère plus haute. Ainsi lorsqu'il aura trouvé une vérité mathématique, il conclura que cette vérité est applicable à tous les cas semblables. Voilà donc une idée abstraite non sensible généralisée. L'abstraction a donc servi à abstraire des idées sensibles et des idées intellectuelles et a fait naître la généralisation qui nous a donné de nouvelles idées abstraites non plus des idées abstraites individuelles, mais des idées générales abstraites. Pour achever l'analyse de l'abstraction, il faut remarquer qu'elle est produite tantôt par le raisonnement, tantôt par l'imagination. Ainsi quand par l'abstraction et la généralisation on a jugé qu'une vérité mathématique s'appliquait à tous les cas semblables, que le résultat 3 + 3 = 6

Généralisation

abstraction de l'imagination et abstraction du raisonnement

par exemple, s'applique à tous les cas où trois objets sont réunis avec trois objets. c'est le raisonnement qui a conduit à ce résultat. Mais lorsque réunissant dans mon esprit toutes les images de pommes d'espèces diverses, je comprenais toutes ces espèces sous un seul nom générique le mot pomme, cette généralisation avait été faite par l'imagination seule et non par le raisonnement. L'abstraction et la généralisation par le raisonnement appartiennent au philosophe l'autre manière de généraliser et d'abstraire appartient au poète.

Ce sont deux applications différentes d'un même principe. La faculté d'abstraire se trouve à un très haut degré dans le poète et le philosophe mais elle s'exerce sur des objets différents. On peut tirer de ces considérations d'importantes conséquences. Ces

application historique

190v

191

grands esprits qui ont été doués d'une puissante imagination ont eu en même temps une singulière subtilité. Tel a été Dante le plus grand poète du moyen-âge. Dans ses dialogues, Platon porte souvent l'analyse jusqu'à la subtilité. D'où vient qu'ils ont réuni des qualités si opposées? C'est que le poète comme le philosophe doit être doué d'une grande puissance d'abstraction seulement l'un abstrait des images l'autre des idées sensibles. Que devons-nous donc penser de ceux qui sous prétexte qu'ils ne sont pas maîtres de leur inspiration dédaignent l'analyse et partant la philosophie dont l'analyse est l'instrument? Ils ne savent pas que la poésie et la philosophie se tiennent par la main, qu'elles sont sœurs et non pas ennemies et ils ignorent donc que le

191v

plus grand poète et le plus grand philosophe ait été doués également de cette double puissance d'abstraire par le raisonnement et l'imagination. Ajoutons une remarque historique: l'abstraction qui s'opère sur les images a dû dominer dans les âges anciens, et l'autre dans les temps modernes. C'est ce que l'on a exprimé plus brièvement en disant que les anciens étaient poètes et que les modernes sont philosophes. quoiqu'il y ait eu de grands philosophes dans l'antiquité et de grands poètes dans les temps modernes.

Opinions sur l'origine et la nature des idées générales

Maintenant entrons plus avant dans la question et cherchons d'abord quelle est l'origine des idées générales. Dans l'antiquité on s'est demandé d'où elles venaient où elles existaient avant que l'homme en ait la perception

192v

où elles étaient avant d'apparaître à notre esprit. Elles ne pourraient être dans l'esprit de l'homme puisqu'il n'en avait pas la perception. Platon a dit : les idées existant avant toute perception de l'homme elles existent en Dieu, et c'est de là qu'elles nous viennent. Plus tard les Stoïciens dirent que ce n'étaient que de purs mots, des mots qui expriment et renferment tous les cas particuliers. Au moyen-âge la question reparaît dans la fameuse querelle des réalistes et des nominaux. Les premiers prétendaient que les idées générales étaient plus que des mots, et qu'elles avaient leur existence dans les réalités extérieures. L'idée du devoir par exemple se trouve dans tous les cas particuliers du devoir. L'idée générale d'arbre se trouve divisée entre tous les individus auxquels cette dénomination

193v

est applicable. Les nominaux au contraire renouvelant renouvelant la solution des stoïciens soutinrent que les idées générales n'étaient que de purs mots. Enfin Reid arriva et dit : Les idées ne sont pas des êtres, mais des actes de l'esprit. Une idée n'est pas plus un être que le pas d'un l'homme qui marche. Demander où sont les idées c'est demander où sont les pas que je fais en marchant les mouvements de mon corps lorsque je remue. Et remarquons dans la diversité de ces solutions successives le progrès de la science. Platon place les idées en Dieu, solution peu philosophique. Les réalistes les ramènent sur la terre. mais ils les considèrent comme des substances : ils en font des êtres réels, indépendants de l'esprit qui les perçoit ; enfin Reid prononce que les idées sont

des actes de l'esprit et c'est le dernier mot de la science. Voyons maintenant laquelle de l'idée générale ou de l'idée particulière est antérieure à l'autre; cette question n'est pas de simple curiosité. Selon la manière dont on la résoudra, la morale et le droit, l'art et la littérature, la philosophie toute entière la science changeront de face. Platon a dit que l'idée générale précède l'idée particulière. Aristote au contraire soutient que l'idée particulière précède l'idée générale. Dans l'ordre chronologique il est clair que le particulier précède le général. Malgré les exemples journaliers qui attestaient que tout corps abandonné à lui-même tombe on a longtemps ignoré les lois de la pesanteur. Mais d'un autre côté, ne dit-on pas communément qu'un principe est antérieur à sa conséquence?

Lequel est antérieur du général ou du particulier

Or l'idée générale est un principe. Prenons un exemple d'idée générale et un d'idée particulière. Deux plus deux font quatre. Deux hommes plus deux hommes font quatre hommes. Ce n'est qu'après la lente observation de plusieurs cas particuliers c'est seulement après avoir vu que deux arbres plus deux arbres font quatre arbres ; deux maisons plus deux maisons font quatre maisons que, faisant abstraction de l'élément variable contenu dans chacune de ces propositions, c'est à dire des idées d'hommes, d'arbres de maisons, je suis arrivé à prononcer que 2 + 2 = 4. Ainsi il est clair que dans l'ordre d'apparition des idées, le particulier a précédé le général. Mais je demande maintenant si cette proposition, deux arbres + 2 arbres font 4 arbres ou telle autre proposition particulière est sa raison à elle-même. Si l'on

196v

vent se demander pourquoi deux arbres et deux arbres font quatre arbres, on ne peut pas dire que c'est parce que deux maisons et deux maisons font quatre maisons. Il faut remonter plus haut pour trouver le principe, et le principe c'est l'élément invariable contenu dans chacune de ces propositions, c'est l'idée générale 2 + 2 = 4. il est donc évident que l'idée générale précède l'idée particulière comme principe et que pour résoudre cette question, il suffit de signaler les deux sens du mot antériorité qui peut être pris soit pour désigner l'ordre d'acquisition des idées, soit pour exprimer le rapport du principe à sa conséquence.

L'analogie de ces deux facultés abstraction et généralisation semble donc épuisée ici. L'est-elle bien? Est-il vrai que toujours sans exception, nous procédions de la

197v

même manière ? Avons nous toujours besoin de visiter beaucoup de cas particuliers d'abstraire de ces cas particuliers ce qui leur est commun, ce qui se ressemble puis de réunir ainsi tout ce que nous avons observé de commun pour nous élever à une idée générale ? Est-ce ainsi que nous agissons toujours ? N'y a-t-il pas des cas où ce lent procédé ce procédé de déduction et d'expérience est abrégé d'une manière singulière ? Je ne dis : cette pierre tombe, cette autre tombe encore etc et de là je conclus que toutes les pierres tombent. L'expérience et l'observation ne vont pas vite et moins elles vont vite et mieux elles vont, mais il y a des vérités qui peuvent être observées par un procédé plus rapide. Nous croyons avec Reid et Kant que ce procédé-ci ne rend pas compte de tout.

198v

Prenons un exemple : mes devoirs envers mon père sont obligatoires pour moi – le devoir est obligatoire. Est-il nécessaire d'avoir reconnu un grand nombre d'exemples de devoirs pour s'élever à la conception pure et distincte du devoir ? Faut-il avoir parcouru successivement les devoirs du citoyen, du père, du fils, de la créature par rapport au créateur pour avoir une idée nette du devoir ? Si nous n'avons pas l'idée nette du devoir en général dès le premier cas particulier du devoir nous n'avons pas de raison légitime de remplir ce devoir, puisqu'il n'est pas considéré comme tel et il ne peut être considéré comme tel puisqu'on n'a pas l'idée de devoir d'obligation. Si donc dès le premier cas de devoir qui se présente, mon devoir par exemple envers ma mère, je n'ai pas dans mon esprit l'idée

199v

200

complète et absolue du devoir je pourrai bien sans doute accomplir mon devoir envers ma mère mais je ne pourrai le considérer comme obligatoire. Placez un enfant dans une île déserte avec sa mère, le devoir ne lui apparaîtra que sous une forme, l'amitié filiale.

Il sera obligé de tirer une idée générale d'un seul cas particulier, puisqu'il ne pourra examiner le devoir du citoyen, etc. Cependant l'idée générale tirée d'un seul exemple ne sera-t-elle pas pour lui aussi sainte et aussi absolue que si elle était appuyée sur mille cas particuliers ?

Il y a donc certaines idées générales que nous pouvons obtenir sans parcourir la lente et ~~successive~~ observation de différents cas particuliers.

Dans cette leçon nous avons signalé d'abord le procédé de

200v

l'abstraction puis ce qu'on obtient au moyen de ce procédé, la généralisation. Nous avons remarqué qu'on pouvait généraliser les idées abstraites, tirer et déduire du milieu des idées particulières des idées générales. Nous avons exposé quatre doctrines sur les idées générales. 1° Platon les place avant l'exercice de la raison humaine, il les place en Dieu. 2° Les réalistes ne les placent pas avant la formation de l'intelligence ils les mettent dans les objets extérieurs _ 3° les stoïciens dont l'opinion au moyen-âge fut représentée par les nominaux prétendent qu'elles ne sont que ~~des~~ des mots _ 4° Enfin Reid le premier déclare que non seulement les idées générales mais les idées particulières ne sont pas des êtres. qu'elles ne sont pas des intermédiaires entre l'homme et l'objet. Nous nous sommes enfin demandé ce qui

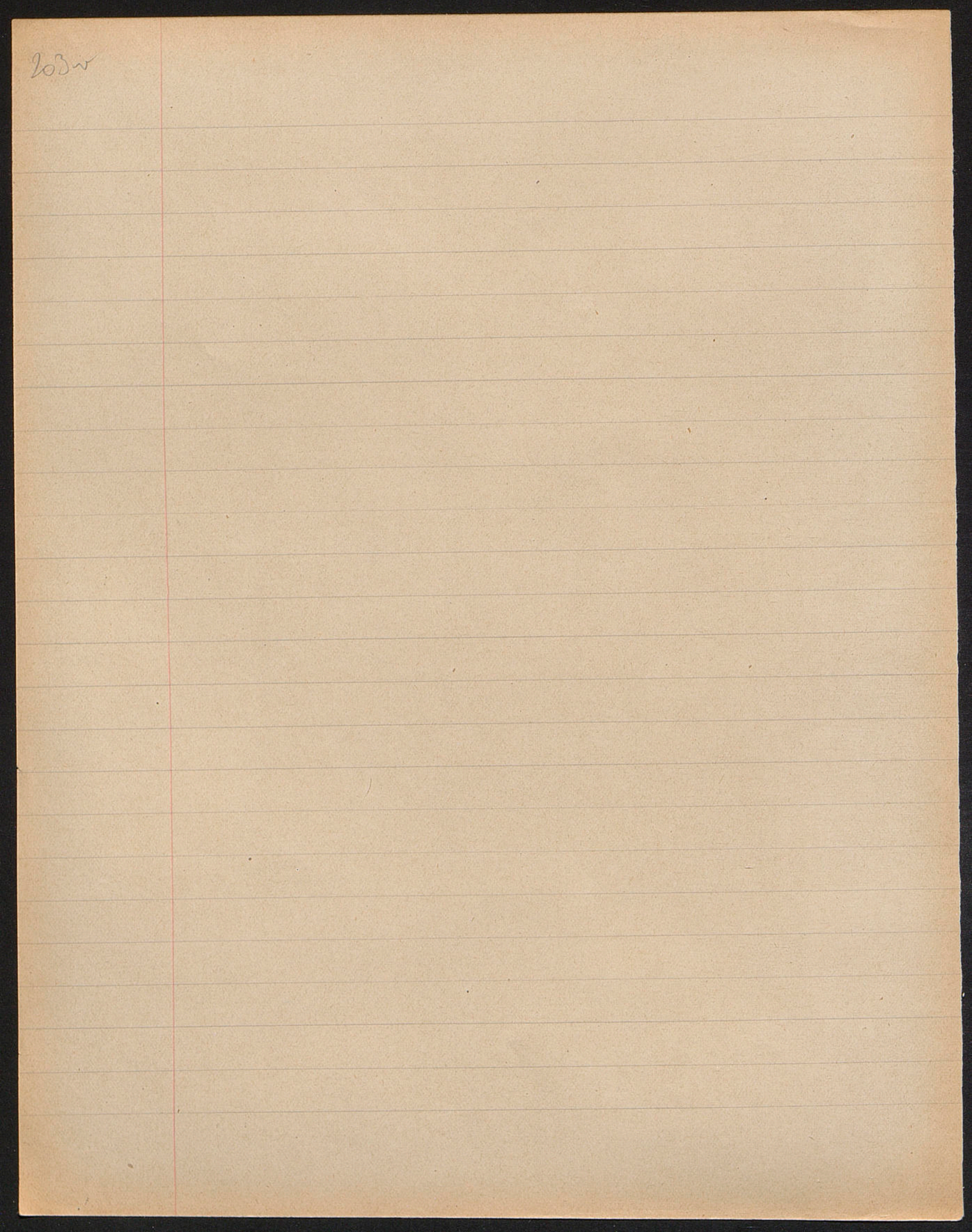
201v

était antérieur du général ou du particulier. Le particulier est antérieur dans l'ordre chronologique le général dans l'ordre logique. Enfin nous avons indiqué la question de savoir s'il n'y a pas certaines idées générales que nous pouvons obtenir par l'expérience de plusieurs cas particuliers.

Nous avons pu montrer combien notre question est riche en applications historiques. L'histoire reflète de cent manières les vérités philosophiques. L'histoire nous apprend que le genre humain a commencé par la religion. La philosophie commença sur la terre par placer les idées générales en Dieu. Interrogez les premiers physiciens, les premiers observateurs de la nature, demandez leur qu'est-ce que le feu, l'eau? Ils répondront: ce sont des Dieux. Que sont, pour les philosophes les idées générales, sinon de petits dieux?

202 v

Au second âge, il y a moins de mysticisme, on veut donner alors aux idées une habitation extérieure on les place dans le monde.
Reid arrive, et déclare que les idées n'habitent nulle part, parce qu'elles ne sont pas des êtres. On cesse de les personnifier; on les considère comme des actes de l'homme.
Voilà donc les trois solutions données par l'histoire de la philosophie Dieu, le monde et l'homme.
On pourrait montrer combien la philosophie coïncide avec la politique. Plus on s'approche du berceau du monde plus la politique est enveloppée de mystères.
Puis l'humanité venant à faire un pas, les idées générales se placent hors de Dieu. A l'époque de la plénitude de la liberté on les établit dans l'être; mais nous sommes ici au troisième âge, et


203v

on ne les regarde pas comme au deuxième comme des essences nécessaires de la pensée divine. on ne les croit pas existant d'une manière fatale dans les objets extérieurs. On soutient alors qu'elles sont des actes en partie libres de l'intelligence humaine.
La philosophie et le monde se reflètent d'une manière bien fidèle et pour citer un exemple particulier, rappelons que toutes les phases de la révolution française se sont reproduites sous une forme théorique dans les livres de l'Allemagne. Ces livres allemands étaient bien loin cependant de comprendre la révolution française. Pendant que la révolution la plus violente se passait dans le monde de l'action la France, dans le monde de la pensée s'opérait une révolution aussi hardie avec ses luttes et ses progrès

204v

divers.

On a admiré avec raison les harmonies de la nature, mais combien les harmonies de l'action et de la pensée humaine ne sont elles pas plus attrayantes! Car la philosophie n'est pas une drame qui se joue dans les nuages; elle est mêlée à toute notre existence. Ceux qui la nient sont conduits par elle, ils obéissent à une législation, or une législation est une croyance philosophique, ils obéissent à une religion, or dans sa partie la plus intime une religion conduit à la philosophie. Ils jouissent des arts, mais l'art lui-même a une philosophie fort développée.

La philosophie est à la racine de toute science. Une comparaison fera mieux sentir cette vérité. Quand on brise un cristal, on trouve à chaque fois

205v

qu'on le brise une figure régulière et mathématique, jusqu'à ce qu'on arrive à une dernière forme qui une fois brisée ne présenterait plus de figure géométrique. Cette dernière forme est le noyau et c'est d'après l'ordre géométrique que présentent les noyaux qu'on classe les cristaux. Les âges de l'humanité sont représentés par ce cristal. La poétique en sera l'enveloppe. Sa première forme sera l'art qui contient les littératures et toutes les ~~formes~~ manifestations extérieures de la pensée sans but immédiat. Je brise le cristal, la seconde forme sera le droit, puis viendra la religion. Sous la religion est le noyau de cristal qui est la philosophie. Aussi le noyau du monde est la philosophie. Selon qu'une des enveloppes est plus ou moins claire, on remonte du noyau à la surface. Aussi

207r

il faut tâcher d'être universel
au profit d'une pièce particulière
les parties que nous n'aurons
pas étudiées nous donneront des
préjugés. L'homme le plus ignorant
est universel, seulement il
possède à la place de toutes
les connaissances positives ou
des préjugés ou des erreurs.

—

Idée de cause.

Nous croyons comme les Écossais et comme les Allemands et c'est aujourd'hui une vérité axiomatique dans la philosophie Européenne qu'il y a certaines idées qu'on ne reconnaîtrait jamais comme nécessaires et absolues si on les déduisait seulement de l'expérience. Ces idées sont l'idée du beau moral ou du devoir, l'idée de cause, etc. prenons pour exemple l'idée de cause.

J'ai vu un fait succéder immédiatement à un autre fait j'ai vu une bille pousser une bille ; ce sont deux mouvements, l'un a précédé, l'autre a suivi, les deux billes se sont touchées. Est-ce à dire que la deuxième bille soit mise en mouvement parce que la première l'a touchée. Nous sommes tellement habitués à l'idée de cause que nous ne manquions pas de penser que

208 v

le mouvement de la deuxième bille est l'effet du mouvement de la première. Mais qui est ce qui me donne une semblable opinion ? qui me dira qu'il n'y a pas dans la deuxième bille une force qui lui est propre, particulière, qui se trouve sans aucun rapport avec la force de la première bille, force qui a fait qu'elle s'est mise en mouvement d'elle-même, au moment même où elle a été touchée par la première bille ? Logiquement on ne prouvera jamais que la première bille a mis en mouvement la deuxième on ne prouvera jamais qu'il y a dans le mouvement une cause réelle. Jamais nous ne voyons avec certitude une cause dans aucun cas particulier, il est donc impossible que l'idée de cause nous soit fournie par

l'expérience et l'observation successive des faits.

L'idée de cause est tellement simple qu'elle est indéfinissable et qu'on ne peut la ramener à une autre idée. C'est pour cela que toutes les définitions qu'on a données de la cause sont anti philosophiques. On a dit que la cause était ce qui produit l'effet. Mais qu'est-ce que l'effet ? C'est ce qui est produit par la cause. Le définissant qui nous est donné est lui-même à définir. D'autres fois on s'est jeté dans l'obscurité : on a dit que l'idée de cause est une force propre mais l'idée de force est plus obscure que l'idée de cause, puisque la force en est une conséquence.

Pour en revenir à l'origine de l'idée de cause nous croyons qu'elle n'est pas le fruit de l'expérience qu'elle naît en nous invinciblement

210v

à l'occasion de l'expérience, qu'elle ne naît pas de l'expérience.
Supposons cependant que l'idée de cause nous ait été donnée par l'expérience. Cette bille a poussé cette autre bille. Voilà ce qui m'a été révélé par l'expérience ~~Cette bille~~ que conclurai-je de ce cas particulier produit une fois, répété deux fois, cent fois, etc? Conclurai-je qu'une cause semblable dans des circonstances semblables doit produire des effets semblables? Ce droit ne m'appartient pas. J'ai vu un nombre infini de cas particuliers, je conclurai pour les cas particuliers que j'ai vus, mais rien ne m'assure d'avance pour l'avenir, de la vérité de mes conclusions. Ainsi donc en supposant que l'expérience m'eût donné l'idée de cause elle ne me la donnerait pas comme nécessaire et absolue.

211v

Je conclus donc et je dis : 1° l'expérience ne donne pas l'idée de cause. L'idée de cause naît non pas de l'expérience mais à l'occasion de l'expérience 2° Si elle naissait de l'expérience elle n'aurait pas ce caractère de nécessité absolue qu'elle nous présente.

L'idée de cause, selon nous ne s'est pas présentée en nous par le lent procédé de l'abstraction successive nous n'avons pas tiré la notion de cause d'une foule de cas particuliers. Dès le premier cas, elle nous apparaît aussi complète que toutes les expériences futures pourront jamais la donner.

D'après cela, nous pourrons distinguer deux sortes d'abstractions, l'abstraction collective ou empirique qui déduit d'un grand nombre de cas particuliers une vérité générale, et l'abstraction immédiate qui ne tire pas d'un cas, mais nous donne à l'occasion

de ce cas unique une idée absolue et nécessaire. Les idées absolues ne peuvent tenir à l'expérience. Les idées contingentes sont du ressort de l'expérience parce qu'elles ont besoin pour se fonder de plus d'un cas particulier. (Cf. la préf. de Fasny 3e vol. Éléments, de l'esprit humain par D. Stewart)

Voilà les principes qui a deux fois ont produit le plus riche mouvement philosophique qui ait paru sur la terre, la première fois dans la Grèce par Platon, la deuxième fois dans l'Allemagne par Kant.

Jetons une nouvelle clarté sur cette matière par quelques développements. L'expérience est nécessaire pour qu'il y ait l'idée de cause; mais si cette idée venait de l'expérience elle serait marquée d'un caractère contingent. Il est vraisemblable d'après l'analogie que le soleil brillera demain; mais ce n'est pas là une nécessité absolue.

213v

quand je dis : Tout fait a une cause" j'affirme quelque chose d'invariable. L'idée de cause qui nait à l'occasion de l'expérience, qui nait de la force de notre esprit est une loi de notre esprit, c'est une faculté qu'a notre esprit de concevoir cette idée, toutes les fois qu'il se présente dans l'expérience un cas particulier auquel cette croyance de cause puisse s'appliquer. S'il n'y avait pas de fait nous n'aurions pas l'idée de cause, mais nous n'en serions pas moins propres à croire à l'idée de cause.

Que de riches conséquences découlent de la grande distinction que nous avons établie ! Selon qu'on regarde le beau comme empirique venant d'une forme particulière ou comme une loi éternelle de l'esprit humain l'art s'élève de toute la hauteur dont les vérités absolues surpassent les vérités

passagères et contingentes. il n'y a de dignité que dans ce qui ne change pas, dans ce qui n'est pas éphémère. Réduit à un élément variable l'art perd une grande partie de sa grandeur.

En résumé l'abstraction collective et empirique ne rend pas compte de toutes les vérités générales, certaines idées générales, si on voulait les tirer de l'expérience ne pourraient pas être élevées à un caractère absolu.

Voici la marche que nous avons suivie jusqu'ici. nous avons d'abord prouvé la nécessité d'une science des faits de conscience, puis indiquant la méthode qu'elle doit suivre, nous avons montré qu'elle passe de l'actuel au primitif. Suivant cette classification nous avons déjà traité de la conscience, de la perception, de

215v

l'abstraction, et dans l'analyse de cette dernière faculté nous avons distingué deux genres d'abstractions fort différentes par leurs résultats, l'abstraction collective et l'abstraction immédiate. Pour prouver qu'il existe réellement une abstraction immédiate nous avons cité un exemple bien important, puisqu'il touche à la fois aux phénomènes des deux mondes. Nous avons montré qu'à l'occasion d'un seul cas particulier nous avions de la cause une idée aussi complète que si mille cas particuliers étaient venus se placer sous nos yeux. Mais l'idée de cause n'est pas la seule qui soit comprise dans la catégorie des idées nécessaires obtenues par l'abstraction immédiate, nous allons nous occuper aujourd'hui des autres idées qu'on obtient de la même manière, nous souvenant toujours que maintenant l'examen que nous allons faire vient à l'occasion d'une classification et qu'il recevra plus tard les développements qu'il mérite.

216v

Classification des vérités absolues.

Ces vérités abstraites et nécessaires, ces croyances invincibles de l'esprit humain ont reçu des classifications diverses. Nous nous arrêterons à celle-ci: 1° Il existe la valeur absolue et invincible des axiomes mathématiques. 2° Il y a comme les Ecossais l'ont fort bien établi, la croyance au moi et au monde extérieur. 3° Il y a et c'est ici qu'on rencontre le principal point de contact des théories de Platon de Kant et des Ecossais, les idées du vrai, du bon et du beau. Je sais qu'à l'exemple d'un de nos contemporains on peut réduire à deux classes toutes les idées nécessaires mais cette classification est au delà de notre enseignement actuel. Nous aurons dans la suite à nous occuper de la vérité des axiomes mathématiques et de la croyance au monde extérieur mais aujourd'hui nous ne parlerons que de la 3me classe d'idées. Nous prendrons pour exemple l'idée du

Idée du devoir.

beau moral ou du devoir.
Prenons des exemples de devoir particulier. Je dois obéir à mon père, je dois servir ma patrie, je dois rendre un dépôt qui m'a été confié, je dois reconnaître un bienfait. Dans tous ces cas qu'on pourrait bien multiplier il y a deux choses, un élément particulier et un élément général. L'élément général est je dois ou en d'autres termes le devoir oblige ce qui est identique puisque cela signifie : l'obligation oblige. L'élément particulier est père, patrie, dépôt bienfait. On peut sans inconvénient désigner ces éléments par les noms de fond et de forme. Supposons qu'un seul exemple de devoir se soit présenté à nous, il contient à lui seul l'élément fondamental aussi bien que tous les autres réunis. Dans l'idée : je dois servir ma patrie j'ai l'idée de devoir aussi complète que si j'avais

218v

examiné tous les cas particuliers du devoir, ce qui varie là dedans c'est la forme. Ainsi l'idée de devoir pouvant nous apparaître complète à l'occasion d'un seul exemple nous disons que cette idée peut être obtenue par le procédé de l'abstraction immédiate sans recourir à l'abstraction collective qui demande un grand nombre de cas et d'exemples. D'après cela l'idée de devoir a donc quelque chose de supérieur aux idées empiriques qui naissent du monde extérieur et pour lesquelles l'étude circonstanciée de ce monde est indispensable. Ce privilège qu'a l'idée de devoir de nous apparaître après un seul exemple nous semble mériter le nom de loi nécessaire de l'esprit humain. L'apparition de l'idée de devoir à l'occasion d'un seul exemple indique assez que notre esprit avait

une faculté toute particulière et prête à se développer à l'occasion d'un seul exemple. Cette faculté particulière qui n'a pas besoin du ~~lent~~ procédé de l'expérience peut être appelée loi primitive.

Le devoir est donc une chose absolue, nécessaire, invariable. Car s'il ne nous présentait pas ces caractères comment les tirerions-nous de l'expérience extérieure ? Comment nous élever à l'idée du devoir ? Dans les exemples que nous avons cités qu'arriverait-il si l'on voulait tirer le devoir de la partie secondaire qui n'apparaît qu'à l'occasion du monde extérieur au lieu de la tirer de la partie fondamentale ? Si dans cette proposition, je dois obéir à mon père on voulait tirer l'idée de devoir de la parenté de la filiation il me serait impossible de l'étendre à aucun autre cas. Je ne puis

220 v

tirer une règle invariable que d'un élément fondamental qui est : je dois l'idée, mon père ne se représentera pas dans d'autres cas. c'est là l'élément emprunté au monde extérieur. La chose intérieure qui ne varie jamais, et qui nous apparaît à l'occasion de quelque exemple que ce soit est : je dois. L'idée fondamentale de la morale est l'idée absolue du devoir

Si l'on voulait prendre une autre idée pour le fondement de la morale si l'on n'admettait pas l'idée du devoir comme une idée très simple et qu'on voulût la résoudre dans l'idée d'intérêt qu'est-ce qui arriverait ? L'intérêt varie suivant les individus, il n'est pas une règle commune, car nos goûts nos penchants varient d'individu à individu. Le caractère d'une loi morale est d'être obligatoire, mais avec la variété

22 v

de nos désirs qui décidera en morale qu'on doive suivre tel plaisir de préférence à tel autre ? Si l'on dit qu'en général on doit suivre le plaisir on oublie que le plaisir n'est qu'un mot ; il n'y a pas de plaisir en général mais seulement des plaisirs particuliers qu'on réunit sous le seul mot de plaisir. Le plaisir n'est pas une idée simple et absolue comme le devoir, c'est une idée très multiple, et qui par cela même ne peut porter avec elle l'autorité d'une règle.

Si l'on disait que le fondement de la morale ne repose pas sur une idée simple, mais sur une réunion d'idées composées fournies par l'habitude et l'éducation cela ne ferait qu'éluder la difficulté alors comme dans l'exemple précédent on admettrait une grande multiplicité de règles. Cette éducation nous la

devons à des maîtres, d'où les maîtres ont-ils tiré cette idée ? Quelque nombre de générations qu'on suppose, il faudra arriver à un premier homme, et cette idée d'où celui-là l'aura-t-il tirée ? C'est là que nous rentrons malgré nous dans l'idée simple.

Objection

Mais voici l'objection la plus grave. La morale pourrait être fondée par l'idée composée d'obéir par obligation à la volonté de Dieu. La seule énonciation la réfute. L'obligation d'obéir à Dieu n'est pas une idée simple. Pourquoi dois-je obéir à Dieu ? Parce que c'est un devoir. L'idée de devoir est donc antérieure. L'obligation d'obéir à la volonté de Dieu n'est donc pas le fondement de la morale. C'est là le sujet que Platon développe dans son Eutyphron.

Si l'on faisait reposer la morale sur l'idée de perfectionnement nous

répondrions que ce n'est pas une idée simple. Pourquoi doit-on se perfectionner ? Parceque c'est notre devoir. Se perfectionner c'est suivre de plus en plus le devoir. Ainsi nous arrivons toujours à l'idée simple de devoir qui est le fondement de tout dans la morale.

L'idée de devoir est donc une idée simple, nous ne la recueillons pas d'une foule de cas particuliers un seul cas suffit pour nous la donner. Dès que c'est une idée simple toute la variété des cas particuliers ne nous en apprendra jamais plus qu'elle. Elle présente donc le caractère nécessaire à la morale qui doit reposer sur une idée simple universelle obligatoire pour tous. Cette idée ne vient pas de l'expérience et voici contre cette opinion un argument plus décisif, le plus fort qu'on ait jamais opposé à

224v

la morale empirique.
Supposons un instant que l'idée de devoir n'est pas indépendante de l'expérience dans notre esprit, et qu'une idée ne peut nous paraître obligatoire que lorsque nous avons vu les suites bonnes ou mauvaises qu'elle peut avoir. Qui nous guidera les premières fois que nous nous verrons dans la nécessité d'agir ? Si pour me croire obligé d'avoir de la piété filiale il faut que j'aie expérimenté en moi-même et dans les autres quelles seront les suites de cette piété ? quel motif d'agir me poussera à la première occasion d'exercer ce devoir ? Est-ce le résultat de l'expérience future que nous n'avons pas faite ? Les termes eux mêmes sont contradictoires. Dans ce système la morale attendrait les résultats de l'expérience. Nous avons besoin d'une règle a priori qui nous guide avec certitude dès

225v

le premier cas où nous exerçons des actes volontaires. Autrement la règle de notre conduite viendrait un peu tard, peut-être même quand il ne serait plus temps. Dans ces circonstances où il faut prendre une détermination soudaine on pourrait faire le mal sauf à examiner ensuite si l'on a agi suivant les règles du devoir. Ce mal lui-même ne pourrait être imputé à l'homme puisqu'il n'aurait pas une règle primitive qu'il pût suivre. Il faut donc et nous revenons toujours là il faut une règle qui précède l'expérience et qui accompagne la première occasion d'exercer l'expérience.

Les applications de nos principes sont riches et fécondes. Je n'en déduirai qu'un exemple. Supposons que l'idée de devoir soit simple, qu'elle ne soit pas réductible en des idées tirées de l'expérience, quelle simplicité

226v

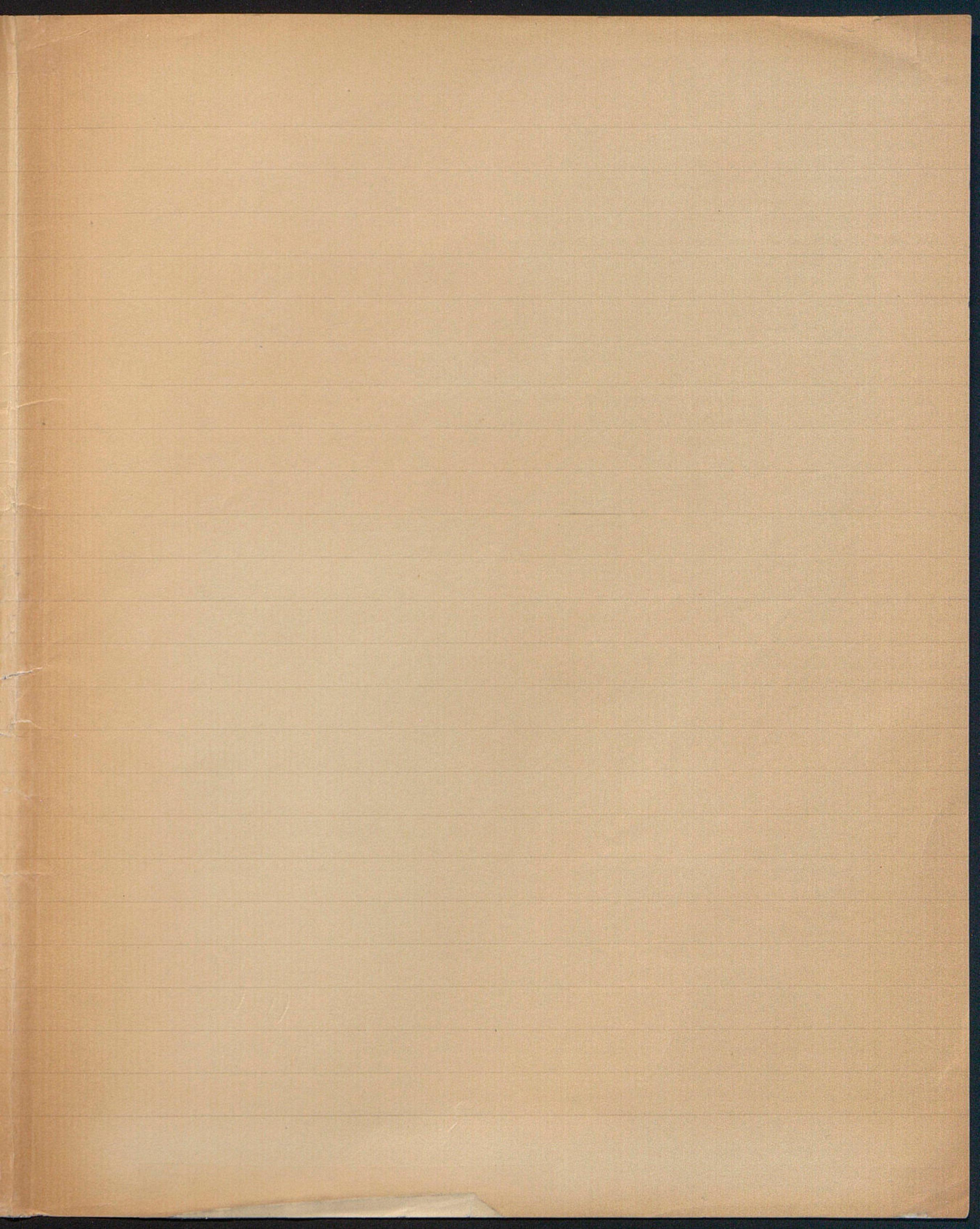
d'action va se trouver dans la conduite des hommes, et particulièrement dans cette science des problèmes politiques où il est si difficile de se conduire. Voilà un roi qui délibère. S'il suit l'intérêt, comme principe dominant que de décisions infinies. L'intérêt de celui-ci contrarie l'intérêt de celui-là. L'intérêt de tous peut être contraire à celui d'un seul individu. Si la mort d'un seul est nécessaire au bien être de tous sous l'empire de la morale de l'intérêt je ne voudrais pas être désigné comme devant par ma mort assurer le salut de tous; on ne manquerait pas de me sacrifier. On s'explique par là la facilité que dans plusieurs siècles on avait à verser le sang humain. On donnait en paiement aux victimes ce malheureux principe Salus populi suprema lex esto. Sous l'empire du devoir la vie de chaque individu est aussi assurée que la conservation

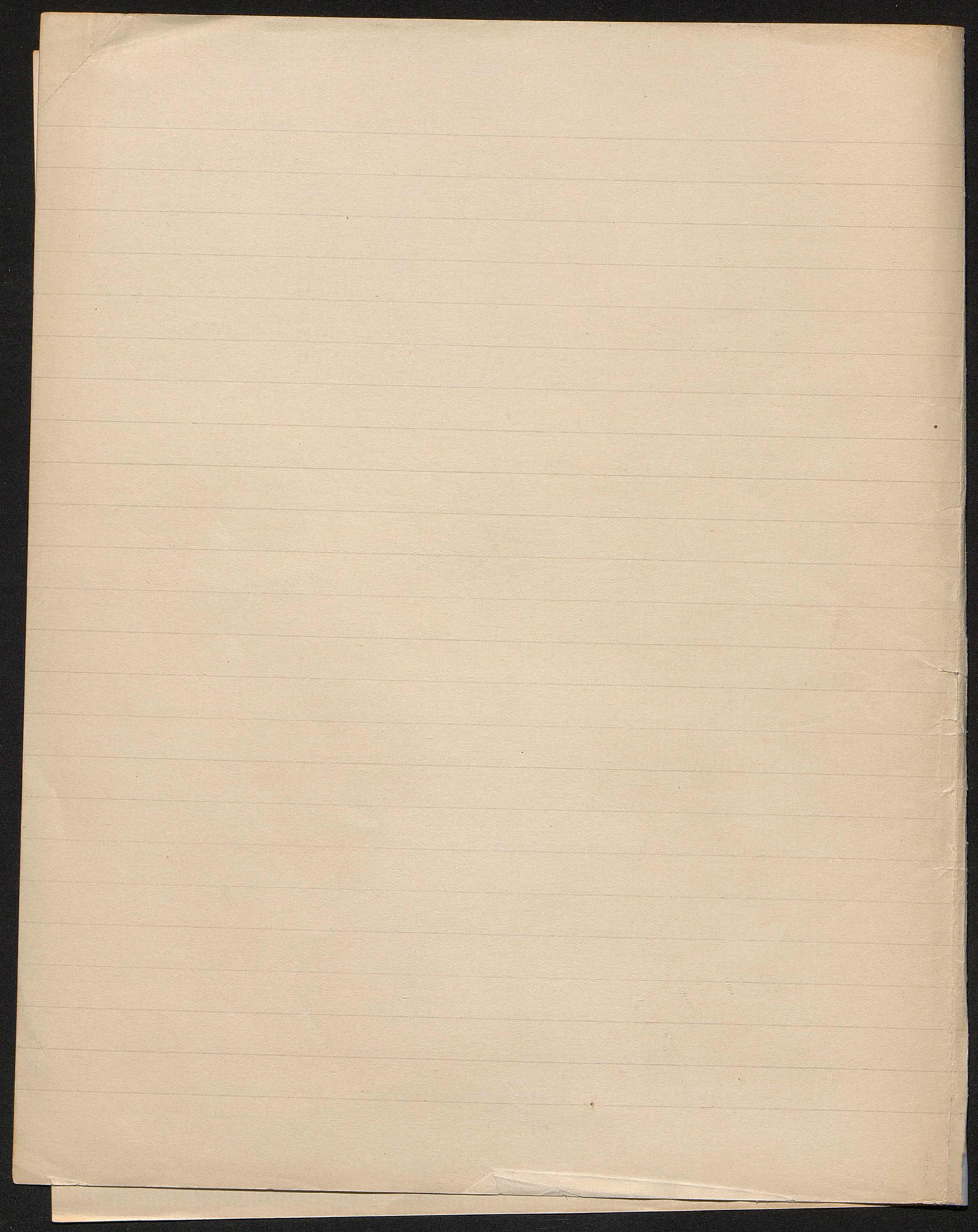
de la communauté tout entière. Quand l'intérêt de tous demanderait le sacrifice injuste d'un individu le devoir qui est dans une sphère supérieure à l'intérêt de tous, ne souffrirait pas ce sacrifice. Il vaudrait mieux que des millions d'hommes souffrissent que de commettre une mauvaise action. Quand la mort injuste d'un homme devrait sauver tous les globes il faudrait plutôt que tous les globes périssent

Si nous entrions dans la supposition qu'on peut sacrifier un à tous, ~~on~~ nous prouverait bientôt qu'on peut en sacrifier 2 - 3, etc, peu à peu nous trouverions des raisons pour sacrifier tous au bonheur de tous, et nous croirions encore faire un bon marché. À de grandes époques historiques, on est tombé dans ces égarements qu'on a voulu assurer le salut public par l'extinction des particuliers.

La morale fondée sur le devoir est celle de Platon mais il y a mêlé un élément de bonheur. Cet élément y entre, il est vrai mais d'une manière bien secondaire. Les stoïciens ont repoussé l'élément du bonheur, et ont fondé la morale sur l'idée unique du devoir. C'est aussi la morale de Kant. Pour lui et aux yeux de la logique le seul élément de la morale est le devoir. La volonté de Dieu est obligatoire, mais à cause du devoir. L'espérance d'une vie à venir est un principe moral à condition qu'on la déduise de l'obligation du devoir. Car sans cela on retomberait dans la morale de l'intérêt.

229v





FONDS MICHELET

1 B

Cours de Philosophie. Ecole Normale, 1827-1828. Suite.

6 cahiers.

1 B

MICHELET.. Cours de philosophie.. Ecole Normale,
I827-I828. Suite

6 cahiers..

(Minute du cours et copie faite sous la dir. de G. Monod)

I0) 7e leçon : De la mémoire.

11) 8e leçon : De l'association des idées.

I2) 9e leçon :: De l'imagination.

I3) I0e leçon :: Rapports de la logique et de la psychologie.

I4) 11e leçon :: L'induction

I5) I2e, I3e, I4e leçons :: De la méthode

I6) I5e, I6e, I7e, I8e, I9e leçons : Des signes et du language

40

Septième leçon.

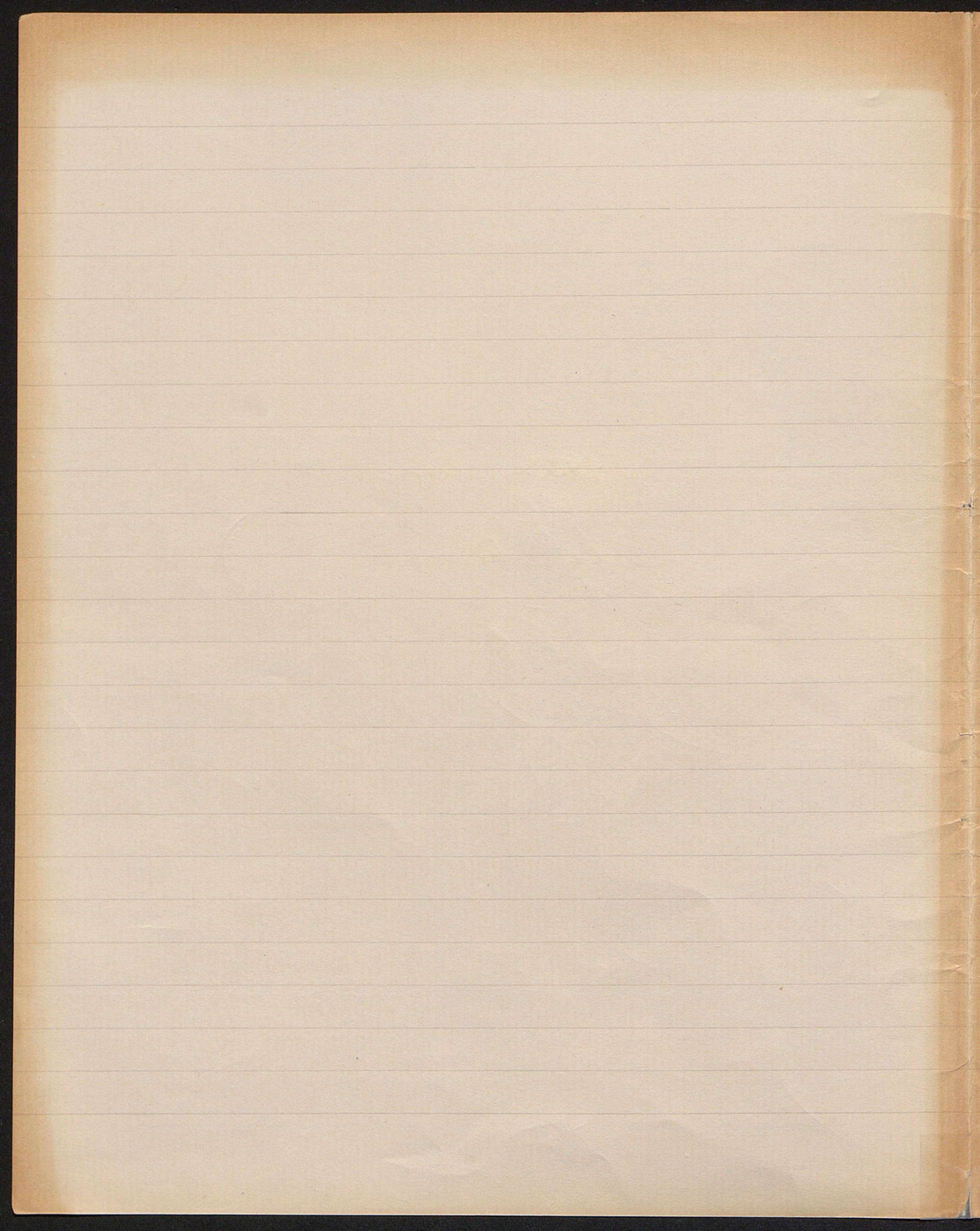
—

De la Mémoire.

—



9



7.1.

An

De la mémoire.

Avons de nous occuper de la mémoire nous allons examiner en peu de mots, comment une idée passe par toutes les facultés que nous avons étudiées. Nous verrons ainsi jouer cette machine dont nous avons examiné les rouages particuliers d'après les lois qui ont été posées. Prenons un ex. d'idée simple dans le monde extérieur, l'idée de la couleur verte. Je perçois le vert qui est dans un objet, mon esprit agit sur cet objet extérieur, & voilà une action que j'appelle perception. Mais ne puis-je pas, même plus tard, dans l'absence même du corps qui a excité l'idée de couleur verte, me la représenter encore, réitérer la perception? L'expérience me prouve cette possibilité. Voilà donc encore un 2e acte de l'esprit, mais c'est à l'occasion d'un objet absent, et je l'appelle conception. Pour obtenir l'idée simple de couleur verte, j'ai été obligé d'employer l'abstraction. L'expérience de plusieurs perceptions, de plusieurs abstractions pourront produire un nouvel acte, me donner une idée générale. Mais cette idée générale ne peut-elle pas nous mener plus loin? Après avoir observé la perception, la mémoire, l'abstraction & la généralisation, nous pouvons faire qq. chose de plus: nous pouvons considérer le vert comme qualité d'un objet, la nature de cet objet comme cause de l'effet qu'il produit sur nos yeux. De là naît une faculté nouvelle, le rapport de la cause à l'effet, le raisonnement.

Il y a une autre manière d'associer les idées; elle appartient à l'association des idées, faculté capricieuse dont les lois n'ont pas été déterminées. La vue d'un vert me rappellera mille idées, peut-être celle de la campagne où j'ai vécu, celle du printemps, de la renaissance universelle, de l'espérance, de l'avenir. Ainsi voilà une faculté mise en jeu, non nécessairement, mais à l'occasion d'une sensation. A l'occasion d'une sensation, nous avons obtenu par l'attention une perception qui, conservée par la mémoire, devient ce qu'on appelle conception. Sur cette idée perçue de différents côtés, j'applique l'abstraction d'où je tire une idée générale à l'occasion de laquelle je puis mettre en jeu des facultés nouvelles, soit l'association logique ou raisonnement, soit l'association proprement dite qui rapproche les choses, non par les prémisses & les conséquences, mais par des rapports de pure ressemblance.

Prenons maintenant un exemple dans le monde intérieur, dans la conscience. Un cas se présente où j'ai un devoir à remplir. Ici ce n'est pas par la perception que mon esprit agit, c'est par la conscience. D'une seule occasion de devoir individuel j'abstrais l'idée générale de devoir absolu; je procède ici non par l'abstraction collective mais par l'abstraction immédiate. Le secours de la mémoire est entièrement inutile.

Entrons dans l'examen du sujet que nous nous sommes imposé. Dugald Stewart a placé l'association des idées avant la mémoire; nous croyons qu'il a eu tort, car l'association des idées suppose la mémoire, l'association est la faculté de lier des idées par les rapports de prémisses & de conséquence, de cause & d'effet. L'analyse que nous allons faire de la mémoire est tout à la fois logique et psychologique.

Trois qualités constitutives. —

La mémoire, dit Dugald Stewart, doit avoir 3 qualités: la facilité pour apprendre, la ténacité pour garder ce qui lui a été confié, la promptitude pour rappeler des souvenirs. Cette dernière faculté, le rappel des idées est ou forcé ou volontaire. Qqf. nous nous souvenons malgré nous de choses que nous voudrions oublier; qqf. le rappel

est volontaire. Sous cette faculté mystérieuse de chercher dans son esprit quelque chose qui n'y est pas, de revenir à un acte d'intelligence qui a eu lieu déjà, toutes les hypothèses physiologiques n'ont pu que faire éclater dans le plus grand jour son invincible difficulté. Une des plus grandes différences qu'il y ait entre les esprits, est cette faculté plus ou moins grande de se rappeler tout ce qu'on a jamais eu dans l'esprit, de se rendre sur le champ des impressions, des idées, des sentiments. Voilà la partie psychologique de la mémoire, partie qui appartient aux professeurs; la partie logique est la recherche des procédés par lesquels nous pouvons ~~augmenter~~ la facilité & la ténacité de la mémoire. Nous avons donc deux choses à faire. 1° l'analyse de la mémoire, 2° l'examen des moyens propres à la perfectionner. —

En quoi elle diffère de l'attention et de l'association des idées. —

La mémoire est une faculté de son espèce qui ne peut être résolue dans aucune autre. 1° elle n'est pas l'attention, car dans la mémoire lors même que le rappel est volontaire; il y a le sentiment que la chose à laquelle on s'applique est passée. 2° elle n'est pas seulement l'association. Car la mémoire suppose encore que les choses associées sont passées, & d'ailleurs la mémoire n'associe pas toujours. On peut se rappeler une chose unique. La mémoire est donc distincte de l'attention & de l'association; mais elle leur est cependant liée étroitement. Pour donner lieu à la mémoire l'attention est nécessaire; les choses qui n'ont pas excité notre attention, s'échappent promptement de notre esprit. Ainsi lorsqu'on oublie aisément certaines choses, il faut non pas forcer la mémoire p. faire entrer l'objet dans l'esprit; mais chercher, p. exciter l'attention le point de vue intéressant que peut présenter l'objet. D'où la psychologie nous a donné un pressentiment de la morale; que ceux qui commencent par la psychologie prennent le point de vue moral; ils apprendront ainsi la psychologie par la morale. Lorsqu'un objet nous déplaît & que nous avons besoin de l'étudier, il faut tourner autour de lui pour bien nous assurer s'il ne contient pas q.q. rapport capable de nous attacher. La meilleure manière en un mot de fortifier la mémoire, c'est d'éveiller fortement l'attention & l'association des idées.

Moyens de la conserver. —

Puisque la mémoire est liée à deux facultés, elle s'affaiblit de deux manières ou par l'affaiblissement de l'attention ou par le dérangement de l'~~attention~~ association.

Pourquoi la mémoire est-elle généralement plus faible chez les vieillards? Cela ne dépend pas de ce qu'ils ont moins de puissance p. associer les idées. cette faculté n'est pas dans la vieillesse plus faible qu'à ~~tout~~ autre âge; ils perdent généralement la mémoire par défaut d'attention. Après avoir éprouvé beaucoup de choses, après avoir été trompé dans beaucoup d'espérances, on s'attache moins à la vie, après qu'on a assuré son sort, le désir du repos arrive & on fait moins d'attention aux objets extérieurs: l'attention diminue & avec la mémoire. Il faut entretenir toujours la faculté de l'attention, ne la laisser jamais dormir; il faut faire en sorte que la vie soit pleine & serrée, qu'on soit intéressé par ce qu'on fait & p. cela le ranimer par la variété des idées. Le repos laisse une lacune s'introduire dans la vie. Par

Bn

l'activité les vieillards conservent la plus grande de leurs
facultés intellectuelles, et notamment la mémoire. Quand
on se trouve dans un grand mouvement d'idées on
échappe à cette langueur funeste; puis quand on est
éloigné de tous les centres d'idées, il arrive de deux choses
l'une: ou les uns ayant besoin d'être excités par le monde
extérieur, se jettent dans les jouissances physiques qui
matérialisent leur âme, ou les autres en bien plus petit
nombre, conservent un peu de cette activité intellectuelle
mais assez p. s'entretenir. Ceux là seront de
préférence les écrivains qui ont beaucoup donné au
sentiment. La meilleure chose qui puisse sortir de là, c'est
un poète, et un poète c'est un rare & heureux accident.
Le véritable inventeur ne dormira pas au sein de cette
indolence. Sur dix mille rêveurs vous aurez peine à
trouver un grand poète. Pour conserver la force & la santé
de nos facultés et en particulier de la mémoire, il
faut donc conserver l'activité de notre esprit par tous
les moyens qui sont en nous.

Deux espèces de mémoire. —

Il s'ensuit que la différence que présentent
les mémoires différentes peut être évaluée par la différence de
leur activité, de leur volonté. On pourrait cependant partager
les mémoires en deux classes. La 1re est celle des esprits
où domine la promptitude & la facilité du rappel, d'après de
simples rapports de ressemblance ou de différence, c.-à-d.
d'après l'association des idées. La 2e est celle des esprits
tenaces qui associent habituellement les idées selon des rapports
de prémisse & de conséquence, de cause & d'effet. Les 1ers sont
des hommes d'esprit, des érudits, les 2ds des penseurs.

Influence de l'usage des signes sur la mémoire. —

Nous ajouterons à cela une observation de M. D. Hav.
Il remarque que les esprits cultivés par l'étude des langues
se ressouviennent des choses par des signes verbaux et par
conséquent tout abstraits, tandis que les esprits peu cultivés
appellent ordinairement à leur secours des signes matériels
concrets & qui s'adressent aux yeux. S'il s'agit d'un mot
arbre, l'esprit cultivé s'explique ce mot d'après son
rapport avec l'étymologie latine. Le mot cheval lui retrace
peut-être une idée d'après caballus qui voulait dire primitivement
mauvais cheval, et qui a reçu, avec une légère dérivation
la signification de bon cheval. Le paysan se rappellera
la même idée d'après l'image présente à son esprit du fidèle
compagnon de son travail, le philosophe se rappellera la
forme du mot. On pourrait tirer de là des inductions
rigoureuses contre la culture de l'esprit. Nous verrons
un jour que ces signes concrets, qui semblent supérieurs
aux signes abstraits en ce qu'ils s'adressent à l'imagination,
fourniraient d'ordinaire d'autres choses de vais ornement.

La méthode des signes doit singulièrement
influer sur notre mémoire. Cette habitude de penser
avec des mots, de nous servir de langue, doit être bien puissante.

BN

Dans cette question se trouve auprès le vaste & intéressant ouvrage de Mr. Degérando sur les signes. Ce livre est un de ceux qui comprennent les plus d'élémens philosophiques; c'est là de là apparaît dans tout son jour l'utilité d'une langue bien faite. On y considère 1°. l'ensemble des facultés de l'esprit humain. 2°. le génie des langues qui est résulté de ces facultés. 3°. le caractère des diverses nomenclatures scientifiques. Le 1er. volume est sujet à beaucoup de contestation; une partie du 2e. seul encore y donne lieu. Les sujets suivans y sont traités: — langue universelle — génie de quelques langues — influence des signes sur plusieurs arts — analyse & synthèse — diverses classifications des sciences. —

Ajoutons, si nous l'avons pas dit, que cette mémoire facile & prompte qui conduit à des résultats si bizarres, si inattendus, appartient aux citateurs; qu'elle est fondée sur l'association des idées & que tous nos efforts doivent tendre à la diminuer au profit de cette mémoire où tout s'établit d'après des rapports de cause & d'effet.

Quant à la question de savoir si on fait bien de commencer l'éducation par l'étude des langues, D. Stew. est de cet avis, Me. De Staël dans son Allemagne a traité & résolu ce sujet qu'elle av. sans doute entendu débattre entre des hommes d'une grande force de génie. —

Nous avons considéré la mémoire sous le rapport psychologique, maintenant nous l'examinerons sous le rapport logique, et nous tâcherons de mettre quelque unité dans les remarques dispersées chez les Ecossais. Voici donc la question que nous nous adressons: Comment perfectionne-t-on la mémoire? sa réponse est simple c'est en perfectionnant la science. Sans doute c'est une manière peu philosophique en apparence que de rattacher ainsi la solution d'une question générale à une question d'un ordre secondaire. Ce serait un grand défaut dans un livre, mais ce n'en est pas un dans notre enseignement. Pour suivre la marche contraire il faudrait être préparé par des études étendues; mais dans l'état où nous nous trouvons notre but est d'augmenter très promptement nos moyens de retenir & par conséquent de nous intéresser à la science: car on retiendra qu'en proportion de l'intérêt que la science inspire; de sorte que nous pouvons rattacher la question générale à la question particulière.

Comment on perfectionne la mémoire. —

On a imaginé beaucoup de moyens matériels de perfectionner, d'aider la mémoire. Les anciens av. la mémoire topique qui d'après des circonstances extérieures aidait l'orateur à retenir l'enchaînement de ses argumens. Cette mémoire avait cela de commode qu'elle dispensait de lier un discours d'une manière sérieuse & véritablement profonde.

mémoire topique

7.2.

Cr

Il suffisait de retenir une simple association d'idées, et de la présenter dans sa liaison apparente; et, comme alors on n'écrivait pas les discours à mesure qu'ils ét. prononcés, qu'il fallait les prendre au vol p. les réfuter, il ét. impossible à l'adversaire de comprendre l'ensemble d'un discours dont il n'av. par là cité. Cette mémoire artificielle était un secret de mauvaise foi. Ce n'est pas là sans doute ce que nous regretterons. Nous ne sommes guère plus portés à louer ces méthodes modernes qui ont la prétention de faire retenir bon gré mal gré des choses qui ne sont pas dans l'esprit. Elles ont cela de dangereux qu'elles accoutument l'esprit à se contenter d'associations accidentelles, à ne pas relier les idées par les rapports de causalité qui aideraient la mémoire et fortifieraient l'intelligence, mais de substituer à ces rapports de simples liaisons toutes matérielles. Pour perfectionner la mémoire, il faut donc perfectionner la science. Or comment se perfectionne la science?

Méthode des modernes. –

Il faut perfectionner la science. –

Des considérations générales nous sont ici nécessaires. L'homme est un; le monde auquel il a affaire est multiple; et ce monde intérieur que l'homme porte en lui, du moment qu'il l'examine qu'il l'analyse, par cela même qu'il l'analyse, ce monde, dis-je, est multiple; car on n'analyse que ce qui est composé de plusieurs parties. Le 1er pas de la science est de percevoir cette multiplicité comme multiple, c. à d. de percevoir les faits séparément. C'est ce qu'on appelle analyser. Mais ensuite si l'on veut dans l'étroite unité de l'esprit humain comprendre l'infinie variété des phénomènes du monde extérieur, il faut trouver des procédés pour ramener la multiplicité à l'unité. Dans ce procédé consiste tout le secret de perfectionner la mémoire. –

Prenons des exemples. Lorsque les anciens botanistes voyaient toute la variété des plantes, quelle difficulté n'éprouvaient-ils pas, pour placer dans leur esprit, toutes ces individualités! On faisait il est vrai des espèces mais ces espèces ét. innombrables. Tournefort arrive, il classe les plantes d'après leurs caractères extérieurs, d'après la forme de leurs fleurs, de leurs feuilles. Cette classification aide la mémoire, et perfectionne même la science. Mais combien la mémoire n'est-elle pas plus aidée, lorsque Linnée ramène cette classification à une autre plus simple qui est fondée sur le sexe des plantes. Nous ne cherchons pas ici si la classification est plus scientifique seulement nous disons qu'elle est plus simple.

Lorsque Verner essaya de classer les minéraux d'après leurs caractères extérieurs, abstraction faite de leur substance, de leur valeur intrinsèque, lorsqu'il les rangea d'après leur odeur et leur saveur, c'ét. déjà un moyen d'aider la mémoire. Cependant cette méthode qui présentait des moyens de facilité à la mémoire, av. de grands inconvénients p. l'intelligence. Car si on ne faisait attention qu'à la couleur, on pourrait être tenté de mettre le souffre et l'or dans la même catégorie. M. Haüy ramène toute la science dispersée dans la classification peu rigoureuse de Verner, à un principe infiniment simple celui de la cristallisation. Tout minéral parvenu à l'état de cristallisation présente des formes toujours géométriques, toujours régulières jusqu'à ce qu'on arrive à une forme au delà de laquelle se présentent des formes irrégulières. La d. forme régulière est ce qu'on appelle le noyau. M. Haüy fondé sur ce principe, classe les minéraux d'après la forme qu'affecte le noyau. Voilà ce qui aide puissamment la mémoire; les véritables mnémoniques sont les classifications scientifiques.

Ce qui a lieu pour les sciences qui ne consistent qu'en classifications, qui ne recherchent pas de causes, je peux l'observer de même dans les sciences qui s'occupent de causes. Comment la perfection de la science vient au secours de la mémoire?

Cn

Il n'y a que deux sciences qui s'occupent des causes, la physique & l'histoire. Et qu'avons nous fait dans notre cours d'histoire ? Nous avons marqué 99 points éminents auxquels on peut ramener tous les autres. Notre classification n'est pas scientifique elle n'est qu'extérieure, mais c'est déjà un pas de fait p. aider la mémoire. Nous avons remarqué que la royauté fondée par Louis le gros, affermie par Philippe Auguste, sanctionnée par St. Louis, organisée par Philippe le bel a trouvé sa 1ère forme despotique sous le règne de Philippe le bel, & s'est reproduite avec des adoucissemens successifs, sous Louis XI, François 1er, & Louis 12. Cette idée n'est pas profonde, mais elle est juste et tient à une suite de rapports fournis par la nature même des choses. C'est en effet une loi générale de l'histoire que les mêmes révolutions se reproduisent toujours, sans être parfaitement identiques, parcequ'il n'y aurait pas de progrès ; mais ce sont des cercles qui vont toujours en s'agrandissant. — Dans la physique un illustre ex. est celui de Newton qui ramena toute la variété des phénomènes célestes à un seul principe. Mais lors même qu'il n'y aurait pas de système régulier comme celui de Newton, la simple découverte d'une cause est un progrès p. la science & partout un moyen de plus d'aider la mémoire. Quand Franklin découvrant l'identité des phénomènes électriques avec la foudre a donné par une expérience hardie la manière de conduire la foudre, il a trouvé un perfectionnement dans le champ de la science, & de là un grand nombre de phénomènes incohérents et par cela difficiles à retenir se sont présentés d'une manière satisfaisante à la mémoire.

Moyens d'aider la mémoire dans l'étude d'une science. —

Ces explications préliminaires nous donnent maintenant un fil pour nous conduire au milieu des observations de détail judicieuses, ingénieuses, & même neuves, mais dispersées, qui se trouvent dans l'excellent chapitre de M. D. Stewart sur la mémoire. Cette philosophie si saine, si libre dans sa marche, que nous admirons chez les Ecossais, il faut l'arrêter ; ce qui ne peut se faire qu'en mettant en regard la philosophie allemande, où les classifications sont plus rigoureuses. Entrons maintenant avec D. St. dans des observations de détail.

Pour aider la mémoire il faut avant tout arriver préparé aux choses qu'on veut savoir ; p. s'y préparer il faut avoir non seulement les ~~???~~ connaissances qui dans l'ordre ~~???~~ logique précèdent celles qu'on veut acquérir, il ne faut pas seulement avoir étudié la psychologie avant la logique, l'arithmétique avant la géométrie, avant de se livrer à l'étude de la philosophie, il faut avoir acquis certaines connaissances de faits qui n'y sont pas liées intimement, mais qui peuvent lui fournir des exemples, l'éclaircir & la fortifier. Il faudra que ceux qui étudient la philosophie, connaissent la méthode la plus parfaite de raisonnement qui se trouve dans les mathématiques. En 2d. lieu, la connaissance des faits ou physiques ou scientifiques est indispensable. Il ne faut pas renfermer la philosophie, comme l'ont fait plusieurs philosophes & notamment Descartes, dans l'atome du moi ; car on ne connait le moi qu'à condition d'avoir observé ce qui lui est opposé, c. à d. le non moi. L'homme se manifeste d'une manière éclatante dans ses ouvrages, on peut aussi l'étudier dans une infinité de faits extérieurs & même dans les faits de la nature (V. Schelling).

D7

Ensuite p. étudier une science il faut bien remarquer d'après quels principes les faits de cette science sont associés. Dans les mathématiques les idées s'associent d'après le rapport logique; dans la physique & dans l'histoire c'est par le rapport de causalité; dans l'art le principe dominant est sans doute le rapport de ressemblances & de différence; mais les deux autres rapports s'y trouvent aussi.

Jusqu'ici nous avons établi d'abord que notre intérêt nous forçait à rattacher une question générale à une question particulière. Nous nous sommes demandé comment se perfectionnait la science & nous avons répondu que c'est par la réduction du multiple à l'unité. Nous avons dit qu'avant d'étudier une science, il faut s'armer des connaissances qu'elle suppose & de plusieurs autres encore qui lui servent d'auxiliaires. Restant toujours dans les questions de détail; nous avons ajouté qu'il faut noter le principe d'association dominant dans la science dont on s'occupe. —

Qu'arrive-t-il quand on a ainsi les circonstances préliminaires & qu'on a saisi le principe dominant de l'association des idées? L'étude prend une allure plus dégagée; l'esprit traverse la science avec force, rejette l'insignifiant, saisit l'essentiel, il apprend à distinguer l'importance relative des choses. La science alors est un plaisir. L'attention se fixe sur qq. points principaux auxquels on ramène tout. Dans les progrès que nous venons de marquer, les rapports des idées doivent se multiplier, & leur multitude doit soulager la mémoire. S'il s'agit d'un point d'histoire, du règne de Philippe le Bel sous lequel l'altération des monnaies a eu de si tristes résultats, celui qui a fait une étude particulière de l'économie politique aura une facilité bien plus grande non seulement p. juger mais pour retenir les faits historiques. La mémoire profite ici des rapports établis entre des sciences diverses. Or comment multiplie-t-on les rapports? c'est en multipliant nos connaissances. Celui donc qui n'a que deux connaissances n'a qu'un rapport, tandis que celui qui a 4 connaissances, a 16 rapports différents. En augmentant nos connaissances, nous n'augmentons par la somme de nos connaissances dans un rapport simple, mais dans un rapport composé. Dans l'ex. que nous avons cité, nous supposons des objets simples qui n'ont qu'un attribut. Avec 16 rapports nous avons donc une probabilité de 20 que nous nous souviendrons d'une idée. Mais on pourrait craindre que ces 16 rapports, formant 16 unités, fatiguassent la mémoire. Il n'en sera pas ainsi, car les rapports s'aident ensemble; il s'établit entre eux des classifications artificielles peut-être & hypothétiques, mais qui cependant aident la mémoire. Nous avons cité la classification hypothétique de Werner, cette classification antérieure qui cependant a aidé la mémoire. Les classifications artificielles & hypothétiques sont donc utiles mais pourvu qu'on les considère comme artificielles & hypothétiq.

Secours que la mémoire tire de l'écriture. —

Entre tous les moyens artificiels & matériels d'aider la mémoire, il y en a un qui mérite particulièrement notre attention, c'est l'écriture. L'écriture est une mémoire artificielle (Montaigne disait: "j'ai une grande mémoire je ~~m'en~~ ~~fais~~ une de papier.") Sans l'écriture la plupart de nos

Dr

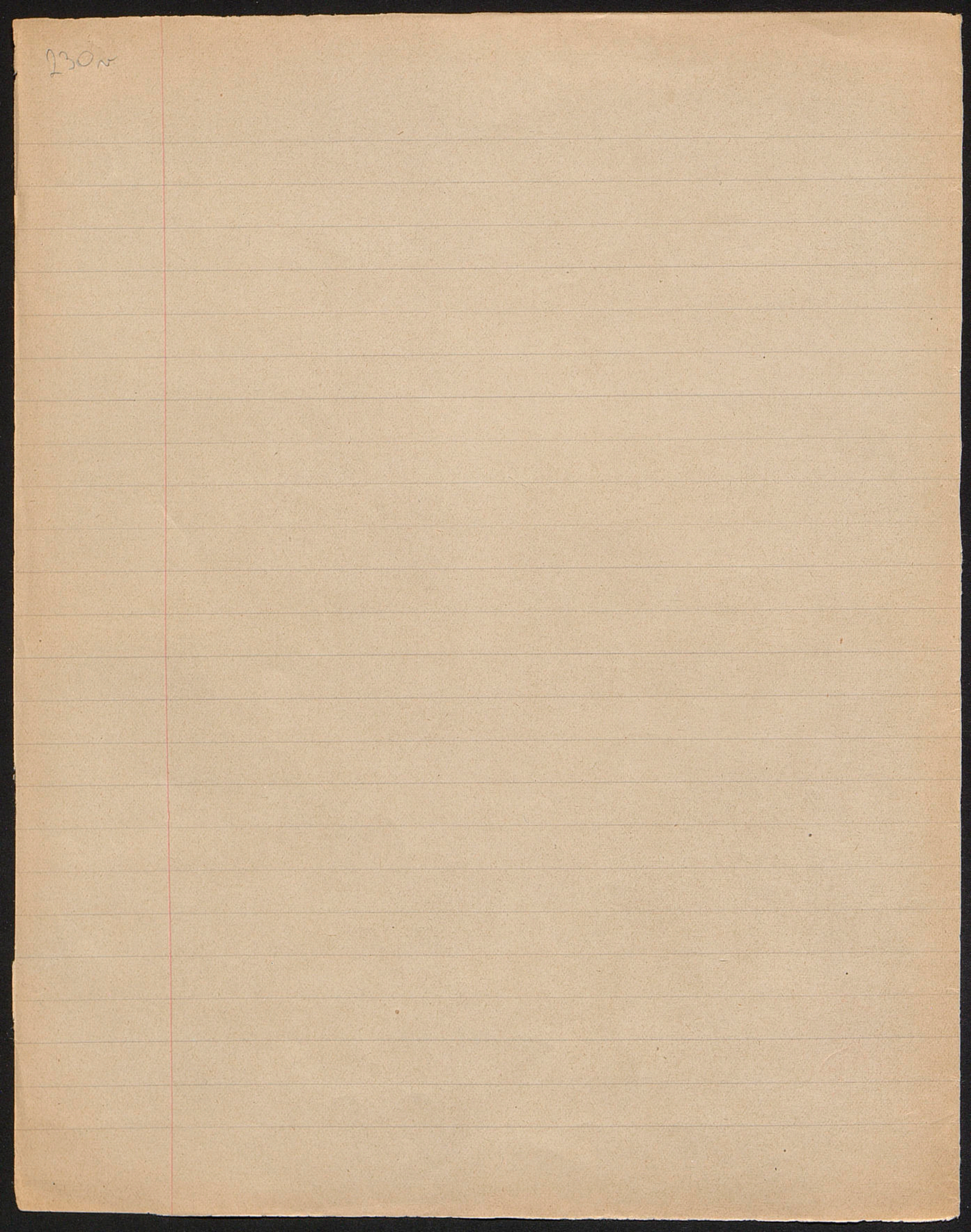
connaissances périraient, et non seulement elles seraient peu durables, mais dans beaucoup de cas, dans les sciences qui exigent une longue suite de raisonnements, enchaînés les uns aux autres, nous serions arrêtés au 2.e ou au 3.me pas, parceque la mémoire ne pourrait retenir le commencement, pendant que nous déduirions les conséquences. Dans les mathématiques où la chaîne des raisonnements est si serrée, tout progrès sans la mémoire est impossible. Mais même en politique et en morale, où les raisonnements sont moins longs, mais plus complexes, où ils portent sur des objets bien plus composés, où les nuances varient à l'infini, tandis que les mathématiques se font sentir une continuelle unité, que c'est toujours l'unité ajoutée ou retranchée, le progrès paraît certe impossible si l'écriture seule peut donner prise sur les raisonnements. Rousseau a dit qu'après qu'il avait écrit ce qu'il écrivait, il l'oubliait presque à l'instant. C'est parcequ'il ne revenait plus sur ce qu'une fois il avait écrit. On ne peut nier que l'écriture n'affaiblisse la mémoire des objets particuliers, des individus, mais quand il s'agit de retenir un raisonnement, l'écriture est surtout d'un grand usage. Seulement si on écrit les raisonnements des autres, il est de la plus grande importance de les traduire à sa manière, et dans son style. C'est ainsi qu'on s'approprie les travaux d'autrui. C'est ainsi qu'on se les fixe dans la mémoire.

Objection contre le perfectionnement de la mémoire. —

On a fait à tout ceci une grave objection : qu'a-t-on besoin, a-t-on dit, de perfectionner avec tant de soin une faculté qui ne fait qu'affaiblir l'intelligence, l'imagination ? les plus vastes mémoires se sont-elles jamais accordées avec le grand génie ? Sans doute une accumulation aveugle & précipitée des faits énerve l'intelligence ; mais il faut avouer que toute notre science se réduit à combiner ; or pour combiner il faut des éléments, des idées ; qui nous les donnerait si ce n'est la mémoire ? Sans la mémoire nous ne serions donc rien. —

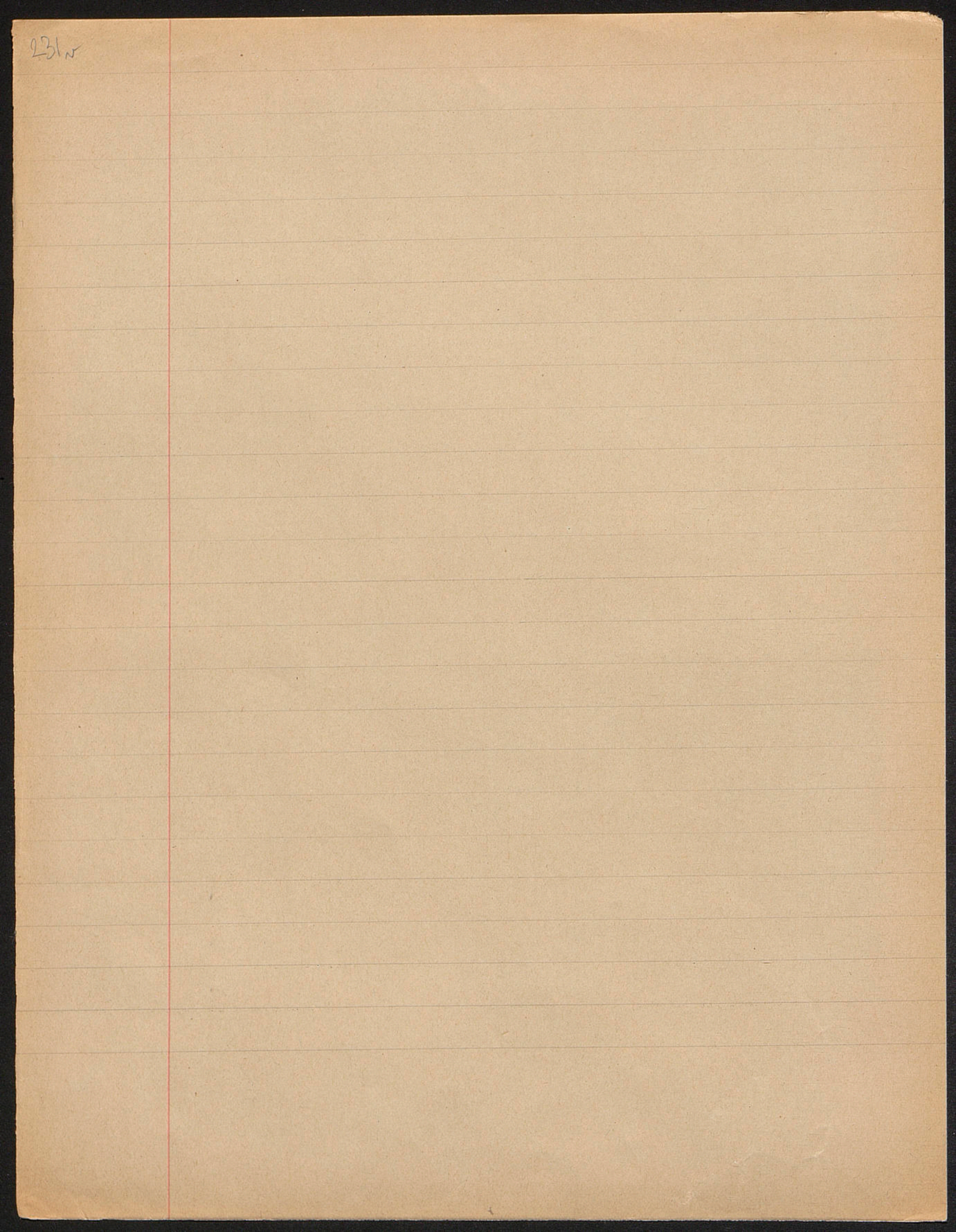
De la mémoire.

Avant de nous occuper de la mémoire, nous allons examiner en peu de mots comment une idée passe par toutes les facultés que nous avons étudiées. Nous verrons ainsi jouer cette machine dont nous avons examiné les rouages particuliers d'après les lois qui ont été posées. Prenons un exemple d'idée simple dans le monde extérieur, l'idée de la couleur verte. Je perçois le vert qui est dans un objet, mon esprit agit sur cet objet extérieur, et voilà une action que j'appelle perception. Mais ne puis-je pas, même plus tard, dans l'absence même du corps qui a excité l'idée de couleur verte, me le représenter encore réitérer la perception? L'expérience me prouve cette possibilité. Voilà donc encore un second acte de l'esprit, ~~mais~~ mais


230v

c'est à l'occasion d'un objet absent et je l'appelle conception. Pour obtenir l'idée simple de couleur verte j'ai été obligé d'employer l'abstraction. L'expérience de plusieurs perceptions, de plusieurs abstractions pourront produire un nouvel acte me donner une idée générale, mais cette idée générale ne peut elle pas nous mener plus loin? après avoir observé la perception, la mémoire, l'abstraction et la généralisation, nous pourrons faire quelque chose de plus, nous pourrons considérer le vert comme qualité d'un objet, la nature de cet objet comme cause de l'effet qu'il produit sur nos yeux. De là naît une faculté nouvelle, le rapport de la cause à l'effet, le raisonnement.

Il y a une autre manière d'associer les idées, elle appartient à l'association des idées, faculté capricieuse dont les lois n'ont pas été déterminées. La vue du vert me rappellera mille


231v

idées, peut être celle de la campagne où j'ai vécu, celle du printemps, de la renaissance universelle, de l'espérance de l'avenir. Ainsi voilà une faculté mise en jeu, non nécessairement mais à l'occasion d'une sensation; à l'occasion d'une sensation nous avons obtenu par l'attention une perception qui conservée par la mémoire devient ce qu'on appelle conception. Sur cette idée perçue de différents côtés, j'applique l'abstraction d'où je tire une idée générale à l'occasion de laquelle je puis mettre en jeu des facultés nouvelles, soit l'association logique ou raisonnement, soit l'association proprement dite qui rapproche les choses non par les prémisses et les conséquences mais par des rapports de pure ressemblance.

Prenons maintenant un exemple dans le monde intérieur, dans la conscience. Un cas se présente où

232 N

j'ai un devoir à remplir. Ici ce n'est pas par la perception que mon esprit agit, c'est par la conscience. D'une seule occasion de devoir individuel j'abstrais l'idée générale de devoir absolu. Je procède ici non par l'abstraction collective mais par l'abstraction immédiate. Le secours de la mémoire est entièrement inutile.

Entrons dans l'examen d'un sujet que nous nous sommes imposé. Dugald-Stewart a placé l'association des idées avant la mémoire. nous croyons qu'il a eu tort, car l'association des idées suppose la mémoire. l'association est la faculté de lier des idées par les rapports de prémisse et de conséquence, de cause et d'effets. L'analyse que nous allons faire de la mémoire est tout à fait logique et psychologique. La mémoire dit Dugald Stewart doit

Trois

233v

qualités constitutives

avoir trois qualités. la facilité pour apprendre, la ténacité pour garder ce ~~qu'on a~~ qui lui a été confié. la promptitude pour rappeler des souvenirs. Cette dernière faculté le rappel des idées, est ou fortuite ou volontaire. quelquefois nous nous souvenons malgré nous de choses que nous voudrions oublier. quelquefois le rappel est volontaire. Pour cette faculté mystérieuse de chercher dans son esprit quelque chose qui n'y est pas, de revenir à un acte d'intelligence qui a eu lieu déjà toutes les hypothèses physiologiques n'ont pu que faire éclater dans un plus grand jour son invincible difficulté. Une des plus grandes différences qu'il y ait entre les esprits est cette faculté plus ou moins grande de se rappeler tout ce qu'on a jamais eu dans l'esprit, de

234v

se retracer sur le champ des impressions, des idées, des sentiments voilà la partie psychologique de la mémoire, partie qui appartient aux modernes; la partie logique est la recherche des procédés par lesquels nous pourrons augmenter la facilité et la ténacité de la mémoire. Nous avons donc deux choses à faire 1° l'analyse de la mémoire 2° l'examen des moyens propres à la perfectionner.

En quoi elle diffère de l'attention et de l'association des idées.

—

La mémoire est une faculté de son espèce qui ne peut être résolue dans aucune autre. 1° elle n'est pas l'attention, car dans la mémoire lors même que le rappel est volontaire, il y a le sentiment que la chose à laquelle on s'applique est passée. 2° elle n'est pas seulement l'association des idées, car la mémoire suppose encore que les choses associées sont passées, et d'ailleurs la mémoire n'associe pas toujours. On peut

236

se rappeler une chose unique. La mémoire est donc distincte de l'attention et de l'association mais elle leur est cependant liée étroitement. Pour donner lieu à la mémoire, l'attention est nécessaire les choses qui n'ont pas attiré notre attention s'échappent promptement de notre esprit; ainsi lorsqu'on oublie aisément certaines choses, il faut non pas forcer la mémoire pour faire entrer l'objet dans l'esprit, mais chercher pour éveiller l'attention le point de vue intéressant que peut présenter l'objet. Dans la psychologie nous avons donné un pressentiment de la morale que ceux qui n'aiment pas la psychologie prennent le point de vue moral; ils apprendront ainsi la psychologie par la morale. Lorsqu'un objet nous déplaît et que nous avons besoin

236v

ou les uns ayant besoin d'être excités par le monde extérieur se jettent dans les jouissances physiques et matérialisent leur âme, ou les autres, en bien plus petit nombre, conservent un peu de cette activité intellectuelle mais assez pour s'en tourmenter. Ceux-là liront de préférence les écrivains qui ont beaucoup donné au sentiment. La meilleure chose qui puisse sortir de là c'est un poète et un poète c'est un rare et heureux accident. Le véritable inventeur ne dormira pas au sein de cette indolence. Sur dix mille rêveurs vous aurez peine à trouver un grand poète. Pour conserver la force et la santé de nos facultés et en particulier de la mémoire, il faut donc assurer l'activité de notre esprit par tous les moyens qui sont en nous.

Il s'ensuit que la différence

237v

espèces de mémoires —

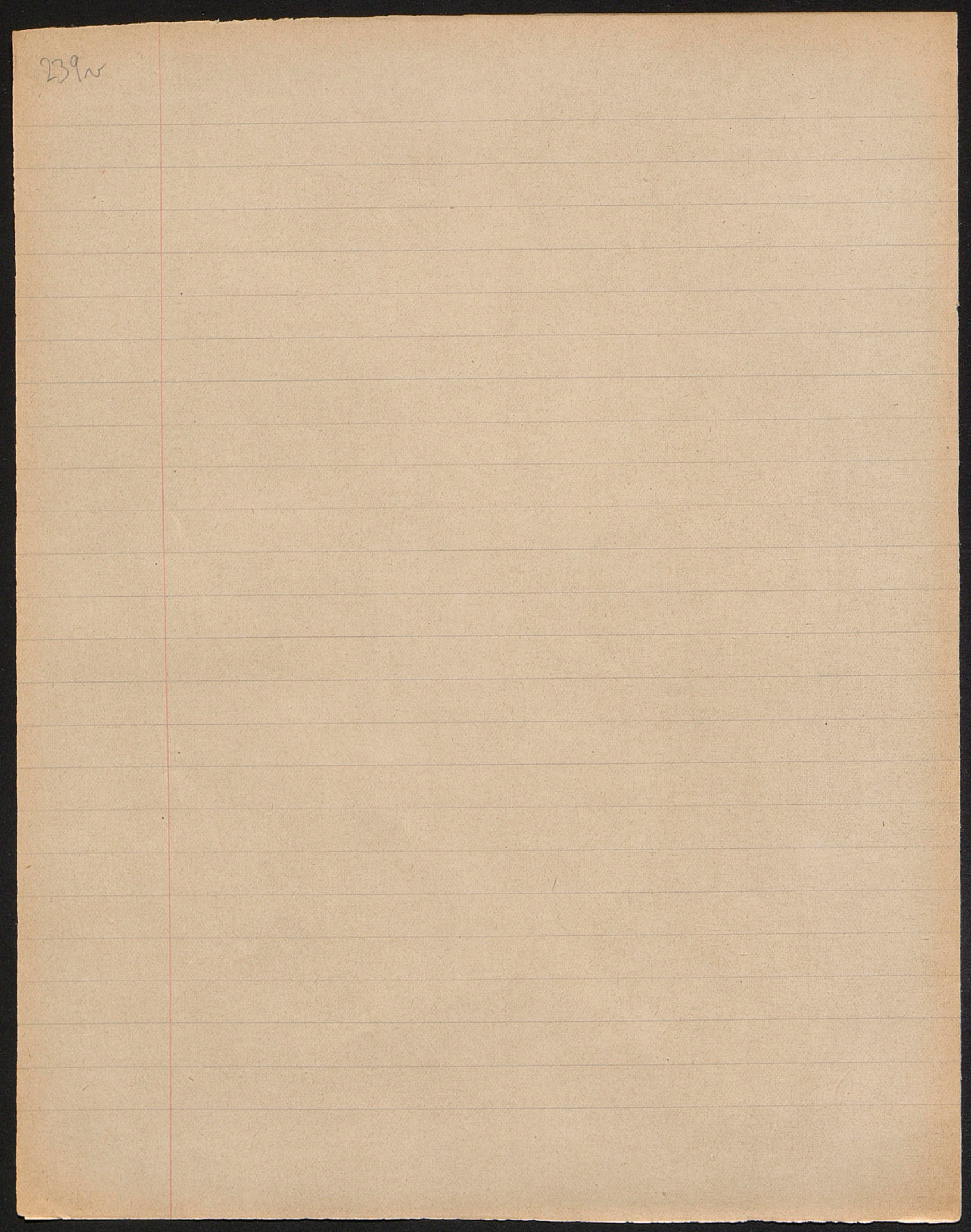
que présentent les mémoires différentes, peut être évaluée par la différence de leur activité de leur volonté. On pourrait cependant partager les mémoires en deux classes. la première est celle des esprits où domine la promptitude et la facilité du rappel, d'après de simples rapports de ressemblance ou de différence c'est à dire d'après l'association des idées, la seconde est celle des esprits tenaces qui associent habituellement les idées selon des rapports de prémisse et de conséquence de cause et d'effet. Les premiers sont des hommes d'esprit, des érudits les ~~~~~ seconds des penseurs.

Influence de l'usage des signes sur la mémoire —

Nous ajouterons à cela une observation de Dugald-Stewart. Il remarque que les esprits cultivés par l'étude des langues, se ressouviennent des choses par des signes verbaux et par

238 v

conséquent tout abstraits, tandis que les esprits peu cultivés appellent ordinairement à leur secours des signes matériels, concrets et qui s'adressent aux yeux. S'il s'agit du mot arbre, l'esprit cultivé s'explique ce mot d'après son rapport avec l'étymologie latine. Le mot cheval lui retrace peut être une idée d'après caballus qui voulut dire primitivement mauvais cheval, et qui a reçu avec une légère dérivation la signification de bon cheval. Le paysan se rappellera la même idée d'après l'image présente à son esprit du fidèle compagnon de son travail; le philosophe se rappellera la forme du mot. On pourrait tirer de là des inductions rigoureuses contre la culture de l'esprit. Nous verrons un jour que ces signes concrets qui semblent supérieurs aux signes abstraits en ce qu'ils


239v

s'adressent à l'imagination fourniraient d'obstacles dans les choses de raisonnement.
La méthode des signes doit singulièrement influer sur notre mémoire. Cette habitude de penser avec des mots, de nous servir de langue, doit être bien puissante. Dans cette question se trouve compris le vaste et intéressant ouvrage de M.r Degérando sur les signes. Ce livre est un de ceux qui comprennent le plus d'éléments philosophiques, c'est là qu'apparaît dans tout son jour l'utilité d'une langue bien faite. On y considère 1.° l'ensemble des facultés de l'esprit humain 2.° le génie des langues qui est résulté de ces facultés. 3.° le caractères des diverses nomenclatures scientifiques. Le premier volume est sujet à beaucoup de contestations; une partie du deuxième peut encore

240v

de l'étudier, il faut tourner autour de lui pour bien nous assurer s'il ne contient pas quelque rapport capable de nous attacher. La meilleure manière en un mot de fortifier la mémoire, c'est d'éveiller fortement l'attention et l'association des idées.

Moyen de le conserver.

—

Puisque la mémoire est liée à deux facultés, elle s'affaiblit de deux manières ou par l'affaiblissement de l'attention ou par le dérangement des associations. Pourquoi la mémoire est-elle généralement plus faible chez les vieillards? Cela ne dépend pas de ce qu'ils ont moins de puissance pour associer les idées, cette faculté n'est pas dans la vieillesse plus faible qu'à tout autre âge, ils perdent généralement la mémoire par défaut d'attention. après avoir éprouvé beaucoup de choses après avoir été trompé dans beaucoup

241v

d'espérances, on s'attache moins à la vie ; après qu'on a assuré son sort, le désir du repos arrive et on fait moins d'attention aux objets extérieurs. L'attention diminue et avec la mémoire il faut entretenir toujours la faculté de l'attention, ne la laisser jamais dormir ; il faut faire en sorte que la vie soit pleine et serrée, qu'on soit intéressé par ce qu'on fait et pour cela se ranimer par la variété des études. Le repos laisse une lacune s'introduire dans la vie. Par l'activité les vieillards conservent la plupart de leurs facultés intellectuelles et notamment la mémoire. Quand on se trouve dans un grand mouvement d'idées on échappe à cette langueur funeste. Puis quand on est éloigné de tous les centres d'idées il arrive de deux choses l'une :

y donner lieu : les sujets suivants y sont traités : - langue universelle - - Génie de quelques langues - - influence des signes sur plusieurs arts - Analyse et synthèse - diverses classifications des sciences -

Ajoutons si nous ne l'avons pas dit, que cette mémoire facile et prompte qui conduit à des résultats si bizarres et si inattendus appartient aux citateurs ; qu'elle est fondée sur l'association des idées, et que tous nos efforts doivent tendre à la diminuer au profit de cette mémoire où tout s'établit d'après des rapports de cause et d'effet.

Quant à la question de savoir si on fait bien de commencer l'éducation par l'étude des langues, D. Stewart est de cet avis, Me de Staël dans son Allemagne a traité et résolu ce sujet qu'elle avait sans doute entendu débattre

243v

entre des hommes d'une grande force de génie.

Comment on augmente la mémoire —

Nous avons considéré la mémoire sous le rapport psychologique, maintenant nous l'examinerons sous le rapport logique, et nous tâcherons de mettre quelque unité dans les remarques dispersées chez les Ecossais. Voici donc la question que nous nous adressons. Comment perfectionne-t-on la mémoire? La réponse est simple, c'est en perfectionnant la science. Sans doute c'est une manière peu philosophique en apparence que de rattacher ainsi la solution d'une question générale à une question d'un ordre secondaire, ce serait un grand défaut dans un livre, mais ce n'en est pas un dans notre enseignement. Pour suivre la marche contraire, il faudrait être préparé par des études étendues, mais dans l'état

244v

où nous nous trouvons, notre but est d'augmenter très promptement nos moyens de retenir et par conséquent de nous intéresser à la science. car on ne retient qu'en proportion de l'intérêt que la science inspire de sorte que nous pouvons rattacher la question générale à la question particulière.

Mémoire topique. —

On a imaginé beaucoup de moyens matériels de perfectionner d'aider la mémoire. Les anciens avaient la mémoire topique qui d'après des circonstances extérieures aidait l'orateur à retenir l'enchaînement de ses ~~idées~~ arguments. Cette mémoire avait cela de commode qu'elle dispensait de lier un discours d'une manière sérieuse et véritablement profonde. Il suffisait de retenir une simple association d'idées, et de la présenter dans une liaison apparente, et comme alors on n'écrivait pas les discours à

245v

mesure qu'ils étaient prononcés qu'il fallait les prendre au vol pour les répéter, il était impossible à l'adversaire, de comprendre l'effet d'un discours dont il n'avait pas la clef, cette mémoire artificielle était un secret de mauvaise foi. Ce n'est pas là sans doute, ce que nous regretterons. Nous ne sommes

Méthode des modernes —

guère plus portés à louer ces méthodes modernes qui ont la prétention de faire retenir bon gré malgré, des choses qui ne sont pas dans l'esprit. Elles ont cela de dangereux qu'elles accoutument l'esprit à se contenter d'associations accidentelles à ne pas lier les idées par les rapports de causalité qui aideraient la mémoire et fortifieraient l'intelligence mais de substituer à ces rapports de simples liaisons toutes matérielles. Pour perfectionner

Il faut

la mémoire, il faut donc

246v

perfectionner la science —

perfectionner la science. Or comment se perfectionne la science?

Des considérations générales nous sont ici nécessaires. L'homme est un; le monde auquel il a affaire est multiple, et ce monde intérieur que l'homme porte en lui, du moment qu'il l'examine, qu'il l'analyse, par cela même qu'il l'analyse, ce monde, dis-je, est multiple; car on n'analyse que ce qui est composé de plusieurs parties. Le premier pas de la science est de percevoir cette multiplicité comme multiple, c'est à dire de percevoir les faits séparément, c'est ce qu'on appelle analyser. Mais ensuite si l'on veut dans l'étroite unité de l'esprit humain comprendre l'infinie variété des phénomènes du monde extérieur, il faut trouver des procédés pour ramener la multiplicité à l'unité.

247v

Dans ce procédé consiste tout le secret de perfectionner la mémoire.

Prenons des exemples. Lorsque les anciens botanistes voyaient toute la variété des plantes quelle difficulté n'éprouvaient-ils pas pour placer dans leur esprit toutes ces individualités! On faisait il est vrai des espèces mais ces espèces étaient innombrables. Tournefort arrive, et classe les plantes d'après leurs caractères extérieurs, d'après la forme de leurs fleurs, de leurs feuilles. Cette classification aide la mémoire et perfectionne même la science mais combien la mémoire n'est-elle pas plus aidée lorsque Linnée ramène cette classification à une autre plus simple qui est fondée sur le sexe des plantes. Nous ne cherchons pas ici si la classification est plus scientifique, seulement nous disons

248v

Moyens d'aider la mémoire dans l'étude d'une science
—

Ces explications préliminaires nous donnent maintenant un fil pour nous conduire au milieu des observations de détail judicieuses, ingénieuses, et même neuves, mais dispersées qui se trouvent dans l'excellent chapitre de Mr D. Stewart sur la mémoire. Cette philosophie si saine, si libre dans sa marche que nous admirons chez les Ecossais il faut l'arrêter, ce qui ne peut se faire qu'en mettant en regard philosophie allemande où les classifications sont plus rigoureuses. Entrons maintenant avec D. Stewart dans des observations de détail. Pour aider la mémoire il faut, avant tout, avoir préparé aux choses qu'on veut savoir, pour s'y préparer il faut avoir non seulement les connaissances qui dans l'ordre logique précèdent celles qu'on veut acquérir, il ne faut pas seulement avoir étudié

253v

la psychologie avant la logique
l'arithmétique avant la géométrie;
avant de se livrer à l'étude de la
philosophie, il faut avoir acquis
certaines connaissances de faits qui
n'y sont pas liées intimement
mais qui peuvent lui fournir des
exemples, l'éclaircir et la fortifier.
Il faudra que ceux qui étudient
la philosophie connaissent la
méthode la plus parfaite de
raisonnement qui se trouve dans
les mathématiques. En second lieu
la connaissance de quelques faits
ou physiques ou scientifiques
est indispensable. Il ne faut
pas renfermer la philosophie
comme l'ont fait plusieurs
philosophes et notamment Descartes
dans l'atome du moi car on
ne connait le moi ~~le moi~~
qu'à condition d'avoir ~~observé~~
ce qui lui est opposé c'est à
dire le non-moi. L'homme se

254v

manifeste d'une manière éclatante dans ses ouvrages, on peut aussi l'étudier dans une infinité de faits extérieurs et même dans les faits de la nature (voir Schelling)

Ensuite pour étudier une science il faut bien remarquer d'après quels principes les faits de cette science sont associés. Dans les mathématiques les idées s'associent d'après le rapport logique dans la physique et dans l'histoire c'est par les rapports de causalité. Dans l'art le principe dominant est sans doute le rapport de ressemblances et de différences. mais les deux autres rapports s'y trouvent aussi.

– Jusqu'ici nous avons établi d'abord que notre intérêt nous forçait à rattacher une question générale à une question particulière. Nous nous sommes demandé comment

255v

se perfectionnait la science, et nous avons répondu que c'était par la réduction du multiple à l'unité. Nous avons dit qu'avant d'étudier une science il faut s'armer des connaissances qu'elle suppose et de plusieurs autres encore qui lui servent d'auxiliaires. Restant toujours dans les questions de détail nous avons ajouté qu'il faut noter le principe d'association dominant dans la science dont on s'occupe.

Qu'arrive-t-il quand on a ainsi les circonstances préliminaires et qu'on a saisi le principe dominant de l'association des idées? L'étude prend une allure plus dégagée; l'esprit traverse la science avec force rejette l'insignifiant saisit l'essentiel il apprend à distinguer l'importance relative des choses. La science alors est un plaisir. L'attention se fixe

256v

sur quelques points principaux auxquels on ramène tout. Dans le progrès que nous venons de marquer les rapports des idées doivent se multiplier, et leur multitude doit soulager la mémoire. S'il s'agit d'un point d'histoire, du règne de Philippe le Bel sous lequel l'altération des monnaies a eu de si tristes résultats. Celui qui a fait une étude particulière de l'économie politique, aura une facilité bien plus grande non seulement pour juger mais pour retenir les faits historiques. La mémoire profite ici des rapports établis entre des sciences diverses. Or comment multiplie-t-on ces rapports? C'est en multipliant nos connaissances. Celui donc qui n'a que deux connaissances n'a qu'un rapport, tandis que celui qui a quatre connaissances, a 16 rapports différents. En augmentant nos connaissances nous n'augmentons pas la somme de nos connaissances dans un rapport

257v

simple mais dans un rapport composé. Dans l'exemple que nous avons cité nous supposions des objets simples qui n'ont qu'un attribut. Avec seize rapports nous avons donc une probabilité de vingt que nous nous souviendrons d'une idée. Mais on pourrait craindre que ces seize rapports, formant 16 unités fatiguassent la mémoire. Il n'en sera pas ainsi car les rapports s'aident ensemble. il s'établit entre eux des classifications artificielles peut-être et hypothétiques mais qui cependant aident la mémoire. Nous avons cité la classification hypothétique de Mesnier cette classification extérieure qui cependant a aidé la mémoire. Les classifications artificielles et hypothétiques sont donc utiles mais pourvu qu'on les considère comme artificielles et hypothétiques.

Secours que la mémoire

Entre tous les moyens artificiels et matériels d'aider la

258v

tire, de l'écriture

mémoire il y en a un qui mérite particulièrement notre attention, c'est l'écriture. L'écriture est une mémoire artificielle. (Montaigne disait: "je n'ai pas de mémoire je m'en fais une de papier.") Sans l'écriture, la plupart de nos connaissances périraient et non seulement elles seraient peu durables mais dans beaucoup de cas, dans les sciences qui exigent une longue suite de raisonnements, enchaînés les uns aux autres, nous serions arrêtés au second ou au troisième pas, parce que la mémoire ne pourrait retenir le commencement pendant que nous déduisions les conséquences. Dans les mathématiques où la chaîne du raisonnement est si serrée, tout progrès sans la mémoire est impossible. Mais même en politique et en morale où les raisonnements sont moins longs, mais plus complexes, où ils portent sur des objets plus composés, où les

259v.

260

nuances varient à l'infini, tandis qu'en mathématiques se fait sentir une continuelle unité, que c'est toujours l'unité ajoutée ou retranchée. Les progrès seraient certes impossibles. L'écriture seule peut donner prise sur le raisonnement. Rousseau a dit que presque tout ce qu'il écrivait il l'oubliait presque à l'instant c'est parce qu'il ne revenait plus sur ce qu'une fois il avait écrit. On ne peut nier que l'écriture n'affaiblisse la mémoire des objets particuliers et individuels, mais quand il s'agit de retenir un raisonnement l'écriture est surtout d'un grand usage.

Seulement si on écrit les raisonnements des autres il est de la plus grande importance de les traduire à sa manière et dans son style. C'est ainsi qu'on s'approprie les travaux d'autrui c'est ainsi qu'on se les fixe dans la mémoire.

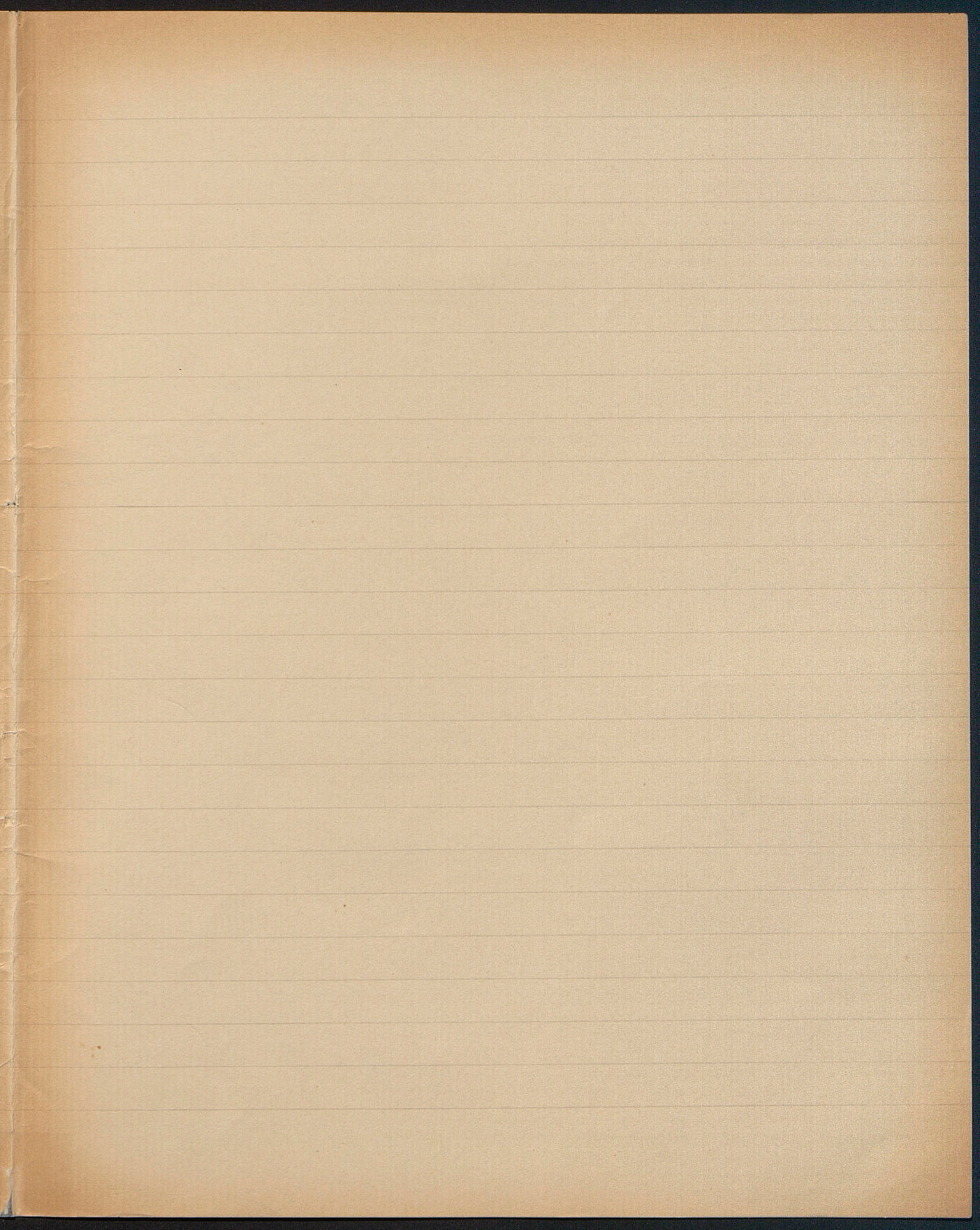
objection On a fait à tout ceci une grave

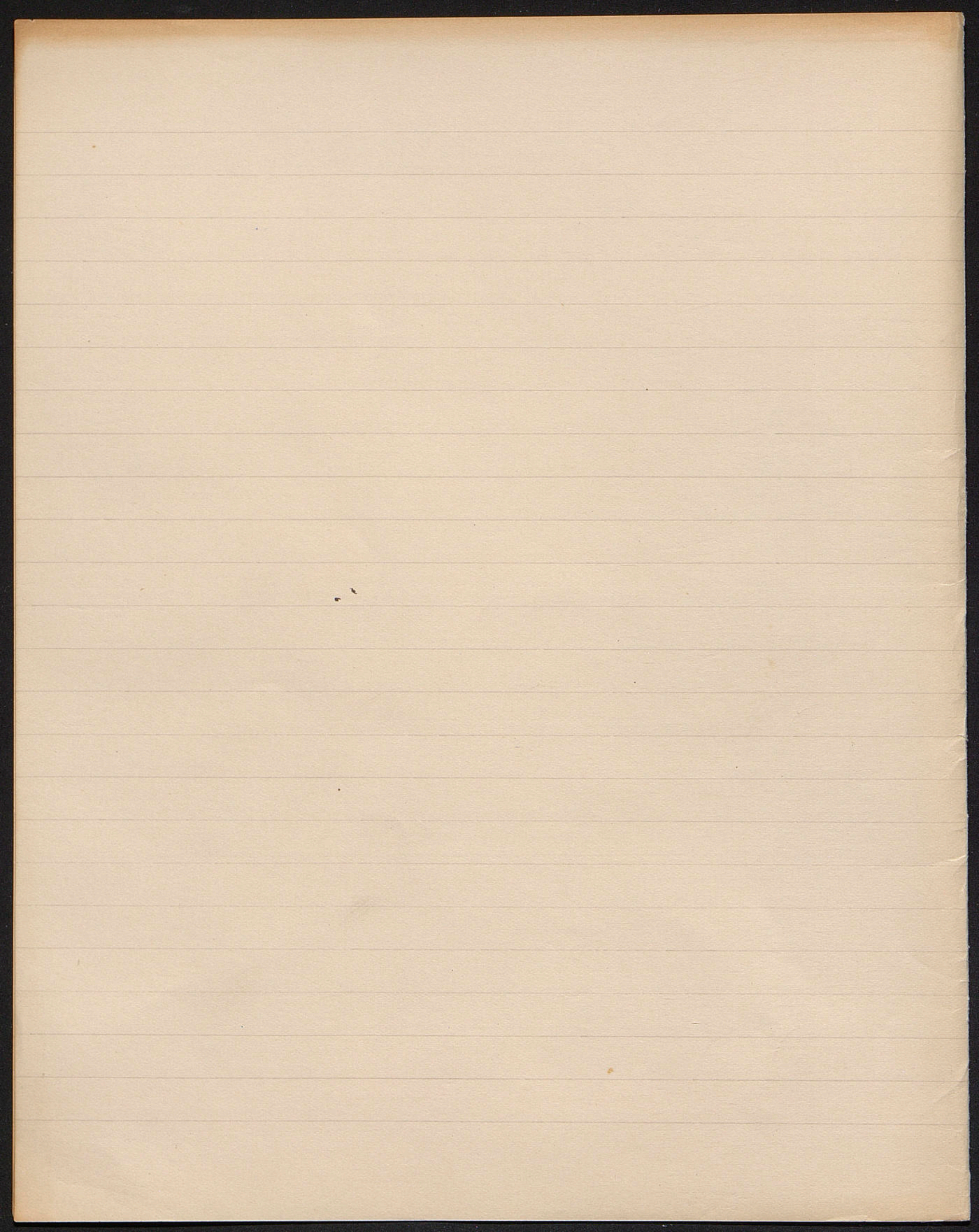
260v

contre le perfectionnement de la mémoire

objection. Qu'a-t-on besoin a-t-on dit de perfectionner avec tant de soin une faculté qui ne fait qu'affaiblir l'intelligence, l'imagination les plus vastes mémoires se sont elles jamais accordées avec les grands génies? Sans doute une accumulation aveugle et précipitée des faits conserve l'intelligence, mais il faut avouer que toute notre science se réduit à combiner. or pour combiner il faut des éléments des idées, qui nous les donnerait si ce n'est la mémoire? Sans la mémoire nous ne serions donc rien —

261v





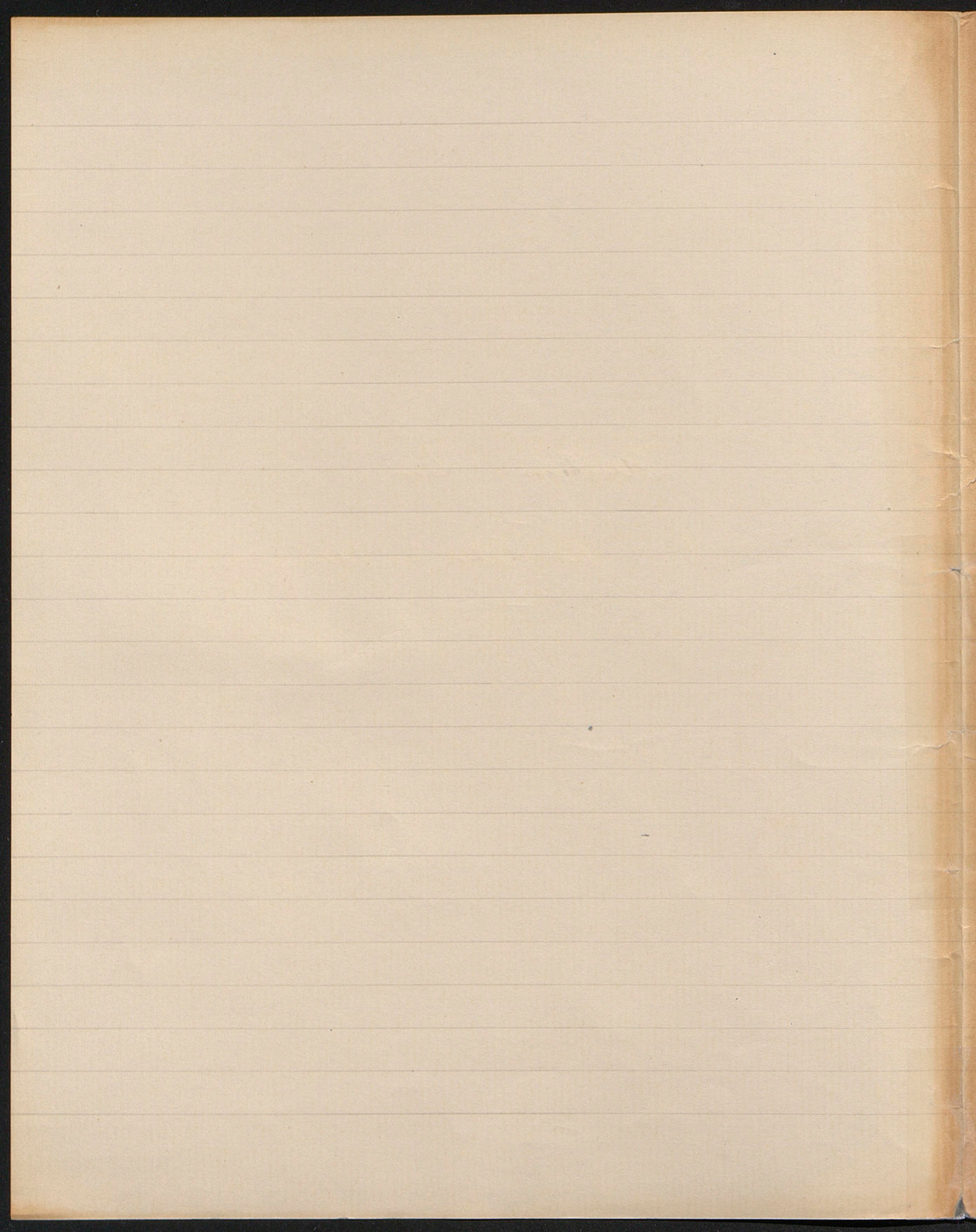
(11)

Huitième Leçon

—

De l'Association des Idées

—



De l'association des idées. —

An.

Voici un des sujets les plus vastes, les plus difficiles, et en même temps les plus riches en applications. La poésie & l'art sont contenus en partie dans l'association des idées. Si l'on considère cette faculté comme comprenant toute liaison possible entre nos pensées, elle comprend alors tout l'esprit humain, moins l'attention & la mémoire. Nous ne prenons pas ce mot dans un sens aussi vaste, qui renfermerait le jugement & le raisonnement. Nous entendons par association des idées la tendance qu'elles ont à s'exciter mutuellement, non pas toujours par des rapports logiques, mais aussi par de simples rapports d'analogie, de différence, & autres de cette nature.

Définition. —

Avant d'entrer dans l'analyse de cette faculté, voyons-la agir, mettons-la d'abord en action.

Association d'idées de choses matérielles.

D'abord nous associons assez souvent entre elles des idées qui ont également rapport aux objets matériels. Quand Catulle dit qq. part: Domus jucundo risit odore, il associe deux choses matérielles l'image du rire & le plaisir de l'odeur. Lorsqu'un baron de la Saxe ou du grand Duché de Bade rappelle en petit le paysage colossal des Alpes, & prend le nom de petite Suisse, il y a association entre deux choses analogues par la forme, différentes par la grandeur.

Spirituelles

La 2de manière est d'associer des idées spirituelles avec des idées également spirituelles. Ainsi il nous arrive de nous servir des mots d'amour pour indiquer le sentiment que nous éprouvons p. la cause infinie & bienfaisante, & celui que nous inspirend qq. unes de ses créatures.

Matérielles & spirituelles. —

Enfin nous associons des idées matérielles avec des idées spirituelles, et vice versa. Nous appliquons par ex. à l'homme ce qui est vrai de la nature, c.à.d. que nous matérialisons l'homme. Ce genre d'association est surtout familier aux peuples barbares : l'esprit av. est placé dans le sang, l'intelligence est désignée par le nom de lumière, tout l'homme paraît être matériel.

Nous transportons aussi la nature spirituelle dans la nature matérielle, nous personnifions les objets inanimés. Les religions des 1ers peuples ont aussi personnifié & animé les forces de la nature. Nous mêmes parvenus à un haut degré d'abstraction nous attribuons nos pensées à la nature. Les enfans le font tous les jours. Les hommes mûrs eux mêmes s'y laissent entraîner. Quel est l'homme qui, ému par une grande idée, n'a pas frappé la terre? C'est un reste de cette enfance des peuples barbares qui voyaient des personnes dans les objets matériels. Un poète disait un jour : Et la mer, & les vents sont-ils par eux vains? & quand nous pénétrons dans ces cavernes où la nature nous étonne de ses formes bizarres, n'y a-t-il pas de mystère dans les Orients, & dans leurs horizons silencieuses ??

L'homme réfléchit la nature & la nature réfléchit l'homme. La nature et l'homme ne sont pas identiques; ils sont frères; et ceux qui, par un amour excessif de l'unité, les ont identifiés, ont exclu du monde l'harmonie; car où il n'y a qu'unité il n'y a pas harmonie; l'harmonie est l'unité dans la variété. Il ne peut y avoir d'harmonie, où il n'y a pas de mouvement. Ceux qui ont identifié le monde p. l'élever à une forme philosophique, n'ont fait que le rabaisser. Toute cette tendance d'expandre l'homme dans la nature, la nature dans l'homme, indique assez notre but. Nous croyons qu'on ne gagnerait pas à identifier la matière avec l'homme. P. les bien comprendre il faut les tenir séparés, et voir comment ils se réfléchissent; c'est alors qu'on peut en sentir l'harmonie.

Il y a plus de poésie à spiritualiser la nature qu'à matérialiser l'homme. —

M. D. Stew. dit qq. part, mais bien à tort que nous sommes plus frappés de ces associations d'idées, de ces métaphores qui transportent aux êtres intelligents les qualités de la matière que nous ne le sommes de celles qui appliquent à la nature, ce qui est propre à l'intelligence; il croit qu'il y a plus de poésie à matérialiser l'homme qu'à animer la nature. Nous croyons le contraire.

Dans la littérature ancienne, la pente générale est de matérialiser la volonté. Dans la langue toute concrète des Latins, le mot ... qui ...

4v

rapportent aux objets de l'intelligence rappelant une image : voila une des causes les plus générales de ce qu'on avait que la poésie ancienne a été toute matérialiste. Dans la poésie moderne, la tendance dominante est de prêter la pensée aux objets matériels. Tout cela souffre de nombreuses exceptions ; mais la chose est vraie en général. La littérature ancienne matérialisoit l'homme ; la littérature moderne spiritualisent la nature.

Nous venons de voir les différentes circonstances où s'exerce l'association des idées ; entrons maintenant dans l'analyse de cette faculté. Nous prevenons d'abord que le commencement et la fin de cette leçon manquent dans D. Stewart. La classification que nous donnons n'est pas chez lui nettement posée. Les conséquences qu'on doit en tirer par rapport à l'art sont incomplètement déduites. D. Stew.

On ne peut rendre compte de l'association des idées par l'habitude.

pense que ni l'imagination, ni l'habitude ne peuvent rendre compte de l'association des idées. Reid av. dit que l'association des idées peut se rapporter à l'habitude. Son disciple remarque très bien que le mot habitude étant employé également p. l'esprit et p. le corps, il est plus naturel de la ramener elle même à l'association des idées que de ramener l'association à un principe aussi vague que l'habitude. Quand à l'imagination

Différence entre l'association des idées et l'imagination.

l'association des idées n'est pas identique avec elle. L'imagination est une puissance motrice et créatrice. L'association est dans sa plus grande partie indépendante de la volonté humaine. L'imagination suppose l'association des idées, elle est plus complexe, elle n'est pas aussi simple. L'association cependant suppose déjà quelque faculté antérieure. Car p. associer des idées il faut en avoir ; il faut primitivement avoir fait attention, ensuite s'être souvenu, et c'est alors qu'on peut associer les idées perçues par l'attention, conservées par la mémoire. Les Ecossais ont fait une chose très légitime en considérant l'association des idées comme une faculté spéciale ; on ne peut ramener cette faculté à qq. chose de plus simple.

Association par les rapports de ressemblance ou d'opposition, etc.

Au sujet de la mémoire nous avons dit qu'on associait les idées de deux manières, tantôt suivant des rapports de ressemblance d'analogie ou d'opposition, tantôt suivant des rapports de contiguité p. le temps et p. l'espace. C'est cette association [illegible] qui est la plus favorable à la poésie ; c'est celle sur laquelle la volonté a le moins d'influence. C'est ainsi que p. les rapports de ressemblance le noir me fera penser au gris qui n'en est qu'une modification ; par l'opposition le noir me fera penser au blanc. Par la contiguité de temps et d'espace, si dans un même lieu j'ai vu deux personnes ensemble, plus tard la présence de l'une me rappelera celle de celui avec lequel elle se trouvait. L'idée des deux personnes se trouve dans mon esprit, parceque les deux personnes se sont trouvées présentes dans le même espace, dans le même temps. C'est de cette association d'idées que vit la poésie. il lui suffit d'une association légère, fugitive, qui parait déraisonnable au 1er coup.

Il y a encore d'autres associations d'idées, ce sont celles qui sont fondées sur les rapports de cause et d'effet, de moyen et de fin. Après avoir pris du quinquina, j'ai cessé d'avoir la fièvre ; les idées de cessation de fièvre et de quinquina sont désormais gravées dans mon esprit p. celà il ne faut pas [illegible] raisonner.

Quant à l'association des idées par les rapports de prémisses aux conséquences, je crois qu'on peut la considérer à part, et la rapporter à une faculté distincte de l'association des idées. Nous en parlerons quand nous en serons au jugement.

L'association des idées par la cause et l'effet est la plus philosophique et la plus dépendante de la volonté. Choisissons donc, car la volonté n'est pas sans influence sur notre volonté. Si nous associons les idées d'après les rapports de cause [illegible] serons philosophes ; si nous les associons d'après les rapports de ressemblance, de contiguité, nous serons artistes. Car il n'y a

Deux classes d'hommes.

que deux classes d'hommes les artistes et les philosophes. Ceux qui reçoivent la science sans y mettre rien du leur, à peine puis-je y reconnaître des hommes ; Mais tout philosophe, tout artiste est préalablement un érudit. Car si l'érudition consiste à savoir des faits le philosophe peut avoir une grande érudition des faits de la conscience ; avec l'érudition seule on ne s'élève pas à la science.

8.2.

(B52)

Nous avons un homme qui exploite toutes les régions de la science pour trouver des idées; il ne cherche que des rapports de ressemblance, de différence : tout lien de causalité lui est étranger ; aussi malgré son érudition il n'atteint pas à la science ? La grandeur de l'esprit humain se montre surtout dans ceux qui ont associé les idées par des rapports intimes de causalité. il faut après cela qu'ils analysent les sciences, qu'ils la présentent sous une forme populaire, & qu'ils la revêtent p. cela des couleurs de la poésie. Ce qui élève si haut l'esprit des lois de Montesquieu c'est qu'avec la profondeur des pensées il concilie la forme ~~populaire~~ idéale. Ce qui fait la grandeur de Platon, c'est qu'il est ~~à la fois~~ en même temps un admirable analyste et un grand poète.

Pouvoir de la volonté sur l'association des idées. —

Notre volonté exerce-t-elle sur l'association des idées une influence bien puissante ? Pouvons nous, quand il nous plaît, réveiller une idée dans l'esprit ? Ses idées sont des actes ; si elles ét. des choses on pourrait les trouver dans l'esprit.

Comment donc faire pour recommencer, renouveler volontairement ces actes primitivement involontaires ?

Voici comme on s'y prend ; on se replace dans la situation où on a fait ces actes, où on a eu ces idées. Si je n'ai par ex. aucun moyen de me rappeler une idée, mais que je sache dans quel lieu je l'ai eue, je me replace dans ce lieu, je me rappelle en outre que j'étais avec telle personne ; je m'en entoure encore ; je me rappelle la conversation qui m'a amené à l'idée que je cherche ; je recommence cette conversation. si les moyens matériels me manquent p. me ~~rappeler~~ replacer ainsi dans les circonstances où j'ai ~~eu~~ eu une idée, je m'y replace au moins en esprit. C'est ici un moyen mécanique, & qui va directement au but.

Un autre moyen ~~moins~~ direct, que nous empruntons aux Allemands consiste à faire plusieurs suppositions successives, & à voir ce qu'il en résultera.

Ainsi supposé que je veuille me rappeler quel exemple a été choisi dans la 2.de leçon p. prouver la relation qui unit les connaissances aux 1.res aspects les plus différentes, je vais tâcher de me mettre sur la route de cet ex. Je me souviens qu'un ex. a été apporté ; qu'il ét. tiré de l'histoire, qu'il ét. assez éloigné p. un ex. cité à propos de la mémoire. Je me replace d'abord dans les circonstances matérielles où nous nous trouvions lorsque cet ex. a été cité. Si elles manquent, ou si elles ne suffisent pas, je cherche quelle est l'idée par laquelle nous sommes arrivés jusque là. nous parlions de la mémoire ; nous disions que le moyen de la perfectionner ét. de perfectionner la science. le moyen de perfectionner la science c'est de rattacher les faits à des lois. nous avons donc dû chercher une loi dans l'histoire, & probablement c'est à l'histoire de France que nous nous sommes adressés p. avoir un ex. de l'application de cette loi. Ainsi nous arrivons jusqu'à Philippe le Bel, qui est l'ex. cité. —

Nous aurions pu, employant l'autre moyen de recherche, nous dire : notre ex. a été tiré d'un certain règne, mais quel rapport cela a-t-il avec la philosophie ? Si nous avons cité un ex. historique c'est qu'il s'agissait d'une généralité d'histoire. Nous pourrions encore être ramenés à notre sujet par le rétablissement des circonstances où nous nous trouvions, ou par la facilité de faire des suppositions au moyen desquelles nous écartons l'improbable, nous admettons le probable.

Bv

Une des plus grandes différences qui existent entre les intelligences consiste dans la puissance de réveiller les associations des idées. Tant s'en faut que nous ayons une puissance entière & directe sur l'association des idées ; car les moyens que nous employons sont indirects. Voyons cependant jusqu'à quel point la volonté peut amener & favoriser ce développement de l'association des idées. Parcourons successivement les effets de la volonté sur cette faculté dans la rime, dans l'esprit de société, dans les allusions, dans l'invention.

Ces 4 choses d'un genre bien différent qui se rapportent plus ou moins à l'association des idées se réduisent à l'invention. Mais ce que nous entendons par invention, c'est ici l'invention purement scientifique.

La rime n'est pas une simple association de sons. —

Commençons par prendre une association de rapports purement extérieurs. Examinons la rime. Y a-t-il là, dira-t-on, une association d'idées ? N'est-ce pas une simple association de sons ? N'est-ce pas seulement le vain plaisir de l'oreille ? N'est-ce pas, par opposition au noble & harmonieux système de la métrique ancienne, une invention barbare de l'impuissance du moyen âge ? Loin de partager cette opinion de croire que la rime est une simple association de sons, nous pensons qu'elle est aussi une association d'idées ; qu'elle est un appel au souvenir & à l'espérance. Ce retour de certains sons groupés de différentes manières, représente diversement des alternatives plus ou moins régulières d'émotions & d'idées. Voilà la véritable métaphysique de la rime, négligée par d'[illegible]. Ces assertions seront éclaircies, quand nous parlerons de l'art chez les anciens & chez les modernes.

Allitération —

Il y a encore à côté de la rime une invention poétique qui mérite d'être notée, c'est l'allitération ; l'allitération n'est pas le retour des mêmes consonnances, mais le retour d'une même consonne au milieu & au commencement de certains mots, ou d'un même mot dans le même vers. L'allitération est le principe essentiel des littératures du Nord, surtout dans la poésie islandaise. En voici un ex : Incipe Menalios mecum mea tibia versus. Dicite ab [illegible] mea carmina [illegible]. Nous n'avons trouvé nulle part rien de bien satisfaisant sur la métaphysique de l'allitération. On ne saurait s'imaginer les efforts que les hommes ont faits pour varier la forme extérieure de la poésie. La versification des Provençaux & des Islandais sont, dans ce genre, des prodiges de recherche. Il ne faut pas mépriser la recherche des idées qui porta dans le poète à la préférence de telle métrique ; il y a là dedans de grandes sources de vérité. Il ne serait pas indiscret de savoir p. quoi le sonnet finit avec Louis 14. Ce sont les leçons d'histoire les plus difficiles à découvrir et en même temps les plus instructives. Combien est donc vaine la prétention de ceux qui croient être historiens sans être métaphysiciens. On ne peut trouver le nœud de ces problèmes historiques, que dans l'analyse de l'esprit humain. — La rime n'est pas, comme on a voulu le dire, simplement un écho. S'il en est ainsi, quel plaisir ne devrais-je pas éprouver dans un lieu où les forêts me sont renvoyées par un écho jusqu'à 40 fois ! Il y aurait là sans doute la plus grande poésie. — Le plaisir de la rime n'est pas sans analogie avec celui que nous donnent d'autres consonnances naturelles qui s'adressent les unes aux yeux, les autres aux oreilles. En automne nous éprouvons du plaisir à voir la couleur verte diversifiée à l'infini, et toujours semblable. Ce plaisir que le vert donne à l'œil est analogue avec celui que donne la rime. —

Analogie de la rime avec certaines consonnances naturelles.

—

§. 3.

Cn

Il y a encore autre chose dans la rime. Il règne d'abord une chartre infinie dans sa régularité dont nous avons perdu le sentiment ; car les provençaux ~~entremêlaient~~ répétaient la rime avec des entremêlements d'une science désespérante p. les modernes. Il est singulier & digne d'examen que les anciens se soient contentés de l'analogie de la mesure, un seul ~~vers~~ hexamètre forme un vers complet. Les hexamètres n'ont d'analogie entre eux que les deux drs. pieds. Chez nous l'hexamètre n'est pas en tout parfait, il faut au moins deux vers. Dans tous les objets de l'art moderne on demande l'unité dans la variété. Tout corps organisé doit avoir 2 membres ; pour qu'il y ait unité dans la variété il faut ~~plus de~~ deux objets. Dans la rime il y a au moins 2 membres. Les anciens se sont passés de la variété. Et remarquons bien que c'est par une différente fortuite, elle se réfléchit dans l'art, dans la religion, dans la poésie, &c. la politique.

En quoi l'art moderne diffère de celui des anciens.—

Saillies—

Saillies. Passons aux saillies, à ce qu'on appelle esprit de société. Elles consistent dans la promptitude & la variété des associations, mais le plaisir qu'elles donnent est celui de la difficulté vaincue, on s'étonne qu'un homme ait une assez grande puissance sur les ordres d'idées les plus éloignés, p. en apercevoir les rapports au 1er coup d'œil. C'est, si on nous permet cette comparaison le plaisir que donne un animal léger & vigoureux qui ne marche pas, mais qui saute. Vous croyez le prendre ici : il bondit & se trouve ailleurs. Le mot saillie (salire) exprime très bien notre pensée. La rime donne le même plaisir ; on est étonné de voir un discours raisonnable se développer avec ordre au milieu des entraves pénibles que le poète s'est imposées.

Cependant cette puissance de l'homme sur le rapprochement des idées ne dépend pas en tout de sa volonté, elle est en grande partie involontaire, ainsi on peut se proposer d'associer les idées d'après leurs causes d'être philosophe, mais on ne peut se proposer d'être homme d'esprit parce que les associations sont très incertaines & très fugitives.

Les saillies sont le plus souvent des allusions ou vives ou délicates à des objets auxquels on ne pensait pas dans le moment, & dont on aperçoit tout à coup le rapport. Ces allusions doivent être distinguées de celles qu'on tire des livres par citation. Rarement ces citations sont agréables à moins que le sens n'en soit détourné, & il y a alors invention ; Montaigne est plein de ce genre d'esprit. Sa manière de changer le sens des phrases est toujours très spirituelle.

Le Cardinal Baronius avait une dévotion si particulière à St Marcel, qu'on ne doutait pas qu'il en prît le nom s'il arrivait à la papauté. Un devin lui dit p. sa bonne aventure : Si qua fata aspera rumpas Tu Marcellus eris.

Invention scientifique due au hasard ou au raisonnement.—

L'Invention a lieu qqf. d'après de simples associations d'idées, & par raisonnement. Ordinairement, et il faut le dire à la gloire de l'esprit humain, elle est le fruit du raisonnement & d'un raisonnement provoqué par la volonté

C

Prenons des ex. d'autres 2 genres d'invention. Prenons un ex. d'invention par le raisonnement, dans lequel entre aussi une association d'idées. À la fin du siècle dr., un manufacturier de papier, le célèbre Montgolfier d'Annonay, passant à Toulon ou à Marseille p. ses affaires, fut frappé d'un coup de lumière. Il savait ce que pesait l'air atmosphérique d'une part; de l'autre le papier, la soie & la fumée. Il imagina donc que si la fumée est plus légère que l'air atmosphérique, il n'y av. qu'à mettre de la fumée dans du papier & que vu leur poids respectif le papier se trouverait plus léger que l'air atmosphérique, et s'élèverait avec la fumée. Il composa aussitôt une espèce de ballon grossièrement construit, & fit une expérience dans sa chambre. Voilà l'invention des aérostats. Dans les temps modernes la plupart des ~~inventions~~ découvertes sont dues à la volonté, au raisonnement; car p. raisonner il faut vouloir. Chez les anciens & dans le moyen âge, le hasard, une simple association d'idées amène les inventions. Alors l'homme devait plus aux circonstances. maintenant il se doit plus à lui-même. Cherchons un ex. d'une découverte due au hasard. En 1450, un orfèvre de Florence appelé Pinguerra, faisait de ces sortes de gravures dans lesquels on introduisait un vernis très éclatant & qu'on appelait nielles. Un jour qu'il en avait fait une, il la laissa tomber par hasard sur du papier mouillé, et le papier reproduisit la nielle. Voilà l'art de la gravure inventé. Ici la découverte est due au simple hasard; il n'y a pas même d'association d'idées.

Il y a encore un autre genre d'invention, et celui là tient le milieu entre le raisonnement & le hasard.

Deux choses à faire p. faciliter l'invention. —

On facilite l'invention si l'on a préalablement perfectionné la science, si on a fait de bonnes classifications. C'est quun tableau régulier de nos connaissances qui pourra m'indiquer une lacune dans le champ de la science, & provoquer une invention. Il faut ensuite après avoir bien considéré la science dont on s'occupe, après l'avoir étudiée dans les essais des autres, se faire à soi-même une règle générale, une méthode; si on ne classe pas ses connaissances, on ne soupçonnera pas qu'il y a des inventions à faire, on ne sera pas tenté d'inventer. —

Quant aux règles générales à suivre dans l'invention, la plupart des hommes de génie agissent ordinairement à leur insu. C'est le propre du génie des arts d'agir moins d'après des règles que le génie philosophique. Car l'essence de la philosophie est de se connaître. la conscience de la science, la science qui se sait, c'est la philosophie. —

Danger des associations non logiques. —

Il nous reste à voir l'influence de l'association de nos idées sur nos facultés, c.à.d. sur nos habitudes d'esprit, sur ce genre d'habitude d'esprit qui constitue le goût. — Dans nos dernières observations déjà nous examinions l'~~association~~ imagination qui tient si étroitement à l'association des idées. — Nous avons vu l'influence de l'association des idées sur nos idées même; nous allons maintenant y ajouter l'influence de l'association des idées sur nos facultés ou en d'autres termes, sur les habitudes d'esprit qui dérivent de l'association des idées. Nous rencontrerons dans ce sujet une grande partie des théories relatives aux arts. —

Examinons d'abord l'influence de cette association sur nos facultés en général. Nous avons déjà dit que l'association des idées n'est pas une faculté logique, c. à. d. qu'elle associe souvent des idées qui n'ont point entre elles des rapports de cause, de prémisses & de conséquences, mais de simples rapports de ressemblance, ou de proximité.

8. A.

Dr

Or lorsque ce sont des choses différentes qui se trouvent habituellement associées dans notre esprit, il arrive que malgré leur différence réelle, elles finissent par rester dans notre esprit, & que souvent elles se confondent. Delà 2 inconvénients. ou elles ne peuvent plus se séparer par une juxtaposition indissoluble des objets auxquels elles s'ét. associées d'abord; ou elles s'y confondent, de sorte qu'on ne voit plus la limite qui les sépare.

Application à la perception.—

Pour tirer un ex. de l'hist. de la philosophie: par cela que la capacité de recevoir des impressions du dehors autrement dit la sensation se trouve jointe à une connaissance de cette sensation, à une perception, certains philosophes ont confondu la sensation & la perception, & ont prononcé que la perception toute active qu'elle est, ét. identique avec la sensation, toute passive. Confusion funeste, qui a produit de fâcheux résultats non seulement dans le domaine de la science, mais dans celui de la morale & de la politique; dans le domaine de la science, par l'influence de Condillac; les applications rigoureuses ont été faites à la morale par Helvétius, à la politique par Volney.

2°. l'association des idées nous fera confondre des opinions erronées avec des vérités certaines. Le dogme des sacrifices humains ce dogme barbare sera 2°. défendu par une association d'idées. Ainsi, le sauvage dira au missionnaire qui vient le convertir: vous parlez contre les sacrifices humains; mais mon père qui ét. si honnête homme m'a dit dès mon enfance qu'il faut obéir à l'esprit céleste, sacrifier à Dieu ce qu'il y a de plus précieux. Dans l'esprit du sauvage se confondent ainsi le respect & les enseignements de la famille toutes les habitudes qui s'y rattachent avec ce culte sanguinaire qui lui a été enseigné en même temps, & qui ne peut plus s'en séparer; il ne peut donc pas distinguer ce qui est bon, & par conséquent à conserver, de ce qui est mauvais & qu'il faudrait par conséquent rejeter.

C'est par l'association des idées qu'on unit l'antériorité à la causalité.—

Voilà p. la spéculation & p. la p. ratique tout à la fois. C'est encore par un abus de l'association des idées que nous appliquons à tort & faussement ce principe général de prévoyance qui nous fait juger de l'avenir par le passé. Ainsi le barbare aura recueilli un fruit à la nouvelle lune, et, après avoir mangé de ce fruit, il se sera trouvé guéri d'une maladie. Il jugera d'abord que c'est le fruit qui l'a guéri, ce qui n'est pas toujours certain; il jugera de plus que c'est un fruit cueilli à la nouvelle lune. Voilà l'axiome de la médecine barbare. Par une association d'idées, par des conséquences déduites du principe erroné, il dira: telle chose a été opérée après telle action, donc cette action est la cause de l'opération. Ce qu'on connaît dans nos écoles sous le nom de post hoc, ergo propter hoc. Cependant il faut le dire, si ce principe nous trompe souvent, souvent aussi il nous éclaire. Sans lui la science ne commencerait pas. Sans doute toute chose antérieure n'est pas toujours cause, mais toute cause est antérieure. Il est clair qu'une cause doit précéder. Le principe qui identifie l'antériorité & la causalité n'est pas à rejeter légèrement.

Utilité du principe qui les identifie.—

Disons toujours qu'il est le commencement de la science. qu'il faut l'éclairer par l'expérience. Il faut par ex. que le sauvage qui a décidé que tel fruit guérissait, étant cueilli à la nouvelle lune, essaie de le cueillir lorsque la lune est à tel autre période de son cours. S'il voit alors que le fruit cueilli à différentes époques du mois, peut guérir, produire les mêmes résultats que s'il était cueilli à la nouvelle lune, supprimant alors la 2de partie de sa proposition jointe par une simple association d'idées, il dira: tel fruit guérit.

Ainsi le principe, nous le répétons encore, qui confond l'antériorité

Dw

avec la causalité, ne doit pas être rejeté, mais être éclairé par l'expérience. L'expérience, et sous ce mot nous comprenons toutes les variétés de position possibles, ex. p. nous modernes, la connaissance des autres politiques, des autres littératures, des autres lois, des autres arts afin que nous rompions toutes les associations d'idées accidentelles, & que nous nous arrêtions aux associations régulières. Alors quand nous en venons à repousser les associations d'idées purement accidentelles, que nous voyons le lien régulier des phénomènes, nous sommes obligés d'avouer que la loi de l'antériorité a été notre 1er guide dans cette recherche; que c'est à elle qu'il faut faire hommage de nos 1ers progrès.

Cet enchaînement de phénomènes dans le temps & dans l'espace, d'après lequel on peut prévoir qu'un tel phénomène se présentant tel autre va suivre, est la logique. « Les paroles de Dieu sont des actes; ses raisonnements sont des enchaînements de phénomènes. Le monde est son discours. » Les paroles de l'Écriture sont profondes. (V. Hist. de la philosophie moderne de D. Stew. trad. de Buchon; Préface des idées de la philosophie d'Herder, par Quinet); pour produire un effet, il suffit à Dieu de vouloir, & l'effet chez lui suit plus promptement la volonté que chez nous la parole. Ce que nous appelons parole dans Dieu est acte chez nous.

Avantages de cette faculté sous le rapport moral & intellectuel.

D'après ce que nous venons de dire, on peut comprendre combien cette faculté bien dirigée peut nous améliorer sous le rapport intellectuel & sous le rapport moral. Imaginons un enfant qui dans la maison paternelle n'aura jamais vu que des ex. dignes d'être imités, quel enseignement puissant p. lui! Les principes moraux se lieront dans son esprit à l'image de la vie de famille, et toutes les fois qu'il se souviendra de la figure de son père, ce sera p. lui le rappel de tel ou tel ~~devoir~~ principe moral. Voilà une noble & utile association d'idées. On conçoit aussi que celui qui par un nombre suffisant d'expériences habituelles sera parvenu à élaguer de sa connaissance les associations accidentelles, & à ne conserver que celles qui seront fondées sur des causes qui seront effectives, celui-là aura une science bien faite dans l'esprit. La 1ere condition p. savoir davantage & savoir mieux, c'est de bien savoir.

De l'art. On veut il s'agir du goût. —

Nous arrivons à un point de vue particulier. Ici nous quittons M. D. Stew. dont la théorie est peu systématique & bien incomplète; ce qu'il dit est bon, sage, sain, mais n'est pas porté à un degré bien élevé. En général les formes des Écossais sont indécises; ce sont des configurations comme celles des enfants qui plaisent, mais dont on ne peut tracer les contours. L'école Allemande peut seule faire comprendre les Écossais parce qu'elle resserre leurs observations dans un cadre rigoureux de formules, & qu'elle complète ce qu'ils ont omis.

Nous allons donc insister non sur le goût, comme l'appellent les Écossais, mais sur l'art; car le goût est limité; une théorie du goût ne peut être qu'une théorie négative. Nous ne prétendons pas faire ici un cours complet d'esthétique; nous nous contenterons d'émettre qq. idées sur l'art. La grande question est celle-ci: Y a-t-il

Il y a un beau absolu. —

un beau absolu, une règle du beau, & ne peut-on pas dire que ce qui paraît beau ne l'est que par association, comme le prétendent les empiriques?

La réponse à cela est très simple. On dit que les choses deviennent belles par association. Mais p. acquérir la beauté ainsi, il faut que la 1ere chose, p. rendre belle la 2de qui s'associe à elle, soit belle elle-même.

Voilà p. une 1ère hypothèse. Mais on dira peut être qu'un
grand nombre de choses laides ou indifférentes, étant réunies dans
un certain ordre, deviennent belles. — La réponse est encore facile.
Ce qui est beau ici, ce n'est pas telle et telle chose, c'est l'ensemble
l'ordre, l'harmonie, et c'est précisément ce que nous voulons ;
car nous ne connaissons pas de beau hors de l'ordre. Le beau
ne peut exister absolument dans un certain objet. La beauté présente
dans une chose particulière est passagère & muable. Le beau est
non dans une chose spéciale, mais dans une idée. Car ce qui
ne passe pas ce sont les idées ; car, quand toutes les réalités ~~par~~ du
monde seraient anéanties d'ici à demain, l'idée du beau
ne changerait pas. Elle est indépendante de toute réalité ;
elle a une vérité logique. —

Il y a ensuite une autre question que nous n'examinerons
pas, savoir si l'absolu logique n'a pas sa réalisation métaphysique
dans son être qui est Dieu.

L'art est un des sujets les plus attrayants que nous ayons à
traiter. C'est ce qui a occupé l'esprit des hommes dans tous les temps
& ce qui les charme dans tous les moments. Toute la littérature, les
arts du dessin, la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture
le costume, qui est à peine indiqué chez les anciens, y sont compris.

Mouvement de l'art dans la littérature française. —

Nous allons indiquer le progrès du goût, le mouvement de
l'art, et dans cette explication nous pourrons résoudre qq. unes des
querelles littéraires qui agitent l'esprit de notre époque. Il semble
que les choses se passent de la manière suivante en matière de goût.
Dans le passage de notre vieille langue à l'éclat & à la beauté régulière
du siècle de L. 14 comment le progrès a-t-il eu lieu ? On a peu à peu
séparé l'indifférent & le laid du beau ; voilà ce que nous rencontrons
d'abord : ainsi des esprits secs & négatifs, les Malherbe & les Boileau
sont venus, et ont séparé avec une extrême rigueur la beauté
du laid. Il y avait du laid dans le moyen âge qui comprenait
au degré le plus fort les 2 principes de la nature humaine, le sublime
& le grotesque. On a élagué le laid et on a obtenu cette littérature
éclatante que nous connaissons. On a élagué l'indifférent
et on a appris à ne pas écrire avec cet abandon de Froissard
qui semblable à l'enfant disait tout ce qui lui venait dans l'esprit.
On a élagué tout ce qui n'allait pas directement au but, & on
a fait des ouvrages de littérature semblables à des livres de
géométrie, et cela surtout en France qui a représenté ~~l'Europe~~
plus fidèlement l'Europe qu'aucun autre état. Mais au bout de
qq. temps on se lassa de cette pureté froide, de cette dignité
un peu monotone & empesée. Vers la fin du siècle de L. 14,
lorsque en prose Bossuet & Massillon, en poésie Corneille &
Racine avaient passé, lorsque la langue avait reçu le haut
degré de pureté admirable, qu'imagina-t-on ? On fit une
réaction bizarre, on affecta un retour vers le laid. J.-B. Rousseau
pensa que sans avoir ~~le moins~~ du monde la naïveté des temps
antiques, l'instinct profond des hommes du moyen âge, il
suffisait de reproduire la forme extérieure, et on donna alors
des épîtres soi-disant marotiques. Ainsi fut ici l'introduction
d'une nouvelle idée dans le domaine de l'intelligence, c'est
une réaction gauche. —

Pendant que cette réaction gauche, malad[r]oite, s'opérait
de nouvelles idées sont entrées dans le monde, & elles tendent à
se produire sous des formes nouvelles. On va chercher de la
poésie jusqu'à l'Isle de France, jusqu'en Finlande (Bernardin
d'autres vont en Inde, en Amérique. Comme ces nouveaux
éléments ont un air d'étrangeté, on proclame généralement que
c'est le laid ; mais peu à peu on s'aperçoit que ces nouveaux matériaux

E.

introduits dans le domaine de l'art sont susceptibles d'une purification analogue à celle de l'âge précédent. Formulant cette classification, nous disons: 1°. état brut. 2°. dégagement du laid & de l'indifférent, beauté dans sa forme pure & limitée. 3°. Besoin de variété qui ramène au laid. 4°. révolution réelle qui arrive, et introduit dans l'art des idées nouvelles puisées dans la nature, & par ce fait commence à [illegible] le nouveau travail de perfection qui s'est exercé sur les temps antérieurs. On pourrait appliquer cette suite de passages à l'art proprement dit, aux arts du dessin. Ainsi nous voyons, ce qui est dans l'art; c'est l'introduction continuelle d'éléments nouveaux attirés de la nature toute brute, sur ce chantier où ils doivent être taillés & élaborés.

Y a-t-il progrès dans l'art. —

On a dit qu'il n'y avait pas progrès dans l'art. Il y en a en ce qu'il admet toujours des objets nouveaux à épurer, qu'il augmente sans cesse en étendue. Sans doute on ne passera pas la beauté des statues grecques, on ne passera pas Athalie; mais il entre peu à peu dans l'art des éléments beaucoup plus variés, plus riches que ceux qui ont donné lieu à la construction de l'Apollon du Belvédère & à la composition d'Athalie. La sculpture a été fixée dans l'antiquité, et cela parce que la forme, dont elle a l'imitation pour objet, ne varie pas, est immobile. Les hommes auront toujours les yeux, la bouche placés de la même manière. Mais à la faveur du Christianisme, est entré dans l'art un élément nouveau, aussi varié que l'élément de la forme humaine l'est peu. Je veux parler de l'expression. Une fois l'expression introduite dans le domaine de l'art, le progrès de l'art est éternel & l'art a été associé par le Christianisme au mouvement général de l'humanité.

Pourquoi la sculpture n'a pas avancé chez les modernes. —

L'expression varie infiniment, &, à mesure qu'il se présente des idées nouvelles, est susceptible de modifications nouvelles. Les arts qui touchent à l'expression donnent l'imitation bien plus fidèle que la sculpture; car la sculpture est obligée d'exprimer toujours le repos. Celle qui affecterait le mouvement nous choquerait d'une manière cruelle. Il n'y a pas d'impression plus pénible que celle de voir de pauvres figures qui tâchent de se remuer & qui ne le peuvent pas; c'est l'impression que donnent les cadavres trouvés à Herculanum. La peinture qui imite le mouvement nous choque bien moins parce qu'on ne peut pas tourner la figure peinte; elle est toujours censée à une certaine distance et nous pouvons expliquer par la distance l'immobilité réelle du mouvement apparent. Car vus à une grande distance les objets qui se meuvent paraissent immobiles. Un homme qui court très loin de nous ne nous semble pas changer de place. Les figures ne ressortant pas dans la peinture si elles sont plus petites que nous, la position est bien plus réelle. Aussi 20 ans accumulés dans les pièces de Shakespeare ne nous choquent pas plus que les figures vues dans le lointain. Quant à l'architecture c'est l'expression la plus abstraite & la plus fidèle du génie d'un peuple dans l'art. (V. Quatremère de Quincy, sur l'imitation du beau). —

Pour appliquer cela à une époque contemporaine où on crie beaucoup à la décadence il faut distinguer. Il y a dans certaines productions un peu étranges que nous avons sous les yeux, 2 choses, une qui nous semble condamnable, c'est surtout en voulant outrer les figures parce que les figures gothiques et roides, au milieu de ce qu'on y condamne il y a une introduction louable d'éléments nouveaux. Dans l'ouvrage récent d'un poète moderne on admire malgré ses défauts, l'introduction réelle d'un élément nouveau dans l'art.

8.6. fr

C'est un sentiment profond de l'Orient, de ses mœurs, de son langage.
L'imitation de la raideur des figures gothiques du moyen âge
a été, nous avions oublié le côté réel frappante de nos jours
surtout en Allemagne. — Voyons la définition que Schelling
donne de l'art, les conditions qu'il exige d'un art. L'art est,
dit-il, toute création libre et réfléchie de l'esprit humain, par laquelle il
représente & réalise une de ces idées de raison originaires et éternelles.
ainsi l'art quand il mérite son nom, comprend une idée éternelle
et cette idée est une partie de Dieu; de sorte que tout art est une révélation.
Chaque produit de l'art réunit un double caractère. L'un dérive de
l'inspiration divine qui n'a pas la conscience d'elle-même, & c'est
ce qu'on appelle le génie. l'autre vient de l'activité que l'artiste a en
lui, & qu'il connaît. ce qui est le talent, l'industrie. Ainsi pour
la conception d'un grand tableau, il y a l'idée 1ère, le talent qui
fait réaliser cette idée. Voilà les deux parties distinctes. La 1ère est
le génie, la 2de l'industrie, & dans celle-là il y a même qq. chose de
mécanique. le mouvement de la main est machinal. Ainsi comme
génie l'art touche aux produits de la nature. Dans ce sens l'art est
produit par Dieu, comme les productions de la nature; sous le rapport
de l'industrie & de la volonté, l'art est un produit de la liberté.

Voici les caractères qu'un ouvrage d'art parfait doit réunir.
Il faut qu'il représente d'abord une idée infinie dans une image
finie. Prenons pour ex. l'Apollon du Belvédère. Apollon vient de
lancer son trait vainqueur sur le serpent Python. L'image de la
partie matérielle, passive & méprisable vaincue. Apollon a
le degré précis d'émotion qu'il a fallu p. la victoire. L'idée
c'est la victoire de l'esprit qui est la dignité de l'homme, sur la
partie matérielle & passionnée. C'est bien là l'idée éternelle
que demande Schelling. Elle est l'infinité d'une ~~[illegible]~~ idée dans une
image finie, symboliquement parfaite, présentée comme symbole
de la supériorité de l'esprit divin sur la partie matérielle &
passionnée du monde. Voilà la plus haute réalisation que nous
ait donné l'art antique. Le Laocoon est la même chose mais
prise d'en bas. Le point de départ est l'horreur de la douleur
la constance de l'homme au milieu des souffrances. Cette fiction
est toute humaine; p. qu'il ne manque rien au symbole de la douleur
il y a multiplicité. On ne peut s'empêcher de voir là du
sublime, mais c'est un côté moins sublime que le côté divin.

P. l'art moderne, prenons la Transfiguration de Raphaël.
Sur une montagne s'opère le mystère; les disciples de J. C. ne
peuvent pas regarder leur divin maître, ils se cachent de leurs mains.
aux deux côtés du Ch. qui se transfigure sont 2 prophètes qui
commencent à l'envisager un peu plus que les apôtres. Cette différence
est celle de l'humanité pure à l'humanité bien heureuse dans les
~~apôtres~~ prophètes. Il fallait absolument faire le Ch. avec des couleurs
[illegible] Sur le 2d plan paraît moins arrêté; blanche et éblouissante
elle prête plus au mystère. Voilà la partie divine du tableau. mais si
Raphaël n'eût fait que cela, l'idée éternelle que demande Schelling
n'eût pas été sentie; mais il a mis en regard ce monde de
larmes représenté ~~par~~ un enfant. Dans cet enfant est représenté le
symbole de l'humanité agitée par le génie du mal. cet enfant
est un possédé amené par son père. Remarquons bien que ce mal
n'est pas l'effet de la liberté. C'est une suite du mal originaire
qui s'attache à tous les enfans d'Adam. Admirons ici la
supériorité du christianisme sur l'antiquité. Dans l'antiquité on
voit bien le dieu vainqueur, mais l'autre terme (le serpent)
est si bas que l'artiste n'a pas osé le mettre; l'idée dans ce cas
là est indistincte, puisqu'on ne voit pas d'opposition. C'est qu'en
effet alors elle n'était qu'indistincte. Le Christ, ainsi ne représente
le vrai. Voilà pourquoi il y a opposition de deux plans.

La 2de qualité selon Schelling, est que le produit de l'art
réunisse une grandeur calme avec le plus haut degré de mouvement
dont cette grandeur est susceptible. De l'accord du calme & du

mouvement résulte la grandeur. Le mouvement se rend par l'expression. Dans Apollon il y a un calme parfait, mais aussi quel mouvement dans son esprit, quelle dignité dans ses yeux! Rien ne produit plus d'effet, que de montrer une grande force se sentant & ne voulant pas agir. C'est ce que Dante a bien su exprimer: Nous passons devant lui, ô homme Lombard, que ton regard est noble & fier! C'était comme le lion, etc. L'immobilité obligée est sauvée par l'expression. — Cette réunion que nous demandons doit se faire d'une manière simple. Il est commode aux anciens d'être simples avec le peu d'éléments qu'ils faisaient entrer dans leur art. La simplicité est facile à celui qui ne représentait qu'une forme. L'effort de l'art chez les modernes est de mettre la simplicité, l'unité dans la multiplicité. Nous pensons en ce moment aux tableaux de Léonidas & des Sabines par David, on y voit des groupes égaux en nombre; la symétrie est parfaite. Là est l'unité & non la simplicité. Qu'on se transporte au tableau de Gervais & de Protais par Le Sueur, on sera frappé de l'unité parfaite, mais la symétrie n'est pas apparente. L'artiste saura bien la trouver, mais non celui qui ne connaît pas la peinture: —

Une 3me condition est que la contemplation de cet ouvrage ne satisfasse pas seulement la sensibilité par l'imitation attrayante des objets, mais l'intelligence & la raison par l'infinité des explications qu'on peut en donner: que ce soit un texte sur lequel ont roulé des commentaires sans fin. Si l'art ne consistait qu'à offrir des objets à la sensibilité, la peinture d'une belle pomme serait un ouvrage d'art, ce serait qu'un ouvrage d'industrie. C'est ce qui a trompé récemment l'école de Lyon, et à diverses époques l'école flamande. Ces peintres se sont contentés de présenter la réalité sans aucune idée. Ils ont passé près de 2 ans à faire une chaise. Quand on nous parle de ces raisins que les oiseaux allaient becqueter, on ne nous donne pas une grande idée de l'art de Parrhasius. Il faut que l'art soit une idée.

Ajoutons encore un mot d'après Schelling: La différence entre l'objet de l'art & l'objet de mode est que l'objet de mode est sa propre fin; il n'a d'autre but que la satisfaction d'un besoin momentané. Quand on l'a chez soi, on en jouit. Un objet d'art s'adresse à tous les temps, à tous les lieux; ce n'est pas un objet spécial.

Hist. de la sculpture de Cicognara. Monuments Etrusques de Micali. Voyage pittoresque de Choiseul Gouffier — Voy. pittor. de Grèce par Pouqueville. Hist. de l'art au moyen âge par Séroux d'Agincourt — Collection des tableaux du Musée fr. — Musée Robillard — Ph. la philos. de l'art, Quatremère de Quincy)

De l'association des idées

Définition

Voici un des sujets les plus vastes, les plus difficiles, et en même temps les plus riches en applications. La poésie et l'art sont contenus en partie dans l'association des idées. Si l'on considère cette faculté comme comprenant toute liaison possible entre nos pensées, elle comprend alors tout l'esprit humain, moins l'attention et la mémoire. Nous ne prenons pas ce mot dans un sens aussi vaste, qui renfermerait le jugement et le raisonnement. Nous entendons par association des idées la tendance qu'elles ont à s'exciter mutuellement, non pas toujours par des rapports logiques mais aussi par de simples rapports d'analogie de différence et autres de cette nature.

Avant d'entrer dans l'analyse de cette faculté, voyons la agir, mettons la d'abord en action.

D'abord nous associons assez souvent entre elles des idées qui ont également rapport aux objets matériels. Quand

assouation d'idées des choses matérielles

Catulle dit quelque part : Dumus jucunda risit odore, il associé deux choses matérielles l'image du rire et le plaisir de l'odeur. Lorsque la vue de la Saxe ou du grand duché de Bade rappelle en petit le paysage colossal des alpes, et prend le nom de petite Suisse, il y a association entre deux choses analogues par la forme, différentes par la grandeur.

La seconde manière est d'associer des idées spirituelles avec des idées également spirituelles. Ainsi il nous arrive de nous servir du mot d'amour pour indiquer le sentiment que nous éprouvons pour la cause infinie et bienfaisante et celui que nous inspirent quelques unes de ses créatures.

Spirituelles

Enfin nous associons des idées matérielles avec des idées spirituelles ~~et~~ vice versa. Nous appliquons par exemple à

263v

l'homme ce qui est vrai de la nature c'est à dire que nous matérialisons l'homme. Ce genre d'association est surtout familier aux peuples barbares. Ainsi la vie est placée dans le sang. L'intelligence est désignée par le nom de lumière tout l'homme paraît être matériel.

Matérielles et intellectuelles

Nous transportons aussi la nature spirituelle dans la nature matérielle, nous personnifions les objets inanimés. Les religions des premiers peuples ont ainsi personnifié et animé les forces de la nature. Nous-mêmes parvenus à un haut degré d'abstraction nous attribuons nos pensées à la nature. les enfants le font tous les jours. les hommes mûrs eux-mêmes s'y laissent entraîner. Quel est l'homme qui ému par une grande idée n'a pas frappé la terre? C'est un reste de cette enfance des peuples barbares qui voyaient des personnes dans les objets matériels. Un poète de nos jours

264v

Il y a plus de poésie à spiritualiser la matière qu'à matérialiser l'homme

—

M. Dugald Stewart a dit quelque part mais bien à tort, que nous sommes plus frappés de ces associations d'idées, de ces métaphores qui transportent aux êtres intelligents les qualités de la matière que nous ne le sommes de celles qui appliquent à la nature ce qui est propre à l'intelligence. il croit qu'il y a plus de poésie à matérialiser l'homme qu'à animer la nature, nous croyons le contraire.

Dans la littérature ancienne la pente générale est de matérialiser la volonté. Dans la langue toute concrète des Latins, les mots même qui se rapportent aux objets de l'intelligence rappellent une image; voilà une des causes les plus générales de ce penchant qu'a la poésie ancienne à tout matérialiser. Dans la poésie moderne la tendance dominante est de prêter la pensée aux objets matériels. Tout cela souffre de nombreuses exceptions mais la chose est vraie en général.

266v

les littératures anciennes matérialisent l'homme les littératures modernes spiritualisent la nature.
Nous venons de voir les différentes circonstances où s'exerce l'association des idées, entrons maintenant dans l'analyse de cette faculté. Nous prévenons d'abord que le commencement et la fin de cette leçon manquent dans D. Stewart. La classification que nous donnons, n'est pas chez lui nettement posée, les conséquences qu'on doit en tirer par rapport à l'art sont incomplètement déduites. D. Stewart pense que ni l'imagination ni l'habitude ne peuvent rendre compte de l'association des idées. Reid avait dit que l'association des idées peut se rapporter à l'habitude, son disciple remarque très bien que le mot habitude étant employé également pour l'esprit et pour le corps, il est plus naturel de la ramener elle-même à l'association des idées, que de ramener l'association à un principe aussi

On ne peut rendre compte de l'association des idées par l'habitude —

267v

Différence entre l'association des idées et l'imagination — ragice que l'habitude. Quant à l'imagination l'association des idées n'est pas identique avec elle. L'imagination est une puissance motrice et créatrice l'association est dans sa plus grande partie indépendante de la volonté humaine. L'imagination suppose l'association des idées, elle est plus complexe, elle n'est pas aussi simple. L'association cependant suppose déjà quelque faculté antérieure, car pour associer des idées il faut en avoir, il faut premièrement avoir fait attention, ensuite s'être souvenu, et c'est alors qu'on peut associer les idées perçues par l'attention, conservées par la mémoire. Les Ecossais ont fait une chose très légitime en considérant l'association des idées comme une faculté spéciale; on ne peut ramener cette faculté à quelque chose de plus simple.

Association — Au sujet de la mémoire nous avons dit qu'on associait les idées

par les rapports de ressemblance ou d'opposition —

de deux manières, tantôt suivant des rapports de ressemblance, d'analogie ou d'opposition, tantôt suivant des rapports de contiguïté pour le temps et pour l'espace. C'est cette association dernière qui est la plus favorable à la poésie c'est celle sur laquelle la volonté a le moins d'influence, c'est ainsi que pour les rapports de ressemblance le noir me fera penser au gris qui n'en est qu'une modification, pour l'opposition le noir me fera penser au blanc; pour la contiguïté de temps et d'espace, si dans un même lieu j'ai vu deux personnes ensemble plus tard la présence de l'une me rappelera celle de celui avec lequel elle se trouvait: l'idée des deux personnes se trouve dans mon esprit, parce que les deux personnes se sont trouvées présentes dans le même espace dans le même temps, c'est de cette association d'idées que

269v

vit la poésie. il lui suffit d'une association légère fugitive, qui paraît déraisonnable au premier coup.

Il y a encore d'autres associations d'idées. ce sont celles qui sont fondées sur les rapports de cause et d'effet, de moyen et de fin. après avoir pris du quinquina j'ai cessé d'avoir la fièvre, les idées de cessation de fièvre et de quinquina sont désormais gravées dans mon esprit, pour cela il ne faut pas même raisonner.

Quant à l'association des idées par les rapports de prémisses aux conséquences je crois qu'on peut la considérer à part et la rapporter à une faculté distincte de l'association des idées. nous en parlerons quand nous en serons au jugement.

270v

Deux classes d'hommes.

L'association des idées par la cause et l'effet est la plus philosophique et la plus dépendante de la volonté. Choisissons donc. car la volonté n'est pas sans influence sur notre vocation Si nous associons les idées d'après les rapports de cause nous serons philosophes, si nous les associons d'après les rapports de ressemblance, de contiguïté, nous serons artistes. Car il n'y a que deux classes d'hommes, les artistes et les philosophes. Ceux qui reçoivent la science sans y mettre rien du leur, à peine puis-je y reconnaître des hommes. mais tout philosophe tout artiste est préalablement un érudit. Car si l'érudition consiste à savoir des faits, le philosophe peut avoir une grande érudition des faits de la conscience avec l'érudition seule on ne s'élève pas à la science

271v

Nous avons un homme qui explore toutes les régions de la science pour trouver des idées, il ne cherche que des rapports de ressemblance, de différence, tout lien de causalité lui est étranger. aussi malgré son érudition il n'atteint pas à la science. La grandeur de l'esprit humain se montre surtout dans ceux qui ont associé les idées par des rapports intimes de causalité; il faut après cela qu'ils analysent leur science, qu'ils la présentent sous une forme populaire, et qu'ils la revêtent pour cela des couleurs de la poésie. Ce qui élève si haut l'esprit des lois de Montesquieu, c'est qu'avec la profondeur des pensées il concilie la forme la plus populaire. Ce qui fait la grandeur de Platon, c'est qu'il est en même temps un admirable analyste et un grand poète.

Pouvoir

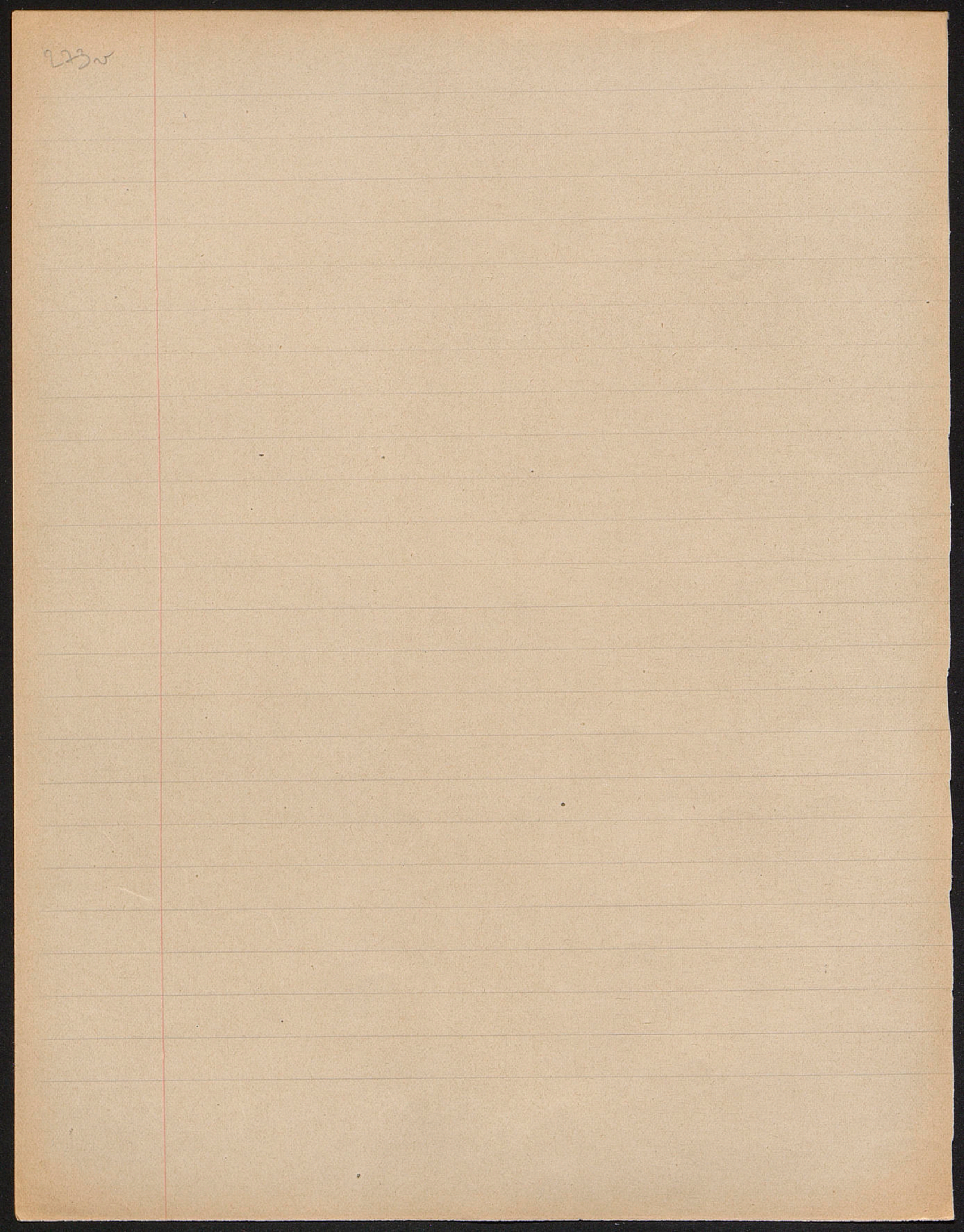
Notre volonté exerce-t-elle sur

de la volonté sur l'association des idées —

l'association des idées une influence bien puissante ? Pouvons-nous, quand il nous plaît, réveiller une idée dans l'esprit ? Les idées sont des actes ; si elles étaient des choses on pourrait les trouver dans l'esprit.

Comment donc faire pour recommencer renouveler volontairement ces actes primitivement involontaires ?

Voici comment on s'y prend ; on se replace dans la situation où on a fait ces actes, où on a eu ces idées. Si je n'ai par exemple aucun moyen de me rappeler une idée, mais que je sache dans quel lieu je l'ai eu je me replace dans ce lieu. Je me rappelle en outre que j'étais avec telle personne, je m'en entoure encore je me rappelle la conversation qui m'a amené à l'idée que je cherche je recommence cette conversation. Si les moyens matériels me manquent pour me replacer ainsi dans les circonstances où j'ai eu une idée


273v

je m'y replace au moins en esprit c'est ici un moyen mécanique, et qui va directement au but.
Un autre moyen moins direct que nous empruntons aux allemands consiste à faire plusieurs suppositions successives et à voir ce qu'il en résultera.
Ainsi supposé que je veuille me rappeler quel exemple a été choisi dans la dernière leçon pour prouver la relation qui unit les connaissances au premier aspect les plus différentes je vais tâcher de me mettre sur la route de cet exemple. Je me souviens qu'un exemple a été apporté, qu'il était tiré de l'histoire, qu'il était assez éloigné pour un exemple cité à propos de la mémoire. Je me replace d'abord dans les circonstances materielles où nous nous trouvions lorsque cet exemple a été cité, si elles manquent ou si elles ne suffisent pas, je cherche quelle est l'idée par laquelle nous

sommes arrivés jusque là. nous
partions de la mémoire nous disions
que le moyen de la perfectionner
était de perfectionner la science le
moyen de perfectionner la science
c'est de rattacher des faits à des lois.
nous avons dû chercher une loi
dans l'histoire et probablement c'est
à l'histoire de France que nous
nous sommes adressés pour avoir
un exemple de l'application de
cette loi. Ainsi nous arrivons
jusqu'à Philippe le Bel qui est
l'exemple cité.

Nous aurions pu employant l'autre
moyen de recherche nous dire. Notre
exemple a été tiré d'un certain
règne. mais quel rapport cela a
-t-il avec la philosophie? Si
nous avons cité un exemple
de l'histoire c'est qu'il s'agissait
d'une généralité d'histoire. nous
pourrions encore être ramenés à
notre sujet par le rétablissement

275 v

des circonstances où nous nous trouvions, ou par la faculté de faire des suppositions au moyen desquelles nous écartons l'improbable nous admettons le probable.
Une des plus grandes différences qui existent entre les intelligences consiste dans la puissance de réveiller les associations des idées. Tant s'en faut que nous ayons une puissance entière et directe sur l'association des idées, car les moyens que nous employons sont indirects. Voyons cependant jusqu'à quel point la volonté peut amener et favoriser ce développement de l'association des idées. Parcourons successivement les effets de la volonté sur cette faculté dans la rime dans l'esprit de société dans les allusions, dans l'invention.
Ces quatre choses d'un genre bien différent qui se rapportent plus ou moins à l'association des

276v

277

idées se réduisent à l'invention. Mais ce que nous entendons par invention, c'est ici l'invention purement scientifique.

La rime n'est pas une simple association de sons.

—

Commençons par prendre une association de rapports purement extérieurs : Examinons la rime. Y a-t-il là dira-t-on une association d'idées ? N'est-ce pas une simple association de sons ? n'est-ce pas seulement le vain plaisir de l'oreille ? N'est-ce pas par opposition au noble et harmonieux système de la métrique ancienne une invention barbare de l'impuissance du moyen-âge ? Loin de partager cette opinion, de croire que la rime est une simple association de sons, nous pensons qu'elle est aussi une association d'idées, qu'elle est un appel au souvenir et à l'espérance. Ce retour de certains sons groupés de différentes

277v

manières représente diversement, des alternatives plus ou moins régulières d'émotions et d'idées. Voilà la véritable métaphysique de la rime négligée par D. Stewart. Ces assertions seront éclaircis quand nous parlerons de l'art chez les anciens et chez les modernes.

Allitération — Il y a encore à côté de la rime une invention poétique qui mérite d'être notée, c'est l'allitération. L'allitération n'est pas le retour des mêmes consonnances, mais le retour d'une même consonne au milieu et au commencement de certains mots, ou du même mot dans le même vers. L'allitération est le principe essentiel des littératures du Nord, surtout dans la poésie Islandaise. En voici un exemple:
Incipe menalios meum mea tibia versus
Ducite ab urbe domum mea carmina ducite

Nous n'avons trouvé nulle part rien de bien satisfaisant sur

278v

la métaphysique de l'allitération, on ne saurait s'imaginer les efforts que les hommes ont fait pour varier la forme extérieure de la poésie. La versification des Provençaux et des Islandais sont dans ce genre des prodiges de recherches. Il ne faut pas mépriser la recherche des idées qui portaient les poètes à la préférence de telle métrique. Il y a là dedans de grandes sources de vérité. Il ne serait pas sans intérêt de savoir pourquoi le sonnet finit avec Louis XIV. Ce sont les leçons d'histoire les plus difficiles à découvrir et en même temps les plus instructives. Combien est donc vaine la réputation de ceux qui croient être historiens sans être métaphysiciens. On ne peut trouver le nœud de ces problèmes historiques que dans l'analyse de l'esprit humain. La rime n'est pas, comme on a voulu le dire, un écho. S'il en était

279v

ainsi quel plaisir ne devrais-je pas éprouver dans un lieu où les sons me sont renvoyés par un écho jusqu'à quarante fois ? Il y aurait là sans doute la plus grande poésie. Le plaisir de la rime n'est pas sans analogie avec celui que nous donnent d'autres consonnances naturelles qui s'adressent les unes aux yeux, les autres aux oreilles. En anatomie nous éprouvons du plaisir à voir la couleur verte diversifiée à l'infini et toujours semblable. Le plaisir que le vert donne à l'œil est analogue avec celui que donne la rime.

Analogie de la rime avec certaines consonnances naturelles —

Il y a encore autre chose dans la rime. Il règne d'abord un charme infini dans sa régularité dont nous avons perdu le sentiment. Car les provençaux répétaient la rime avec des entremêlements d'une science désespérante pour les modernes.

280v

Il est singulier et digne d'examen que les anciens se soient contentés de l'analogie de la mesure. Un seul hexamètre forme un vers complet. Les hexamètres n'ont d'analogue entre eux que les deux derniers pieds. Chez nous l'hexamètre n'est pas un tout parfait il faut au moins deux vers. Dans tous les objets de l'art moderne on demande l'unité dans la variété. Tout corps organisé doit avoir deux membres, pour qu'il y ait unité dans la variété il faut deux objets. Dans la rime il y a au moins deux membres. Les anciens se sont passés de la variété. et remarquons bien que ce n'est pas une différence fortuite elle se réfléchit dans l'art, dans la religion dans la poésie et dans la politique

En quoi l'art moderne diffère de celui des anciens –

Saillies –

Saillies – Passons aux saillies, à ce qu'on appelle esprit de société.

Elles consistent dans la promptitude et la variété des associations; mais le plaisir qu'elles donnent est celui de la difficulté vaincue. On s'étonne qu'un homme ait une assez grande puissance sur les ordres d'idées les plus éloignées pour en apercevoir les rapports au premier coup d'œil. C'est, si on nous permet cette comparaison le plaisir que donne un animal léger et vigoureux qui ne marche pas mais qui saute. Vous croyez le prendre ici, il bondit et se trouve ailleurs. Le mot saillie (salire) exprime très bien notre pensée. La rime donne le même plaisir; on est étonné de voir un discours raisonnable se développer avec ordre au milieu des entraves pénibles que le poète s'est imposées.
Cependant cette puissance de l'homme sur le rapprochement de ses idées ne dépend pas en tout de sa volonté,

282 v

elle est en grande partie involontaire ainsi on peut se proposer d'associer les idées d'après leur cause d'être philosophe mais on ne peut se proposer d'être homme d'esprit, parce que ces associations sont très incertaines et très fugitives.

Les saillies sont le plus souvent des allusions ou vives ou délicates à des objets auxquels on ne pensait pas dans le moment, et dont on aperçoit tout à coup le rapport. Ces allusions doivent être distinguées de celles qu'on tire des livres par citation. Rarement ces citations sont agréables à moins que le sens n'en soit détourné, et il y a alors invention. Montaigne est plein de ce genre d'esprit. sa manière de changer le sens des phrases est toujours très spirituelle.

Le cardinal Baronius avait une dévotion si ~~grande~~ particulière à St Marcel qu'on ne doutait pas qu'il en

283v

284

prît le nom s'il arrivait à la papauté. Un devin lui dit pour sa bonne aventure. Si qua fata aspera rumpas tu Marcellus eris.

Invention scientifique due au hasard ou au raisonnement —

L'Invention a lieu quelquefois d'après de simples associations d'idées et sans raisonnement. Ordinairement, et il faut le dire à la gloire de l'esprit humain elle est le fruit du raisonnement et d'un raisonnement provoqué par la volonté. Prenons des exemples dans les deux genres d'invention. Prenons un exemple d'invention par le raisonnement dans lequel entre aussi une association d'idées. À la fin du siècle dernier un manufacturier de papier, le célèbre Montgolfier d'Annonay, passant à Toulon ou à Marseille pour ses affaires, fut frappé d'une idée lumineuse. Il savait ce que pesait l'air atmosphérique d'une part, de l'autre le papier, la soie et la fumée. Il imagina donc que si

284v

la fumée était plus légère que l'air atmosphérique il n'y avait qu'à mettre de la fumée dans du papier et que vu leur poids respectif le papier se trouverait plus léger que l'air atmosphérique et s'élèverait avec la fumée. Il composa aussitôt une espèce de ballon grossièrement construit et fit une expérience dans sa chambre. Voilà l'invention des Aérostats. Dans les temps modernes la plupart des découvertes sont dues à la volonté, au raisonnement car pour raisonner il faut vouloir. Chez les anciens et dans le moyen-âge le hasard, une simple association d'idées amène les inventions. Alors l'homme devait plus aux circonstances maintenant il se doit plus à lui même. Cherchons un exemple d'une découverte due au hasard: En 1450 un orfèvre de Florence appelé Finiguerra, faisait de ces sortes de

285v

gravures dans lesquelles on introduisait un vernis très éclatant qu'on appelait nielles. Un jour qu'il en avait fait une, il la laissa tomber par hasard sur du papier mouillé, et le papier reproduisit la nielle. Voilà l'art de la gravure inventé. Ici la découverte est due au simple hasard; il n'y a pas même association d'idées.

Il y a encore un autre genre d'invention et celui-là tient le milieu entre le raisonnement et le hasard.

Deux choses à faire pour faciliter l'invention

On facilite l'invention si l'on a préalablement perfectionné la science, si on a fait de bonnes classifications. Ce n'est qu'une table régulière de nos connaissances qui pourra m'indiquer une lacune dans le champ de la science et provoquer une invention. Il faut ensuite après avoir bien considéré la science dont on s'occupe, après

286v

l'avoir étudiée dans les essais des autres, se faire à soi-même une règle générale, une méthode. Si on ne classe pas ses connaissances on ne soupçonnera pas qu'il y a des inventions à faire, on ne sera pas tenté d'inventer.

Quant aux règles générales à suivre dans l'invention, la plupart des hommes de génie agissent ordinairement à leur insu. C'est le propre du génie des arts d'agir moins d'après des règles que le génie philosophique. car l'essence de la philosophie est de se connaître, la conséquence de la science, la science qui se sait, c'est la philosophie.

Danger des associations non logiques.

Il nous reste à voir l'influence de l'association de nos idées sur nos facultés c'est à dire sur nos habitudes d'esprit sur ce genre d'habitude d'esprit qui constitue le goût. Dans nos dernières observations déjà nous examinions l'imagination

qui tient si étroitement à l'association des idées. Nous avons vu l'influence de l'association des idées sur nos idées même; nous allons maintenant parcourir l'influence de l'association des idées sur nos facultés ou en d'autres termes sur les habitudes d'esprit qui dérivent de l'association des idées. Nous rencontrerons dans ce sujet une grande partie des théories relatives aux arts.

Examinons ~~maintenant~~ d'abord l'influence de cette association sur nos facultés en général. Nous avons déjà dit que l'association des idées n'est pas une faculté logique, c'est à dire qu'elle associe souvent des idées qui n'ont point entre elles des rapports de causes, de prémisse et de conséquence, mais de simples rapports de ressemblance ou de proximité. Or lorsque ce sont des choses différentes qui se trouvent habituellement associées dans notre esprit, il arrive que malgré leur différence réelle, elles

288v

finissent par rester dans notre esprit et que souvent elles se confondent. De là deux mouvements : ou elles ne peuvent plus se séparer par une juxtaposition indissoluble des objets auxquels elles s'étaient associées d'abord ; ou elles s'y confondent, de sorte qu'on ne voit plus la limite qui les sépare.

application à la perception

Pour tirer un exemple de l'histoire de la philosophie : Par cela que la capacité de recevoir des impressions du dehors, autrement dit la sensation se trouve jointe à une connaissance de cette sensation, à une perception, certains philosophes ont confondu la sensation et la perception, et ont prononcé que la perception tout active qu'elle est, était identique avec la sensation toute passive. Confusion funeste qui a produit de fâcheux résultats non seulement dans le domaine de la science, mais dans celui de

289v

la morale et de la politique, dans le domaine de la science par l'influence de Condillac. ses applications rigoureuses ont été faites à la morale par Helvétius à la politique par Volney.

Quelquefois l'association des idées nous fera confondre des opinions erronées avec des vérités certaines. Le dogme des sacrifices humains, ce dogme barbare sera quelquefois défendu par une association d'idées. Ainsi le sauvage dira au missionnaire qui vient le convertir. Vous parlez contre les sacrifices humains, mais mon père qui était si honnête homme m'a dit dès mon enfance qu'il faut obéir à la vieillesse, sacrifier à Dieu ce qu'il y a de plus précieux. Dans l'esprit du sauvage se confondent ainsi le respect dû à l'enseignement de la famille toutes les habitudes qui s'y rattachent, avec ce culte sanguinaire qui lui a été enseigné

290v

en même temps, et qui ne peut plus s'en séparer; il ne peut donc pas distinguer ce qui est bon, et + par conséquent à conserver, de ce qui est mauvais et qu'il faudrait par conséquent rejeter.

Voilà pour la spéculation et pour la pratique tout à la fois. C'est encore par un abus de l'association des idées que nous appliquons à tort et faussement ce principe général de prévoyance qui nous fait juger de l'avenir par le passé. Ainsi le barbare aura recueilli un fruit à la nouvelle lune, et après avoir mangé de ce fruit, il se sera trouvé guéri d'une maladie. Il jugera d'abord que c'est le fruit qui l'a guéri, ce qui n'est pas toujours certain. il jugera de plus que c'est un fruit cueilli à la nouvelle lune. Voilà l'axiome de la médecine barbare. Par une association d'idées

C'est par l'association des idées qu'on réunit l'antériorité à la causalité —

291v

par des conséquences déduites du principe erroné, il dira : Telle chose a été opérée après telle action donc cette action est la cause de l'opération. Ce qu'on connaît dans nos écoles sous le nom de *post hoc, ergo propter hoc*. Cependant il faut le dire, si ce principe nous trompe souvent, souvent aussi il nous éclaire, sans lui la science ne commencerait pas. Sans doute toute chose antérieure n'est pas toujours cause mais toute cause est antérieure. Il est clair qu'une cause doit précéder. Ce principe qui identifie l'antériorité et la causalité n'est pas à rejeter légèrement. Disons toujours qu'il est le commencement de la science, qu'il faut l'éclairer par l'expérience. Il faut par exemple que le sauvage qui a décidé que tel fruit guérissait étant cueilli à la nouvelle lune essaie de le cueillir lorsque la lune est à telle

Utilité du principe qui les identifie

292 v

autre période de son cours. S'il voit alors que le fruit cueilli à différentes époques du mois, peut guérir produire les mêmes résultats que s'il était cueilli à la nouvelle lune, supprimant alors la seconde partie de sa proposition jointe par une simple association d'idées, il dira : Tel fruit guérit.

Ainsi le principe, nous le répétons encore, qui confond l'antériorité avec la causalité ne doit pas être rejeté, mais être éclairé par l'expérience. L'expérience, et sous ce mot nous comprenons toutes les variétés de position possible, est, pour nous modernes, la connaissance des autres politiques, des autres littératures, des autres lois, des autres arts, afin que nous rompions toutes les associations d'idées accidentelles et que nous nous arrêtions aux associations régulières. Alors quand nous en venons à repousser les associations d'idées purement accidentelles, que nous voyons les liens réguliers des

phénomènes, nous sommes obligés d'avouer que la loi de l'antériorité a été notre premier guide dans cette recherche, que c'est à elle qu'il faut faire hommage de nos premiers progrès.

Cet enchaînement de phénomènes dans le temps et dans l'espace d'après lequel on peut prévoir que tel phénomène se présentant tel autre va suivre est la logique. "Les paroles de Dieu sont des actes, ses raisonnements sont des enchaînements de phénomènes le monde est son discours." Ces paroles de Porphyre sont profondes. (V. Hist. de sciences métaphy. de Dugald-Stewart, traduction de Buchon; préface des idées de la philosophie de Herder, par Quinet); pour produire un effet il suffit à Dieu de vouloir et l'effet chez lui suit plus promptement la volonté que chez nous la parole. Ce que nous appelons parole dans Dieu est acte chez nous.

294v

Avantages de cette faculté sous le rapport moral et intellectuel —

D'après ce que nous venons de dire, on peut comprendre combien cette faculté bien dirigée peut nous améliorer sous le rapport intellectuel et sous le rapport moral : Imaginons un enfant qui dans la maison paternelle n'aura jamais vu que des exemples dignes d'être imités quel enseignement puissant pour lui. Les principes moraux se lieront dans son esprit à l'image de la vie de famille et toutes les fois qu'il se souviendra de la figure de son père ce sera pour lui le rappel de tel ou tel principe moral. Voilà une noble et utile association d'idées. On conçoit aussi que celui qui par un nombre suffisant d'expériences habituelles sera parvenu à élaguer de sa connaissance les associations accidentelles et à ne conserver que celles qui seront fondées sur des causes qui seront effectives, celui-là aura une science bien faite dans l'esprit

295v

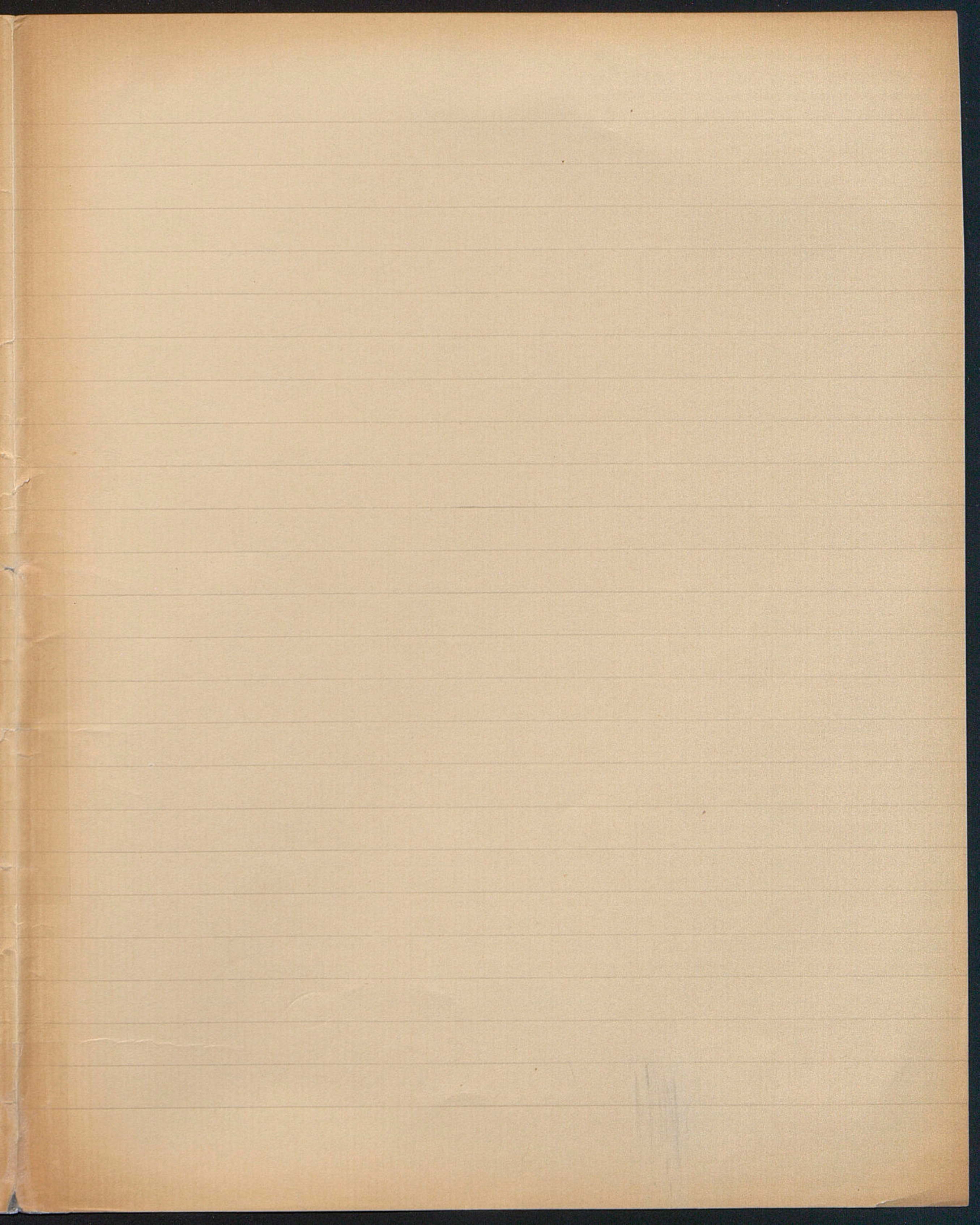
La première condition pour savoir davantage et savoir mieux, c'est de bien savoir.

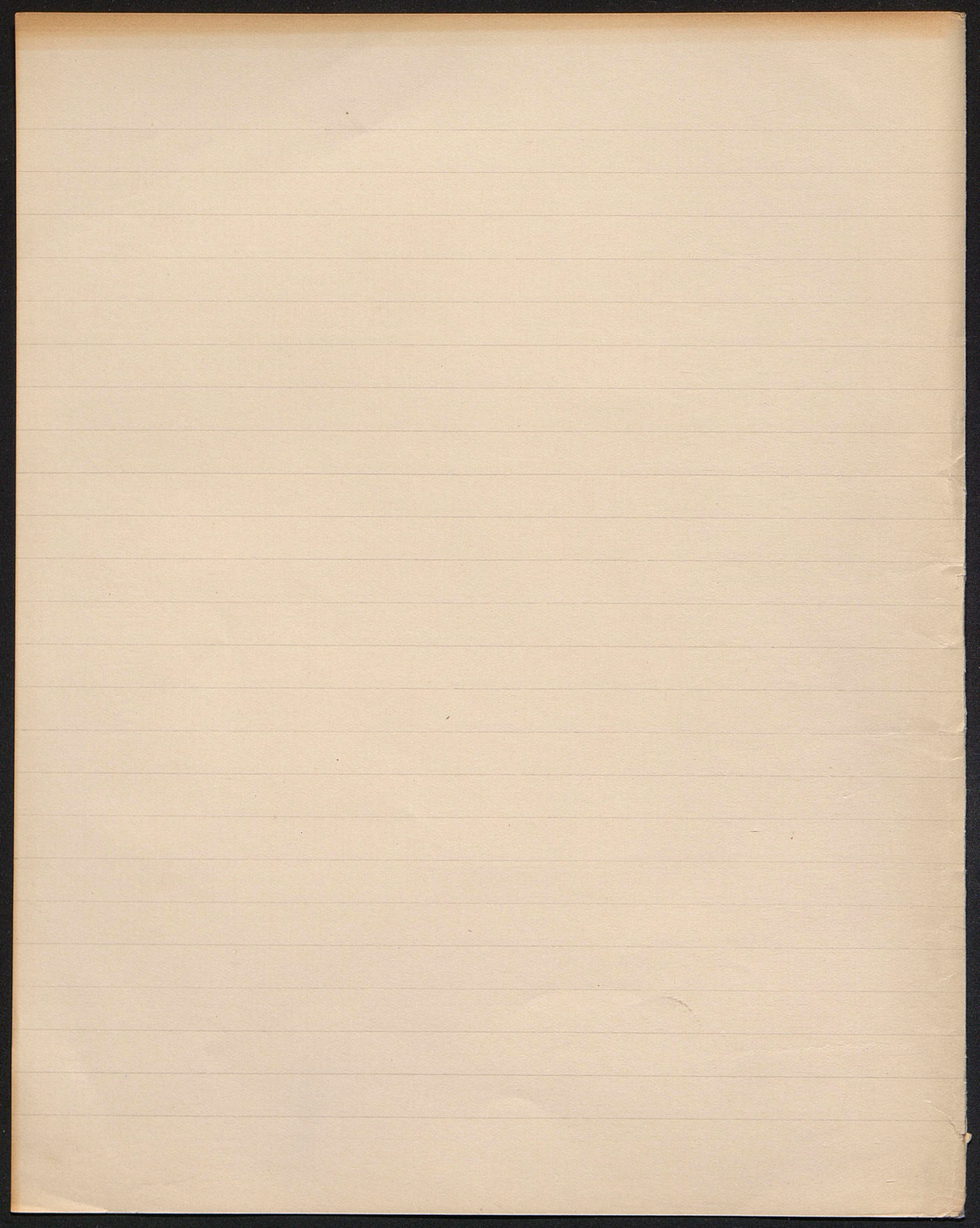
Nous arrivons à un point de vue particulier. Ici nous quittons M. D. Stewart dont la théorie est peu systématisée et bien incomplète. Ce qu'il dit est bon, sage, sain, mais n'est pas porté à un degré bien élevé. En général les formes des Ecossais sont indécises, ce sont de ces figures comme celles des enfants, qui plaisent, mais dont on ne peut tracer les contours. L'école allemande peut seule faire comprendre les Ecossais parce qu'elle resserre leurs observations dans un cadre rigoureux de formules et qu'elle complète ce qu'ils ont omis.

De l'art. En quoi il diffère du goût.

Nous allons donc insister non sur le goût comme l'appellent les Ecossais mais sur l'art, car le goût est limité, une théorie du goût ne peut être qu'une théorie négative

296v





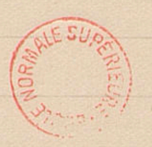
117

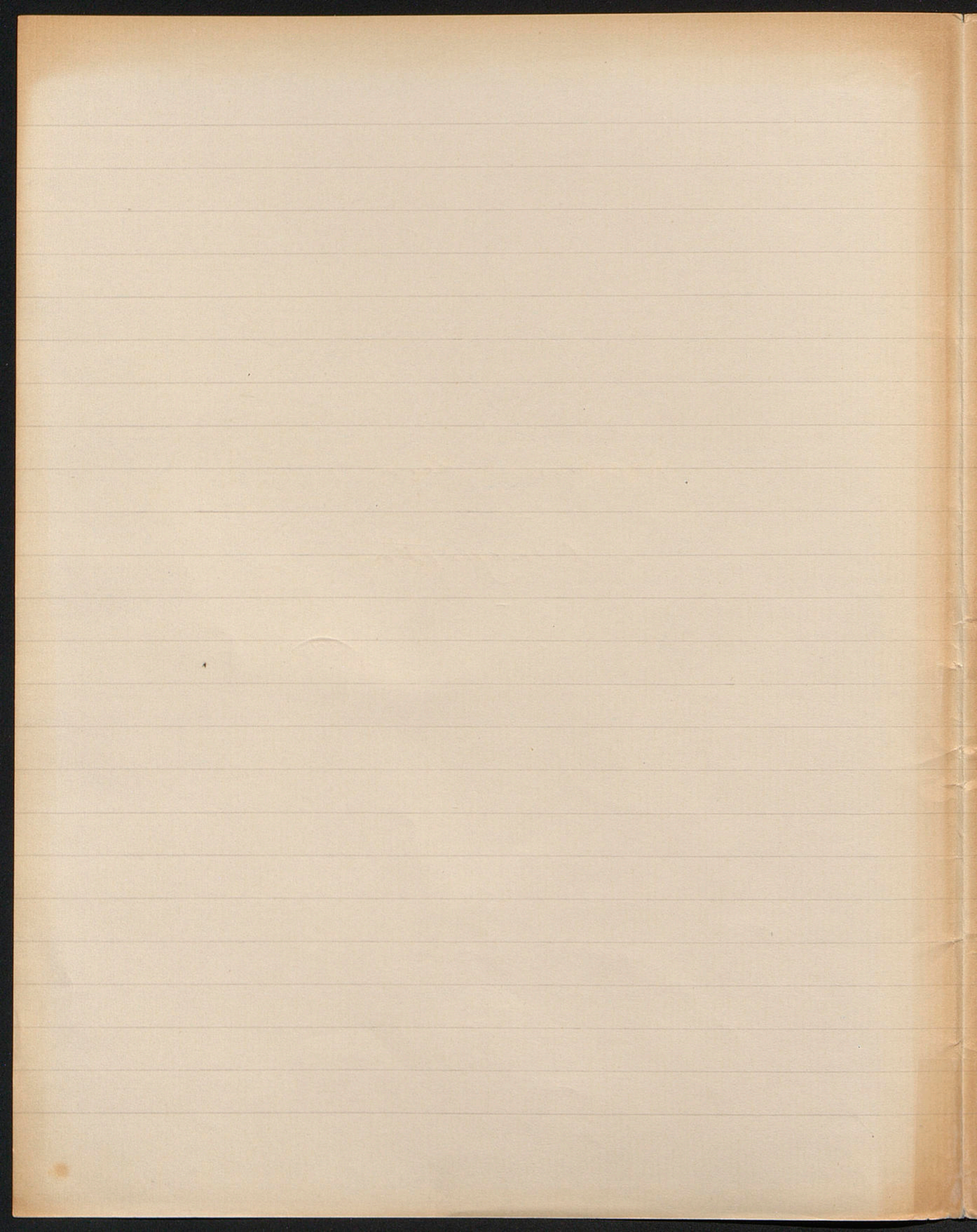
Neuvième Leçon.

—

De l'Imagination

—





9.1. A

De l'imagination.

Son domaine.—

Imagination vient d'image : et cependant l'imagination ne combine pas seulement des images. Ce n'est pas seulement la vue qui fournit à l'imagination ses objets. L'imagination est nécessaire au musicien comme au peintre. Ce n'est ni la vue, ni l'ouïe, ni tous les sens seulement qui donnent des matériaux à l'imagination ; ce sont encore tous les sentiments de l'âme, toutes les combinaisons qui peuvent résulter de l'association du monde physique et du monde moral. L'imagination est la faculté la plus complexe. L'azur du ciel, la verdure de la terre, l'écho qui s'adresse à mon oreille, ce rythme naturel & merveilleux frappent l'imagination. Tout air, toute phrase musicale est un objet qui s'adresse à l'imagination. Dans ce dr ex. il y a plus que le son, il y a une perception de rapport entre les objets & les sons. Les sons nous révèlent un monde extérieur, ce monde éveille en nous tel sentiment d'aversion, d'amour. Tout entre dans l'imagination : c'est comme l'airain de Corinthe. Lorsque de ces matériaux isolés, nous aurons tiré des idées générales, les idées fournissent encore des aliments à l'imagination. Les mots patrie, honneur agissent puissamment sur l'imagination. L'imagination est donc une faculté très

C'est une faculté complexe.—

complexe. Elle emprunte des matériaux à toutes les autres facultés ; elle est une collection de facultés, ou, autrement dit, elle n'est pas une faculté. La richesse de ses applications nous engage à la considérer ici comme faculté.

D'où proviennent les différences d'imagination

L'imagination varie dans les individus ; elle est répartie entre nous à des degrés différents. En doit-on conclure que les hommes à leur naissance sont doués de degrés différents d'imagination. Nous croyons qu'en grande partie le degré différent d'imagination dépend de l'habitude & des circonstances accidentelles différentes. Il est curieux de voir comment le tour d'esprit des peuples a varié selon les circonstances qui les environnaient, et les habitudes, fruits de ces circonstances.

Facultés comprises dans l'imagination.

Dans l'imagination on distingue d'abord l'attention : il en faut pr. recueillir les matériaux ; la mémoire, elle est nécessaire pr. les conserver ; l'abstraction, il en faut p. séparer l'inutile ; la généralisation, il en faut p. former un ensemble complet. Une des facultés que vous venons d'énumérer, l'abstraction, constitue ce qu'on appelle le goût.

Cherchons d'après cela comment dans les pays situés sous l'empire de circonstances diverses, l'imagination subira des variations différentes. Prenons 2 pays. 2 pays illustres par la gloire de la peinture, l'Italie & la Flandre ; Est-ce à dire, comme qq. écrivains seraient tentés de l'ériger en principe, que le tour d'imagination différent de ces deux contrées dépend de certaines qualités des deux races, de leur constitution physique ?

On peut expliquer différemment cette différence d'imagination. Indépendamment de la différence de race qui n'est pas sans influence, il y a d'autres circonstances qui nous sont très utiles p. résoudre le problème. Nous savons que dans l'imagination entre en 1ère ligne, l'attention. Or cette attention donnée aux objets environnants sera forte chez l'homme du Nord pr. un motif, chez l'homme du midi pour un autre. L'Italien appliquera son attention aux objets extérieurs en proportion qu'ils prendront un caractère de noblesse & de poésie ; L'homme du Nord y prêtera non moins d'attention, mais attachera plus naturellement son attention au degré d'utilité de ces objets ; il remarquera moins les rapports des objets entre eux que

Raison des différences entre la peinture de l'école italienne & celle de l'école flamande

Sous le rapport de l'attention.—

A.

l'individualité des objets. Ainsi dans un paysage le peintre flamand sera plus frappé des détails, l'Italien le sera plus de l'ensemble. Il résultera de cette attention portée par l'un sur l'individualité des objets, par l'autre sur leur ensemble, que le 1er imitera plus servilement, que le 2d créera davantage.

De la mémoire

Voilà p. l'attention, passons à la mémoire. Quelles circonstances resteront de préférence dans la mémoire de l'artiste flamand & de l'artiste italien? L'artiste fl. qui individualise est plus frappé des objets que des rapports, il percevra avec plus de vivacité, il retiendra avec plus de force les images qui auront laissé dans son esprit des contours plus décidés, des formes plus vives. L'artiste It. plus frappé des rapports, les retiendra mieux; il s'attache moins aux formes matérielles, sera plus saisi de l'expression. Il y aura donc dans la peinture flamande une imitation très vraie de la forme; dans la peinture italienne, amoureuse de la beauté des rapports, une grande vivacité à saisir l'expression. L'école flamande est grande par le mérite de la forme & du coloris, l'école It. par l'expression & la conception.

De l'abstraction.—

Si nous passons à l'abstraction, comme l'abstraction en matière d'art, c'est le goût, nous nous rendrons compte facilement de sa part d'action dans les 2 ex. indiqués. Par cela même que le flamand est moins frappé des rapports, est plus saisi des individualités, il s'attachera à ces individualités, & p. peu qu'elles lui présentent quelque agrément de détail, il s'y tiendra tout entier. Il abstraira moins le laid, mais il faut le dire, peindra souvent des choses basses & triviales avec une grande supériorité de talent. L'abstraction chez lui sera beaucoup plus faible que chez le peintre It. parce qu'originairement il a été plus frappé des formes individuelles que des rapports.

On peut donc conclure que l'imagination varie d'individu à individu, de peuple à peuple, moins par telle qualité innée dont nous serions doués à notre naissance que par l'influence des circonstances extérieures, & par les habitudes que donnent les circonstances.

Singulier tour d'imagination de quelques peuples.—

On pourrait se demander comment l'imagination de 3 peuples également montagnards, les Écossais, les Tyroliens & les Suisses, est si différente. Les Écossais & les Tyroliens ont l'imagination la plus brillante & la plus féconde, tandis que les Suisses en sont entièrement dépourvus, & cela au milieu des plus beaux paysages du monde. On cherchera en même temps p. quoi le Suisse a choisi toujours de préférence une religion étrangère à l'art — p. quoi, même dans le moyen âge, il y a eu dans ce pays qq. chose d'ennemi de la pompe extérieure, qqch. d'étroit dans la religion.

Considérons la manière dont l'imagination en elle-même s'applique aux beaux arts ~~Après avoir considéré l'imagination dans ses rapports avec les beaux arts nous allons l'examiner dans ses rapports avec la pratique de la vie~~. Ici se place une observation de M. Dug. Stew. Parmi les arts de l'imagination on peut distinguer

Trois classes d'arts d'imagination.—

3 classes. Les uns s'adressent à l'imagination même, c'est la poésie, l'art de l'imagination par excellence, puisqu'il n'emploie p. ébranler notre imagination que des moyens étrangers,

Br

Poésie —

aux sens. Le langage qui est si puissant sur l'âme n'est pas simplement par l'harmonie. La poésie la plus harmonieuse n'est pas la plus poétique. La poésie Italienne toute ravissante qu'elle est a qq. ch. qui occupe l'oreille au lieu de satisfaire l'esprit. La douceur, extrême de l'idiome diminue qqf. l'impression de la pensée. Mme De Staël en cite un ex. frappant. Lorsqu'elle rend expire: Mi muore, dit le poète, la bella Clorinda e l'onde va qu'elle dort: Passa ... etc. Ce vers si doux, si qq aimant fait tort par l'excès de son harmonie à la profondeur du sentiment dont nous sommes occupés. La mort est tellement peinte, qu'elle n'a rien de sérieux. Lisez au contraire les vers anglais ou allemands et voyez combien une langue rocailleuse, mais fortement accentuée prête de force à la poésie. Certains morceaux de Shakspeare sont ce que les hommes ont écrit de plus poétique. Ce n'est donc point par les moyens mécaniques par l'harmonie de la langue, que la poésie produit les plus grands effets. C'est surtout par qq ch. qui est en elle, par le caractère symbolique du langage, abstraction faite de l'harmonie.

Si la musique, les moyens matériels sont plus puissants, c'est cependant dans la seconde classe qu'il faut encore la ranger.

Paysages jardins

Une autre classe est celle des arts inspirés par l'imagination, mais qui ne s'adressent pas à elle. On est parvenu à reproduire dans les jardins, surtout en Angleterre tel ou tel paysage de la Grèce ou de l'Italie. On se propose d'imiter le plus scrupuleusement d'un lieu qq. conque. L'imagination n'est pour rien là dedans. Si on a tiré, si on a terre un plan assez juste, il suffit de tailler assez de pierres p. élever des ruines de remuer assez de terre p. faire des montagnes. Cet art est inspiré par un besoin de l'imagination, mais il ne s'adresse qu'à la perception. De même dans la peinture qui copie servilement l'art est inspiré par un besoin de l'imagination, mais il s'adresse uniquement à la perception (École de Lyon). La peinture réduite à cette servilité ne peut prendre le nom d'art, elle ne le mérite que lorsqu'elle s'adresse à l'imagination.

Peinture. —

Voici donc les 3 classes. 1°. poésie, musique 2°. arts qui s'adressent à la perception. 3°. arts qui s'adressent à la perception p. arriver à l'imagination. Telle est la peinture véritable lorsqu'elle renferme une idée, qu'elle veut faire penser comme le demande Schelling. Mais si nous suivons la distinction donnée par cet auteur nous retrancherons de la classe citée de Mme De Staël, le 2e article qui est étranger à l'art, qui n'est que de l'industrie, et qui par conséquent ne contient pas une idée. —

Effet que produit sur l'imagination la réaction des auditeurs sur l'artiste. —

Mais il ne suffit pas que l'artiste ait de l'imagination Il faut que son public en ait, et cela est nécessaire surtout p. l'artiste qui emploie le langage. Lorsqu'il prononce le nom d'un objet physique, il a besoin de s'adresser à un public dont l'imagination soit assez vive p. se représenter l'objet. Lorsque chez nous on se réunit p. entendre une pièce de vers, ce n'est le plus souvent qu'un exercice de goût. On se récrie qqf. c'est bon, c'est mauvais. Un public vraiment poétique ne dit pas cela. En Italie lorsque des improvisateurs assez médiocres s'adressent à la multitude,

B

Comme les spectateurs voient la chose, ils ne se demandent pas si cela est bon ou mauvais, ils poussent des cris de joie ou de terreur ; ils représentent tout le mouvement de la poésie qui vient vibrer sur leur âme. Un pareil public réagit sur le poète ; c'est ce qui fait la supériorité de la poésie improvisée sur la poésie écrite. La poésie improvisée se fait à deux ; la poésie écrite est à peine de la vraie poésie. La poésie parlée & improvisée se compose de l'émotion du poète & de la réaction de l'auditoire : l'une augmente incessamment l'autre.

Voilà pourquoi nous pouvons à peine juger de l'antiquité : nous ne savons pas quels effets produisait la parole ; il faut pour le concevoir un peu jeter les yeux sur la puissance qu'elle exerce encore en Italie. L'imagination dans les arts est nécessaire non seulement chez l'artiste, mais chez celui auquel s'adresse l'art, & l'art n'est jamais plus grand que dans la coïncidence parfaite des [illegible] imaginations. Aussi il n'y a pas eu de poésie dans les pays inspirés par l'esprit plutôt que par l'imagination. D'après ce qui nous reste des [illegible], c'est des hommes occupés de pointes, d'antithèses, de [illegible], les abus de l'esprit. La France est le pays de l'esprit, la poésie & la musique s'en trouvent assez mal.

Ce qui arrive quand les spectateurs ne peuvent que réagir les uns sur les autres, & quand le poète n'est pas acteur. —

Mais, devant nous, lorsque le public juge dans un lieu habituel de réunion, lorsqu'il s'y trouve à un jour & à une heure donnés, n'y a-t-il pas cet échange d'émotion ? Oui, mais il est entre les spectateurs et non entre les spectateurs & le poète ; le poète n'est pas là pour éprouver lui-même le goût de la multitude, & faire les changements nécessaires à sa pièce, comme le pratiquaient les [illegible] tragiques grecs qui se mettaient sur la scène, afin d'éprouver les passions & les goûts populaires.

L'imagination d'un peuple fort assidu au théâtre doit se modifier à la longue d'après cette réaction des spectateurs les uns sur les autres. Voilà mille personnes renfermées dans un théâtre ; tel personnage en action sur la scène leur plaît parce qu'il est en rapport avec les mœurs & les idées de l'époque. À mesure qu'il est moins en rapport avec la génération qui s'avance, on revient toujours le voir, on se force à trouver des beautés dans ce qui n'est plus que froid & [illegible] pour l'âge nouveau. Il faudra un temps bien long à la postérité pour qu'elle se détache de ce que ses pères ont admiré. Il leur faudra beaucoup de courage pour avouer que ce qui autrefois intéressait par ses rapports avec les mœurs de l'époque, ayant perdu ces rapports, ne produit plus les mêmes effets. Celui qui commencera à déclarer son indifférence sera taxé de ridicule, & dans une nation sociale c'est le dernier des mots. Il y aura dans cette littérature des modes assez durables. —

9.2.

C[2]

Les hommes qui jouissent peu du théâtre qui sont
dispersés sur un territoire étendu n'ont aucun motif de
respect humain p. le genre, la littérature est essentiellement
novatrice. la poésie n'est pas chez eux sujette à certaines modes
à certains engouements. Telle pièce de Voltaire a vécu sur
la scène au delà de ce qu'elle méritait. il y a dans cette pièce de la
passion, il y a qq. chose qui plaisait alors; aujourd'hui on
s'ennuie des lieux communs philosophiques qui sont
communs à toutes les littératures qui tombent comme dans
le vuide. C'est une chose bizarre que le peuple le plus
léger p. tout le reste, soit le plus attaché à ses préjugés
littéraires, & que le peuple qui chante le plus soit le seul
qui n'ait point de musique. Chez lui la littérature a des
accès de mode, & ces accès acquièrent une durée injuste
par l'autorité de la société qui les conserve. C'est l'histoire de

Comp. d. l'influence de l'imag. sur la prat. q. d'ans.

la France & de l'Allemagne. Il nous reste à traiter la 2de partie de la question.
Tout ce qu'ils Deg. Stew. a dit sur l'usage & l'abus de
l'imagination dans la pratique de la vie est vrai p. l'Écosse & l'angleterre
à plus forte raison combien cela n'est-il pas vrai p. la France sortant d'une
époque où les deux mots de sensibilité, & d'imagination ont joué un si
grand rôle? Ce sont en partie ses idées que nous allons tâcher de
reproduire, mais nous les disposerons avec une méthode qui dans le
chapitre de l'imagination manque totalement au philosophe écossais.

Utilité de l'imag. p. la conduite de la vie, dans la science, & dans l'art.

Faisons d'abord à l'imagination une part plus grande qu'on ne
la lui a faite jusqu'à présent. Tout le monde convient qu'en matière d'art
elle est la faculté principale, mais en matière de science on lui refuse tout
& dans la vie pratique lorsqu'on a dit un homme d'imagination, on
croit presque avoir désigné un visionnaire.

Or ~~ajoutant~~ que serions-nous dans la science & dans la vie pratique
sans imagination? Que fait cette faculté? Elle combine des réalités
particulières p. former dans notre esprit des ensembles qui à la vérité
ne sont pas réels, mais ne seront-ils jamais réels? Dans la science elle
construit des hypothèses qui pourront se réaliser; dans la pratique de la
vie, elle compose un idéal d'héroïsme & de vertu dont l'existence est
possible. On a vu de vertu, on a vu de l'héroïsme. il dépend
de nous qu'on en voie encore. L'imagination nous propose donc
p. but des choses qui ne sont pas, mais qui peuvent être. Elle y a
foi, et c'est sa foi qui fait le génie d'invention dans la science, &
l'héroïsme dans la conduite.

Nous avançons sans cesse; mais celui qui ne voit pas devant
soi ne sera pas tenté d'avancer. Or qui nous montre le vers quoi
il faut tendre? C'est l'imagination. Le procédé moral n'est pas
si différent de celui de l'artiste qu'on pourrait le supposer. L'artiste
réalise une idée infinie dans un ouvrage fini, avec ce mélange
de mouvement & de calme qui fera la dignité de son œuvre.
Que prétend la morale? Pour qu'elle nous éclaire, il faut aussi
qu'elle nous présente un idéal de vertu & d'héroïsme que nous
suivions toujours, & dont nous essayons de réaliser dans le
fini l'idée infinie qu'il nous offre. Le moraliste, tout homme
qui tend à s'améliorer est aussi un artiste; il fait le plus noble
& le plus durable des ouvrages d'art. Sans l'idéal fourni par
l'imagination, il n'y a pas d'art.

En outre le plus beau fruit de l'éducation, de cette réunion
des acquisitions de tous au profit des facultés d'un seul, est de
pouvoir composer au jeune homme un idéal en science & en vertu
sur lequel il se dirige. Le principal effet de l'éducation est de nous
faire imaginer dans la science ce qui n'existe pas encore, en
morale, ce que nous n'avons pas réalisé, mais que nous pouvons

C.V.

réaliser. L'imagination est donc la principale cause du perfectionnement de l'homme.

La sensibilité dépend de l'imagination. —

Non seulement la partie la plus noble de l'homme, la raison, a besoin de l'imagination p. être provoquée à ses développements; la sensibilité morale, la sympathie elle-même ne saurait s'en passer. Supposez un homme qui ne se représente aucunement ce que souffrent les autres, il lui faudrait bien de la raison p. se décider à leur faire du bien, & les malheureux auront bien le temps de mourir avant qu'il comprenne la nécessité de maintenir l'ordre universel selon son pouvoir, en soulageant les autres, & en les aidant à accomplir leur destinée. Jusqu'à ce qu'un ~~tel~~ homme fut devenu un Fénelon ou un M. Aurèle toutes les douleurs de l'humanité auraient le temps de devenir incurables. Au moyen de l'imagination, on se représente les souffrances d'autrui, on y participe, on se sent porté à soulager les douleurs de ses semblables. On peut dire que la sensibilité est en proportion de l'imagination. —

Plusieurs hommes que l'on taxe d'insensibilité, de dureté souvent ne méritent pas ce reproche; leur nature est peu susceptible d'ébranlement, leur imagination ne leur représente pas vivement les souffrances des autres. Si malgré ce manque d'imagination, ils sont bienfaisants, ils ont un immense mérite; s'ils ne le sont pas, ils sont moins coupables; on les accuse à tort d'insensibilité.

La différence d'imagination en met une dans les fautes & les vertus. —

Il est vrai qu'indépendamment des sentiments qui nous portent à obliger nos semblables, il y a obligation p. nous de le faire; mais cette obligation ne se fait pas sentir à tous avec le même degré d'énergie; cette mesure différente d'imagination diminue & augmente beaucoup devant Dieu les vertus & les défauts des hommes. —

Deux hommes sont passés devant le blessé & ont été sans le voir; le Samaritain vient le 3me & lui tend la main. On verra certainement une dureté égale dans la conduite des 2. 1ers. Il peut cependant n'en être pas ainsi. Celui des deux qui av. le plus d'imagination est un homme horrible. L'autre moins sollicité par son imagination est coupable il est vrai, mais infiniment moins. Il y a ainsi dans nos fautes, dans nos vices & dans nos vertus, des nuances innombrables qui nous échappent & que Dieu appréciera. —

On tire de là un argument bien puissant de l'immortalité de l'âme contre ceux qui veulent enlever l'espérance d'une autre vie soit qu'ils anéantissent l'âme à la mort, soit (ce qui est aussi immoral) qu'ils la confondent avec l'âme universelle qu'ils ne connaissent pas. S'il en est comme ils le disent, la justice humaine ne portant que sur les formes extérieures, ne descendant pas dans l'intérieur, cette justice si injuste porte le trouble dans l'ordre du monde. Sur un grand nombre d'hommes qui souffrent la mort, il y a dans le crime de chacun d'eux des nuances infinies. Supprimez Dieu, la justice humaine est révoltante.

Ainsi l'imagination est nécessaire dans la science & dans la pratique de la vie, comme dans l'art; elle est nécessaire à la raison à laquelle elle donne un idéal; à la sensibilité qui en reçoit une vivacité nouvelle. Voilà ses usages; voyons ses abus. —

Imagination dans le 18e siècle. —

On sait quel rôle ont joué dans le 18e siècle les mots imagination & sensibilité. Tout est pardonné quand on est reconnu p. un homme plein de sensibilité & d'imagination. Notez que le 18me siècle est une des époques les plus prosaïques c. à d. les plus dépourvues d'imagination, et une de celles où l'égoïsme a le plus resserré les âmes. —

Pourquoi donc ces mots ont-ils été si souvent répétés?

Dr

Ils l'ont été parcequ'il est dans l'excellence de la nature humaine de chercher à échapper par tous ses moyens aux vices qu'elle trouve en elle, ou du moins de s'étourdir sur eux ; à force de se répéter qu'on est sensible, on tâchait d'oublier sa dureté ; on expiait en paroles l'égoïsme des actions. —

Influence du langage sur la vivacité du sentiment.

Influence de l'action. —

Il est singulier que plus on parle d'une chose, plus on y devient indifférent. Un homme qui aurait toujours à la bouche le nom de vertu me ferait douter qu'il en ait ; il m'inspirerait de la défiance ; car tout s'émousse par l'habitude, surtout dans ce qui chez l'homme n'est pas actif. Les habitudes passives de l'emploi d'un certain langage, de la lecture répétée d'un certain genre d'ouvrages, tout cela émousse à la longue les sentiments qui y sont exprimés ; il en est tout le contraire pour les actions ; plus on agit plus on devient capable d'agir, mieux on agit. Nous avons pu remarquer que la parole, sous ce rapport, ressemblait moins aux actions qu'aux habitudes passives ; quand on souffre & qu'on crie, cela soulage ; les sentiments intérieurs perdent de leur intensité par l'expression. C'est ainsi qu'à force d'en parler nous diminuons cette soif de justice & de bien qui est en nous ; toute conversation sur la vertu dispensera de quelque acte vertueux.

Pour résumer cette observation, disons que les impressions passives s'affaiblissent, à force de se répéter ; l'activité au contraire se fortifie en se répétant. Il résulte de là un phénomène assez bizarre ; c'est qu'il doit arriver à la longue qu'un homme agissant toujours bien, finit par se faire de la vertu une heureuse habitude, qu'il n'a plus besoin d'efforts pour bien faire, qu'il ne remarque plus sa vertu, l'identifie avec sa nature, & de lui cesse d'en parler, par la raison qu'on ne parle pas de ce qui est habituel, de ce que l'on éprouve tous les jours, de ce qu'on éprouve partout avec soi. C'est ainsi que nous ne parlons pas de la respiration ou de toute autre fonction de notre organisation.

A côté de cette observation plaçons le tableau moral du dit siècle. Un mot de Rousseau nous en donne le secret : « Tel philosophe aime les Tartares pour se dispenser d'aimer ses voisins. » Imagination, sensibilité, était la devise du siècle ; mais voici quelques-uns des inconvénients qui en sont résultés. —

Quoi de plus capricieux que la sensibilité & que l'imagination ? Les uns l'ont à un degré supérieur, les autres à un degré inférieur. Dès que l'homme pour juger les actions, dit qu'il les sent belles & bonnes, les règles de l'art & de la morale doivent varier d'un individu à un autre. L'imagination & la sensibilité variant sans cesse, il n'y a pas de règle uniforme ; l'art & la morale doivent avoir à chaque homme un criterium nouveau.

Écoledu sentiment. —

Cette école du sentiment à laquelle appartiennent des noms illustres mais dangereux, était un pas nécessaire de l'esprit humain dans le dit siècle, mais si on la juge par ses résultats, la critique sera sévère. Nous voyons en tête, Rousseau. Chez lui domine le retour à la nature. La tradition est rejetée ; l'autorité des sentiments est préférée aux motifs rationnels ; car dès qu'on atteste la nature, le sentiment précède la raison ; celle-ci n'est pas moins naturelle, mais elle est plus tardive, & on la considère comme ouvrage de l'art. Après Rousseau vient Bernardin de St Pierre, puis Me De Staël. Chez elle il y a un commencement de science. Elle avait vu l'Allemagne & l'Italie ; un souffle platonicien anime parfois ses pages éloquentes ; enfin de nos jours un politique célèbre (Benjamin Constant), a fait sur la religion un ouvrage curieux &

Dn

amusant, dans lequel la base est le sentiment, cette base variable qu'on croyait usée par tous les échecs des écrivains du 18me siècle. –

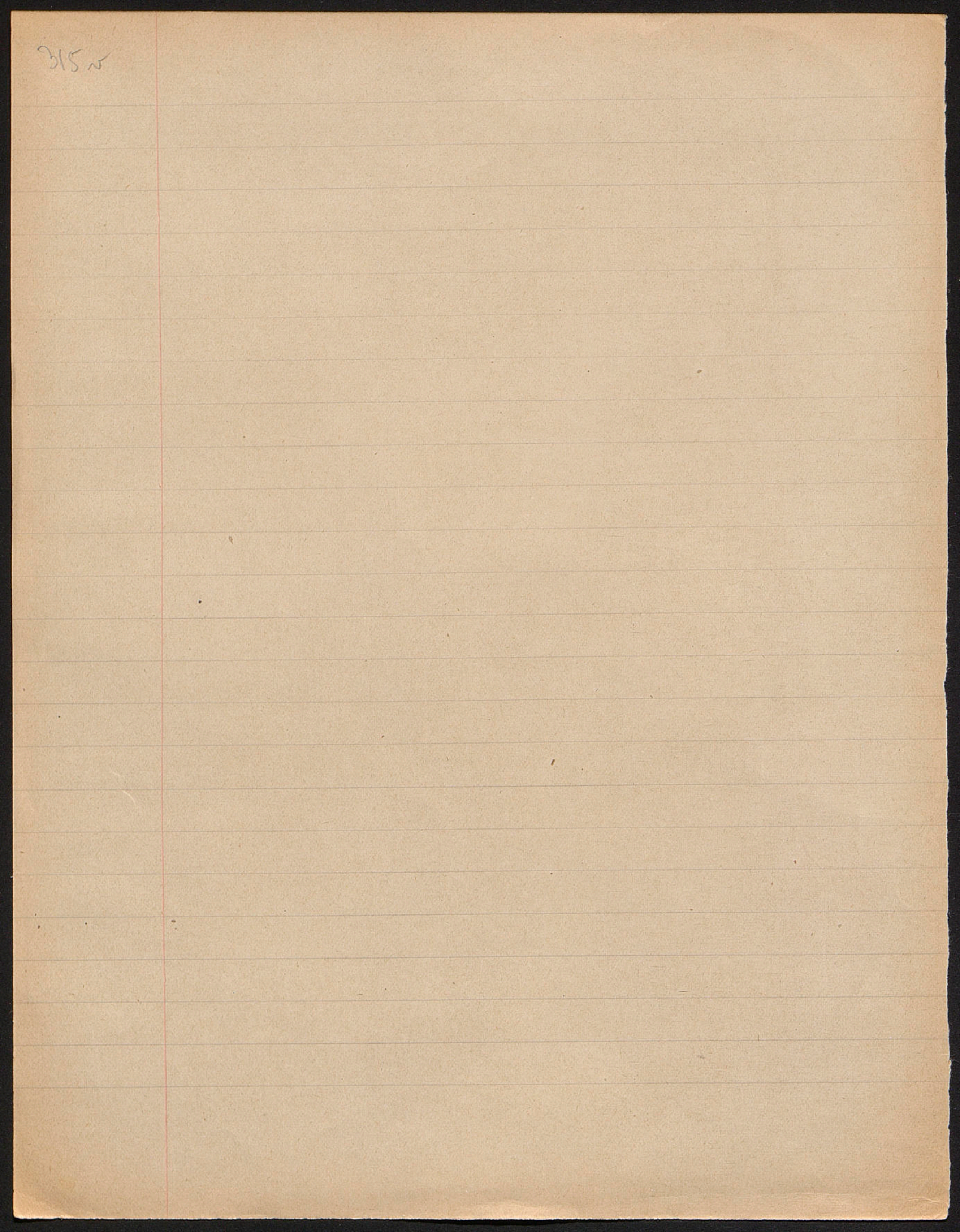
Pour résumer cette 2de partie, l'imagination est proportionnée à la sensibilité ; mais la sensibilité peut perdre beaucoup, en s'exprimant trop souvent par autre chose que par des actes. Les actes fortifient les dispositions intérieures que les paroles affaiblissent. Nous avons donné, à ce propos, l'ex. du dt siècle où les paroles ont été magnifiques les actes mesquins ; Le 18me siècle a essayé de fonder l'art & la morale sur la base variable de sentiment & de l'imagination.

Il nous reste maintenant à développer la théorie du raisonnement qui appartient encore à la psychologie des remarques sur son usage nous conduiront à la logique. =

De l'imagination

Son domaine

L'imagination vient d'image, et cependant l'imagination ne combine pas seulement des images, ce n'est pas seulement la vue qui fournit à l'imagination ses objets. L'imagination est nécessaire au musicien comme au peintre. Ce n'est ni la vue ni l'ouïe, ni tous les sens seulement qui donnent des matériaux à l'imagination, ce sont encore tous les sentiments de l'âme, toutes les combinaisons qui peuvent résulter de l'association du monde physique et du monde moral. L'imagination est la faculté la plus complexe. L'azur du ciel la verdure de la terre l'écho qui s'adresse à mon oreille ce rythme naturel et merveilleux frappent l'imagination. Tout air toute phrase musicale est un objet qui s'adresse à l'imagination. Dans ce dernier exemple, il y a plus que les sens


315v

il y a une perception de rapport entre les objets et les sons. Les sens nous révèlent un monde extérieur ce monde éveille en nous tel sentiment d'aversion, d'amour. Tout entre dans l'imagination. c'est comme l'acrain de Corinthe. Lorsque de ces matériaux isolés nous avons tiré des idées générales, ces idées fournissent encore des aliments à l'imagination. les mots patrie, honneur agissent puissamment sur l'imagination. L'imagination est donc une faculté très complexe. Elle emprunte des matériaux à toutes les autres facultés. elle est une collection de facultés ou autrement dit elle n'est pas une faculté. La richesse de ses applications nous engage à la considérer ici comme faculté.

C'est une faculté complexe.

316v

D'où proviennent les différences d'imagination —

L'imagination varie dans les individus elle est répartie entre nous à des degrés différents. En doit-on conclure que les hommes à leur naissance sont doués de degrés différents d'imagination? Nous croyons qu'en grande partie le degré différent d'imagination dépend des habitudes et des circonstances accidentelles différentes. Il est curieux de voir comment le tour d'esprit des peuples a varié selon les circonstances qui les environnaient et les habitudes, fruits de ces circonstances.

Facultés comprises dans l'imagination —

Dans l'imagination on distingue d'abord l'attention, il en faut pour recueillir les matériaux; la mémoire elle est nécessaire pour les conserver; l'abstraction, il en faut pour séparer l'inutile, la généralisation, il en faut pour former un ensemble complet. Une des facultés que nous venons d'énumérer, l'abstraction, constitue ce qu'on appelle le

quelque chose d'étroit dans la religion. Après avoir considéré l'imagination en elle-même considérons la maintenant dans ses rapports avec les beaux arts ~~et~~ la pratique de la vie. Ici ~~je~~ place une observation de Mr D. Stewart

Trois classes d'arts d'imagination.

Parmi les arts de l'imagination on peut distinguer trois classes. Les uns s'adressent à l'imagination même, telle est la poésie, l'art de l'imagination par excellence, puisqu'il n'emploie pour ébranler notre imagination que des moyens étrangers aux sens. Le

Poésie

langage qui est si puissant sur l'âme ne l'est pas simplement par l'harmonie, la poésie la plus harmonieuse n'est pas la plus poétique. La poésie Italienne toute ravissante qu'elle est a quelque chose qui occupe l'oreille au lieu de satisfaire l'esprit. La douceur extrême de l'idiome diminue quelquefois l'impression de la pensée

323v

324

Mme de Staël en cite un exemple frappant. Lorsque Clorinde expire : elle meurt, dit le poète la belle Clorinde, et l'on dirait qu'elle dort : Passa ... etc. Ce vers si doux, si gracieux fait tort par l'excès de son harmonie à la profondeur du sentiment dont nous sommes occupés. La mort est tellement peinte qu'elle n'a rien de sérieux. Lisez au contraire les vers anglais ou allemands et voyez combien une langue rocailleuse mais fortement accentuée prête de force à la poésie. Certains morceaux de Shakspeare sont ce que les hommes ont écrit de plus poétique. Ce n'est donc point par les moyens mécaniques par l'harmonie du langage, que la poésie produit les plus grands effets. C'est surtout par quelque chose qui est en elle, par le caractère symbolique du langage, abstraction faite de l'harmonie.

374v

Paysages factices.

Pour la musique les moyens matériels sont plus puissants c'est cependant dans la première classe qu'il faut encore la ranger.
Une autre classe est celle des arts inspirés par l'imagination mais qui ne s'adressent pas à elle. On est parvenu à reproduire dans les jardins, surtout en Angleterre tel ou tel paysage de la Grèce ou de l'Italie. On se propose l'imitation la plus scrupuleuse d'un lieu quelconque, l'imagination n'est pour rien là dedans; Si on a tiré un plan assez juste il suffit de tailler assez de pierre pour élever des ruines de remuer assez de terre pour faire des montagnes. Cet art est inspiré par un besoin de l'imagination mais il ne s'adresse qu'à la perception, de même dans la peinture qui copie servilement. L'art est inspiré

325v

par un besoin de l'imagination mais s'adresse à la vue simple à la perception, (école de Lyon), la peinture réduite à cette servilité ne peut prendre le nom d'art. elle ne le mérite que lorsqu'elle s'adresse à l'imagination.

Voici donc les trois classes. 1re poésie musique. 2e arts qui s'adressent à la perception. 3e arts qui s'adressent à la perception pour arriver à l'imagination. Telle est la peinture véritable, lorsqu'elle renferme une idée, qu'elle veut faire penser comme le demande Schelling. Mais si nous suivons la définition donnée par cet auteur nous retrancherons de la classification de Mr D. Stewart, le second article qui est étranger à l'art, qui n'est que de l'industrie et qui pas une idée.

Effets que produit sur

Mais il ne suffit pas que l'artiste ait de l'imagination, il

326v

L'imagination la réaction des auditeurs sur l'artiste —

fait que son public en ait et cela est nécessaire partout pour l'artiste qui emploie le langage. Lorsqu'il prononce le nom d'un objet physique il a besoin de s'adresser à un public dont l'imagination soit assez vive pour se représenter l'objet. Lorsque chez nous on se réunit pour entendre une pièce de vers ce n'est le plus souvent qu'un exercice de goût. On se dit quelquefois: c'est bon, c'est mauvais. Un public vraiment poétique ne dit pas cela. En Italie lorsque des improvisateurs assez médiocres s'adressent à la multitude comme les spectateurs voient la chose ils ne se demandent pas si cela est bon ou mauvais ils poussent des cris de joie ou de terreur, ils représentent tout le mouvement de la pièce qui vient vibrer sur leur âme. Un pareil public réagit sur le poète

327v

c'est ce qui fait la supériorité de la poésie improvisée sur la poésie écrite. la poésie improvisée se fait à deux, la poésie écrite est à peine de la vraie poésie. La poésie parlée et improvisée se compose de l'émotion du poète et de la réaction de l'auditoire : l'une augmente nécessairement l'autre.

Voilà pourquoi nous pouvons à peine juger de l'antiquité : nous ne savons pas quels effets produisait la parole, il faut pour le concevoir un peu jeter les yeux sur la puissance qu'elle exerce en Grèce et en Italie. L'imagination dans les arts est nécessaire non seulement chez l'artiste, mais chez celui auquel s'adresse l'art, et l'art n'est jamais plus grand que dans la coïncidence parfaite des deux imaginations. Aussi il n'y a pas eu de poésie dans les pays inspirés par l'esprit plutôt que

328v

par l'imagination. D'après ce qui nous reste des troubadours c'était des hommes occupés de pointes, d'antithèses, de tours, les abus de l'esprit. La France est le pays de l'esprit, la poésie et la musique s'en trouvant assez mal.

Mais, dira-t-on lorsque le public juge dans un lieu habituel de réunion lorsqu'il s'y trouve à un jour et à une heure donnée, n'y a-t-il pas un échange d'émotion ? Oui mais il est entre les spectateurs et non entre les spectateurs et le poète. Le poète n'est pas là pour éprouver lui-même le goût de la multitude, et faire les changements nécessaires à sa pièce comme le pratiquaient les premiers tragiques grecs qui se mettaient sur la scène afin d'éprouver les passions et les goûts populaires.

Ce qui arrive quand les spectateurs ne peuvent que réagir les uns sur les autres et quand le poète n'est pas acteur –

L'imagination d'un peuple fut

assidu au théâtre doit se modifier à la longue d'après cette réaction des spectateurs les uns sur les autres. Voilà mille personnes renfermées dans un théâtre. tel personnage en action sur la scène leur plaît, parce qu'il est moins en rapport avec les mœurs et les idées de l'époque, à mesure qu'il est moins en rapport avec la génération qui s'avance on revient toujours le voir. on se force à trouver des beautés dans ce qui n'est plus que froid et mort pour l'âge nouveau. Il faudra un temps bien long à la postérité pour qu'elle se détache de ce que ses pères ont admiré. Il leur faudra beaucoup de courage pour avouer que ce qui autrefois intéressait par ses rapports avec les mœurs de l'époque ayant perdu ces rapports ne produit plus les mêmes effets. Celui qui commencera à déclarer son indifférence

330v

sera taxé de ridicule, et dans une nation sociale, c'est le dernier des mots; il y aura dans cette littérature des modes assez durables.

Les hommes jouissent peu du théâtre qui sont dispersés sur un territoire étendu n'ont aucun motif de respect humain pour le génie, la littérature est essentiellement novatrice, la poésie n'est pas chez eux sujette à certaines modes, à certains engouements. Telle pièce de Voltaire a reçu sur la scène au delà de ce qu'elle mérite. il y a dans cette pièce de la passion il y a quelque chose qui plaisait alors; aujourd'hui on s'ennuie des lieux communs philosophiques qui sont communs à toutes les littératures qui tombent, comme dans Euripide. C'est une chose bizarre que le peuple le plus léger pour

331v

tout le reste soit le plus attaché à ses préjugés littéraires, et que le peuple qui chante le plus soit le seul qui n'ait point de musique. Chez lui la littérature a des accès de mode, et ces accès acquièrent une durée injuste par l'autorité de la société qui les conserve. C'est l'histoire de la France et de l'Allemagne.

Il nous reste à traiter la deuxième partie de la question, c'est à dire l'influence de l'imagination sur la pratique de la vie. Tout ce que D. Stewart a dit sur l'usage et l'abus de l'imagination dans la pratique de la vie est vrai pour l'Ecosse et l'Angleterre à plus forte raison combien cela n'est-il pas vrai pour la France sortant d'une époque où les deux mots de sensibilité et d'imagination ont joué un si grand rôle? Ce sont en partie ses idées que nous allons

332v

tâcher de reproduire mais nous les disposerons avec une méthode qui dans le chapitre de l'imagination manque totalement au philosophe Écossais.

Utilité de l'imagination pour la conduite de la vie, dans la science et dans l'art.

Faisons d'abord à l'imagination une part plus grande qu'on ne la lui a faite jusqu'à présent. Tout le monde convient qu'en matière d'art elle est la faculté principale, mais en matière de science on lui refuse tout, et dans la vie pratique lorsqu'on a dit un homme d'imagination, on croit presque avoir désigné un visionnaire.

Et pourtant que serions-nous dans la science et dans la vie pratique sans imagination? Que fait cette faculté? Elle combine des réalités particulières pour former dans notre esprit des ensembles qui à la vérité ne sont pas réels, mais ne seront-ils

333v

jamais réels ? Dans la science elle construit des hypothèses, qui pourront se réaliser, dans la pratique de la vie elle compose un idéal d'héroïsme et de vertu, dont l'existence est possible. On a vu des vertus on a vu de l'héroïsme, il dépend de nous qu'on en voie encore. L'imagination nous propose donc pour but des choses qui ne sont pas mais qui peuvent être. Elle a foi et c'est la foi qui fait le génie d'invention dans la science, et l'héroïsme dans la conduite.

Nous avançons sans cesse mais celui qui ne voit pas devant soi ne sera pas tenté d'avancer. Or qui nous montre ce vers quoi il faut tendre ? C'est l'imagination. Le procédé moral n'est pas si différent de celui de l'artiste qu'on pourrait le supposer. L'artiste réalise une idée infinie dans un ouvrage fini, avec ce

334v

mélange de mouvement et de calme, qui fera la dignité de son œuvre. Que prétend la morale ? Pour qu'elle nous éclaire il faut aussi qu'elle nous présente un idéal de vertu et d'héroïsme que nous suivons toujours et dont nous essayerions de réaliser dans le fini l'idée infinie qu'il nous offre. Le moraliste tout homme qui tend à s'améliorer est aussi un artiste il fait le plus noble et le plus durable des ouvrages d'art. Sans l'idéal fourni par l'imagination il n'y a pas d'art.

En outre le plus beau fruit de cette réunion des acquisitions de tous au profit des facultés d'un seul, est de pouvoir composer au jeune homme un idéal de science et en vertu vers lequel il se dirige. Le principal effet de l'éducation est de nous faire imaginer dans la science ce qui

335v

n'est pas encore, en morale, ce que nous n'avons pas réalisé, mais que nous pouvons encore réaliser. L'imagination est donc la principale cause du perfectionnement de l'homme.

La sensibilité dépend de l'imagination

Non seulement la partie la plus noble de l'homme, la raison a besoin de l'imagination pour être provoquée à ses développements. la sensibilité morale, la sympathie elle même ne saurait s'en passer. Supposez un homme qui ne se représente nullement ce que souffrent les autres, il lui faudra bien de la raison pour se décider à lui faire du bien et les malheureux auront bien le temps de mourir avant qu'il comprenne la nécessité de maintenir l'ordre universel selon son pouvoir, en soulageant les autres et en les aidant à accomplir leurs destinées jusqu'à ce qu'un homme fut devenu un Fénélon ou un Man-

336v

amère, toutes les douleurs de l'humanité auraient le temps de devenir incurables. Au moyen de l'imagination on se représente la souffrance d'autrui on y participe, on se sent porté à soulager les douleurs de ses semblables. On peut dire que la sensibilité est en proportion de l'imagination.

Plusieurs hommes que l'on taxe d'insensibilité de dureté ~~ne~~ souvent ne méritent pas ce reproche. leur nature est peu susceptible d'ébranlement, leur imagination ne leur représente pas vivement la souffrance des autres. Si malgré ce manque d'imagination ils sont bienfaisants ils ont un immense mérite, s'ils ne le sont pas, ils sont moins coupables on les accuse à tort d'insensibilité.

La différence d'imagination en met une

Il est vrai qu'indépendamment du sentiment qui nous porte à obliger nos semblables, il y a

337v

dans les fautes et les vertus –

obligation pour nous de le faire. mais cette obligation ne se fait pas sentir à tous avec le même degré d'énergie. Cette mesure différente d'imagination diminue et augmente beaucoup devant Dieu les vertus et les défauts des hommes.

Deux hommes sont passés devant le blessé et ne l'ont pas relevé; le Samaritain vient le troisième et lui tend la main. On verra certainement une dureté égale dans la conduite des deux premiers. Il peut cependant n'en être pas ainsi. celui des deux qui avait le plus d'imagination est un homme horrible, l'autre moins sollicité par son imagination est coupable il est vrai mais infiniment moins. Il y a ainsi dans nos facultés dans nos vices et dans nos vertus des nuances innombrables qui nous échappent et que Dieu appréciera.

338v

On tire de là un argument bien puissant de l'immortalité de l'âme contre ceux qui veulent enlever l'espérance d'une autre vie soit qu'ils anéantissent l'âme à la mort soit (et c'est aussi immoral) qu'ils la confondent avec l'âme universelle qu'ils ne connaissent pas. S'il en est comme ils le disent, la justice humaine ne portant que sur des formes extérieures ne descendant pas dans l'intérieur cette justice si injuste porte le trouble dans l'ordre du monde. Sur un grand nombre d'hommes qui souffrent la mort, il y a dans le crime de chacun d'eux des nuances infinies. Supprimez Dieu la justice humaine est revoltante.

Ainsi l'imagination est nécessaire dans la science et dans la pratique de la vie comme dans l'art, elle est nécessaire à la raison à

laquelle elle donne un idéal ; à la sensibilité qui en reçoit une vivacité nouvelle. Voilà ses usages, voyons ses abus.

Imagination dans le dernier siècle

On sait quel rôle a joué dans le dernier siècle les mots imagination et sensibilité. Tout était pardonné quand on était reconnu pour un homme plein de sensibilité et d'imagination. Notez que le 18ème siècle est une des époques les plus prosaïques, c'est à dire les plus dépourvues d'imagination et une de celles où l'égoïsme a le plus resserré les âmes.

Pourquoi donc ces mots ont ils été si souvent répétés ? Ils l'ont été parce qu'il est dans l'excellence de la nature humaine de chercher à échapper par tous ses moyens aux vices qu'elle trouve en elle, ou du moins de s'étourdir sur eux. À force de se répéter qu'on était sensible, on tâchait d'oublier

340v

sa durêté: on exprimait en paroles l'égoïsme des actions.

Il est singulier que plus on parle d'une chose plus on y devient indifférent. Un homme qui aurait toujours à la bouche le nom de vertu me ferait douter qu'il en ait, il m'inspirerait de la défiance car tout s'émousse par l'habitude, surtout dans ce qui chez l'homme n'est pas actif. Les habitudes passives de l'emploi d'un certain langage, les lectures répétées d'un certain genre d'ouvrages, tout cela émousse à la longue les sentiments qui y sont exprimés. Il en est tout le contraire pour les actions, plus on agit, plus on devient capable d'agir, mieux on agit. Nous avons pu remarquer que la parole, sous ce rapport ressemblait moins aux actions qu'aux habitudes passives, quand on souffre et qu'on crie, cela soulage; les

Influence du langage sur la vivacité des sentiments

—

Influence de l'action

—

341v

les sentiments intérieurs perdent de leur intensité par l'expression. C'est ainsi qu'à force d'en parler nous diminuons cette soif du juste et du beau qui est en nous. toute conversation sur la vertu dispensera de quelque acte vertueux.

Pour résumer cette observation disons que les impressions passives s'affaiblissent à force de se répéter. l'activité au contraire se fortifie en s'exerçant. Il résulte de là un phénomène assez bizarre c'est qu'il doit arriver à la longue qu'un homme agissant toujours bien finit par se faire de la vertu une heureuse habitude qu'il n'a plus besoin d'efforts pour bien faire qu'il ne remarque plus sa vertu l'identifie avec sa nature et dès lors cesse d'en parler, par la raison qu'on ne parle pas de ce qui est habituel de ce qu'on éprouve tous les jours, de ce qu'on éprouve partout avec soi. C'est ainsi que nous ne parlons pas de la respiration ou de toute autre fonction de notre organisation.

342v

A côté de cette observation plaçons le tableau moral du dernier siècle. Un mot de Rousseau nous en donne le secret. "Tel philosophe aime les Tartares pour se dispenser d'aimer ses voisins." Imagination sensibilité était la devise du siècle, mais voici quelques uns des inconvénients qui en sont résultés.

Quoi de plus capricieux que la sensibilité que l'imagination ? Les uns l'ont à un degré supérieur les autres à un degré inférieur. Dès que l'homme pour juger les actions, dit qu'il les sent belles et bonnes, les règles de l'art et de la morale doivent varier d'un individu à un autre. L'imagination et la sensibilité varient sans cesse, il n'y a pas de règle uniforme. L'art et la morale doivent avoir à chaque homme un criterium nouveau. Cette école du sentiment à laquelle appartiennent des noms illustres mais dangereux était un pas nécessaire de l'esprit humain

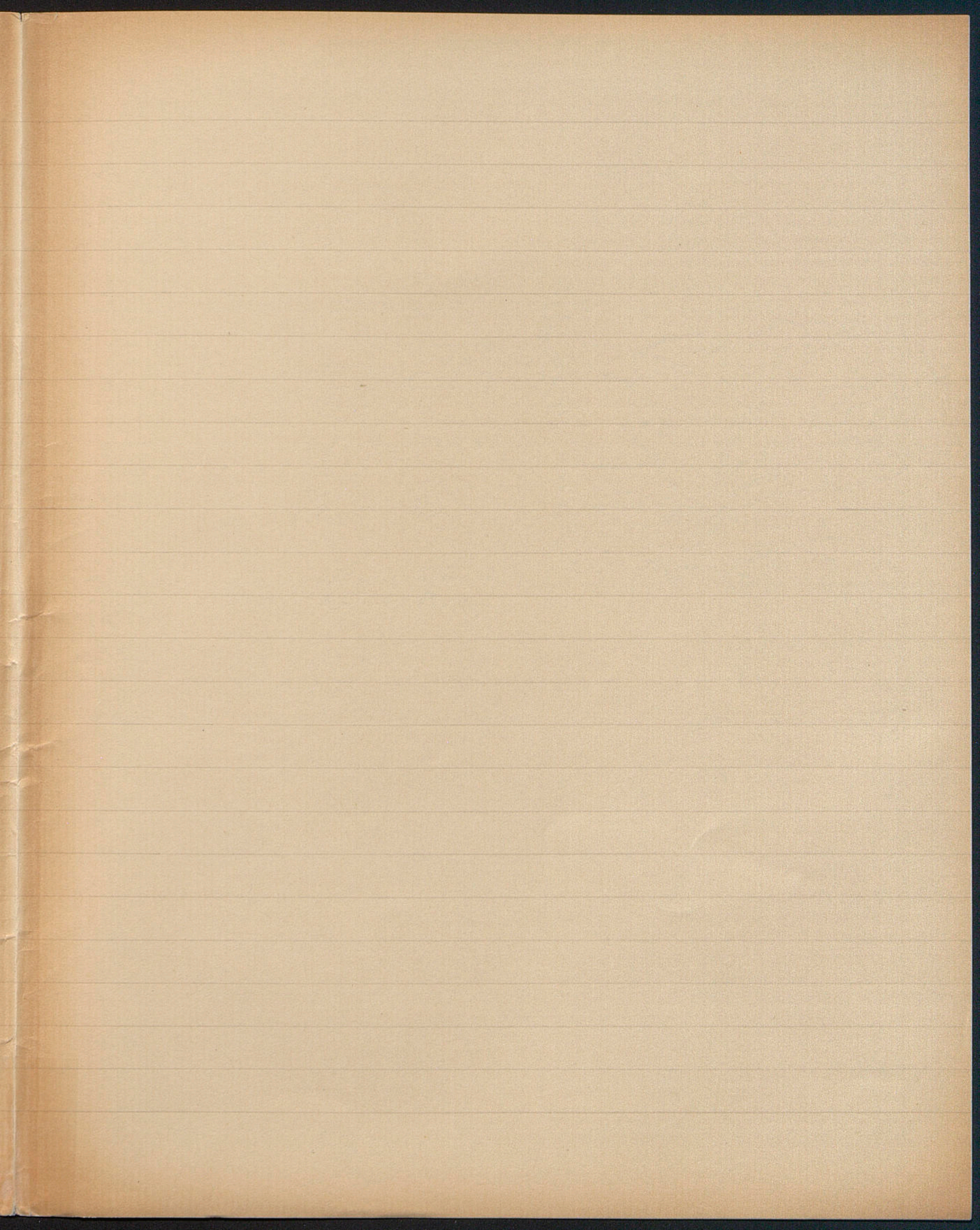
343 v

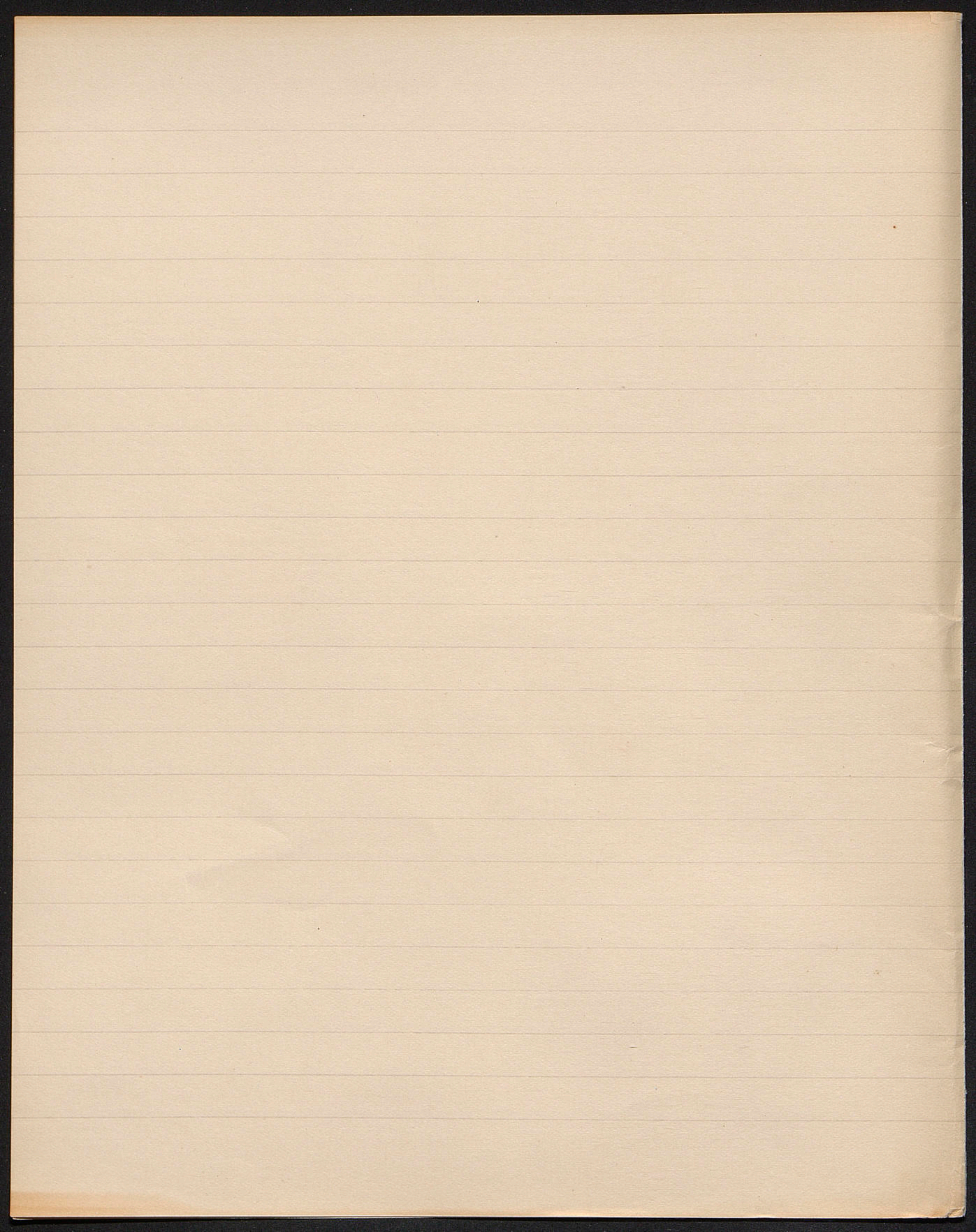
dans le dernier siècle, mais si on la juge par ses résultats, la critique sera sévère. Nous voyons en tête Rousseau. Chez lui domine le retour à la nature, la tradition est rejetée, l'autorité du sentiment est préférée aux motifs rationnels, car dès qu'on atteste la nature, le sentiment précède la raison, celle-ci n'est pas moins naturelle mais elle est plus tardive et on la considère comme ouvrage de l'art. Après Rousseau, vient Bernardin de St Pierre, puis Mme de Staël. Chez elle il y a un commencement de science, elle avait vu l'Allemagne et l'Italie un souffle Platonicien anime parfois ses pages éloquentes; enfin de nos jours un politique célèbre (Benjamin Constant) a fait sur la religion un ouvrage curieux et amusant, dans lequel la base est le sentiment: cette base variable que l'on croyait usée par tous les échecs des écrivains du 18ème siècle.

344v

Pour résumer cette dernière partie, l'imagination est proportionnée à la sensibilité, mais la sensibilité peut perdre beaucoup en s'exprimant trop souvent par autre chose que par des actes. Les actes fortifient les dispositions intérieures que les paroles affaiblissent. Nous avons donné à ce propos l'exemple du dernier siècle, où les paroles ont été magnifiques, les actes mesquins. Le 18me siècle a essayé de fonder l'art et la morale sur la base variable du sentiment et de l'imagination.

Il nous reste maintenant à développer la théorie du raisonnement qui appartient encore à la psychologie, des remarques sur son usage nous conduisent à la logique.





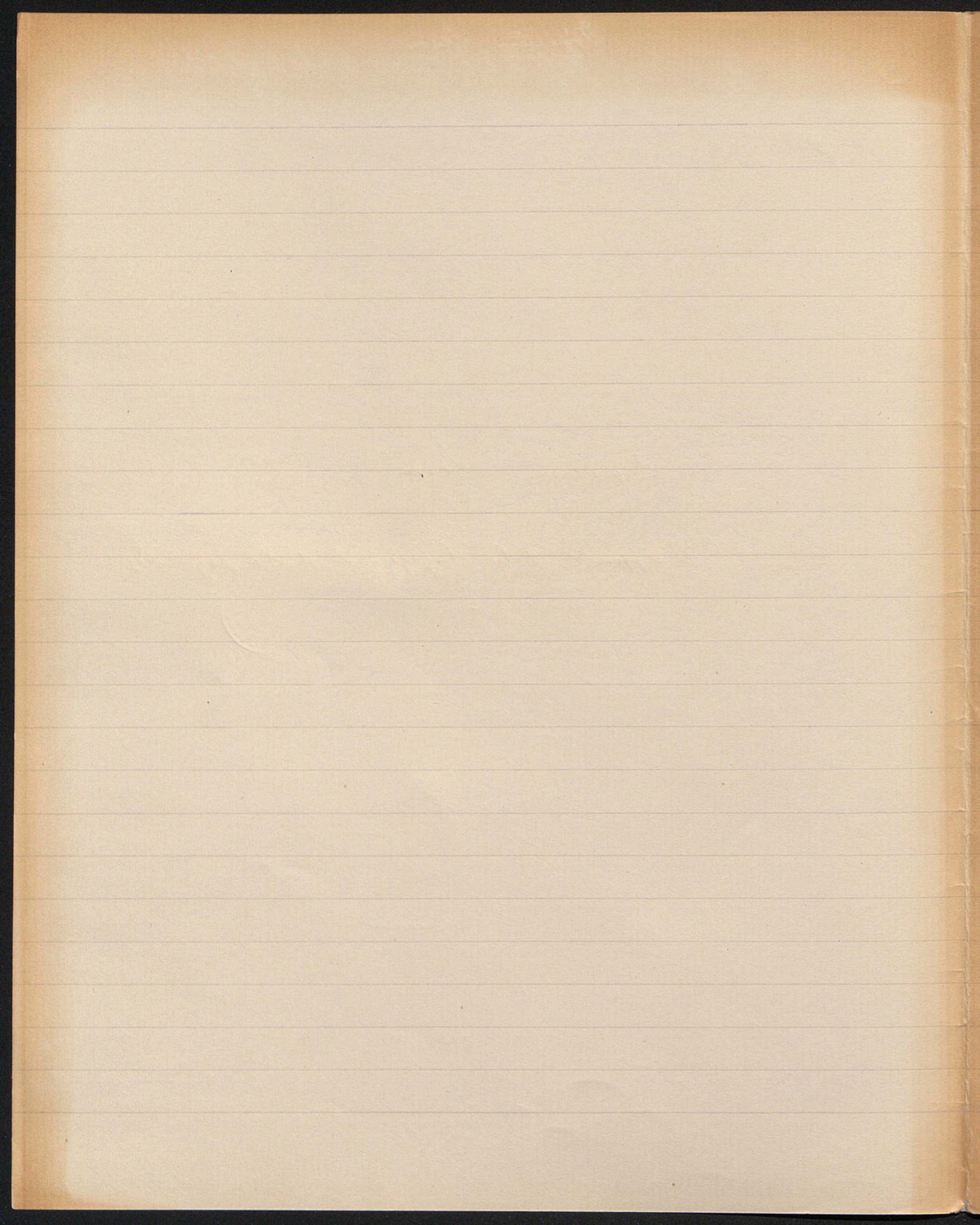
13

Dixième Leçon

—

Rapports de la logique et de la psychologie

—



10 ~~1~~ =

An

Nous avons parcouru la liste des facultés données par D. Stew. et nous sommes parvenus à la dre., au raisonnement. Est-ce en commençant à parler du raisonnement que nous entrons dans la logique ? Nous y sommes depuis long-temps. Tout en développant l'analyse de certaines facultés de la mémoire par ex. nous avons examiné par quels moyens on pouvait donner à ces facultés une direction plus parfaite. Ces considérations ét. déjà la logique. Dans ce que nous allons dire sur le raisonnement la partie logique sera de beaucoup la plus forte. elle l'est tellement en effet que jusqu'à la fin du 17ème siècle on a renfermé la logique dans les règles qui servent à conduire le raisonnement.

Le 3me vol. de D. Stew. qui va servir de base à nos leçons est plein d'une infinité de remarques ingénieuses et vraies : on y trouve un grand nombre de pressentimens de la philosophie Allemande. La préface de M. Farcy, plus claire, plus méthodique que quel ouvrage mérite d'être étudiée. Mais avant d'entrer dans l'exposition de la logique de D. Stew. à laquelle nous devons nous attacher, tâchons de partir du point où nous ont conduit nos études.

Point de départ. —

En génal nous avons étudié la logique soit dans les provinces & là domine la logique d'Aristote, soit à Paris, & là on trouve une condamnation aussi forte de cette doctrine que son autorité est grande dans le reste de la France. Il est donc naturel que nous nous occupions d'abord de Condillac & d'Aristote, de la manière dont ils ont envisagé la logique des erreurs qui ont échappé à Condillac au sujet d'Aristote, de la proscription injuste dont il a frappé la logique du philosophe Grec proscription que qq. esprits excellents D. Stew. entr'autres ont été disposés à prononcer. Ces grandes injures adressées à une méthode qui a gouverné si long-temps l'esprit humain, doivent seules nous tes peine de la défiance contre les accusations dont elle est l'objet. Est-il vrai que l'esprit humain se soit constamment trompé jusqu'en 1750 ? On conçoit que dans les sciences physiques dont l'objet est extérieur à l'homme on peut être resté long-temps dans une ignorance profonde. Mais dans la logique dont on s'est occupé de si bonne heure, dont on trouve des monuments jusque dans l'.., l'erreur n'a pu être aussi longue. Il faudrait avoir ~~..~~ vingt fois raison, p. crier avec Condillac : Anathème à la logique d'Aristote.

Prenons un ex. de syllogisme, & nous verrons quelle est sur cette forme de raisonnement l'opinion de Condillac partagée à ce qu'il semble par D. Stew. mais non par nous.

Comment Condillac veut prouver que le syllogisme est infécond. —

Je vois plusieurs faits relatifs à la pesanteur : un corps végétal tombe, un corps animal tombe aussi sous mes yeux. voilà les seuls faits dans lesquels j'ai eu occasion d'observer la pesanteur. De ces deux faits je déduis par une induction qui sera bonne à vérifier, cette maxime générale jusqu'ici hypothétique : Tous les corps tombent. sa vérité ne porte encore que sur deux élémens. je vois une pierre, ou tel autre corps qui n'est ni végétal, ni animal & je raisonne ainsi : Tout corps tombe, or une pierre est un corps ; Donc une pierre tombe. — J'étais arrivé à la majeure par une induction incomplète ; je redescends par mon syllogisme à un fait nouveau, que je ne puis classer qu'autant que j'ai d'avance une induction préparée.

Mais ce fait est-il réellement nouveau ? ou en d'autres termes cette forme de raisonnement est-elle féconde ? Condillac répondra : non. car lorsque vous avez prononcé la majeure (tout corps tombe) dans ce mot corps, vous comprenez le corps particulier la pierre, auquel vous arrivez dans la conclusion. —

AN

Vice de son raisonnement. —

Fort bien ; mais de ce que le corps particulier, la pierre, est compris dans le mot corps, en suit-il que ce corps est dans notre esprit, lorsque je prononçais la majeure ? La conclusion n'ajoute rien, en ce sens que dans la nature des choses, le mot pierre est compris dans le mot corps ; mais comme il s'agit de savoir s'il est entré qq. ch. de nouveau dans mon esprit, il est vrai d'affirmer que j'ai passé d'une chose connue à une chose inconnue. Car dans le mot corps placé à la majeure, je ne comprenais que des végétaux & des animaux ; c'est par une induction familière à la science que je suis passé à une nouvelle espèce de corps. Dans cet ex. ci, et dans beaucoup d'autres, le syllogisme est fécond.

Comment Kant prouve que l'identité n'est pas le principe du raisonnement. —

L'honneur de cette découverte appartient à Kant ; c'est lui qui a distingué fort à propos les deux sens du mot identité ; Condillac av. dit : le principe du raisonnement est l'identité ; Kant a dit : l'identité n'est pas le principe du raisonnement ; car si cela était, la conclusion ne serait pas instructive, & il ne servirait de rien de raisonner. Si le raisonnement nous sert à avancer, c'est que l'identité absolue n'est pas son principe. Lors même qu'il y aurait identité entre les deux termes du jugement, cette identité ne serait pas dans l'esprit.

Cherchons une autre manière d'expliquer notre pensée. Prenons l'énoncé mathématique le plus simple possible. Dans le jugement $6+6=12$, le principe réel est-il l'identité, comme le veut Condillac ? Le jugement $6+6=12$, ne nous apprend rien, nous passons d'un terme au même ; l'identité est égale entre les deux termes, en ce sens que des deux côtés il y a le même nombre d'unités de la même espèce. Mais il n'est pas vrai de dire que $6 + 6$ soit la même chose que 12. D'une part il y a réunion, de l'autre division des parties. L'enfant à qui on présentera le nombre 12, aura-t-il à l'instant l'idée de $6+6$? Et si on nous présente une équation difficile, on aura beau nous offrir des termes parfaitement identiques, ils ne le seront pas pour nous à moins que nous ayons résolu l'équation. —

Il faut donc distinguer l'identité de la nature des choses de l'identité qui est dans l'esprit. Elle peut fort bien se trouver dans les choses, et ne pas être encore dans l'esprit. Or un jugement, un raisonnement est surtout un acte de notre esprit. Leur principe n'est donc pas l'identité qu'on n'obtient d'ordinaire qu'après un certain travail. Un raisonnement est l'enchaînement de plusieurs jugements. L'identité n'étant pas le principe du raisonnement, ne l'est pas non plus du ~~raisonnement~~ syllogisme. Si le syllogisme ét. identique il serait infécond. N'étant pas fondé sur l'identité il est fécond, parce qu'il montre dans le fait particulier qq. chose qui n'av. pas été vu dans la généralité de la majeure. Encore une fois il faut distinguer l'identité de la nature des choses de la perception de notre esprit. —

Différence entre le syllogisme & l'induction. —

Le syllogisme est fécond comme l'induction, mais d'une autre manière. L'induction nous a amené de deux cas particuliers de pesanteur à la loi générale de pesanteur ; au moyen du syllogisme nous redescendons de cette loi générale à différents cas inaperçus au milieu de tous les cas semblables. C'est ainsi qu'en gravissant le penchant d'une montagne on découvre de nouveaux objets. Les principes sont au sommet. En la redescendant du côté opposé, on arrive à de nouveaux aperçus. Avantage dans la 2 action en sens inverse. Si la méthode ascendante

Bn

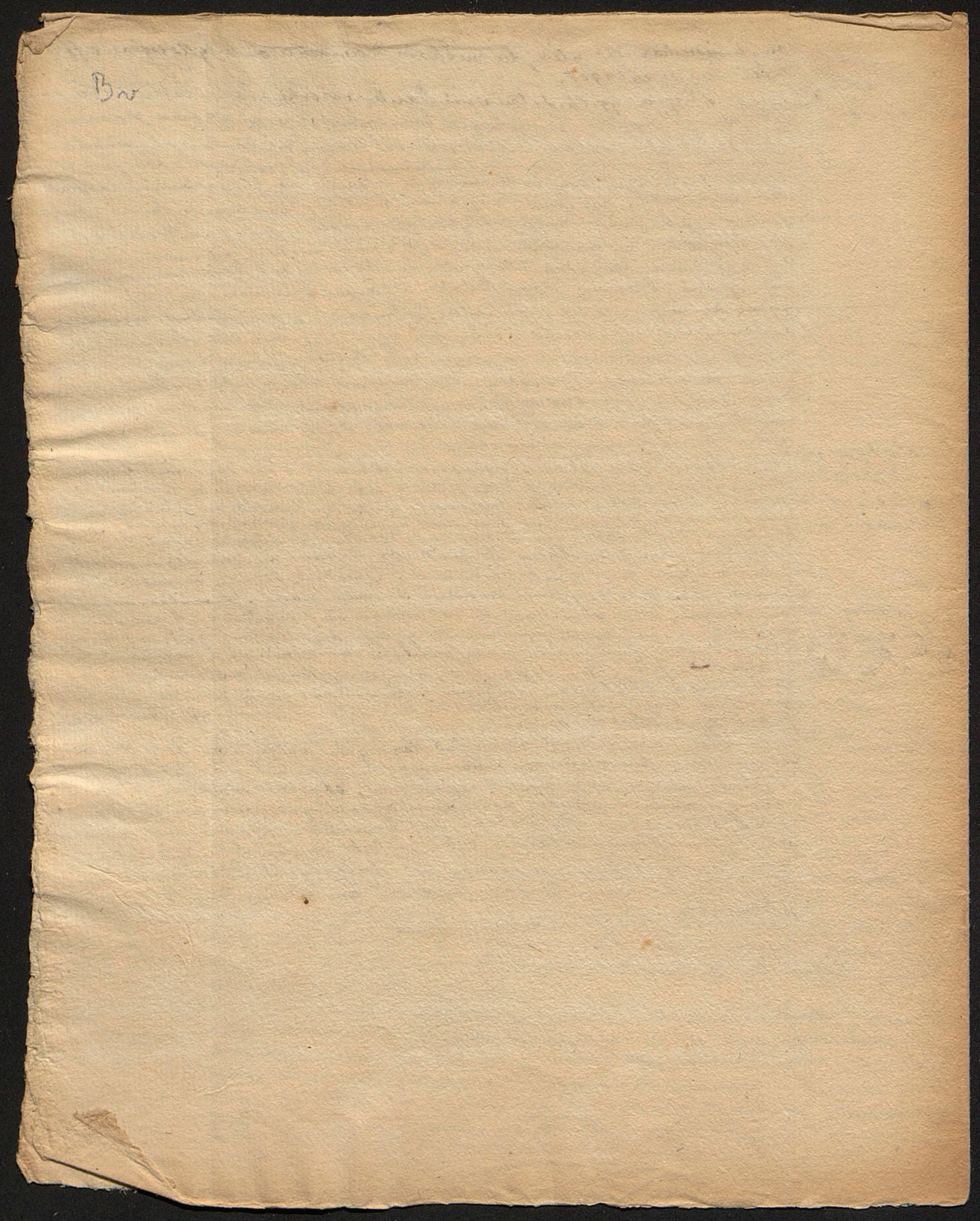
où l'induction est utile, la méthode descendante ou le syllogisme offre aussi des avantages.

Ce qu'il faut penser de la logique d'Aristote. — Il y a qq. ch. de trop vrai dans le reproche fait à la théorie du syllogisme d'Aristote. Les règles qu'il donne sont trop compliquées, & comme les règles doivent simplifier l'action, celles d'Aristote sont d'autant plus génantes. D'un autre côté, parce qu'elles ne sont nullement utiles dans l'application, faut-il les rejeter ? Proscririons-nous un théorème qui n'aurait pas d'application connue ? Non, sans doute ; une vérité n'est jamais inutile ; il est beau de savoir pour savoir, et la science n'est jamais plus admirable que quand elle est désintéressée ; ne considérons donc point comme un art la nomenclature des lois invariables, d'après lesquelles les hommes ont raisonné ; regardons-la comme l'exposé d'une science. J'avoue que même sous ce second point de vue, elle est incomplète. Aristote n'a pas décrit avec assez de précision ce procédé d'induction qui doit précéder le syllogisme procédé si heureusement employé par Platon. Il ne l'a pas fait, et la raison en est simple, c'est qu'il ne pouvait être à la fois Aristote & Platon. Mais quoique son ouvrage, considéré comme théorie d'un art, soit inutile, qu'il soit incomplet comme exposé d'une science, il n'en est pas moins un monument admirable.

Les scolastiques n'ont pas fait précéder le syllogisme de l'induction = Nous avons dit que le syllogisme précédé d'un usage induction est une forme de raisonnement féconde, mais les scholastiques ne le faisaient pas précéder de l'induction ; c'est leur tort éternel. C'ét. le résultat de leur position en tout raisonnement, la religion leur fournissait une majeure invariable & sacrée. Or que doit donner l'induction ? la majeure du syllogisme ; l'induction n'av. donc plus rien à faire puisque la religion donnait cette majeure. Les Scholastiques ont déduit de leur majeure tout ce qu'elle contenait. Cependant, dit-on, ils n'ont point avancé, puisque la religion les entourait de toutes parts. Ils n'ont pas avancé en étendue, il est vrai, mais ils ont avancé en profondeur, et personne peut-être n'ira jamais plus avant qu'eux dans la route qu'ils ont suivie.

La scolastique n'a pas avancé en proportion de la liberté d'esprit = C'est une erreur que de croire que la scolastique ait avancé en proportion de la liberté d'esprit. Rien de plus fort, rien au-dessus, dans la scolastique, de la somme de St Thomas d'Aquin. Cependant quoiqu'on en ait dit la liberté d'esprit ét. moins forte au temps de St Thomas & d'Albert le grand qu'au temps de Scot & d'Origène.

Résumé. — Nous avons établi contre Condillac qu'en certains cas le syllogisme est une forme féconde de raisonnement, en prouvant avec Kant que l'identité n'est pas le principe du jugement, et par conséquent du raisonnement ; mais nous avons ajouté que pour être fécond le syllogisme devait être précédé de l'induction, & nous avons reproché aux Scolastiques d'avoir négligé cet emploi de la 2de région. Nous avons avoué que comme art la logique d'Aristote est inutile. Nous avons dit que comme exposé d'une science elle est admirable.


Bv

Dixième Leçon

Rapport de la logique et de la psychologie.

Nous avons parcouru la liste des facultés donnée par D. Stewart, et nous sommes parvenus à la dernière, au raisonnement. Est-ce en commençant à parler du raisonnement que nous entrons dans la logique ? Nous y sommes depuis longtemps. Tout en développant l'analyse de certaines facultés, de la mémoire par exemple, nous avons examiné par quels moyens on pourrait donner à ces facultés une direction plus parfaite. Ces considérations étaient déjà la logique. Dans ce que nous allons dire sur le raisonnement la partie logique sera de beaucoup la plus forte ; elle l'est tellement en effet que jusqu'à la fin du XVIIIme siècle on a renfermé la logique dans les règles qui servent à conduire le raisonnement.

Le troisième volume de D. Stewart qui va servir de base à nos leçons est

346v

plein d'une infinité de remarques ingénieuses et vraies: on y trouve un grand nombre de pressentiments de la philosophie allemande. La préface de Mr Farcy plus claire plus méthodique que l'ouvrage mérite d'être étudiée. Mais avant d'entrer dans l'exposition de la logique de D. Stewart, à laquelle nous devons nous attacher, tâchons de partir du point où nous ont conduit nos études.

Point de départ —

En général nous avons étudié la logique soit dans les provinces et là domine la logique d'Aristote, soit à Paris et là on trouve une condamnation aussi forte de cette doctrine que son autorité est grande dans le reste de la France. Il est donc naturel que nous nous occupions d'abord de Condillac et d'Aristote, de la manière dont ils ont envisagé la logique, des erreurs qui ont

347v

échappé à Condillac au sujet d'Aristote de la prescription injuste dont il a frappé la logique du philosophe grec, prescription que quelques esprits excellents D. Stewart entre autres ont été disposés à prononcer. Ces grandes injures adressées à une méthode qui a gouverné si longtemps l'esprit humain, devraient seules nous inspirer de la défiance contre les accusations dont elle est l'objet. est-il vrai que l'esprit humain se soit constamment trompé jusqu'en 1750? On conçoit que dans les sciences physiques dont l'objet est extérieur à l'homme on peut être resté longtemps dans une ignorance profonde, mais dans la logique dont on s'est occupé de si bonne heure dont on trouve des monuments jusque dans l'Inde l'erreur n'a pu être aussi longue. Il faudrait avoir vingt fois raison pour oser

avec Condillac : anathème à la logique d'Aristote.

Prenons un exemple de syllogisme et nous verrons quelle est sur cette forme de raisonnement l'opinion de Condillac partagée à ce qu'il semble par D. Stewart, mais non par nous.

Comment Condillac veut prouver que le syllogisme est infécond

Je vois plusieurs faits relatifs à la pesanteur : un corps végétal tombe, un corps animal tombe aussi sous mes yeux. Voilà les seuls faits dans lesquels j'ai eu occasion d'observer la pesanteur. De ces deux faits, je déduis par une induction qui sera bonne à vérifier cette maxime générale jusqu'à hypothétique : tous les corps tombent. Ma vérité ne porte encore que sur deux éléments. Je vois une pierre, ou tel autre corps qui n'est ni végétal, ni animal et je raisonne ainsi : Tout corps tombe, or une pierre est un corps, donc une pierre tombe. J'étais arrivé à la majeure par une induction incomplète, je redescends

349v

par mon syllogisme à un fait nouveau, que je ne puis classer qu'autant que j'ai d'avance une induction préparée.

Mais ce fait est-il réellement nouveau? Ou en d'autres termes cette forme de raisonnement est-elle féconde? Condillac répondra : non car lorsque vous avez prononcé la majeure (tout corps tombe) dans ce mot corps vous comprenez le corps particulier la pierre auquel vous arrivez dans la conclusion.

tiré de son raisonnement

Fort bien, mais de ce que le corps particulier, la pierre était comprise dans le mot corps, en suit-il que ce corps était dans notre esprit lorsque je prononçais la majeure? La conclusion n'ajoute rien en ce sens que dans la nature des choses, le mot pierre était compris dans ce mot corps; mais comme il s'agit de savoir s'il est entré quelque chose de nouveau dans mon

350v

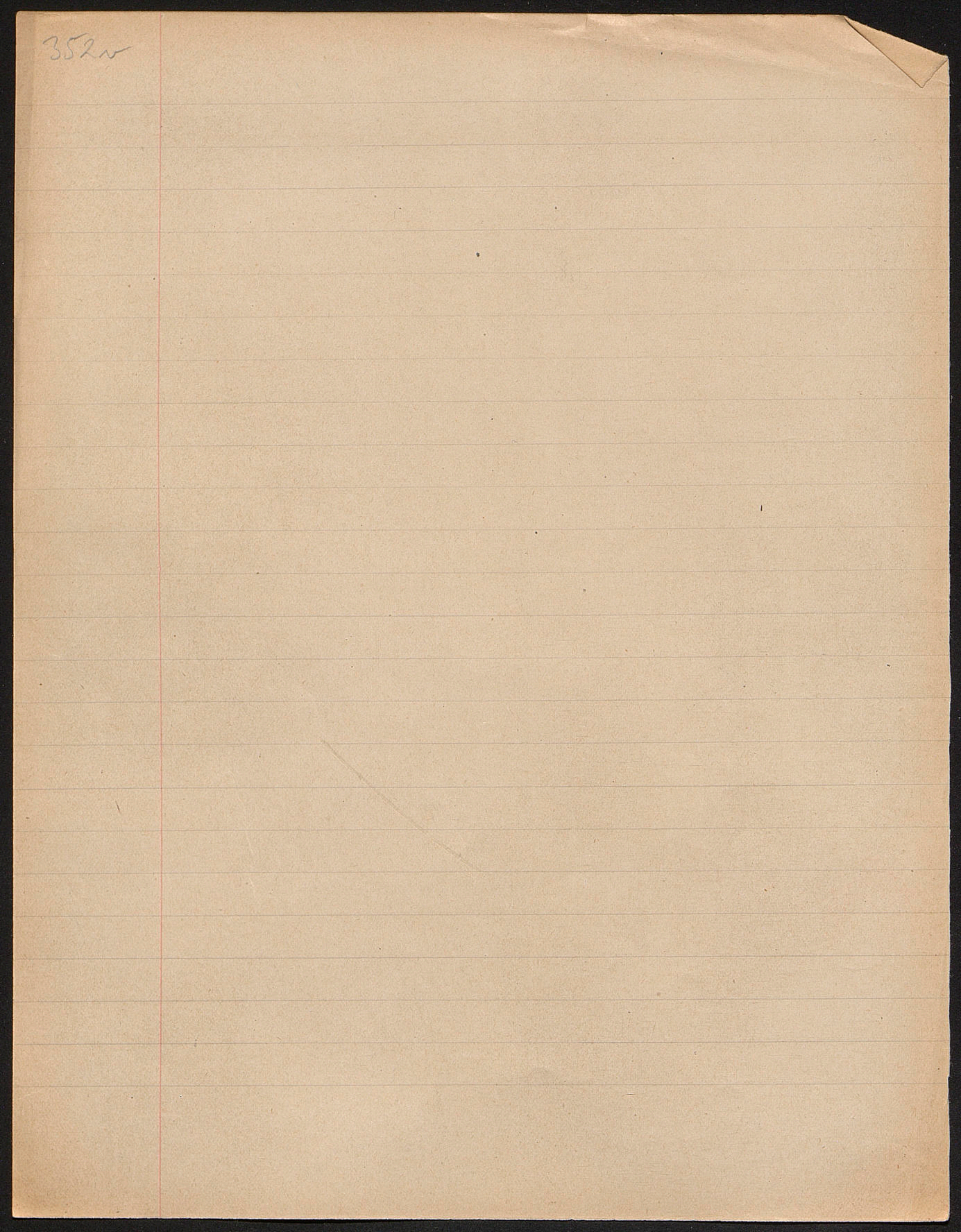
esprit, il est vrai d'affirmer que j'ai passé d'une chose connue à une chose inconnue. Car dans le mot corps placé à la majeure je ne comprenais que des végétaux et des animaux. C'est par une induction familière à la science que je suis passé à une nouvelle espèce de corps. Dans cet exemple-ci, et dans beaucoup d'autres le syllogisme est fécond.

Comment Kant prouve que l'identité n'est pas le principe du raisonnement —

L'honneur de cette découverte appartient à Kant. C'est lui qui a distingué fort à propos les deux sens du mot identité; Condillac avait dit: le principe du raisonnement est l'identité. Kant a dit: l'identité n'est pas le principe du raisonnement, car si cela était, la conclusion ne serait pas instructive et il ne servirait de rien de raisonner son principe. Lors même qu'il y aurait identité entre les deux termes du jugement, cette identité

ne serait pas dans l'esprit.

Cherchons une autre manière d'expliquer notre pensée. Prenons l'énoncé mathematique le plus simple possible. Dans ce jugement 6 + 6 = 12 le principe réel est-il l'identité comme le veut Condillac? Le jugement 6 + 6 = 12 ne nous apprend rien, nous passons du même au même, l'identité est égale entre les deux termes en ce sens que des deux côtés il y a le même nombre d'unités de la même espèce. Mais il n'est pas vrai de dire que 6 + 6 soit la même chose que 12. D'une part il y a réunion de l'autre division de parties. L'enfant à qui on présentera le nombre 12 aura-t il à l'instant l'idée de 6 + 6? Et nous si on nous présente une équation difficile on aura beau nous offrir des termes parfaitement identiques, ils ne le seront pas pour ~~le~~ nous à moins que nous n'ayons résolu l'équation.


352v

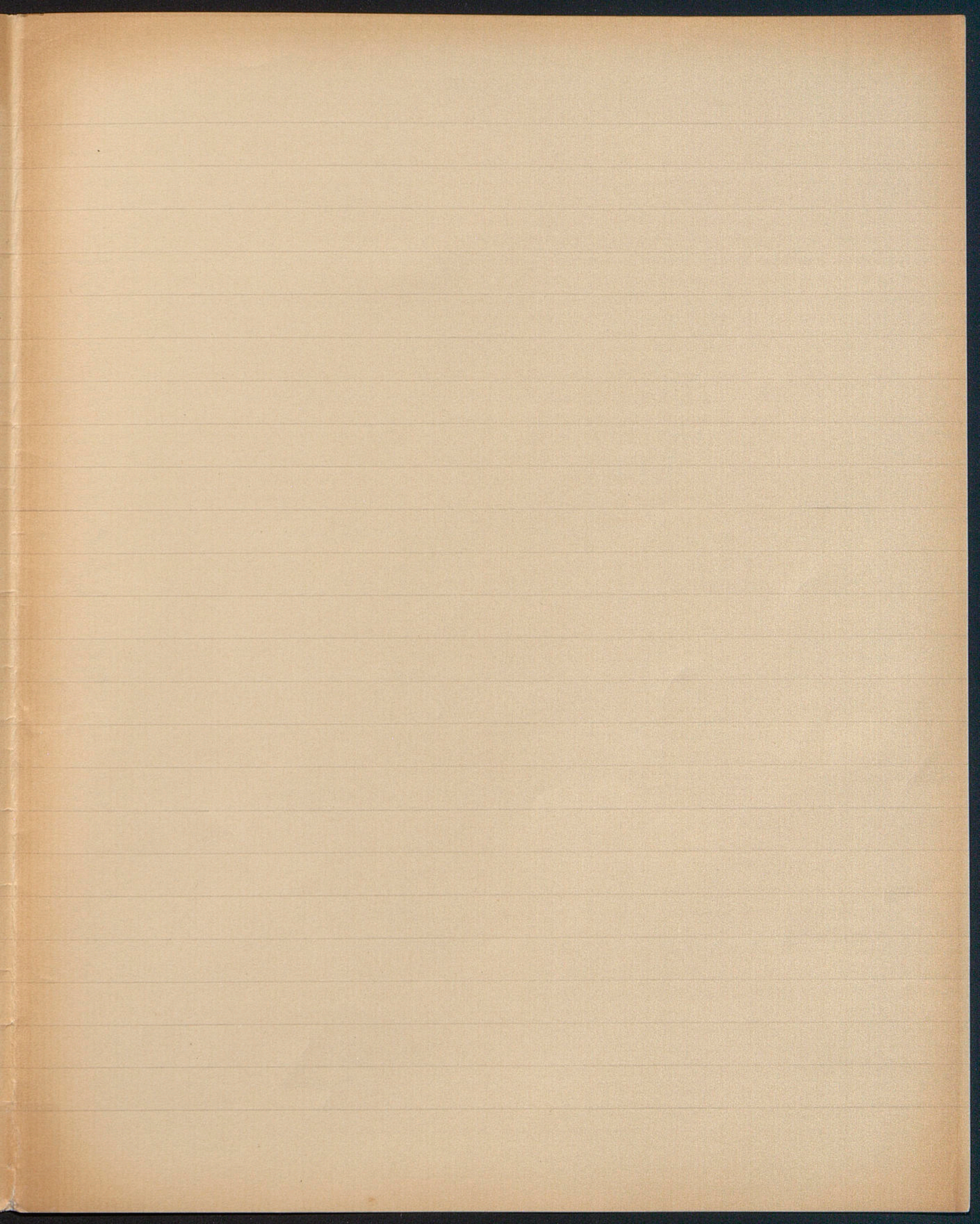
Il faut donc distinguer l'identité de la nature des choses, de l'identité qui est dans l'esprit. Elle peut fort bien se trouver dans les choses et ne pas être encore dans l'esprit or, un jugement, un raisonnement est surtout un acte de notre esprit. Leur principe n'est ~~pas~~ donc pas l'identité qu'on n'obtient d'ordinaire qu'après un certain travail. Un raisonnement est l'enchaînement de plusieurs jugements; l'identité n'étant pas le principe du raisonnement, ne l'est pas non plus du syllogisme. Si le syllogisme était identique il serait infécond. N'étant pas fondé sur l'identité il est fécond parce qu'il montre dans le fait particulier quelque chose qui n'avait pas été vu dans la généralité de la majeure. Encore une fois, il faut distinguer l'identité de la nature des choses, des perceptions de notre esprit

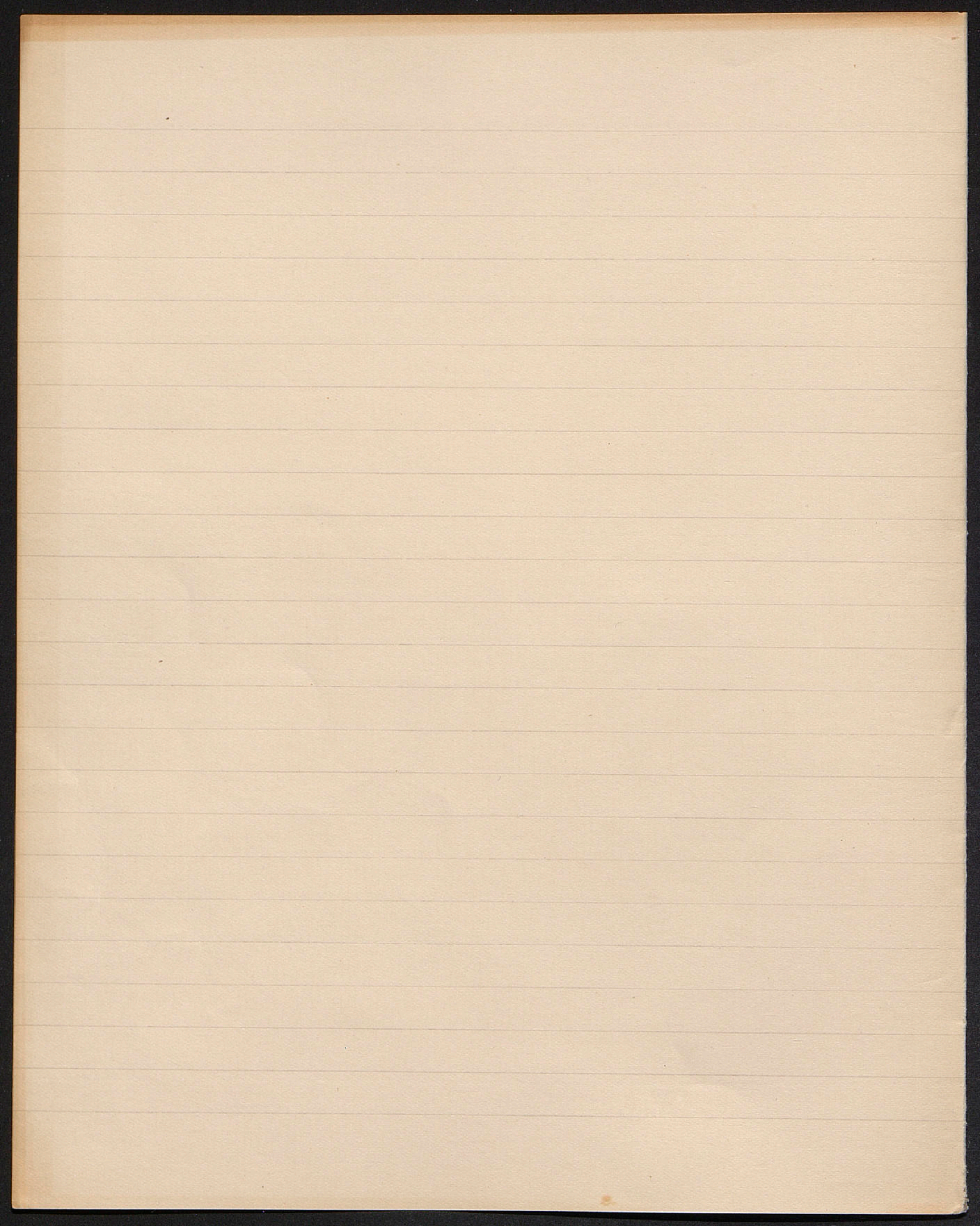
Différence entre le syllogisme et l'induction

—

Le syllogisme est fécond comme l'induction mais d'une autre manière. L'induction m'a amené de deux cas particuliers de pesanteur à la loi générale de pesanteur : au moyen du syllogisme nous redescendons de cette loi générale à différents cas inaperçus au milieu de tous les cas semblables. C'est ainsi qu'en gravissant le penchant d'une montagne on découvre de nouveaux objets. Les principes sont au sommet. En la redescendant du côté opposé on arrive à de nouveaux aperçus. Avantage dans les deux actions en sens inverse. Si la méthode ascendante ou l'induction est utile, la méthode descendante ou le syllogisme offre aussi des avantages.

354v



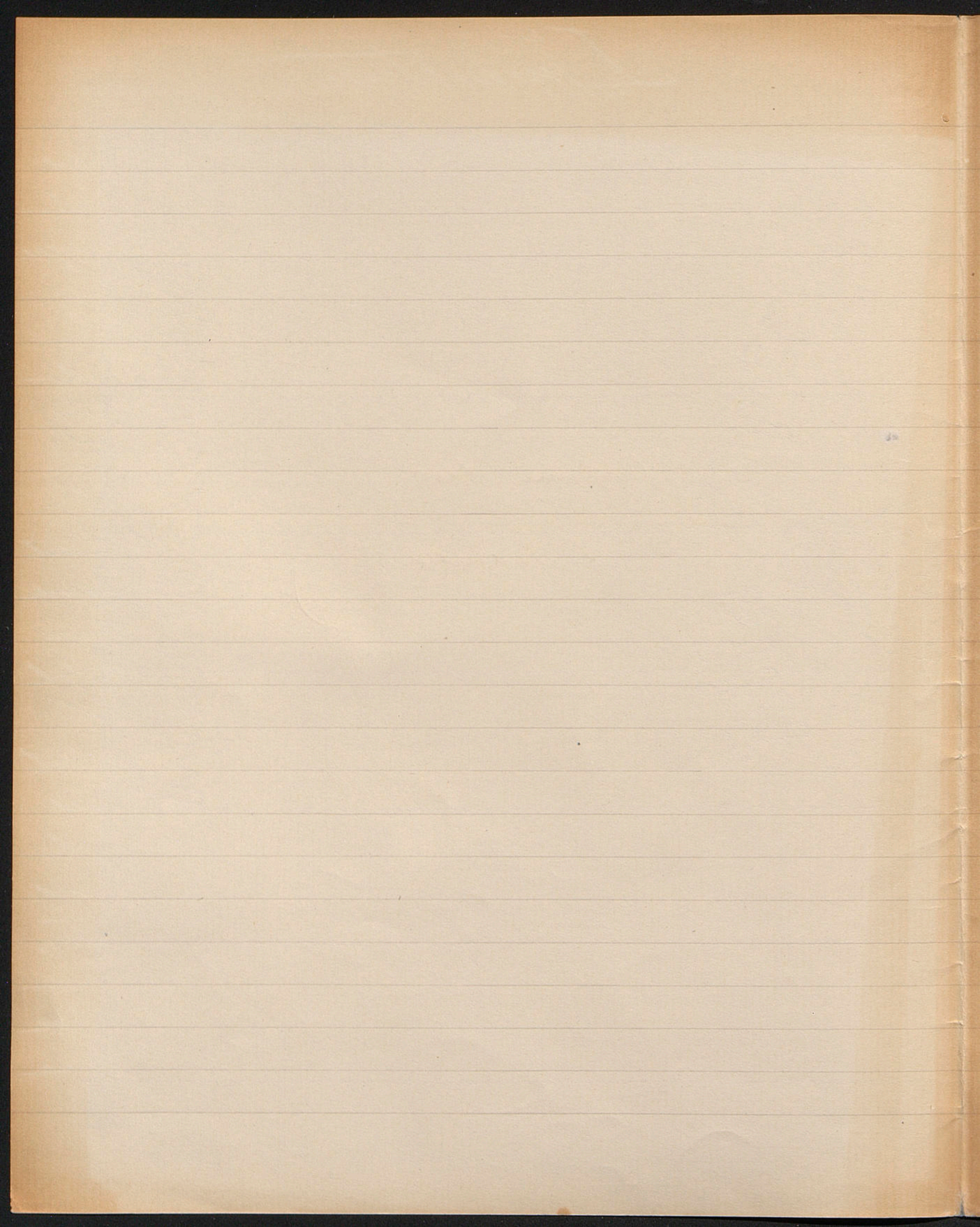


Onzième Leçon

—

L'Induction.





Ap

L'Induction.

Résumé de quelques leçons précédentes.

Nous avons traité du syllogisme, nous allons parler de l'induction ; c'est la marche la plus naturelle puisque nous n'avons guère vu jusqu'ici que des ouvrages où dominait la théorie du syllogisme. Mais avant de passer à l'induction, résumons la leçon précédente. —

Nous avons montré que l'identité n'est pas le principe du raisonnement, & que par conséquent le syllogisme qui est le type du raisonnement n'est pas infécond, comme l'a dit Condillac et comme D. Stewart incline à le penser. Nous avons fait remarquer la fécondité des questions logiques considérées dans l'histoire, & pr. en donner un exemple nous avons insisté sur la Scholastique, que nous avons justifié de son long emploi du syllogisme. Enfin nous avons fait remarquer comme la philosophie est étroitement liée à l'histoire.

Tout jugement est-il identique. —

Mais il est un point que nous avons exposé dans sa généralité et sur lequel il faut insister. C'est la question de l'identité dans le jugement dans le raisonnement. Tout jugement est-il identique ? Les deux termes de tout jugement sont-ils identiques ? Il faut s'entendre ici, et heureusement Kant va nous fournir des éclaircissemens admirables qui distinguent

Réponse de Kant.

la logique de tout ce qui a précédé, et qui en font la profonde originalité. Certains jugemens, dit-il, ne font qu'exprimer dans le 2d. terme ce qui est manifestement dans le 1er. Le 2d. terme est le 1er sous une autre forme ; alors il y a identité. Dans celui-ci par ex. : tous les corps sont étendus, comme nous n'avons de notion des corps que par l'étendue, l'identité est évidente. Mais il est d'autres jugemens dont le 2d. terme n'affirme pas une idée distinctement aperçue dans le 1er. Ainsi dans ce jugement : tous les corps sont soumis à la gravitation, cette qualité n'est pas visiblement contenue dans le mot corps : il faut de la réflexion & de l'étude pr. l'y trouver. Le 2d. terme ajoute donc au 1er. Kant appelle les jugemens de cette espèce jugemens augmentatifs.

Ainsi voilà deux classes de jugemens nettement distinguées. Le jugement est identique quand le 2d. terme ne fait que reproduire le 1er, il n'est pas identique, quand le 2d. terme ajoute au 1er une idée qui n'y [illegible] semblait pas contenue. Mais

Ce qu'on doit ajouter à cette réponse. —

ce que Kant n'a pas dit assez nettement, c'est que tel jugement sera identique pr. le savant et n'apprendra rien au savant, qui sera augmentatif pr. un esprit moins cultivé. Le jugement que j'ai cité comme augmentatif : tous les corps sont soumis à la gravitation pourrait fort bien être identique pr. Newton.

Quant au raisonnement rappelons-nous ce qui a été dit : s'il est instructif, s'il sert à qq. chose, il n'est pas identique. Il faut voir le développement de cette vérité dans la préface de M. Farcy.

Passons à l'induction. D. Stew. (t. 3. p. 198) établit que la loi de l'induction n'avait jamais été nettement posée avant Bacon & taxe de puérilité l'induction d'Aristote. Il y a dans cette section souvent de la dureté et toujours de la confusion. Aussi allons-nous tâcher de la refaire, d'autant plus que cette critique utile ne dérange pas l'ordre de notre enseignement dogmatique puisqu'après le syllogisme nous devons parler de l'induction.

L'opération du raisonnement est double ; elle comprend l'induction & la déduction.

A n

Analysons. Lorsque nous avons des faits sous les yeux, nous les comparons, nous leur trouvons qq. ressemblance, nous rapportons les faits semblables à des causes analogues ou identiques. Partant ensuite de ce principe, nous arrivons à d'autres conclusions.

Induction infeconde. –

Par exemple: J'ai vu entre autres sept astres dans le ciel qui ont un mouvement régulier & facile à observer. Jusque là, il n'y a pas raisonnement, il y a simple observation. Ces 7 planetes sont: la terre, Vénus, Mercure etc. toutes empruntent leur lumière du soleil. D'où je raisonne ainsi: la terre, Vénus, etc. empruntent leur lumière du soleil; or ces astres forment le nombre complet des planetes; donc toutes les planetes empruntent leur lumière du soleil. Je suis parti de faits particuliers et j'arrive à un fait général; je vais du particulier au général. Voilà ce que Aristote appelle induction. C'est, dit-il, une conséquence tirée de tous les cas particuliers qu'elle renferme.

De l'induction passons à la déduction descendons du général au particulier. Que tirerons nous de notre principe? toutes les planetes empruntent leur lumière du Soleil. Or Vénus est une planete, donc Vénus emprunte sa lumière du Soleil. Maintenant qu'ai-je appris? la déduction m'a ramené au point de départ de l'induction, j'ai tourné, je n'ai point avancé. Evidemment cette induction est inféconde. C'est celle qu'Aristote nous donne pour type d'induction; mais ôtons de notre point de départ un seul élément; supposons par ex. que Mars soit inconnu.

Induction féconde. –

Supposons que nous l'ayons oublié dans notre liste des planetes. Nous aurons compris dans notre induction une planete que nous ne connaissons pas. Nous aurons conclu du connu à l'inconnu, et l'induction naguère stérile parce qu'elle est complete, devient féconde quand elle ne l'est pas. La 1ère induction, celle qui est une conséquence tirée de tous les cas qu'elle renferme, ne diffère pourtant de la 2e. Ce n'est par le procédé du raisonnement qui diffère, mais l'objet. toute la différence porte sur ce que l'induction est ou n'est pas une conséquence tirée de tous les cas qu'elle renferme.

Justification d'Aristote. –

Aristote a cherché à présenter toujours les types les plus parfaits de chaque genre. Il a dit que l'induction la plus certaine est celle qui part d'une énumération complete de tous les cas particuliers; mais c'est aussi l'induction la plus stérile. Au contraire l'induction que les modernes admettent & qui part d'une énumération incomplete est féconde, mais aussi elle est incertaine. Plus il y aura de cas particuliers omis dans une induction plus elle sera féconde, et moins elle sera certaine. Le législateur a bien fait de donner p. type l'induction la plus certaine.

Procédé d'induction Scientifique. #

Que doit donc présenter une induction scientifique? le plus de certitude joint au plus de fécondité possible, mais ces deux conditions s'excluent. Comment faire? D'abord il faudra partir d'une énumération incomplete, car si l'on veut faire avancer la science, il ne faut que poser des questions non résolues; l'induction devra donc s'éloigner de son modèle au moins d'un degré. Il faut ensuite si l'on veut parvenir à un résultat comparer différents cas qui soient analogues en qq. parties, quoiqu'ils différent sur d'autres points. Si, après plusieurs épreuves, on trouve toujours les mêmes parties semblables en même temps que les autres ne cessent pas de différer, on sera tenté de rapporter cette analogie constante à un p[rin]cipe constant. Il y aura induction scientifique. Voici des faits; le chameau et le bœuf ont tous deux un grand estomac, à quoi rapporterai-je cette particularité? Au moyen âge on aurait dit: le bœuf animal très fort doit avoir de grands organes. mais comme ceci ne pourrait s'appliquer au cerf ou au lama, il faut avoir recours à d'autres observations. Si des observations plus fréquentes nous donnent identité sur un même point, variété sur toutes autres, il faudra chercher un principe commun qui éclaircisse le point dont nous sommes partis. Le cerf, le lama ont aussi un grand estomac; il me vient à l'idée que tous ces animaux se nourrissent d'herbes,

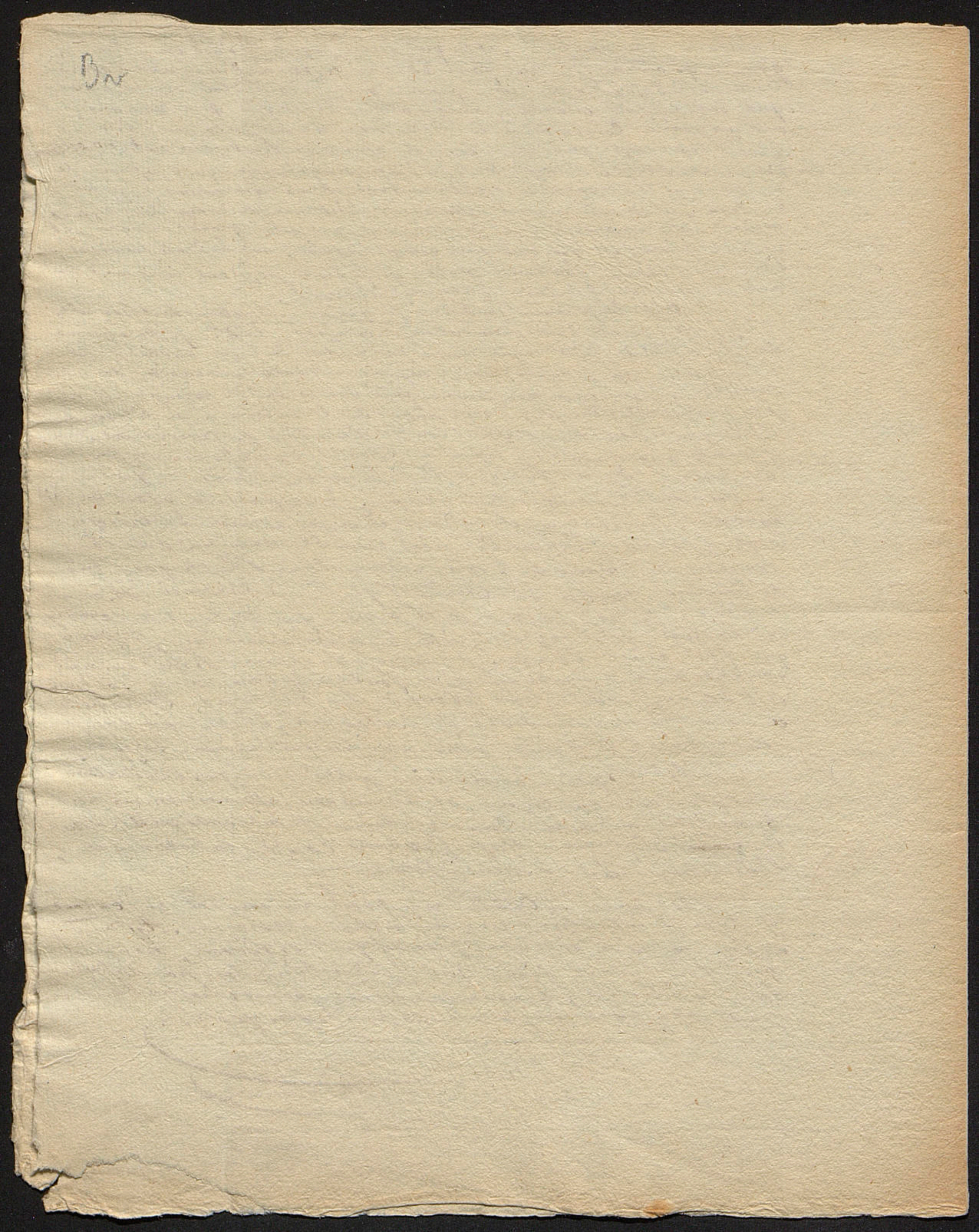
3v

substance peu nutritive, et qui par conséquent doit être prise en grande quantité. Il leur faut donc un estomac d'une grande capacité. Voilà une induction scientifique ; nous avons écarté tous les animaux qui ont un petit estomac, et nous avons remarqué que ceux qui en ont un grand consomment la même nourriture. Delà nous avons induit ce principe général : tous les animaux herbivores ont un estomac d'une grande capacité. L'exemple est trop simple, parce que le rapport de l'estomac à la nourriture est bien évident. Mais nous aurions pu partir des dents, et alors il nous eût fallu prendre l'estomac p. intermédiaire ; nous aurions alors remarqué que les animaux qui ont de grands estomacs, ont les dents plates, et que ceux qui en ont de petits, ont les dents pointues ; d'où nous aurions facilement conclu que les dents pointues indiquent un animal carnivore, les dents plates un herbivore.

Ainsi la première condition p. qu'une induction soit féconde, c'est qu'elle parte d'une énumération incomplète, la 2de qu'elle élimine dans son expérience tout ce qui ne va pas à son but p. s'attacher aux circonstances qui se reproduisent toujours malgré la variété des autres caractères. C'est ce que nous avons fait dans notre dr. exemple. il ne sera pas superflu d'en tirer un autre de l'histoire. Les citoyens de Palmyre dans leur guerre contre Aurélien se couvraient d'armes pesantes, comment expliquer le choix d'une telle armure sous le ciel brûlant de la Syrie ? La base est trop étroite p. qu'on puisse établir une induction légitime. Je rapproche de ce fait un fait analogue. Nos anciens chevaliers ét. aussi couverts de cuirasses lourdes & épaisses ; mais ils n'ont rien de commun avec les habitans de Palmyre. Nous lisons dans Plutarque (vie de Timoléon, passage du Crimèse) que les Carthaginois ét. armés de même. Je rapproche ce fait. Je vois que Palmyre & Carthage ont été toutes commerçantes, riches & accoutumées aux jouissances qui font aimer la vie, je conçois que leurs habitans aient été étrangers à ces sentimens qui font mépriser la vie, à cette soif du sang si forte parmi les barbares. Cette induction a déjà un certain degré de probabilité, & elle serait encore plus certaine, si d'autres villes av. présenté le même caractère.

Mr. Parey a très bien montré pourquoi l'induction n'est pas seule employée, et pourquoi elle n'est même pas la meilleure méthode dans les sciences philosophiques. Dans les ~~[illegible]~~ sciences de pure classification comme la bottanique, l'induction n'est d'aucun secours.

Résumons. Aristote n'a point été au-delà en donnant p. type d'induction une induction certaine. Après avoir exposé l'induction scientifique de Bacon, nous avons fini par dire que l'induction n'est pas la seule bonne méthode, & même que ce n'est pas la méthode préférable pour les sciences philosophiques.

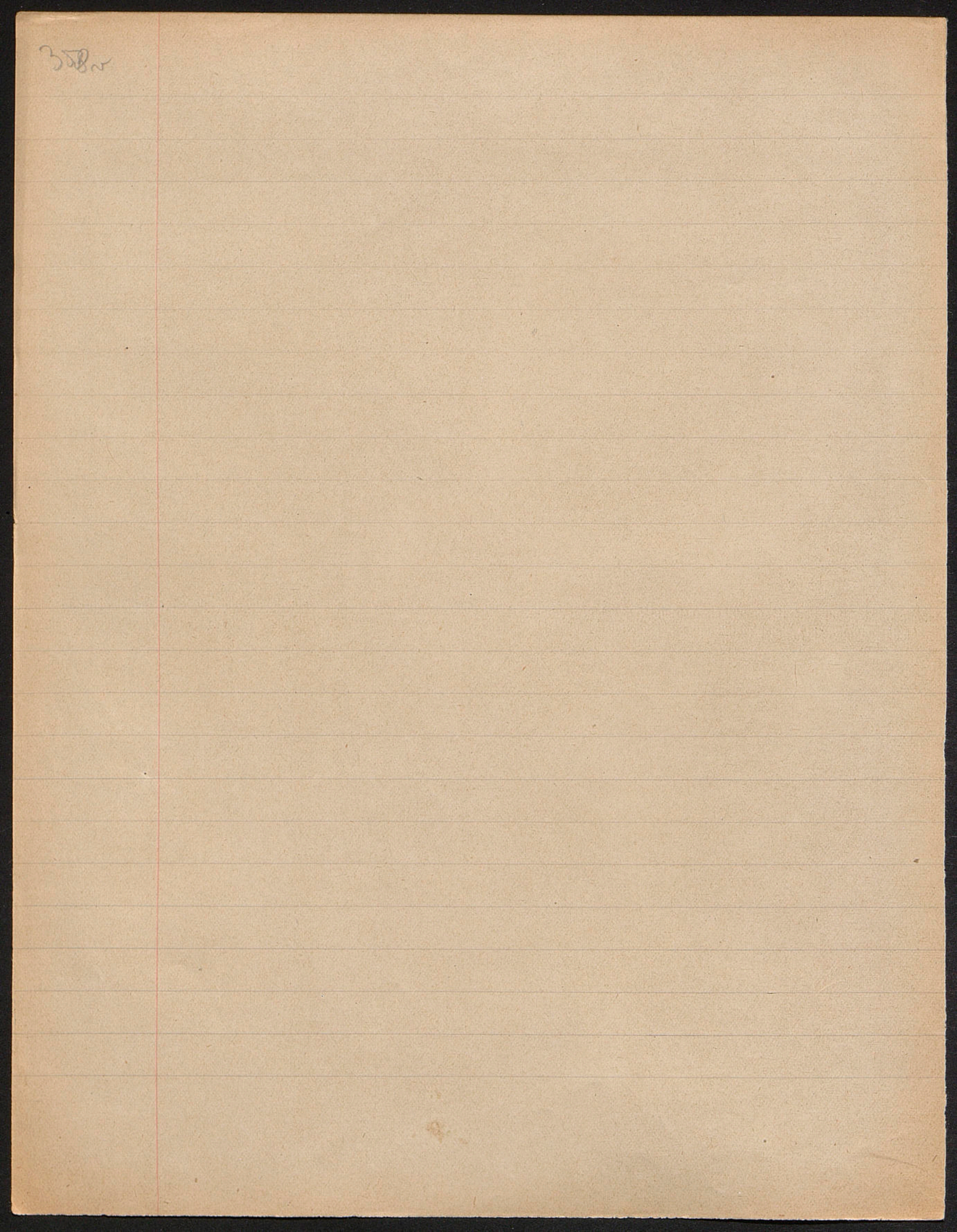


L'induction

Nous avons traité du syllogisme nous allons parler de l'induction; c'est la marche la plus naturelle, puisque nous n'avons guère vu jusqu'ici que des ouvrages où dominait la théorie du syllogisme. Mais avant de passer à l'induction résumons la leçon précédente.

Résumé de quelques leçons précédentes.

Nous avons montré que l'identité n'est pas le principe du raisonnement et que par conséquent le syllogisme qui est le type du raisonnement n'est pas infécond, comme l'a dit Condillac, et comme D. Stewart incline à le penser. Nous avons fait remarquer la fécondité des questions logiques considérées dans l'histoire, et pour en donner un exemple nous avons insisté sur la scholastique, que nous avons justifiée de son long emploi du syllogisme. Enfin nous avons fait remarquer comme



358v

la philosophie était étroitement liée à l'histoire.

Tout jugement est-il identique

Mais il est un point que nous avons exposé dans sa généralité et sur lequel il faut insister. C'est la question de l'identité dans le jugement, dans le raisonnement. Tout jugement est-il identique? les deux termes de tout jugement sont ils identiques? Il faut s'entendre ici, et heureusement Kant va nous fournir des éclaircissements admirables qui distinguent sa logique de tout ce qui a précédé et qui en ont la profonde originalité.

Réponse de Kant.

Certains jugements, dit-il ne font qu'exprimer dans le second terme ce qui est manifestement dans le premier. Le second terme est le premier sous une autre forme. alors il y a identité. Dans celui-ci par exemple: Tous les corps sont étendus. Comme nous n'avons de notions des corps que par l'étendue, l'identité

est évidente. Mais il est d'autres jugements dont le second terme n'affirme pas distinctement aperçu dans le premier. Ainsi dans ce jugement : Tous les corps sont soumis à la gravitation, cette gravité n'est pas visiblement contenue dans le mot corps. Il faut de la réflexion et de l'étendue pour le trouver. Le second terme ajoute donc au premier. Kant appelle les jugements de cette espèce jugements augmentatifs.

Ce qu'on doit ajouter à cette réponse —

Ainsi voilà deux classes de jugements nettement distingués. Le jugement est identique quand le second terme ne fait que reproduire le premier, il n'est pas identique quand le second terme ajoute au premier une idée qui n'y semblait pas contenue. Mais ce que Kant n'a pas dit assez nettement c'est que tel jugement sera identique pour les uns et n'apprendra rien au savant, qui sera augmentatif pour

360v

un esprit moins cultivé. Le jugement que nous avons cité comme augmentatif : tous les corps sont soumis à la gravitation pourrait fort bien être identique pour Newton.

Quant au raisonnement rappelons-nous ce qui a été dit. S'il est instructif s'il sert à quelque chose il n'est pas identique. Il faut voir le développement de cette vérité dans la préface de Mr Fercy.

Passons à l'induction. D. Stewart (T. 3. p. 198) établit que les lois de l'induction n'ont jamais été nettement posées avant Bacon et taxe de puérilité l'induction d'Aristote. Il y a dans cette section souvent de la dureté et toujours de la confusion. Aussi allons nous tâcher de la refaire d'autant plus que cette critique utile ne dérange pas l'ordre de notre enseignement dogmatique puisqu'après

361v

le syllogisme nous devons parler de l'induction.

L'opération du raisonnement est double. elle comprend l'induction et la déduction.

Analysons. Lorsque nous avons des faits sous les yeux, nous les comparons, nous leur trouvons quelque ressemblance. nous rapportons les faits semblables à des causes analogues ou accidentelles. Partant ensuite de ce principe nous arrivons à d'autres conclusions.

Induction infeconde — Par exemple. J'ai vu ent'autres sept astres dans le Ciel qui ont un mouvement regulier et facile à observer. Jusque là il n'y a pas raisonnement il y a simple observation. Ces sept planètes sont: La terre Venus, Mercure et toutes empruntent leur lumière du soleil. Je suis parti de faits particuliers et j'arrive à un fait général, je vais du particulier

au général. Voilà ce qu'Aristote appelle induction. C'est dit-il une conséquence tirée de tous les cas particuliers qu'elle renferme.

De l'induction passons à la déduction descendons du général au particulier. Que tirerons-nous de notre principe? Toutes les planètes empruntent leur lumière du soleil. Maintenant qu'ai-je appris? La déduction m'a amené au point de départ de l'induction. J'ai tourné je n'ai point avancé. Evidemment cette induction est inféconde. C'est celle qu'Aristote nous donne pour type d'induction mais ôtons de notre point de départ un seul élément supposons par exemple que Mars soit inconnu supposons que nous l'ayons oublié dans notre liste des planètes.

Induction féconde

Nous aurons compris dans notre induction une planète que nous ne connaissons pas. Nous avons

363v

conclure du connu à l'inconnu et l'induction naguère stérile parce qu'elle était complète devient féconde quand elle ne l'est pas. La première induction celle qui est une conséquence tirée de tous les cas qu'elle renferme, ne diffère pas tant de la seconde. Ce n'est pas le procédé du raisonnement qui diffère mais l'objet. Toute la différence porte sur ce que l'induction est ou n'est pas une conséquence tirée de tous les cas qu'elle renferme.

Justification d'Aristote

—

Aristote a cherché à présenter dans ses règles les types les plus parfaits de chaque genre. Il a dit que l'induction la plus certaine était celle qui portait à une énumération complète de tous les cas particuliers, mais c'est aussi l'induction la plus stérile. Au contraire l'induction que les

364v

modernes admettent et qui part d'une énumération incomplète est féconde, mais aussi elle est incertaine. Plus il y aura de cas particuliers omis dans l'induction, plus elle sera féconde et moins elle sera certaine. Le législateur a bien fait de donner pour type l'induction la plus certaine.

Procédé d'induction scientifique —

Que doit donc présenter une induction scientifique? Le plus de certitude joint au plus de fécondité possible mais ces deux conditions s'excluent. Comment faire? D'abord il faudra partir d'une énumération incomplète car si l'on veut faire avancer la science, il ne fait que poser des questions non résolues. l'induction devra donc s'éloigner de son modèle au moins d'un degré; il faut ensuite si l'on veut parvenir à un résultat comparer différents cas qui soient analogues en

366

quelques parties, quoiqu'ils diffèrent sur d'autres points. Si après plusieurs épreuves on trouve toujours les mêmes parties semblables en même temps que les autres ne cessent pas de différer, on sera tenté de rapporter cette analogie constante à un principe constant. Il y aura induction scientifique. Voici des faits: le chameau et le bœuf ont tous deux un grand estomac à quoi rapporterai-je cette particularité? Au moyen-âge on aurait dit: Le bœuf animal très fort doit avoir de grands organes. Mais comme ceci ne pourrait s'appliquer au cerf ou au lama, il faut avoir recours à d'autres observations. Si des observations plus fréquentes nous donnent identité sur un même point, variété sur tous les autres il faudra chercher un principe commun qui éclaircisse le point

366v

d'où nous sommes partis. Le cerf, le lama ont aussi un grand estomac, il me vient à l'idée que tous ces animaux se nourissent d'herbe, substance peu nutritive et qui par conséquent doit être prise en grande quantité. Il leur faut donc un estomac d'une grande capacité. Voilà une induction scientifique; nous avons écarté tous les animaux qui ont un petit estomac et nous avons remarqué que ceux qui en ont un grand consomment la même nourriture. De là nous avons induit ce principe général. Tous les animaux herbivores ont un estomac d'une grande capacité. L'exemple est trop simple parce que le rapport de l'estomac à la nourriture est bien évident. Mais nous aurions pu partir des dents et alors il nous eût fallu prendre l'estomac pour intermédiaire

367vo

nous aurions alors remarqué que les animaux qui ont ~~un~~ de ~~petit~~ grands estomacs ont les dents plates, et que ceux qui en ont de petits ont les dents pointues, d'où nous aurions facilement conclu que les dents pointues indiquent un animal carnivore, les dents plates un herbivore.
Ainsi la première condition pour qu'une induction soit féconde, c'est qu'elle parte d'une énumération incomplète, la seconde, qu'elle élimine de son expérience tout ce qui ne va pas à son but pour s'attacher aux circonstances qui se produisent toujours malgré la variété des autres caractères. C'est ce que nous avons fait dans notre dernier exemple, il ne sera pas superflu d'en tirer un autre de l'histoire. Les citoyens de Palmyre dans leurs guerres contre Aurélien se couvraient d'armes pesantes comment expliquer le choix d'une telle armure sous le ciel brûlant

368v

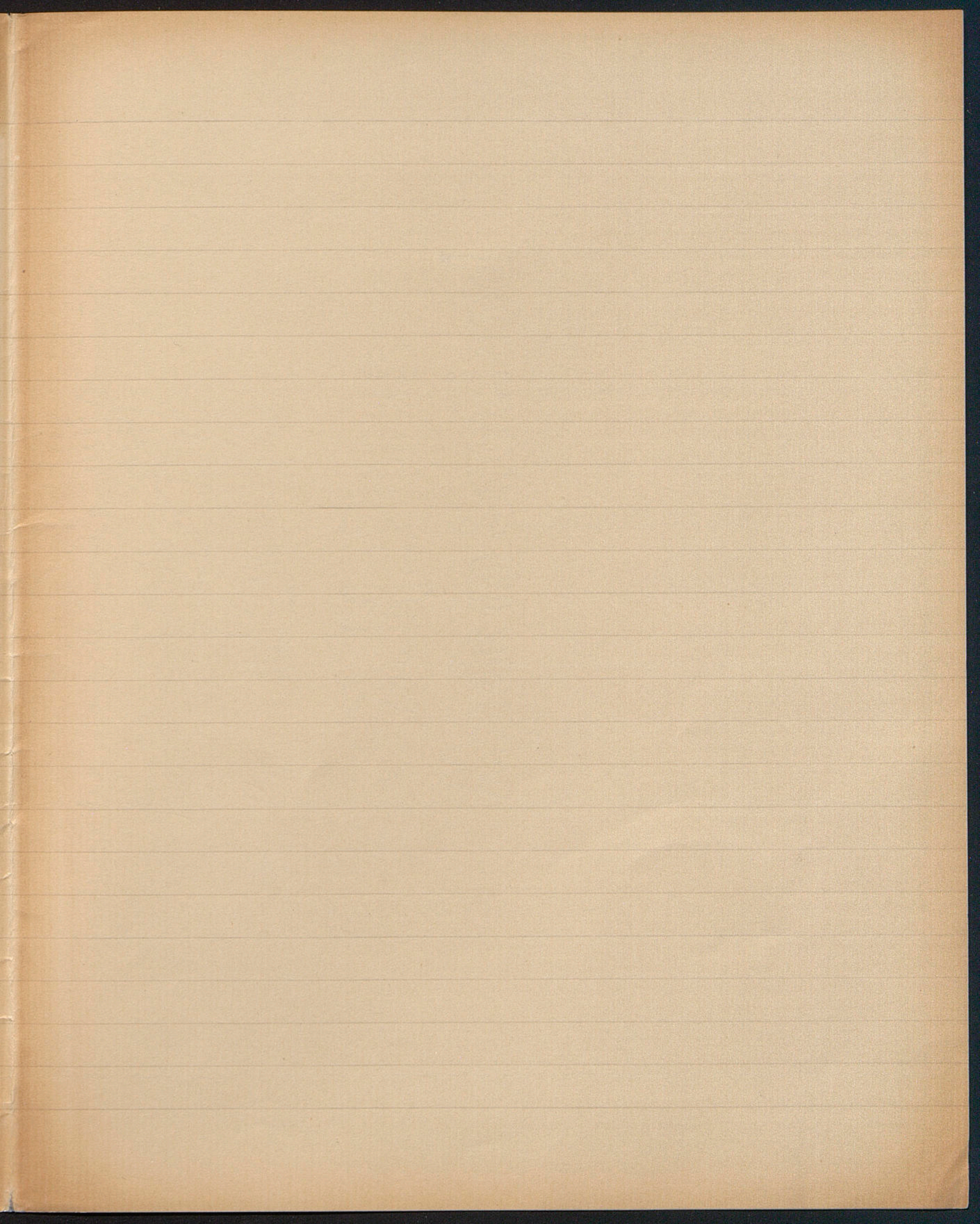
de la Syrie ? La base est trop étroite pour qu'on puisse établir une induction légitime. Je rapproche de ce fait un fait analogue. Nos anciens chevaliers étaient aussi couverts de cuirasses lourdes et épaisses ; mais ils n'ont rien de commun avec les habitants de Palmyre. Nous lisons dans Plutarque (vie de Timoléon) passage de Crinère, que les Carthaginois étaient armés de même. Je rapproche ce fait. Je vois que Palmyre et Carthage ont été fort commerçantes, riches et accoutumées aux jouissances qui font aimer la vie. Je conçois que leurs habits auraient été étrangers à ces sentiments qui font mépriser la vie, à cette soif du joug si forte parmi les barbares. Cette induction a déjà un certain degré de probabilité et elle serait encore plus certaine si d'autres villes avaient présenté le même caractère.

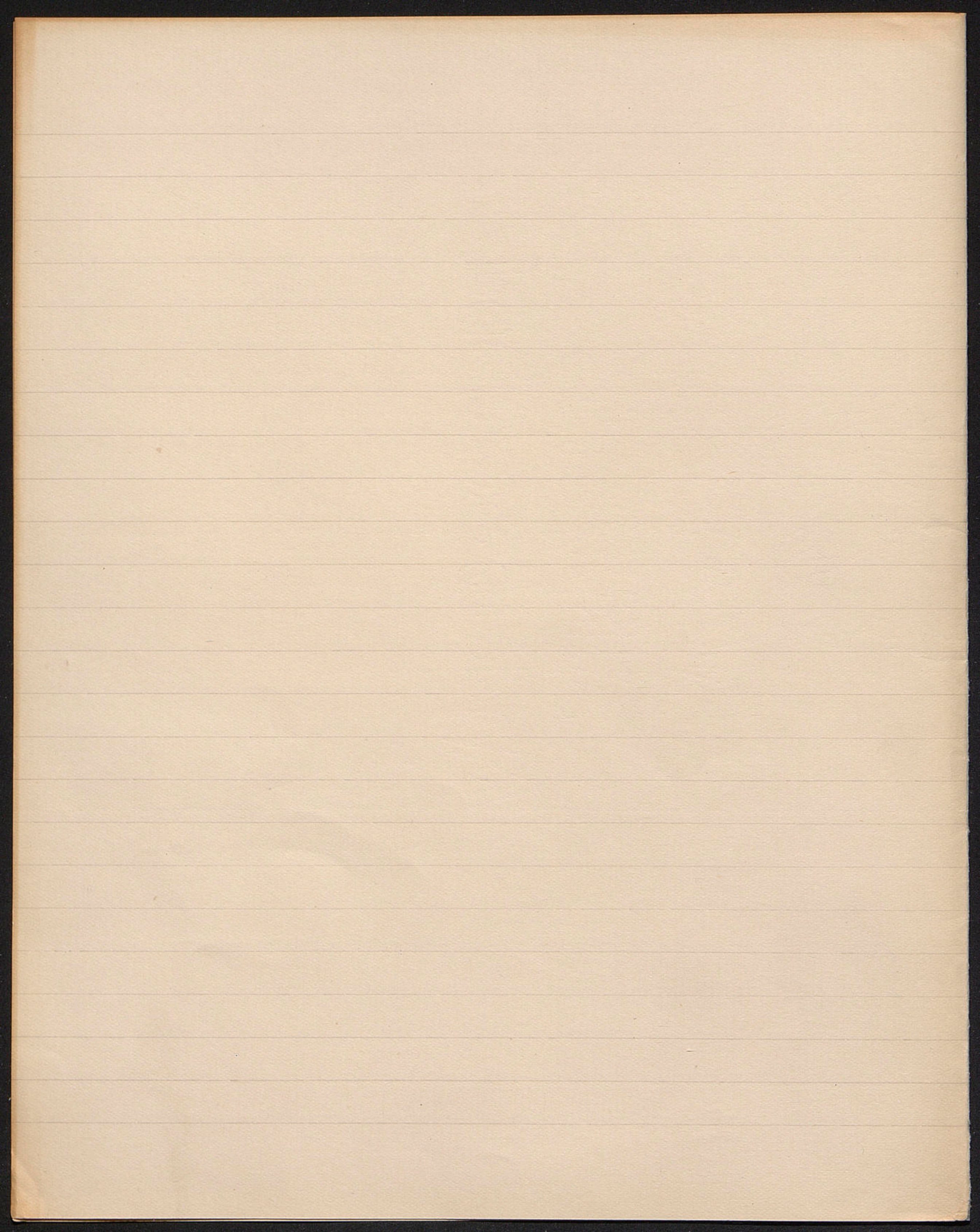
369v

Mr Farcy a très bien montré pourquoi l'induction n'est pas seule employée, et pourquoi elle n'est ~~pas~~ même pas la meilleure méthode dans les sciences philosophiques. Dans les sciences de pure classification comme la botanique, l'induction n'est d'aucun secours.

Résumons. Aristote n'a point été un sot en donnant pour type d'induction une induction certaine. Après avoir exposé l'induction scientifique de Bacon nous avons fini par dire que l'induction n'est pas la seule bonne méthode, et même que ce n'est pas la méthode préférable pour les sciences philosophiques.

370v





(15)

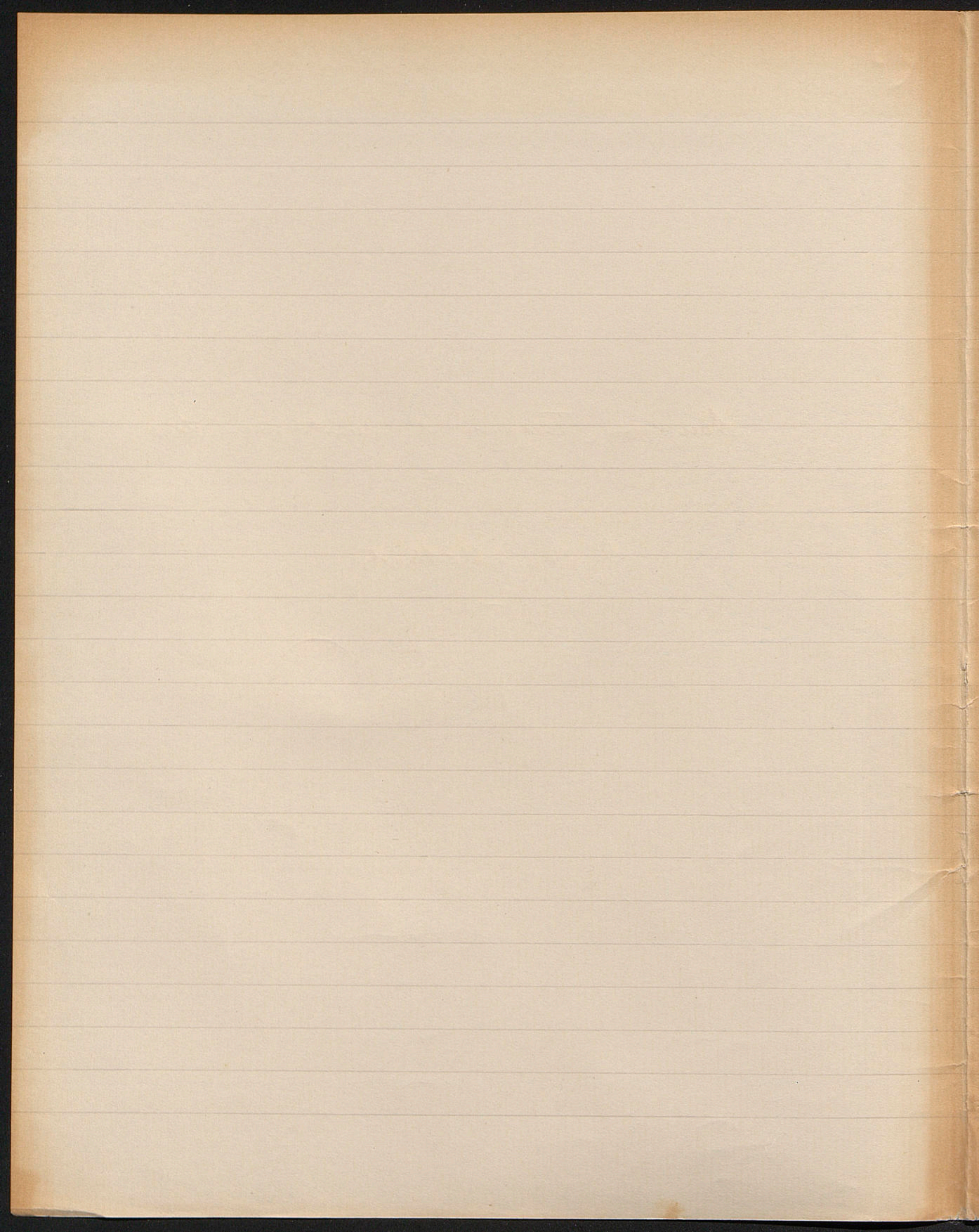
Douzième, Treizième et Quatorzième Leçon

—

De la Méthode

—





A n

La Méthode

Raison de l'ordre que nous suivons.—

Si nous voulions suivre maintenant l'ordre le plus naturel, il nous faudrait traiter du jugement, c.à.d. de l'évidence intuitive, du raisonnement ou de l'évidence de déduction, et enfin de la méthode. Mais quelque belles que soient scientifiquement les théories sur les deux évidences, nous prendrons une question plus susceptible d'application, la méthode. Comme nous avons vu deux formes générales de raisonnement l'induction & la déduction, nous allons retrouver deux méthodes de raisonnement, l'analyse & la synthèse.

Méthodes préparatoires.—

Avant tout, distinguons deux espèces de méthodes: les unes préparatoires qui mettent les questions en état d'être discutées; les autres exécutives, qui servent à discuter & résoudre les questions proposées. Les méthodes préparatoires sont fort simples: s'il s'agit d'un fait, il faut l'observer; s'il s'agit d'une question, il faut la définir, & se rendre bien compte de ce dont on va s'occuper. Ce précepte n'est pas aussi superflu qu'on pourrait le croire. La précipitation de l'esprit humain est si grande qu'il n'est point inutile de recommander une chose si simple en apparence. Mais, le fait observé, la question définie on peut commencer à raisonner sur cette question, chose qu'on n'a pas encore faite. Alors on doit choisir entre deux méthodes de raisonnement, l'analyse & la synthèse.

Méthodes de raisonnement l'analyse & la synthèse.=

Nous allons donner d'abord la forme abstraite des deux procédés, & nous donnerons des exemples.

Forme abstraite des deux méthodes.=

Analyse	Synthèse
1° Question posée comme résolue	1° Principe évident
2° Raisonnement.	2° raisonnement
3° Principe évident.	3° Question résolue.
L'analyse pose d'abord la question comme si elle était résolue, puis par le moyen du raisonnement elle nous conduit à un principe évident dans lequel se trouve la solution de la question posée. Elle nous conduit donc du complexe au simple, car la question est la chose complexe, le principe est la chose simple.	La synthèse nous conduit du simple au complexe, du principe à la question. —

Appliquons à un exemple : Prouver que l'âme doit survivre au corps.
D'après ce que nous avons dit, il faudrait définir ce que nous entendons par survivre, le principe qui doit survivre, et ce à quoi il doit survivre. Mais la question est si simple et si claire, qu'on peut passer outre sans inconvénient. Nous entrons dans le raisonnement.

Analyse.

Par l'analyse on suppose déjà la question résolue dans le sens positif ou dans le sens négatif. Prenons le négatif. L'âme ne survit pas au corps. Nous devons, si cela est vrai, aboutir à un principe évident ; et si cela est faux, à une proposition absurde.

Si l'âme ne survit pas au corps, elle ne sera ni punie, ni récompensée des bonnes ou mauvaises actions qu'elle aura faites. Cependant elle se sent responsable du bien ou du mal qu'elle fait, et cela parce qu'elle est libre et qu'elle se sent libre. Si elle se sent libre et responsable, le sentiment de cette responsabilité est le sentiment d'une pénalité future, laquelle implique que l'âme survive au corps. Or dans notre supposition, il faudrait que l'âme ne sentît point qu'elle doit être punie ou récompensée, qu'elle est responsable, qu'elle est libre. Donc il est faux que l'âme ne survive pas au corps.

En posant la question comme résolue dans le sens affirmatif on serait parvenu à la liberté de l'homme, principe évident.—

Synthèse.

Il faut débuter par un principe évident qui puisse par les transformations du raisonnement nous conduire à résoudre la question. D'abord il est bien clair qu'il faut chercher ce principe évident dans la nature de l'âme. J'aperçois d'abord la sensibilité. Nous conduira-t-elle à une solution ? La sensibilité met l'âme en rapport avec le corps ; il y a peu d'espoir qu'elle ~~mette~~ donne le moyen de les distinguer sur le rapport de leur destination. Prendrons-nous l'intelligence ? Le résultat nous entraînerait hors de notre sujet. Essayons la liberté. — L'âme est libre, c'est le principe simple et évident sur lequel portera notre raisonnement. Si elle est libre, elle est responsable du bien ou du mal qu'elle fera. La responsabilité suppose une loi émanée d'un supérieur. Toute loi suppose une sanction, c. à d. une peine ou une récompense. Si l'âme se sent responsable envers ~~la~~ une ~~peine~~ loi sanctionnée, il faut bien qu'au-delà du temps où elle a fait le mal, elle vive encore pour être punie ou récompensée.

Est-ce bien une synthèse que nous venons de faire ? Synthèse veut dire addition, composition. Or parti de quelque chose de simple, du fait de la liberté, je lui ai successivement ajouté d'autres idées, celle de soumission à une pénalité et sous l'idée de cette pénalité la nécessité d'une vie future. J'ai donc été du simple au composé.

8n

On peut dans un grand nombre de questions employer successivement les deux méthodes. Elles sont également bonnes et l'une sert de preuve à l'autre, comme l'addition sert de preuve à la soustraction.

La synthèse ne commence pas toujours par le général. —

La synthèse commence par le simple, je ne dis pas par le général, car quelquef. le simple n'est pas général. Dans l'exemple que nous avons pris quand je n'aurais connu que ma liberté individuelle, la conclusion n'aurait pas été différente. Alors, quoique non général, mon principe n'en serait pas moins simple. En Arithmétique $2+2=4$ est une proposition beaucoup plus simple que celle ci $12 \times 12 = 144$; les deux propositions sont également générales. Elles peuvent toutes deux être appliquées à un nombre d'exemples aussi illimité.

Ouvrages où les deux méthodes, ont été employées. —

M. Dégérando a cité qq. ouvrages qui sont des modèles d'analyse et de synthèse. L'induction de Socrate est un ex. d'analyse. Il accordait abord ce que voulait son interlocuteur, puis lui en faisait tirer les conséquences qui aboutissaient à l'absurde. Lui même qu'elles n'y conduisent pas, c'est toujours l'analyse qu'il emploie. Les Scholastiques faisaient aussi un fréquent usage de la réduction à l'absurde. La crainte, de pouvoir être réduit à des conclusions absurdes devant une assemblée nombreuse et tout ce qui faisait le charme et le danger de ces polémiques du moyen age. Locke dans sa refutation des idées innées, Smith dans sa richesse des nations, Rousseau dans son discours sur l'inégalité, ont employé l'analyse; Montesquieu au contraire commence synthétiquement son esprit des lois: les lois sont les rapports les plus généraux qui existent entre les êtres. Descartes dans ses méditations, Leibnitz, Clarke, Aristote, partent le plus souvent de principes simples p. arriver aux questions proposées. Le partisan presque fanatique de l'analyse, Condillac, dans son traité des Sensations a fait un emploi exclusif de la synthèse. Il prend une statue dépourvue de tous les sens, et lui ajoute pièce à pièce les idées de différens sens.

On ne peut faire un emploi exclusif de chacune de ces méthodes. —

Ajoutons une remarque essentielle que l'on doit à M. Dégérando. Lorsqu'on raisonne analytiquement, on fait plusieurs fois usage de la synthèse, comme aussi dans le raisonnement synthétique on emploie souvent l'analyse. C'est ce que nous pouvons remarquer dans l'ex. que nous avons pris. Dans le procédé synthétique, quand nous avons dit: l'âme est libre, donc elle est responsable, nous avons fait ce que dans l'usage commun on appelle une analyse, puisque dans l'idée libre nous avons distingué l'idée responsable. On ne peut pas faire un emploi exclusif des deux méthodes. Montesquieu les emploie souvent l'une dans l'autre par ex. dans ce chapitre où il fait parler ceux qui veulent justifier l'esclavage des nègres.

Ainsi la synthèse commence par le simple et non pas toujours par le général; l'analyse et la synthèse se mêlent souvent l'une à l'autre.

Condillac a confondu l'analyse avec la méthode préparatoire. —

Terminons par l'examen de la doctrine de Condillac à ce sujet. L'Analyse, dit-il est l'observation successive des diverses parties du tout que l'on veut connaître. Supposons que je veuille connaître une machine, j'analyserai, je décomposerai ses diverses parties. Eh bien à quoi cela me conduira-t-il? J'aurai démonté une pièce et puis une pièce. Quand j'aurai examiné une à une toutes les pièces en connaîtrai-je le jeu? Le jeu résulte de leur agencement général, de l'effet qu'elles produisent les unes sur les autres. L'application du principe de Condillac ne mène à rien. C'est que l'analyse n'est pas seulement une méthode d'observation mais encore une méthode de raisonnement. C'est qu'après avoir observé, après avoir examiné les parties de la machine il faut raisonner. Condillac a confondu l'analyse avec la méthode préparatoire, mais celle ci n'est ni l'analyse

3v

ni la synthèse. C'est cette décomposition nécessaire pour savoir de quoi nous nous occuperons. L'analyse, la synthèse sont deux méthodes de raisonnement.

Il s'est trompé en disant que l'inconnue est en haut ou en bas.—

Voici encore un mot de Condillac : nous cherchons, dit-il, une vérité inconnue tantôt par l'analyse, tantôt par la synthèse en montant avec la synthèse, en descendant avec l'analyse. Mais l'inconnue ne peut être que dans le haut ou dans le bas. à quoi bon deux méthodes ? il n'en faut qu'une. C'est une grave erreur. Dans tout problème, il y a deux choses connues : les données et le principe évident qui doit servir à la solution. La difficulté est de le mettre en rapport. Ainsi c'est le raisonnement qui est l'inconnue ; or, il n'est, pour continuer la métaphore de Condillac, ni en haut ni en bas. Nous connaissons ces deux points. Il s'agit [?] le penchant de la montagne. Ainsi dans l'ex. que nous avons pris :

l'âme est libre.

si elle est libre elle est responsable ; il faut qu'elle soit récompensée ou punie.

S'il faut qu'elle soit récompensée ou punie, elle survit au corps.

L'Inconnue n'est ni au sommet, ni dans la plaine ; elle est dans l'intervalle.

Résumé.

Nous avons distingué les méthodes préparatoires des deux méthodes de raisonnement : l'analyse et la synthèse. Nous avons dit que l'analyse va du composé au simple, la synthèse du simple au composé. Toutefois l'analyse a besoin de la synthèse, la synthèse de l'analyse. La synthèse commence par le simple et non pas toujours par le général. Voilà pour la partie dogmatique de la leçon.

Dans la partie polémique nous avons montré que Condillac a eu tort de repousser la synthèse, puisqu'elle ne diffère pas essentiellement de l'analyse. C'est le même raisonnement retourné. L'analyse n'est pas non plus une méthode préparatoire, comme le fait penser la définition qu'en donne Condillac ; c'est une méthode de raisonnement. Enfin dans tout problème l'inconnue n'est ni dans le haut de la montagne, ni dans le bas de la plaine où nous descendons par l'analyse. Elle est dans l'intervalle. Ce que nous ne connaissons pas, c'est le raisonnement intermédiaire, et ce raisonnement peut être analytique ou synthétique.

Les applications à la leçon prochaine.

Suite de la méthode.

Objet de la leçon. —

Nous avons défini d'après M. Degérando l'analyse et la synthèse : notre définition n'est autre au fond que celle des anciens géomètres de la Grèce. Reste à voir comment ces deux méthodes peuvent s'appliquer, encore d'après M. Degérando, et à examiner si l'exposition qu'il fait de leur caractère n'est pas en partie contraire à l'usage ; s'il n'y a pas qq. distinction à faire dans le sens qu'on donne aux mots analyse & synthèse ; si ces deux méthodes appliquées aux sciences naturelles procèdent comme lorsqu'elles sont appliquées aux sciences non empiriques, par ex. aux mathématiques. Dans ce d. point nous nous rapprocherons de l'opinion de D. Stewart, mais sans employer des expressions aussi tranchantes, sans dire surtout que dans les mathématiques l'analyse & la synthèse sont tout autre chose que dans les sciences naturelles. Sans doute l'objet est différent, mais les méthodes ont entre elles beaucoup d'analogie. Nous tâcherons enfin d'apprécier la théorie de M. Degérando, et les restrictions rigoureuses qu'y apporte D. Stewart.

3 cas dans la recherche d'une idée complexe. —

Application des deux méthodes aux 2 premiers, et de la synthèse seule au 3me.

Quelque idée que l'on cherche, c'est une idée complexe, car une idée simple ne se fait pas chercher. Plus elle est simple, moins on la cherche. Dans la recherche d'une idée complexe, il peut se présenter 3 cas différens, & selon ~~les~~ ces cas la méthode variera. Nous allons les spécifier. —

On peut chercher :

ou

Les rapports d'une idée connue à d'autres idées ~~connues~~, par ex. le rapport de la nature de l'homme à la nature de Dieu en supposant que nous connaissions déjà ces deux natures.

Dans le deux 1ers cas, nous partons de notions déjà formées dans l'esprit. Nous avons déjà qq. chose dans l'esprit, quand nous commençons à raisonner. Il ne nous reste donc à faire qu'une recherche partielle. Il suit delà que nous pouvons raisonner analytiquement. Car l'analyse suppose le problème résolu et p. supposer le problème résolu, il faut déjà en avoir une partie dans l'esprit.

Je puis aussi employer la synthèse. Cherchant le rapport de la nature de Dieu avec celle de l'homme, l'analyse aurait ainsi raisonné : supposons que Dieu soit par rapport à l'homme créateur et législateur : qu'en résultera-t-il ? Que celui à qui l'existence et la loi auront été données par la création et la législation de Dieu, devra rester dans un rapport de filiation et de subordination avec Dieu. Cette conséquence étant vraie, j'ai pu reconnaître que l'analyse m'avait bien conduit. Voici comment aurait raisonné la synthèse, si elle cherchait d'abord un principe évident, tel que celui-ci je suppose : ni moi, ni l'espèce humaine ne nous sommes créés. Je vois autour de moi ce genre d'existence inerte, sans mouvement, qu'on appelle la matière & je ne saurais lui attribuer mon existence. Si ce n'est ni moi, ni la matière qui avons créé, il faut que ce soit un être puissant & efficace, intelligent & moral, puisqu'il a créé des êtres intelligens & moraux. C'est ainsi que procède la synthèse. —

ou

La nature d'une idée, c. à d. que, ~~certains~~ rapports de l'idée étant connus, on peut d'après ces rapports chercher ce qu'elle est. P. ex. étant donnés la nature de l'homme & qq. uns de ses rapports avec Dieu, déterminer la nature de Dieu.

Procédons aussi par l'analyse & la synthèse. Supposons que la nature que nous voulons déterminer soit celle qui convient le mieux à la puissance créatrice & législatrice, que Dieu soit le plus propre à remplir ces deux rôles, & cherchons à quel principe nous aboutirons. Comme créateur Dieu devait créer le mieux possible. Cependant il y a du mal dans le monde, mais j'ai supposé en même temps qu'il est législateur, ce qui lève la difficulté, car sans mal possible, point de législation possible. La loi ne fait que ordonner le bien & prévenir le mal. Je trouve donc après avoir écarté cette objection, que la nature de Dieu doit être celle qui convient au rapport connu : la nature qu'on doit assigner à Dieu d'après ce rapport, l'infinie puissance pour créer ; l'infinie bonté p. bien créer, l'infinie intelligence p. créer des êtres intelligens. Ces principes étant loin d'être, ma supposition devient une réalité. L'analyse m'a bien conduit.

La synthèse, par le même procédé qui a été employé dans la 1ère colonne nous conduirait au même résultat. —

ou

La nature et les rapports à la fois. Mais est-ce possible ? Si on ne connaît ni la nature, ni les rapports d'une idée, peut-on être conduit à la chercher ? Il faut donc supposer que nous avons sur cette idée qq. vagues souvenirs, sans notion distincte d'un élément de sa nature, ou d'un rapport précis de l'idée en question. Ce serait une situation terrible que celle où certaines idées desquelles dépendrait notre destinée se seraient montrées un instant à notre esprit p. se perdre ensuite dans l'ombre. Il nous en reste un instinct, un vague souvenir ; mais comment les retrouver ? Ici l'analyse est impossible, puisque nous n'avons pas de données précises, mais la synthèse est possible. Puisque une chose qui peut à la longue arriver dans l'esprit, nous pouvons, en partant d'un principe évident, voir si un heureux hasard ne nous conduira pas à cette idée. Mais les principes simples & évidens sont nombreux. J'en prendrai un au hasard ; je le suis, et je rencontre en marche une autre route me conduit à un principe ; à la fin je trouve la bonne. S'il s'agissait de connaître une partie de l'idée, j'aurais pris la solution analytique ; j'aurais eu qq. motif de choisir [illegible] cette route plutôt qu'une autre ; mais par la synthèse je vais je ne sais où, je vais parce qu'il faut aller. Ce n'est plus d'une recherche partielle mais d'une recherche totale qu'il s'agit. On pourrait dire contre l'ex. que nous avons pris que l'homme ne peut jamais être assez ignorant p. ne savoir pas sa nature, ni celle de Dieu, ses moments passés ; mais on sent qu'il ne faut pas ici chicaner sur ~~[illegible]~~ l'ex., il suffit qu'il soit tel qu'on n'en puisse sortir par l'analyse. Il faut se décider à choisir entre les principes généraux. Voici un principe général : Il y a qq. chose ; ce qq. ch. s'est-il fait lui-même ? Distinguons : dans l'existence, tout n'est pas identique ; il y a qq. ch. ici & là, le moi & le non moi. Le moi s'est-il créé ? le non-moi s'est-il créé ? etc. On voit la marche que nous allons suivre ; il est inutile de compléter l'argument. —

La synthèse est la méthode qui a dû être employée la 1ère.

CN

Pourquoi dans l'antiquité la synthèse a mieux servi les mathématiciens que la philosophie.

Ainsi l'analyse est possible dans deux cas. la synthèse l'est toujours. C'est la 1ère méthode que les hommes ont dû employer. Car dans l'origine ils se trouvaient dans le cas de la 3ème colonne, ne connaissant ni la nature, ni les rapports des choses. Sans doute l'habitude a perpétué trop long-temps la synthèse ; mais au commencement elle est seule possible. De plus commencer par la synthèse, c'est commencer par l'intérieur pour aller à l'extérieur. Car la plupart des principes simples, nous les trouvons en nous. Or ce qu'il y a de plus simple, c'est le moi. ce qu'il y a de plus complexe c'est la matière. Il est donc naturel que la philosophie commençât par la synthèse.

Si la synthèse a égaré une foule de philosophes, elle a bien conduit tous les mathématiciens de l'antiquité qui ne connaissaient cependant pas l'analyse. Aussi admire-t-on ces hommes qui avec une méthode incomplète ont porté les mathématiques à un si haut point. = C'est un des plus grands efforts d'esprit humain. Depuis l'analyse est intervenue dans les mathématiques, et des hommes bien inférieurs ont fait des inventions admirables. Mais pourquoi les mathématiciens ont-ils mieux réussi que les philosophes avec la synthèse. Les uns disent que cela tient aux passions, aux équivoques des mots qui ont arrêté les philosophes ; que faute d'une langue précise, la science a participé à l'incertitude du langage. Cependant, on a déjà établi depuis trente ans au moins, qu'il ne fallait pas attribuer à cela seulement la supériorité de certitude des mathématiques, mais encore à la simplicité de leurs objets. Les mathématiques marchent appuyées sur des axiomes ; elles tirent leur fécondité des définitions. Ces définitions sont fort simples et fort évidentes ; enfin l'élément primitif sur lequel elles opèrent, c'est l'unité ; elles ne font que lui ajouter ou en retrancher qq. chose. Une science si abstraite, si simple, a dû avoir un avantage constant ; elle a dû beaucoup à son langage, plus encore à la nature de son sujet.

Suite de la méthode

Sujet. —

Nous avons parlé des cas où l'on doit employer l'analyse, de ceux où l'on doit employer la synthèse; il nous faut maintenant examiner à quel genre de sciences convient chacune des deux méthodes, indiquer les avantages de la synthèse et ceux de l'analyse. Enfin nous passerons de la philosophie dans l'histoire, nous examinerons l'influence morale que ces deux méthodes ont exercée, de manière à nous laisser conclure comment le génie de chaque siècle l'a déterminé à l'adoption d'une méthode et comment l'emploi de cette méthode a contribué à son tour à modifier l'esprit humain. Ainsi nous achevons la question logique, et nous traitons une importante question historique, en recherchant comment la logique s'est rencontrée avec l'histoire, deux genres de connaissances que l'on n'a[illegible] pas tenté de rapprocher. Nous ~~[illegible]~~ continuerons à nous appuyer sur M. Dégerando et Dug. Stew. dans la question philosophique. Quant à la partie historique, il nous faudra marcher sans guide, personne ne s'en est occupé.

Analyse & synthèse appliquées à la solution de cette question: Quelle doit être la gravité des peines. —

Quels sont les avantages de l'analyse et de la synthèse? nous tâcherons de le faire sentir par un exemple d'autant plus important que la manière dont on a traité ~~cette~~ question qu'il renferme, a singulièrement influé sur l'humanité. La voici: Quelle doit être la gravité des peines? Les plus sévères sont-elles les plus justes et les plus utiles? Le moyen âge qui est tout synthétique, a résolu affirmativement cette question qu'il a traitée par la synthèse; (car il ne faut pas attribuer la solution seulement à la barbarie des mœurs de cette époque). Nous allons essayer de refaire son raisonnement & nous examinerons ensuite comment les publicistes modernes ont traité la même question par l'analyse.

Au moyen âge, on part toujours de l'infini, de Dieu p. arriver à l'homme & à la nature. Il faut donc partir de l'idée de Dieu, p. arriver à cette doctrine si sévère ~~de~~ sur la pénalité. Le moyen âge partait donc d'un principe si non simple, du moins considéré comme simple puisque l'autorité le donnait. On partait donc de ce principe: Dieu est. (p. partir d'un principe simple, il eut fallu dire: qq. ch. est). Si Dieu est, c'est l'être infini dans toutes ses perfections. Il est infiniment pur & saint. Il a créé le monde, il a créé l'homme & l'a créé libre. L'homme choisit le mal. Voilà donc le mal en présence de ce qu'il y a de plus éloigné du mal. Dieu auteur & juge de l'homme, duquel l'homme part pour retourner en lui, comment voit-il le mal? Il le voit comme un être infiniment pur, et par conséquent comme un être infiniment offensé. L'être infiniment offensé doit être infiniment vengé. Les supplices doivent donc être infinis; ce monde-ci étant l'image du monde à venir, il faut donc qu'on y invente les peines les plus cruelles, p. approcher des peines infinies.

Nous dirons en passant indépendamment de la marche, ce raisonnement n'est pas bon, parce qu'il fait reposer la ~~[illegible]~~ pénalité sur l'idée de vengeance & non sur celle d'expiation.

En suivant cette marche nous sommes descendus d'un principe infiniment général et simple à une conclusion concrète & particulière; mais cet principe général pouvait conduire à bien des ~~conclusions~~ solutions différentes. Lorsque nous commencions notre raisonnement, bien des routes s'offraient à nous; nous pouvions choisir une bonne route, nous en avons pris une mauvaise. Si nous étions partis de l'idée de Dieu considéré comme ordonnateur de la nature, sans autre passion que l'amour de l'ordre qui est sa

nature, nous serions arrivés à une conclusion moins atroce, non plus à la vengeance, mais à l'expiation. nous n'aurions pas demandé une expiation infinie p. une faute finie, ou si on l'eût admise infinie en durée, à cause du principe de l'éternité des peines que je n'examine pas, on ne l'eût pas demandée d'horreur, infinie en violence et en atrocité. Nous nous sommes trompés, & cela n'est pas étonnant, puisque nous ne savions quelle route prendre. Voici comment les modernes traitent la question par l'analyse; nous allons voir que l'analyse aussi aurait pu nous conduire mal. Supposons que les peines soient cruelles, on trouvera que des peines atroces ne domptent pas le mal dans les âmes, mais les rendent atroces, les effarouchent comme l'a dit Montesquieu, le résultat ne sera donc pas utile à la société, puisque les âmes deviennent plus cruelles par la sévérité des peines. Voilà une des solutions auxquelles a conduit l'analyse; elle n'est pas précisément mauvaise, mais elle n'est qu'accessoire. Ce n'est pas la solution essentielle. Il s'agissait de voir non pas si les peines sévères ét. les plus utiles, mais si elles sont les plus justes. Recommençons notre raisonnement: supposons que les peines soient atroces; sont-elles proportionnées aux délits? Ne peut-on pas excéder sur cette terre la gravité des délits par la gravité des supplices? Ou, en posant mieux la question: toute faute grave demande-t-elle de la part des hommes une punition grave? On trouvera par l'analyse qu'en supposant qu'en supposant les peines atroces, elles surpassent de beaucoup ce que l'expiation demande et ce que la justice exige; qu'elles ne sont pas utiles à la société; qu'ainsi elles ne sont ni justes, ni utiles. Il y a dans toutes les fautes une part de fatalité à laquelle nous devons des égards. Frappons; mais n'oublions pas que sur la détermination ont influé les circonstances extérieures, & croyons qu'il y aurait des adoucissemens infinis à mettre dans le châtiment si nous sondions tous les replis du cœur, comme le fera le juge du monde à venir. Donc l'expiation ne doit paraître ici-bas sans limites.

Danger & avantages de la synthèse.—

Nous nous occupons fort peu maintenant de ces résultats, nous voulions seulement montrer comment les deux méthodes procèdent. D'abord l'analyse partant des résultats et n'admettant que les données nécessaires, ne risque pas de nous conduire à des vérités étrangères à notre but. Le point de départ est restreint; il ne peut conduire à des aberrations trop considérables. Mais la synthèse marche sur un chemin fort large; elle peut aller dans des directions très différentes. Souvent aussi d'un principe général qui a été le point de départ de la synthèse, nous allons à des résultats frivoles et il arrive que nous nous attachons à ces résultats en proportion des peines qu'ils nous ont coûtées. Lorsqu'un grand travail nous conduit à une petite découverte il est probable que nous tâcherons d'agrandir cette découverte. témoin Descartes, qui, à proprement de soin, ayant trouvé ce principe, tout ce qui est dans une chose peut être affirmé de cette chose, en fit grand bruit, comme d'une invention fort heureuse, tandis que c'est une vérité évidente. puis s'efforça de tirer des raisonnemens qui l'ont conduit au-delà de ce point, d'autres principes qui ne s'y rattachaient pas.

Un autre danger vient de ce que la synthèse part d'idées simples: n'arrivera-t-il pas naturellement que quand il faudra expérimenter, observer, chose lente et pénible, on aura recours moins aux faits qu'à ces idées simples qu'on a dans l'esprit et qui donnent des préventions, mais qui n'ont pas le droit de décider sur la vérité extérieure. Nous nous attacherons sur les idées que nous avons des choses, au lieu de vérifier ces idées au dehors. La synthèse rapporte spécialement aux idées qui sont son point de départ. D'un autre côté la synthèse offre bien aussi quelques autres avantages à l'expérience, puisqu'elle conduit à observer; ainsi au moyen âge, on s'ét. aperçu que les circonstances extérieures influaient sur la constitution humaine; comme on ignorait les causes physiques de cette influence, on allait les chercher au ciel & parmi les astres. Tout n'ét. pas creux dans cette recherche: la lune influe sensiblement sur la terre. on av. pressenti l'harmonie de l'univers, seulement on s'ét. trompé sur les relations d'un globe avec les autres. Mais une fois persuadé que notre destinée était écrite dans les astres on se mit à les observer pour connaître l'avenir. Ce qu'on n'aurait pas fait dans l'intérêt de la seule astronomie au moyen âge. À cette époque on cherchait vainement le désintéressement dans la science.

14.2.

Inconvéniens & utilité de l'analyse. –

Dans les sciences naturelles, on préconise avec raison l'usage de l'analyse. Cependant ouvrons le 1er livre venu de chimie ou de physique : nous verrons en tête des principes fort généraux & fort simples, par ex. l'énoncé de la loi de la pesanteur ; est-ce de l'analyse ? Puis, par une suite de déductions on nous mène à telle ou telle expérience qui fait découvrir la loi. Je vois alors que la science est fondée sur l'analyse, mais qu'elle s'explique par la synthèse. Si l'on voulait qu'il en fut autrement, si pour l'enseigner on faisait recommencer toutes les expériences, la vie d'un homme ne lui suffirait pas p. acquérir la science toute entière.

L'analyse a encore d'autres avantages. Quand une idée est formée par la synthèse, l'analyse peut venir éclairer cette idée en lui trouvant de nouveaux rapports. Lorsqu'on m'a expliqué une des lois de la nature, l'électricité, par exemple, après l'exposition rapide et synthétique de cette vérité, on me montre qq.-uns des faits au moyen desquels on s'est élevé à l'idée générale ; on me fait apercevoir, par l'analyse, des faits que la synthèse ne me montrait que confusément & que peut-être je n'avais pas soupçonnés.

Remarque de D. Stew. sur le sens des mots analyse & synthèse. –

D. Stew. a dit et avec raison qu'il y avait une distinction importante à faire (221). elle modifie le sens que M. Degérando donne aux mots analyse et synthèse. Dans les sciences naturelles, dit-il l'objet qu'on propose à notre étude est un tout composé, et c'est à ce composé qu'on applique l'analyse. On n'a pas besoin de dire : supposons que telle chose soit. la chose est, je l'ai devant les yeux, & au lieu de creuser une hypothèse, c'est un corps que nous creusons et quand on a analysé plusieurs cas différens, on en tire une loi qui mène à de nouveaux faits. il nous suffit de rappeler ici l'exemple d'induction que nous avons donné dans lequel ayant conclu que tous les corps tombent, après n'avoir vu

La synthèse dépasse qqf. l'analyse. –

tomber que des minéraux & des végétaux, nous avons découvert que les animaux aussi ét. soumis à la loi de pesanteur. La loi ici me donne un fait nouveau que je n'avais pas observé au point de départ. De sorte que dans ce genre de sciences, dans les sciences naturelles et dans les sciences mixtes (on peut diviser les sciences en 3 classes : 1° sciences de simple observation, par ex., la minéralogie, la botanique ; 2° sciences mixtes, c. à. d. sciences où, des faits, l'on tire des raisonnemens, par ex., la physique ; 3° les sciences abstraites ou hypothétiques, par ex., les mathématiques) la synthèse n'est pas seulement la preuve de l'analyse, elle y ajoute encore. En mathématiques c'est tout le contraire ; la synthèse n'est que la preuve de l'analyse, comme l'addition n'est que la preuve de la soustraction, et réciproquement. Ainsi l'analyse & la synthèse sont deux parties opposées d'une même opération. Mais dans les sciences empiriques, la synthèse peut dépasser l'analyse & nous donner dans le dr. résultat plus de faits que ceux dont on est parti.

Caractère moral des deux méthodes. –

Nous allons maintenant nous occuper du caractère moral des deux méthodes. Mais comment une méthode peut-elle avoir un caractère moral ? Nous voulons dire qu'elles font prendre à l'esprit telle ou telle habitude. D'abord la synthèse & même l'analyse rendent présomptueux ; l'analyse parceque partant de données étroites, elle a plus de chances d'errer. la synthèse parceque partant souvent d'un principe général, elle ouvre

un vaste champ aux découvertes et élève l'esprit. Les deux méthodes sont donc encourageantes, l'une par la certitude, l'autre par l'étendue qu'elle promet aux recherches. Mais il est clair que celui qui n'a pas encore été trompé préfèrera la synthèse. Ce n'est qu'à mesure qu'on avance que l'on vient à préférer la certitude à l'étendue, l'analyse à la synthèse. En outre la synthèse nous ouvre souvent de routes pour ce que nous cherchions. Nous allons au hasard & nous rencontrons sur la route une foule de choses que nous ne cherchions pas. Ainsi les alchimistes qui n'ont jamais trouvé la pierre philosophale ont fait un grand nombre de découvertes beaucoup plus importantes. De même au moyen âge où l'on ne savait que chercher. C'est un bonheur que la synthèse fit rencontrer des questions auxquelles on n'avait pas songé. De là cette inquiétude qui caractérise le moyen âge. Ajoutons que la synthèse partant de principes simples, allant toujours de Dieu et de l'homme à la nature, perdait moins de vue cette lumière morale & religieuse qui doit éclairer toute science. On n'arrivait pas toujours à des résultats bien positifs, mais on ne s'écartait pas du centre. En sorte que la synthèse devait donner des habitudes religieuses & morales qu'on ne trouve pas dans les temps d'analyse. Toujours occupée de décompositions l'analyse fait oublier l'harmonie et le sentiment religieux par ce qu'elle ~~fait~~ porte les yeux seulement sur les différences. Elle rend irréligieux jusqu'à ce qu'on s'apperçoive que tous les phénomènes en rapport entre eux aboutissent à une harmonie universelle et complète. Voilà pourquoi le 18me siècle a eu peu de religion; mais comme la synthèse suit l'analyse et n'est la même, comme on ne connait bien les différences que quand on connait aussi les rapports, espérons que nous entrons dans un temps où faisant usage des deux méthodes, on finira par connaître l'harmonie, rapport religieux des phénomènes.

La méthode.

Raison de l'ordre que nous suivons —

Si nous voulions suivre maintenant l'ordre le plus naturel, il nous faudrait traiter du jugement, c'est à dire de l'évidence intuitive du raisonnement ou de l'évidence de déduction, et enfin de la méthode. Mais quelque belles que soient scientifiquement les théories sur les deux évidences, nous prendrons une question plus susceptible d'application, la méthode. Comme nous avons vu deux formes générales de raisonnement, l'induction et la déduction, nous allons retrouver deux méthodes de raisonnement, l'analyse et la synthèse.

Méthodes préparatoires.

Avant tout, distinguons deux espèces de méthode: les unes préparatoires qui mettent les questions en état d'être discutées, les autres exécutives qui servent à discuter et résoudre les questions proposées. Les méthodes

préparatoires sont fort simples: S'il s'agit d'un fait il faut l'observer, s'il s'agit d'une question, il faut la définir, et se rendre bien compte de ce dont on va s'occuper. Ce précepte n'est pas aussi superflu qu'on pourrait le croire. La précipitation de l'esprit humain est si grande qu'il n'est point inutile de recommander une chose si simple en apparence. Mais, le fait observé, la question définie on peut commencer à raisonner sur cette question chose que l'on n'a pas encore faite. Alors on doit choisir entre deux méthodes de raisonnement, l'analyse et la synthèse.

Méthodes de raisonnement l'analyse et la synthèse.

Nous allons donner d'abord la forme abstraite des deux procédés et nous donnerons des exemples.

372v

forme abstraite des deux méthodes —

Analyse	Synthèse
1° question posée comme résolue	1° Principe évident
2° Raisonnement.	2° Raisonnement
3° Principe évident.	3° question résolue.
L'analyse pose d'abord la question comme si elle était résolue, puis par le moyen du raisonnement elle nous conduit à un principe évident dans lequel se trouve la solution de la question posée. elle nous conduit donc du complexe au simple, car la question est la chose complexe le principe est la chose simple.	La synthèse nous conduit du simple au complexe du principe à la question. —

Appliquons à un exemple : Prouver que l'âme doit servir au corps. D'après ce que nous avons dit il faudrait définir ce que nous entendons par servir, le principe qui doit servir et ce à quoi il doit servir. Mais la question est si simple et si claire qu'on peut passer outre sans inconvénient nous entrons dans le raisonnement.

373v

On peut dans un grand nombre de questions employer successivement les deux méthodes. Elles sont également bonnes et l'une sert de preuve à l'autre, comme l'addition sert de preuve à la soustraction.

La synthèse ne commence pas toujours par le général

La synthèse commence par le simple je ne dis pas par le général, car quelquefois le simple n'est pas général. Dans l'exemple que nous avons pris, quand je n'aurais connu que ma liberté individuelle la conclusion n'aurait pas été différente. Alors, quoique non général mon principe n'en serait pas moins simple. En arithmétique $2 + 2 = 4$ est une proposition beaucoup plus simple que celle-ci $12 \times 12 = 144$. Les deux propositions sont également générales. Elles peuvent toutes deux être appliquées à un nombre d'exemples aussi illimité.

Ouvrages où

M. Dégerando a cité quelques

376v

379

les deux méthodes ont été employées.

ouvrages qui sont des modèles d'analyse et de synthèse. L'induction de Socrate est un exemple d'analyse. Il accorde d'abord ce que veut son interlocuteur, puis lui en fait tirer les conséquences qui aboutissent à l'absurde. Lors même qu'elles n'y conduisent pas c'est toujours l'analyse qu'il emploie. Les scholastiques faisaient aussi un fréquent usage de la réduction à l'absurde. La crainte de pouvoir être réduit à des conclusions absurdes devant une assemblée nombreuse était tout ce qui faisait le charme et le danger de ces polémiques du moyen-âge. Locke dans sa réfutation des idées innées, Smith dans sa richesse des nations, Rousseau dans son discours sur l'inégalité, ont employé l'analyse. Montesquieu au contraire commence synthétiquement son esprit des lois: « Les lois sont les rapports les plus généraux qui existent entre les êtres. »

Descartes dans ses méditations Leibnitz, Aristote partent le plus souvent de principes simples pour arriver aux questions proposées. Les partisans presque fanatiques de l'analyse, Condillac, dans son traité des sensations, a fait un emploi exclusif de la synthèse. Il prend une statue dépourvue de tous les sens et lui ajoute peu à peu les idées des differents sens.

On ne peut faire un emploi exclusif de chacune de ces methodes –

Ajoutons une remarque essentielle que l'on doit à Mr Degerando. Lorsqu'on raisonne analytiquement on fait plusieurs fois usage de la synthèse comme aussi dans le raisonnement synthétique on emploie souvent l'analyse. C'est ce que nous pouvons remarquer dans l'exemple que nous avons pris. Dans le procédé synthétique quand nous avons dit : l'âme est libre, donc elle est responsable nous avons fait ce que dans l'usage commun on

378v

appelle une analyse, puisque dans l'idée libre nous avons distingué l'idée responsable. On ne peut pas faire un emploi exclusif des deux méthodes. Montesquieu les emploie souvent l'une dans l'autre par exemple dans ce chapitre où il fait parler ceux qui veulent justifier l'esclavage des nègres.

Ainsi la synthèse commence par le simple et non pas toujours par le général. L'analyse et la synthèse se mêlent souvent l'une à l'autre.

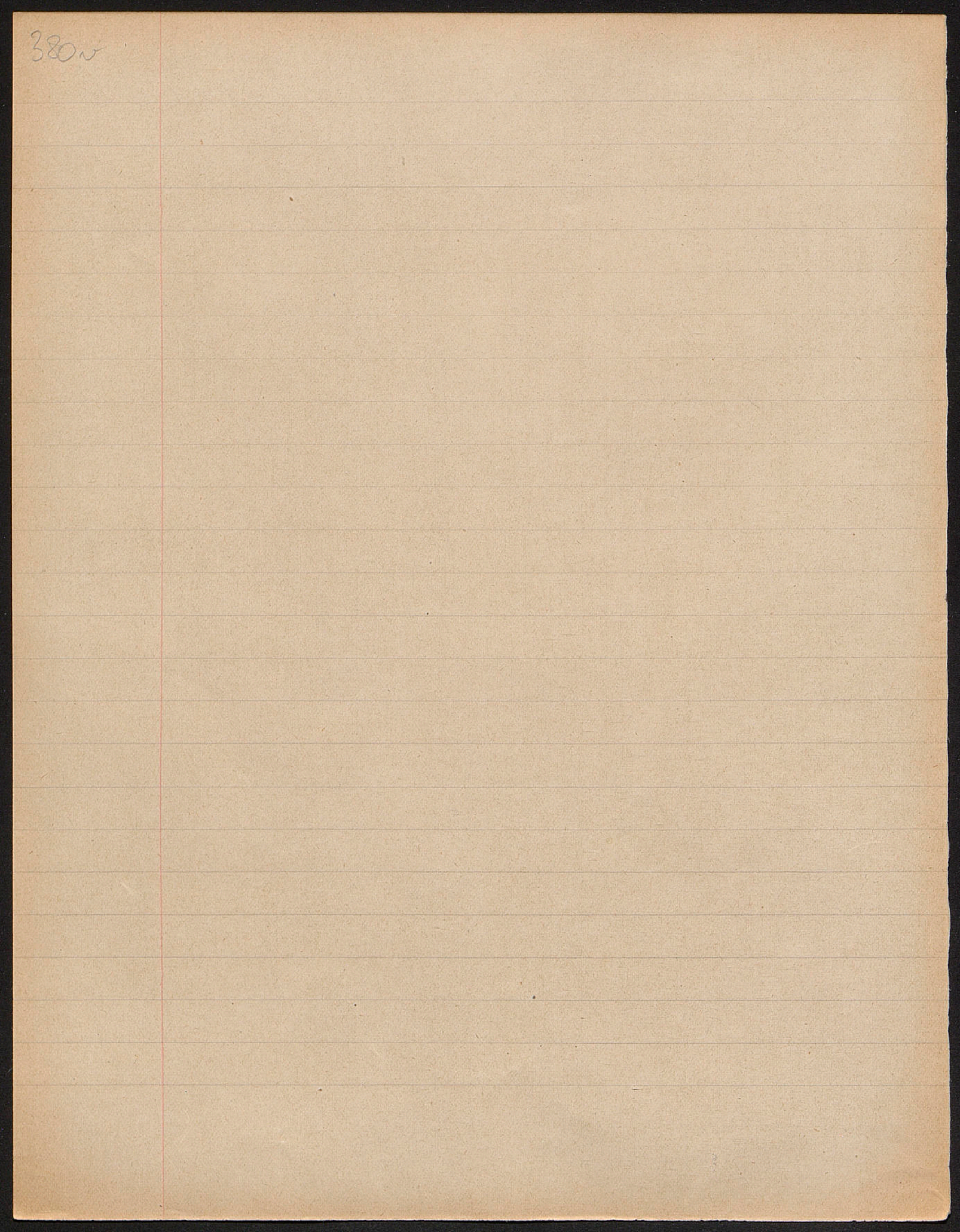
Condillac a confondu l'analyse avec la méthode préparatoire

Terminons par l'examen de la doctrine de Condillac à ce sujet. L'analyse dit-il est l'observation successive des diverses parties du tout que l'on veut connaître. Supposons que je veuille connaître une machine. J'analyserai, je décomposerai ses diverses parties. Eh bien à quoi cela me conduira-t-il? J'aurai

démonte une pièce et puis une pièce. Quand j'aurai examiné une à une toutes les pièces en connaîtrai-je le jeu ? Le jeu résulte de leur agencement général, de l'effet qu'elles produisent les unes sur les autres. L'application du principe de Condillac ne mène à rien. C'est que l'analyse n'est pas seulement une méthode d'observation, mais encore une méthode de raisonnement. C'est qu'après avoir observé, après avoir examiné les parties de la machine il faut raisonner. Condillac a confondu l'analyse avec la méthode préparatoire, mais celle-ci n'est ni l'analyse ni la synthèse. C'est cette décomposition nécessaire pour savoir de quoi nous nous occupons. L'analyse, la synthèse sont des méthodes de raisonnement.

Voici encore un mot de Condillac : nous cherchons, dit-il, une vérité inconnue tantôt par l'analyse

Il s'est trompé en disant que


380v

381

l'inconnue est en haut ou en bas.

tantôt par la synthèse, en montant avec l'analyse en descendant avec la synthèse. Mais l'inconnue ne peut être que dans le haut ou dans le bas. A quoi bon deux méthodes, il n'en faut qu'une. C'est une grave erreur. Dans tout problème il y a deux choses connues. Les données et le principe évident qui doit servir à la solution. La difficulté est de les mettre en rapport. Ainsi c'est le raisonnement qui est l'inconnue or il n'est pour continuer la méthode de Condillac ni en haut ni en bas. Nous connaissons ces deux points. Il est sur le penchant de la montagne. Ainsi dans l'exemple que nous avons pris :

L'âme est libre.

Si elle est libre elle est responsable il faut qu'elle soit récompensée ou punie, elle survit au corps. L'inconnue n'est ni au sommet

ni dans la plaine elle est dans l'intervalle.

Résumé — Nous avons distingué les méthodes préparatoires des deux méthodes de raisonnement l'analyse et la synthèse. Nous avons dit que l'analyse va du composé au simple la synthèse du simple au composé. Toutefois l'analyse a besoin de la synthèse, la synthèse de l'analyse. La synthèse commence par le simple et non pas toujours par le général. Voilà pour la partie dogmatique de la leçon.

Dans la partie polémique nous avons montré que Condillac a eu tort de repousser la synthèse puisqu'elle ne diffère pas essentiellement de l'analyse. C'est le même raisonnement retourné. L'analyse n'est pas non plus une méthode préparatoire, comme le fait penser la définition qu'en donne Condillac. C'est une méthode de raisonnement. Enfin dans tout problème l'inconnue n'est ni dans le haut de la montagne ni dans le bas de la plaine où nous descendons par l'analyse, elle est dans l'intervalle ce que nous ne connaissons pas c'est le raisonnement intermédiaire, et ce raisonnement peut être analytique ou synthétique.

382v

Suite de la méthode.

objet de la leçon

Nous avons défini d'après M. Degérando l'analyse et la synthèse. Notre définition n'est autre au fond que celle des anciens géomètres de la grèce. Reste à voir comment ces deux méthodes peuvent s'appliquer encore d'après Mr Degérando et à examiner si l'exposition qu'il fait de leurs caractères n'est pas en partie contraire à l'usage, s'il n'y a pas quelques distinctions à faire dans le sens qu'on donne aux mots analyse et synthèse, si ces deux méthodes appliquées aux sciences naturelles procèdent comme lorsqu'elles sont appliquées aux sciences non empiriques, par exemple, aux mathématiques. Dans ce dernier point nous nous rapprocherons de l'opinion de D. Stewart, mais sans employer des expressions aussi tranchantes sans dire surtout que dans les mathématiques

383ro

l'analyse et la synthèse sont tout autre chose que dans les sciences naturelles. Sans doute l'objet est différent mais les méthodes ont entre elles beaucoup d'analogie. Nous tâcherons enfin d'apprécier la théorie de M. Degerando, et les restrictions ingénieuses qu'y apporte D. Stewart.

Quelque idée que l'on cherche c'est une idée complexe, car une idée simple ne se fait pas chercher. ~~Dans la recherche~~ Plus elle est simple moins on la cherche. Dans la recherche d'une idée complexe il peut se présenter trois cas différents et selon ces cas la méthode variera. Nous allons les spécifier

On peut chercher

ou	ou	ou
Les rapports d'une idée connue à d'autres idées connues, par	La nature d'une idée, c'est à dire que certains rapports de l'idée étant connus	La nature et les rapports à la fois. Mais est-ce possible

384v

exemple le rapport de la nature de l'homme à la nature de Dieu en supposant que nous connaissions déjà ces deux natures. Dans les deux premiers cas nous partons de notions déjà formées dans l'esprit. Nous avons déjà quelque chose dans l'esprit quand nous commençons à raisonner. Il ne nous reste donc à faire qu'une recherche partielle. Il suit de là que nous pourons raisonner analytiquement. Car l'analyse suppose le

on peut d'après ces rapports chercher ce qu'elle est. Par exemple étant donnée la nature de l'homme, et quelques uns de ses rapports avec Dieu, déterminer la nature de Dieu. Procédons aussi par l'analyse et la synthèse. Supposons que la nature que nous voulons déterminer soit celle qui convient le mieux à la puissance créatrice et législatrice que Dieu soit le plus propre à remplir ces deux rôles, et cherchons à quel principe nous aboutissons. Comme créateur, Dieu devait

5

Si on ne connait ni la nature ni les rapports d'une idée peut-on être conduit à la chercher? Il faut donc supposer que nous avons sur cette idée quelques vagues souvenirs sans notion distincte d'un élément de la nature ou d'un rapport précis de l'idée en question. Ce serait une situation terrible que celle de certaines idées desquelles dépendrait notre destinée se seraient montrées un instant à notre esprit pour se perdre ensuite dans l'ombre. Il nous en reste un instinct, un vague

385v

problème résolu et pour supposer le problème résolu il faut déjà en avoir une partie dans l'esprit. Je puis aussi employer la synthèse. Cherchant les rapports de la nature de Dieu avec celle de l'homme, l'analyse avait ainsi raisonné; Supposons que Dieu soit par rapport à l'homme créateur et législateur, qu'en résultera-t-il? que celui à qui l'existence et la loi auront été données par la création et la législation de

créer le mieux possible. Cependant il y a du mal dans le monde, mais j'ai supposé en même temps qu'il était législateur, ce qui lève la difficulté car sans mal possible point de législation possible. La loi ne fait qu'ordonner le bien et prévenir le mal. Je trouve donc après avoir écarté cette objection que la nature de Dieu doit être celle qui convient au rapport connu: La nature que l'on doit assigner à Dieu d'après ce rapport, l'infinie

souvenir. mais comment les retrouver Ici l'analyse est impossible puisque nous n'avons pas de données précises mais la synthèse est possible. Puisqu'une chose peut à la longue arriver dans l'esprit, nous pourrons, en partant d'un principe évident voir si un heureux hasard ne nous conduira pas à cette idée. Mais les principes simples et évidents sont nombreux. J'en prends un au hasard, je le suis et je rencontre un

Dieu, devra rester dans un rapport de filiation et de subordination avec Dieu. Cette conséquence étant vraie, j'ai pu reconnaître que l'analyse m'avait bien conduit. Voici comment aurait raisonné la synthèse : (elle chercherait d'abord un principe évident, tel que celui-ci je suppose) : ni moi, ni l'espèce humaine ne nous sommes créés. Je vois autour de moi ce genre d'existence inerte, sans mouvement, que l'on appelle la matière, et je ne saurais lui

puissance pour créer, l'infinie bonté pour bien créer, l'infinie intelligence pour créer des êtres intelligents. Ces principes étant loin d'être une ~~sup~~position devient une réalité. L'analyse m'a bien conduit. La synthèse par le même procédé qui a été employé dans la première colonne nous conduirait au même résultat.

mur. une autre route me conduit à un précipice, à la fin je trouve la bonne. Si j'avais connu une partie de l'idée jamais pris la solution analytique, j'aurais eu quelques motifs de choisir une de ces routes plutôt que les autres, mais par la synthèse je vais je ne sais où. Je vais parce qu'il faut aller. Ce n'est plus d'une recherche partielle mais d'une recherche totale qu'il s'agit. On pourrait dire contre l'exemple que nous avons pris que l'homme ne peut jamais être assez ignorant pour ne savoir pas sa nature, ni celle de Dieu au moins en partie, mais on sent qu'il ne faut pas ici chicaner sur

387v

attribuer mon existence. Si ce n'est ni moi ni la matière qui nous a créé, il faut que ce soit un être puissant et efficace, intelligent et moral, puisqu'il a créé des êtres intelligents et moraux. C'est ainsi que procède la synthèse.

l'exemple. Il suffit qu'il soit tel que l'on n'en puisse sortir par l'analyse. Il faut donc se décider à choisir entre les principes généraux : voici un principe général : Il y a quelque chose. ce quelque chose s'est-il fait lui-même ? Distinguons dans l'existence tout n'est pas identique, il y a quelque chose ici et là le moi et le non moi ; le moi s'est-il créé ? le non moi s'est-il créé ? etc. On voit la marche que nous allons suivre, et il est inutile de compléter l'argument.

La synthèse est la méthode qui a dû être employée la première.

Ainsi l'analyse est possible dans deux cas, la synthèse l'est toujours. C'est la première méthode que les hommes ont dû employer. Car dans l'origine ils se trouvaient dans le cas de la troisième colonne ne connaissant ni la nature ni les rapports des choses. Sans doute l'habitude a perpétué trop longtemps la

388v

synthèse mais au commencement elle était seule possible. De plus commencer par la synthèse c'est commencer par l'intérieur pour aller à l'extérieur. Car la plupart des principes simples, nous les trouvons en nous. Or ce qu'il y a de plus simple c'est le moi. Ce qu'il y a de plus complexe c'est la matière. Il est donc naturel que la philosophie commence par la synthèse. Si la synthèse a égaré une foule de philosophes, elle a bien conduit tous les mathématiciens de l'antiquité, qui ne connaissaient cependant pas l'analyse. Aussi admire-t-on ces hommes qui avec une méthode incomplète ont porté les mathématiques à un si haut point. C'est un des plus grands efforts du genre humain. Depuis l'analyse est intervenue dans les mathématiques, et

Pourquoi dans l'antiquité la synthèse a mieux servi les mathématiciens que les philosophes

—

389v

hommes bien inférieurs ont fait des inventions admirables. Mais pourquoi les mathématiciens ont-ils mieux réussi que les philosophes avec la synthèse ? Les uns disent que cela tient aux passions, aux équivoques de mots qui ont arrêté les philosophes, que faute d'une langue précise la science participe à l'incertitude du langage. Cependant on a déjà établi depuis trente ans au moins, qu'il ne fallait pas attribuer à cela seulement la supériorité de certitude des mathématiques, mais encore à la simplicité de leur objet. Les mathématiques marchent appuyées sur des axiomes elles tirent leur fécondité des définitions : ces définitions sont fort simples et fort évidentes ; enfin l'élément primitif sur lequel elles opèrent c'est l'unité ; elles ne font que lui ajouter ou en retrancher quelque chose. Une science si abstraite si simple a dû avoir un avantage constant elle a dû beaucoup à son langage, plus encore à la nature de son sujet.

390v

39/52

Suite de la méthode

Sujet. Nous avons parlé des cas où l'on doit employer l'analyse de ceux où l'on doit employer la synthèse, il nous faut maintenant examiner à quel genre de sciences convient chacune des deux méthodes indiquer les avantages de la synthèse et ceux de l'analyse. Enfin nous passerons de la philosophie dans l'histoire, nous examinerons l'influence morale que ces deux méthodes ont exercée, de manière à nous laisser conduire comment le génie de chaque siècle l'a déterminé à l'adoption d'une méthode, et comment l'emploi de cette méthode a contribué à son tour à modifier l'esprit humain. Ainsi nous cherchons la question logique, et nous traitons une importante question historique en cherchant comment la logique s'est rencontrée avec

391v

l'histoire, deux genres de connaissances que l'on n'est pas tenté de rapprocher. Nous continuons à nous appuyer sur M. Degerando et D. Stewart dans la question philosophique. Quant à la partie historique, il nous faudra marcher sans guide, personne ne s'en est occupé.

Analyse et synthèse appliquées à la solution de cette question. quelle doit être la gravité des peines ?

Quels sont les avantages de l'analyse et de la synthèse ? Nous tâcherons de le faire sentir par un exemple d'autant plus important que la manière dont on a traité la question qu'il renferme a singulièrement influé sur l'humanité. La voici : quelle doit être la gravité des peines ? Les plus sévères sont-elles les plus justes et les plus utiles ? Le moyen-âge qui était tout synthétique a résolu affirmativement cette question qu'il avait traitée par la synthèse. (Car il ne faut pas attribuer la solution seulement à la barbarie de mœurs de cette époque) Nous allons essayer de refaire son raisonnement et nous examinerons ensuite comment les publicistes modernes ont traité la même question par l'analyse.

En suivant cette marche nous sommes descendus d'un principe infiniment général et simple à une conclusion concrète et particulière; mais ce premier principe général pouvait conduire à bien des solutions différentes. Lorsque nous commençions notre raisonnement, bien des routes s'offraient à nous; nous pouvions choisir une bonne route, nous en avons pris une mauvaise. Si nous étions partis de l'idée de Dieu considéré comme ordonnateur de la nature sans autre passion que l'amour de l'ordre qui est sa nature, nous serions arrivés à une conclusion moins atroce, non plus à la vengeance mais à l'expiation; nous n'aurions pas demandé une expiation infinie pour une faute finie, ou si on l'eut admise infinie en durée, à cause du principe de l'éternité des peines que je n'examine pas, on ne l'eut pas donnée du moins infinie en violence et en atrocité. Nous nous sommes trompés

394 v

et cela n'est pas étonnant, puisque nous ne savions quelle route prendre. Voici comment les modernes traitent la question par l'analyse, nous allons voir que l'analyse aussi aurait pu nous conduire mal. Supposons que les peines soient cruelles on trouvera que des peines atroces ne domptent pas le mal dans les âmes, mais les rendent atroces, les effarouchent comme l'a dit Montesquieu. Le résultat ne sera donc pas utile à la société, puisque les âmes devien nent plus cruelles par la férocité des peines. Voilà une des solutions auxquelles a conduit l'analyse. Elle n'est pas précisément mauvaise, mais elle n'est qu'accessoire. Ce n'est pas la solution essentielle. Il s'agissait de voir non pas si les peines sévères étaient les plus utiles mais si elles sont les plus justes. Recommençons notre raisonne ment. Supposons que les peines

soient atroces sont-elles proportionnées aux délits? Ne peut-on pas excéder sur cette terre la gravité des délits par la gravité des supplices? ou en posant mieux la question: toute faute grave demande-t-elle de la part des hommes une punition grave? On trouvera par l'analyse qu'en supposant les peines atroces, elles surpassent de beaucoup ce que l'expiation demande et ce que la justice exige. qu'elles ne sont pas utiles à la société; qu'ainsi elles ne sont ni justes ni utiles. Il y a dans toutes les fautes une part de fatalité à laquelle nous devons des égards: frappons mais n'oublions pas que sur la détermination ont influé les circonstances extérieures, et croyons qu'il y aurait des adoucissements infinis à mettre dans les châtiments, si nous sondions tous les replis du cœur comme le fera le juge du monde à venir. Dans

396v

l'imagination ne doit pas être ici-bas sans limites.

Dangers et avantages de la synthèse.

Nous nous occupons fort peu maintenant de ces résultats, nous voulons seulement montrer comment les deux méthodes procèdent. D'abord l'analyse partant des résultats et n'admettant que les données nécessaires ne risque pas de nous conduire à des vérités étrangères à notre but, le point de départ est restreint, il ne peut conduire à des aberrations trop considérables. Mais la synthèse marche dans un chemin fort large, elle peut aller dans des directions très différentes, souvent aussi d'un principe général qui a été le point de départ de la synthèse, nous allons à des résultats frivoles et il arrive que nous nous attachons à ces résultats en proportion des soins qu'ils nous ont coûtés. Lorsqu'un grand travail nous conduit à une petite découverte, il est probable que nous tâcherons d'agrandir cette découverte, témoin Descartes, qui après beaucoup de soins ayant trouvé ce principe : "tout ce qui est dans une chose, se peut affirmer de cette chose," en fit grand bruit comme d'une invention fort heureuse, tandis

397v

que c'est une vérité évidente, puis s'efforça de tirer des raisonnements qui l'avaient conduit à ce point, d'autres principes qui ne s'y rattachaient pas.

Un autre danger vient de ce que la synthèse part d'idées simples: n'arrivera-t-il pas naturellement que quand il faudra expérimenter, observer, chose lente et pénible, on aura recours moins au fait qu'à ces idées simples qu'on a dans l'esprit et qui donnent des pressentiments mais qui n'ont pas le droit de décider sur la vérité extérieure. Nous nous reposerons sur les idées que nous avons des choses, au lieu de vérifier ces idées au dehors. La synthèse sacrifiera l'expérience aux idées qui sont son point de départ. D'un autre côté la synthèse offre bien aussi quelques autres avantages à l'expérience puisque quelquefois elle conduit à observer. ainsi au moyen-âge on s'était aperçu que les circonstances extérieures influaient sur la constitution humaine. Comme on ignorait les causes physiques de cette influence, on allait les chercher au Ciel et parmi les astres. Tout n'était pas erreur dans cette recherche; la lune influe sensiblement sur la terre on avait pressenti l'harmonie de l'univers

seulement on s'était trompé sur les relations d'un globe avec les astres. Mais une fois persuadés que nos destinées étaient écrites dans les astres on se mit à les observer pour connaître l'avenir. Ce qu'on n'aurait pas fait dans l'intérêt de la seule astronomie au moyen-âge. A cette époque on chercherait vainement le désintéressement dans la science.

Inconvénients et utilité de l'analyse —

Dans les sciences naturelles on préconise avec raison l'usage de l'analyse. Cependant ouvrons le premier livre venu de chimie ou de physique; nous verrons en tête des principes fort généraux et fort simples, par exemple l'énoncé de la loi de la pesanteur, est-ce de l'analyse? Puis par une suite de déductions on nous mène à telle ou telle expérience qui fait découvrir la loi. Je vois alors que la science est fondée sur l'analyse, mais qu'elle s'explique par la synthèse. Si l'on

399v

voulait qu'il en fût autrement, si pour l'enseigner on faisait recommencer toutes les expériences la vie d'un homme ne lui suffirait pas pour acquérir la science toute entière.

L'analyse a encore d'autres avantages. Quand une idée est formée par la synthèse, l'analyse peut venir éclairer cette idée en lui trouvant de nouveaux rapports. Lorsqu'on m'a expliqué une des lois de la nature l'électricité par exemple, après l'exposition rapide et synthétique de cette vérité on me montre quelques uns des faits au moyen desquels on s'est élevé à l'idée générale on me fait apercevoir, par l'analyse des faits que la synthèse ~~les~~ ne me montrait que confusément, et que peut-être je n'avais pas soupçonnés.

Remarques de D. Stewart sur le sens

D. Stewart a dit et avec raison qu'il y avait une distinction importante à faire (221) elle modifie le sens que

40/2

Des mots analyse et synthèse.

Mr Degerando donne aux mots analyse et synthèse. Dans les sciences naturelles, dit-il, l'objet qu'on propose à notre étude est un tout composé, et c'est à ce composé qu'on applique l'analyse. On n'a pas besoin de dire: Supposons que telle chose soit; la chose est je l'ai devant les yeux et au lieu de creuser une hypothèse, c'est un corps que nous creusons et quand on a analysé plusieurs cas différents on en tire une loi qui mène à de nouveaux faits, il nous suffit de rappeler ici l'exemple d'induction que nous avons donné, dans lequel ayant conclu que tous les corps tombent, après n'avoir vu tomber que des minéraux et des végétaux nous avons découvert que les animaux aussi étaient soumis à la loi de pesanteur. La loi ici me donne un fait nouveau que je n'avais pas observé au point de départ. De sorte que dans ce genre

La Synthèse dépasse quelquefois l'analyse

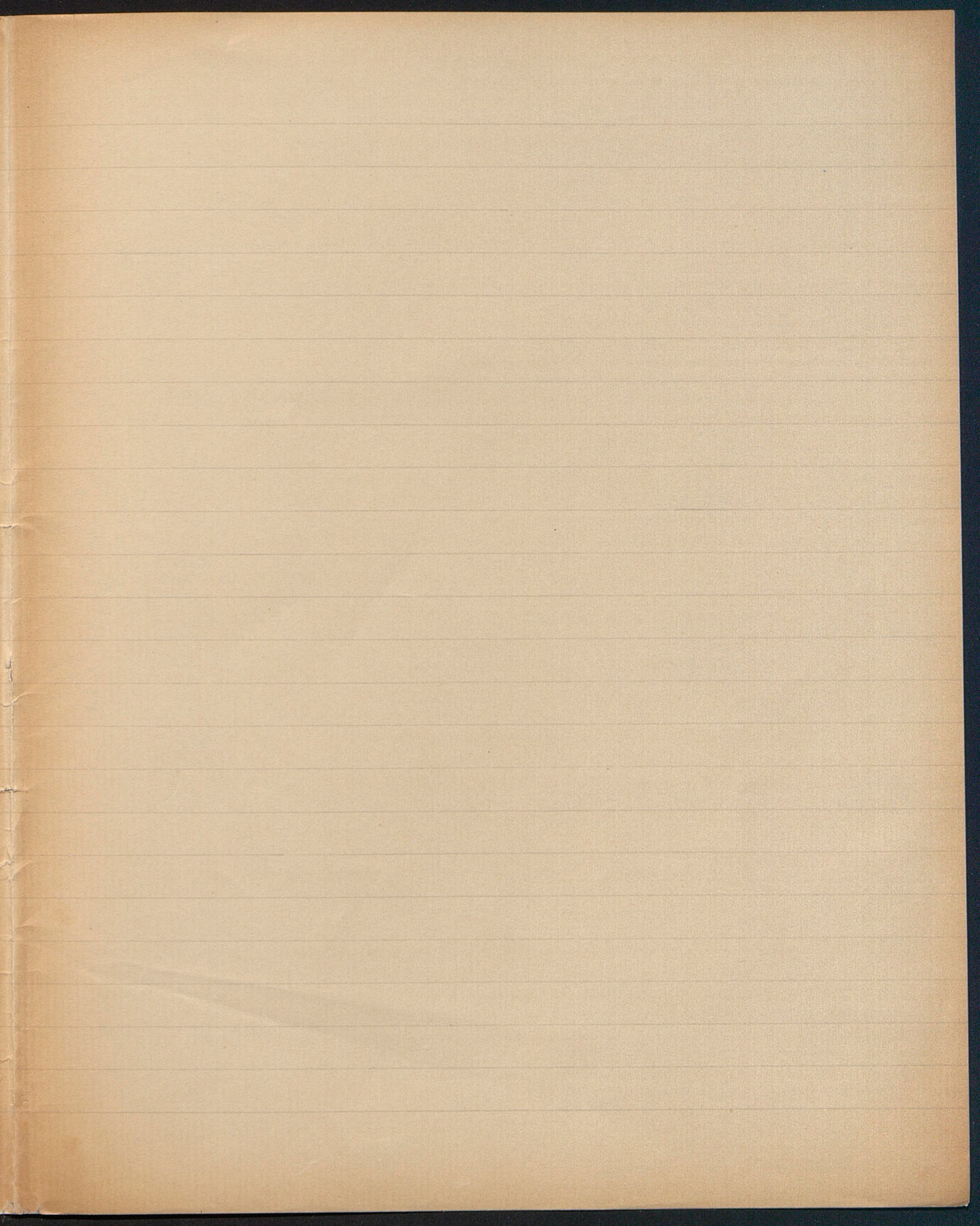
de sciences dans les sciences naturelles et dans les sciences mixtes (on peut diviser les sciences en trois classes: 1° sciences de simple

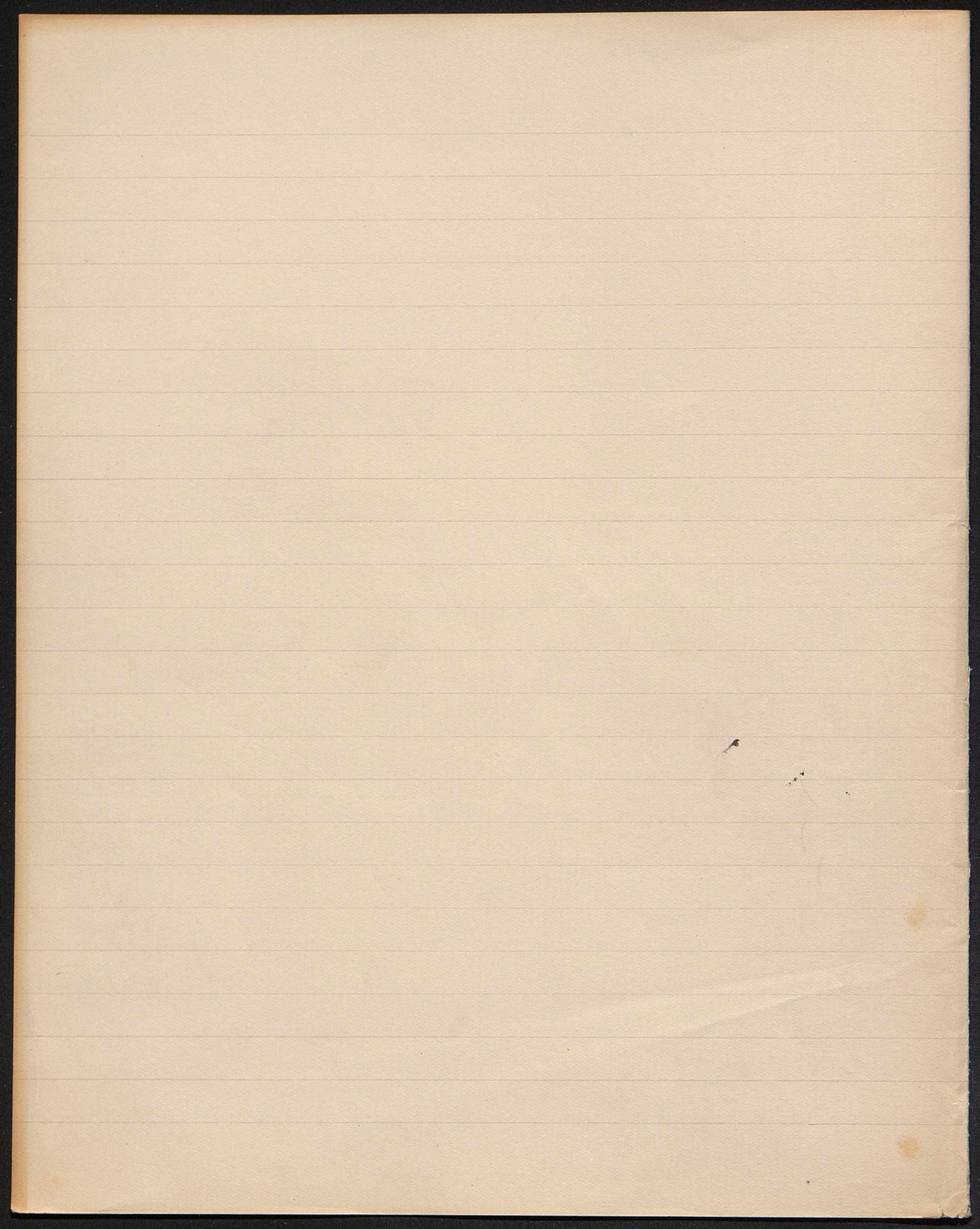
401v

observation. par exemple, la minéralogie, la botanique; 2° sciences mixtes, c'est à dire sciences où des faits l'on tire des raisonnements, par exemple, la physique, 3° les sciences abstraites ou hypothétiques, par exemple les mathématiques.) La synthèse n'est pas seulement la preuve de l'analyse, elle y ajoute encore. En mathématiques c'est tout le contraire, la synthèse n'est que la preuve de l'analyse, comme l'addition n'est que la preuve de la soustraction et réciproquement. Ainsi l'analyse et la synthèse sont deux parties opposées d'une même opération. Mais dans les sciences empiriques, la synthèse peut dépasser l'analyse sans donner dans les derniers résultats plus de faits que ceux dont on est parti.

Caractère moral des deux méthodes

Nous allons maintenant nous occuper du caractère moral des deux méthodes. Mais comment une méthode peut-elle avoir un caractère moral? Nous voulons dire qu'elles sont propres à donner telle ou telle habitude. D'abord la synthèse et même l'analyse rendent présomptueux. l'analyse parceque partant de données étroites, elle a plus de chances d'arriver la synthèse parce que partant souvent d'un principe général elle ouvre un vaste champ aux découvertes et élève l'esprit.





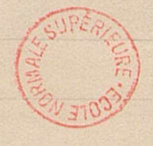
16

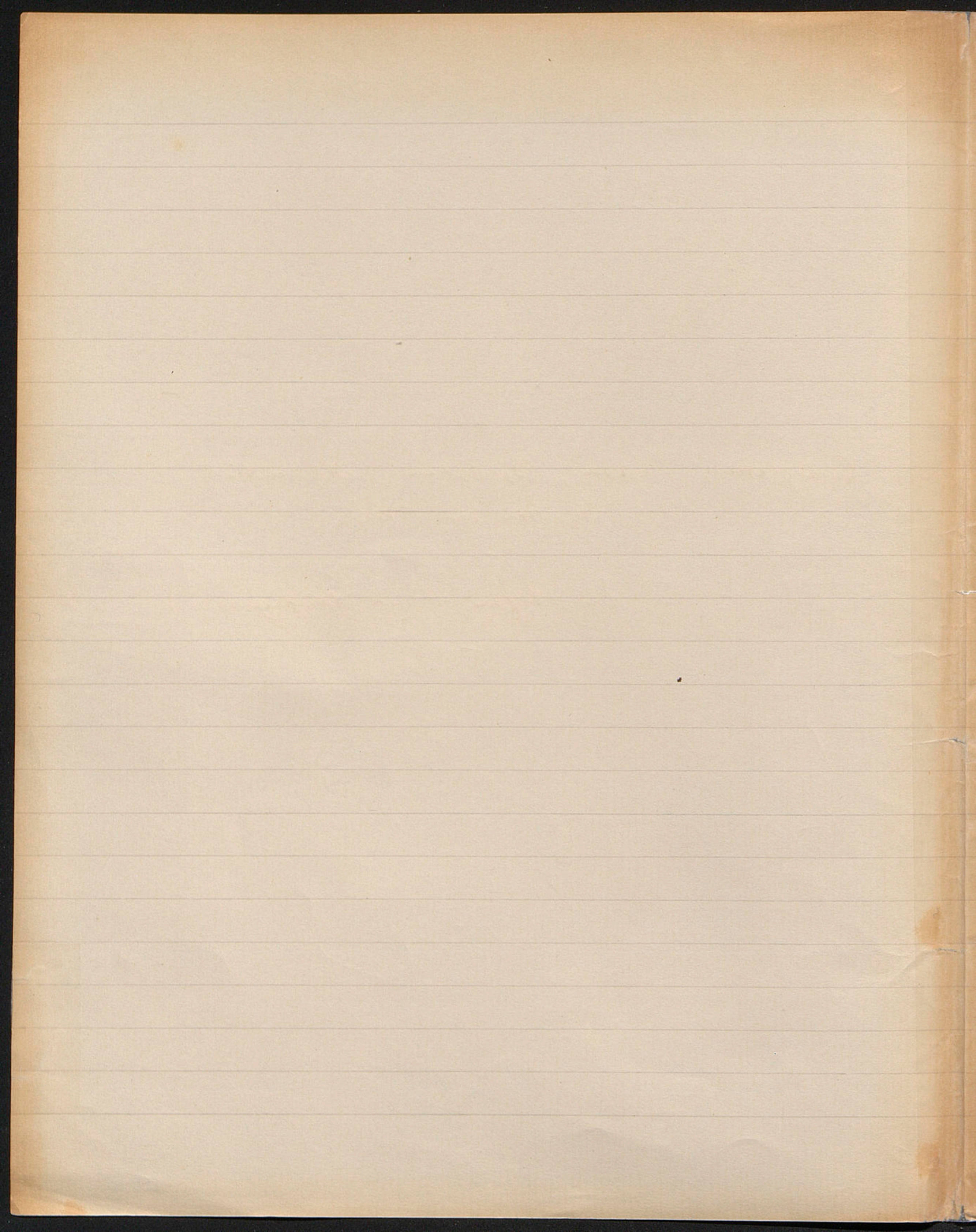
Quinzième, Seizième, Dix-septième, Dix-huitième
et Dix-neuvième Leçon.

—

Des Signes et du Langage

—





Jusqu'ici nous avons suivi assez fidèlement les esquisses de D. Stewart. aujourd'hui nous allons passer les deux paragraphes sur les deux évidences p. arriver sur le champ du langage. Comme à l'évidence intuitive, on rattache généralement les lois générales de croyance qui nous dominent, comme elles sont le grand objet de la logique & son couronnement, nous réserverons l'évidence intuitive p. la fin de notre cours où nous ferons aussi une rapide analyse de la doctrine de Kante.

Sujet de la leçon.

Nous n'avons rien à dire sur l'évidence déductive. D. Stew. y a consacré deux § admirables, où il établit qu'il n'y a pas une évidence particulière p. le raisonnement.

Quant à son chapitre sur les facultés que développe chaque genre d'études, il se termine par des aperçus sur le goût que nous avons donnés en parlant de l'imagination et commence par des considérations qui exigeraient de nous une bien grande universalité.

Définition des signes. —

Nous arrivons donc à la XIème question du langage. Plus tard nous parlerons des motifs de nos jugements & particulièrement de ces croyances inhérentes à la nature humaine.

Exprimant en 2 mots ce que D. Stew. n'a pas dit clairement en 10 lignes, nous disons que les signes sont les instruments de la pensée & du langage, des moyens d'agrandir la science, des moyens de la communiquer.

Comment usons-nous des signes? Comment sont-ils utiles? Sur la partie élémentaire de cette question, il faut lire le 2^{d}. livre des leçons de philosophie, page 345–398. M. Laromiguière traite ce sujet en deux leçons qui sont des chefs-d'œuvre de goût, de grâce & de clarté.

Nous allons parler de la formation des idées par les signes, & ensuite, si nous le pouvons, de l'influence des signes.

Formation des idées par les signes.

On abstrait par les sens les qualités des objets sensibles; mais si l'on veut abstraire des choses qui ne se voient ni ne se touchent, comment avoir prise sur elles. Comment d'invisibles, d'intangibles qu'elles sont, pourrons nous les rendre saisissables par les sens. Il faut un signe qui frappe mes yeux ou mes oreilles p. me donner cette idée. Ici le langage est d'une utilité indispensable. Ainsi beaucoup d'idées abstraites ne s'acquièrent qu'au moyen du langage. Le langage est d'ailleurs un secours p. l'intelligence & la mémoire. Les idées sont plus ou moins générales selon qu'elles comprennent un nombre plus ou moins grand d'individualités, mais une idée abstraite est-elle toujours une idée générale? Non. ainsi l'enfant qui voit une pomme en tire l'idée abstraite et particulière de la couleur rouge. lorsqu'il aura vu plusieurs objets de la même couleur, il en tirera l'idée générale de couleur rouge. Or on voit que toute collection d'idées réunies sous un signe a besoin de ce signe p. être exprimée. Il en est de même de ce qu'on nomme idée complexe. lorsque par le mot homme, je veux désigner l'ensemble des qualités communes aux individus de l'espèce humaine, j'exprime une idée générale. lorsque je veux désigner par ce même mot la réunion de l'âme & du corps, c'est une idée complexe. L'âme n'est pas saisissable

4 v

aux sens, le langage est nécessaire p. en exprimer l'idée. Il faut lire le développement de toutes ces vérités dans M. La Romiguière.

Passons à l'influence des signes sur les idées. Nous prend la substance du grand ouvrage de M. Dégérando sur les signes.

Influence des signes sur les idées, exagérée par Condillac. —

L'influence des signes sur la pensée est immense; autant le génie des peuples a modifié le langage, autant le langage a réagi sur les peuples, en sorte que la 1/2 de l'histoire de l'esprit humain se rapporte à l'influence, à la réaction des signes sur la pensée humaine. Condillac a été plus loin. Il a dit que toutes nos erreurs s'expliquent par l'imperfection des signes, que si la langue et. bien faite la science serait bien faite, qu'avec une langue bien faite l'intelligence serait parfaite. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans son enthousiasme, il n'a pas vu combien après s'être tant moqué des scholastiques, il se rapprochait de leur opinion. En effet les scholastiques disaient que toutes nos erreurs viennent de vice de nos raisonnements; or pas de raisonnements sans les signes.

[illegible] restreinte par M. Dégérando. —

Il fallait restreindre les opinions de Condillac. M. Dégérando l'a fait dans son ouvrage dont l'ensemble n'est pas bien lié; mais dont les parties sont admirablement traitées. Les 3 derniers volumes valent mieux que le 1er. Il a fait connaître quels sont dans toutes les sciences les moyens de progrès, afin de voir ce qui s'en rapporte aux signes. De ce travail il est résulté un inventaire complet des méthodes scientifiques. M. Dégérando n'a pas dit, comme on l'a fait jusqu'à lui, qu'on ne pensait que parce qu'on parlait, que tous les progrès de la science tenaient aux progrès du langage. Il a dit avec raison: sans le langage nous aurions encore des pensées; les progrès de la science ne sont pas tous attachés aux progrès du langage; c'est beaucoup, et cependant ce n'est pas assez. M. Dégérando aurait pu ajouter qu'antérieurement au langage, il fallait qu'il y eût dans l'esprit une puissance créatrice du langage; que l'homme pensait à l'aide des signes, mais qu'il a. des signes parce qu'il av. pensé. Il aurait dû exprimer plus nettement cette vérité. Car l'opinion de Condillac a de terribles inconvénients. Si en ôtant à l'homme le langage, on lui ôte aussi la pensée, voilà la science établie sur une base toute extérieure. Puis Condillac après avoir dit que l'homme ne pense pas sans les signes, dit que les signes sont d'invention humaine. L'absurdité est manifeste.

34 — 308

M. De Bonald plus conséquent que Condillac dans son opinion sur l'origine du langage. —

M. De Bonald qui pense, comme Condillac, que toute science repose sur le langage, a été plus raisonnable. Il ne fait pas venir le langage de l'invention humaine, puisque cette invention ne s'exerce qu'au moyen du langage; il suppose p. le langage une révélation précédente. Si l'homme n'a point d'intelligence sans les signes, il faut qu'une révélation lui ait donné les signes. C'est l'opinion la plus vraisemblable dans ce système. Rousseau s'est aussi rapproché de l'opinion de M. De Bonald. Il dit que p. faire une langue, il en faut une autre, il faut des conventions entre les hommes; mais cela n'est pas nécessaire.

Objection contre cette opinion. —

Mettez ensemble deux hommes qui ne parlent point, au bout de quelques jours ils auront un langage commun. Pourquoi? 2 hommes qui ont les mêmes organes, qui ont les mêmes facultés, les mêmes besoins, qui se ressemblent en tout, n'exprimeraient-ils pas leurs pensées par les mêmes signes naturels? Dieu trouva à créé le langage

B

en ce sens qu'il a donné à toute homme les mêmes facultés. Et nous voyons un symbole dans les paroles de l'Écriture. L'Éternel ne pouvait pas ne pas être symbolique. Car en lisant ces faits, l'était en les paroles de l'Orient devait parler une langue intelligible à eux. Nous croyons donc qu'il y a qq. chose d'antérieur et de supérieur aux signes, c'est l'intelligence, c'est la personnalité humaine qui les a créés. L'invention des signes est divine mais divine par l'intermédiaire de l'homme comme tout ce qui se passe dans le monde moral. M. Dégérando aurait dû dire que pour les signes il y a une force personnelle qui les a créés. Mais voyons le résumé qu'il a fait en 3 ou 4 pages de son ouvrage sur l'influence des signes. Nous allons les lire en les commentant.

Résumé de l'ouvrage de M. Dégérando sur les signes; influence directe et indirecte des signes sur la pensée.

« Nous avons distingué dans les signes deux espèces d'influences sur la pensée; ~~de~~ l'une directe qui résulte de leur liaison aux opérations de leur esprit; l'autre indirecte qui résulte du rapport qu'ils ont au développement de nos facultés. »

Nous allons donner des ex. de ces deux influences. Si l'on parle de l'amour et de l'amitié, leurs rapports apparaîtront plus clairement si l'on dit en latin amor, amicitia, que si l'on dit en anglais love, friendship, or la pensée est mieux aidée dans une langue où des signes semblables désignent des choses semblables. Voilà l'influence directe.

Il est clair que dans une langue extrêmement riche, variée et flexible, comme le grec, les hommes se servant plus facilement d'un instrument si souple, cultiveront la poésie et l'éloquence avec plus de succès que ceux qui se servent d'une langue rude, peu sonore et peu flexible. Ainsi la poésie et l'éloquence seront plus populaires en Grèce qu'en Angleterre où l'on parle une langue dont on distingue à peine les sons, qui glisse sur les syllabes et qui vit de contractions. Je sais qu'en cela, il faut aussi tenir compte de la race, du climat, etc.; mais enfin les langues y sont pr. beaucoup.

« qq. perfection qu'on puisse donner au système de nos signes, ils n'exerceraient jamais une influence égale sur toutes les branches de nos connaissances. Leur influence ne serait jamais assez puissante sur aucune de nos connaissances pour en écarter toutes les erreurs et nous conduire toujours à la vérité. »

Les signes ne font pas toute la science. Si les chimistes ou les physiciens se trompent, c'est par défaut d'attention ou de persévérance. Les signes n'y sont pr. rien. En quoi le physicien qui observe mal, peut-il accuser les signes?

« Les raisonnements abstraits sont les seules opérations de l'esprit auxquelles les signes institués se lient d'une manière immédiate et essentielle. »

À peine est-il besoin de rappeler la différence des signes naturels et des signes institués. La figure carrée d'une table est un signe naturel; le nom table qu'on lui a donné est un signe institué. C'est un produit de notre volonté. Le premier signe en est tout à fait indépendant.

« Les sciences abstraites seront donc celles de toutes sur lesquelles l'influence des signes sera le plus sensible. »

Nous avons dit tout l'avantage que tirent les mathématiques

de la simplicité de leurs signes, si elles peuvent se servir de signes si simples, c'est que ce sont des sciences abstraites qui opèrent sur des élémens très abstraits, sur l'unité. Dans les sciences mixtes, où il y a raisonnement & observation, les signes influeront sur la partie raisonnée. ~~Dans~~ les sciences de pure observation, comme la minéralogie, la botanique, leur influence sera presque nulle.

» L'influence indirecte des signes s'exerce à la fois sur l'attention, la réflexion, l'imagination & la mémoire. Ils soutiennent la mémoire par leurs classifications, l'imagination par les combinaisons, l'attention par leur analogie & leur fixité. Enfin ils aident la réflexion en isolant, pour les mieux observer, les modifications de la pensée. »

Dès qu'on a découvert un métal on le nomme, et la mémoire est aidée. Ainsi voilà le platine. S'il se trouvait au milieu d'une collection de minéraux, on n'aurait pas besoin de le nommer, on le montrerait, mais comme on ne l'a pas toujours en face, il faut bien lui donner un nom si on veut en parler.

On connait la forme monstrueuse que les poetes désignent par le nom de griffon. Imaginons quel serait le tourment des poetes s'il fallait en parler, s'ils se trouvaient sans cesse obligés de le décrire & d'employer une paraphrase. L'imagination aurait été refroidie. Elle est soutenue par l'emploi d'un signe simple qui ne l'arrête pas un instant.

L'analogie des signes ~~avec~~ avec les pensées (amor, amicitia) soutient l'attention; nous l'avons déjà montré, il en est de même de la fixité, c. à d. de la permanence d'un mot dans la même signification. Si dans un raisonnement on prend 3 fois le même mot dans 3 sens différens, l'attention sera mise à une rude épreuve.

Les phénomènes si rapides & si multipliés, de la pensée paraissent se confondre & se refuser à une étude attentive. Grâce au signe par lequel je désigne un de ces phénomènes je puis l'isoler, le considérer à part, en faire un objet unique d'observation. —

Nous avons lu dans le résumé du livre de M. Dégérando,
ce qui concernait l'influence des signes dans les sciences d'observation, nous
allons développer ces remarques avant de passer à l'influence des signes sur les
sciences abstraites.

Sources d'erreur dans les sciences d'observation. —

Dans les sciences d'observation, faut-il ne reconnaître qu'une source
d'erreur, l'imperfection des signes? Non: souvent l'erreur vient de l'illusion de
nos sens; l'or et le souffre sont jaunes; il est probable qu'on a commencé
par les rapporter à la même classe. Dans le commencement de la science on
établit des classifications sur les signes naturels qui nous sont transmis
par les sens. Les signes artificiels n'y entrent pas encore: on ne saurait donc
leur attribuer les nombreuses erreurs qui marquèrent les premiers pas
des sciences d'observation. Ajoutez-y la précipitation de nos jugemens,
à laquelle on n'accusera pas les signes de contribuer en aucune
manière.

Deux moyens de les faire avancer. —

Quelle est maintenant l'influence des signes sur ces sciences?
Il est deux moyens de les faire avancer: bien observer, bien classer;
comme on n'observe pas avec des signes, cette question nous est étrangère
bien que M. Dégérando l'ait traitée fort au long; mais comme
on ne classe jamais qu'au moyen des signes, nous devons nous
occuper des classifications & en donner la théorie.

Classifications artificielles & naturelles. —

Et d'abord la division la plus générale entre les classifications
est celle qu'on établit entre les classifications artificielles & les classifications
naturelles. Par ex. si j'ai à distribuer dans une bibliothèque des
livres dont la langue m'est inconnue, et que je les range d'après leur
format, ce sera une classification artificielle. Si j'en avais connu
la langue et que je les eusse distribués d'après les matières qu'ils
traitaient, c'eut été une classification naturelle.

Les deux systèmes de classifications sont également variés. —

M. Dégérando prétend que le système des classifications naturelles
est un, que celui des artificielles est essentiellement varié. Ainsi j'aurais pu en
rangeant ma bibliothèque d'après une classification artificielle, mettre ensemble
les grands livres ou les livres de même valeur; mais n'aurais-je pas aussi à
choisir entre plusieurs classifications naturelles? un philosophe les aura [illegible]
classés d'après leurs objets, un philologue d'après l'âge de leur langue, l'époque
où ils ont été écrits. ces deux classifications seraient également naturelles.

Classification des minéraux. —

Prenons un ex. dans la minéralogie. Le génie qui a imprimé à cette
science la marche la plus rapide et qui a entraîné l'Europe &
l'Allemagne dans le mouvement de son esprit, c'est Werner. Il a fait
une classification des minéraux très complète. Il se règle sur toute les
apparences extérieures qu'ils présentent, la forme, l'odeur, la saveur,
la couleur &c. Cette classification toute extérieure, av. en outre le
défaut d'être fort compliquée; Werner reconnaissait 54 couleurs
21 genres de fractures; il fallait une mémoire & une attention
prodigieuse. Il arrivait encore que des pierres précieuses se
trouvaient dans la même classe que le phosphate de chaux à cause
de la ressemblance de couleur. A cette classification artificielle, en
succéda une autre. Romé Delisle découvrit qu'en brisant un
minéral cristallisé, on obtenait une suite de figures géométriques,
& que la dernière de ces formes, ét. invariablement la même dans les
minéraux de même espèce. Passé cette forme, il n'y en a plus de
géométriques. Ce fut le principe d'une classification nouvelle & très simple.
Haüy l'a étendue et a donné à la minéralogie la forme d'une
science. La classification de Werner est artificielle, & celle-ci
naturelle. On a découvert depuis que les noyaux des minéraux
qui sont analogues entre eux par la forme, le sont aussi par
les propriétés chimiques & médicales; ce qui prouve encore
pour la nouvelle classification.

Des plantes.-

C N

Voici un ex. tiré de la botanique. Au siècle de Louis 14, Tournefort le 1er qui essaya une classification dans cette science, ne fit attention qu'à la forme de la corolle et au nombre des pétales. C'est déjà qq. ch. que d'avoir pensé à la fleur. Le grand Linnée dans le siècle suivant, fit attention aux organes de la génération, aux étamines, aux pistils, et d'après leur nombre il classa les plantes. Enfin Jussieu les classa d'après la forme de leurs embryons et leur mode de reproduction, classification tout à fait naturelle.

Avantages des 2 sortes de classifications.-

Ces ex. donnés, nous pouvons passer à la théorie. Quels sont les avantages de deux sortes de classifications ? Il faut reconnaître aux classifications artificielles l'avantage d'avoir préparé les autres. Grâce à elles, ceux qui ne savent point apprennent plus aisément. A l'origine d'une science, lorsqu'on n'en connaît pas encore de lois précises, c'est déjà beaucoup de pouvoir réunir les faits au moyen d'une classification quelconque, de montrer plus commodément, de retrouver les faits dans les classes où on les a mis. 2° Les faits ainsi classés ayant une place telle quelle dans la science, on les a plus présents à l'esprit, et l'on devient plus capable de les comparer entre eux. 3° Plus on les aura comparés, plus on sera capable de trouver la classification naturelle.

Conditions que doit remplir une bonne classification artificielle.-

Quelles sont les conditions qu'une classification artificielle doit remplir, pour tenir lieu, au moins pendant qq. temps d'une classification naturelle. D'abord p. déterminer un genre de phénomènes, il faut un caractère marqué qui n'appartienne qu'à ce genre. Tournefort rangeait parmi les trèfles les plantes à cinq feuilles. Le caractère était mal choisi, puis qu'il ne représentait pas dans toute l'espèce. La 2me condition c'est que la classification soit fondée sur les caractères les plus importants des objets ; si l'on prend p. signe une qualité d'un intérêt secondaire, il y a tout à parier que les classifications s'éloigneront beaucoup de celles de la nature. Il faut donc que le signe choisi soit très caractéristique. La 3me condition, c'est que le signe choisi rappelle d'une manière simple et uniforme les caractères sur lesquels on fonde les différens degrés de classification. Ainsi rien de plus simple dans tous les degrés que le 1er système de botanique dont nous avons parlé.

Ajoutons que pour que ces signes soient commodes p. nous, ils doivent être sensibles, apparents, capables de frapper l'attention et la mémoire. Il faut en outre qu'ils soient simples, que les divisions et les subdivisions ne soient pas multipliées à l'infini, au point de fatiguer l'attention et d'épuiser la mémoire.

Passons aux classifications naturelles : celles-ci ont tous les avantages des artificielles et à un plus haut degré ; ce sont les seules qui aient des caractères vraiment simples, des caractères vraiment invariables. Ainsi dans la classification d'Haüy, un petit nombre de figures géométriques renferme toute la science. Mais ce qui rend surtout ces classifications plus utiles, c'est que dans la nature il s'établit une liaison étroite entre les caractères extérieurs et les lois intérieures des objets. Ainsi dans la méthode d'Haüy, nous avons vu les cristaux de noyau analogue posséder les mêmes propriétés chimiques.

Conséquences.-

De tout ceci on peut tirer plusieurs conclusions importantes : 1° toute science d'observation tend par elle même à obtenir une méthode naturelle ; mais elle commence par en avoir une artificielle qui la conduit à l'autre. 2° la classification naturelle n'peut être découverte que lorsque la science est déjà très avancée. 3° Tant qu'il reste un vide dans l'observation, il doit rester aussi du vide, des lacunes dans une classification naturelle. Ainsi plus la science est parfaite, plus la classification est naturelle et complète.

Dr

Il ne faut donc pas dire que la perfection d'une science dépend de la perfection de sa classification, mais que la perfection de la classification dépend de celle de la science.

Application à la question des signes.—

Examinons maintenant plus positivement en quoi ceci tient à la question des signes. Si, comme Condillac, nous appelons langue d'une science, l'ensemble des signes naturels qui détermine la classification de cette science et sa méthode, nous ne devons pas avec lui qu'il suffit de bien faire une langue pour avoir une science bien faite, mais qu'une langue bien faite suppose une science avancée; nous dirons que le grand art de perfectionner une science consiste non à faire d'abord la meilleure langue, mais les meilleures observations, puis à adopter la meilleure langue, celle qui convient le mieux aux observations que l'on a faites. Ceci nous mettra en garde contre des observations qu'on trouve dans les disciples de Condillac qui ont cependant renoncé à sa doctrine.

La perfection de la langue d'une science suppose la perfection de la science.—

S'il est vrai que mieux la langue est faite, mieux en l'interprétant on peut apprendre la science, nous irions de la langue aux phénomènes, &c. à des phénomènes dont nous n'avons pas l'idée. Mais il n'en va pas ainsi. Il faut qu'à l'aide de nos facultés nous nommions et nous classions les phénomènes de la nature, que nous les ayons observés avant de les nommer et de les classer.

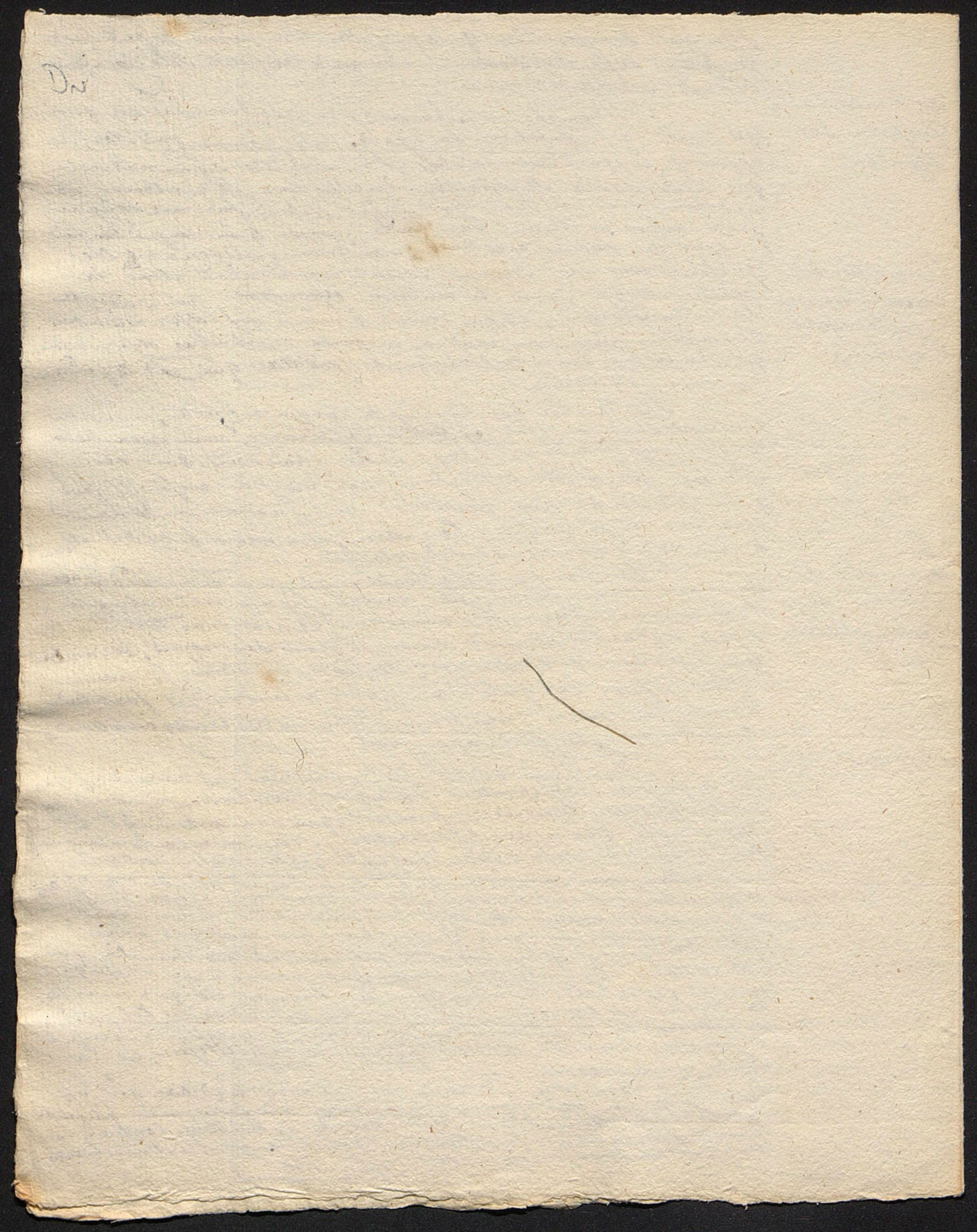
Nécessité de l'emploi des signes institués.

Enfin dans ces classifications que nous avons indiquées nous nous sommes fondés sur certains signes naturels qui s'impriment dans notre mémoire. Ce n'est pas tout: à ces signes naturels il faut encore donner des noms, des mots qui se parlent & s'écrivent, des signes institués; si nous voulons fixer la figure dans notre mémoire, il faut lui donner un nom; nous l'avons dans notre imagination; mais nous ne la garderions pas.

Résumé.—

Nous avons voulu nous occuper de l'influence des signes sur les sciences d'observation seulement; nous avons pris deux exemples de classification tirés de ces sciences, qui nous ont aidés à établir notre théorie des classifications. Nous en avons distingué deux espèces, les classifications naturelles, et les classifications artificielles; nous avons vu qu'à toutes les avantages des classifications artificielles, les classifications naturelles joignent celui d'établir des rapports entre les caractères extérieurs des objets et les lois intimes de leur nature. Ainsi les propriétés chimiques des cristaux sont analogues à leurs propriétés géométriques. C'est alors qu'on arrive à cette divination qui sur certains signes extérieurs nous fait passer à des choses que nous ne voyons pas. De même dans les sciences politiques connaissant la langue, la littérature et l'apparence extérieure de tel peuple on déduira la mesure de bonheur, de liberté, de croyance religieuse de ce peuple dont nous ne connaissons ni la politesse, ni la religion, ni les mœurs.

Enfin nous n'avons pas cru avec Condillac qu'il suffit d'une langue bien faite pour avoir une science bien faite, mais qu'il fallait d'abord bien observer, puis adopter ensuite la meilleure langue. La science précède la langue; cependant une bonne langue contribue beaucoup au perfectionnement de la science.



17.

Nous devons achever ce que nous avions à dire de l'influence des
signes sur les questions de faits & parler de cette influence sur les
questions abstraites.

Réflexions sur l'heureuse tentative de Lavoisier.—

Nos pères ont assisté à une tentative bien grande et bien hardie,
celle de donner une langue philosophique à une science, une langue
parfaitement analogique, qui partant d'un petit nombre d'élemens simples
en format des combinaisons nombreuses et variées. Cette tentative a
été faite dans la Chimie. Lavoisier, au moment où ses découvertes
venaient de simplifier la science, conçut le projet d'en simplifier aussi
la langue, de sorte que cette langue représentât non seulement les
phénomènes, mais encore leur enchaînement, c'est-à-dire la systématisation
de la science. Cette langue a depuis subi plusieurs altérations. On y a
remarqué qq. impropriétés de termes, quelques défauts d'analogie.
Cependant la gloire d'une telle entreprise tentée par Lavoisier
et Guyton-Morveau, n'en est pas moins grande & immortelle.
En effet la langue des science expérimentales se forme comme la
science elle-même par une suite d'observations de détail, de
découvertes partielles; tantôt l'inventeur donne son nom à sa découverte;
tantôt ce nom rappelle seulement une propriété médicale, un des usages
individuels d'une substance nouvelle qui aura été découverte; qqf.
il rappellera une circonstance accidentelle qui aura accompagné les
premières expériences. On aura plutôt égard à qq. particularité
capable de frapper qu'aux propriétés essentielles de la chose.
Ce défaut se fait surtout ~~sentir~~ vivement sentir dans la nomenclature
de l'ancienne chimie. On pourrait ~~en~~ dire autant d'un grand nombre
d'autres sciences dans lesquelles beaucoup d'expressions ne paraissent pas être dictées
par une vue bien philosophique des choses, et il serait à désirer qu'on
put leur donner une langue qui représentât l'enchaînement naturel des
faits. Ce serait déjà un grand effort que de faire cette langue; c'en serait
un plus grand encore que de la faire adopter. On ne soupçonne pas toute la
puissance que les signes ont sur les hommes, et avec quelle ténacité
ils s'y attachent, lorsqu'ils sont familiarisés avec eux par une longue
habitude. On a vu des révolutions se continuer, lorsqu'elles n'av. plus
d'autres prétextes que des noms. Ainsi après les querelles du sacerdoce
& de l'empire, on s'égorgeait p. le nom de Guelfes & de Gibelins,
lorsque les idées attachées à ce mot c. à d. cessé d'exister.—

P. qu'une langue nouvelle soit adoptée il faut que celui qui
la crée en impose à l'admiration publique par qq. grande
découverte qui fasse taire la jalousie, et donne lieu aux amis
du passé d'espérer bien de l'avenir. Il fallait tout l'éclat de la découverte
de Lavoisier p. faire adopter sa nomenclature; Le droit de donner une
langue à la science est donc ordinairement réservé à celui qui l'agrandit
par qq. découverte brillante & utile. Ici se confirme encore ce que nous
avons dit que si la langue accélère les progrès de la science, elle a
besoin elle même d'être amenée par le perfectionnement de la science.

quatre sortes d'erreurs dans les sciences morales indépendantes de l'imperfection du langage.—

Dans les sciences morales telles que la politique, indépendamment des erreurs qui proviennent de l'imperfection du langage,
il y en a plusieurs autres. 1° Les préjugés irraisonnés: ainsi bien
que dans ce moment les publicistes s'accordent à demander l'abolition
de la peine de mort, il se passera bien des années avant que les empire
des anciennes idées permette cette innovation. On peut en dire autant de la
contrainte par corps. 2° Les erreurs qui résultent des difficultés que présente
la recherche du vrai. Prenons le moindre problème médical et voyons
combien il est complexe. Un dérangement d'organes se manifeste par
des symptômes extérieurs. Auquel des différens principes qui entrent
dans l'organisation de l'homme doit se rapporter ce dérangement?

Dans la simple détermination de la nature du mal que
d'erreurs possibles ! les difficultés ne seront pas moindres lorsqu'il
s'agira de la guérison : pour l'opérer il faudra chercher entre mille
substances celle qui convient au mal. Ensuite comment appliquer
le remède ? ajoutez les précautions à prendre p. guérir à propos. Une substance
bonne en elle-même, qui guérirait le mal, mais si précipitamment
qu'elle ébranlerait toute la machine, pourrait donner lieu à un nouveau
mal plus terrible encore. Les problèmes de la politique sont encore plus
compliqués, comme ils sont plus importans ; le mauvais médecin fait
périr un individu ; le mauvais politique fait endurer de longues souffrances
à une population tout entière. 3° une 3me source d'erreur est la faiblesse
des probabilités et la difficulté d'en faire une évaluation précise. On peut calculer
les probabilités d'un coup de dés, parce que l'élément est simple ; mais en politique
combien n'est-il pas difficile d'obtenir un résultat précis ? Prenons une
question assez simple, la longévité possible d'un homme. Si l'on prend
p. base un état de 30 millions d'hommes & que, calculant la longueur
de toutes les vies, on divise le total, la moyenne sera de 25 ans de vie
probable p. un individu de 25 ans. mais si l'on veut déterminer
d'une manière plus précise, comparer la longévité probable de tel ou
tel quartier d'une même ville, le problème devient très complexe. à
Paris le quartier où l'on vit le plus longtemps, c'est celui du Roule
dans la chaussée d'Antin ; celui où l'on vit le moins, c'est le
faubourg St. Marceau. que conclure de là ? La 1re induction
qui se présente, c'est que l'un des quartiers est sain, et que
l'autre ne l'est pas. C'est vrai. mais on a pas remarqué
que les habitans du 1er endroit sont plus riches que ceux de
l'autre, & peuvent par conséquent donner plus de soins
à leur santé. mais ce n'est pas tout. Les statisticiens ont
oublié un élément essentiel p. la solution du problème. On aura
beau élargir les rues, adoucir la misère, la mortalité sera
encore plus grande dans le faubourg St. Marceau. On n'a pas
songé qu'il y a plus de gens âgés dans celui-ci. à mesure
que les hommes ne peuvent plus soutenir les fatigues de leur
profession, ils cherchent en s'éloignant des affaires les
quartiers où le logement est au plus bas prix. le faubourg
St. Marceau est de ce nombre, il ne faut donc pas s'étonner
que la mortalité y soit plus grande.

Ainsi dans les sciences mixtes nous reconnaissons
4 sources d'erreur indépendantes de l'imperfection du
langage. Cette imperfection n'en joue pas moins un très
grand rôle dans les causes de nos erreurs. Ainsi dans la
langue des esprits, sur les idées, qu'on a d'abord désignées
par le nom d'images, peu à peu on s'aperçut que les idées
n'ét. pas des images ; que ce mot ne convenait proprement
à aucune idée ; que les idées ét. des actes de l'esprit. Le
seul mot image à cause des méprises fâcheuses
a retardé la marche de la psychologie.

Mais c'est surtout dans les sciences abstraites
que l'imperfection du langage conduit souvent à l'erreur.
Ici nous trouverons beaucoup de développemens un peu longs

dans le 4me vol. de M. Degérando. Nous le suivrons pas à pas en donnant des exemples. Il n'en a pas donné assez. On peut se tromper de 3 manières dans les sciences abstraites. 1° Dans la forme du raisonnement, c. à. d. dans la comparaison des idées. C'est à cette erreur que prétendait remédier toute la vieille théorie du syllogisme. 2° dans la liaison des idées aux signes. Par ex. quand on emploie des mots équivoques, les signes ne sont pas bien liés aux idées. 3° Dans la comparaison des signes entre eux c. à. d. quand dans une proposition on peut mettre ensemble des signes qui ne se conviennent pas.

Rapports des formes grammaticales avec les règles du raisonnement. =

Avant d'entamer ce vaste sujet nous remarquerons que les formes grammaticales peuvent avoir et ont ordinairement des rapports plus ou moins directs aux règles du raisonnement. Elles le favorisent ou le gênent. Telle langue prête moins à l'équivoque, telle langue y prête plus. Prenons un ex. dans la langue latine: Animal est homo, ou bien, homo est animal. Le mot animal est-il pris substantivement ou adjectivement? Cette construction laisse de grands doutes. Il n'en est pas de même en Grec. L'article donne à la phrase une précision qui supplée à l'incertitude de la construction. Ajoutez à cela les pronoms réfléchis, le pronom relatif, les cas, &c. Tout cela facilite beaucoup l'intelligence de la langue. Voyez au contraire l'allure pénible du français manquant de cas. Il est vrai qu'il a des particules p. y suppléer, mais ces particules ne s'identifiant pas avec les mots eux-mêmes produisent souvent des répétitions désagréables.

Un avantage que nous trouvons dans le français, c'est cet emploi du verbe être qui donne beaucoup de clarté au discours. On dit en latin amor; en fr. je suis aimé, expression qui indique le rapport avec plus de netteté.

3 sources d'erreur dans les sciences abstraites. –

Ainsi nous reconnaissons 3 sources d'erreur dans les sciences abstraites. 1° Le vice du raisonnement. Et remarquons ici qu'on a beau se moquer de la théorie du syllogisme; que c'est la seule forme complète du raisonnement. Sans doute il serait absurde de vouloir qu'à chaque phrase nous ayons présentes toutes les règles du syllogisme. Mais il n'en est pas moins vrai que tout raisonnement peut se résoudre en syllogisme. 2° Les équivoques du langage. Il y a ici deux remèdes. D'où viennent ces équivoques? Elles viennent très souvent de ce que nous ne distinguons pas assez nettement les idées. Le 1er remède serait donc la réforme des idées; 2° la réforme du langage. Mais le langage peut-il se réformer? Toutes les tentatives faites p. introduire de nouveaux mots ou même q.q. changements extérieurs, quelque innovation dans l'orthographe ont toujours échoué. Faut-il accuser l'usage? Faut-il dire qu'il est le tyran des langues? Non, il en est le roi légitime. Vouloir réformer

Une réforme complète du langage est impossible & serait funeste. –

F N

le langage, ce serait vouloir rompre la chaîne qui lie le présent au passé, et effacer d'un seul coup la trace du genre humain; c'est ce qui est tout à fait impossible & dont l'exécution serait très funeste. Il faut que les langues conservent l'empreinte des langues qui ont précédé, & qui nous fassions remonter jusqu'aux anciens idiomes. On ne connaîtra la pensée humaine que lorsqu'on connaîtra le chemin qu'elle a fait. Pour la suivre dans sa marche, il faut respecter l'étymologie. Un fait semble pouvoir nous être objecté. au 1er siècle on se servait presque toujours de l'o à la place de l'a dans certains mots. la réforme qui a substitué l'a a prévalu de nos jours; c'est que les changements de voyelles se font facilement; ce qui résiste, ce sont les consonnes. Quand elles changent, ce n'est que d'après des lois fixes & invariables. Par ex. qq. personnes pensent que l'Hypanis & le Couban sont le même fleuve, et que c'est le même nom. D'abord l'h se change facilement en forte. ainsi Hlowig et Clovis sont le même nom. Ensuite l'υψ, nos peut se changer en ou. Le p et le b ne sont au fond que la même lettre. ainsi il n'y a que la terminaison is de retranchée.

Nous disons donc qu'il y a deux remèdes contre les équivoques: d'abord la réforme des idées, puis la réforme du langage; cette 2de se fait d'elle-même par elle-même; mais jamais on ne peut la faire. Quant aux idées, on les réformera en les déterminant avec précision et en les définissant. C'est ici que se placerait un développement sur les définitions, question vaste, curieuse, et en même temps des plus importantes, traitée par M. Dégérando & Mr. Laromiguière.

Résumé. Nous avons parlé de l'influence des signes dans les sciences expérimentales & dans les sciences hypothétiques. Nous avons dit que la langue de ces sciences ne pouvait guère être réformée que par ceux auxquels de grandes découvertes donnaient le droit de le faire. Dans les sciences expérimentales, nous avons reconnu 4 sources d'erreur outre l'imperfection du langage. Nous en avons distingué 3 dans les sciences abstraites. —

6

Nous allons achever la question des signes; puis nous montrerons plus précisement comment elle tient à l'histoire, comment la mobilité des langues est utile et nécessaire aux progrès de l'esprit humain. Le mouvement de l'humanité s'est manifesté, s'est fait par la mobilité des signes.

Réforme des idées.

Nous avons parlé de la réforme du langage; parlons de la réforme des ~~langage~~ idées. La 1ère ne peut guère être faite que par les grands écrivains qui perfectionnent la science, & ainsi ce ne sont pas seulement de brillans artistes, mais encore des philosophes utiles. Mais la réforme la plus facile c'est celle des idées qu'il faut alors déterminer avec la plus grande exactitude. Déterminer une idée c'est la définir. Or il y a deux sortes de définitions essentielles à distinguer. Par ex. si j'ai à définir la ligne, je puis faire deux choses. Je puis remonter aux élémens constitutifs de l'idée et m'en servir p. la composer. L'élément constitutif de la ligne c'est le point; je pourrai donc dire: la ligne est une suite de points. Je ferai une définition synthétique.

Définition synthétique, analytique.

Je puis aussi partir du solide; en abstrayant la largeur et la hauteur, il ne me restera que la ligne. Ce sera une définition analytique. Prenons un autre exemple. Qu'est ce que le peuple? Je puis réunir les élémens constitutifs de l'idée <u>peuple</u>, c.à.d. des hommes, des individus, des citoyens, et dire: J'appelle peuple une agrégation d'individus vivant sous les mêmes lois. C'est une définition synthétique; Ou bien je puis prendre la forme analytique et dire: L'humanité ne forme pas une seule société. Elle se décompose en plusieurs sociétés diverses dont chacune s'appelle peuple.

La 1ère ne peut pas toujours être employée.

Quelle est la meilleure de ces deux définitions? Toutes deux sont bonnes selon la personne à laquelle on s'adresse, selon que son esprit est plus ou moins préparé. Toutes deux sont bonnes selon l'idée qu'il faut ~~déf~~ définir. Par exemple, seraient-elles applicables toutes les deux à l'idée de <u>cause</u>? Pour définir ce mot synthétiquement, il faudrait que je partisse de qq. chose plus général que lui; or cela m'est impossible, car il n'y a point d'abstraction plus haute que celle-là. Il en serait de même du mot <u>être</u>. Ainsi la définition d'Aristote par le genre et la différence, c.à.d. la définition d'une idée par des idées plus abstraites est impossible quand il s'agit d'idées aussi simples que <u>être</u> et <u>cause</u>.

Comment on prévient les erreurs qui naissent des propositions fondamentales du raisonnement.

Nous voilà débarrassés des erreurs par vice de raisonnement ou par équivoque de langage. Mais si l'erreur n'était pas là, il faudrait la chercher dans une erreur radicale des propositions d'où part le raisonnement. Je suppose qu'en raisonnant sur la politique je sois conduit à l'absurde; je reviens sur mon raisonnement et je le trouve logique; du reste point d'équivoque dans les termes. J'en conclus que l'erreur est dans le point de départ. C'est là qu'elle est en effet dans le <u>contrat social</u> de Rousseau, et comme une fois hors de la ligne droite, plus on va droit, plus on s'égare, il est arrivé à des propositions monstrueuses. Un esprit inconséquent peut par certaines courbes revenir à la vérité, mais cela est impossible à un esprit droit. Voulant fonder la liberté, Rousseau est arrivé à l'inquisition: tout homme, dit-il, doit déclarer de quelle religion il est, et si quelqu'un fait une déclaration fausse, qu'il meure, car il a menti à la loi. Voilà où il en est venu pour avoir cru que la base de la société est un contrat.—

6

Dans le jugement de fait, il arrive très souvent que nous nous trompons sans qu'il y ait de notre faute. Le fait s'est présenté à nous sous des apparences qui pouvaient nous induire en erreur. Mais dans les propositions générales où nous établissons d'une manière absolue des faits que nous ne savons pas d'une manière absolue, c'est à nous qu'il faut imputer nos erreurs qui viennent alors de l'habitude, de l'imagination, du défaut d'attention, & ces causes agissent selon la nature diverse de nos idées. Il est clair que dans les mathématiques, les préjugés d'enfance, d'imagination, de passions, sont peu redoutables, mais ce qu'il y a surtout à craindre c'est le défaut d'attention. L'attention est donc le remède de cette 3me source d'erreur dans les mathématiques. Il n'en est pas de même de la politique et de la philosophie.

avantages que présenterait une langue philosophique universelle.-

Pour terminer la question des signes, il nous reste à savoir si une langue philosophique est possible; s'il serait possible et utile de la faire accepter et de la rendre universelle. Nous serons soutenus encore par M. Dégérando. On a beaucoup écrit sur cette question dont les anciens av. eu l'idée. Bacon et Leibnitz ont souhaité une langue universelle, ainsi que Condillac et plusieurs contemporains. De quel avantage serait donc une pareille langue? D'abord nous nous défaisons de tous les préjugés d'enfance. Nous écartons une infinité de fausses analogies qui nous égarent tous les jours. Le langage devient une méthode vraiment scientifique qui accélère les découvertes. Il perd ces caractères métaphysiques & passionnés qui troublent l'esprit tout en le charmant, et nous pouvons espérer une langue simple, rapide comme l'algèbre et qui en a la fécondité. Un pareil résultat semble devoir nous rapprocher de l'état de purs esprits; Il nous débarrasse en grande partie de ces obstacles corporels dont notre esprit est environné comme de langes. Quand on a découvert une formule d'algèbre, on embrasse d'un coup d'œil une infinité de questions dont on a les solutions. Une langue philosophique procurerait les mêmes avantages, et si elle devenait universelle il n'y aurait plus besoin de traducteurs, on voyagerait aisément, tous les peuples deviendraient un peuple, les haines tomberaient peu à peu, et nous pourrions espérer une fraternité d'intelligence, une unité dont nous sommes encore loin.

Impossibilité d'une langue philosophique.-

Tâchons de trouver cette langue. Voyons quelles en sont les conditions. Les classifications sont la langue d'une science. D'après ce que nous avons dit sur ce sujet, nous savons déjà qu'il devrait y avoir dans la langue philosophique 1° analogie des signes aux idées. 2° analogie des signes entre eux. 3° simplicité dans l'ensemble et dans les détails. 4° Il faudrait que les signes fussent faciles à distinguer les uns des autres. 5° assez nombreux p. exprimer par leurs combinaisons toute espèce d'idée.

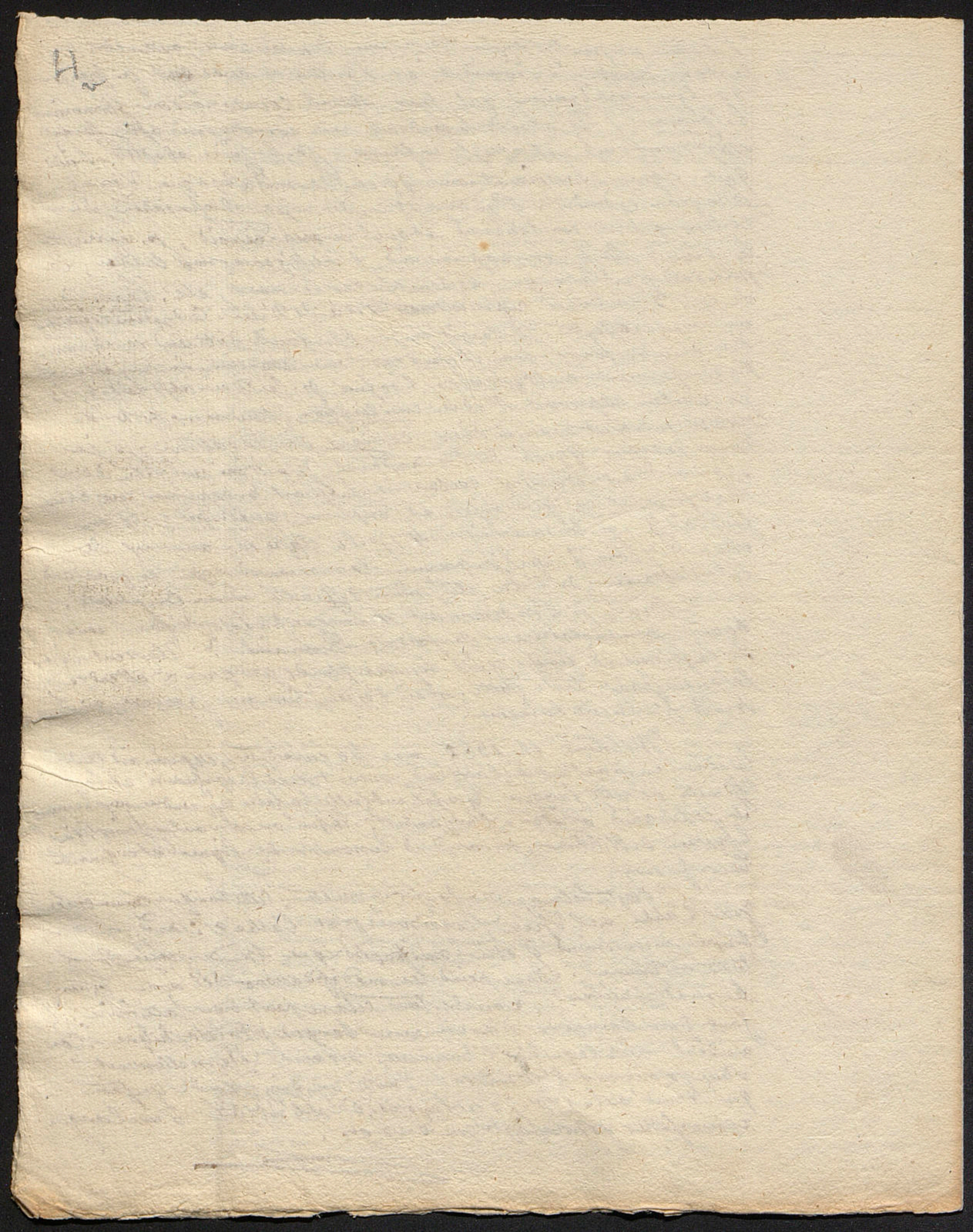
Imaginons des systèmes qui remplissent toutes ces conditions. Partons d'un petit nombre de signes qui par leurs combinaisons expriment toute sorte d'idées. Où les prendrons-nous? Nous les prendrons peut-être dans l'imitation des objets extérieurs. On exprimera par des images les idées sensibles aux yeux; p. les sons & les saveurs quoiqu'avec plus de peine, on imaginera des signes qui les représentent. Voilà ce que l'on pourrait faire, ou plutôt ce qu'on a fait (les Égyptiens) — mais toutes nos conditions sont-elles remplies? Il faudra d'abord que tout le monde sache dessiner supérieurement. Que deviennent la précision & la simplicité? Les figures seraient très composées. Il faudrait des scènes, des tableaux de genre. P. exprimer le mot vertu, je représenterai un homme bien vêtu qui donne des aliments à un homme d'un air misérable. Mais cela voudra bien dire bienfaisance, et si le riche doit au pauvre, la bienfaisance n'est plus une vertu, c'est un devoir. Et si on l'entend dans ce siècle-ci, entendra-t-on dans le siècle suivant nos figures & nos signes? Cette langue philosophique donnerait à nos neveux la torture que nous ont donnée les hiéroglyphes. Ensuite ces signes innombrables auraient entre eux peu d'analogie; enfin cette langue ne se parlerait pas; nous sommes donc forcés de la rejeter.

Mais ne peut-on pas faire une convention, assembler un certain nombre d'hommes et s'entendre avec eux p. prendre qq. signes arbitraires qui par leurs combinaisons formeraient la langue ? D'abord il faudrait une compagnie assez savante assez nombreuse, et assez influente p. les faire adopter. Puis quels signes choisira-t-on ? qq. ch. de métaphysique l'on ne se fera pas entendre ; Prendra-t-on des objets de sensation, des couleurs qu'on combinerait et qu'on nuancerait, p. représenter les idées ? Ainsi on exprimerait l'intelligence par le bleu, la puissance par le rouge, la beauté par le noir, etc. La réunion de ces 3 couleurs représenterait l'idée de Dieu. Ce système exigerait une vue excellente. Il serait encore plus facile d'atteindre le même but avec des sons ; mais il faudrait une attention incroyable. Les signes seraient multipliés à l'infini p. les idées abstraites. Si je voulais exprimer l'idée civilisation, tous mes efforts ne parviendraient pas à tirer ce signe des sensations ; si je veux désigner qq. ch. de très matériel, je mettrai peut-être deux signes. Peut-être deux couleurs ne suffiront p. exprimer un chien mais si je veux généraliser et exprimer quadrupède, il en faudra 3 ; p. les mammifères 4 ; p. la classe des animaux des êtres 6, 7 ou 8. Quel qu'on prenne la marche inverse en partant de la substance, de l'être, etc, même difficulté, même complexité.

Mais si l'on prenait p. langue philosophique une bonne nomenclature de science humaine ? Cela veut dire si la science est finie, qu'il n'y eût plus de progrès à attendre la langue serait toute faite ; mais l'espèce humaine parfaite ne serait plus l'espèce humaine.

Wilkins en 1668, avec 40 caractères, exprimait toutes les idées en partant de l'abstrait ; mais telle est la confusion et la difficulté de cette langue qu'il eût fallu la faire apprendre aux hommes ils se seraient arrêtés à l'alphabet. Enfin on a voulu simplifier le système de Wilkins, on a réduit le nombre des signes et augmenté la confusion.

Reste la langue des sourds et muets. Cette langue commencée par l'abbé de l'Épée, continuée par l'abbé Sicard, a le triple inconvénient d'être métaphorique, très composée & toute extérieure. Elle ne peint les modifications de l'âme qu'en les matérialisant ; rien de tout cela ne peut nous satisfaire. Il faut donc désespérer d'avoir une langue philosophique. C'est un idéal vers lequel l'humanité marche éternellement sans pouvoir l'atteindre. Reste une bien grande question qui tient à la 1re ; c'est la possibilité et l'utilité d'une langue universelle, philosophique ou non.



19 I 1

Comment établir une langue universelle ? Par le
consentement unanime ? Il ne serait pas facile de s'en assurer.
Comment réunir les suffrages des hommes sur un point aussi grave, lorsque les
questions les plus indifférentes font éclater de si nombreux dissentiments ? Il
semble vraiment dès les 1er abord que le projet d'une telle langue n'est pas sérieux.
toutefois il est bon de le discuter, ne serait-ce que par respect p. les génies
qui l'ont rêvé. D'ailleurs cet examen nous conduira à des
résultats positifs et féconds.

Impossibilité d'une langue universelle.

On parle de l'accord du genre humain tout entier
p. l'adoption d'une langue commune. Mais on oublie que les langues
tiennent aux plus chers intérêts des peuples, qu'en y renonçant, ils
renonceraient à leurs idées, à leurs habitudes, à l'originalité qui les
caractérise. Sera-ce par la force que la révolution se fera ? Mais
la force ne peut rien sur les langues. L'alphabet ne lui est pas soumis.
Le grand Frédéric trouvant l'Allemand trop dur, s'avisa d'ajouter une
voyelle à la fin de chaque mot. Il mourut et la voyelle s'en alla.
Supposez qu'on puisse par la force opérer un tel changement, les
habitudes, le climat, etc, l'auront bientôt rendu inutile. Un peuple
à demi-sauvage ne peut parler la même langue qu'un peuple civilisé.

Mais si la substitution d'une langue universelle est impossible
ne pourrait-on pas en exiger l'étude avec celle de la langue nationale ?
Il y aurait une langue commune p. les usages de la vie, une autre
p. la spéculation. La science parlerait un idiome à part, et plus ..., et
échapperait aux préjugés vulgaires.

Ses inconvénients.

L'immense majorité des hommes ne peut parvenir
à bien connaître sa langue. Il faut dix ans p. bien savoir
une langue étrangère. Il est donc certain que la langue philosophique
ne serait que le partage que d'un très petit nombre des savants.

Au moins, dira-t-on, cette langue sera très commode p. les
voyageurs. Cependant si l'on songe à la variété des objets
auxquels un voyageur peut s'intéresser, on comprendra
pourquoi il aime avant tout à se servir de la langue
populaire ; dût-il même ne s'adresser qu'à des savants qui
connaissent la langue philosophique, il éprouverait un extrême
embarras p. exprimer des nuances que rendrait fort bien la
langue vulgaire et auxquelles ~~[illegible]~~ se refuserait une langue morte.
La plupart des renseignements demandent une langue familière.
Comment traiter en latin de la politique contemporaine ?

Les littérateurs seront-ils tentés d'employer cette langue
qui va répandre dans tous les pays leur gloire qui
ordinairement ne sort pas de leur patrie ? Mais cette
force d'originalité qui donnent les succès littéraires, peut-on
la conserver en employant l'instrument raide et peu flexible d'un
langage qu'on n'a pas appris dès le berceau ? que de temps il faut p.
écrire en latin ? voyez les vers fr. que font les Russes. Je ne parle
pas des vers latins que nous faisons et sur lesquels sont fondées plusieurs
grandes réputations contemporaines. Si l'on suppose l'établissement
d'une langue scientifique à côté d'une langue populaire, il en
résultera un mal très grand ; on s'occupera singulièrement de
forme et médiocrement de fond, et l'esprit moderne, au moins
p. la littérature, en restera au point où il en ét. au moyen âge.
La littérature proprement dite mourrait de jour en jour en

s'enfermant dans un cadre aussi peu vulgaire. l'esprit de la littérature française a presque toujours reçu du peuple son impulsion principale; elle a presque toujours été aristocratique. C'est une littérature de chevalerie. Cependant elle a presque toujours reçu son impulsion du peuple. L'isoler du peuple ce serait lui couper sa racine.

Mais un intérêt bien plus grand serait compromis. une partie de la population affectant une langue particulière, la science ne descendrait plus dans le peuple; les savans deviendraient une caste, et nous aurions dans l'Europe l'immobilité de l'Orient. Les Rom., les Espagnols au 16me siècle, les Fr. depuis Louis 14 ont imposé successivement leur langue à l'Europe. Mais l'influence d'une langue étrangère n'a pas été sans inconvénient. Berlin, le point le plus lumineux de l'Allemagne, a été entièrement arrêté par cette obstination à copier gauchement les formes de notre littérature.

Enfin, quand même la langue scientifique serait universelle, elle ne nous dispenserait point de l'étude des langues étrangères anciennes & modernes. On ne sait l'histoire d'un pays qu'autant qu'on en connaît la langue. Car les langues sont les vrais symboles de l'esprit des peuples. Il n'y a pas de mot plus absurde que celui de Chamfort: Vous savez quatre langues, vous avez 4 mots pour rendre une idée. Il n'y a pas de synonymes dans les langues; les peuples n'ont jamais considéré le même objet sous un aspect absolument identique.

En général l'imperfection du langage a été nécessaire & utile.—

Il faut ajouter à ce qu'a dit M. Dégérando, des considérations historiques. Mais ici nous n'avons rien si curieux que la page de Vico. Il soutient qu'en général l'imperfection du langage a été nécessaire et utile. Pour faire voir une idée sous toutes ses faces, il a été nécessaire que les hommes se servissent d'un langage imparfait & mobile. D'abord de quoi s'affligent les philosophes? Les langues, disent-ils, sont pleines de métaphores, ce qui gêne beaucoup le travail de l'analyse, elles l'arrêtent, l'occupent de choses secondaires et lui cachent le fond des choses. Tout cela peut être vrai; mais l'homme étant fait d'âme & de corps, il est bon qu'il ait un langage qui soit le symbole complet de sa double nature, un langage populaire & scientifique, qui occupe à la fois l'imagination et l'abstraction, & qui maintienne dans un progrès uniforme toutes les facultés humaines. Il est important que même langue serve au peuple et au philosophe. L'une et l'autre y gagneront. Si le philosophe communique ses idées au peuple, le peuple à son tour réagit sur le philosophe.

Avantage de la diversité des langues.

Voici encore une autre considération plus importante. Le génie humain est varié, riche de mille facultés diverses, il n'est complètement représenté que par la diversité des langues. Chacune d'elles, imparfaite sous un rapport a un avantage marqué sous un autre. Le latin est certainement une langue moins poétique et moins analytique que le grec mais il a plus de pompe et de gravité. Il est l'expression fidèle du génie du peuple qui l'a parlé. Le fr. et l'anglais, un peu stériles p. la poésie, sont éminemment propres à l'analyse. L'Allemand, poétique, fécond, varié, a les formes moins rigoureuses. S'affliger de cette variété, c'est se plaindre de la variété du génie des différens peuples.

Entrons dans les détails. Nous lisons dans Chardin que les Persans apprennent le Turc et l'Arabe, le turc, langue impérieuse qui menace et châtie, l'Arabe langue de la persuasion, de la religion. Le Persan est le langage de la conversation et de la poésie. Par l'emploi simultané de ces 3 langues ne voit-on pas le rôle que ces trois peuples ont joué dans l'histoire de l'Asie? Les turcs nous apparaissent en effet comme conquérans et dominateurs, les Persans comme littérateurs, comme les Grecs de l'Asie; les Arabes comme le peuple dont la religion devient dominante. La langue Asiatique serait incomplète s'il lui manquait un seul de ces trois idiomes. La vaste et profonde Allemagne, la France ingénieuse, vive et sociable, sont admirablement représentées par leurs langues. Chaque peuple est une personne dans la société humaine. Ne faut-il pas qu'une personne ait un ton de voix, une physionomie à elle? de même qu'une nation n'est parfaitement représentée que par l'ensemble des individus qui la compose, de même que l'humanité n'est bien représentée que par tous les peuples du monde, de même l'esprit de l'humanité n'est parfaitement représenté que par l'ensemble des langues de tous les peuples.

De leur mobilité.

Autre considération. C'est à la faveur de la mobilité des langues que les idées nouvelles s'introduisent, et que les changemens utiles se font dans le monde avec bien moins de secousses. La marche de l'humanité est progressive. Certaines idées ne peuvent y avoir qu'une existence fixe et bornée. elles doivent disparaître de la scène du monde du moment qu'elles sont devenues inutiles et funestes. mais comme elles tiennent encore à certains intérêts, une lutte s'engage entre les partisans de l'idée qui tombe et ceux de celle qui s'élève. Les premiers ne voulant point entendre parler d'innovations, les 2^ds^ ont recours à la ruse. Ils cachent l'idée nouvellement introduite sous un mot. leurs adversaires la reçoivent insensiblement sans s'en apercevoir, et quand elle est assez fermement arrêtée dans les esprits, elle prend le nom qui lui appartient. Un exemple fera mieux connaître notre pensée. Dans l'ancien droit Rom. le père ne devait avoir p. héritier que ses fils (sui), comme dans la loi Salique. Peu à peu on sentit qu'il y av. une injustice atroce à abandonner à la pitié incertaine des étrangers celle qui ét. née du même père. La fille réclama de son côté à mesure que la force publique affermit la société. mais comment faire? Rome a un respect aveugle p. ses antiques coutumes

La loi est précise (sui) ; mais une autre loi, l'humanité qui est la sœur des lois, en exige l'abolition. Que fera le préteur ? Il aura recours à l'équivoque ; il fera que sui peut désigner le fils et la fille et il parle ainsi : nous voulons bien respecter la pensée de nos pères, mais nous voulons aussi leur donner un sens juste. S'ils av. voulu désigner le fils seulement, ils auraient dit suus. — Grace à cette interprétation, les filles héritent. Le mot se conserva, on se familiarise avec l'idée et dans les dr. temps de la république, l'article de la loi portera natus nata ve

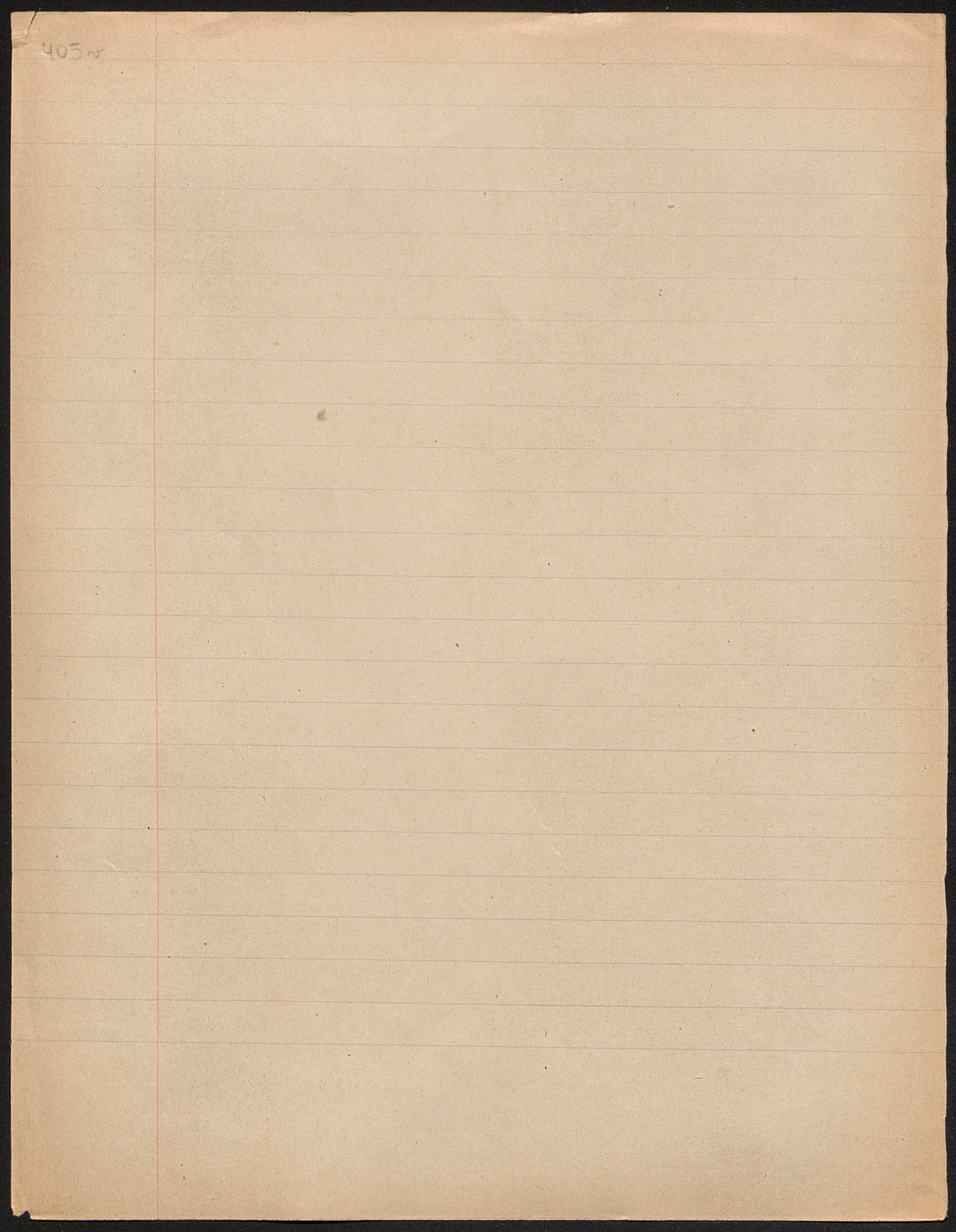
— Autre exemple. Auctoridas veut dire propriété. En terme de droit on appelle auteur celui de qui on tient un droit de possession. Vico prétend que auctoridas senatus signifia d'abord le droit de possession des sénateurs sur les plébéiens. Lorsque ceux-ci devenus plus nombreux jouirent des droits civils, auctoridas exprima l'autorité des tuteurs sur leurs pupilles, l'autorité des patriciens sur le peuple. Enfin les plébéiens firent les lois, et le sénat conserva le droit de leur donner des conseils, comme un père, ou un homme a son fils déjà homme. Auctoridas représenta ce droit.

Dans l'hist. de France au 13 et au 14me siècle les cours de judicature nommées les parlemens du roi, attirèrent à elles le droit de juger les appels des vassaux au seigneur suzerain. Ces cd. n'avaient pouvoir que judiciaire et nullement politique. Vers le temps de Charles 5, les états génér. aussi ayant montré une opposition souvent embarrassante le roi crut pouvoir lever des impôts sans les consulter. Mais p. conserver qq. apparence de forme légale, il les faisait écrire sur un registre ~~de son cabinet~~ tenu par le parlement. C'est comme s'il les eut fait écrire sur un registre de son cabinet puisque le parlement lui éd. dévoué. Sous Charles 6, lorsque la Fr. fut de nouveau agitée par la guerre étrangère et l'anarchie, le parlement s'arrogea le droit de remontrance contre les impôts. Mais il fallait appuyer ce droit nouveau sur qq. ch. d'ancien ; les assemblées tenues par Charlemagne s'appelaient parlements ; il s'en prétendit le successeur, quoiqu'il n'eut rien de commun avec eux. —

Sujet de la leçon.

Jusqu'ici nous avons suivi assez fidèlement les esquisses de D. Stewart, aujourd'hui nous allons passer les deux paragraphes sur les deux évidences pour arriver au langage. Comme à l'évidence intuitive on rattache généralement les lois générales de croyance qui nous dominent comme elles sont le grand objet de la logique et son couronnement nous réservons l'évidence intuitive pour la fin de notre cours où nous ferons aussi une rapide analyse de la doctrine de Kant.

Nous n'avons rien à dire sur l'évidence déductive. D. Stewart y a consacré deux ~~pages~~ chapitres admirables, où il établit qu'il n'y a pas une évidence particulière pour le raisonnement. Quant à son chapitre sur les facultés que développe chaque genre d'études, il se termine par des aperçus sur le goût que nous avons donnés en en parlant de l'imagination, et commence par des considérations qui


405v

exigeraient une bien grande universalité.
Nous arrivons donc à la XIème section
au langage. Plus tard nous parlerons
des motifs de nos jugements et
particulièrement de ces croyances
inhérentes à la nature humaine

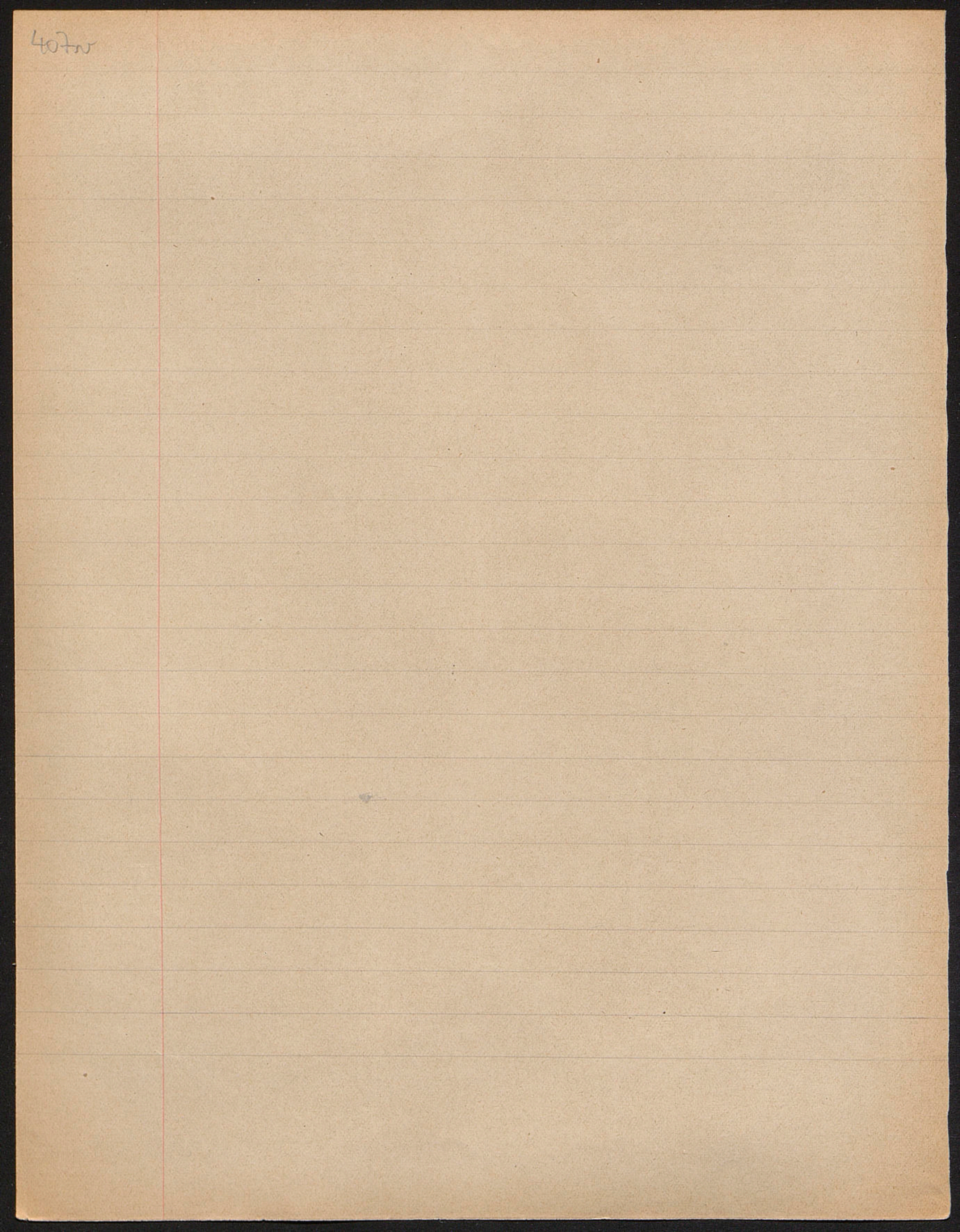
Définition des signes —

Exprimant en deux mots ce que
D. Stewart n'a pu dire clairement
en dix lignes, nous disons que les
signes sont les instruments de la
parole et du langage, des moyens
d'agrandir la science, des moyens
de la communiquer.
Comment usons-nous des signes?
Comment sont-ils utiles? Sur la
partie élémentaire de cette question
il faut lire le second livre des
leçons de philosophie, pages 343-398.
M. La Romiguière traite ce sujet en
deux leçons qui sont des chefs-
d'œuvre de goût, de grâce et de clarté.
Nous allons parler de la
formation des idées par les signes
et ensuite si nous le pouvons
de l'influence des signes

Formation des idées par les signes

On abstrait par les sens les qualités des objets sensibles, mais si l'on veut abstraire des choses qui ne voient ni ne se touchent, comment avoir prise sur elles. Comment d'invisibles, d'intangibles qu'elles sont pourrons-nous les rendre saisissables par les sens. Il faut un signe qui frappe mes yeux ou mes oreilles, pour me donner cette idée. Ici le langage est d'une utilité indispensable. Ainsi beaucoup d'idées abstraites ne s'acquierent qu'au moyen du langage. Le langage est de plus un secours pour l'intelligence et la mémoire. Les idées sont plus ou moins générales selon qu'elles comprennent un nombre plus ou moins grand d'individualités; mais une idée abstraite est-elle toujours une idée générale? Non: Ainsi l'enfant qui voit une pomme en tire l'idée abstraite et particulière de la couleur rouge.

Lorsqu'il aura vu plusieurs objets de la même couleur, il en tirera


407v

l'idée générale de couleur rouge. Or on voit que toute collation d'idées réunies par un signe a besoin de ce signe pour être exprimée. Il en est de même de ce qu'on nomme idée complexe, lorsque par le mot homme, je veux désigner l'ensemble des qualités communes aux individus de l'espèce humaine, j'exprime une idée générale, lorsque je veux désigner par ce même mot la réunion de l'âme et du corps c'est une idée complexe. L'âme n'est pas saisissable aux sens, le langage est nécessaire pour en exprimer l'idée. Il faut lire le développement de toutes ces vérités dans M. La Romiguière.

Passons à l'influence des signes sur les idées, nous prendrons le la substance ~~des~~ ~~il~~ grand ouvrage de M. Degerando sur les signes.

Influence des signes sur les idées

L'influence des signes sur la pensée est immense. autant le génie des peuples a modifié le

408r

exagérée par Condillac

langage, autant le langage a réagi sur les peuples en sorte que la moitié de l'histoire de l'esprit humain se rapporte à l'influence, à la réaction des signes sur la pensée humaine.
Condillac a été plus loin. Il a dit que toutes nos erreurs s'expliquent par l'imperfection des signes, que si la langue était bien faite, la science serait bien faite, qu'avec une langue bien faite l'intelligence serait parfaite. Ce qu'il y a de curieux c'est que dans son enthousiasme il n'a pas vu combien après s'être tant moqué des scholastiques, il se rapprochait de leur opinion. En effet les scholastiques disaient que toutes nos erreurs venaient des vices de nos raisonnements, or pas de raisonnement sans les signes.

Il fallait restreindre les opinions de Condillac. M. Degerando l'a fait dans un ouvrage dont l'ensemble n'est pas bien net,

mais dont les parties sont admirablement traitées. Les trois derniers volumes valent mieux que les premiers. Il a fait connaître quels sont dans toutes les sciences les moyens de progrès, afin de voir ce qui s'en rapporte aux signes. De ce travail est résulté un inventaire complet, des méthodes scientifiques. Mr Degerando n'a pas dit comme on l'avait fait jusqu'à lui qu'on ne pensait que parce que l'on parlait, que tous les progrès de la science tenaient aux progrès du langage. Il a dit avec raison: Sans le langage nous aurions encore quelques pensées, les progrès de la science ne sont pas tous attachés aux progrès du langage. C'est beaucoup et cependant ce n'est pas assez. Mr Degerando aurait pu ajouter qu'antérieurement au langage il fallait qu'il y eut dans l'esprit une puissance créatrice du langage; que l'homme pensait à l'aide des signes, mais qu'il avait des signes parce qu'il avait pensé.

Il aurait dû exprimer plus nettement cette ~~idée~~ nuance,
car l'opinion de Condillac a de terribles inconvénients.
Si en ôtant à l'homme le langage on lui
ôte aussi la pensée, voilà la science
établie sur une base toute extérieure.
Puis Condillac après avoir dit que l'homme
ne pense pas sans les signes, dit que les
signes sont d'invention humaine. L'absurdité
est manifeste.

M. de Bonald plus conséquent que Condillac dans son opinion sur l'origine du langage.

Mr. De Bonald qui pense comme Condillac,
que toute science repose sur le langage, a
été plus raisonnable. Il ne fait pas venir le
langage de l'invention humaine, puisque
cette invention ne s'exerce qu'au moyen du
langage, il suppose pour le langage une
révélation spéciale. Si l'homme n'a point
l'intelligence sans les signes il faut qu'une
révélation lui ait donné les signes. C'est
l'opinion la plus vraisemblable dans une
hypothèse aussi fausse. Rousseau s'est
aussi rapproché de l'opinion de Mr. De Bonald

Objection contre cette opinion

il dit que pour faire une langue il
en faut une autre, il faut des conventions
des hommes. mais cela n'est point nécessaire.
Mettez ensemble deux hommes qui ne parlent
point, au bout de quelque temps ils auront

411v

une langue commune. Pourquoi deux hommes qui ont les mêmes organes, qui ont les mêmes facultés, les mêmes besoins, qui se ressemblent en tout, n'exprimeraient-ils pas leurs pensées par les mêmes signes naturels? Dieu nous a révélé le langage en ce sens qu'il a donné à tous les hommes les mêmes facultés et nous voyons un symbole dans les paroles de l'Ecriture. L'Ecriture ne pourrait pas ne pas être symbolique. Car un livre fait pour les peuples de l'Orient, devait parler une langue intelligible pour eux. Nous croyons donc qu'il y a quelque chose d'antérieur et de supérieur aux signes c'est l'intelligence, c'est la personnalité humaine qui les a créés. L'invention des signes est divine mais divine par l'intermédiaire de l'homme comme tout ce qui se passe dans le monde moral. Mr Degérando aurait dû dire que pour les signes il y a une force personnelle qui les a créés. Mais voyons le resumé qu'il a fait en trois ou quatre pages de son ouvrage sur l'influence des signes: Nous allons les lire en les commentant.

412v

Resumé de l'ouvrage de M. Degerando sur les signes influence directe et indirecte des signes sur la pensée
—.

"Nous avons distingué dans les signes deux espèces d'influences sur la pensée. l'une directe qui résulte de leur liaison aux opérations de leur esprit, l'autre indirecte qui résulte du rapport qu'ils ont au développement de nos facultés."

Nous allons donner des exemples de ces deux influences. Si l'on parle de l'amour et de l'amitié, leurs rapports apparaîtront plus clairement. Si l'on dit en latin amor, amicitia, que si l'on dit en Anglais love friendship, or la pensée est mieux aidée dans une langue où des signes semblables désignent des choses semblables. Voilà pour l'influence directe.

Il est clair que dans une langue extrêmement riche variée et flexible, comme le Grec les hommes se servant plus facilement d'un instrument si souple, culti

413v

seront la poésie et l'éloquence avec plus de succès que ceux qui se servent d'une langue rude, peu sonore et peu flexible. Ainsi la poésie et l'éloquence seront plus populaires en Grèce qu'en Angleterre où l'on parle une langue dont on distingue à peine les sons, qui glisse sur les syllabes et qui vit de contractions. Je sais qu'en cela il faut aussi tenir compte de la race, du climat etc, mais enfin les langues y sont pour beaucoup.

« Quelque perfection que l'on pût donner au système de nos signes, ils n'exerceraient jamais une influence égale sur toutes les branches de nos connaissances. Leur influence ne serait jamais assez puissante sur aucune de nos connaissances pour en écarter toutes les erreurs et nous conduire toujours à la vérité. »

414v

Les signes ne font pas toute la science. Si les chimistes ou les physiciens se trompent, c'est par défaut d'attention ou de persévérance. Les signes n'y sont pour rien. En quoi le physicien qui observe mal peut-il accuser les signes ?"

"Les raisonnements abstraits sont les seules opérations de l'esprit auxquelles les signes institués se lient d'une manière immédiate et essentielle."

A peine est-il besoin de rappeler la différence des signes naturels aux signes institués. La figure carrée d'une table est un signe naturel, le nom table qu'on lui a donné est un signe institué. C'est un produit de notre volonté. Le premier signe en est tout à fait indépendant.

" Les sciences abstraites seront donc celles de toutes sur

415v

lesquelles l'influence des signes sera le plus sensible."

Nous avons dit tout l'avantage que tirent les mathématiques de la simplicité de leurs signes. Si elles peuvent se servir de signes si simples, c'est que ce sont des sciences abstraites qui opèrent sur des éléments très abstraits sur l'unité. Dans les sciences mixtes où il y a raisonnement et observation les signes influeront sur la partie raisonnée. Dans les sciences de pure observation comme la minéralogie la botanique, leur influence sera presque nulle.

"L'influence indirecte des signes s'exerce à la fois sur l'attention la réflexion, l'imagination et la mémoire. Ils soutiennent la mémoire par les classifications, l'imagination par les combinaisons l'attention par leur analogie et

leur fixité. Enfin ils aident la réflexion, en isolant pour les mieux observer les modifications de la pensée."

Dès qu'on a découvert un métal on le nomme, et la mémoire est aidée. Ainsi voilà le platine. Si l'on vivait au milieu d'une collection de minéraux, on n'aurait pas besoin de le nommer, on le montrerait mais comme on ne l'a pas toujours en face, il faut bien lui donner un nom si on veut en parler.

On connaît la forme monstrueuse que les poëtes désignent sous le nom de griffon. Imaginons quel serait le tourment des poëtes si pour en parler ils se trouvaient sans cesse obligés de le décrire et d'employer une paraphrase. L'imagination aurait été refroidie. Elle est soutenue par l'emploi d'un signe simple qui ne l'arrête pas un instant.

l'analogie des signes avec les pensées (amor, amicitia) soutient l'attention nous l'avons déjà montré, il en est de même de la fixité, c'est à dire de la permanence d'un mot dans la même signification. Si dans un raisonnement on prend trois fois le même mot dans trois sens différents, l'attention sera mise à une rude épreuve.

Les phénomènes si rapides et si multipliés de la pensée paraissent se confondre et se refuser à une étude attentive. Grâce au signe par lequel je désigne un de ces phénomènes je puis l'isoler, le considérer à part, en faire un objet unique d'observation.

Nous avons lu dans le résumé du livre de Mr Degérando ce qui concernait l'influence des signes dans les sciences d'observation nous allons développer ces remarques avant de passer à l'influence des signes sur les sciences abstraites.

Sources d'erreurs dans les sciences d'observation —

Dans les sciences d'observation faut-il ne reconnaître qu'une source d'erreurs, l'imperfection des signes? Non: souvent l'erreur vient de l'illusion de nos sens; l'or et le souffre sont jaunes, il est probable que l'on a commencé par les rapporter à la même classe. Dans les commencements de la science on établit des classifications sur les signes naturels qui nous sont transmis par les sens. Les signes artificiels n'y entrent pas encore, on ne saurait donc leur attribuer les nombreuses erreurs qui marquerent les premiers pas des sciences d'observation. Ajoutez-y la précipitation de nos jugements, à laquelle on n'accusera pas les signes de contribuer en

419v

aucune manière.

Deux moyens de les faire avancer. —

Quelle est maintenant l'influence des signes sur ces sciences? Il est deux moyens de les faire avancer: bien observer, bien classer. Comme on n'observe pas avec des signes, cette question nous est étrangère, bien que Mr Degérando l'ait traitée fort au long. Mais comme on ne classe jamais qu'au moyen des signes nous devons nous occuper des classifications et en donner la théorie.

Classifications artificielles et naturelles —

Et d'abord la division la plus générale entre les classifications est celle qu'on établit entre les classifications artificielles et les classifications naturelles. Par exemple si j'ai à distribuer dans une bibliothèque des livres dont la langue m'est inconnue, et que je les range d'après leur format, ce sera une classification artificielle. Si j'en avais connu la langue et que je les eusse distribués d'après les matières qu'ils

traitaient, c'eut été une classification naturelle.

Les deux systèmes des classifications sont également variés.

M. Degérando prétend que le système des classifications naturelles est un, que celui des classifications artificielles est essentiellement varié. Ainsi j'aurais pu en rangeant ma bibliothèque d'après une classification artificielle, mettre ensemble les grands livres ou les livres de même couleur; mais n'avais-je pas aussi à choisir entre plusieurs classifications naturelles? Un philosophe les aurait classés d'après leur objet. un philologue d'après l'âge de leur langue, l'époque où ils ont été écrits. ces deux classifications seraient également naturelles. Prenons un

Classification des minéraux

exemple dans la minéralogie. Le génie qui a imprimé à cette science la marche la plus rapide et qui a entraîné l'Allemagne et l'Europe dans le mouvement de son esprit, c'est Werner. Il a fait

421v

une classification de minéraux très complète. Il se règle sur toutes les apparences extérieures qu'ils présentent, la forme, l'odeur, la saveur la couleur etc. Cette classification ~~est~~ tout extérieure avait en outre le défaut d'être très compliquée. Werner reconnaissait 54 couleurs, 21 genres de fractures; il fallait une mémoire et une attention prodigieuses. Il arrivait encore que des pierres précieuses se trouvaient dans la même classe que le phosphate de chaux à cause de la ressemblance des couleurs. A cette classification artificielle en succéda une autre. Romé Delisle découvrit qu'en brisant un minéral cristallisé on obtenait une suite de figures géométriques, et que la dernière de ces formes était invariablement la même dans les minéraux de même espèce. Passé cette forme

422v

il n'y en a plus de géométriques; ce fut le principe d'une classification nouvelle et très simple. Haüy l'a étendue et a donné à la minéralogie la forme d'une science. La classification de Werner est artificielle et celle-ci naturelle. On a découvert depuis que les noyaux des minéraux qui sont analogues entre eux par la forme le sont aussi par les propriétés chimiques et médicales, ce qui prouve encore pour la nouvelle classification.

Des plantes. Voici un exemple tiré de la botanique. Au siècle de Louis XIV, Tournefort le premier qui essaya une classification dans cette science, ne fit attention qu'à la forme de la corolle et au nombre des pétales. C'est déjà quelque chose que d'avoir pensé à la fleur. Le grand Linnée dans le siècle suivant fit attention aux organes de la

génération, aux étamines aux pistils et d'après leur nombre il classe les plantes. Enfin Jussieu les classa d'après la forme de leurs embryons et leur mode de reproduction, classification tout à fait naturelle.

Avantages des deux sortes de classifications

Ces exemples donnés, nous pouvons passer à la théorie. Quels sont les avantages des deux sortes de classifications? Il faut reconnaître aux classifications artificielles l'avantage d'avoir préparé les autres. Grâce à elles, ceux qui ne savent point apprennent plus aisément. A l'origine d'une science lorsqu'on n'en connaît pas encore la loi précise, c'est déjà beaucoup de pouvoir réunir les faits au moyen d'une classification quelconque, démontrer plus commodément et retrouver les faits dans les classes où on les a mis. 2° les faits ainsi classés ayant une

424v

place telle qu'elle dans la science on les a plus présents à l'esprit, et l'on devient plus capable de les comparer entre eux. 3° Plus on les aura comparés, plus on sera capable de trouver la classification naturelle.

Conditions que doit remplir une bonne classification artificielle.

Quelles sont les conditions qu'une classification artificielle doit remplir, pour tenir lieu au moins pendant quelque temps d'une classification naturelle. D'abord pour déterminer un genre de phénomènes il faut un caractère marqué qui n'appartienne qu'à ce genre. Tournefort rangeait parmi les trèfles les plantes à cinq feuilles. Le caractère était mal choisi, puisqu'il ne se représentait pas dans toute l'espèce. La deuxième condition c'est que la classification soit fondée sur les caractères les plus importants des objets. Si l'on prend pour signe une qualité

d'un intérêt secondaire, il y a tout à parier que les classifications s'éloigneront beaucoup de celles de la nature. Il faut donc que le signe choisi soit très caractéristique. La troisième condition c'est que le signe choisi rappelle d'une manière simple et uniforme les caractères sur lesquels on fonde les différents degrés de classification. Ainsi rien de plus simple dans tous ses degrés que le dernier système de botanique dont nous avons parlé.

Ajoutons que pour que ces signes soient commodes pour nous, ils doivent être sensibles, apparents, capables de frapper l'attention et la mémoire.

Passons aux classifications naturelles celles-ci ont tous les avantages des artificielles et à un plus haut degré; ce sont les seules qui aient des caractères vraiment simples

426v

des caractères vraiment invariables. Ainsi dans la classification d'Haüy un petit nombre de figures géométriques renferme toute la science. Mais ce qui rend surtout ces classifications plus utiles c'est que dans la nature il s'établit une liaison étroite entre les caractères extérieurs et les lois intérieures des objets. Ainsi dans la méthode d'Haüy, nous avons vu les cristaux de noyau analogue posséder les mêmes propriétés chimiques.

Conséquences. De tout ceci on peut tirer plusieurs conclusions importantes: 1° Toute science d'observation tend par elle-même à obtenir une méthode naturelle, mais elle commence par en avoir une artificielle qui la conduit à l'autre. 2° La classification naturelle ne peut être découverte que lorsque la science est déjà très avancée. 3° Tant qu'il reste un vide dans l'observation, il doit rester aussi du vide

427v

dans une classification naturelle. Ainsi plus la science est parfaite plus la classification est naturelle et complète.

Il ne faut donc pas dire que la perfection d'une science dépend de la perfection de sa classification mais que la perfection de la classification dépend de celle de la science.

Application à la question des signes —

Examinons maintenant plus positivement en quoi ceci tient à la question des signes. Si, comme Condillac, nous appelons langue d'une science l'ensemble des signes naturels qui détermine la classification de cette science et sa méthode nous ne devons pas avec lui qu'il suffit de bien faire une langue pour avoir une science bien faite, mais qu'une langue bien faite suppose une langue avancée. Nous devons que le grand art de perfectionner une science, consiste non à faire d'abord la meilleure langue, mais

La perfection de la langue d'une science

suppose la perfection de la science —

les meilleures observations puis à adopter la meilleure langue, celle qui convient le mieux aux observations que l'on a faites. Ceci nous mettra en garde contre des observations que l'on trouve dans les disciples de Condillac qui ont cependant renoncé à sa doctrine.

S'il était vrai que mieux la langue est faite mieux en l'interprétant on peut apprendre la science nous irions de la langue aux phénomènes, quelquefois à des phénomènes dont nous n'avions pas l'idée. Mais il n'en va pas ainsi. Il faut qu'à l'aide de nos facultés nous nommions et nous classions les phénomènes de la nature que nous les ayons observés avant de les nommer et de les classer.

Nécessité de l'emploi des signes institués —

Enfin dans ces classifications que nous avons indiquées, nous nous sommes fondés sur certains signes naturels qui s'impriment dans

notre mémoire. Ce n'est pas tout. A ces signes naturels, il faut encore donner des noms, des mots qui se parlent et s'écrivent, des signes institués. Si nous voulions fixer la figure dans notre mémoire, il faut lui donner un nom, nous l'aurions dans notre imagination, mais nous ne la garderions pas.

Résumé
—

Nous avons voulu nous occuper de l'influence des signes sur les sciences d'observation seulement, nous avons pris deux exemples de classification tirés de ces sciences, qui nous ont aidés à établir notre théorie des classifications. Nous en avons distingué deux espèces, les classifications naturelles et les classifications artificielles; nous avons vu qu'à tous les avantages des classifications artificielles les classifications naturelles joignent celui d'établir des rapports entre les caractères extérieurs des objets et les lois intimes de leur nature. Ainsi les propriétés

430v

chimiques des cristaux soit analogue à leurs propriétés géométriques. C'est alors qu'on arrive à cette divination qui sur certains signes extérieurs nous fait passer à des choses que nous ne voyons pas. De même dans les sciences politiques, connaissant la langue, la littérature et l'apparence extérieure de tel peuple, on déduira la mesure de bonheur, de liberté, de croyance religieuse de ce peuple dont nous ne connaissons ni la politesse ni la religion ni les mœurs.

Enfin nous n'avons pas cru avec Condillac qu'il suffit d'une langue bien faite pour avoir une science bien faite. mais qu'il fallait d'abord bien observer, puis adopter ensuite la meilleure langue. La science précède la langue; cependant une bonne langue contribue beaucoup au perfectionnement de la science.

431v

Quatre sources d'erreurs dans les sciences mixtes, indépendantes de l'imperfection du langage —

Dans les sciences mixtes telles que la politique, indépendamment des erreurs qui proviennent de l'imperfection du langage, il y en a plusieurs autres. 1° Les préjugés irraisonnés: ainsi bien que dans ce moment les premiers publicistes s'accordent à demander l'abolition de la peine de mort, il se passera bien des années avant que l'empire des anciennes idées permette cette innovation. On peut en dire autant de la contrainte par corps. 2° Les erreurs qui résultent des difficultés que présente la recherche du vrai. Prenons le moindre problème médical, et voyons combien il est complexe. Un dérangement d'organes se manifeste par des symptômes extérieurs. Auquel des différents principes qui entrent dans l'organisation de l'homme doit se rapporter ce dérangement?

Dans la simple détermination de

435v

la nature du mal que d'erreurs possibles ! Les difficultés ne seront pas moindres lorsqu'il s'agira de la guérison. Pour l'opérer il faudra chercher entre mille substances celle qui convient au mal. Ensuite comment appliquer le remède ? ajoutez les précautions à prendre pour guérir à propos. Une substance, bonne en elle-même qui guérirait le mal mais si précipitamment qu'elle ébranlerait toute la machine, pourrait donner lieu à un nouveau mal plus terrible encore. Les problèmes de la politique sont encore plus compliqués, comme ils sont plus importants. Le mauvais médecin fait périr un individu, le mauvais politique fait endurer de longues souffrances à une population tout entière. 3° une troisième source d'erreur est la faiblesse des probabilités et la

436v

difficulté d'en faire une évolution précise. On peut calculer les probabilités d'un coup de dés, parce que l'élément est simple mais en politique combien n'est-il pas difficile d'obtenir un résultat précis ? Prenons une question assez simple ; la longévité possible d'un homme. Si l'on prend pour base un un état de 30 millions d'hommes et que calculant la longueur de toutes les vies on divise le total, la moyenne sera de 25 ans de vie probable pour un individu de 25 ans. mais si l'on veut déterminer d'une manière plus précise, comparer la longévité probable de tel ou tel quartier d'une même ville le problème devient très complexe. A Paris le quartier où l'on vit le plus longtemps est celui du Roule dans la chaussée d'Antin. celui où l'on vit le moins, c'est le faubourg St Marceau. Que conclure de là ?

La première induction qui se présente, c'est que l'un des quartiers est sain, et que l'autre ne l'est pas. C'est vrai, mais on n'a pas remarqué que les habitants du premier endroit sont plus riches que ceux de l'autre, et peuvent par conséquent donner plus de soins à leur santé. mais ce n'est pas tout. Les statistiques ont oublié un élément essentiel pour la solution du problème; on aura beau élargir les rues adoucir la misère la mortalité sera encore plus grande dans le faubourg St Marceau. On n'a pas songé qu'il y a plus de gens âgés dans celui-ci. A mesure que les hommes ne peuvent plus soutenir les fatigues de leur profession ils cherchent en s'éloignant des affaires les quartiers où le logement est au plus bas prix. Le faubourg St Marceau est de ce nombre, il ne faut donc pas s'étonner que la mortalité

438v

y soit plus grande.

Ainsi dans les sciences mixtes, nous reconnaissons quatre sources d'erreurs indépendantes de l'imperfection du langage. Cette imperfection n'en joue pas moins un très grand rôle dans les causes de nos erreurs. Ainsi dans la longue dispute sur les idées qu'on avait d'abord désignées sous le nom d'images, peu à peu on s'aperçut que les idées n'étaient pas des images, que ce mot ne convenait proprement à aucune idée, que les idées étaient des actes de l'esprit. Le seul mot image a causé des méprises fâcheuses et retardé la marche de la psychologie.

Mais c'est surtout dans les sciences abstraites, que l'imperfection du langage conduit souvent à l'erreur. Ici nous trouvons beaucoup de développements un peu longs dans le 4me volume de Mr Degerando

439v

Nous le suivrons pas à pas, en donnant des exemples. Il n'en a pas donné assez. On peut se tromper de trois manières dans les sciences abstraites. 1° dans la forme du raisonnement, c'est à dire dans la comparaison des idées. C'est à cette erreur que prétendit remédier toute la vieille théorie du syllogisme. 2° Dans la liaison des idées aux signes. Par exemple quand on emploie des mots équivoques les signes ne sont pas bien liés aux idées. 3° Dans la comparaison des signes entre eux, c'est à dire que dans une proposition on peut mettre ensemble des signes qui ne se conviennent pas.

Rapports des formes grammaticales avec

Avant d'entamer ce vaste sujet nous remarquerons que les formes grammaticales peuvent

les règles du raisonnement

–

avoir et ont ordinairement des rapports plus ou moins directs aux règles du raisonnement, elles le favorisent ou le gênent. Telle langue prête moins à l'équivoque telle langue y prête plus. Prenons un exemple dans la langue latine. Animal est homo, ou bien homo est animal. Le mot animal est-il pris substantivement ou adjectivement? Cette construction laisse de grands doutes. Il n'en est pas de même en Grec l'article donne à la phrase une précision qui supplée à l'incertitude de la construction. Ajoutez à cela les pronoms réfléchis, les pronoms relatifs, les cas, etc tout cela facilite beaucoup l'intelligence de la langue. Voyez au contraire l'allure pénible du français manquant de cas. Il est vrai qu'il a des particules pour y suppléer, mais ces particules

ne s'identifiant pas avec les mots eux-mêmes, produisent souvent des répétitions désagréables.

Un avantage que nous trouvons dans le français, c'est cet emploi du verbe être qui donne beaucoup de clarté au discours. On dit en latin amor et en français je suis aimé, expression qui indique le rapport avec plus de netteté.

Trois sources d'erreurs dans les sciences abstraites. —

Ainsi nous reconnaissons trois sources d'erreurs dans les sciences abstraites, 1° le vice du raisonnement, et remarquons ici qu'on a beau se moquer de la théorie du syllogisme, que c'est la seule forme complète du raisonnement. Sans doute il serait absurde de vouloir qu'à chaque phrase nous ayons présentes toutes les règles du syllogisme. Mais il n'en est pas moins vrai que tout raisonnement peut se résoudre en un syllogisme. 2° Les équivoques du langage. Il y a ici deux remèdes. D'où viennent ces équivoques ? Elles viennent très souvent de ce que nous ne distinguons pas assez nettement les idées. Le premier remède serait donc la réforme des idées.

442v

Un fait semble pouvoir nous être objecté. Au dernier siècle on se servait presque toujours de l'o à la place de l'a dans certains mots. La réforme qui a substitué l'a a prévalu de nos jours. C'est que les changements de voyelles se font facilement, ce qui résiste, ce sont les consonnes. quand elles changent ce n'est que d'après des lois fixes et invariables. Par exemple quelques personnes pensent que l'hypanis et le Couban sont le même fleuve et que c'est le même nom. D'abord l'h se change facilement en forte. Ainsi Hlowig et Clovis sont le même nom. En suite l'υψιλον peut se changer en ou. Le p et le b ne sont au fond que la même lettre. Ainsi il n'y a que la terminaison is de retranchée.

Nous disons donc qu'il y a deux remèdes contre les équivoques: d'abord la réforme des idées, puis la réforme

445

du langage. cette dernière se fait quelquefois par elle-même, mais jamais on ne peut la faire. Quant aux idées on les réformera en les déterminant avec précision et en les définissant. C'est ici que se placerait un développement sur les définitions, question vaste, curieuse, et en même temps des plus importantes traitée par Mr Degérando et Mr La Romiguière.

Résumé

Nous avons parlé de l'influence des signes dans les sciences expérimentales et dans les sciences hypothétiques. Nous avons dit que la langue de ces sciences ne pouvait guère être réformée que par ceux auxquels de grandes découvertes donnaient le droit de le faire. Dans les sciences expérimentales, nous avons reconnu quatre sources d'erreurs, outre l'imperfection du langage. Nous en avons distingué trois dans les sciences abstraites

445v

446

Réforme des idées

Nous allons achever la question des signes; puis nous montrerons plus précisément comment elle tient à l'histoire, comment la mobilité des langues est utile et nécessaire aux progrès de l'esprit humain. Le mouvement de l'humanité s'est manifesté s'est fait par la mobilité des signes.

Nous avons parlé de la réforme du langage; parlons de la réforme des idées. La première ne peut guère être faite que par les grands écrivains qui perfectionnent la science, et ainsi ce ne sont pas seulement de brillants artistes, mais encore des philosophes utiles; mais la réforme la plus facile c'est celle des idées qu'il faut alors déterminer avec la plus grande exactitude. Déterminer une idée c'est la définir. Or il y a deux sortes de définitions essentielles à distinguer. Par exemple si j'ai à définir la ligne, je puis faire

446v

deux choses. Je puis remonter aux éléments constitutifs de l'idée, et m'en servir pour la composer. L'élément constitutif de la ligne c'est le point je pourrai donc dire : la ligne est une suite de points. Je ferai une définition synthétique.

Définition synthétique analytique.

Je puis aussi partir du solide en abstraire la largeur et la hauteur, il ne me restera que la ligne. Ce sera une définition analytique. Prenons un autre exemple. Qu'est-ce que le peuple ? Je puis réunir les éléments constitutifs de l'idée peuple c'est à dire des hommes des individus, des citoyens et dire : j'appelle peuple une agrégation d'individus vivant sous les mêmes lois. C'est une définition synthétique, ou bien je puis prendre la forme analytique et dire : l'humanité ne forme pas une seule société. Elle se décompose en plusieurs sociétés diverses dont chacune s'appelle peuple.

La première

Quelle est la meilleure de ces deux définitions ? Toutes deux sont

447v

bonnes selon la personne à laquelle on s'adresse, selon que son esprit est plus ou moins préparé. Toutes deux sont bonnes selon l'idée qu'il faut définir. Par exemple seraient-elles applicables toutes les deux à l'idée de cause ? Pour définir ce mot synthétiquement, il faudrait que je partisse de quelque chose plus général que lui. Or cela m'est impossible car il n'y a pas d'abstraction plus haute que celle-là. Il en serait de même du mot être. Ainsi la définition d'Aristote par le genre et la différence c'est-à-dire la définition d'une idée par des idées plus abstraites est impossible quand il s'agit d'idées aussi simples que être et cause.

[En marge : ne peut pas toujours être employée.]

Nous voilà débarrassés des erreurs par vice de raisonnement ou par équivoque de langage. Mais si l'erreur n'était pas là il faudrait la chercher dans une erreur radicale des propositions d'où part le raisonnement. Je suppose qu'en raisonnant sur la politique je sois conduit à l'absurde. Je reviens sur mon raisonnement et je le trouve logique

[En marge : Comment on prévient les erreurs qui naissent des propositions fondamentales du raisonnement]

448v

450
52

Dans le jugement de fait, il arrive très souvent que nous nous trompons sans qu'il y ait de notre faute. Le fait s'est présenté à nous sous des apparences qui pouvaient nous induire en erreur. Mais dans les propositions générales où nous établissons d'une manière absolue des faits que nous ne savons pas d'une manière absolue, c'est à nous qu'il faut imputer nos erreurs qui viennent alors de l'habitude, de l'imagination, du défaut d'attention et ces causes agissent selon la nature diverse de nos idées. Il est clair que dans les mathématiques les préjugés d'enfance, d'imagination, de passion sont peu redoutables, mais ce qu'il y a surtout à craindre c'est le défaut d'attention. L'attention est donc le remède de cette troisième ~~cause~~ source d'erreurs dans les mathématiques. Il n'en est pas de même de la politique et de la philosophie.

450v

Avantages que présenteraît une langue philosophique universelle.

Pour terminer la question des signes, il nous reste à savoir si une langue philosophique est possible, s'il serait possible et utile de la faire accepter et de la rendre universelle ; nous serons soutenus encore par Mr Degérando. On a beaucoup écrit sur cette question dont les anciens avaient eu l'idée. Bacon et Leibnitz ont souhaité une langue universelle ainsi que Condillac et plusieurs contemporains. De quel avantage serait donc une pareille langue ? D'abord nous nous défaisons de tous les préjugés d'enfance. Nous écartons une infinité de fausses analogies qui nous égarent tous les jours. Le langage devient une méthode vraiment scientifique qui accélère les découvertes. Il perd ces caractères métaphysiques et passionnés qui troublent l'esprit tout en le charmant, et nous pourrons espérer

451v

une langue simple, rapide comme l'algèbre et qui en a la fécondité. Un pareil résultat semble devoir nous rapprocher de l'état de purs esprits. Il nous débarrasse en grande partie de ces obstacles corporels dont notre esprit est environné comme de langes. Quand on a découvert une formule d'algèbre, on embrasse d'un coup d'œil une infinité de questions dont on a les solutions. Une langue philosophique procurerait les mêmes avantages, et si elle devenait universelle il n'y aurait plus besoin de traducteurs, on voyagerait aisément. Tous les peuples deviendraient un peuple, les haines tomberaient peu à peu et nous pourrions espérer une fraternité d'intelligence une unité dont nous sommes encore loin.

Impossibilité d'une langue

Tâchons de trouver cette langue. Voyons quelles en sont les conditions

philosophique les classifications sont la langue d'une science; d'après ce que nous avons dit sur ce sujet, nous savons déjà qu'il devrait y avoir dans la langue philosophique 1° analogie des signes aux idées. 2° analogie des signes entre eux; 3° simplicité dans l'ensemble et dans les détails 4° Il faudrait que les signes fussent faciles à distinguer les uns des autres. 5° assez nombreux pour exprimer par leurs combinaisons toute espèce d'idée.

Imaginons des systèmes qui remplissent toutes ces conditions, partons d'un petit nombre de signes qui par leur combinaison expriment toute sorte d'idées. Où les prendrons-nous? Nous les prendrons peut-être dans l'imitation des objets extérieurs. On exprimera par des images les idées sensibles aux yeux; pour les sons et les saveurs quoiqu'avec plus de peine, on imaginera des signes

453v

qui les représentent. Voilà ce que l'on pourrait faire ou plutôt ce que l'on a fait. (les Egyptiens) mais toutes nos conditions sont-elles remplies? Il faudra d'abord que tout le monde sache dessiner supérieurement. Que devient la précision et la simplicité? Les figures seraient très composées, il faudrait des scènes des tableaux de genre. Pour exprimer le mot vertu, je représenterai un homme bien vêtu qui donne des aliments à un homme d'un air misérable mais cela voudra bien dire bienfaisance et si le riche doit au pauvre la bienfaisance n'est plus une vertu, c'est un devoir. Et si on s'entend dans ce siècle-ci entendra-t-on dans le siècle suivant nos figures et nos signes? Cette langue philosophique donnerait à nos neveux la torture que nous ont donnée les

454v

hiéroglyphes. Ensuite ces signes innombrables auraient entre eux peu d'analogie; enfin cette langue ne se parlerait ~~pas~~. nous sommes donc forcés de la rejeter.

Mais ne peut-on pas faire une convention, assembler un certain nombre d'hommes et s'entendre avec eux pour prendre quelques signes arbitraires qui par leurs combinaisons formeraient la langue? D'abord il faudrait une compagnie assez savante, assez nombreuse, et assez influente pour les faire adopter. Puis quels signes choisira-t-on? quelque chose de métaphysique? on ne sera pas entendu. Prendra-t-on des objets de sensation, des couleurs que l'on combinerait et que l'on nuancerait pour représenter les idées? Ainsi on exprimerait l'intelligence par le bleu, la puissance par le rouge, la beauté par le noir, etc.

455v

La réunion de ces trois couleurs représenterait l'idée de Dieu. Ce système exigerait une vue excellente Il serait encore plus facile d'atteindre le même but avec des sons. mais il faudrait une attention incroyable. Les signes seraient multipliés à l'infini pour les idées abstraites; si je voulais exprimer l'idée civilisation tous mes efforts ne parviendraient pas à tirer ce signe des sensations; si je veux désigner quelque chose de très matériel, je mettrai peut être deux signes. Peut être deux couleurs ne suffiront pas pour exprimer un chien. Mais si je veux généraliser et exprimer quadrupède il en faudra trois, pour les mammifères, quatre. pour la classe des animaux des êtres, six sept, ou huit, que l'on prenne la marche inverse en partant de la substance, de l'être, etc, même difficulté, même

par l'abbé de l'Epée, continuée par l'abbé Sicard, a le triple inconvénient d'être métaphorique très composée et toute extérieure. Elle ne peint les modifications de l'âme qu'en les matérialisant, rien de tout cela ne peut nous satisfaire, il faut donc désespérer d'avoir une langue philosophique. C'est un idéal vers lequel l'humanité marche éternellement sans pouvoir l'atteindre. Reste une bien grande question qui tient à la première. C'est la possibilité et l'utilité d'une langue universelle philosophique ou non.

Comment établir une langue universelle? Par le consentement unanime? Il ne serait pas facile de s'en assurer. Comment réunir le suffrage des hommes sur un point aussi grave lorsque les questions les plus indifférentes font éclater de si nombreux

458v

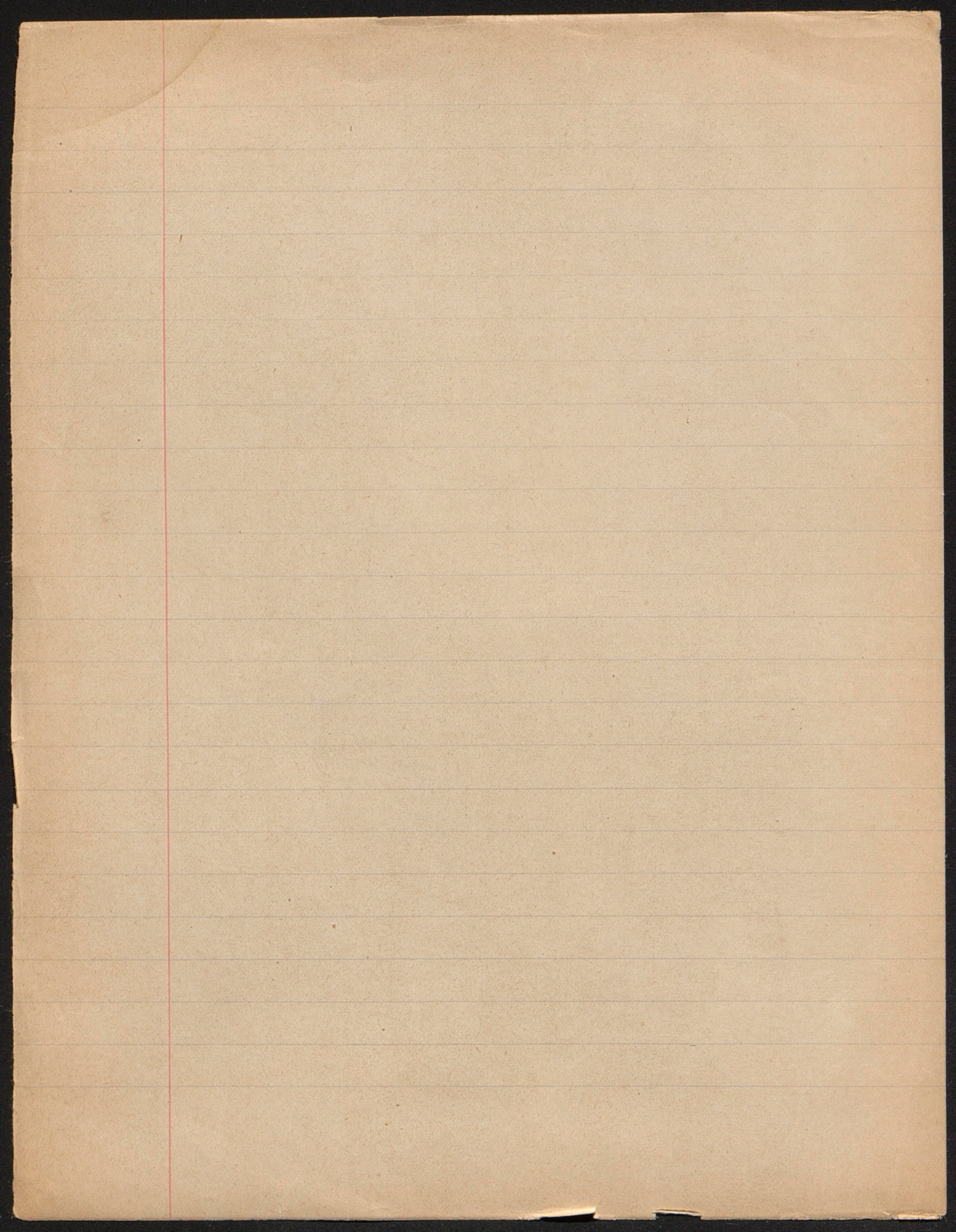
complexité
Mais si l'on prenait pour langue philosophique une bonne nomenclature des sciences humaines? Cela veut dire: Si la science était finie qu'il n'y eut plus de progrès à attendre la langue serait toute faite. mais l'espèce humaine parfaite ne serait plus l'espèce humaine.

Wilkins en 1668 avec 40 caractères exprimait toutes les idées en partant de l'abstrait. mais telle était la confusion et la difficulté de cette langue que s'il eut fallu la faire apprendre aux hommes ils se seraient arrêtés à l'alphabet. Enfin on a voulu ~~simplifier~~ le système de Wilkins on a réduit le nombre des signes et augmenté la confusion.

Reste la langue des sourds-muets. cette langue commencé

sur le peuple. Enfin les plébéiens firent les lois et le sénat conserva le droit de leur donner des conseils, comme un père en donne à son fils déjà homme. Auctoritas représenta ce droit.

Dans l'histoire de France, au XIIIme et au XIVme siècle, les cours de judicature nommées les parlements du roi, attirèrent à elles le droit de juger les appels des vassaux au seigneur suzerain. Ce n'était qu'un pouvoir judiciaire et nullement politique. Vers le temps de Charles V les états généraux ayant montré une opposition souvent embarrassante, le roi crut pouvoir lever des impôts sans les consulter, mais pour conserver quelque apparence de forme légale, il les faisait écrire sur un registre tenu par le parlement. C'est comme s'il les eût fait écrire sur un registre de son cabinet puisque le parlement lui était dévoué. Sous



Charles VI, lorsque la France fut de nouveau agitée par la guerre étrangère et l'anarchie, le parlement s'arrogea le droit de remontrance contre les impôts. Mais il fallait appuyer ce droit nouveau sur quelque chose d'ancien; les assemblées tenues par Charlemagne s'appelaient parlements. il s'en prétendit successeur quoiqu'il n'eût rien de commun avec eux —

